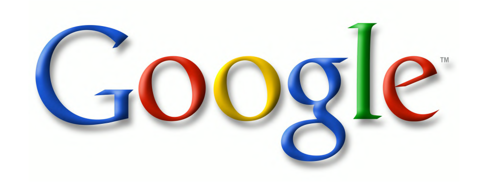



B 440942


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



GALERIE DES PORTRAITS

DE

MADEMOISELLE DE MONTPENSIER

PARIS. — IMPRIMERIE DE PILLET FILS AINÉ
rue des Grands-Augustins, 5.

LA GALERIE

DES

PORTRAITS

DE

MADEMOISELLE DE MONTPENSIER

RECUEIL

DES PORTRAITS ET ÉLOGES EN VERS ET EN PROSE

DES SEIGNEURS ET DAMES LES PLUS ILLUSTRES DE FRANCE
LA PLUPART COMPOSÉS PAR EUX-MÊMES

DÉDIÉS A SON ALTESSE ROYALE MADEMOISELLE

NOUVELLE EDITION AVEC DES NOTES

PAR

M. ÉDOUARD DE BARTHÉLEMY



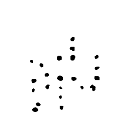
PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS.

1860



AVANT-PROPOS[1]

« Dés que je sus la cour à Paris, écrit Mademoiselle dans ses *Mémoires* (automne de 1657), j'y envoyai un gentilhomme pour lui faire mes excuses de ne m'y être pas rendue aussitôt, mais que mes affaires m'obligeoient de demeurer encore à Champigny. Madame la princesse de Tarente et mademoiselle de la Trémoille y vinrent deux ou trois fois, et y furent longtemps à chacune. Elles me montrèrent leurs portraits qu'elles avoient fait faire en Hollande. Je n'en avois jamais vu ; je trouvai cette manière d'écrire fort galante, et je fis le mien. Mademoiselle de la Trémoille m'envoya le sien de Thouars[1]. » Mademoiselle se consacra complétement à ce passe-temps dont l'invention revenait à mademoiselle de Scudéry, qui les inaugura dans son *Cyrus* et sa *Clélie*, et y engagea ses amis, beaux esprits et hommes du monde : cette mode dura deux ans, et créa réellement un genre de littérature d'autant plus curieux à mon sens, qu'il est plus facile d'en réunir presque complétement les produits. En 1659, M. de Segrais, secrétaire, et gentilhomme ordinaire de Mademoiselle, rassembla tous ces portraits, en ajouta un certain nombre, les publia sous le titre de *Divers portraits*, et y joignit la lettre qu'on lira tout à l'heure en tête de ce

1. *Mémoires de Mademoiselle*, édition Chéruel, t. II, p. 181.

recueil[1]. L'ouvrage, tiré à trente exemplaires seulement, fut vivement recherché[2], chacun prenant plaisir à se voir dans cette brillante galerie et à découvrir quelques malices dans les portraits des autres.

Le succès fut assez grand pour que peu de semaines après l'apparition du volume imprimé sous les yeux de Segrais, les libraires de Sercy et Barbier en aient publié une seconde édition en un volume in-12 de 325 pages, avec le titre : *Recueil des portraits et éloges en prose, dédié à S. A. R. Mademoiselle*; le privilége se termine par ces mots : « Achevé d'imprimer le 25 janvier 1659. » Ce recueil est très-incomplet; il contient bien des portraits qui ne sont pas dans le précédent, mais aussi on n'y retrouve pas plusieurs des meilleurs de ceux du premier recueil. Quelques mois plus tard, de Sercy et Barbier imprimèrent une troisième édition en caractères plus gros et en un volume de 912 pages, relié souvent en deux parties, avec une table et une gravure représentant la vue d'une galerie imaginaire de Mademoiselle[3]; on y lit de nouveaux portraits qui sont assurément des plus soignés de la collection. Enfin de Sercy réimprima encore ce recueil en 1663, en deux

1. Nous devons reporter à M. Cousin le mérite de tous ces détails qui se trouvent dans son *Histoire de madame de Sablé*, et qu'il a bien voulu nous permettre de reproduire en y ajoutant ce que nous avons pu découvrir nous-même.

2. « On n'en a tiré que trente exemplaires, et afin qu'on n'en tirât pas davantage, nous étions présents lorsqu'on tiroit chaque feuille, et à la trentième nous faisions rompre les planches. (*Mémoires-anecdotes* de Segrais, édition d'Amsterdam, t. I, p. 171.) Un de ces exemplaires in-4°, sur beau papier, splendidement imprimé, est conservé à la bibliothèque impériale : il porte les armes de Mademoiselle, gravées au-dessus du titre : *Divers portraits recueillis en l'année* 1659. »

3. Cette gravure représente une longue colonnade, dont chaque pilier supporte un ou plusieurs portraits : au centre est celui de Mademoiselle. — M. Cousin possède un exemplaire de cette rarissime édition, qui ne se trouve pas dans les bibliothèques de Paris ; il a bien voulu nous le communiquer.

volumes in-12 paginés séparément, et où il y a quelques adjonctions, comme le portrait de La Rochefoucauld, et celui de Mazarin, et une table précieuse à cause des noms qu'elle fait connaître. Son titre définitif est : « *La Galerie des Peintures, ou Recueil des portraits et éloges en vers et en prose, contenant les portraits du Roy, de la Reyne, des princes, princesses, duchesses, marquises, comtesses, et autres seigneurs et dames les plus illustres de France ; la plupart composés par eux-mêmes ; dédiés à Son Altesse Royale Mademoiselle.* »

Le genre des portraits avait promptement pris faveur. « C'étaient, dit M. Cousin, de petites compositions qui semblaient faciles et qui étaient agréables à faire. La vanité y trouvait son compte et à peu de frais. On s'occupait de soi et on en occupait les autres. » C'est ainsi que parut chez Bienfait, en 1660, le recueil des *Portraits égarés*, au sujet desquels l'éditeur dit : « Ces portraits apprennent assez clairement leur aventure par le titre qu'ils portent ; ils estoient dispersés en différentes mains quand on fit ce grand recueil l'année dernière, et tellement égarés qu'il fut impossible de les trouver. » Mais, comme celle de la préciosité, cette mode descendit bientôt dans la bourgeoisie, et fut alors abandonnée de ceux parmi lesquels elle avait pris naissance. On composa cependant encore quelques uns de ces recueils, mais purement politiques, comme les *Portraits de la cour pour le présent*, imprimés à Cologne en 1667 [1] ; les *Portraits de la cour de France*, réimprimés également à Cologne en 1702, et à Villefranche en 1704 et 1706. La Bruyère devait de cette mode faire un grand genre littéraire : en 1688 il publia ses *Caractères*.

Quelques mots en finissant sur la manière dont nous avons compris notre édition. Nous avons suivi le texte

1. Brunet dit à tort dans son *Manuel* que la plupart de ces portraits « non satyriques » font partie du recueil de Mademoiselle.

des portraits imprimés à la suite des ***Mémoires de Mademoiselle***, à Amsterdam en 1735, en le collationnant sur les éditions antérieures et en y joignant successivement tous les portraits qui avaient été omis. Quelques-uns se retrouvent dans les papiers de Conrart et contiennent d'importantes variantes que nous avons notées. Enfin, ces mêmes manuscrits renferment également un certain nombre de portraits inédits que nous avons placés à la suite[1].

Nous pensons être agréable à nos lecteurs en ajoutant à cette courte notice une lettre adressée à madame Le Coq, et que Conrart nous a conservée.

1. On trouve encore dans ces précieux manuscrits un bon portrait en vers de Philis, qui est peut-être madame Le Camus; un du marquis de...; un de madame Bordier, sous le nom d'Iris, par Perrault; un de Caliste, par Saint-Pavin; un d'Iris fait par elle-même; celui de Saint-Pavin, par lui-même, tous dans le tome IX, in-folio; celui de M. de Gassion, par M. Desprat (V. 713); celui de M. de Mérignac, par lui-même (IX, 41); celui de M. de Saumaize le jeune, sous le nom d'Eugène à Philis, dans le tome XVII, in-folio. Il ne faut ensuite oublier ni les portraits de la princesse de Paphlagonie, ni le portrait de mademoiselle de Gournay, par elle-même dans sa *Peinture des mœurs*, ni le long portrait de Le Pays, par lui-même et qui forme un petit volume dédié à la duchesse de Nemours, ni ceux insérés dans le recueil de poésies de madame de Lauvergne (Barbin, 1680); celui d'Arthémise, dans le tom. V, page 568, des *Recherches curieuses* (manuscrit de l'Arsenal). Nous mentionnerons aussi le portrait de la duchesse douairière d'Angoulême, ou le *Temple de la vertu*, par Boursault, publié en 1672, et nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'on trouve encore plusieurs spécimens de cette littérature dans les recueils *précieux* du temps. Comme documents curieux sur cette matière, je nommerai aussi deux plaquettes, dont nous préparons l'impression : *La Description de l'isle de portraiture et de la ville des portraits*, chez de Sercy, 1659, et *les Remontrances des peintres aux Précieuses du temps*, sur le tort que leur causaient ces portraits écrits; *la Lettre au plus grand peintre de portraits de ce temps*, et *la Réponse d'un apprenti peintre*; ces deux derniers dans les manuscrits de Conrart, tome V in-folio, pages 76 à 78.

LETTRE A Mme LECOQ[1]

SUR LA GALERIE MONTPENSIER.

J'ai grand besoin, madame, de tous les régals qu'ils vous a plu de m'envoyer; car depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, toutes mes incommodités se sont redoublées. Ce n'est pas cependant la seule cause qui m'ait empêché de vous en remercier plus tôt; mais n'ayant eu qu'hier au soir le papier que je devois recevoir par vos ordres des mains de M. Daillé[2], je n'ai pu ni vous en rendre grâce, ni vous les renvoyer avec plus de diligence. J'ai lu ce portrait et les deux autres avec beaucoup de satisfaction, et pour vous en dire sincèrement ma pensée, je trouve que celui de madame la princesse de la Trémoille est à peu près comme ceux de feu Ferdinand, qui étoient peints avec beaucoup d'art et où il y avoit d'ordinaire assez de ressemblance; mais les dames l'accusoient d'y mettre trop d'ombres et de n'y pas assez faire paroître toutes les grâces des originaux.

Pour celui de madame la princesse de Tarente, on le peut comparer, ce me semble, aux tableaux faits par Bourdon, où il y a toujours du dessin et de la hardiesse, et que l'on voit bien qu'ils sont d'excellente main, mais qui jamais n'expriment ni toute la beauté, ni tous les agréments des personnes qu'ils représentent : ce qui empêche les plus belles femmes de faire faire le portrait par lui. Et quant à celui de mademoiselle votre fille, je le considère, madame, comme une de ces miniatures délicates où la douceur et la mignardise des traits tient lieu de forces, et où l'art, ne pouvant égaler la nature, l'imite le plus qu'il lui est possible, et ne la pouvant atteindre, tâche du moins à ne la point perdre de vue. Enfin, madame, on ne peut

1. Madame Le Coq s'appelait de son nom Marguerite Magdeleine, et épousa Émard Le Coq, conseiller au parlement, le 20 août 1632 : elle était fille et petite-fille elle-même de conseillers au parlement, et sœur de Suzanne Magdeleine, mariée à M. de Saint-Simon-Courtaumer, dont la fille épousa le marquis de Langey, devenu si célèbre par ses procès.

2. Jean Daillé, célèbre ministre protestant, 1594-1670.

pas dire de ces trois portraits ce qu'on a accoutumé de dire des autres, même les mieux faits, qu'il n'y manque que la parole. Il faut avouer au contraire que par la parole seule ils font ce que ne sauroient faire les meilleurs pinceaux et les couleurs les plus vives, puisqu'ils expriment les qualités de l'esprit et la différence des humeurs, aussi bien que la disposition du corps et les beautés du visage. C'est ce qui me fait désirer avec passion, madame, que vous vous donniez la peine de vous peindre vous-même de cette manière; car sans faire aucun tort à votre modestie, vous nous ferez voir des perfections que personne que vous ne peut découvrir et qu'il ne vous seroit pas permis de céler, puisque ces sortes de descriptions sont une espèce de confession où l'on est obligé, si l'on ne veut passer en quelque sorte pour sacrilége, de publier ses vertus aussi bien que ses défauts. Mais peut-être, madame, que ce que je vous exhorte de faire est déjà fait, et qu'il ne me reste qu'à vous supplier très-humblement de ne pas m'en faire un secret, quand même vous auriez résolu qu'il le fût pour d'autres, sur l'assurance que je vous donne de ne le point révéler, si vous l'ordonnez ainsi: c'est comme j'en userai toujours en tout ce qu'il vous plaira de me confier, et vous pouvez vous assurer dès maintenant que les vers que je vous renvoie n'ont été vus que de moi seul, parce que vous m'en aviez imposé la loi. Ils sont fort galants, madame, et j'ai été bien aise qu'ils m'aient appris qu'avec tant d'avantages que mademoiselle de Courtomer possède, elle ait encore celui d'être compagne et favorite des muses. Je ne suis pourtant pas de son parti, lorsqu'elle accuse mademoiselle votre fille d'être méchante, encore qu'elle paroisse bonne, si ce n'est que pour son excuse elle allègue qu'elle a parlé poétiquement en cela, et que le langage poétique est celui des fables et non celui de la vérité. Au reste, madame, j'ai beaucoup de regret de n'avoir pas assez de force pour aller recevoir vos commandements avant que de quitter ma prison pour m'aller reclure en mon ermitage, et je vous confesse que j'abandonnerois Paris avec plus de regret, si on ne m'avoit appris que vous l'abandonnerez aussi presque en même temps que moi. Faites-moi la grâce de croire qu'en quelque lieu que je sois, je conserverai avec grand respect le souvenir de toutes les bontés que vous avez

pour moi, et la passion de vous être toute ma vie, autant que personne du monde le sauroit être, très-humble et très-obéissant serviteur.

Nous terminerons enfin en reproduisant trois petits madrigaux que Conrart a réunis, copiés de sa main (tom. IX, p. 394), et qu'il cite comme accompagnant le recueil des portraits envoyé à Silvie.

I

Si l'on prenoit les plus beaux traits
Qui se trouvent dans ces portraits
Et qu'une main adroite en composât un autre,
Aminte, ce seroit le vôtre.

II

On n'a pas encore peint une beauté charmante,
Parce que tous les jours on voit qu'elle s'augmente
Et brille de nouveaux appas.
Faire votre portrait seroit peine perdue,
Et quand vous seriez revenue
Il ne vous ressembleroit pas.

III

Je vous donne tous les portraits
Que jusque aujourd'hui l'on ait faits :
Pour le moins n'en sais-je pas d'autres
Et mon cœur seulement s'est réservé les vôtres.

Nous croyons de la sorte avoir formé un recueil qui offrira un certain intérêt, en présentant réunies toutes les compositions importantes de ce genre, auquel M. Cousin n'hésite pas à donner le nom de littérature [1].

1. *Madame de Sablé*, 2e édition, p. 78 : « De ce passe-temps on a fait toute une littérature. »

DIVERS PORTRAITS

IMPRIMÉS EN L'ANNÉE M DC LIX

A

MADEMOISELLE

Mademoiselle,

Ayant connu que votre Altesse Royale s'étoit divertie à la lecture des portraits qui sont à la mode, même qu'elle s'étoit donné le plaisir d'en faire les plus agréables, et que nous lui devions ceux qui étoient d'un meilleur tour, j'ai cru que je renouvellerois ce divertissement en lui présentant ce recueil, qui est composé de ceux que j'ai pu choisir entre les meilleurs et qui lui doit ce qu'il a de plus parfait. Si elle trouve mauvais que j'aie fait imprimer les siens sans lui en demander permission, je lui en demande pardon à cette heure, et je la supplie très-humblement de considérer que ce sont de ces crimes qui deviennent services dans l'exécution ; et que ce que j'ai commis contre ses ordres ne lui peut déplaire maintenant, puisque par la suite ma désobéissance peut devenir capable de contribuer à son plaisir. J'ai connu ma faute quand je l'ai commise, mais j'ai cru que le succès la diminueroit avec le temps; que votre Altesse Royale trouveroit une si grande approbation de ce qu'elle a écrit en se jouant, que l'encens ne lui plairoit pas moins pour lui coûter si peu ; même qu'elle verroit un jour avec joie, qu'elle devoit la meilleure partie de la gloire qui lui en reviendroit à la témérité d'un serviteur que présentement elle accusera peut-être d'un

zèle inconsidéré. La plupart de ces choses étant tombées entre mes mains, je songeai, Mademoiselle, qu'elles se dissiperoient comme la plupart des papiers volants, ou qu'enfin elles tomberoient entre les mains des libraires ignorants (malheureux et dernier destin des plus jolies choses) ; mais en même temps j'ai prévu qu'ils n'en prendroient pas le soin que mérite un ouvrage qui, outre la grande part que votre Altesse Royale y a elle seule, devoit sa naissance à tant de personnes considérables ; et j'aimois mieux pour cet effet en prendre le soin contre vos ordres, que de l'abandonner impitoyablement par une obéissance un peu trop aveugle à un commandement trop cruel. Je songeai que c'étoient d'assez illustres orphelins qui méritoient d'être accueillis ; que j'obligerois le public de lui apprendre leur fortune ; et que dans un siècle peu favorable aux amateurs des belles lettres, je ne me rendrois pas méprisable au peu de partisans qui en restent, de faire voir par ce noble exemple l'état qu'a fait d'un si louable amusement une personne célèbre tout à la fois par une érudition et par une beauté aussi illustre que la vôtre et par tous les autres avantages qui peuvent distinguer une grande princesse des personnes ordinaires, et lui assurer les plus certaines marques de l'immortalité. Car enfin, Mademoiselle, qui est celui qui peut craindre quelque reproche d'une occupation qui a l'honneur de devenir la vôtre ? Qui peut être touché des charmes des beaux arts et s'en retirer par le mépris qu'on en fait, après que votre Altesse Royale les a comme illustrés par son exemple ? Et qui peut par galanterie prendre le parti de l'ignorance, après la grande victoire que vous avez remportée contre elle en tant de rencontres ? Ceux qui sauront le peu de peine que ces productions vous coûtent les admireront encore bien davantage, et ce n'est pas une chose que l'on puisse oublier en cette occasion, sans se rendre répréhensible. Il seroit criminel, Mademoiselle, de céler en ce lieu que le plus long de ces ouvrages n'a jamais coûté à votre Altesse Royale plus d'un quart d'heure, et que l'activité et la fécondité de votre esprit n'en trouvent point qui la puissent suivre. Ne valoit-il pas mieux, Mademoiselle, se priver d'une approbation que vous ne m'auriez pas accordée que d'ôter au public tant d'illustres marques de ce que je dis ? Et ne vaut-il pas mieux que criminel par le zèle que

j'ai de faire un présent si considérable à toute la France, je l'intéresse à vous demander pour moi le pardon d'un crime que je n'ai commis que pour votre gloire et pour sa satisfaction? Sans doute, si la renommée des auteurs peut donner quelque mérite à leurs ouvrages, que ne doit attendre celui-ci quand on jettera les yeux sur les excellentes qualités et sur les grandes louanges qui sont dues aux belles qui ont voulu s'intéresser dans ce travail? Madame la princesse de Tarente et mademoiselle de la Trémouille s'en peuvent attribuer l'invention; et elles ont votre Altesse Royale pour témoin qu'avant qu'on parlât encore de ces sortes de productions en France, elles avoient déjà fait leurs portraits d'une manière qui l'avoit excitée à l'appliquer aux autres où elle a si bien réussi depuis : et je crois que je ne puis passer cela sous silence sans me rendre coupable envers l'affection que votre Altesse Royale a toujours témoignée à ces princesses et à toute leur illustre maison, qui a l'honneur de lui être jointe par une alliance si proche, et dans laquelle le mérite des personnes soutient si dignement la grande noblesse du sang. Madame la duchesse de la Trémouille fit son portrait peu de temps après, et ce bel ouvrage qui a couru toute la France et en a été l'admiration, a été avec celui de votre Altesse Royale, qui fut fait en même temps, le modèle le plus parfait que se soient proposé ceux qui en ont voulu faire depuis. Mais bien que par conséquent, et comme il paroît par ce livre même, on leur doive beaucoup de portraits rares et considérables par ceux qu'ils représentent ou par leurs auteurs, je puis dire, et le succès l'a bien fait voir par la grande quantité de mauvais ouvrages qui se sont exposés effrontément au jour sous de si célèbres guides, qu'il n'appartenoit pas à tout le monde de vouloir suivre votre Altesse Royale, et encore moins de l'imiter. Je puis dire aussi qu'il falloit avoir, avec les grandes et excellentes qualités de madame la duchesse de la Trémouille, un esprit et un sens de la maison de Bouillon pour faire un ouvrage qui, sans flatterie, pût ressembler au sien. Ce n'est pas dans son portrait qu'il faut admirer ce qu'elle écrit: c'est dans sa personne, où les grandes qualités, jointes aux plus agréables, font voir l'adorable union d'une vertu toute héroïque avec toutes les grâces d'esprit et avec toute la capacité qu'on peut acquérir. L'estime que votre

Altesse Royale fait d'un aussi grand mérite que le sien, en est une preuve bien plus forte que tout ce que j'en puis dire. Je n'entreprendrai pas non plus d'élever toutes les personnes qui ont voulu se donner part dans ce livre : leur panégyrique excéderoit facilement la grandeur de ce livre, même votre Altesse Royale la première n'en est pas encore aux bornes qui doivent servir de limites à ses grandes actions, et il faudroit se sentir plus de force que je n'en trouve en moi pour oser entreprendre d'en parler. Je ne prétends que de faire connoître la perpétuelle admiration où m'engagent tant de merveilles et de prendre cette occasion de vous protester que je suis, avec tout le respect et toute la vénération possible,

MADEMOISELLE,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE.

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur[1].

1. Inutile de faire remarquer que Segrais est l'auteur de cette épître.

L'IMPRIMEUR AU LECTEUR [1]

Il paroît assez par l'épître précédente que ce livre n'est autre chose que le recueil que Mademoiselle avoit fait faire, tant des portraits qu'elle avoit faits elle-même, que de beaucoup d'autres qui ont été composés par des plus considérables personnes de la cour. Ç'a été pour ton contentement, lecteur, qu'ayant trouvé moyen d'avoir ce recueil, on l'a copié sans qu'elle le sût, et qu'enfin on s'est résolu de le mettre au jour. On n'y a osé rien changer pour le reste. Ces portraits apparemment y ont été mis dans l'ordre qu'ils ont été faits, et quoique les rangs y soient mal observés, on a mieux aimé les laisser dans cet ordre que de porter une main profane à une chose qui doit être consacrée par l'élévation et par le mérite de son auteur. C'est pour cela même qu'on laisse encore la préface qui suit, et qui parle du dessein qu'on a eu en faisant ce livre. Reçois-le comme une chose qui n'a été entreprise que pour ton divertissement, et pour satisfaire à la curiosité de ceux qui, ayant parlé quelque jour de la fantaisie qu'on a eue de faire ces portraits, en voudront savoir l'origine. Adieu.

1. Seconde édition de 1659.

PRÉFACE [1]

Mademoiselle étant à Champigny[2], madame la princesse de Tarente et mademoiselle de la Trémouille la vinrent visiter. Elles lui parlèrent de certains portraits qu'elles avoient vus en Hollande et sur lesquels elles avoient fait les leurs. Mademoiselle eut curiosité de les voir, à quoi elles satisfirent, ce qui lui donna aussi envie de faire le sien. Il fut pensé et écrit en un quart d'heure, comme il est aisé de le voir, et plus aisé encore de le croire à ceux qui la connoîtront ; car les personnes dont l'esprit va aussi vite que le sien, font rarement les choses à deux fois ; et bien qu'elles soient mal dès la première, il vaut mieux les laisser de la sorte que d'y rien changer, les grâces naturelles se découvrant d'autant mieux qu'elles sont dégagées de tout artifice. Mademoiselle ayant donc fait son portrait, et plusieurs ayant suivi son exemple, elle eut en fantaisie de faire faire un recueil de ceux qu'elle avoit vus. Et parce que quelques-uns dont on voit ici les portraits, n'en sont pas les auteurs, l'on a jugé à propos de mettre les noms de ceux qui les ont écrits et les lieux mêmes où ils furent faits pour satisfaire mieux à la curiosité de Mademoiselle, et pour instruire ceux qui trouveront dans cent ans ce livre dans les armoires de Saint-Fargeau[3], pour lesquelles il est fait.

1. Seconde édition de 1659.

2. Château de Mademoiselle.

3. Château situé près de Joigny, bâti par Jacques Cœur et acquis par Mademoiselle : il a été brûlé en 1855.

PRÉFACE [1]

Il y a de la bassesse à un écrivain de vouloir captiver la bienveillance des lecteurs par des préfaces suppliantes et soumises, parce que la plupart du temps ce sont autant de critiques et autant d'ennemis qui ne tâchent qu'à découvrir des fautes et qui se désespèrent quand ils sont contraints d'estimer ce qu'ils avoient résolu de reprendre. Il ne faut attendre d'eux aucune grâce, aucune indulgence; et si nous acquérons de la réputation, nous n'en devons être obligés qu'à notre propre mérite. De prétendre aussi qu'un ouvrage puisse subsister par la quantité d'années, c'est une imagination toute pure; s'il est bon, il se soutiendra de lui-même; toutes les puissances de la terre ne seront pas capables de le détruire, et s'il est mauvais, on aura beau le défendre, on prendra en main sa défense, et les louanges qu'on lui donnera retourneront à la confusion de ceux qui l'auront loué. Sans aller chercher bien loin des autorités, prenons seulement pour exemple ce livre-ci; on sait qu'il est composé par des princes, par des princesses, des ducs, des duchesses, des marquis, des marquises; et pour dire en un mot, par des personnes de la plus haute qualité et par les plus beaux esprits de ce royaume. Il n'y a point de livre qui vraisemblablement doive avoir plus de protecteurs et d'applaudissements que celui-ci. Néanmoins si dans ce recueil de portraits il se trouve par hasard qu'il y ait plus de méchants que de bons, ces seigneurs et ces dames, avec toute leur cabale, ne pourront pas le mettre à couvert de la censure, et il y aura sujet d'appréhender qu'on ne lui fasse pas un accueil trop favorable. On a lieu d'en espérer

1. Préface de l'édition du 25 janvier 1659.

un succès plus glorieux et l'on se promet qu'il aura beaucoup d'approbation, puisqu'il contient des peintures admirables, soit en vers, soit en prose. On auroit peu d'amour pour les belles choses et l'on seroit peu curieux si l'on ne s'empressoit pas de voir de quelle manière et avec quelle sincérité des héros et des héroïnes ont décrit leurs perfections et leurs défauts. Les gens délicats et sensés ont bien plus de satisfaction de lire des actions particulières que celles qui sont générales, parce que ce sont autant de portraits qui peignent un homme au naturel et qui nous en donnent une entière connoissance. C'est pourquoi quelques-uns assurent qu'une histoire ne divertit pas extrêmement lorsqu'elle nous représente un capitaine toujours l'épée à la main, et qui n'a point d'autre occupation qu'à ranger des armées en bataille. Ce qui fait que ces sortes d'histoires ne sont pas fort agréables, c'est qu'elles ne nous instruisent pas de ceux dont elles nous parlent.

Si nous ne connoissions Jules César que par ses Commentaires nous ne le connoîtrions qu'imparfaitement : à la vérité nous saurions qu'il étoit grand guerrier, qu'il a pris bien des villes et qu'il a gagné force combats. Mais nous ignorerions qu'il étoit aussi bon en paix qu'en guerre ; qu'il étoit un des plus célèbres orateurs de son siècle, qu'il étoit habile au dernier point, qu'il étoit magnifique et tout à fait galant. Nous apprenons bien plus de ses nouvelles dans Suétone et dans Plutarque. Ils ne se contentent pas de faire un ample récit de toutes ses vertus militaires, de tous ses exploits mémorables et de nous dire par quelles intrigues et par quels moyens il se rendit maître de l'empire, ils vont dans le détail, ils dépeignent son visage, sa taille, son humeur et sa complexion. Ils content ses bons mots, ses magnificences, ses amours et toutes ses galanteries. Ces deux historiens sont merveilleux, et surtout Plutarque est un peintre incomparable. Il marque et désigne si bien ceux dont il a entrepris la vie, qu'il semble que nous les voyons, que nous leur parlons et que nous vivons avec eux dans une familiarité très-étroite. Enfin c'est par son entremise que nous les connoissons à fond, et qu'ils n'ont rien de secret pour nous. Les portraits produisent un semblable effet, et nous en tirons un profit considérable. Nos peintres ne s'arrêtent pas seulement à l'extérieur

et à tout ce qui paroît à nos yeux ; ils font bien plus, et leur plume a beaucoup d'avantage sur le pinceau. Ils découvrent l'intérieur et s'attachent à l'âme. Ils déclarent si nous avons de l'esprit, du jugement et de la mémoire. Ils ne déguisent point notre tempérament, nos mœurs, nos sympathies et nos antipathies, notre foible et notre fort, tellement qu'on les peut appeler des historiens en raccourci, des abrégés de notre vie, et des espèces de confession générale, s'il m'est permis de me servir de cette comparaison. Ainsi l'on ne sauroit trop les vanter ; et pour rendre l'honneur à qui il appartient, il faut avouer que nous sommes très-redevables au *Cyrus* et à la *Clélie* qui nous en ont fourni les modèles. On auroit tort de se figurer que l'invention en est tirée des plates peintures de Philostrate, des caractères de Théophraste, des images de Lucien, des éloges de Paul Jove et de ceux de Scévole de Sainte-Marthe, puisque ceux ou celles qui les ont mis en vogue se plaisent davantage à lire les auteurs modernes que les anciens, et l'on est certain qu'ils chérissent préférablement ces deux livres que je viens de citer, qui sont des romans inimitables, et que l'on n'estime pas moins que ceux d'Héliodore. De quelque endroit qu'ils viennent, l'invention en est louable, et nous devons en témoigner de la joie. Souffrons qu'ils règnent ensuite des rondeaux, du burlesque et des bouts rimés. Ne nous plaignons point qu'ils sont trop communs et que la mode s'en est répandue jusque dans les provinces. Ayons plutôt du regret qu'on ne se soit pas avisé d'en faire autrefois, et tenons pour comptant que ceux qui viendront après nous seront ravis de les lire.

N'est-il pas vrai qu'Horace s'est dépeint et qu'il a autant fait de satires contre lui-même que contre les autres ? Ne tombe-t-il pas d'accord qu'il n'avoit pas l'âme craintive, qu'il se décontenançoit aisément et qu'il parloit peu ? Michel de Montaigne en a usé de la sorte, et combien y a-t-il de chapitres en ses Essais où il ne nous entretient que de ses imperfections ? c'est en quoi l'on trouve qu'il étoit plus philosophe et plus honnête homme que Sénèque, qui n'a garde de nous entretenir des siennes (il étoit trop politique); et bien loin d'avoir cette noble ingénuité; il s'élève au-dessus de la condition humaine et nous veut persuader adroitement qu'il n'est point sujet aux passions; il nous débite une

morale qu'il n'est point possible de suivre en pratique; et ce précepteur de Néron montre dans ses écrits un mépris étrange pour les richesses, cependant qu'il amasse trésors sur trésors, qu'il possède de superbes maisons aux champs et à la ville. Ne lui faisons point son procès davantage. Et pour revenir aux portraits, que dirons-nous de celui que Scarron a fait de lui-même et qui fut d'avant-propos pour quelqu'un de ses ouvrages? Ne se moque-t-il pas agréablement de sa paralysie, de la figure de son corps, de son humeur prompte et bilieuse? Que dirons-nous encore de celui que M. de Voiture a fait de sa personne dans une lettre qu'il adresse à une maîtresse inconnue? Y a-t-il rien de mieux tourné, de plus ingénieux, et n'est-il pas véritable que Voiture en son genre n'aura jamais son pareil? que dans cette lettre il a bien raillé de sa physionomie niaise, de la petitesse de sa taille et de son inconstance? Je veux passer ici sous silence les stances de Théophile où il introduit Thysbée qui prie un peintre de peindre Pyrame de la manière qu'il lui prescrit. Je ne parlerai point d'une pièce où Ronsard invite Janet, qui étoit un peintre fameux, de faire la peinture de celle qu'il aimoit. Il est temps de s'opposer à quelques attaques qu'on pourroit donner à ce livre. On espère qu'il ne lassera point, et parce que dans chaque portrait on décrit des yeux, un nez et une bouche, on craint que nos Appelles de l'un et de l'autre sexe ne tombent en des répétitions importunes. J'ai à répondre moi, que, quoique nous ayons tous des yeux, un nez et une bouche, nous ne laissons pas d'être différents, et que pour cela nous ne nous ressemblons point, puisque les uns ont les yeux enfoncés, et les autres à fleur de tête; les uns les ont noirs, les autres bleus, verts, ou de quelque autre couleur. Les uns ont le nez grand, les autres petit; les autres l'ont aquilin et les autres l'ont camus; ainsi du reste. Supposons toutefois que nous ayons toutes ces parties semblables, il y a ordinairement un je ne sais quoi qui met entre nous une différence essentielle par un ordre secret de la Providence; car

Les éléments qui sont nos corps
Les font de différents accords
Pour la beauté de la nature;
Si tous ces visages divers
Se montroient sous même figure,
On s'ennuiroit dans l'univers,

comme a fort bien dit une dame que l'on admire par son génie sublime et plein de feu, pour ses vers pompeux et pour toutes ses belles qualités. Si je n'avois peur de faire une trop longue digression et de m'écarter de mon discours, je ne finirois pas si tôt ses louanges. C'est donc une chose assurée qu'il y a peu de ressemblance parmi nous, et que c'est comme un miracle quand nous voyons deux personnes que l'on a peine à distinguer l'une de l'autre. S'il arrive peu de conformité dans les productions de la nature, il y en a bien moins dans celles de l'esprit, puisque. suivant un ancien proverbe, autant de têtes, autant de sentimens différens. Et cela étant, quoique dans ces peintures parlantes les peintres modernes soient toujours obligés de faire des descriptions d'yeux, de nez, de bouche et de traiter de semblables sujets, ils n'employent pas les mêmes pensées, ils changent d'expressions; et partant seroit-ce pas une injustice de conclûre qu'elles se ressemblent et qu'elles seront ennuyeuses? Voilà touchant la première objection, et pour ce qui est des termes que l'on désapprouvera peut-être. Nous supplions très-humblement ces austères censeurs de considérer que ces mots qui s'établissent dans nos conversations polies et dont on s'est servi dans ces peintures, sont des façons de parler significatives et naturelles, comme par exemple des cheveux bien plantés, une bouche façonnée et façonnante, dire des inutilités, faire assaut d'appas; nous conjurerons ces messieurs de ne point donner leur avis sur ce qui n'est point de leur juridiction, et nous leur remontrerons doucement que pour bien juger d'une pièce galante, il est bon d'être galant. En échange, nous les consulterons sur des pièces d'éloquence, sur des poëmes héroïques et sur des comédies, quoique bien souvent, à cause de leurs grandes spéculations, ils ne s'y connoissent pas mieux que certaines gens du monde qui n'ont qu'un beau sens commun et qui n'ont point lu la rhétorique ni la poétique d'Aristote.

GALERIE DES PORTRAITS

DE

MADEMOISELLE

I

PORTRAIT DU ROI LOUIS XIV

SOUS LE NOM DE TIRCIS

PAR MADAME LA COMTESSE DE BRÉGIS [1].

Si le portrait de Tircis en représentoit la personne avec tout son éclat, vous n'en pourriez soutenir la vue, et mes yeux seroient tellement éblouis de mon ouvrage, qu'ils ne le pourroient achever. Sans considérer donc qu'il est du rang des dieux, habillons Tircis en berger, afin que sous cette forme j'aie la hardiesse de peindre, et vous celle d'approcher son tableau [2], pour y voir que Tircis, défait de

1. Charlotte de Chazan, dame d'honneur de la reine mère, fille du premier lit de madame Hébert, femme de chambre de la même reine, nièce de Saumaise, mariée à M. de Flecelles, comte de Bregis ou Brégy, fils d'un président à la chambre des comptes de Paris; estimée comme auteur dans son temps; on a d'elle *Lettres et poésies de madame la comtesse de B****. Leyde, 1666, in-12.

Tallemant lui a consacré une de ses historiettes, et elle mérite d'être placée l'une des premières dans le monde précieux, où Somaize et de la Forge l'appellent Bellarmis et Belinde. On trouve dans les manuscrits de Conrart, t. IX, in-folio, p. 1165, une épître à elle adressée par son mari.

2. *Tableau* est pris dans le sens restreint de portrait. Patru a dit de même dans ses harangues à la reine de Suède qui avait envoyé son portrait à l'Académie française avec une lettre : « Cette lettre également belle et obligeante, vostre tableau dont vous l'avez honorée sont de si hautes faveurs... »

tous les ornements qui d'ordinaire l'environnent, demeure par ses propres charmes plus aimable encore que tous ces bergers fabuleux que les poëtes ont imaginés pour nous plaire, et les bords du Lignon [1] n'ont jamais eu ce que je vous vais montrer sur les bords de la Seine. C'est un berger, belle Amarante [2], qui peut porter un sceptre bien mieux qu'une houlette : il a le cœur d'un conquérant, et paroissant toujours avec ceux de son sexe ce qu'il faut que soit un héros, il n'est jamais avec le nôtre que ce que doit être le plus galant et le plus honnête homme du monde. Sa personne sert infiniment à faire valoir le reste de ses avantages ; car, belle Amarante, il est le mieux fait de tous les hommes : il est grand, et d'une taille si parfaite, qu'il n'auroit pas besoin que vingt ans [3] (qui est l'âge du berger) le laissassent en liberté de croître davantage : ses cheveux sont de la couleur du cèdre [4] : ils sont si beaux et en si grande quantité, qu'ils le parent autant qu'une couronne, et même le font régner en des lieux où les sceptres ne seroient pas toujours obéis ; son visage n'est point beau ; mais la beauté n'étant que ce qui plaît, l'on peut dire que le berger Tircis est le plus beau du monde. Ses jambes et ses bras et ses pieds sont si parfaitement bien faits, que personne ne doit avoir regret qu'ils soient pour marcher sur nos têtes. Il a une facilité et une adresse merveilleuses pour tous les exercices : il danse mieux que personne, et dans toutes les fêtes du hameau, il l'emporte sur tous les autres bergers ; mais il se contente de mériter les prix, et ne se soucie pas de les avoir : il est si propre [5] et si

1. Il est presque inutile de rappeler que le Lignon est une petite rivière du Forez, rendue célèbre par le roman de l'*Astrée*.

2. C'était un des noms précieux de Mademoiselle.

3. Louis XIV, né le 16 septembre 1638, avait vingt ans en 1658, époque où Mademoiselle commença sa galerie.

4. C'est-à-dire châtain assez foncé.

5. Cette expression est prise ici dans le sens d'élégant, de soigné, et non pas dans celui qui est actuellement attribué d'ordinaire à ce mot.

galamment habillé, que cela, joint à sa bonne mine, le fait toujours prendre pour le roi des autres bergers, et les mieux faits ne sauroient paroître qu'en son absence. Mais, belle Amarante, quelque soin que je prenne de vous représenter fidèlement Tircis, je ne pense pas m'en être assez bien acquitée, parce qu'il se trouve des grâces en toute sa personne et un certain air qui, ne pouvant échapper au souvenir, ne laissent pas d'échapper au pinceau ; Amarante, ce ne seroit pas assez de vous dire encore tout ce qui est aimable au berger, si je ne vous parlois de son humeur et de son esprit. Il est judicieux, galant et discret, et jamais il n'a répondu aux choses qu'on lui a dites, qu'avec la plus grande justesse et la plus aimable façon du monde, de sorte que les conversations où il se trouve ne sauroient avoir plus de mal que son silence, ni plus de bien que lorsqu'il veut parler ; son humeur est un peu cachée et dédaigneuse, mais généreuse et bonne, et si rempli de bonnes qualités, qu'on le peut dire accompli. Ce berger tel que je vous le représente, l'honneur de nos hameaux, étoit sur le point de mourir[1] et d'emporter avec lui la joie de tous ceux qui l'approchent, lorsque je reçus votre lettre ; préoccupée de la peur de le perdre, je ne vous donnai point comme à mon ordinaire des marques de mon soin, mais présentement que nos craintes sont changées en l'aise de le voir la tête couronnée de lauriers, conduisant dans nos prairies son troupeau de meilleure grâce qu'il n'a jamais fait, j'ai voulu vous le peindre en

1. Au moment où l'armée commandée par Turenne allait assiéger Nieuport, au commencement de juillet 1658, on apprit que, fatigué par ses visites aux tranchées de Bergues et de Dunkerque, par son séjour à Mardick et par les fortes chaleurs, le roi était atteint d'une fièvre maligne : on le ramena à Calais, où était la cour. Après quelques jours d'inquiétude, si vive que Mazarin croyant tout fini, faisait transporter son trésor au château de Vincennes ; une réaction amenée les uns disent par une saignée, d'autres par une dose d'émétique, remède nouveau, sauva le roi. On put l'emmener le 22 à Compiègne.

cette manière, et vous en faire le portrait sous cet habit champêtre, afin que vous eussiez plus de plaisir de voir que c'est de sa seule personne que son tableau reçoit son embellissement, et que, cachant son sceptre sous la houlette que je lui donne, Tircis ne laisse pas d'être jugé digne de régner en tous lieux; et le peintre, n'étant pas capable de donner des ornements à son ouvrage, ne laisse pas de l'en croire tout rempli par la fidèle représentation qu'il vous donne de l'aimable Tircis!

[Je crois inutile d'insister sur Louis XIV. Je dirai seulement qu'au moment où madame de Brégis le peignait, le roi avait encore peu fait pour attirer l'attention : mais il avait déjà commencé le cours de ses galanteries. C'est à cette époque que, veillant un soir sa mère malade et s'étant endormi, il parut si beau à madame de Motteville, qui veillait aussi, qu'elle crut devoir se mettre en prières. V. *Mémoires de madame de Motteville,* collection Michaud et Poujoulat.]

II

AUTRE PORTRAIT DU ROI

PAR M. MARTINET[1].

Quoique la portraiture soit un ouvrage où notre imagination est continuellement occupée, il n'y en a point dont le succès soit plus difficile, la ressemblance et la diversité des visages qui nous doivent aider étant celles qui nous empêchent. La peinture des mœurs n'est pas plus facile, parce que les vertus sont de la même sorte égales et différentes. Et si les grands peintres ont prétendu qu'il leur

1. On trouve dans l'État de la France de 1669 M. Martinet aide des cérémonies sous M. de Sainctot, et procureur du roi à la capitainerie des chasses de la garenne du Louvre et du bois de Boulogne.

étoit permis de corriger les défauts qui se rencontrent dans le naturel, ce n'étoit plus un portrait, mais une peinture de fantaisie contraire aux principes de l'art, qui ne demande qu'une expression fidèle des choses telles qu'elles sont, non pas de ce qu'elles devroient être.

Ce n'est pas pourtant ce qui me donne de la peine, et dans le portrait que j'entreprends tous les avantages sont si relevés qu'on n'y peut rien ajouter; la seule difficulté est celle qui se rencontre dans toutes les choses parfaites dont la représentation est impossible; et plus les nombres en sont remplis, plus l'art est impuissant d'approcher des beautés de la nature.

La seule chose que j'espère, c'est que, quelque rudes et imparfaits que soient ces linéaments, ils pourront toujours distinguer la personne que je peins de tout le reste du monde.

Sa taille est des plus hautes, droite, libre, pleine, robuste, la poitrine et les épaules larges, les bras et les jambes grosses à proportion et parfaitement bien tournées; une contenance fière et douce tout ensemble, qui n'a rien que d'extraordinaire; et quand il se voudroit déguiser, partout où il se rencontrera, l'on reconnoîtra aussitôt qu'il est le maître, parce qu'il a l'air et le port et toutes les marques par lesquelles on discernoit autrefois ceux que l'on disoit être du sang des dieux, et qui ont donné le commencement à toutes les monarchies.

Ses cheveux ont été nouvellement sacrifiés à sa santé, dans une maladie presque désespérée. Et quoique la nouvelle invention de se servir de cheveux vifs [1] ait fait quitter à plusieurs personnes leurs propres cheveux, qui paraissoient assez raisonnables, pour en prendre d'emprunt, et

1. Furetière nous apprend qu'on appelait *cheveux vifs* les cheveux « arrangés dans les perruques de la manière qu'ils estoient sur la teste de la personne vivante sur laquelle ils avoient esté coupés. »

qu'on ait employé tous les soins possibles pour lui en choisir des plus beaux, on reconnoît clairement que ce n'est pas là l'ornement naturel de cette tête sacrée, et ces racines précieuses repoussent avec vigueur, pour reprendre leur place légitime et pour être sans mélange le siége de la couronne.

Ses yeux sont aussi brillants que ceux d'Auguste, et aussi perçants, mais ils ne sont pas si rudes, et ses paupières qui les couvrent, la clémence qui les tempère, les rendent semblables à la clarté du soleil, qui, dissipant une petite nuée, fait paroître ses agréables rayons, que la vue autrement ne pourroit supporter.

Son visage, sur lequel la petite vérole[1] a laissé quelques légères marques de la puissance que les maladies exercent sans distinction sur toute sorte de sujets, n'a rien emporté de la vivacité de son teint et de cette couleur de la vertu que la pudeur a conservée tout entière[2], et n'a servi qu'à fortifier des traits qui eussent peut-être été trop délicats pour un courage si mâle, et donner une beauté de héros à un roi qui commande des peuples où la mort d'Adonis ne sera jamais pleurée.

La blancheur est aussi restée tout entière, pour combattre avec le corail de cette belle et précieuse bouche, auprès de laquelle les roses sont pâles, et de laquelle découlent continuellement ou des oracles ou des grâces.

Le menton qui termine cet ovale parfait commence à se garnir de ce dernier ornement de la jeunesse, de ce riche coton dont la première tonsure étoit autrefois l'ou-

1. On voit des traces de la petite vérole sur un buste en cire récemment trouvé et exposé au musée de Versailles. Le roi avait eu cette maladie en novembre 1647.

2. L'auteur de ce portrait, de la même année que le précédent d'après la mention de la maladie, est bien indulgent ou bien ignorant à l'égard de la vertu du roi.

verture de la carrière des personnes illustres [1], et qui semble s'offenser de ce que toute la gloire qui étoit due à son temps a été anticipée par tant de victoires et de conquêtes.

Mais pour connoître la grâce et la majesté de ce corps tout royal et tout auguste, il la faudroit voir dans les actions, dans tous les exercices où les avantages de la nature et de l'habitude sont si sensibles, où toute la justesse est si ponctuellement observée. Il faudroit, s'il étoit possible, exprimer toute la majesté de son sacre, la couronne sur la tête, le sceptre en l'une de ses mains, et la main de la justice dans l'autre, et les ornements mêlés de la papauté et du sacerdoce; il le faudroit considérer dans le lit et le trône de sa justice, au milieu de son parlement; et ce seroit lors que l'on pourroit dire que jamais Salomon ne fut si posé dans sa sagesse, ni si resplendissant dans sa gloire; mais, parce que ces choses sont trop pleines de rayons de la divinité, il est presque hors de la portée de l'homme de les pouvoir exprimer.

Il le faudroit représenter à cheval avec un bâton de commandement, quand il dresse un escadron, quand il met une armée en bataille, où les tambours et les trompettes ne laissent point de place à la parole; ce sont les yeux et les mains qui parlent, au gré desquels tant de millions d'hommes se conduisent en un moment.

Il le faudroit voir dans un ballet, représentant un héros de l'antiquité, et en effacer toute la grandeur [2]. Il faudroit voir le combat des Grâces et des Muses, dont les unes travaillent à remplir son oreille, les autres au mouvement et à la cadence de son corps, se rencontrant dans une pro-

1. Allusion à une coutume romaine bien connue.

2. A ce moment le roi se donnait avec une ardeur peu croyable aux plaisirs des ballets. En 1656 il joua pendant l'hiver trois fois par semaine le ballet des *Noces de Thétis et de Pelée* avec Olympe Mancini.

portion aussi juste que si elles agissoient toutes par un même ressort.

Et il n'en faut point douter, ce grand ressort est cette belle âme, qui dispose si noblement de ses organes, et qui exerce un empire absolu sur les facultés qui la composent, sur les passions qui l'environnent et sur les affections qui s'y forment.

C'est par cette belle partie qu'il est le chef-d'œuvre du ciel, le Dieudonné de la France, et qu'il est impossible de le considérer sans admiration. C'est un prince qui n'a jamais dit de mauvaise parole à personne, et qui, dans les sentiments que peuvent avoir élevés dans son cœur tant d'occasions différentes, a toujours conservé une tendresse paternelle et plus d'affection de pardonner que de punir, mais jamais de desservir ni de maltraiter personne; un prince qui ne blessa jamais personne par la raillerie, presque inévitable aux rois, qui ont auprès d'eux tant de gens qui travaillent à les divertir aux dépens d'autrui. Mais après y avoir donné tout au plus un rire modeste, on l'a vu plusieurs fois prendre le parti du plus foible, comme faisoit saint Louis, pour garder la balance égale et prendre, même dans les petites choses, la protection de l'oppressé. Et quoique toutes les dispenses soient ouvertes à une santé si précieuse, il garde comme un capucin les abstinences de l'Église.

Sa discrétion est à tel point qu'il ne lui échappe jamais rien de ce qui se doit céler.

Sa bonté si excessive, que dans ses maladies il a eu plus soin de ses officiers que de lui-même, et leur a fait des excuses des assiduités qu'ils lui rendoient, lesquelles sont de grandes grâces quand elles sont souffertes et remarquées.

Dans son enfance même il a eu la retenue de ne vouloir pas contraindre des personnes qui étoient trop attachées à ses petits divertissements, avec tant de prudence et de bonté, qu'il a bien su distinguer ceux qui conservoient le

respect et ceux qui se licencioient, quoiqu'il les traitât tous avec la même bénignité.

Et quoique sa rencontre seule imprime à tout le monde du respect et de la vénération, il ne laisse pas de traiter les personnes les plus communes avec plus de civilité que ses propres officiers, sans diminution de l'éclat et de l'autorité dont il ne se relâche jamais.

Son âge, sa qualité, les avantages du corps et de l'esprit, attirent sur lui les yeux et les cœurs de toutes les dames, et étant lui-même assez sensible à ce charme, qui semble être le plus naturel et le plus excusable de tous, il tient cette passion, comme toutes les autres, si soumise à la raison et à la conscience, qu'il ne leur permet d'agir qu'autant qu'elles sont innocentes.

Ce grand roi est persuadé que la seule richesse des rois est de bien faire à tout le monde, de posséder tout pour le donner, et quoiqu'il donne tous les jours, la seule peine qu'il souffre, c'est de ne le pouvoir faire plus abondamment, et de soustraire à cette belle satisfaction ce qui doit servir à la dépense de l'État et aux nécessités publiques.

Il préside à tous les conseils et voit tout ce qui se passe au dedans et au dehors de son royaume [1]. Il conserve à tous ceux qui agissent sous lui l'honneur et le mérite de tout ce qu'ils exécutent par ses ordres, parce qu'il sait bien que toute la gloire qu'ils y acquièrent lui appartient et qu'il fortifie leur affection et leur fidélité par cette confiance.

Et pour ne point passer d'un portrait à une histoire tout entière, il suffit de dire qu'il n'y a jamais eu dans un même sujet tant de courage sans vanité, tant de justice sans sévérité, tant de prudence sans art, tant de retenue sans aus-

1. Inutile de faire remarquer cette exagération : en 1658 Mazarin *régnait* et non pas Louis XIV, bien qu'en effet ce prince présidât les conseils. Les lettres du cardinal ne laissent aucun doute à ce sujet.

térité ; et c'est dans cette âme tout accomplie que l'on reconnoît que la magnanimité comprend ensemble toutes les élévations d'une grandeur héroïque et toute la modération d'une puissance qui se tempère elle-même pour agir plus doucement sur toutes les choses qui lui sont soumises ; que comme tous les troubles n'ont point ébranlé ce prince, que la présence de la mort ne l'a point étonné, il a encore plus de fermeté dans la prospérité, et cet éclat qui a été capable d'éblouir la sagesse la plus consommée, n'a servi qu'à augmenter le respect et l'amour envers Dieu, qui est la principale bénédiction des bons princes et la source inépuisable de toutes les autres. Il rend à la reine sa mère ses sentiments de piété, parce que c'est d'elle qu'il les a reçus ; mais il les donne à tout le monde, et nous n'aurons point besoin d'armes pour conquérir toutes les parties de la terre quand les autres nations, recevant le portrait de ses vertus royales, pour lequel les meilleures mains du monde devroient être employées, confesseront qu'il a été donné non-seulement pour la France, mais pour le gouvernement, l'honneur et l'exemple de toute la terre.

L'on me blâmera peut-être si je dis que l'ouvrage est encore imparfait, que le portrait qu'il fait de lui-même n'est pas encore achevé, et qu'il lui reste deux choses considérables, l'une de donner la paix à la chrétienté, et l'autre de donner des successeurs à la couronne, et des portraits animés de toutes les qualités qui ne peuvent être représentées que par ce qu'il produira lui-même.

III

PORTRAIT DE LA REINE MÈRE

Par madame la comtesse de BRÉGIS.

L'auguste reine dont voici le tableau tient la naissance d'un si illustre sang, que nous voyons presque toute la terre commandée par ceux qui en sont sortis ; et cette longue suite de têtes couronnées dont elle descend, rendroit sa grandeur sans égale, si Dieu n'avoit voulu qu'il s'en trouvât une autre semblable, afin que cette princesse eût dans le monde quelqu'un digne de son alliance, et que cela la fît mère d'un roi qui achève de rendre sa grandeur si parfaite, qu'il n'est plus que les choses divines au-dessus de la mère et du fils. Cette grande reine, ayant de quoi se faire si fort respecter et craindre, a bien voulu se faire aimer ; et se voyant née pour donner des lois et en puissance de les faire observer, a voulu, de tous les moyens, choisir son seul exemple, pour porter ses sujets à toutes les vertus. Mais avant de vous dire à quel point elle les possède, je veux vous représenter cette royale personne. Elle n'est ni grande ni petite, mais dans son abord on la reconnoît pour être d'un rang extraordinaire. Ses cheveux sont d'un beau châtain, la forme de son visage est un peu longue, tous les traits en sont beaux, et s'ils n'ont pas de délicatesse, c'est pour avoir tant de majesté, que ce qu'ils ont est préférable à ce qui leur manque. Ses yeux sont grands et beaux, sa bouche peut servir de modèle à tous les peintres, et l'on voit qu'elle ne fut faite que pour nous prononcer des oracles. Pour ses bras et ses mains ils feroient honte à la plus parfaite sculpture, et dans les plus froides saisons il semble que les roses et

les lis s'y soient retirés [1]; comme en un lieu où l'on n'a jamais vu ternir leur éclat. Et pour buste de son corps, il n'est que la seule modestie qui le fait cacher, plus belle que ce qu'elle vous empêche de voir. Tout cela est accompagné d'une fraîcheur et d'une propreté qui donneroient lieu de penser que l'ambre et le jasmin seroient entrés dans la composition de son beau corps, et cela fait que la Beauté, se trouvant en cette princesse mieux placée qu'en pas un autre lieu du monde, ne sauroit se résoudre de la quitter, et que les Grâces, qui sont naturellement inconstantes et qui aiment à changer de lieu, sont encore [2] autour de sa personne, attachées à son service, d'une manière à y en pouvoir bien attacher d'autres. Ce sont ici à peu près les dehors d'une princesse dont la seule personne étoit assez pour la rendre infiniment aimable, sans que la beauté de son âme vînt achever de la rendre adorable à nos yeux; car sa piété est si grande qu'il semble qu'elle se soit chargée de porter à Dieu les prières de tout son peuple; et ses sujets, pour apprendre à bien servir leur maître, n'ont qu'à regarder comme elle sert le sien. Son cœur est aussi noble que sa naissance, et la faisant trouver plus grande que toutes choses, dans les plus contraires elle ne parut jamais abattue, et dans les plus favorables elle conserve tant de modération, que dans l'une et l'autre fortune elle ne paroît pas seulement reine des autres, mais d'elle-même. Aussi son humeur seroit portée au dédain et au ressentiment des offenses. Mais en parlant d'un défaut naturel, je montre en elle une vertu acquise, car l'on sait jusques où elle a fait aller sa clémence et son pardon. Elle est véritable en ses paroles, et infiniment constante en ses résolutions. On la pourroit blâmer d'avoir l'âme trop

1. Madame de Motteville nous apprend aussi que toute l'Europe a ouï parler avec éloge de ses bras. (Voyez ses *Mémoires*, chap. II, coll. Michaud et Poujoulat.)

1. *Encore*, parce que la reine mère avait alors au moins 56 ans.

indifférente [1], mais je pense que ce sont les autres qui le doivent être de ne se rendre pas digne de la faire changer d'humeur; et si elle paroît un peu moins libérale qu'il ne seroit convenable à une telle princesse, cela n'est causé que par la grandeur de son âme, qui l'empêche de regarder les richesses comme un bien. De manière que, cela étant, ce n'est pas un défaut en elle de n'en donner pas, mais seulement un malheur pour ceux qui n'en reçoivent point. Cette illustre reine, sortant, ainsi que je vous la dépeins du trône de son père, pour entrer à celui de son mari, nous donna plus qu'elle ne reçut : car elle prit une couronne qui ne fut pas sans épines, et nous reçûmes une reine avec tant de belles qualités et si peu de défauts, que rien n'est plus désirable en elle que sa perpétuelle durée. Elle méritoit de l'avoir, et je la souhaiterois avec cette passion que doit avoir pour elle une personne née à ses pieds et qui, n'ayant vu cette grande reine aussitôt que la clarté du jour, ne croit pas le soleil plus nécessaire au monde que son illustre maîtresse. Et si tous les peintres ont certaine manière qui les font reconnoître, je veux que la tendresse que l'on voit en faisant ce tableau rende facile à juger qui l'a fait, et que celle qu'il représente sache qu'il me fut bien aisé de tirer sa copie sur l'original que j'en ai dans le cœur.

[Née le 13 septembre 1602, fille de Philippe III, roi d'Espagne, Anne d'Autriche avait à ce moment 56 ans. Elle était connue dans le monde précieux que nous décrit Somaize sous le nom de *la bonne déesse*.]

1. Indifférente est un peu trop, ce me semble, car Anne d'Autriche, *indifférente* pour le marquis de Jarzay, ne le fut pas pour Mazarin et parut au moins coquette avec le duc de Buckingham.

IV

PORTRAIT DU ROI D'ANGLETERRE

PAR MADAME LA COMTESSE DE BRÉGIS.

Dans le tableau du vaillant Charles, l'on y voit la représentation des plus grands événements que la fortune puisse produire, puisqu'un trône affermi par une longue possession d'aïeux et par un juste et doux gouvernement s'est vu renversé, sans cause à cette grande mutation que la seule inconstance des choses humaines, qui est telle qu'un mal nouveau est préféré à des biens accoutumés, les peuples ne devant espérer ni repos ni bonheur que sous la domination de leur prince légitime. Celui dont je grave l'image est d'un sang si illustre, que par droit de succession, il le rend maître de trois royaumes, dont un seul pourrait faire un grand roi, et dont la possession des trois, a fait des princes si puissants, qu'ils ne regardoient leurs voisins que pour y prendre des alliances, et non pas pour y chercher de l'appui, la richesse de leur pays et le bonheur dont ils jouissent ne leur laissant rien à désirer et peu à craindre. Charles naquit dans cette gloire et fut regardé avec amour de tous ses peuples. Il leur dura tant qu'ils agirent mal par leur volonté, mais un astre puissant et cruel ayant fait succéder l'orage à tant de calme, troubla tellement l'ordre des choses, que, leurs yeux ne pouvant plus souffrir les clartés du soleil, nous vîmes un roi sans sujets et des sujets sans roi. Arrêtons ici notre mémoire et ne lui permettons pas de nous raconter ce qui rendit Charles successeur de trois grands États; mais parlons du mérite qui le fait digne de les posséder; et, commençant à vous dépeindre la personne, je vous dirai qu'il est grand et qu'il se trouve dans son air

quelque chose de si illustre que sans le connoître, on se trouveroit disposé à lui rendre les plus grands respects. Sa belle taille, ses cheveux noirs et frisés, les grâces et la majesté de toute sa personne, le rendent l'homme du monde de la meilleure mine, sans qu'il doive rien à la beauté de tous ses avantages; et même après l'avoir vu l'on ne la peut plus compter comme une chose désirable, puisque sans elle l'on se peut trouver fait comme est ce prince, dont l'esprit est sage, judicieux et capable de toutes les belles et bonnes choses. Son humeur est douce, civile et galante, et l'amour se peut vanter d'avoir eu souvent part à ses inquiétudes. Pour son cœur, il est aussi grand que sa naissance, ce qui le rend généreux, libéral et vaillant, et ce qui tant de fois lui a fait exposer au plus grand péril de la guerre une vie qu'il n'aime que pour la sacrifier à la gloire [1], et pour l'avoir employée à se faire digne aujourd'hui de contraindre la fortune à lui rendre le royaume dont elle s'étoit fait régente depuis douze ans, avec tant de calamités pour les peuples qui se sont trouvés assujettis à tous les changements de cette capricieuse, qui n'en permettoit point de favorable pour Charles, qui semble toutefois n'avoir été malheureux que pour devenir plus digne de commander, puisque, faisant servir son exil à ses avantages, il a pris dans les différentes politiques de ses alliés celle qui seroit la plus propre un jour à le faire obéir par estime et à le faire obéir par amour; et c'est avec tant de succès qu'il a travaillé à s'enrichir de toutes les qualités qui doivent accompagner un prince que s'il n'étoit roi par naissance, il le seroit par élection, tant l'on voit de zèle à ses sujets pour se soumettre à son obéissance; ce qui rend à ce prince indispensable de leur mon-

1. Je ne vois cependant que la courte campagne d'Ecosse, signalée par les défaites de Dunbar et de Worcester, pendant laquelle Charles II ait pu s'exposer aux périls de la guerre.

trer dans son gouvernement autant d'affection pour eux qu'ils en font paroître à rétablir son pouvoir, Dieu n'ayant point voulu que les causes secondes eussent part à cet imprévu changement, afin que son Charles connût mieux que c'étoit sa main seule qui le couronnoit, puisqu'il l'a fait vaincre sans armes, lui donnant le cœur de tous ses sujets, et lui faisant trouver un Monck fidèle, que cet illustre particulier vient racheter l'honneur de sa nation et s'établir l'exemple de celles de toute la terre, qui le voit pour jamais couronné des mains de la gloire (d'une manière plus rare et plus digne d'envie que ne le sont les diadèmes des rois), apporter aux siens les présens que le ciel lui renvoie de trois couronnes et trois sceptres, qui trouveront en ce prince un bras si digne de porter un si glorieux fardeau, que les plus beaux emplois de la renommée seront d'aller par tout le monde apprendre le glorieux règne de Charles et la grande félicité de ses peuples, et que jamais trône ne fut plus dignement rempli ni plus fortement appuyé que celui où Charles II est assis, et dont son invincible et généreux frère [1] se rend le défenseur.

[Charles II, fils du malheureux Charles Ier et de Henriette de France, naquit le 29 mai 1630, mourut le 6 février 1685. La mention de son rétablissement sur le trône par Monk (1660) fait assez connaître la date de ce portrait. Quand il était prince de Galles, il fit une cour assez assidue à Mademoiselle, ainsi qu'elle le raconte dans ses *Mémoires*.]

1. Jacques II, second fils de Charles Ier et de Henriette de France, né en 1633; il servit sous Turenne, se distingua sur mer; roi en 1685, il fut renversé par le prince d'Orange, et se retira à Saint-Germain après une vaine tentative en Irlande; mort en 1701.

V

PORTRAIT DE LA REINE DE SUÈDE[1]

PAR MADAME LA COMTESSE DE BRÉGIS[2].

La divine reine dont vous voulez que je vous fasse le portrait n'est pas une chose qui se puisse peindre et quand la fortune vous ôta l'occasion de la voir, vous ne dûtes pas vous promettre que tout ce qui est en elle vous pût jamais être représenté, puisqu'il faudroit des yeux propres à fixer le soleil pour les oser lever sur elle sans en être ébloui. Ne jugez donc pas de la reine du Nord par ce que je vous en vais dire, mais seulement de mon amitié pour vous, qui me fait entreprendre au delà du possible, vous donnant un portrait qui feroit dans son entreprise trembler les plus hardis pinceaux.

Ma main, pour vous plaire, en commence une ébauche, en vous disant que cette princesse est plus petite que grande; mais qu'il semble qu'elle se seroit défendue de croître davantage, afin qu'il fût plus extraordinaire de lui voir dans cette taille une mine si haute et si majestueuse, que l'on la connoît d'abord pour maîtresse de tout ce qui l'environne. Ses cheveux sont du plus beau blond cendré; son teint est fort blanc malgré toutes les saisons à quoi elle l'expose; son nez est un peu grand, mais fort

1. « A Paris, au mois de juin 1658. » — On trouve dans les *Mémoires de Mademoiselle* un portrait détaillé de la reine Christine et beaucoup moins flatteur que celui-ci. Il y en a encore un autre dans les *Mémoires* de madame d'Aulnoy.

2. Madame de Brégis était en relations très-amicales avec la reine, ce qui explique l'embellissement de ce portrait. (Voyez une lettre de la reine à madame de Brégis dans le *Recueil de lettres choisies de Christine*, in-12, 1759, p. 146; une de madame de Brégis dans le *Recueil* de la Suze, t. IV, édit. 1741, p. 87.

bien fait; sa bouche petite; ses dents blanches; la forme de son visage un peu longue, mais fort agréable; et tous les traits, y étant régulièrement placés, y font un assemblage qui plairoit infiniment à regarder, si les beaux yeux de cette reine en laissoient la hardiesse; mais il n'en est point que la rencontre des siens ne fasse baisser; ils sont bleus, et de ce bel azur dont nous paroît le ciel; ils sont grands et de la plus belle forme, et plus brillants que la lumière même: ils se font des sujets de tous ceux qu'ils regardent; et s'ils voient moins bien que les autres, la nature ne leur a laissé ce petit défaut que pour donner le temps, avant que d'en être vu, de les voir : ce que le respect auroit toujours empêché sans cela. Sa gorge, ses bras et ses mains sont de la couleur de la neige. Voilà ce qui fait sa personne et la rend aimable à toute autre, hors a elle-même, qui n'a jamais regardé sa beauté ni songé à la conservation de sa personne; ne s'étant appliquée qu'à se rendre digne d'être immortelle, sans se soucier du temps, ni de sa durée, qui lui paroîtra toujours assez longue, pourvu qu'elle ne fuie point la mort par des soins et des craintes qui feroient honte à sa belle vie. Pour son esprit, il est si grand et si merveilleux, qu'il faudroit de nouveaux termes pour parler d'une chose qui n'eut jamais de semblable; car elle est née si capable, qu'elle ne trouve dans le monde que ce qu'elle nous y auroit laissé de sciences, s'il n'y en avoit point eu devant elle : elle possède une si profonde et si véritable connoissance de toutes choses, que, sans s'arrêter à ce que l'erreur ou la coutume les a fait valoir, elle ne les prend que pour ce qu'elles sont. Elle sait mieux l'art de régner que tous les politiques ne l'ont jamais su; mais son grand cœur le méprise, puisqu'elle a rendu à la fortune le royaume qu'elle en a reçu en naissant, comme étant le partage d'une aveugle puissance, qui n'a pas su connoître que toute la terre devoit être soumise à Christine, pour lui donner

envie de s'abaisser à régner ailleurs que sur elle-même, et non pas dans un coin du monde, qui en étant un des grands royaumes, n'étoit néanmoins pas ce qu'il falloit pour borner cette grande princesse, qui s'est donné un successeur avant sa mort, à condition qu'il occuperoit assez dignement le trône où elle s'est assise, pour continuer d'en rendre le sceptre redoutable à tous ceux qui en portent, et apprendre à ses voisins à demeurer ses amis ou à devenir ses tributaires ; et c'est avec tant de discernement qu'elle a fait son choix, que le prince qu'elle a mis en sa place surpasseroit la gloire de ses devanciers et de ses descendants [1], si Christine et son père ne l'arrêtoient dans le chemin, et s'ils ne lui laissoient cueillir des lauriers seulement pour en apporter la couronne à leurs pieds, puisqu'il n'exécute que les projets de la grande Christine, qu'elle n'a abandonnés ni faute de cœur ni par la crainte des travaux qui accompagnent les grandes entreprises, mais seulement pour se trouver touchée de la prétention d'une plus haute gloire que celle que se sont proposée Alexandre et Gustave. Elle s'est attachée à une solide vertu, dont la récompense est distribuée par de plus justes mains que ne sont celles de la renommée, qui souvent arrache ses présents lorsqu'ils sont devenus des biens dont elle ne nous sauroit plus priver sans injustice. Ainsi, la grande Christine ne vivant plus que pour connoître la vérité et pour suivre la vertu, elle se fait de sa propre gloire une plus digne couronne que celle qu'elle avoit reçue de ses pères.

[Christine, fille unique de Gustave-Adolphe, roi de Suède, et d'Éléonore de Brandebourg, née le 8 décembre 1626, reine en 1632, morte à Rome, le 19 avril 1689. — Elle passa les années 1656 et 1657 en France, et retourna en 1658 à Rome ; elle se lia avec les beaux esprits de l'époque.

1. Charles-Gustave, fils du duc de Deux-Ponts et cousin de Christine, en faveur duquel elle abdiqua en 1654 ; mort en 1660.

M. Livet a publié une relation de sa visite à l'Académie dans son édition de l'histoire de ce corps savant : les manuscrits de Conrart renferment encore quelques détails à ce sujet.]

VI

PORTRAIT DE S. A. R. MADEMOISELLE[1]

PAR MADAME LA COMTESSE DE LA SUZE[2].

Fille du souverain des dieux,
Qui des arts les plus glorieux
Mérites l'éternel hommage;
Minerve, viens à mon secours,
Je veux peindre dans cet ouvrage
Le plus rare objet de nos jours.

Pensant à ce divin objet,
Cent fois un si hardi projet
A su me flatter et me plaire,
Et faible pour ce grand tableau,
Cent fois de ma main téméraire
J'ai laissé tomber le pinceau.

Que mon sort sera glorieux,
Si par mes vers ambitieux,
Je fais autant pour ma princesse
Qu'ont fait mes aïeux autrefois,
Par leur épée et leur adresse,
Pour le service de nos rois.

1. Ce portrait qu'on retrouve dans les manuscrits de Conrart, in-folio, IX, 919, figure aussi dans le *Recueil* de la Suze, t. II, p. 112, édit. de 1741.

2. Henriette de Coligny, fille du maréchal de ce nom, veuve du comte d'Addington, remariée à Gaspard de Champagne, comte de la Suze, née en 1618, morte en 1673. Elle a laissé de nombreuses poésies; Tallemant lui consacre une historiette qui n'édifie que trop sur sa moralité. Somaize l'a admise sous le nom de Doralise dans le *Dictionnaire des Précieuses*.

D'un air impérieux et doux,
Qui mettroit Junon en courroux,
Sa belle taille est animée;
Et l'on voit bien à ses beaux yeux
Que le sang dont elle est formée
Est le plus beau sang de nos dieux.

Sa bouche a mille attraits puissants
Elle surprend l'âme et les sens,
Rien n'est si doux que son langage;
Le cœur qui ressent son pouvoir
Ne sait ce qui plaît davantage,
Ou de l'entendre, ou de la voir.

Parmi les plus brillantes fleurs,
Cherchons les plus vives couleurs
Pour peindre une bouche si belle,
Et prenons ce riche incarnat
Que prend une rose nouvelle
Qui veut se donner de l'éclat.

Ma peinture, sans la flatter,
Pourroit mille traits emprunter
De la princesse de Cythère;
Mais son esprit est au-dessus,
Et l'on sait que cette âme fière
Ne veut rien avoir de Vénus.

Toi qui, dans un si beau dessein
Conduis mon esprit et ma main,
Rends ma noble entreprise heureuse :
Il faut, ô divine Pallas,
Peindre son âme généreuse,
Déesse, ne t'éloigne pas.

Pourrai-je bien, selon mes vœux,
Faire voir les soins merveilleux
D'une âme en vertus si féconde.

Et donner assez de rayons
Au plus brillant esprit du monde,
Avec de si faibles crayons?

Venez, divines qualités,
Sagesse, lumières, bontés,
Dont le doux éclat l'environne,
Et pour un si rare tableau
Que chacune de vous me donne
Ce qu'elle eut jamais de plus beau.

Animons d'une noble ardeur
Le beau portrait de son grand cœur,
Dont la gloire seule est maîtresse,
On dira qu'en son plus beau jour
Il y manque quelque tendresse,
Mais la honte en est à l'Amour.

Que cette héroïne a d'attraits!
Qu'elle a de grâces et de traits
Où l'art ne peut jamais atteindre!
Qu'elle sait bientôt nous charmer!
Qu'elle est propre à se faire craindre,
Et savante à se faire aimer!

On sait qu'en son juste courroux,
Contre ses redoutables coups
Toute la résistance est vaine;
Mais, malgré son ressentiment,
Elle punit avecque peine,
Et pardonne facilement.

L'honneur règle ses actions;
Sur les plus fortes passions
Son bel esprit sait prendre empire,
Il cache ce qu'il veut cacher,
Mais la gloire qu'elle en retire
Lui coûte peut-être bien cher.

Son cœur à la dévotion
Sent quelque disposition
Et voudroit l'avoir tout entière;
Elle y fait tout ce qu'elle peut,
Mais c'est une fort grande affaire
Et ne l'a pas toujours qui veut.

Je ne puis que trop faiblement
Toucher en mon étonnement
La force de son grand courage:
Que le danger soit sur ses pas,
Qu'elle entende gronder l'orage,
Son beau teint n'en changera pas.

Avec cet esprit sans égal,
Cet abord au cœur si fatal,
Cette fierté pleine de charmes,
Ce cœur incapable d'effroi,
Mettons lui ton casque et tes armes,
Pallas, on la prendra pour toi.

VII

PORTRAIT DE LA PRINCESSE D'ANGLETERRE

PAR MADAME LA COMTESSE DE BRÉGIS[1].

Appelles même seroit indigne de faire le portrait de la jeune princesse Cléopâtre, s'il falloit que l'ouvrage dût entrer en comparaison avec le sujet: de sorte qu'étant impossible de rendre ce qui est dû à la façon des dieux, elle se contentera du zèle qui porte à travailler pour elle une main si peu savante, qu'elle ne pourroit sans honte faire connoître ni faire approuver le dessein qu'elle a pris de représenter Cléopâtre.

1. « Au mois de juin 1658. » Manuscrit de Conrart, in-folio, IX, 705.

Pour commencer par sa taille, je dirai que la jeunesse la fait toujours croître, et que l'on voit bien qu'elle ne s'arrêtera qu'à la hauteur où les plus parfaits demeurent. Son air est aussi noble que sa naissance; ses cheveux sont d'un châtain clair, fort déliés, et pour son teint, il n'est point dans les fleurs d'éclat qui lui soit comparable; sa blancheur est si grande, qu'il est aisé de voir qu'elle la tient des lis d'où elle sort; ses yeux sont bleus et fort brillants, sa bouche est incarnate, sa naissante gorge est belle, et ses bras et ses mains fort bien faits; et par tous les charmes qui sont en elle, l'on voit bien qu'elle sort du trône et qu'elle est faite pour y remonter : son esprit est vif et agréable, il la fait admirer dans ses actions sérieuses, et la fait aimer dans les plus ordinaires; elle est douce et obligeante; et bien qu'elle se pût moquer avec beaucoup d'adresse, sa bonté l'en empêche. Elle donne la meilleure partie de son temps à apprendre ce qui peut faire une princesse parfaite, et pour le reste de ses moments, elle les dérobe à l'oisiveté, pour en acquérir mille agréables sciences; car elle danse d'une grâce incomparable, elle chante comme un ange, et le clavecin n'est jamais mieux touché que par ses belles mains. Tout cela rend la jeune Cléopâtre la plus aimable princesse du monde, et si jamais la fortune lève son bandeau pour la voir, elle ne lui peut refuser toutes les grandeurs de la terre, car elle les mérite. Je les lui souhaite plus passionnément que personne ne peut faire; mais j'aime mieux qu'elle ignore mes sentiments, que de lui déclarer de moins bonne grâce qu'il ne faut, pour mériter de plaire à l'aimable princesse dont j'ai fait le tableau.

[Henriette-Anne, fille de Charles Ier, roi d'Angleterre, née en 1644, mariée le 31 mars 1661 à Philippe, duc d'Orléans, frère cadet de Louis XIV, morte le 30 juin 1670. Je crois inutile d'appeler l'attention de mes lecteurs sur la vie de Madame, dont tous les mémoires parlent longuement et qui, au moment où madame de Brégis l'esquissait, n'était qu'une toute jeune fille.]

VIII

PORTRAIT DE MADEMOISELLE D'ORLÉANS

PAR M. DE BOUILLON[1].

Venez à mon secours, merveilleux génies de l'antiquité, peintres, sculpteurs, poëtes, orateurs, assemblez tout ce que l'art et l'étude vous ont donné de beau, et faisons un portrait qui soit la honte des siècles passés, la gloire du nôtre, et l'étonnement de l'avenir. Nous avons à représenter un objet vivant, en qui les beautés encore imparfaites osent combattre les grandeurs de sa naissance. Il n'en faut rien dire que de véritable, et votre imagination, qui s'est épuisée en vos peintures fabuleuses, ne doit être occupée ici qu'à bien imiter la nature, pour en faire un ouvrage admirable.

Comme on voit la naissante Aurore
Semer sur l'empire de Flore
Et la pourpre et l'azur dont elle peint les fleurs,
Ainsi la jeune Iris vous donne des couleurs
Pour la peindre plus belle et plus brillante encore.

C'est donc la jeune Iris qu'il faut peindre, et nous disons qu'elle est en cet âge auquel la nature prépare tout ce qu'elle a d'aimable, pour en faire une chose admirable. Les dieux de la terre la prendroient bien pour une beauté toute parfaite, mais elle n'est pourtant, comme disent les poëtes, qu'en l'avril de ses ans, c'est-à-dire en la naissance de la saison où l'astre du monde ne fait que commencer les beaux jours, où l'incarnat des roses est

1. M. de Bouillon, attaché à la maison de Gaston, duc d'Orléans, dès 1652, puis secrétaire du cabinet de ce prince, mort en 1662; ses œuvres ont été publiées en un volume in-12 en 1663. Outre ce portrait et le suivant, il composa, dit l'abbé Goujet dans sa *Bibliothèque française*, ceux de Marie-Anne Mancini, de madame de Valençay et de la princesse d'Angleterre.

encore dans l'enclos des boutons, et où les humains n'ont que l'espérance des douceurs du printemps. Ses cheveux sont dans un si bel ordre naturel, que toutes les différentes coiffures qu'inventent les femmes pour l'ornement de leur tête semblent n'avoir été faites que pour elle, la couleur en est si agréable que ceux qui brillent entre les feux du ciel n'ont rien qui leur soit comparable.

Son auguste front est le siége de la majesté; il imprime le respect et nous montre des grâces qui sont dignes de toutes les couronnes de l'univers. Que dirons-nous de ses yeux, de sa bouche et de son teint?

Pour bien dépeindre ici les douceurs de ses yeux,
Servons-nous de l'azur dont se parent les cieux;
Et comme le grand Prométhée,
Montons sans crainte au firmament,
Et d'une lumière empruntée
Animons les regards d'un objet si charmant.

Que le feu des rubis soit pâle et soit éteint
Auprès du feu qu'Amour a sur sa bouche peint,
Que sur le teint de la princesse
Brille un aimable coloris,
Qu'elle ait aussi l'éclat de la blancheur du lis.

Sa gorge est un albâtre vivant, et pour être en sa perfection il ne lui manque rien que de n'avoir pas encore assez vécu. On peut dire la même ch se de sa taille, et pour bien représenter sa danse, il faut que l'on sache que quand elle auroit été instruite de la main d'Apollon, et que les Grâces formeroient ses pas, elle n'auroit ni plus de justesse ni plus de charmes. Son air modeste, grave et majestueux ne lui ôte rien de cette gaieté si nécessaire à cet exercice; et comme sa beauté donne de l'agrément à sa danse, on peut dire que sa danse donne du relief à sa beauté: Les flambeaux et le grand monde ne lui font naître qu'autant de moyens qu'il en faut pour défaire les autres; et les roses et les lis tiennent si bien leur rang

sur son teint, que l'on diroit qu'ils y ont été placés par les savantes mains de l'Amour. C'est tout ce que je dirai de son extérieur; en outre que la modestie qu'elle tient de race ne me permet pas d'en dire davantage, je me sens forcé d'en taire les autres beautés pour décrire celles de son âme.

Vous qui des traits d'amour n'êtes point enflammés,
Vous, cœurs impénétrables,
Qui ne voulez point être aimés,
Et qui n'avez jamais trouvé d'objets aimables,
Si c'est enfin de plus nobles désirs
Qui vous rendent ainsi rebelles,
Si vous ne poussez des soupirs
Que pour les beautés immortelles,
Vous pouvez adorer ce miracle des belles.

Les grandeurs de son âme, de son esprit, de son jugement et de sa mémoire ne sont pas de ces choses que le temps puisse vieillir. Ses mœurs sont formées sur un si beau modèle que les ans ne lui donneront que ce qu'ils ont donné à ceux de qui elle tient. Sa vertu est une beauté héréditaire qui lui élèvera un trône éternel dans la mémoire des hommes, et son éducation rendra célèbre la personne qui en a été honorée. La belle Iris est si jeune, que pour en faire le tableau il faut prévenir le temps et dire moins ce qu'elle est que ce qu'elle sera; mais les prédictions que l'on en fait ne sont pas de celles dont on puisse douter. Quelques événements que puisse avoir le cours de ses belles années, dans l'incertitude des choses de ce monde, sa naissance royale et sa vertu la rendront semblable à l'astre du jour, qui, malgré la différence des saisons, est toujours ce même astre admirable. Elle sera comme lui au-dessus des orages, et comme lui elle les dissipera :

C'est ainsi que le ciel, pour soulager nos peines,
Se fait voir quelquefois indulgent à nos vœux,

C'est ainsi que du monde il fait naître les reines
Lorsqu'il veut tout-puissant rendre le monde heureux.

[Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston, duc d'Orléans et de Marguerite de Lorraine-Vaudémont, sa seconde femme, née le 28 juillet 1645, mariée le 19 avril 1661 à Cosme III, grand-duc de Toscane. Elle lui témoigna une constante aversion et justifia fort peu le brillant hommage de M. de Bouillon.]

IX

PORTRAIT DE LA PRINCESSE DE VALOIS

Par M. DE BOUILLON.

J'entreprends de vous peindre, grande princesse de Valois, et bien me prend d'en savoir le métier ; car quelle sûreté y auroit-il pour moi si je ne vous peignois ! Vos yeux, qui ont le don de parler plus d'une langue, me dirent hier quelque chose de fier, lorsque je lus le portrait de mademoiselle d'Orléans et qu'ils virent le vôtre en blanc.

De l'humeur dont vous êtes née,
N'est-il pas vrai, princesse de Valois,
Que c'est trop peu pour vous d'être du sang des rois
Et d'avoir en naissant la tête couronnée !
Votre âme voudroit bien vous soumettre à ses lois
Et faire un peu la fille aînée !

Mais s'il ne tient qu'à donner à Votre Altesse Royale quelques années de plus pour la satisfaire, elle n'a qu'à le dire ; nous autres peintres, nous en ôtons et nous en donnons à qui nous plaît. Pour vous faire ce présent d'une chose que les autres craignent tant d'avoir, je n'ai qu'à parler naïvement de votre esprit, on vous croira pour le moins majeure ; mais il faut un titre encore plus convainquant.

Vous n'êtes point cadette,
Et pour le bien persuader aux gens,
On sait que depuis longtemps
Le grand prince qui vous a faite
Vous appelle coquette,
Et l'on ne l'est bien qu'à vingt ans.

Il est donc constant que vous avez même plus d'années que vous ne pensez, et depuis votre mariage une fort grande famille vous a toujours suivie partout. Quelques gens ont voulu dire que c'étoient des enfants supposés, et de ceux en un mot qui naissent au pays de Babioles; mais c'est une médisance, et, pour le montrer, tout le monde sait qu'ils sont l'ouvrage de vos belles mains. Vous voilà donc pleinement justifiée du côté de l'âge. Mais comment ferons-nous, princesse, pour vous donner la taille d'aînée! Nous aurons beau invoquer le secours du liége [1], il sera court pour nous; la hauteur de mademoiselle d'Orléans nous gâtera tout, et d'ailleurs je ne sais si elle ne sera point assez fâcheuse pour ne vouloir pas être cadette. Cela est un peu embarrassant; mais afin de faire toutes les choses à votre mode, c'est-à-dire glorieusement, nous dirons que les autres deviennent grandes malgré qu'elles en aient; mais pour vous, que vous avez voulu demeurer petite afin de paroître plus longtemps jeune. — Tel est le dieu d'amour, le plus puissant des dieux :

Il paroît à nos yeux
Enfant comme vous êtes;
Mais cet enfant, redoutable en ses coups,
Fait tous les jours mille conquêtes,
A peu près comme vous.

Tout de bon, s'il vous plaisoit de vous revêtir de ses ailes, on vous prendroit pour lui; vous êtes aussi bien que lui de la race des dieux. Il a, comme vous, les yeux

1. Les hommes et les femmes se servaient, pour se grandir, de semelles de liége appelées *patins*.

doux et brillants ; vous avez, comme lui, le teint vif ; je ne dis pas blanc comme neige, car comment la neige pourroit-elle être comparable avec les traits de vos flammes ; Votre nez est mieux fait que le sien, ne lui en dpélaise, et je tiens, sans médisance, l'Amour un peu camus. Pour la bouche :

Qu'on joigne ensemble deux cerises,
Et qu'au milieu maintes perles soient mises,
D'une égale grosseur;
Que les Ris et les Grâces,
Pour nous charmer le cœur,
Y tiennent bien leur place;
Qu'un jeune parler gras
S'y mêle avec un accent agréable,
Si ce n'est de l'Amour le petit bec aimable,
C'est le vôtre, ou, ma foi, je ne m'y connois pas.

Il reste de savoir qui de vous deux fera le plus de mal. Ce dieu n'a tantôt plus d'empire sur les âmes de la cour, et je vois désormais les belles passions réduites au village ; mais pour vous, princesse, vous avez des yeux qui peuvent dire : Tremblez grands rois, et prenez garde à vous ! Amour a mille faux attraits dans le discours, le vôtre n'en a que de véritables ; les pleurs ne lui coûtent rien, vous les avez à commandement ; il est coquet,

Et vous, princesse de Valois,
Pourvu que maman le permette,
Ne serez-vous jamais, je ne dis pas coquette,
La rime le veut toutefois,
Enfin je ne sais qui des deux
Pourra causer plus de martyre;
Mais, princesse, entre nous, puisqu'il faut vous le dire,
Vos yeux sont de vrais boute-feux.

[Françoise-Madeleine, sœur de la précédente, dite mademoiselle de Valois, née le 13 octobre 1648, mariée le 14 mars 1663 à Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, morte le 14 janvier 1664. Son mari, fidèle allié de la France, protégea les arts et le commerce à l'exemple de Louis XIV et fit élever la ville neuve et le palais royal de Turin.]

X

PORTRAITS DE MESDEMOISELLES DE NEMOURS ET D'AUMALE

SOUS LES NOMS DE SYLVIE ET D'IRIS [1]

Le titre de cet ouvrage, qui paroît d'abord téméraire, ne laisse pas de se justifier, puisqu'il est toujours avantageux de tenter de grandes choses, et que la seule gloire du dessein fournit une excuse honorable, dans l'incertitude même du succès.

Je sais que la perfection de l'art ne peut arriver à la véritable ressemblance du moindre effet de la nature, ainsi l'on ne me doit pas imputer un crime nécessaire dont l'obéissance respectueuse me rend coupable. Que les plus excellents peintres de la cour se vantent tant qu'ils voudront d'avoir fait de beaux portraits de quelques personnes particulières, je porte mon ambition plus loin, et, sans mesurer mes forces, je trace hardiment sur une même toile les beautés admirables de deux grandes princesses.

Sylvie, suivant l'ordre de la nature, tiendra la première place ; elle a le front un peu relevé, les yeux bleus, doux et brillants, le nez d'une forme agréable, la bouche belle, les lèvres vermeilles, les dents blanches et bien rangées, quantité de cheveux blonds, la gorge blanche, pleine et bien taillée, les mains belles, la taille aisée, l'air bon, le procédé galant et l'humeur agréable. Elle est gaie et sérieuse quand il le faut ; elle n'est jamais à contre-temps, chante bien, joue du luth, danse admirablement, pense finement, parle juste, marche et fait tout de si bonne grâce que l'on reconnaît dans toutes ses actions cet agrément inséparable de feu Monsieur son père. Mais si les Amours

1. M. de Bouillon est probablement encore l'auteur de ces portraits.

brillent dans ses yeux, si les Ris égayent tous les traits de son visage, si les Grâces paroissent dans sa taille, et si les vertus de l'âme relèvent magnifiquement les talents de l'esprit et les charmes du corps, ne croyez pas qu'elle soit sans seconde ; jetez les yeux sur Iris, cette jeune merveille qui la regarde; elle lui ravit justement cet honneur.

Iris n'a le front ni grand ni petit, mais tellement proportionné, que la pudeur et la fierté y sont également d'accord; ses yeux sont vifs, doux, pénétrants, languissants et noirs, et relèvent par une rareté admirable et presque incompatible avec un nombre infini de cheveux blonds et déliés, la blancheur de son teint net et uni. Elle a le nez bien fait, la bouche agréable, les lèvres vermeilles, les dents blanches, le visage rond, la taille aisée, l'air fin, le ton de voix joli, le geste libre, l'esprit bien tourné et l'humeur aimable. Elle est gaie dans les divertissements et sérieuse dans les choses graves, chante assez raisonnablement, danse aussi bien qu'il se peut; pense beaucoup, parle peu, et ne sent rien jusqu'à cette heure. Elle évite les moindres choses dont elle prévoit la conséquence, et tient en cela de la rigueur scrupuleuse d'une mère tout à fait détachée du monde. Cependant elle est modeste et civile, douce et fière, plaît à tout le monde, bonne amie, sœur fidèle, tendre et sensible à de légères obligations, qu'elle connoît et reconnoît à sa mode, si bien qu'il ne faut pas s'étonner si déjà elle attache à son service par trois liens indissolubles, de respect, d'estime et d'affection, tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher.

Si ces deux portraits entrepris hardiment sur une même toile ont quelques rapports à leurs originaux inimitables, et si ces deux regards réciproques de Sylvie et d'Iris méritent quelque louange, c'est plutôt à la force de mon respect qu'elle est due qu'à celle de mon imagination. En effet, si l'antiquité nous apprend que l'amour ingénieux fit autrefois un peintre admirable d'un artisan

grossier, une passion moins déréglée et plus pure ne pourra-t-elle pas aujourd'hui bien prétendre le même avantage, et tirer de ma plume, quoique mauvaise, des traits animés et de vraies couleurs.

[Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie, née le 11 avril 1644, mariée le 11 mai 1660, à Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, régent du duché. — Marie-Françoise-Élisabeth de Savoie, née le 21 juin 1646, mariée le 25 juin 1665 à Alphonse VI, roi de Portugal; divorcée d'avec son mari pour cause d'impuissance, elle se remaria le 28 mars 1668 à Pierre, frère du roi, et roi lui-même après lui; elle mourut le 27 décembre 1683. Toutes deux étaient filles de Charles-Amédée de Savoie, pair de France, colonel général de la cavalerie légère, duc de Nemours et de Génevois, d'Aumale et de Chartres (du chef de sa grand'mère paternelle Anne de Lorraine-Aumale), et d'Élisabeth de Bourbon-Vendôme.

XI

PORTRAIT DE M. LE CARDINAL DE MAZARIN

PAR MADAME LA COMTESSE DE BRÉGIS [1].

Je sais bien qu'il devroit seulement être permis aux plus célèbres peintres de représenter le digne sujet que je me propose, mais comme leur faute ordinaire est de se moins attacher à la ressemblance de celui qu'ils peignent, qu'à faire un tableau de dessin qui serve à leur avantage particulier, je veux vous en donner une qui tirera toute sa beauté d'avoir tiré au naturel un homme placé en si haut lieu, qu'il est bien difficile qu'une telle situation n'ait rendu ce qui s'est fait pour lui trop plein de flatteries et trop rempli de haines. Mon pinceau, exempt de tous les deux, vous le va représenter tel que nous l'avons reçu

1. Ce portrait se trouve pour la première fois dans l'édition de 1663.

du ciel ; et comme il est un des plus grands ouvrages et des plus propres à nous en faire connoître la puissance, il en reçut un extérieur comme il le falloit à une personne qui devoit être vue de tout le monde, et regardée de ces yeux à qui rien de parfait ne peut plaire. Sa taille est d'une grandeur ordinaire, mais son esprit et sa fortune ne le sont pas. Son visage est beau, ses yeux grands et fort vifs, son teint est mêlé des plus belles couleurs, en ce qu'elles paroissent plus vives qu'à l'ordinaire ; il nous en doit sembler embelli, puisqu'il ne les a changées que par les travaux qu'il se donne pour faire que notre maître le devienne de tous ceux qui, comme lui, sont nés sans en avoir. La nature, qui ne fait rien d'injuste, a donné de belles mains à celui que je vous représente, afin qu'il les fît souvent voir employées à l'usage de sa libéralité. Voilà à peu près la personne de celui que les destinées empêchèrent d'être un prince, seulement afin qu'il eût la gloire de le devenir, et qu'étant monté aux dignités, elles fussent plus honorées par lui, que lui par elles.

Cette première ébauche avance un peu mon ouvrage, et il m'en reste encore tant à dire, que j'abandonnerois l'entreprise, si je n'espérois que la fortune, qui seconde tout ce qui se fait pour ce grand homme, me conduira la main pour achever heureusement le portrait de celui pour qui seulement les faveurs sont constantes : or, sous cette confiance, je continuerai de vous dire que son esprit est tel, que je n'y saurois trouver de louanges proportionnées, et c'est aux paroles de se taire quand toutes les merveilles de sa vie parlent. Je ne m'attacherai pas à le particulariser ici, ce seroit entreprendre sur les plus beaux droits de l'histoire, mais seulement je vous dirai que l'on peut juger du mérite d'un homme qui est le choix de Dieu, puisqu'il a permis qu'il soit celui des rois, et que dans le temps de ses plus grands malheurs, s'il eut le monde contre lui, le ciel, qui juge plus équitablement,

se déclara si fort en sa faveur, qu'il ôta à ses ennemis la possibilité de le perdre, et lui donna une sagesse aussi extraordinaire que celle qu'il lui fallut avoir pour ramener la fortune dans son intérêt, malgré la puissance de ses plus considérables ennemis, qui ne le sont devenus qu'aux dépens de leur propre bonheur, et pour l'augmentation de sa gloire et de son pouvoir auprès d'un roi, dont il met les affaires en tel état, que jamais la France ne s'est vu si glorieuse, ni l'Espagne si abaissée que par la conduite de ce grand ministre, qui joint en sa personne le plus habile et le plus heureux de tous les hommes.

[Jules Mazarin, né en 1602 et mort en 1661 ; il est désigné dans le *Dictionnaire des Précieuses* sous le nom de Caton. Il est trop connu pour que j'aie à en parler ici.]

XII

PORTRAIT DE MADAME LA DUCHESSE DE LA TRÉMOUILLE

FAIT PAR ELLE-MÊME [1].

Puisque la suffisance d'un peintre dépend principalement de bien faire ressembler un portrait à son original, on ne sauroit douter que ce ne soit le but que je me propose, dans le dessein que j'ai de faire ici le mien. Son ébauche vous apprendra, qu'étant jeune, je passois pour n'être ni fort belle ni fort laide, et pour avoir plus d'agrément que de beauté. J'avois les yeux petits, un peu penchant aux deux bouts, d'un beau bleu et assez vifs, le nez fort laid, la bouche petite, et les lèvres fort rouges, le teint beau, le tour du visage entre le rond et l'ovale, le front trop

1. Conrart, in-folio, IX, 743.

grand, les cheveux d'un blond châtain, fort déliés et assez longs; et pour la taille, je l'avois des plus belles, soit en sa forme, soit en sa hauteur. Je n'étois ni maigre ni grasse, mais ayant plus de penchant vers la maigreur que vers l'embonpoint. Voilà ce qui se peut dire du passé, il faut le retoucher, pour en faire voir le changement. La taille, que j'avois belle, s'est courbée par l'âge et par ma négligence; mon teint, qui étoit blanc et délié, s'est jauni par mes maladies; mes dents, qui étoient assez blanches, se sont noircies; le blond de mes cheveux s'est blanchi, et la petite vérole a achevé la laideur de mon nez. Une personne qui consulteroit plus soigneusement son miroir que je ne fais le mien en diroit peut-être davantage. Il me suffit que ce soient les principaux traits et fort fidèlement représentés, et il est temps de passer à la description de choses plus essentielles.

J'ai l'esprit assez fort et pénétrant, mais peu vif, et sans aucun brillant; la mémoire si diminuée, qu'il ne m'en reste que pour me souvenir du bien que l'on me fait. J'écris mieux que je ne m'exprime, et je me sens exempte de beaucoup de foiblesses qui sont comme naturelles aux femmes. Je cède difficilement à la force, mais volontiers à la raison; je m'attache fort au solide, je donne peu aux apparences, et si ma santé répondoit au reste, je me sentirois assez capable des ménagemens qui me seroient commis. Ma volonté va droit au bien, mes inclinations m'en détournent quelquefois. Mes premiers mouvemens sont prompts et rudes, mais ils ne vont pas loin; aussi partent-ils plutôt d'impatience que de colère, à laquelle je ne me sens avoir nulle pente; ce n'est pas que le ressentiment des injures ne soit assez vif en moi, mais je le modère par la crainte de faire du bruit sans effet, qui est un procédé pour lequel j'ai beaucoup d'aversion.

J'ai toujours craint plus que la mort de faire aucune tache à ma réputation, et mon humeur a toujours été si

éloignée de la galanterie, que je n'ai jamais eu besoin de la combattre ; mais quand il en auroit été autrement, j'ai tellement fait un capital d'être véritablement ce que je voulois paroître, que je n'aurois rien épargné pour parvenir à ce but ; et en cela ma physionomie n'a pas démenti mes inclinations. J'ai pris peu de soin à m'ajuster, et en mes habillements j'ai toujours également plaint le temps et la dépense, et je ne me suis jamais regardée en mon miroir, qu'avec cette pensée, que dans peu d'heures je déferois tout ce que je faisois. Je me contentois que mes habits fussent propres et modestes, et j'étois bien aise qu'ils devançassent mon âge, plutôt que d'en être devancés. J'ai moins aimé la lecture que je ne fais présentement, et les livres qui sont plus selon mon goût, après ceux de dévotion, ce sont ceux qui règlent les mœurs par les exemples et par les préceptes. La lecture des romans m'a toujours été insupportable, parce qu'ils n'apprennent que ce que je voulois ignorer.

Je n'aime l'oisiveté ni en autrui, ni en moi ; l'une me donne du dégoût, et l'autre du chagrin, et c'est ce qui m'a le plus porté au jeu ; car ce que j'y hasarde fait bien voir que je ne l'aime pas comme jeu, mais comme un moyen qui m'ôte l'ennui de ne rien faire.

Je me plais fort en la compagnie de gens d'esprit, mais surtout de ceux qui s'attachent au bon sens et à la raison ; toutes les finesses et les subtilités qui s'en éloignent me sont de mauvais goût.

Je n'ai nul savoir, et ne sais que ce qu'on ne peut ignorer sans honte.

J'entends la raillerie assez pour ne me piquer pas mal à propos de celles qui s'adressent à moi. Je crains fort de me commettre, et condamne l'humeur de ceux qui aiment à rompre en visière ; néanmoins je la tolérerois, si elle ne s'adressoit qu'à des personnes présomptueuses, ennemies de la correction, et ignorantes de leurs défauts ; ce que je

blâme si fort en autrui, qu'incessamment j'y fais des réflexions, et ne vois jamais faillir personne, que je ne me tâte, pour ne me croire pas innocente des fautes dont je reconnois les autres coupables, et pour éviter surtout l'erreur de ceux qui attribuent à la vertu ce qui vient du vice, n'y ayant rien où j'apporte tant de soin qu'à me bien connoître.

J'aime fort ma commodité, et peut être trop peu celle d'autrui : les compliments et la contrainte, ce sont mes fléaux, et ne trouvent de place en moi qu'aux dépens de mon amitié et de mon estime.

Je me sens le naturel plus tendre que je ne le fais paroître, et surtout vers mes proches; mais j'avoue qu'il est moins étendu qu'il ne devroit être, et que ma charité s'arrête quelquefois où elle devroit passer.

Je ne me sens pas sensible au mépris; mais cela peut venir de ce que je ne crois pas le mériter.

Ceux qui me connoissent peu me croient glorieuse, parce que mon abord est froid et peu caressant, et que ma réputation ne m'ôte rien de l'ambition que l'on me sait être naturelle, mais la vérité est que je hais fort la sotte gloire. Je dis la même chose de la flatterie, et sans autant d'aversion pour elle, que j'applaudis à la complaisance; et si je suis quelquefois chiche de la mienne, c'est qu'elle ne s'excite que par un degré d'estime dont je trouve peu de personnes dignes; et en cela j'avoue que j'y suis trop délicate.

Je hais la menterie comme un vice bas et de valet; mais je ne saurois dire si cette haine m'est naturelle, ou si elle me vient de l'éducation que j'ai reçue d'un père qui nous en a toujours imprimé l'horreur avec tous les soins imaginables; et cela a pris de si fortes racines en moi, que j'aperçois dans mes récits une affectation à affoiblir plutôt les choses qu'à les grossir, quand elles passent pour assez extraordinaires.

Je ne me sens point de pente à la médisance, et je la souffre avec peine, si sa délicatesse n'aide à la faire digérer. J'ai toujours eu en moi une extrême timidité, et sans elle j'aurois profité de mille occasions que la posture où j'étois à la cour me présentoit à toutes heures, pour l'avantage de ma maison et de ma personne.

Mon humeur est franche ; je ne retiens que ce que la prudence m'empêche de faire éclater, et une des choses que je souhaiterois avec plus de passion, ce seroit de trouver une personne également amie et raisonnable, qui voulût établir avec moi ce commerce, de nous dire aussi librement nos mauvaises qualités que les bonnes, et d'être assurée d'une fidélité entière à ne nous en rien cacher; car j'aime en mes amies de la vérité, et non de la flatterie.

Je garde mieux un secret qui m'est confié, que les miens propres.

Je donne ma confiance à qui me donne la sienne, et que je sais capable d'en bien user.

Je suis constante et ferme en ce que je promets, et mes amis peuvent s'assurer que j'ai pour eux la dernière fidélité, et que rien ne me touche plus sensiblement que le plaisir de les obliger.

Je rends l'équité autant que je puis, et qu'elle m'est connue, et loue volontiers ceux qui en sont dignes.

Je ne suis point envieuse des grâces méritées, mais j'en souffre avec peine l'injuste distribution.

Je supporte facilement les fautes de mes domestiques, quand elles ne procèdent ni d'infidélité ni de défaut d'affection; je les demande doux et aimant la correction, et qu'ils attendent de moi leur récompense, quand même je n'en serois jamais sollicitée par eux.

Je fais un jugement assez juste de l'humeur et de la portée de l'esprit de ceux avec lesquels j'ai quelque commerce, et je pourrois assez facilement séparer le bien du

mal, et me servir utilement de l'un, et me garantir des effets de l'autre.

Je ne suis ni méfiante, ni soupçonneuse, ni bizarre, ni moqueuse, mais assez curieuse et dépite; mon humeur est égale et sans emportement, ayant plus de penchant vers la gaieté que vers la tristesse : aussi étois-je née fort saine et d'un bon tempérament; mais divers déplaisirs et le soin de beaucoup d'affaires, ont prévalu sur l'un et sur l'autre, et m'ont rendue sujette à beaucoup d'incommodités.

J'apporte une extrême application à tout ce que je fais, et je m'y donne tout entière.

Je ne m'éloignerois pas du faste et de la dépense, pourvu qu'ils eussent des fondements solides. sans quoi je les improuve totalement.

Je ne me sens pas libérale au point que beaucoup le sont, mais je ne suis pas aussi dans une avarice choquante.

Mon intérêt ne me fera jamais rien faire contre mon honneur et ma conscience; mais cela à part, je le cherche où je puis, et n'y épargne rien.

J'oublie facilement les offenses qui me sont faites, quand je les sais suivies d'un véritable repentir. L'ingratitude est celle qui s'efface le plus difficilement de ma mémoire, aussi est-ce un vice bas, et qui ne peut loger que dans des âmes extrêmement lâches, et dont on ne voit que peu de personnes se repentir; mais ce qui me choque le plus, c'est quand il arrive que mes bonnes intentions sont mal interprétées et que je reçois des reproches d'où j'aurois à attendre des remerciments.

La passion où j'ai le plus de pente est celle de l'ambition : néanmoins j'y mets autant que je peux cette borne, de ne la pousser que par de bons et légitimes moyens, et je puis assurer qu'elle ne se termine point en ma personne, et que son objet principal est la maison où je suis entrée.

Quant à ce qui est de la piété, je m'y trouve fort défail-

lante; mais néanmoins avec des sentiments fort épurés pour le service de Dieu, et une résolution ferme de les préférer à tous les avantages de la terre.

[Marie, seconde fille de Henri de la Tour, duc de Bouillon et prince de Sedan, et d'Élisabeth de Nassau, mariée le 19 janvier 1619 à Henri, duc de la Trémouille, morte le 24 mai 1665.]

XIII

PORTRAIT DE M. LE PRINCE DE TARENTE[1]

Je suis si persuadé que personne ne me connoît si bien que moi-même, que quand mon portrait ne paroîtroit ressemblant à tous ceux qui le verront, je ne puis m'empêcher de m'en juger un très-fidèle peintre, et de croire que j'ai la tête bien proportionnée, couverte de cheveux blonds en bon nombre, tirant sur le cendré, ni frisés, ni fort plats; les sourcils et la barbe de même couleur, les premiers un peu trop larges; mon visage est ovale, ni fort gras ni fort maigre; le teint ni pâle ni haut en couleur; le front et le nez raisonnables; les yeux bleus, petits, peu fendus et brillants; la bouche trop grande, le menton fourchu et double, les dents petites, ni noires ni blanches.

Ma taille est fort droite et assez libre; elle n'est pas des plus grandes, elle est de celles qu'on appelle les riches; j'ai la main, la jambe et le pied bien faits; la main blanche et trop grosse, la jambe telle qu'elle doit être, et le pied si sensible, que je ne saurois me bien chausser sans beaucoup souffrir.

Je ne m'ajuste que rarement : le plaisir que d'autres y prennent m'est une fatigue étrange, et j'estime que le temps qu'on y donne est mal employé.

1. « Fait par lui-même en novembre 1657. » Conrart, in-folio, IX, 747.

Le geste [1] me donne un air qui me sied fort bien ; mais cela n'arrive pas souvent, car naturellement je suis rêveur, chagrin et distrait, dans les choses indifférentes.

Ma complexion est robuste, et je souffre toutes sortes de fatigues sans peine.

J'aime tous les exercices du corps, et y aurois eu grande disposition, sans un accident qui m'a rendu incapable presque de tout.

Je n'aurois pas été moins propre à ceux de l'esprit, si la vie errante que j'ai menée ne m'avoit dérobé le loisir de m'y appliquer.

J'ai eu une mémoire prodigieuse, et il m'en reste très-peu ; je veux espérer que le jugement a pris la place de ce que j'en ai perdu : j'en ai néanmoins suffisamment conservé pour apprendre les langues dont j'ai eu besoin, mais non pas assez pour les retenir toutes.

Je ne suis pas ignorant dans les fortifications et dans la carte [2].

J'aime la lecture, sans y avoir le dernier attachement, surtout celle de l'histoire.

J'écris plus facilement que je ne parle ; mon style est succinct et net ; ma parole brusque et décisive.

Je cherche plus le divertissement pour le plaisir d'autrui que pour le mien particulier. J'ai assez de force sur moi, pour ne m'ennuyer en aucun lieu.

Mon tempérament est chaud et bilieux, mais la raison le corrige et l'assaisonne de flegmes.

Mon humeur est des plus égales, et nullement emportée ; mon abord froid me fait paroître glorieux, bien que je ne le sois pas en effet.

Je suis incapable de fausse gloire, et je trouve que

1. Nous dirions maintenant l'action, le mouvement.

2. C'est-à-dire la géographie, qu'on apprenait alors dans les académies, ainsi que l'escrime, l'équitation, etc.

ceux qui s'y abandonnent en font, sans y penser, leur capital.

Je n'ai pas moins d'ambition que ceux qui m'ont devancé; mais je la règle de sorte qu'elle ne se découvre que lorsqu'il y a lieu de la pousser.

J'ai du cœur pour faire toutes les choses que l'honneur me dictera.

Je n'estime pas ceux qui croient établir leur réputation par de fréquents procédés, j'estime qu'ils se méfient d'eux-mêmes, et que lorsqu'on se sent incapable de foiblesse, on mérite davantage d'éviter une querelle sans qu'il y aille du sien, que de la pousser à bout.

Je suis ennemi du mensonge à un point que je ne le souffre pas même dans les bagatelles.

J'ai répugnance à flatter et à être flatté, ce qui l'augmente est que la flatterie est toujours accompagnée de mensonge.

J'abhorre la méfiance, et je ne crois pas légèrement le mal qu'on me dit de mon prochain, particulièrement aux dépens des femmes.

Je ne suis pas avare, et si je passe pour moins libéral que je ne le suis en effet, c'est à ma mauvaise fortune qu'on s'en doit prendre, et non à mon inclination.

Je condamne la paresse, et je ne remets pas au lendemain les choses que je puis faire par avance.

Je suis timide au dernier point, et ne puis me résoudre de rien demander pour moi, non pas même à mes plus proches.

Je suis ami de l'équité, et en ce qui dépend de moi je la rends sans avoir égard à l'inégalité des personnes.

Je souffre impatiemment l'oppression, et j'aime passionnément la liberté.

Je suis ennemi de la contrainte et des égards; je cherche autant que je puis la commodité dans la vie.

Je n'ai nul penchant à la cruauté, ni même à châtier

sévèrement ; et si je suis contraint à forcer mon naturel, c'est dans une nécessité pressante.

Je suis trop indulgent à mes domestiques, et j'en tolère les défauts, pourvu qu'ils ne procèdent pas de manque d'affection.

Je suis naturellement bienfaisant, et si je ne le témoigne pas en toutes rencontres, c'est que j'ai expérimenté qu'en obligeant trop indifféremment, on devient enfin inutile à ceux qu'on affectionne le plus.

Je suis fidèle à mes amis autant qu'on le peut être ; je suis sur cela à l'épreuve de tout intérêt ; j'aime mieux les servir de ce qui m'appartient, que d'en avoir l'obligation à autrui.

Je suis ferme et effectif en mes paroles et dans mes engagements, et bien loin d'imiter ceux qui ne le sont pas, en ce qu'ils donnent beaucoup en apparence pour le déguiser, je néglige l'accessoire pour me donner tout entier au principal.

Je suis extrêmement franc à ceux qui le sont ; mais, comme il y en a peu, je parois réservé à beaucoup.

Je suis difficile à tromper par ceux qui m'ont déjà trompé ; les précautions que je cherche pour m'en garantir passent souvent pour un excès de méfiance.

Je ne reviens pas aisément lorsqu'on m'a offensé de propos délibéré.

Je suis si peu prompt que je n'ai pas de peine à retenir mon ressentiment tout autant qu'il faut pour examiner s'il est juste.

Je ne me laisse pas abattre à l'adversité, quelque violente et de durée qu'elle soit, et je me sens un fond de patience inépuisable.

Je ne puis parler par expérience de la prospérité, car jusqu'à cette heure je ne l'ai pas éprouvée ; mais comme je me sens, je répondrois bien que je ne l'achèterois jamais par de mauvais moyens, bien que praticables à la

plus grande partie du monde, et que lorsqu'elle m'arrivera j'en jouirai avec modération, et sans donner sujet à mes amis de se plaindre du changement que la bonne fortune a accoutumé de produire.

Je suis ferme et bien instruit en ma religion, et incapable d'en changer pour quoi que ce soit [1]; mais je n'ai pas toute la piété nécessaire à un bon chrétien.

Enfin, mon portrait est de ceux qui ne reviennent pas en gros, mais qui plaisent à la plupart, quand on les considère en détail.

[Henri-Charles, fils du duc Henri de la Trémouille et de Marie de la Tour de Bouillon; il fut général de la cavalerie en Hollande, et mourut avant son père, à Paris le 14 septembre 1672, ayant abjuré la religion prétendue réformée le 3 septembre 1670. Il avait fait ses premières armes en Hollande sous le prince d'Orange, son grand-oncle, se signala dans le parti de la Fronde contre Mazarin, fut arrêté et emprisonné à Amiens, puis exilé en Poitou, d'où il retourna servir en Hollande. Il a laissé des Mémoires publiés par Griffet à Liége, en 1767.]

XIV

PORTRAIT DE MADAME LA PRINCESSE DE TARENTE [2]

Comme il n'y a personne qui ne soit accusé de l'amour de soi-même, quoique les uns plus et les autres moins, et qu'elle nous porte d'ordinaire à nous considérer avec des yeux préoccupés, qui se trouvent toujours plus disposés à nous faire grâce, qu'à nous rendre justice, je veux espérer

1. Cette assertion est curieuse à noter puisque l'auteur abjura treize ans après avoir écrit ce portrait.

2. « Fait par elle-même à la Haye en 1656. » — Manuscrits de Conrart, in-folio, IX, 755.

au jugement favorable de mes amis (car celui de ceux qui ne le sont pas m'est indifférent), si je tombe en la même faute, en oubliant quelques-unes des miennes, ou si je m'attribue quelque bien que je n'ai pas, dans le portrait que je vais faire, beaucoup plutôt pour ne pas paroître bizarre, que pour espérer aucun avantage de la connoissance que je leur donnerai de moi-même ; et quand ils m'auront promis qu'ils ne m'en aimeront pas moins, je leur dirai que je suis grande, la taille ni des mieux ni des plus mal faites, ni fort libre ni extrêmement contrainte. Je parois plus déliée que je ne le suis en effet, parce que j'ai le corps rond, le dos fort droit, les épaules plates, quoiqu'un peu hautes ; le port d'une personne de condition, la démarche assez raisonnable, la tête grosse, le visage trop long et d'un désagréable ovale ; le teint gros et fort brun, le front beaucoup trop haut et trop avancé, les yeux noirs, peu ouverts, ni grands ni petits, ni beaux, ni laids, mais assez doux, le nez grand et aquilin, la bouche, quoique pas des plus grandes, néanmoins laide et trop plate, les lèvres rouges, les dents pas des mieux arrangées et point assez blanches, mais saines et nettes, le visage presque point coupé, les cheveux extrêmement fins et d'un fort beau cendré, la gorge pleine, assez bien formée, sans pli, peu de sein ; le bras et la main qui n'ont que les doigts de bien faits, trop maigres, encore que j'aie beaucoup d'embonpoint ; la jambe et le pied bien faits, surtout quand je prends soin de me bien chausser. Je crois n'avoir ni bonne mine ni mauvaise grâce, et l'un et l'autre se peuvent souffrir. J'ai trop peu de dévotion, dont je demande souvent pardon à Dieu, et qu'il me fasse la grâce de mieux vivre, afin de bien mourir. Je ne manque pas tout à fait de connoissance, mais je suis si peu satisfaite de mon peu d'esprit, que je trouve que celui que j'ai n'en mérite pas le nom ; nulle solidité, et encore moins de vivacité ; plus de jugement que de prudence. J'ai beaucoup

de tendresse pour mes véritables amis, mais cette qualité leur sera toujours plus facile à perdre qu'à gagner auprès de moi, étant extrêmement délicate en gens, et plus qu'il ne paroît, parce que j'ai affecté toute ma vie une civilité si générale, et elle m'est si ordinaire, que ceux qui ne me connoissent pas la prendroient bien souvent pour une bienveillance particulière. L'amitié que j'ai pour mes parents en général est moins forte que celle que j'ai pour mes amis, et leurs intérêts me sont si chers, que je les préfère aux miens propres ; je les sers avec plaisir, et leur perte me touche sensiblement ; mais comme je suis naturellement beaucoup méfiante de moi-même aussi bien que d'autrui, me connoissant comme je fais, il ne leur faut pas moins de temps que d'adresse pour me bien persuader qu'ils en sont, car je ne le crois pas légèrement, quelque mine que j'en fasse. Je sais aussi bien haïr qu'aimer, et suis plus curieuse que patiente, quoique je cache assez bien tous les deux. Je suis trop bonne, et pardonne quelquefois avec trop de facilité. J'ai beaucoup de mémoire, et par conséquent je n'oublie point ; mais elle ne me sert qu'à me rendre malheureuse, puisqu'elle me représente continuellement tous les fâcheux accidents de ma vie, qui se trouvent en beaucoup plus grand nombre que les bons. Je me résous fort difficilement, mais j'exécute fort promptement. J'ai une timidité si importune, qu'elle ne se contente pas de me faire rougir à tous moments, mais elle me rend si interdite parfois, que j'en parois stupide ; la gravité et le sérieux me seyent incomparablement moins mal que l'enjouement, qui n'est nullement mon personnage. Mon premier abord est assez engageant, et promet plus que je ne saurois effectuer. Je me pique tout à fait d'être complaisante, mais non pas jusques à la flatterie. Je ne suis pas ingrate, et la reconnoissance trouve toujours lieu chez moi ; et j'aime sans contredit mieux que l'on m'ait de l'obligation que d'en

avoir aux autres; ce n'est pourtant pas par gloire, n'en étant point du tout capable. Je hais si mortellement la moquerie et ses auteurs, que je n'appréhende point de tomber en ce vice. Je déteste la menterie, et maudis la médisance, quelque spirituelle qu'elle puisse être, je n'y prends point de plaisir, fût-elle de mes plus mortels ennemis, auxquels je rends toujours le plus de justice qu'il m'est possible, en ne célant point les bonnes qualités dont je les crois en possession, et cela pour l'amour de moi-même seulement. Je me sais contraindre sans être politique, encore n'est-ce point en toutes sortes de rencontres. L'intérêt n'a nul pouvoir sur moi. Je suis extraordinairement sensible, mais sans comparaison plus à la douleur qu'à la joie. Je crains plus le mépris que la mort; et je pardonnerai sans contredit le dernier plutôt que le premier, dont j'aurois peine à revenir jamais, si j'en étois bien persuadée. J'ai passé toute ma vie pour intrépide, mais à présent je connois mieux le péril, quoique je ne manque point de courage, et je m'en trouve suffisamment pour entreprendre des choses non-seulement difficiles, mais qui rebuteroient une infinité d'autres. J'ai une aversion horrible pour tout ce qui est poltron, ayant le cœur si bien placé, qu'il ne démentira jamais ma naissance. Je suis incapable de toutes sortes de lâchetés et de bassesses, principalement de celles qui sont suivies de quelque trahison, et en ce rencontre, comme en plusieurs autres, je ne ferois à autrui, que ce que je voudrois m'être fait à moi-même. L'inclination a beaucoup de pouvoir sur moi, et l'emporte bien souvent par-dessus la raison, qui ne laisse pourtant pas de reprendre sa place à son tour. Je suis ferme en mes résolutions jusqu'à l'opiniâtreté. Je n'aime point à être contredite des personnes qui me sont suspectes; encore moins corrigée de ceux qui ne sont pas de mes amis: car comme je trouve tout bon de ceux qui le sont, je prends les corrections et les

avis des autres pour autant d'insultes et de reproches; et je ne leur puis dissimuler, ayant trop de sincerité. J'aime les généreux et tâcherai toujours de les imiter. Je ne m'attache pas trop à mon opinion, et je m'en rapporte volontiers à ceux dont je l'ai fort bonne. On m'accuse d'être un peu prompte; mais comme j'ai déjà avoué que je suis sensible au dernier point, ce nom ici m'appartiendroit avec plus de justice que le premier. Je ne suis point ambitieuse, et craindrois fort de le devenir, puisque l'ambition n'est point sans inquiétude, et que j'aime le repos sans être paresseuse. J'enrage d'être ignorante, et n'ai que cette consolation, qu'il n'a pas tenu à moi que je ne fusse plus habile. Mon humeur est inégale, et j'en accuse mon tempérament, lequel, quoique naturellement gai, s'est néanmoins si fort laissé corrompre par divers fâcheux accidents, que je puis passer présentement avec vérité pour une des plus mélancoliques personnes du monde. Je suis triste, beaucoup plus rêveuse, et la plupart du temps distraite à ne savoir que dire. Je n'aime pas tant la parure que j'ai fait, quoique je ne la haïsse pas encore. Je préfère la propreté en habits à la somptuosité, et je me plais assez à me mettre fort proprement, en quoi je réussis moins mal, qu'au dessein de réparer par l'art et l'adresse ce que la nature m'a refusé. Les grandes fêtes ne m'embarrassent point, et si je ne suis pas faite pour elles, elles le sont pour moi, puisqu'elles me divertissent. La cour, le grand monde, et surtout la comédie me plaisent fort; mais je n'y voudrois pas paroître pour augmenter simplement le nombre. J'écris mieux que je ne parle, et on ne peut pas s'acquitter plus médiocrement du dernier que je fais; cela n'empêche pas pourtant qu'une conversation jolie et spirituelle ne me touche extrêmement, pourvu que toute raillerie piquante en soit bannie, et qu'elle n'intéresse point ma réputation, de laquelle je serai toujours si soigneuse, que je me priverai de toutes choses pour la

conserver. On ne m'accuse pas d'être trop maladroite. Je n'ai jamais souhaité du bien et des richesses, que pour satisfaire mon humeur libérale; ne prenant en rien tant de plaisir qu'à en faire et à donner. Je ne puis jamais me fier en ceux qui m'ont trompée une fois en ma vie, et je ne me défends pas absolument d'être un peu vindicative en certaines rencontres. Je trouverois même la vengeance fort douce, mais je n'y voudrois pas contribuer moi-même. Tous les changements du monde m'inquiètent, et une vie solitaire a autant de charmes pour moi, pour peu que j'y sois accoutumée, que le grand monde. Je m'occupe avec plaisir aux ouvrages de celles de mon sexe, et ne hais nullement la chasse. Enfin, je trouve que peu de choses me sont véritablement indifférentes, au moins en certains temps, et je suis si peu hypocrite, que mon visage découvre presque toujours les sentiments de mon cœur, sans que ma bouche s'en mêle : je ne dis point ce dernier, croyant me louer par là, mais je ferois conscience de céler quoi que ce soit de tout ce dont je me sens coupable, et me soumets ensuite à votre censure.

[Amélie de Hesse, fille de Guillaume V, landgrave de Hesse-Cassel, et de Amélie de Hanau-Muntzenberg, née en 1625, mariée le 1er mai 1648 à Henri-Charles de la Trémouille, prince de Tarente, veuve le 14 septembre 1672, morte à Francfort le 28 février 1693.]

XV

PORTRAIT DE Mlle DE LA TRÉMOUILLE

FAIT PAR ELLE-MÊME.

Bien que je sois persuadée que j'ai beaucoup plus de défauts que de bonnes qualités, je ne laisserai pas d'exécuter le dessein que j'ai pris de faire mon portrait, afin de

me faire connoître à mes amis le plus particulièrement qu'il me sera possible : car je ne veux point les tromper dans la bonne opinion qu'ils pourroient avoir de moi, ni leur donner sujet de se repentir de m'avoir trop légèrement promis leur amitié. Je leur dirai donc que j'ai la taille moyenne, et assez grossière, la mine nullement relevée, la physionomie ni spirituelle ni stupide, la grâce ni bonne ni mauvaise, peu de disposition pour la danse, la gorge blanche, mais fort mal faite, les mains passablement belles et fort maladroites, les bras fort laids et beaucoup trop courts, le tour du visage trop long et assez bien fait par le bas, les yeux sans aucune vivacité, mais du reste assez raisonnables, s'ils n'étoient pas extraordinairement battus, la bouche ni belle ni laide, ni fort pâle, ni fort rouge, la lèvre de dessus un peu trop avancée, le menton fourchu, le nez gros, sans être choquant, le teint ni beau ni laid, les dents mal arrangées et nullement blanches, les cheveux châtain clair. Je n'ai l'esprit ni vif ni plein d'expédients. Je suis autant ignorante qu'on le sauroit être, ma mauvaise mémoire en est la cause, qui ne m'a jamais pu permettre d'apprendre que fort peu de choses, et qui m'a toujours fait oublier le peu même que j'avois appris. Pour ce qui est du jugement, je n'en manque pas. Je me gouverne fort par la raison, et je puis dire qu'il n'y a personne au monde qui soit plus aise qu'on lui dise ses défauts, et qui témoigne plus le souhaiter. Mon humeur est sincère et franche, et je puis dire qu'elle l'est jusqu'à l'excès ; car j'avoue qu'il seroit nécessaire que je fusse quelquefois plus dissimulée que je ne suis; mais c'est une chose de laquelle je ne puis venir à bout, et pour quoi j'ai une furieuse aversion, aussi bien que pour la flatterie, dont je ne me saurois jamais aider, et la peur que j'ai qu'on ne m'en accuse, me fait souvent être moins complaisante que je ne devrois l'être. Je suis si éloignée de la promptitude, qu'il ne m'est jamais arrivé de m'emporter

contre qui que ce soit, et quand on m'a donné un juste sujet de me fâcher, je témoigne si peu ma colère, que personne ne la sauroit remarquer que par mon silence. Mais pour ce qui est de cette sorte de dépit qui ne s'attache à personne, et qui n'est qu'une certaine impatience vive et prompte de voir que les choses se font ou se disent autrement qu'il ne faut, je la cache avec plus de peine, et n'en suis pas si maîtresse que je devrois. Je parois moins tendre que personne, et cependant on ne peut pas aimer plus sincèrement que je fais ceux qui ont de la bonté pour moi, ni les servir avec plus de joie, et ce m'est un sensible déplaisir d'en entendre dire du mal et de n'oser prendre leur parti. Je fais fort difficilement connoissance, et je m'imagine que ce qui en est cause en partie, est l'indifférence que j'ai pour la plupart des personnes, ce qui fait que je m'ennuie quasi partout, et que quand je me trouve dans une compagnie où je ne me plais pas, je suis insupportable à tous ceux qui la composent, tant je deviens chagrine et distraite : ce qui se peut aussitôt connoître à mon visage, qui change à vue d'œil. Mon tempérament penche beaucoup plutôt du côté de la mélancolie que de la joie, à laquelle je suis moins sensible qu'à la douleur, que je supporte pourtant avec assez de modération. Il n'y a personne au monde qui soit si ferme dans ses résolutions que moi : aussi est-il vrai que je ne les prends jamais légèrement et sans y avoir bien pensé. Je ne suis nullement bizarre ni aisée à fâcher, mais assez vindicative et incapable de me laisser gouverner. Je parois plus méprisante que je ne la suis en effet, parce que j'ai l'abord extraordinairement froid et peu cherchant, mais ce n'est ni par gloire, ni par inimitié, qui sont des défauts dont je suis tout à fait éloignée, aussi bien que de cette ambition incommode, qui consiste en un désir immodéré de s'agrandir. Je ne me contente pas de n'être pas vaine, je passe dans l'autre extrémité, et j'ai tant de défiance de moi-même, que cela

augmente beaucoup ma timidité naturelle, bien qu'elle soit si grande, qu'on me peut faire rougir quand on veut. Je ne suis pas soupçonneuse, mais je ne saurois me défendre d'être un peu curieuse : je ne le témoigne pourtant pas, parce que j'enrage quand on refuse de me dire les choses que je voudrois savoir. Je ne me fais point de fête, et j'affecte souvent d'ignorer des intrigues et des choses que je sais. J'aime extrêmement à dormir. Le mensonge est un vice que j'ai tout à fait en horreur, aussi bien que l'ingratitude : à mon opinion l'un et l'autre ne peuvent loger que dans une âme basse et indigne de l'estime des honnêtes gens. J'ai trop peu de dévotion, et je reconnois fort bien que je ne fais pas mon capital du service de Dieu, et que je ne prie pas avec assez de soin. Je n'ai point ce brillant et ce vif qui divertit les compagnies; il n'y a rien qui me choque plus que les afféteries et les grimaces. La galanterie me déplaît infiniment et j'aurai toujours pour but de le témoigner dans toutes mes actions. J'ai beaucoup d'aversion pour la parure, et ne tiens point de temps plus mal employé que celui que l'on met à s'ajuster. Il est vrai que la négligence que j'ai pour cela est excessive. J'aime la liberté et la commodité sur toutes choses, et suis ennemie jurée de la contrainte et des complaisances. Une des choses qui me touchent le plus est une conversation jolie et spirituelle, exempte de toutes sortes de médisances et de railleries piquantes : je ne les puis souffrir, non plus que les personnes qui prennent plaisir à rompre en visière, et peut-être suis-je un peu trop délicate sur ce chapitre. J'ai la dernière fidélité pour mes amis, et je garderois le secret qu'ils m'auroient confié, quand bien ils voudroient rompre avec moi. Je ne m'emporte point de telle sorte contre mes ennemis, que je ne sois toujours en état de leur faire justice. Je n'ai pas moins d'aversion pour l'hypocrisie, l'artifice et la dissimulation. Je ne parle ni bien ni mal, mais beaucoup trop vite : mon style de lettre est fort commun,

et je n'écris que lorsque je ne m'en puis dispenser. J'ai trop peu d'application pour les choses qui ne me concernent pas, mais je fais beaucoup de réflexion sur mes actions. J'aimerois assez le bien et l'abondance, mais ce désir ne procède principalement que de l'envie que j'aurois d'en faire part à plusieurs. Je suis si aisée à servir, que l'on m'accuse de trop d'indulgence pour les personnes qui sont auprès de moi. Je me vante de connoître assez tôt ceux que je fréquente.

Voilà à peu près l'opinion que j'ai de moi-même; c'est aux autres à juger si je me fais justice ou grâce.

[Marie-Charlotte, belle-sœur de la précédente, fille de Henri, duc de la Trémouille, et de Marie de la Tour, mariée à Paris, le 18 juillet 1662, à Bernard, duc de Saxe-Iéna, veuve le 3 mai 1678, morte le 24 août 1682.]

XVI

PORTRAIT DE MADAME LA DUCHESSE D'UZÈS

FAIT PAR M. D. V. [1]

Vous l'avez voulu, madame, que je fisse votre portrait, et pour vous obéir j'entreprends un ouvrage qui n'est pas moins au delà de mes forces que vous êtes au-dessus des personnes les plus parfaites qu'on peint aujourd'hui, je souhaiterois pour votre plus grande satisfaction, et pour l'intérêt de mon honneur, que vous eussiez fait choix d'un maître achevé dans l'art de bien peindre la plus belle chose du monde, ou plutôt, vous qui vous acquittez si bien de tout ce que vous entreprenez, et qui avez trouvé le

1. Serait-ce M. de Verderonne, frère de Chaudebonne, ami intime des Rambouillet ?

secret de faire mieux que personne toutes choses, vous devriez vous copier vous-même, pour faire admirer dans la copie que vous auriez faite d'un original si parfait, un chef-d'œuvre de l'art et de la nature tout ensemble. Oui, madame, vous devriez vous-même faire votre tableau, vous auriez eu lieu d'être satisfaite de vous voir telle que vous êtes, et vous m'auriez épargné la confusion que j'aurai d'avoir mal réussi dans le dessein d'une si haute entreprise. Il n'importe, quoiqu'il y aille de ma réputation, j'aime mieux qu'elle courre risque de sa perte que de vous déplaire, en manquant au vœu que j'ai fait d'avoir toute ma vie une obéissance aveugle pour tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner. Il faut donc prendre le pinceau et d'une main toute tremblante représenter un des plus riches présents que le ciel eût fait à la terre. C'est ainsi que l'on doit parler de votre admirable personne, madame, et que l'on peut dire, sans vous flatter, qu'on ne voit rien qui soit au-dessus de vous, car votre corps a des beautés, votre esprit des lumières et votre âme des vertus qui se rencontrent rarement ailleurs que chez vous.

On peut vous donner cette gloire,
Sans vous rien dire de trop doux,
Qu'on vous fait de justice croire
Que rien n'est si parfait que vous.

Vous voulez bien, madame, que je commence à parler de ce qu'on remarque de surprenant en vous, et que je die que, quoique votre abord soit froid et sérieux,

Vous avez je ne sais quoi
Qui fait souffrir un doux martyre;
Et sans vouloir donner de loi,
Vous rangez tout sous votre empire.

Quand on vous aura vu, on dira que vous n'êtes ni trop grande ni trop petite, mais comme il faut pour être de la belle taille et de la mieux proportionnée au reste de votre

corps, que vous êtes toujours droite sans contrainte, que votre démarche est grave et majestueuse, votre port relevé et d'une personne de la première qualité, votre air grand et noble, votre teint uni et qui dispute la blancheur au lis, quoiqu'il soit mêlé d'un incarnat naturel et sans artifice, qui vous donneroit de nouveaux agrémens, si vous en aviez besoin pour paroître davantage; que votre sourire est fin et charmant, accompagné de certaines petites façons pleines d'esprit et agréables ; que vos cheveux sont extraordinairement longs, d'un châtain clair, fort approchant du plus beau blond cendré, votre front assez grand, le nez raisonnable, les joues un peu creuses, le menton fait comme il faut pour être bien, les lèvres d'une couleur à faire honte à celle du plus beau corail et qui compose une bouche admirable, qu'il semble que vous n'ouvrez que pour nous dire des merveilles et pour nous faire voir qu'elle est meublée des plus belles dents du monde. En effet elles sont tout à fait bien rangées et plus blanches que l'ivoire, quoique vous ayez moins de soin de les conserver que personne. Pour vos yeux, on diroit qu'ils ne sont faits que pour faire de la peine à ceux à qui ils donnent du plaisir; s'ils donnent de l'amour, c'est sans en prendre. En un mot, leur beauté fait des blessures que vous ne guérissez pas, et si leurs regards étoient aussi doux et aussi passionnés qu'ils sont pleins de feu et d'esprit, je ne sais si l'on les pourroit souffrir sans en mourir, ou du moins sans en être bien malade, étant bien fendus comme ils sont, à fleur de tête, et d'un beau bleu céleste ; ils n'achèvent pas mal la beauté d'un visage dont les traits sont assez réguliers et la forme d'un ovale, qui n'est pas des moins parfaits. Au reste, sans parler de la beauté et de la blancheur de vos bras et de vos mains, j'ajouterai que votre col n'est ni trop long ni trop court, et que vous avez une gorge des mieux taillées et d'un embonpoint à faire dire qu'il y a un fonds de santé admirable, qu'on défendra longtemps encore des

premières attaques de la vieillesse, puisque vous paroissez aussi jeune que si vous n'aviez pas été la mère de plusieurs beaux enfants. Mais permettez que je laisse le soin d'achever cette belle partie de vous-même, qui est la marque visible des autres, au dieu qui préside sur les beautés, et que je vous die seulement ce qu'il fit en votre faveur au point de votre naissance.

L'Amour voulant ici former un beau visage
Voulut se peindre en vous comme il est dans les cieux,
Il s'oublia soi-même en achevant vos yeux,
N'étant plus adorable auprès de son ouvrage :
En croyant se flatter il se fit un outrage;
En se peignant plus beau qu'il n'est parmi les dieux,
Il vit que son portrait l'effaçoit dans ces lieux,
Et que l'original n'étoit plus que l'image.
Qui pourroit l'imiter peindroit mieux votre corps,
Mais vous ne voulez pas qu'on s'arrête au dehors;
Ce n'est pas sans raison, car quoiqu'on s'imagine
D'admirable en beauté, le plus savant discours
Ne peut assez louer un miracle d'amour,
Qu'en admirant l'effet d'une cause divine.

Je n'en demeure pas là, madame, et puisqu'il est vrai que les plus grandes beautés ne tiennent leur lustre et leur éclat que des lumières de l'esprit, vous veuillez bien que je dise que la vôtre ne seroit pas si complète, si vous en aviez moins. N'ayant point trop d'empressement pour les louanges, vous ne vous souciez guère de faire paroître ce que vous en avez; comme il est bien tourné, il tourne bien toutes choses. Vous dites tout fort à propos, vous ne faites rien à contre-temps, et pensant toujours juste, vous raisonnez de même. C'est ce qui fait que dans la diversité des sentiments des gens du monde, vous êtes de l'avis des plus raisonnables : l'on ne vous surprend jamais dans ces fâcheuses absences de raison où plusieurs ne se trouvent que trop souvent, ayant toujours la vôtre présente pour vous en servir dans le besoin. C'est pourquoi vous n'êtes

nullement sujette à ces épuisements d'esprit qu'on remarque dans les autres. Quand un chacun a dépensé le sien, il vous en reste toujours assez pour achever agréablement une conversation que vous avez soutenue avec beaucoup de force. Quand vous êtes avec des personnes choisies, vous ne la laissez jamais languir, car vous dites les plus jolies choses du monde, qui font avouer à ceux qui les entendent, que vous êtes née bien disante, mais aussi il vous ennuie à la mort quand vous vous rencontrez dans la compagnie de ces diseurs de grands mots et de ces faiseurs de longs compliments à la vieille mode. Vous aimez l'entretien des savants, mais vous n'estimez pas ces gens qui font des courses à perte de vue et qui, se piquant de tout savoir, veulent passer dans le monde pour ce qu'on appelle esprits forts. La nature vous ayant donné en partage le bel esprit avec le bon sens, vous savez aussi bien que personne démêler le vrai du faux et faire le discernement des bonnes et mauvaises choses. Comme vous avez la raison fort éclairée, et le goût exquis, il faut avoir beaucoup de lumière et de délicatesse dans l'esprit pour vous plaire : il ne suffit pas d'avoir du brillant, le solide est encore nécessaire pour répondre à la force et à la grandeur de votre génie ; si votre esprit est vif, il n'est pas moins pénétrant, il est adroit sans artifice, railleur sans malice, et ce qui m'étonne le plus, c'est que sans l'avoir quasi jamais cultivé, vous l'avez aussi poli et aussi agréable qu'on le peut avoir. Quoique vous n'aimiez pas l'oisiveté, vous craignez cependant le travail et, étant curieuse, vous voudriez ne rien ignorer, mais la peine d'apprendre modère la passion que vous avez de tout savoir. Sachant néanmoins cent belles et bonnes choses sans les avoir apprises, il semble que vous les ayez devinées; quoique vous écriviez différemment à diverses personnes, vous écrivez toujours fort bien à tout le monde. Sans savoir les règles de la poésie, vous tournez assez bien les vers, et connoissant les

beaux endroits d'une pièce, on peut dire que vous jugez fort sainement des productions des autres : celles qui partent de votre esprit sont admirables, et l'agrément est inséparable de vos discours comme de vos actions. En un mot, on diroit que les grâces ne sont nées avec vous que pour vous accompagner toujours et ne vous quitter jamais.

Pour ce qui regarde votre humeur, on peut dire qu'étant ennemie de la dissimulation et de la méchante finesse, elle est ouverte et sincère, ce qui fait que vous dites assez librement ce que vous pensez aux gens. Cela n'empêche pourtant pas qu'on n'y remarque, avec la discrétion, un certain mélange de fierté et de douceur qui vous fait craindre et aimer tout ensemble. Quoique vous soyez très-civile, vous paroissez un peu méprisante, mais ce n'est que des personnes dont vous avez conçu mauvaise opinion. Si vous êtes quelquefois inégale, cela ne vient pas tant du fond de votre humeur que de quelque cause étrangère, et vous n'avez jamais de chagrin que parce que vous êtes forcée d'en avoir. Vous aimez que les choses soient réglées, à cause que vous haïssez la confusion et le désordre ; le repos vous plaît et le grand bruit vous importune. Vous ne cherchez point d'affaires puisque vous appréhendez tout ce qui peut vous donner de la peine. Vous approuvez la complaisance, mais vous ne sauriez souffrir la flatterie; ce n'est pas sans raison, car ce vice n'est pas moindre que l'ingratitude, que vous avez condamnée dans tout le monde ; vous avez de l'indifférence pour cent personnes, et vous ne donnez votre estime qu'aux honnêtes gens et à ceux qui ont du mérite, étant d'un tempérament à vous impatienter un peu, quand les choses ne se font pas aussi bien et aussi vite que vous le souhaitez. Vous êtes facile à vous fâcher, mais votre colère ne dure qu'un moment, et quoique vous soyez bonne à ceux qui vous servent, parce que vous êtes prompte, on ne diroit pas que vous seriez si aisée à servir. On vous désoblige quelquefois sans dessein,

et quand on pense travailler à vous plaire, il se trouve souvent qu'on vous a déplu ; vous avez une furieuse aversion pour l'afféterie et pour la grimace, et si vous souffrez les défauts d'un esprit mal fait, ce n'est pas sans beaucoup de contrainte ; le soupçon étant une foiblesse, on ne vous accusera pas d'y être sujette, mais on vous loueroit d'avoir de la défiance des autres, si vous n'en aviez point de vous-même. Vous vous contentez de vos anciennes connoissances sans chercher à en faire de nouvelles, de peur d'être obligée de vous partager en divers endroits et de n'être pas assez de temps avec les personnes que vous aimez, dont le nombre est fort petit, parce qu'il y en a peu dignes d'une aussi belle amitié que la vôtre. Vous avez tant d'inclination à être libre, que vous êtes au désespoir quand il vous faut contraindre. Si vous fuyez quelquefois la foule et que vous cherchiez la solitude, c'est pour vous donner à vous-même et vous tirer d'une presse de mille gens dont la vue et l'entretien causent souvent plus d'ennui qu'ils ne donnent de plaisir. Vous n'avez pas pour cela renoncé à tous les honnêtes divertissements de la vie, au contraire vous êtes de toutes les belles parties qui se font, et quand on vous prie de quelque fête, vous ne refusez quasi jamais d'y aller ; comme vous dansez parfaitement bien, vous ne laissez point le bal, et ayant beaucoup d'amitié pour les beaux vers, une belle comédie vous donne bien du plaisir. Vous aimez le jeu autant que personne, mais la perte et le gain ne vous sont pas plus sensibles qu'à beaucoup d'autres. Au reste l'enjouement qu'on remarque en vous est mêlé d'un si beau sérieux qu'il achève de rendre votre humeur la plus accomplie et la plus agréable du monde.

Il faut que je finisse à parler de vous, madame, par la plus belle partie de vous-même, et que je dise que votre âme ressemble à ces riches diamants artistement bien taillés et mis en œuvre, qu'on ne se lasse jamais d'admirer, parce que leur beauté n'a pas de prix. En effet les belles

qualités accompagnées des lumières de votre esprit font, dans un corps bien fait comme le vôtre, la plus admirable composition du monde et l'ouvrage le plus achevé qui se soit jamais vu. Comme vous l'avez grande et sincère, elle est ennemie de l'artifice et de la bassesse, et votre cœur étant rempli de justice et de probité, il ne peut souffrir les infidélités du siècle, ni les fausses caresses dont on est prodigue dans le monde. Si toutes vos inclinations sont nobles, vos sentiments ne sont pas moins généreux. Étant naturellement bienfaisante, vous n'avez point plus de plaisir que quand vous trouvez l'occasion d'obliger quelqu'un ; vous croyez même qu'il y va de votre honneur et de votre gloire à le faire et qu'il y auroit de la honte à ne le faire pas. Vous donnez votre protection aux malheureux et vous êtes marrie de trouver des crimes là où vous cherchez de l'innocence. Quand on vous a offensée, vous ne courez pas aussitôt à la vengeance; votre ressentiment, quoique juste, se passe souvent auparavant qu'on ait reconnu sa faute. Vous êtes naturellement bonne, mais vous voudriez encore être meilleure ; si vous n'êtes sensible à la tendresse pour tous ceux qui vous aiment, vous l'êtes du moins à la reconnoissance ; ce n'est pas qu'il y ait personne qui aime plus fortement ses amies que vous, j'en connois deux qui sont si avant dans votre cœur que je suis persuadé qu'elles n'en sortiront jamais, ayant tout ce qu'il faut pour s'y conserver toujours la place que vous leur y avez donnée ; c'est un fonds de vertu et de mérite que vous aurez bien de la peine à rencontrer ailleurs encore que chez vous. Quoique vous ne soyez pas dans la haute dévotion, vous craignez bien pourtant d'offenser Dieu et vous aimez ceux qui le servent, ce qui fait que vous détestez le vice, et que vous avez de la peine à souffrir la présence et le souvenir même des méchants. Étant jalouse de votre réputation vous ne faites rien d'indigne de ce que vous êtes, et vous seriez fâchée que le rang que vous

tenez à la cour, de première duchesse de France [1], fût moins dû à votre mérite qu'à votre naissance ; vous estimez la belle gloire, mais la sotte vanité vous est insupportable. Vous n'êtes pas de celles qui se font de faste et qui se vantent de tout. Le faux brillant ne vous éblouit pas, mais le solide vous arrête ; c'est pourquoi vous ne vous faites pas une idole des chimères des autres et vous ne sacrifiez pas trop au faste et à la pompe d'une grandeur imaginaire qui n'est jamais contente d'une juste médiocrité, parce qu'elle va toujours dans l'excès de toutes choses. Que peut-on dire davantage sinon que toutes les passions sont tellement soumises à l'empire de votre raison, qu'on les en peut appeler les servantes, et qu'elle ne conserve dans votre cœur que les affections qu'elle y a fait naître ? Que dirois-je enfin pour achever d'ébaucher votre portrait, sinon que tant de rares qualités, qu'on ne voit qu'en votre personne, la fait régner plus souverainement sur les cœurs et les esprits des hommes que les rois ne font sur les peuples qui sont soumis à leur puissance ?

D'un ouvrage parfait
Que tout le monde admire,
Si j'en voulois tout dire
Je n'aurois jamais fait.

[Marguerite d'Apchier, fille unique de Christophe, comte d'Apchier, et de Marguerite de Flagheac, mariée le 28 septembre 1636 à François de Crussol, duc d'Uzès, qui était divorcé d'avec Louise de la Chastre, veuve du comte d'Alais, et remariée à M. de Pot de Rhodes. La duchesse mourut le 17 août 1708, à quatre-vingt-onze ans, au couvent des religieuses de Bon-Secours, rue de Charonne, où elle s'était retirée. Son mari était devenu duc d'Uzès par la mort de son père, arrivée le 19 juillet 1657 : il prit rang au parlement le 12 avril suivant et mourut le 14 juillet 1680 ; il avait été chevalier d'honneur de la reine-mère. Leur fils aîné épousa Marie-Julie de Sainte-Maure Montausier, petite-fille de la marquise de Rambouillet.]

1. Le duché d'Uzès avait été érigé en 1572 et avait pris le premier rang des pairies, toutes celles créées antérieurement s'étant éteintes avant cette année. Mais le duché non pairie de Thouars était plus ancien de dix ans.

XVII

PORTRAIT DE MADAME LA DUCHESSE DE CHATILLON

FAIT PAR MADAME LA COMTESSE DE LA SUZE.

Cherchons pour peindre Amarillis
Des fleurs nouvellement écloses;
Cueillons des œillets et des roses
Mêlons-y quantité de lis
Et rassemblons enfin toutes ces belles choses.

Corail, rubis, perles et fleurs,
Astres brillants, lumière pure,
Riches trésors de la nature
Faites-moi part de vos couleurs
Pour cette merveilleuse et divine peinture.

Mais quel ambitieux désir
Dans un si beau dessein m'engage?
Ah! que dans un si grand ouvrage
J'aurois de gloire et de plaisir
Si ma force pouvoit égaler mon courage.

Ce peintre qui dans un tableau
Assembla tout ce qui peut plaire,
Auroit passé pour téméraire
S'il eût employé son pinceau
Au merveilleux portrait que j'entreprends de faire.

Sa Vénus avoit moins d'attraits,
Moins d'agrément et moins de grâce,
Et quelque récit que l'on fasse
De ces beaux et fameux portraits,
L'illustre Amarillis en charmes les surpasse.

Mais si ce dieu que tous les jours
Elle fait vaincre dans le monde,

Dans ce beau dessein me seconde,
Nous pourrons avec son secours
Peindre cette merveille en merveilles féconde.

Qu'il tire délicatement
Avec sa flèche légère
Les tons des beaux yeux de sa mère
Et ce rare et noble agrément
Que nul autre pinceau ne sauroit jamais faire.

Qu'il prenne ce qui peut charmer
Et retenir en son empire
Tout ce qui fait qu'on y soupire
Ce qui tue et qui fait aimer
Et ce je ne sais quoi qu'on ne sauroit bien dire.

Il faut de rubis pleins de feux
Former ses deux lèvres vermeilles,
Et pour achever ces merveilles
Mettre des perles entre deux
Telles que l'Orient n'en a point de pareilles.

Pour les faire mieux découvrir
Faisons sa bouche à demi close,
Semblable au bouton de rose
Qui ne commence qu'à s'ouvrir,
Quand la mère du jour de ses pleurs les arrose.

Il faut faire son teint de lis
Beau comme celui de l'Aurore,
Ou pareil à celui de Flore
Quand nos champs en sont embellis,
Et même, s'il se peut, plus éclatant encore.

Que sur l'albâtre de son sein
Tombe négligemment en onde
Sa chevelure vagabonde
Qui sans étude et sans dessein
Dans ses chaînes d'ébène engage tout le monde.

Et vous, Grâces, à votre tour,
Venez parer sa belle tête,
Comme on voit en un jour de fête
Celle de la mère d'Amour
Lorsqu'elle se propose une grande conquête.

Mais c'est en vain qu'à mon secours,
Pour rendre ses traits plus fidèles,
Avec ces trois sœurs immortelles
J'appelle ici tous les amours,
Ils ne quittent jamais ce miracle des belles.

[Fille de M. de Montmorency Boutteville qui périt sur l'échafaud à cause de ses duels, mariée à Gaspard de Coligny, duc de Châtillon après avoir longtemps porté le titre de marquis d'Andelot (1645), et qui fut tué à Charenton en 1649. Elle naquit en 1627, se remaria en 1664 au duc de Mecklembourg-Schwérin et mourut le 24 janvier 1695.—Bussy et Tallemant ne laissent rien à apprendre sur la duchesse que Somaize appelle *Camma*. Ce portrait se trouve dans le *Recueil de La Suze;* on le voit aussi à la suite du *Triomphe d'Amaryllis*. Il est curieux de le comparer à ceux que Bussy et Mademoiselle nous ont laissés et qui ne sont pas trop flatteurs. — Voir *la Jeunesse de Madame de Longueville*, par M. Cousin, et les *Mémoires sur madame de Sévigné* de M. Walckenaër.]

XVIII

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE ROHAN

FAIT PAR ELLE-MÊME.

Je ne sais pas comment je me pourrois peindre moi-même : quand je me regarde au miroir, c'est avec si peu d'attention que les autres voient en mon visage ce que je n'y ai pas encore aperçu. Mais selon que je les entends dire, si un fond de teint blanc rehaussé d'une couleur vive où il faut, si la douceur dans les yeux animés d'éclat, si des cheveux blonds et un peu dorés, qui tombent par boucles sur mes épaules quand on me peigne, si le nez fort

bien fait et la bouche bien fermée, si l'incarnat sied bien aux lèvres, et si la douceur au ton de la voix ne déplaît pas, si le tour du visage un peu ovale et un front qui marque de la retenue et de la modestie, à qui ma bonne maman dit qu'il faut donner en garde les autres vertus, si l'espérance prochaine d'une belle gorge, que ma gouvernante assure se devoir bientôt former, si tout cela ensemble, ainsi qu'ils le disent, peut donner quelque satisfaction, il semble que je n'ai pas sujet de me plaindre de la nature.

Pour ma taille, elle est droite et haute, fort libre et fort dégagée; je ne me présente pas de mauvaise grâce, et mon port ne marque pas mal sa personne de qualité, quoique sans affectation et sans art. Je ne suis pas encore assez savante dans le grand monde pour devoir à mes soins et à mon adresse ce que la nature m'auroit refusé. Mon air n'est pas gai ni enjoué; mais il est doux et agréable, au moins à ce que l'on en dit, et à quelque exercice que je me donne mon action est sans effort et sans contrainte. Je n'affecte rien, ni au geste ni à la parole, et comme je ne me déplais pas à la danse, j'y réussis quelquefois au gré de mon maître.

J'ai quelquefois une petite froideur à contre-temps, et quand je demande avec empressement quelque chose, soit par curiosité ou autrement, je plisse un peu le front vers les sourcils, et tourne un peu les lèvres plus qu'il ne faut; ce qui a donné lieu à un de nos amis de me dire que je gâtois les présents de la nature; je ne sais pas trop encore si je lui en ai voulu bien ou mal.

J'ai si peu étudié d'où partent mes désirs et mes pensées, que la connoissance de mon esprit n'est pas plus avancée que mon âge. On m'a instruite à craindre Dieu, à l'aimer et à le servir, non par un vain babil des lèvres, mais par élévation d'esprit et par tendresse de cœur. J'ai assez de lumières pour savoir qu'on ne peut mieux faire.

La profonde humilité dans laquelle je sais qu'il faut

vivre, comme étant toujours en la présence de Dieu, n'empêche pas que je n'aïe pour la belle gloire toute l'inclination que peuvent avoir les jeunes personnes; mais je voudrois bien devoir à quelqu'une de mes actions le respect qu'on peut avoir eu pour ma naissance ou pour mon sexe.

On a remarqué que j'étois ménagère de bonne heure; ce qu'on attribue à la conduite de ma bonne maman; laquelle me donnant certaines sommes en certain temps pour m'acheter ce qu'il me faut, m'a appris sans autre instruction à ne point dépenser. J'ai peur même d'y avoir quelque pente naturelle, ce que je reconnoîtrai mieux avec le temps; mais il me semble présentement que je n'aurois pas si aisément donné mon portrait de la main des Beaubruns ou de Ferdinand[1] que de la mienne. J'aime les histoires et les romans, où je ne cherche encore que les aventures; j'écris lisiblement et ne lis pas mal, il est vrai que je ne passionne pas assez où il faut; mais ce n'est pas un grand défaut à une fille de mon âge, de n'être pas passionnée. Je sais passablement la carte, et par faute d'application, je sais peu d'italien, que je prononce aussi bien qu'un autre. Je suis assez sérieuse et ne me plais pas trop aux petits jeux de mes compagnes; j'y ris pourtant quelquefois de peu de chose et je me fâche de même. Si vous trouvez que tout cela tient un peu de l'enfance, vous saurez que je n'ai pas encore douze ans.

[Anne de Rohan, fille d'Hercule de Rohan, duc de Montbazon, et de Marie de Bretagne-Vertus, née en 1640, seconde femme de Louis-Charles d'Albert, duc de Luynes, morte le 29 octobre 1684. — Mademoiselle de Rohan avait perdu sa mère en 1657; sa grand'mère était Catherine Fouquet de la Varenne, femme de Claude de Bretagne, comte de Vertus, née en 1590, morte le 10 mai 1670.]

1. On sait que ce sont les noms de deux des principaux peintres de portraits de l'époque. Les Beaubruns (Henri et Charles) étaient deux frères qui ont souvent travaillé ensemble aux mêmes portraits, et on en connaît quelques-uns signés : « Les Beaubruns, pinxerunt. » — Ferdi-

XIX

PORTRAIT DE Mme LA MARQUISE D'ERVAULT

FAIT PAR ELLE-MÊME.

Le désir que vous m'avez témoigné avoir de voir mon portrait, et celui que j'aurai toujours de vous complaire, m'obligent de vous présenter celui-ci que j'ai rencontré en cette ville, où il fut fait sans aucun ornement, il y a dix-huit ans que j'y passe, par un excellent maître, qui véritablement ne peint pas fort poliment, mais qui est le premier maître du monde pour la fidélité à imiter parfaitement la nature. J'en demeurai si satisfaite, que je jurai que lorsque ce portrait seroit fait, que ce seroit le dernier qui seroit jamais fait de moi. Trouvez donc bon qu'après l'avoir un peu décrassé et passé la queue de renard par-dessus, je vous fasse remarquer :

Une tête ni trop grosse ni trop mince, des cheveux châtain clair, le teint blanc, délié, uni et coloré, les yeux bien fendus, bleus et vifs, sans être rudes, le nez mal fait et grand, mais qui n'est pas de ceux dont on peut craindre l'approche pour être trop pointus; la bouche assez petite et vermeille, mais trop plate, le tour du visage en ovale, un trou dans la joue gauche, qui lui donne de l'avantage sur la droite, la gorge blanche, la peau déliée, taillée d'une assez belle forme; et la nature, qui fut chiche de ses agréments à la joue droite, fut trop libérale de ses biens à la gauche; les bras bien proportionnés, d'un beau tour et fort blancs, mais trop menus; les mains sont de la

nand Elle, peintre, né à Malines, « a, dit Moréri, d'après de Piles, presque toujours travaillé à Paris, où il a laissé beaucoup de portraits, pendant que Louis, Henri et Charles Beaubruns, qui avaient des habitudes à la cour, se faisaient beaucoup mieux payer que lui, quoiqu'ils fussent inférieurs dans leur art. »

même couleur, les doigts longs et droits, mais du reste peu bien faits.

La taille plus approchante de la petitesse que de la grandeur, fort déliée et aisée, la jambe belle, le pied petit, la mine plus basse que haute, mais modeste.

Si toutes ces choses ne vous semblent plus en cet état, croyez plutôt que le temps a effacé la vivacité des couleurs, et en a terni l'éclat, et même changé les traits, que de vous en prendre au peintre, à qui je souhaite que vous donniez part en votre estime.

Les qualités de l'âme sont plus subsistantes; l'esprit est demeuré vif, peu propre à aucune science, parce que la même vivacité qui lui fait comprendre les choses assez promptement, lui a ôté le pouvoir de s'appliquer suffisamment.

La mémoire médiocrement bonne, l'imagination fertile et le jugement assez juste ; l'humeur gaie et égale, qui me rend toutes les demeures quasi-indifférentes, et comme j'aime l'ouvrage des mains, je me divertis partout.

J'ai les sentiments tendres et vifs, qui me rendent capable de bien aimer, et de haïr de même. J'ai pour tout ce que j'aime une affection si forte, que je ne suis jamais dans une possession tranquille de l'amitié, sans qu'elle me laisse quelque inquiétude de la perdre. Mon ambition ne regarde pas ma personne, et je serois fort modérée si les intérêts de ceux que j'aime n'étoient plus puissants sur mon esprit que les miens propres. Je ne perds jamais l'occasion de servir mes amis, et leur prospérité me plaît infiniment.

Je n'aime point la médisance, les grossières me font horreur et attirent ma haine; mais si l'occasion se présente en compagnie de dire un mot aigu au désavantage de ceux que je n'aime pas, l'heure est fatale pour eux, car je ne puis prendre sur moi de la perdre. J'aime assez les divertissements, mais il faudroit qu'ils me vinssent

trouver, parce que je ne veux nulle peine pour les chercher. Je fais cas de l'estime des honnêtes gens, mais je n'en ai jamais fait de la flatterie, et je ne sais si c'est que je fusse assez persuadée autrefois de valoir quelque chose, mais il est vrai que je n'ai pas cru devoir souffrir qu'on me le dît souvent. J'ai pris soin d'établir de bonne heure la réputation que je voulois avoir, et depuis j'ai vécu sans façon, laissant agir mes sentiments, sans me donner d'exemple, ni de contrainte.

J'ai peu de dévotion, mais beaucoup de désir de mon salut, et de celui d'autrui, et surtout je voudrois contribuer de mes jours pour aider à remettre dans le bon chemin mes amis dévoyés.

[Marguerite de Roncherolles, femme de Georges Isoré, baron d'Hervault, marquis de Pleumartin, lieutenant général pour le roi en Touraine. Elle eut entre autres enfants Mathieu Isoré d'Hervault, né en 1647, filleul de Matthieu Molé, mort en 1716, archevêque de Tours. Saint-Simon en parle et nous apprend qu'il était cousin issu de germain du duc de Beauvillier. Georges Isoré était en effet petit-fils de Honorat, baron d'Hervault, gouverneur de Blaye, marié le 6 décembre 1539 à Madeleine Babou, et le duc de Beauvillier était petit-fils du comte de Saint-Aignan et de Marie Babou : ces deux demoiselles Babou étaient filles de Jean, seigneur de la Bourdaisière, maître général de l'artillerie, et de Françoise Robertet. Saint-Simon se trompe d'un degré. — Les diverses éditions des Portraits portent toujours *d'Ervault*.]

XX

PORTRAIT DE MADAME DE COMMINGES

SOUS LE NOM D'ÉMILIE

Pour représenter la beauté d'Émilie il faudroit se servir de tout ce qui compose la peinture des Grâces; la juste proportion des traits et une parfaite délicatesse faisoient leur agrément; et cette même proportion, cette délicatesse achevée, fait une partie des charmes d'Émilie.

Elle fait bien voir que la grande taille n'est pas nécessaire pour être tout à fait agréable. La sienne se peut dire de la richesse, étant si noble, si libre et si dégagée, qu'il est certain qu'Émilie seroit moins belle si elle étoit plus grande. Elle a l'air si beau et si enfantin et tant de petites façons touchantes, qu'il est impossible de s'empêcher de l'aimer, et qu'il ressemble à celui d'une belle vierge.

Le tour de son visage est en ovale, les traits en sont si délicats que c'est en cela principalement qu'elle ressemble aux Grâces; elle a le nez si bien fait que l'on peut dire qu'il ne s'en trouve point que l'on puisse lui comparer, non pas même celui de la belle Philis. Ses cheveux sont presque toujours négligés et sont de la plus belle couleur du monde. Si on la peut blâmer de quelque chose c'est d'être un peu paresseuse.

Ses yeux sont si brillants et si bien fendus, et sont remplis d'un si beau feu, que c'est inutilement que l'amour en cherche ailleurs pour établir sa puissance. C'est pour le teint d'Émilie que la comparaison des lis n'est pas juste; je ne sais même si la blancheur de la neige suffiroit pour dépeindre la sienne: cette blancheur qui efface toute chose se mêle si délicatement avec l'incarnat de ses joues, que cette perfection de la nature a souvent été soupçonnée d'artifice; mais comme Émilie rougit en compagnie et dans les assemblées, il est aisé de croire que si la rougeur dépendoit d'elle, elle n'en seroit jamais incommodée.

Sa bouche est si bien taillée et d'incarnat si extraordinaire, que le corail pâlit auprès; et quand un agréable souris nous laisse voir ses belles dents, dont la blancheur peut disputer avec les perles d'Orient, elles feroient aimer Émilie, si l'on conservoit sa liberté après avoir vu ses yeux.

Un air jeune et charmant, et qui n'est propre qu'aux Amours, ou à leur mère, est répandu sur tout le visage d'Émilie. Il a tant de douceur qu'il fait croire que son âme est tendre et capable d'amitié. Toutes les beautés

d'Émilie ne sont pas sur son visage; ses bras sont blancs et ses mains si délicates qu'elles sont toutes propres à enchaîner les cœurs. Elle a les jambes si admirables et les pieds si bien faits qu'il n'y a point d'hommes qui ne souhaitassent les avoir de même. Elle a la gorge divine et d'une blancheur qui ne peut être comparée qu'à celle de son teint, et elle est si belle et si bien taillée, que souvent elle a fait des adorateurs à Émilie sans le secours de sa bouche ni de ses yeux. Avec tant de choses propres à donner de l'orgueil, Émilie ne laisse pas d'être modeste et ne tire aucun avantage d'être un des plus beaux ornements de la cour. Elle y fait mille conquêtes illustres, ses yeux ont régné sur mille cœurs; mais Émilie n'a jamais donné le sien; ce n'est pas qu'elle soit insensible ni ennemie déclarée de la tendresse, et qu'elle haïsse ceux qui soupirent pour elle. Mais Émilie fait comme les dieux, elle reçoit les vœux et les sacrifices et croit faire assez que de ne pas mépriser les hommages que l'on rend à ses charmes. Ce qu'Émilie refuse à l'amour, elle le rend à l'amitié, dont elle est tout à fait capable, car elle est civile, douce, sincère et obligeante, et le commerce du grand monde n'a point altéré ses belles qualités qui la rendent la meilleure et la plus fidèle amie du monde. Quelques-uns l'accusent d'inconstance, mais c'est qu'ils ignorent les véritables raisons qu'elle a de n'avoir plus de confiance en celles qui en ont manqué pour elle.

Son humeur est enjouée et sa conversation a tant de charmes qu'elle lui conserve ses amants malgré la cruauté de son cœur. Si l'on peut reprocher quelque défaut à Émilie, c'est qu'elle est un peu inégale et qu'elle a quelquefois des chagrins qui la retirent du monde pour des journées entières à entretenir sa mélancolie; mais pourtant elle ne paroît jamais en compagnie qu'avec un enjouement si agréable et si plein d'esprit que l'on ne peut seulement s'imaginer qu'Émilie soit capable de tristesse.

Il faut achever son portrait en disant qu'elle chante comme un ange et joue du luth tout à fait bien.

C'en est trop, car le cœur est vaincu par vos yeux.

[Sibylle-Angélique-Émilie d'Amalvy, fille d'un conseiller au parlement de Bordeaux, mariée en 1643 au comte de Comminges, ambassadeur en Portugal. Elle est citée dans le *Pays des Braquesibraques* de Bussy comme *gouvernée* par le maréchal du Plessis. Le monde précieux s'est beaucoup occupé d'elle : on lui adressa plusieurs pièces de vers que les recueils de Sercy nous ont conservés. Saint-Gabriel, dans son *Mérite des dames*, dit : « La courageuse. Son visage, son courage et ses raisons sçavent tout persuader et vaincre. » Madame de Brégis, à ce que raconte Tallemant, ne paraissait pas en penser grand bien et interpella même à son sujet M. de Comminges par un mot qui devait figurer souvent depuis dans le vocabulaire de Molière.]

XXI

PORTRAIT DE MADAME LA MARQUISE DE MAUNY

FAIT PAR ELLE-MÊME [1].

Puisque c'est la mode de faire son portrait, il faut que je fasse le mien comme les autres. Ce n'est pas que je ne sois présentement défigurée ; mais comme il n'y a pas apparence d'embellir après trente ans, je vais vous dire comme je suis.

Je suis plus grande que petite. Dans mon ordinaire je ne suis ni grasse ni maigre, mais présentement sèche comme du bois. et cela me rendroit horrible, si je n'avois naturellement les os fort petits. Le teint est ma plus grande beauté ; mais la petite vérole m'ayant fait quelques légères

1. Manuscrits de Conrart, in-folio, IX, 783. — Je l'ai collationné sur le texte donné par Conrart en corrigeant les nombreuses variantes, généralement peu heureuses, des éditions plus modernes.

marques, il n'est pas uni, mais de belle couleur toujours. Mes yeux sont de médiocre grandeur, doux et brillants, mais sujets à être battus. J'ai le nez bien fait quand je suis dans mon embonpoint, mais présentement un peu trop long. Ma bouche n'est ni petite ni grande, mais elle est façonnée et de belle couleur quand je me porte bien. Par les mouvements de mon esprit, je suis si journalière qu'il y a des jours que je suis toute défaite, et des quarts d'heure que je suis belle; mais comme le temps que je suis en beauté est le plus court, avec raison je ne m'en pique plus, et je prétends qu'on dise de moi, que non-seulement je suis furieusement changée, mais qu'on s'étonne que je ne la sois pas davantage, et non pas que l'on s'écriât : *comme elle est faite !* car sur ce ton-là on me feroit dépit. Mes cheveux sont châtains, épais et bien plantés. Mes dents sont saines, mais pas trop bien rangées, sans pourtant faire de mauvais effet, car je les montre peu. Ma gorge n'est pas belle, mais comme je l'ai déjà dit, mes os sont si délicats qu'il n'y en a point qui la défigurent : la peau en est blanche, mes bras sont ronds et mes mains bien taillées, mais la graisse leur manque, aussi bien qu'à ma gorge, ce qui est cause que si je n'y prends peine, l'air de mon habillement n'est pas bon. Puisque les autres ont parlé de leurs jambes, je dirai donc que la mienne est belle, je me pourrois encore louer d'autres choses que l'on ne verra pas pour me démentir; mais puisque l'on n'a pas poussé plus avant, voilà tout ce que je dirai de mon corps [1].

J'ai l'esprit vif et pénétrant, et cette pénétration est cause que je ne tombe pas dans les fautes à quoi sont ordinairement sujettes les personnes qui ont du feu, parce que je vois assez où les choses peuvent aller : cela me fait penser à moi, et j'en parois plus dans les grandes

1. Madame de Châtillon, dans son portrait, n'hésite pas à louer la beauté du haut de ses jambes.

occasions que dans les petites : c'est une marque que la promptitude m'est naturelle, et que je n'ai de la patience que par précaution. Je suis fort glorieuse, mais assez habile pour n'avoir jamais fait d'action, qui ait donné sujet de m'accuser de l'être, en ayant toujours craint les pourquoi : et comme je ne trouve que la duché qui donne un rang agréable, n'ayant pas eu d'espérance d'y parvenir depuis que je suis mariée, le plus ou le moins au-dessous de cela ne m'a jamais touché le cœur, parce que ces petites distinctions que nous font les grands venant souvent de leur caprice, si elles font plaisir un jour, elles mettent au désespoir quand elles viennent à manquer.

J'ai toujours souhaité de faire envie, et j'ai plutôt été en état de faire pitié : ce n'a été qu'à ceux qui me connoissent particulièrement, car parmi les autres gens, passant pour railleuse, je crois que l'on dit, quand je souffre : *c'est bien fait*. Cependant je ne mérite pas que l'on ait ce sentiment pour moi, car je suis bonne et ne suis point médisante. Je connois assez l'intérieur des gens, et je crois que cela me cause une partie de mes maux, car lorsqu'ils veulent dissimuler, ils n'y gagnent rien ; et comme je leur reproche ce qu'ils ont dans l'âme, ils me rendent par quelque mensonge le dépit que je leur ai fait en disant la vérité. Vous me direz que puisque je m'aperçois de ce qui me fait mal, je devrois l'éviter ; mais je vous répondrai qu'ici le plaisir passe la peine. J'aime à jouer parce que la société me plaît, et surtout lorsqu'elle est choisie. Le jeu a encore cela de bon, que quand il favorise les gens, il donne lieu à de petites dépenses superflues, mais agréables, et que l'on ne feroit pas sans lui; car, quelque revenu que l'on ait, je tiens qu'il faut le dépenser tout entier aux choses nécessaires, et ne point aller au delà. Si j'en avois six fois autant que j'en ai, je dépenserois six fois plus que je ne fais. J'aime que le peu que je donne soit sans qu'on me le demande. Je hais tous les plaisirs qui fatiguent, comme

la chasse, les veilles et surtout le bal, parce que je ne sais pas trop bien danser. La comédie me plaît fort. Je ne m'ennuie pas trop dans un lieu solitaire, mais je voudrois qu'il fût en mon choix de le quitter quand il me plairoit. Si j'étois dans le monde, je n'y donnerois que cinq ou six heures le jour, et j'aimerois mieux y être moins que trop. Ma coutume est d'employer sans discontinuation une partie de mon temps à rendre ce que je dois à Dieu, n'étant pas assez attachée pour en perdre l'habitude et la reprendre sans peine. Je suis bien aise de passer quelques heures du jour à penser à moi, et à donner l'ordre dans ma maison : j'aimerois qu'elle fût propre, et mon train poli, et que ma table fût assez bonne pour y avoir deux ou trois personnes comme moi, sans façon, et jamais au delà. Je plains l'argent mis à la profusion du manger, j'aime à le mettre en meubles, et je me piquerois volontiers de jouer beau jeu, et de mieux payer que ceux qui ont plus de bien que moi. Je passerois avec plaisir six mois à la campagne; mais il faudroit, comme j'ai dit, être sûr du retour pendant ce temps-là. J'irois volontiers faire quelque séjour chez mes amies, pourvu qu'elles fussent ravies de m'avoir, car sans cela elles ne tiendroient rien. J'ai le don de m'apercevoir admirablement comme je suis avec les gens, et si ce n'est pas comme je souhaite, je m'en retire sans m'en expliquer davantage avec eux. Je crois assez aisément que c'est à leur dam; ainsi je ne leur en veux point de mal, mais je les laisse très-promptement là ; et l'une de mes plus cruelles peines est de demeurer un instant dans une compagnie où je connois que l'on ne me veut point. J'ai eu la mine galante sans l'être, mon air gai est spirituel, et fait croire que j'y avois quelque pente : mais la suite en doit avoir détrompé, car quelque ordre qu'on y ait mis, on auroit vu quelque étincelle de ce feu; il se seroit conté de moi quelques historiettes, et je sais bien qu'il ne s'en débite pas où j'aie contribué. Je me persuade diffici-

lement que les hommes aient autant d'amour qu'ils disent : j'en ai beaucoup pour moi-même : cela joint à celui que j'ai pour l'honneur, a été cause que je me suis assez moquée toute ma vie de leurs minauderies. Je ne suis point façonnière; cela n'empêche pas que les jolies façons ne me plaisent aux autres, mais elles ne me conviennent point : enfin quoique j'aie beaucoup de vivacité, les plaisirs tranquilles sont les miens, et comme celui de l'amour ne l'est pas, je crois que cette raison a beaucoup contribué encore à m'en dégoûter. J'aime le repos dans mon domestique; j'aime à y raisonner et à faire les choses de concert : Dieu m'a servie à souhait de ce côté-là, comme chacun sait. Je pardonne aisément les injures. Je fuis quelque temps ceux qui me les ont faites, de peur des éclaircissements et des disputes, que je hais fort; mais après quelque temps, cela se passe. La conversation dans un beau lieu, et à son aise, avec cinq ou six personnes bien spirituelles, bonnes, et qui sont du beau monde, c'est ma véritable joie. Je crains fort de m'encanailler [1]. Je n'ai jamais eu d'habitude avec personne avec grand empressement; je l'aurois voulu avec telles gens qui ne m'auroient peut-être pas assez régalée, et je n'en aurois point voulu avec telles autres qui en auroient désiré avec moi. Je ne suis pas trop aimée des petites gens, et je n'ai point l'esprit vétilleux; cela fait que ces sortes de gens-là me croient suffisante : mais c'est que je ne sais point parler leur langue, car ce n'est pas ma gloire [2]. Si j'en disois l'endroit, ce seroit plutôt une confession qu'un portrait.

[Charlotte Brûlart, fille de Pierre Brûlart, marquis de Puisieux, secrétaire d'État et fils du chancelier et de Charlotte d'Étampes de Valençay, sœur de l'archevêque de Reims, née le 16 mais 1628, — et non pas 1648

1. Somaize, dans son *Dictionnaire*, donne ce mot comme nouveau et l'attribue à la marquise de Mauny.

2. C'est-à-dire : ma vanité.

comme le mentionne la dernière édition de Tallemant, — mariée à son cousin François d'Étampes, marquis de Mauny, fils du maréchal. Tallemant nous parle d'elle en d'assez mauvais termes : le comte de Gramont l'a aussi chansonnée. Elle mourut le 22 septembre 1697.]

XXII

PORTRAIT DE MADAME L'ABBESSE DE CAEN

FAIT PAR ELLE-MÊME [1].

L'obéissance que je dois à Votre Altesse Royale, Mademoiselle, est la seule raison qui pouvoit m'obliger à faire mon portrait, en ayant mille qui devroient m'empêcher de parler jamais de moi-même, dont les principales sont, que je n'en puis dire que peu de bien, et que je n'aime point à en dire de mal, et que quand même j'en pourrois dire quelque chose d'avantageux, ce ne seroit pas sans beaucoup de confusion; ajoutez à cela que je suis prévenue que nous sommes de fort méchants juges de nous-mêmes; qu'il n'y a point de défaut plus universel que celui de se méconnoître, ni rien de si commun, que d'être les premiers trompés sur ce qui nous regarde; que nous avons beau avoir des miroirs fidèles, notre amour-propre en gâte les plus pures glaces, et nous nous y voyons d'ordinaire si différents de ce que nous sommes, et de ce que les autres nous voient, qu'il y a souvent moins de différence de nous aux autres que de ce que nous sommes à ce que nous pensons être. Toutes ces considérations m'auroient empêchée d'entreprendre jamais de faire mon portrait, si l'ordre de Votre Altesse Royale n'étoit pour moi une raison à laquelle toutes les autres doivent céder, comme l'obéissance que je lui dois est un des premiers de tous mes devoirs. Voici

1. « A Paris au mois de juin 1658, par ordre de Mademoiselle. »

donc, Mademoiselle, non pas peut-être ce que je suis, mais ce que je pense être.

Je suis grande, et n'ai pas une mauvaise mine, quoique beaucoup trop grosse. J'ai quelque hauteur dans la physionomie, et de la modestie. J'ai les yeux bleus, d'assez belle forme, le nez trop grand, la bouche point désagréable, les lèvres propres, et les dents ni belles ni laides; le teint vif, mais trop rouge; les bras et les mains assez bien faits, si le trop d'embonpoint n'en avoit ôté la délicatesse. J'ai les cheveux blonds et déliés. Il y a de la netteté en toute ma personne; mais cette netteté tient plus de mon bon tempérament et de ma santé, que de propreté, car je suis nette même sans être propre. J'ai beaucoup de vivacité dans l'esprit, et son étendue est, ce me semble, entre la plus grande et la médiocre. Je ne crois pas être tout à fait dépourvue de jugement; car bien que mon tempérament ne soit pas de ceux qui font les grands jugements, parce que c'est le sang qui domine en moi, et que je suis fort gaie naturellement, ce que j'ai d'esprit me sert à me faire connoître ce qui m'en manque, et j'en ai à un degré et d'une manière, que c'est plutôt ce que j'ai d'esprit qui fait ce que j'ai de jugement, que ce n'est mon jugement qui fait mon esprit. J'ai de la facilité à comprendre presque toute sorte de choses, excepté les procès et les termes de chicane. J'ai aussi assez de facilité à parler et à écrire, et je connois les fautes que j'y fais : comme je suis prompte à tout ce que je fais, je les connois sans les corriger. Un de mes plus grands plaisirs est celui de la conversation, mais je le trouve avec peu de personnes, bien que j'en voie beaucoup qui aient plus d'esprit que moi; mais soit que ceux avec qui je parle l'aient au-dessus ou au-dessous, je rencontre peu de gens qui, selon moi, jugent équitablement, qui ne louent ce qu'on devroit blâmer, et qui ne blâment ce qu'on devroit louer, tant pour les personnes, que pour les choses; et le peu de personnes que

l'on rencontre, qui soient sans préoccupation, qui aient l'esprit droit, les lumières justes, et les sentiments raisonnables, fait que je n'ai nulle peine à garder la solitude, à laquelle ma profession m'engage, quoique mon naturel y soit opposé. Ainsi elle pourroit m'être agréable par le seul dégoût du monde, quand je ne compterois pour rien les douceurs que la dévotion y fait rencontrer. J'ai de la défiance du monde en général, et je suis persuadée qu'il est rempli de méchanceté : et comme je découvre tous les jours que la moitié du monde trompe l'autre, et que les personnes les plus éclairées sont abusées en quelque chose, en quoi elles ne croient pas l'être, je crains que souvent il n'en soit de même de moi, et cette défiance, ou plutôt cette connoissance du monde, fait que je me défie des plus belles apparences, et de la plus grande partie des choses qui me pourroient le plus satisfaire, comme seroit d'avoir beaucoup d'amis, de pouvoir prendre confiance, de parler sûrement, etc. L'opinion aussi que je vois qui fait quasi tous les plaisirs de la vie des autres, ne fait point celui de la mienne : je dis la plupart de celles qui sont reçues quasi généralement, j'ai les miennes particulières [1], et je ne puis me conduire par celle des autres. Je connois bien que souvent l'opinion rend heureux ceux qu'elle trompe, au lieu que la lumière de la vérité, en nous détrompant, nous rend quelquefois misérables : mais comme, selon moi, l'erreur est un des plus grands de tous les malheurs, je ne puis pas vouloir acheter mon bonheur au prix d'être trompée. Il m'est pourtant arrivé quelquefois de regretter un certain temps de ma vie, où mille choses me donnoient de fort sensibles plaisirs, quoique je ne les eusse que parce que j'étois plus jeune et moins raisonnable; mais c'est qu'en perdant ceux-là, je n'en ai pas trouvé d'autres, et qu'il est rude de vivre sans en avoir. Il me semble tous les jours

1. Mes opinions.

que plus les lumières me viennent, plus elles m'en ôtent, parce que plus on juge équitablement, plus on trouve de choses qui doivent donner du dégoût et du chagrin, et moins on en trouve qui puissent donner de véritables joies. Il est vrai aussi que celles qu'on a sont bien plus pures, et que si l'esprit donne plus de sensibilité pour les choses fâcheuses, il fait aussi sentir davantage celles qui sont agréables, et aide à supporter les autres et à se mettre au-dessus. Il me semble qu'il fait cet effet en moi, et que je suis fort sensible à la joie et à la douleur. Pour l'humeur je l'ai gaie, comme j'ai déjà dit, et portée à la joie. J'aime à en voir aux autres et à leur en procurer, mais j'aime aussi que les autres servent à mon divertissement et à mon plaisir. Je pense les choses assez plaisamment, je les dirois de même si je voulois, et si la modestie de ma profession et la charité du prochain ne m'en empêchoient. Les méchantes plaisanteries me déplaisent autant que les fines et les spirituelles me divertissent. Quoique assurément j'aie beaucoup de gaieté dans l'humeur, les personnes qui n'ont qu'une demi connoissance de moi me croient plutôt froide et sérieuse. Je la suis toujours avec les personnes que je n'estime pas, et généralement parlant j'ai encore plus de plaisir dans les conversations sérieuses, où je parle de mes sentiments franchement avec mes amis, et où l'on dit des choses sensées et raisonnables, que dans les conversations plus enjouées et où il y a moins de solidité. Je crois avoir de l'égalité dans l'humeur et n'être pas difficile à vivre. Mon tempérament et mon humeur me portent à espérer facilement les choses que je désire, et à ne désespérer pas de celles que je crains. J'aime à me former d'agréables idées dans l'avenir, et quoique le bon sens me fasse voir toute la difficulté qu'elles peuvent avoir à réussir, ce qui est possible d'agréable dans l'avenir, est déjà pour moi quelque chose de réel dans le présent. L'espérance toutefois qui en général me

donne du plaisir pour les choses éloignées, me fait beaucoup de peine pour celles que je vois de plus proches quand elles n'arrivent pas promptement. Je suis si vive et si prompte, qu'il n'y a pas de plus grand tourment pour moi que l'effet d'un désir retardé, ni de bonheur que je ne crusse avoir acheté si je l'avois désiré longtemps. Je n'aime point à contester, quoique j'aie des opinions contraires à celles que l'on soutient : cela vient de ce que j'ai de la complaisance; je puis même dire que ma complaisance est une vertu en moi; car quoique je sois portée à en avoir par inclination, je m'en sers avec raison, et jamais je n'en ai de lâche, car s'il s'agissoit de soutenir l'intérêt de mes amis, personne ne le feroit contre qui que ce soit avec plus de chaleur; et si la complaisance peut m'obliger à me taire quelquefois, elle ne m'oblige jamais à parler contre mon sentiment. J'ai le défaut de juger et de parler assez ordinairement des autres, plutôt par ce qu'ils sont à mon égard, que par ce qu'ils sont à celui d'eux-mêmes; pourtant si je n'aime pas tout ce que j'estime, j'ai quelque estime pour tout ce que j'aime, et pour une personne dont je voudrois faire ma première et ma principale amie, je ne le pourrois pas si je ne l'estimois furieusement. Je ne hais pas à être louée de ce que j'ai de bon, et même un peu flattée : je n'aime pas pourtant les louanges tout à fait injustes, parce qu'elles me font honte; mais du plus au moins, je ne serois pas fort fâchée que mes amis se trompassent un peu et qu'ils me fussent indulgents. Pour les louanges de ceux qui ne pensent pas ce qu'ils disent, je les abhorre étrangement. Pour l'âme, je crois l'avoir fort désintéressée, et que c'est une des choses qui est la meilleure en moi, ne connoissant effectivement point d'autres intérêts que ceux de mes amis, pour qui j'ai une chaleur fort grande. Je serois aussi assez méchante ennemie sans la conscience. Je crois que j'ai de la fermeté; car quoique j'aie quelque peine à me résoudre

aux choses, quand une fois je les ai résolues avec raison, tout le monde ensemble ne me feroit pas changer. Pourvu que j'aie prévu les choses fâcheuses, je les reçois avec tranquillité. Il me semble que je serois incapable de faire une bassesse pour quoi que ce fût. Je me sens le cœur plus haut quand on me veut abaisser. Pour de la sincérité il me semble que j'en ai beaucoup. Je ne suis pas naturellement dissimulée, et quand je la suis, c'est plutôt ma raison qui m'y porte que mon naturel. On ne me feroit pas pourtant donner aisément dans le panneau pour me faire dire mes sentiments sur ce que je croirois devoir taire; car ordinairement je ne fais pas confidence de mes affaires ni de ce que je pense par foiblesse, ni par occasion, mais par dessein, par choix et par distinction. Je pourrois pourtant être un peu dupe sur l'amitié et sur la confiance qu'on me témoigneroit, pourvu que ce ne fût pas pour longtemps. J'ai toujours de l'aigreur contre les gens qui m'ont trompée une fois. Je crois que j'ai plus de douceur que de bonté, et je suis meilleure dans mon procédé et dans mes actions que dans mes pensées et mes jugements. Je suis prompte, mais assez maîtresse de ma colère, qui ne m'a jamais, ce me semble, ôté la présence d'esprit; au contraire, elle me rend ordinairement éloquente. J'ai le cœur tendre pour mes amis, et les sentiments fort sensibles et délicats : ma délicatesse fait même que je suis assez aisée à blesser sur l'amitié [1], et que pour des sujets assez légers j'ai même des bizarreries; mais ma raison m'en fait revenir et fait que je considère toujours davantage les qualités essentielles. Je ne connois la haine que par l'amitié, et si je hais c'est parce que j'aime. Je puis oublier le mal qu'on m'a fait, je ne puis oublier le

1. Elle a montré à Pellisson la plus vive sympathie pendant sa détention, ainsi qu'on peut en juger par les copies de ses lettres conservées dans les manuscrits de Conrart.

bien. Je suis née fort volontaire, et ma volonté seroit une raison où j'en ferois céder bien d'autres si je ne tâchois souvent à la régler. Je n'ai pas trop d'esprit d'ordre naturellement, et j'avoue qu'il y a de certains désordres qui apportent de la nouveauté dans les choses qui me plaisent. Je méprise fort ce que je méprise.

J'aimerois assez le pouvoir de me venger, je crois que j'en userois bien, pourvu que je le pusse faire connoître; mais ce que je sais bien, c'est que je ne me vengerois pas du plus grand ennemi que j'eusse au monde par une trahison, par une fourberie ou par une lâcheté. Je suis fort glorieuse naturellement, et l'humilité à laquelle ma profession m'oblige n'a pas pu corriger ce défaut; et quoique je n'aie pas de peine à faire des actions d'humilité par ma profession, parce que je comprends qu'il y a de la gloire à la bien faire; j'ai de la disposition à chercher dans l'humilité même [1], par une secrète inclination que j'ai pour la gloire, celle qu'il y a à s'humilier : ce qui est un défaut tout à fait contraire à la pratique de cette vertu. J'aime peut-être un peu trop ma maison pour une religieuse. Ma profession corrige beaucoup de défauts de mon naturel, et comme je l'aime fort et que je l'ai prise avec choix et avec inclination, quoique j'eusse pu le faire par raison, et que j'en eusse beaucoup pour cela, les choses qu'elle m'oblige à faire ne me sont pas si difficiles que si je n'avois point le goût que j'ai pour la condition que j'ai prise : la connoissance que j'ai du monde ne sert qu'à m'y confirmer tous les jours, et je puis dire que l'estime de l'une croît par le mépris de l'autre. Il me resteroit beaucoup de choses à dire, peut-être plus essentielles, tant pour le bien que pour le mal qui est en moi; mais comme depuis hier j'ai eu fort peu de temps et beaucoup de désir

1. Elle refusa longtemps le titre d'abbesse qu'elle reçut à 22 ans, *par ordre*.

d'obéir promptement à Votre Altesse Royale, je dis celles qui se présentent les premières. J'avoue pourtant que j'omets volontairement beaucoup de défauts; mais Votre Altesse Royale se contentera, s'il lui plaît, de ceux que j'ai marqués, parce que la plupart des autres qui me restent à dire sont à l'égard de Dieu, et par conséquent plus propres à être mis dans ma confession générale que dans mon portrait, que je crois bien, quoique je n'aie pas eu intention de mentir en l'écrivant, avoir beaucoup flatté par aveuglement. Si j'étois assez heureuse pour être assez connue de Votre Altesse Royale pour qu'elle le voulût corriger, elle en seroit plus capable que personne, et je prendrois la liberté de l'en supplier très-humblement pour récompenser l'obéissance que je lui ai rendue. Si j'osois du moins lui en demander son sentiment, je le ferois. Ce que j'ose l'assurer, c'est que ce que je puis encore mettre de plus véritable dans mon portrait, devant que de le finir, c'est le profond respect que j'ai pour elle, et l'attachement que j'aurai toute ma vie pour ses intérêts et pour son service, n'osant pas parler des sentiments de mon cœur pour son admirable personne.

[Marie-Éléonore de Rohan, née en 1628, fille d'Hercule de Rohan, duc de Montbazon, sœur de la duchesse de Chevreuse; elle prit l'habit des bénédictines à Montargis en 1645, et devint abbesse de la Trinité à Caen en 1651, puis de Malnoue, près Paris, et enfin du monastère de Notre-Dame de Consolation de la rue du Cherche-Midi où elle mourut le 8 avril 1681.

On a de nombreuses lettres d'elle et elle a publié plusieurs ouvrages : *la Morale de Salomon*, Paris, Boudot, 1691, in-12; *Paraphrases des sept psaumes de la Pénitence*, etc. Son épitaphe nous apprend qu'elle « joignit à la modestie de son sexe le sçavoir du nostre : au siècle de Louis-le-Grand rien ne fut ni plus poly ni plus eslevé que ses escrits. » L'abbé Anselme a prononcé son oraison funèbre au couvent des bénédictines du Cherche-Midi, le 11 avril 1682. Elle est désignée sous le nom de Méléagire dans la *Clef de l'amour échappé* ou *les Diverses manières d'aimer*. — Voir M. V. Cousin, dans *Madame de Sablé*, 2e édit., chapitre III, p. 166. Le savant historien de la société du dix-septième siècle

y résume en quelques pages l'existence de cette femme vraiment remarquable, et publie une lettre qu'elle écrivit au duc de La Rochefoucauld au sujet des *Maximes*. On trouve dans les manuscrits de Conrart un certain nombre de lettres inédites de l'abbesse de Malnoue.]

XXIII

PORTRAIT DE MADAME LA MARÉCHALE DE LA FERTÉ-SENNETERRE

SOUS LE NOM DE CLIMÈNE.

Si la belle Climène doit rendre grâces au ciel de toutes les faveurs qu'elle en a reçues, quelle obligation ne m'a-t-on pas de la peinture que je fais d'un si noble original? Il y a des raretés dans la nature qui seroient inconnues aux hommes, si l'on n'avoit pris le soin de les publier; et bien que Climène soit d'une naissance, d'une vertu et d'une qualité à faire du bruit dans le monde [1], les grands emplois qu'a celui à qui elle s'est donnée, l'éloignant de la cour pour la rendre inséparable de sa personne, il faut que la cour sache qu'elle perd en elle un de ses plus beaux ornements. Climène a une sœur nommée Chloris [2], que l'on croit une des personnes les plus belles de France; cette sœur n'a cet avantage sur les autres que parce que Climène est absente.

De tout temps on a fait des vœux
Et pour les bruns et pour les blonds cheveux;
Mais j'ai vu mille fois toute la cour en peine
Pour savoir qui des deux emporterait le prix,
Ou des cheveux blonds de Chloris,
Ou des cheveux bruns de Climène.

1. Ces mots sont curieux à noter quand il s'agit d'une femme, digne sœur de madame d'Olonne.

2. Catherine-Henriette d'Angennes, mariée en 1652 à Louis de La Trémoille, comte d'Olonne.

Elles ont partagé tous les cœurs tant qu'elles ont été filles, mais cette foule de cœurs a eu son congé du moment qu'elles en ont eu choisi deux. Chloris a choisi la première et s'en est bien trouvée. Climène est venue après et a fait choix d'un si grand cœur, qu'il aura part à cette immortalité qui est toujours la récompense de ses pareils. Pour mériter ce héros, la nature l'a fait naître avec toutes les grâces qui peuvent surprendre les libertés des hommes. Elle a les yeux doux, le teint beau, le nez bien fait, la bouche petite, les dents belles, la taille haute et un air qui fait bien voir ce qu'elle est née.

Telle étoit jadis la reine de Cythère
Lorsque dans le dessein de plaire
Au grand dieu des combats,
Les Amours et les Ris suivoient partout ses pas :
En ce point seulement différoit la déesse,
Que de son mari elle étoit la déesse
Et que du sien Climène ne l'est pas.

Mais ce n'est pas seulement de la part de l'Amour que sa conduite est belle ; ses grandeurs et sa gloire, qui auroient pu enfler le cœur d'une autre ont laissé le sien dans l'assiette où elles l'ont trouvé; elle a gardé la même modération, et comme la Fortune ne l'a point élevée au-dessus de son mérite, elle n'a pu lui donner un sentiment indigne de sa vertu.

La Fortune et l'Amour ont répandu sur elle
L'éclat de la richesse et la beauté du corps.
Mais l'âme de Climène est encore plus belle
Que tous ses doux appas et que tous ses trésors.

[Madeleine d'Angennes, dame de La Loupe, fille de Charles, baron de La Loupe, et de Marie Raynier-Droué, née en 1629, mariée le 25 avril 1655 à Henri de Saint-Nectaire, duc de La Ferté, maréchal de France, veuf sans enfants, de Charlotte de Bauves; veuve le 27 septembre 1681 après avoir fait beaucoup parler d'elle; elle mourut le 16 mars 1714.]

XXIV

PORTRAIT DE MADAME LA MARQUISE DE SAINT-CHAUMONT

FAIT PAR ELLE-MÊME.

Quoique ce soit présentement la mode que chacun fasse son portrait, je n'eusse jamais pris la pensée de faire le mien, mon inclination se trouvant fort opposée à imiter les autres, particulièrement en ce rencontre où l'esprit est si nécessaire, qu'il me semble que qui n'en a pas tout à fait, ou ne l'a pas du tour que cette entreprise requiert, devroit renoncer à cet ouvrage. Jamais je ne m'en serois mêlée, si je n'eusse vu mes amies vouloir absolument mon portrait. C'est donc la seule complaisance que j'ai pour elles qui me l'a fait entreprendre, étant persuadée que personne ne me connoît aussi parfaitement que je fais moi-même. Je pourrois me dispenser de parler de mon extérieur, puisque c'est de ce que chacun juge d'ordinaire le mieux ; mais pour ce que c'est l'usage et que je me soumets à le suivre, c'est par où je vais commencer le plus succinctement que je pourrai. Et pour cela je vous dirai que je ne suis pas grande et passe plutôt pour petite. Ma taille est bien faite, et quand je me tiens droite j'en suis assurément beaucoup mieux. J'ai le visage rond, les yeux bleus et doux, et je puis dire qu'ils ont quelque beauté. La bouche n'est pas des plus petites, mais l'on la peut louer par l'agrément qui s'y rencontre, ayant les dents tout à fait belles. Le nez est aquilin, mes cheveux sont bruns. Ainsi il ne faut pas s'étonner que mon teint n'ait pas un éclat fort grand, il n'est point tout à fait uni. Mais ma personne étant comme je vous le dépeins, je puis dire qu'il s'y rencontre un agrément rempli de dou-

ceur qui peut plaire et m'attirer l'inclination et fait plus d'effet qu'on ne pourrait espérer d'une plus grande beauté. Ce qui peut aussi beaucoup y contribuer est qu'il est aisé de juger en me voyant que je suis civile et obligeante, ne perdant jamais une occasion de paroître l'une et l'autre, et vais toujours au-devant de ce qui peut donner lieu de servir quelqu'un : ce sentiment n'étant pas seulement restreint aux personnes que j'aime, mais si général que mes amies me font souvent la guerre que je suis plus occupée des affaires d'autrui que des miennes propres, et s'en plaignent parce que souvent je les quitte pour satisfaire à cette inclination ou à mon devoir qui m'est une règle indispensable. Cela peut assez exprimer ma conduite et la condition où je suis, dans laquelle n'ayant pas tout l'heur que je pouvois justement espérer, l'on me dispensera de m'arrêter davantage sur cet article, ne pouvant faire mon éloge sans faire la satire d'une personne à qui je dois le respect. Et pour ne lui en pas manquer, j'ai soumis depuis longtemps tous mes sentiments à la volonté de Dieu par une conduite plus dévote que l'on ne voit d'ordinaire aux personnes autant dans le monde que j'y suis. Mais ne voulant pas m'arrêter beaucoup sur ce chapitre, je le quitte et vous parlerai donc de mon humeur que je crois que l'on peut dire des plus douces et fort complaisante. Souvent je défère contre mes propres sentiments, mais c'est après les avoir fait paroître, et suis celui des autres, sans leur laisser croire que je juge leur sens meilleur que le mien. J'ai de la sagesse assurément et je crois qu'elle est née avec moi. Sur la galanterie, je dois dire que cette douceur et la bonté que je possède semblent ne m'en devoir pas rendre tout à fait ennemie. Aussi ne puis-je dire si ce qui me retient est un principe de vertu, ou pour être trop délicate et n'avoir jamais cru qu'il y eût d'homme qui méritât mon amitié, pour ce que pour l'ordinaire du métier d'amant ils savent mal user, et sont

fort indignes et de la bonne foi et de la sincérité qui se trouvent inséparables de moi, et qui me font vivre avec mes amies et d'une manière à ne m'y jamais brouiller, gardant en toute choses une équité et une justice qui penchera toujours beaucoup plus du côté de l'indulgence que de la sévérité, car jamais je crois le mal que lorsque je n'en puis plus douter. Je suis commode amie et je hais la contrainte pour les autres comme pour moi, et m'accommode tellement à l'humeur de celles que j'aime, que pour ne point exiger une confiance forcée, je me satisfais de la moindre part que l'on m'en veuille faire. Et si quelquefois je pénètre plus loin qu'on ne veut, je renferme tellement ces connoissances en moi-même, que souvent je passe pour beaucoup moins fine que je ne suis, car dans la vérité je suis fort habile. Ce n'est pas que j'aime les réserves, mais m'appliquant à fort bien connoître les personnes avec lesquelles je veux vivre, je règle sur leurs humeurs franches ou cachées ce que j'en dois désirer. J'ai de la gaieté et cet air plaisant qui se voit en tous ceux de mon nom se trouve fort en tout ce que je dis; ce que j'écris de mes sentiments se trouve assez raisonnable pour que je n'aie pas peine à persuader qu'il ne se trouve guère de personnes qui me ressemblent, et celles qui me refuseront leur estime et leur amitié, le défaut se trouve plus en elles qu'en moi.

[Suzanne-Charlotte de Gramont, fille d'Antoine, sire de Gramont, et de Claude de Montmorency-Boutteville, sa seconde femme, mariée à Henri Mitte, marquis de Saint-Chaumont, comte de Miolans, veuve sans enfants en 1665. Sœur de la marquise de Feuquières et du maréchal de Gramont, né d'un premier lit, elle avait dû épouser le frère aîné de son mari, mais il mourut peu après les fiançailles. Elle fut gouvernante des enfants de Monsieur et mourut le 30 juillet 1688. Somaize nous dit que « c'estoit une précieuse spirituelle et fort sage. » Bussy en parle à la fin de l'histoire du duc et de la duchesse de Châtillon.]

XXV

PORTRAIT DE MADAME LA COMTESSE DE FIESQUE

SOUS LE NOM D'AMARYLLIS

POUR AMINTE.

Puisque vous souhaitez, belle Aminte, d'avoir le portrait d'Amaryllis de ma main, il vous faut satisfaire, quelque difficile qae me paroisse cette entreprise, je ne fais pas trop valoir, comme vous savez, ce que je fais pour mes amis; mais avec tout cela, je puis dire en ce rencontre que vous serez ingrate, si vous ne m'avez quelque obligation de cette obéissance. Car enfin, quoique j'aime fort Amaryllis, vous n'ignorez pas, belle Aminte, que je ne la connois guère; ce qui me donne plus de hardiesse, c'est que je pense que si j'ai bien pu l'aimer sans l'avoir vue, je pourrai bien la peindre sans la connoître; quand je l'aimois, je m'en fis un portrait à moi-même, sur ce que vous m'en dites, je m'en vais présentement vous le rendre tout de même que vous me l'avez donné.

Amaryllis a les yeux bruns et brillants, la bouche agréable et de belles couleurs, le nez bien fait, le teint blanc et verni; elle a un petit menton pointu, si agréable qu'il n'y en a guère de ronds qui ne lui cèdent; elle a les plus belles joues qu'on puisse voir, quoiqu'elle aie la forme du visage longue, les cheveux cendrés; elle est fort propre et s'habille galamment; elle a la gorge et la taille admirables, et comme parle Voiture de sa maîtresse, habillée en garçon.

Surtout elle avoit une grâce,
Un je ne sais quoi qui surpasse
De l'Amour les plus doux appas,
Un ris qui ne se peut décrire,
Un air que les autres n'ont pas,
Que l'on voit et que l'on ne peut dire.

Voilà proprement l'air d'Amaryllis, son visage et ses mains trompent bien ceux qui la voient, car elle est grasse par le corps; je ne l'ai ni vue ni devinée, mais vous pouvez vous souvenir, belle Aminte, que vous me l'avez dit plusieurs fois.

Amaryllis a l'esprit vif, jamais il n'y en a eu de si aisé que le sien, elle rit avec les gens gais, elle pleure avec les tristes; enfin, elle hurle avec les loups; elle est pourtant née pour la joie, elle aime les festins, les promenades, un peu d'intrigues [1], et beaucoup de bruit, elle en veut faire, et pourvu qu'on ne puisse point dire avec raison de mal d'elle, elle est fort aise d'en faire parler. Elle écrit agréablement et n'aime point la lecture, la solitude lui coupe la gorge; et si elle se vouloit retrancher de voir le monde, elle ne vivroit pas longtemps. Jamais femme n'a si bien dansé qu'elle le fait, et cette perfection qu'elle a dans un dernier degré, a donné de la curiosité au plus aimable des rois de la terre, dans un temps où il étoit même étrange qu'elle parût [2]. Mais comme elle est hors du commun en toutes choses, on n'en use pas toujours avec elle à la manière accoutumée; l'usage l'emporte sur la raison, et Amaryllis sur l'usage; quoiqu'il y ait de certaines lois de bienséances dans les États, aussi inviolables que les fondamentales, on n'y a point d'égard lorsqu'il s'agit d'obliger Amaryllis.

Amaryllis aime fort ses amis et ne paroît guère haïr ses ennemis; cependant vous qui la connoissez particulièrement, belle Aminte, vous savez bien qu'elle ne pardonne point, mais comme peu de gens lui veulent mal, au contraire tout le monde l'aime; car, d'ailleurs, elle est bonne,

1. Mademoiselle se plaint beaucoup des intrigues de madame de Fiesque avec madame de Frontenac, ses deux *maréchales de camp*.

2. Ce passage fait évidemment allusion à un voyage à Paris fait par madame de Fiesque pendant qu'elle était à la cour de Mademoiselle, alors exilée à Saint-Fargeau, et que son mari servait activement M. le Prince.

douce, sincère et complaisante ; pour régulière, il n'y faut pas attendre, aussi n'est-elle pas injuste, elle ne demande point de régularité.

Mille gens ont eu de la passion pour elle : c'est un mal incurable, je ne m'étonne pas qu'on commence de l'aimer, mais cela me surprend qu'on continue ; elle n'est pas fâchée que vous veniez à elle, mais elle vous laisse là quand vous y êtes, et il est certain que c'est l'humeur et non pas les faveurs, qui fait l'opiniâtreté de ses amants[1] ; on ne veut pas en avoir le démenti, on se pique, on se flatte, or tout cela avec le plaisir qu'elle trouve à être aimée retient les galants. Véritablement cela ne lui fait point de tort ; les crimes de la plupart des femmes deviennent des actions indifférentes entre ses mains, des autres se ruinent des mêmes choses qui ne lui coûtent rien, c'est comme son petit menton pointu qui lui sied bien, et qui gâterait un autre visage, elle tourne tout à son profit, je pense que si elle avoit entrepris d'aimer quelqu'un à la vue de tout le monde, on n'y trouveroit rien à redire ; ce n'est pas qu'on la voulût épargner, mais c'est qu'elle donneroit un tour à sa galanterie qui en ôteroit le ridicule.

Je vous ai déjà, belle Aminte, dit qu'Amaryllis aimoit l'intrigue, et je le crois sur votre parole, car sur les apparences je ne le croirois jamais ; elle paroît avoir le cœur sur les lèvres et n'aime point les traces que donnent ordinairement les choses agréables. Cependant vous m'avez assuré qu'elle étoit secrète quand il le falloit être, qu'elle jouoit fort bien la comédie, et qu'elle ne plaignoit pas ses peines.

Il n'y a point de femme en France qui ait moins d'attachement au bien qu'Amaryllis, et qui ne fît des épargnes avec le revenu qui ne lui suffit pas[2]. Elle n'aime point le jeu,

1. Bussy nous édifie grandement à ce sujet.

2. Elle craignait en effet assez peu de se ruiner. Saint-Simon raconte qu'elle vendit une fois une pièce de terre pour acheter un miroir ; « après tout, disait-elle, ce champ ne produisait que du blé. »

mais quand elle joue, la perte et le gain lui sont indifférents. Quand on veut parler avantageusement de quelque personne de grand mérite, on dit qu'elle est au-dessus des titres. Pour moi, je tiens qu'il n'est pas glorieux d'être au-dessus de son nom; du consentement général on a supprimé celui d'Amaryllis [1]; et pour le faire connoître en France et dans beaucoup de pays étrangers, on ne se sert plus que de sa seule qualité : on n'ajoute rien après elle, comme s'il n'y en avoit qu'une au monde. Cependant il lui est bien plus honorable qu'on en parle ainsi, y ayant mille qualités comme la sienne, que si elle étoit unique, car l'un seroit une marque de sa fortune, et l'autre en est une de son mérite.

Il n'y a guère de personnes qui ne ressemblent à quelque autre ; pour Amaryllis elle est sans pareille, c'est un original qu'on ne copiera jamais, elle est inimitable, et l'Amour, qui nous la devoit, nous l'a donnée plus extraordinaire que notre siècle n'en étoit digne.

Je ne sais, belle Aminte, si vous serez contente de mon ouvrage, pour moi je n'y ai pas trouvé tant d'épines que je m'en étois imaginé : la matière est si heureuse d'elle-même qu'elle n'a pas besoin d'ornements étrangers; il ne m'a fallu que de la mémoire (qui, comme vous savez n'est pas si rare que de l'esprit) pour écrire ce que vous m'avez dit autrefois d'Amaryllis.

[Gillonne d'Harcourt, née en 1619, morte le 16 octobre 1677, fille de Jacques, marquis de Beuvron, gouverneur de Falaise, et de Léonor de Chabot Saint-Gelais, comtesse de Cosnac ; elle était cousine germaine de Catherine d'Harcourt, femme de Louis d'Arpajon. Veuve en premières noces du marquis de Piennes, elle épousa Charles-Léon, comte de Fiesque. Elle est citée dans tous les recueils du temps et avait une grande réputation de galanterie. L'abbé, depuis chevalier et enfin comte de Gramont, nous raconte lui-même qu'il en fut amoureux pendant sept ans.]

1. Dans le monde, on ne l'appelait que la *comtesse* ou la *bonne comtesse*, et son fils le *petit-bon*.

XXVI

PORTRAIT DE Mme LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ [1]

PAR MADAME LA COMTESSE DE LA FAYETTE [2]

SOUS LE NOM D'UN INCONNU.

Tous ceux qui se mêlent de peindre des belles se tuent de les embellir pour leur plaire, et n'oseroient leur dire un seul de leurs défauts : mais pour moi, madame, grâce au privilége d'inconnu que je suis auprès de vous, je m'en vais vous peindre hardiment, et vous dire toutes vos vérités tout à mon aise, sans crainte de m'attirer votre colère : je suis au désespoir de n'en avoir que d'agréables à vous conter, car ce me seroit un grand déplaisir si, après vous avoir reproché mille défauts, je voyois cet inconnu aussi bien reçu de vous que mille gens qui n'ont fait toute leur vie que vous louer. Je ne veux point vous accabler de louanges, et m'amuser à vous dire que votre taille est admirable, que votre teint a une beauté et une fleur qui assurent que vous n'avez que vingt ans, que votre bouche, vos dents, et vos cheveux sont incomparables ; je ne veux point vous dire toutes ces choses, votre miroir vous les dit assez : mais comme vous ne vous amusez pas à lui parler, il ne peut vous dire combien vous êtes aimable et charmante quand vous parlez, et c'est ce que je vous veux apprendre.

1. Il en existe une copie contemporaine à la bibliothèque de l'Arsenal, *Recherches curieuses*, t. V, p. 775.

2. Parente et amie de madame de Sévigné, l'une des principales précieuses, mademoiselle de La Vergne, épousa en 1655, François Mottier, comte de La Fayette, lieutenant aux gardes. Elle écrivit son roman de *la Princesse de Montpensier* en 1660, l'année qui suivit la publication de ce portrait. (Voy. les *Portraits de femmes* de M. Sainte-Beuve (*Mme de La Fayette*), p. 220).

Sachez donc, madame, si par hasard vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a point au monde de si agréable. Lorsque vous êtes animée dans une conversation dont la contrainte est bannie, tout ce que vous dites a tel charme et vous sied si bien, que vos paroles attirent les Ris et les Grâces autour de vous ; et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux, que quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le votre éblouit les yeux, et que lorsqu'on vous écoute, l'on ne voit plus qu'il manque quelquelque chose à la régularité de vos traits, et l'on vous croit la beauté du monde la plus achevée. Vous pouvez juger par ce que je viens de vous dire, que si je vous suis inconnu, vous ne m'êtes pas inconnue, et qu'il faut que j'aie eu plus d'une fois l'honneur de vous voir et de vous entretenir, pour avoir démêlé ce qui fait en vous cet agrément dont tout le monde est surpris ; mais je veux encore vous faire voir, madame, que je ne connois pas moins les qualités solides qui sont en vous que je sais les agréables dont on est touché. Votre âme est grande, noble, propre à dispenser des trésors, et incapable de s'abaisser au soin d'en amasser. Vous êtes sensible à la gloire et à l'ambition, et vous ne l'êtes pas moins au plaisir. Vous paroissez née pour eux, et il semble qu'ils soient faits pour vous. Votre présence augmente les divertissements, et les divertissements augmentent votre beauté, lorsqu'ils vous environnent : enfin la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à personne du monde. Vous êtes naturellement tendre et passionnée ; mais, à la honte de notre sexe, cette tendresse nous a été inutile, et vous l'avez renfermée dans le vôtre, en la donnant à madame de la Fayette. Ha! madame, s'il y avoit quelqu'un au monde assez heureux pour que vous ne l'eussiez pas trouvé indigne de ce trésor dont elle jouit, et qu'il n'eût pas tout mis

en usage pour le posséder, il mériteroit toutes les disgrâces dont l'amour peut accabler ceux qui vivent sous son empire. Quel bonheur d'être le maître d'un cœur comme le vôtre, dont les sentiments fussent expliqués par cet esprit galant et agréable que les dieux vous ont donné ! et votre cœur, madame, est sans doute un bien qui ne se peut mériter; jamais il n'y en eut un si généreux, si bien bien fait et si fidèle. Il y a des gens qui vous soupçonnent de ne le montrer pas toujours tel qu'il est; mais au contraire vous êtes si accoutumée à n'y rien sentir qui ne vous soit honorable de montrer, que même vous y laissez voir quelquefois ce que la prudence du siècle vous obligeoit de cacher. Vous êtes née la plus civile et la plus obligeante personne qui ait jamais été ; et par un air libre et qui est doux dans toutes vos actions, les plus simples compliments de bienséance paroissent en votre bouche des protestations d'amitié, et tous ceux qui sortent d'auprès de vous s'en vont persuadés de votre estime et de votre bienveillance, sans qu'ils se puissent dire à eux-mêmes quelle marque vous leur avez donnée de l'un et de l'autre. Enfin vous avez reçu des grâces du ciel, qui n'ont jamais été données qu'à vous, et le monde vous est obligé de lui être venu montrer mille agréables qualités, qui jusqu'ici lui avoient été inconnues. Je ne veux point m'embarquer à vous les dépeindre toutes, car je romprois le dessein que j'ai de ne vous pas accabler de louanges, et de plus, madame, pour vous en donner qui fussent dignes de vous et dignes de paroître,

Il faudroit être votre amant,
Et je n'ai pas l'honneur de l'être.

[Née le 5 février 1626, morte en 1696 : nous croyons inutile d'en dire davantage sur l'illustre *Sophronie*, comme l'appellent Somaize et Jean de La Forge. Nous citerons seulement ce passage du *Dictionnaire des Précieuses* : « Mais si son visage attire les regards, son esprit charme les oreilles, et engage tous ceux qui l'entendent ou qui lisent ce qu'elle

écrit. Les plus habiles font vanité d'avoir son approbation. *Ménandre* (Ménage) a chanté dans ses vers les louanges de cette illustre personne; *Crisante* (Chapelain) est aussi un de ceux qui la visitent souvent. Elle aime la musique et hait mortellement la satire; elle loge au quartier de *Léolie* (au Marais). »]

XXVII

PORTRAIT DE Mme LA COMTESSE DE BRIENNE

LA MÈRE

ÉCRIT PAR MADEMOISELLE [1].

Quand on aime passionnément la peinture, on ne se contente pas seulement d'avoir les portraits au naturel des dames du siècle, et des tableaux de l'histoire ou de la fable de la main des plus grands peintres, on aime aussi les tableaux de dévotion, puisqu'il est nécessaire, quand on veut parer les palais, que les chapelles et les oratoires aient leurs ornements aussi bien que les galeries. Mais comme ces lieux ne souffrent point d'autres images que des saints ou des saintes, soit des siècles passés ou des modernes, et que c'est du moins sous leur représentation que l'on y peint quelquefois des personnes profanes, dont la vie donne souvent peu de sujet d'espérer qu'elles suivront leur exemple; on ne s'étonnera pas quand on connoîtra la dame dont je veux parler, quelque jour son portrait sera mis dans nos églises, non sous un autre nom que le sien ou sous la figure d'une autre, mais en son véritable original et en sa vraie ressemblance, comme l'ayant mérité par sa vie tout à fait exemplaire [2].

1. « A Paris le 6 juillet 1658. »

2. Voir à ce sujet les lettres de Godeau et celles d'Arnaud d'Andilly, « imprimées à Montbéliard, et se vendant à Paris, 1676. » On y vante surtout son courage chrétien à supporter la douleur. — Sur sa piété, voyez encore ce que dit Mademoiselle dans ses *Mémoires*.

Je sais que vous avez été fort belle étant jeune, et vous en avez encore d'assez beaux restes pour le faire croire et pour faire connoître par la régularité de vos traits et par leur agrément qu'avant la petite vérole vous voyiez peu de personnes plus aimables que vous. Je pense que vous aviez aussi la taille fort belle, puisque vous êtes encore assez menue, et qu'on peut juger que vous ne vous êtes courbée qu'à force de vous être mise à genoux et d'avoir baisé la terre. Si j'osois, je dirois que les haires et les cilices y peuvent avoir part, mais j'aurois crainte d'être étranglée, car votre humilité aura peine à le souffrir, et le trop grand excès dans lequel elle est en vous est tout propre à vous en faire faire d'autres. Quant à la charité, il n'y a que les sourds qui n'en aient pas entendu parler, et il n'y a que les muets qui s'en taisent : toutefois pourvu qu'ils aient des yeux ils en ont quelque connoissance, car l'on ne sauroit aller nulle part que l'on n'en voie des marques. Vous ne vous contentez pas de conserver les temples vivants de Jésus-Christ par la grande quantité de pauvres que vous nourrissez, vous lui en édifiez tous les jours. Il n'y a point quasi d'église neuve, ou que vous n'ayez fait bâtir, ou dans laquelle vous n'ayez des chapelles. Tout le monde sait assez le soin que vous avez de visiter les hôpitaux, les prisons et les pauvres honteux. L'on sait aussi combien vous avez fait mettre de demoiselles à la Madeleine qui se trouvoient bien mieux au Marais, et combien vous leur êtes redoutable [1]. Jamais général d'armée n'alla à l'assaut plus courageusement que vous quand il est question de la conversion d'une âme. Lorsque vous êtes en repos, c'est-à-dire hors le temps de vos oraisons et de vos prières, vous vous occupez à travailler ou pour faire des chemises aux pauvres ou des parements aux autels. Vous pourriez aisément faire tout

1. C'est-à-dire aux Madelonnettes. On sait que la place Royale, alors le rendez-vous de la jeunesse élégante, est en plein Marais.

ce que je viens de dire sans avoir autant d'esprit que vous en avez ; mais votre esprit est aussi bien fait qu'il se peut, et vous l'avez tout à fait agréable. La dévotion n'en retranche que la raillerie, à quoi vous êtes portée aussi naturellement qu'à la charité, quoique ce soient deux choses assez contraires; mais le grand abandonnement que vous avez pour l'une vous retient de l'autre, et assurément vous y avez eu quelque peine. Votre conversation est solide et agréable, vous êtes née pour le monde et pour vous en faire aimer; vous le savez mieux connoître que personne, vous avez le même talent pour la cour, et cela ne peut pas surprendre ceux qui savent comme moi que vous venez de personnes à qui on la faisoit. Vous avez dans le cœur et dans l'âme toute la bonté possible, toute la grandeur de courage que l'on y peut avoir, et la dévotion n'empêche pas que vous ne sentiez ce que vous êtes, quoique souvent vous n'en vouliez rien faire paroître. Comme vous êtes éclairée et curieuse, et que d'ordinaire les esprits qui le sont donnent dans les nouveautés, vous auriez tout l'air de les suivre dans la dévotion, ne pouvant plus le faire dans les modes ; mais d'un autre côté vous êtes assez prudente et assez politique pour vous en retirer promptement, si cela n'étoit pas à propos : il vous seroit plus pardonnable qu'aux autres, vous en avez un exemple domestique, puisque un grand saint [1] de vos parens, qui a été un grand personnage dans l'Église, a bien donné dans une nouveauté qui a empêché sa canonisation. Je m'en suis souvenue assez à propos, car, si je ne me trompe, on en fait aujourd'hui la fête. Je voudrois avoir si bien réussi à votre portrait, que l'on pût dire : à bon jour bonne œuvre.

1. Pierre de Luxembourg, fils de Guy, comte de Ligny, et de Michaude de Châtillon Saint-Paul, naquit en 1369. Il fut d'abord chanoine de Paris, puis évêque de Metz à quinze ans, cardinal en 1386 et mourut en 1387. Le pape Clément VII l'a déclaré bienheureux en 1517.

[Louise de Béon, fille de Bernard, seigneur de Massés, gouverneur de Saintonge et d'Angoumois, et de Louise de Luxembourg-Brienne, mariée en 1625 à Henri-Auguste de Loménie, d'abord connu sous le nom de M. de la Ville aux Clercs comme secrétaire d'État en 1615, puis comte de Brienne, prévôt des ordres du roi, secrétaire de son cabinet, secrétaire d'État des affaires étrangères, etc.; elle mourut le 2 septembre 1665.]

XXVIII

PORTRAIT DE MADAME LA COMTESSE D'ESCHE

FAIT PAR ELLE-MÊME.

Je ne sais pas pourquoi je me suis engagée à faire mon portrait; je devois laisser ce soin à quelqu'un qui auroit pris celui d'adoucir les traits de mon visage et d'en cacher les défauts. Mais comme j'ai toujours fait peu de cas de ce qu'on appelle beauté, je n'aurai pas grand'peine à dire que je n'en ai pas. Je crois que je dois commencer par ma taille, parce que c'est ce que j'ai de plus remarquable par sa grosseur; néanmoins il est certain que je marche et que je danse avec assez de légèreté. J'ai les yeux bruns et grands, et je n'y ai rien de choquant, parce que je ne les ai pas extrêmement rudes.

Pour le nez, je l'ai trop gros et trop ouvert, et cela fait assurément un fort mauvais effet au milieu de mon visage. J'ai une de ces bouches dont on ne dit rien, parce qu'elle n'est ni bien ni mal faite.

Le tour de mon visage seroit long, si la graisse et l'embonpoint ne l'avoient point grossi; néanmoins je ne laisse pas d'avoir le menton pointu. J'ai la peau de mon visage assez brune et assez grossière, et souvent je rougis.

Pour les cheveux, je ne les ai pas tout à fait noirs, mais il s'en faut fort peu; et ce qui m'en fâche, c'est qu'au lieu

de noircir comme je le voudrois, ils blanchissent, quoique je ne sois pas encore en âge pour cela.

J'ai de la disposition à la mélancolie parce que mon tempérament m'y porte, et c'est ce qui fait que j'aime tout ce qui entretient la rêverie, comme la musique et la peinture, et toutes les autres occupations qui attachent l'esprit. J'ai naturellement de la curiosité, et s'il avoit été de la bienséance, j'aurois voulu savoir un peu de tout; ma curiosité ne se borne pas là; car j'en ai pour les choses où je n'ai même pas d'intérêt. Je fais fort grand cas d'un secret, et je me donne mille soins pour en découvrir quelqu'un. Ce n'est que pour ma seule satisfaction, car je ne suis pas capable de le révéler; et ce qu'il y a de plaisant, c'est que je prends plus de peine à le tenir caché que si on m'en avoit fait la confidence.

Comme je suis fort reconnoissante d'un bienfait, je suis fort sensible à un outrage, et la promptitude me domine tout à fait. C'est la seule passion que je connoisse avec excès. Mais les mouvements en sont si prompts qu'ils ne sont pas de durée.

J'aime tendrement mes amis; il y en a bien peu que je nomme ainsi; mais ceux qui sont de ce nombre font la meilleure partie de ma joie ou de ma douleur, selon l'événement de leur vie.

J'ai un penchant furieux à la raillerie, et quand elle ne va qu'aux choses extérieures je me réjouis volontiers de mon prochain.

Je ne hais pas fortement, mais je suis sujette à des aversions invincibles dont je ne saurois dire la raison; c'est souvent pour des personnes de mérite, mais c'est un mérite impuissant à mon égard. Je prends tous les soins imaginables de surmonter ce défaut, parce que je sais que c'est un sentiment injuste.

Pour la dévotion, j'avoue, à ma confusion, que je n'en ai pas; toutefois je sens bien que j'en viendrai là, et que

tout l'attachement que j'ai pour le monde n'a plus qu'un certain temps à me posséder.

[Nous n'avons pu trouver de renseignements précis sur la comtesse d'Esche; nous savons cependant qu'elle a écrit un portrait de Lindamor, et au tome II du *Recueil de la Suze*, page 126, on trouve une pièce de vers intitulée : « Le pigeon de madame la marquise d'Esche aux pigeons d'Achante (Pellisson), sa voisine, » avec la réponse, page 128, d'Achante pour ses pigeons.

Catherine Richard d'Esche épousa, le 27 février 1645, Ernest de La Marck, comte de Lumain, veuf de Sébille de Hohenzollern, mort en 1654. Nous voyons enfin dans les Mémoires de La Porte mademoiselle d'Esche faisant partie de la cabale qui avait pour but « d'introduire mademoiselle de La Fayette à la place de madame de Hautefort » dans l'affection du roi Louis XIII.]

XXIX

PORTRAIT DE LA MÊME

SOUS LE NOM DE DIANE

Par M. PERRIN [1].

Sans mentir, madame, je suis un plaisant rêveur. Jugez-en par mon songe de l'autre nuit. Comme je pensois au commandement que vous m'avez fait de faire votre portrait, et que j'étois en peine de m'acquitter et de vous satisfaire, je m'endormis sur cette pensée, et dans mon songe, je fis le rêve le plus galant du monde. Je crus être,

1. Pierre Perrin, abbé sans abbaye, introducteur des ambassadeurs comme l'avait été Voiture près du duc d'Orléans, mort en 1680 ou 1684; l fit les paroles du premier opéra représenté en France, *Pomone* (1671), et écrivit quelques morceaux des plus violents, entr'autres contre Boileau, ce virelai fameux, et resté manuscrit, la *Bastonnade* Depuis 1669, il avait un privilége pour la représentation des pièces en musique. On lui doit aussi une traduction en vers de l'*Enéide*.

madame, dans la forêt d'un grand parc, dans une allée d'excessive longueur, couverte et demi-sombre. Au bout de cette longue allée étoit un cabinet rustique, de forme carrée, plus propre que magnifique ; il était percé de trois côtés de fenêtres à la moderne ; et le quatrième, qui faisoit front à l'allée, l'étoit d'une porte entr'ouverte sur le haut de laquelle étoit écrit en lettres d'or : *Cabinet des lumières*.

A vingt pas de cette porte, je vis de loin une déesse que je reconnus d abord pour Diane. Oui, madame, Diane elle-même.

Telle que dans le bois de Cynthe
Elle parut à son berger,
L'arc à la main et d'un carquois léger
Depuis l'épaule ceinte,
La jupe détroussée et les pans repliés
En nœud depuis le flanc, d'une agrafe liés ;
La couleur de sa veste
D'un bel azur céleste,
La fierté de sa mine et celle de ses yeux
Font voir assez qu'elle est du sang des dieux ;
De sa tresse enjouée
Sur la tête nouée
Une touffe répand
Mille nœuds de serpent,
Et fait dessus l'ivoire
Flotter une onde noire.

Aux deux côtés de la déesse, j'en vis deux autres à peu près de pareille beauté, que je reconnus aussi facilement pour les avoir quelquefois vues et fréquentées. Celle du côté droit était Pallas, qui présentoit et donnoit de bonne grâce à sa chère sœur, diverses pièces de son art, particulièrement des ouvrages de peinture et de tapisserie de toute façon. Celle de côté gauche, d'une main lui servoit d'appui, et de l'autre lui présentoit une lyre et force livres de toutes sortes de volumes galamment reliés. Devant la déesse marchoit une troupe de nymphes les plus enjouées. Derrière suivoit à pas secrets le petit Amour en

action [1] d'un coupeur de bourse qui déroboit subtilement les traits du carquois de Diane, et mettoit les siens à sa place.

J'eus bien du plaisir, madame, à voir passer cette galante troupe ; et je la suivis des yeux jusqu'à ce qu'étant à la portée de ma vue, je reconnus que cette Diane vous ressembloit parfaitement ; elle avoit comme vous cette taille haute, droite, aisée, remplie d'embonpoint au delà de son âge, qui ne couroit encore que le sixième lustre, mais d'un embonpoint sur des os menus et bien formés qui ne faisoit que relever sa bonne mine et fournir à son teint vif et vermeil un ton de blanc et poli. Elle avoit ce port et cette démarche d'une personne de sa naissance et de sa qualité, pleine d'une fière douceur et d'une humble majesté, légère [2] du reste, vigoureuse, et d'une disposition d'amazone et de chasseresse ; ses cheveux étoient presque noirs, annelés, déliés, nets et brillants, son teint un peu brun, mais frais et coloré. Ses yeux, madame, quels yeux ! de gros yeux noirs et brillants qui jetoient des regards perçants, vifs, doux et sereins. Son nez étoit d'une raisonnable grandeur, proportionné à son embonpoint et à la figure de son visage. La bouche médiocre, plus petite que grande, avec deux agréments aux côtés qui lui donnent dans son plus grand sérieux un petit souris naturel le plus trompeur du monde ; la lèvre incarnate, celle de dessous un peu grossette ; les dents un peu claires, mais blanches, solides et bien rangées ; le menton un peu plus aigu, qui rend le tour du visage naturellement long, mais arrondi par l'embonpoint, et généralement toute la figure douce et spirituelle ; au reste, l'estomac plein, la gorge charnue et bien formée, les bras arrondis et potelés, la main blanche, courte, bien taillée, à qui le censeur des dieux

1. En action de... faisant le geste de...
2. Légèreté d'allure, vivacité, air leste et dégagé.

ne sauroit reprocher aucun défaut que celui d'un petit poireau qui, s'étant placé par surprise sur la main gauche, y a jeté des fondements si profonds, que ni la sape ni la mine n'ont pu l'en arracher.

Comme je considérois cette aimable déesse, ravi des merveilles de cette ressemblance, l'éclat de son carquois me frappa les yeux et me donna la curiosité de le remarquer dès que j'en serois à sa portée. En effet, madame, je vis qu'il étoit d'or massif, garni sur les deux bouts de pierreries et de chiffres pareils à celui que vous voyez ici M; et que sur les quatre côtés, étaient peintes en miniatures d'émail quatre devises dont je ne pus apercevoir que trois; la quatrième, peinte sur le côté qui s'appuyait sur son flanc, ne pouvant être, par cette raison, discernée qu'imparfaitement des trois que je pus voir. Les devises étoient en trois diverses langues.

La première avoit pour emblème une lune environnée d'étoiles, avec ces mots italiens : *Bella più d'ogni stella.*

La seconde, une lune de même, avec ces mots espagnols: *Luz en tinieblas.*

La troisième, une lune aussi devancée par l'astre de Vénus, avec ces mots : Tour à tour *plasos.*

De la quatrième, par la raison que j'ai dit, je ne pus apercevoir que la pointe d'un croissant. Le reste, tant l'emblème que la devise, demeurèrent cachés à ma vue. Cet objet, madame, me surprit si fort que je m'en éveillai en sursaut, et tout ému du déplaisir de cette agréable illusion, je m'écriai :

Ah! voilà mon portrait, voilà ma Diane peinte de toutes ses couleurs. Ce parc, cette forêt, cette allée, ce cabinet, c'est le parc, la forêt, l'allée et le cabinet de sa maison. Cette déesse, c'est la dame du lieu, c'est la Diane de ces bois; voilà son port, sa taille, ses cheveux, son visage, sa gorge, ses bras, ses mains et toute sa personne. La couleur

de son déshabillé [1], c'est du bleu, sa couleur bien-aimée. La voilà dans son équipage de chasse, laquelle elle a, dans ses premières années, si passionnément aimée. Cette Pallas qui lui présente ses ouvrages nous marque que dès sa jeunesse elle s'appliqua fortement à tous les exercices de cette déesse. En effet elle peint proprement le portrait en huile, en miniature, à la plume, et sait tous les ouvrages d'aiguille auxquels peut s'appliquer une personne de sa qualité, comme toutes sortes de points de tapisserie, jusqu'à tirer au naturel en broderie de soie. Cette déesse sur laquelle Diane est appuyée, c'est sa chère Clio, la muse des sciences galantes, qui lui a appris l'art de s'énoncer admirablement de bouche et par écrit, en prose et en vers; c'est d'elle dont elle tient cette facilité d'écrire à tire d'aile et sans rature de vingt à trente feuilles de papier, aux termes les plus beaux et les plus corrects du monde. La lyre que cette muse lui présente nous marque son habileté dans la musique, tant pour la composition que pour l'exécution, et qu'elle sait cet art jusqu'à faire des airs et des doubles au pair des Boësset [2] et des Lambert [3], lesquels elle exécute elle-même divinement bien, avec une voix dont le beau touchant nous enlève et nous ravit, particulièrement quand elle la marie à l'harmonie du clavecin, dont elle joue avec une disposition de main et une justesse d'oreille merveilleuse, et si je ne sais quelle paresse naturelle ne lui faisoit négliger ces beaux-arts, elle y réussiroit assurément au pair des maîtres les plus habiles.

Ces nymphes enjouées qui devancent leur reine en dan-

1. Expression signalée comme nouvelle dans les notes du *Berger extravagant*, de Sorel.

2. Antoine Boësset, sieur de Villedieu, intendant de la musique sous Louis XIII, 1585-1643.

3. Michel Lambert, né à Vivonne, maître de la musique de la chambre du roi, 1606-1696; il épousa la fille unique de Lully : il tenait une académie de musique. Voy. le *Parnasse françois* de Titon du Tillet.

sant nous figurent ses inclinations et son adresse à la danse, dans laquelle elle ne cède point à la fabuleuse Diane. Le petit Amour qui n'ose l'approcher montre qu'il craint la fierté de la déesse, et le changement qu'il fait par surprise de ses flèches avec les siennes marque qu'Amour emprunte les traits de cette Diane pour blesser les cœurs les plus farouches et les plus endurcis, et que réciproquement cette chasseresse ne tire plus que des traits d'amour et de flamme.

Les chiffres du carquois sont, ce me semble, vos chiffres, et pour l'application des devises, comme j'entends mal l'italien et le castillan et peu le françois, je ne sus en venir à bout. Voilà, madame, ce que les dieux m'ont révélé de vos merveilles et de vos qualités visibles, acquises et naturelles. Voilà ce que je pense des invisibles, c'est-à-dire des qualités de votre âme et des penchants de vos inclinations. Comme les unes et les autres dépendent, à mon jugement, du tempérament de la personne, et qu'elles le suivent presque toujours, je me suis étudié à examiner le vôtre, et je le trouve tout à la fois sanguin et flegmatique, en sorte pourtant que ce dernier prédomine entièrement. Le sang, le père des esprits et des actions, vous rend vive, spirituelle et enjouée, et l'autre humeur, plus grossière et plus froide, tempérant cette activité, vous donne, avec la vivacité de l'esprit, ce jugement solide et cette forte application aux choses, fort singulière en une personne de votre sexe. C'est cette chaleur de cœur et de sang qui rend vos désirs enflammés et vos inclinations violentes pour ce que vous croyez de bon et de beau; mais comme vous avez la raison pénétrante et le goût exquis, vous croyez peu de choses bonnes ou belles : ainsi vous en désirez peu; mais celles que vous désirez, c'est avec ardeur et impatience; et c'est aussi cette humeur tempérée qui corrige le penchant que vous auriez à la tendresse et à l'amitié, et qui, vous faisant connoître qu'il est peu de

personnes capables d'une solide et longue affection, et peu de choses dignes d'une véritable estime, vous rend plus réservée à disposer de l'une et de l'autre. Vos aversions, par cette raison, sont de pareille nature, fortes et violentes, et sans pourtant que la raison qui prédomine en modère les ardeurs et en détourne les mauvais effets. Ce qu'il y a de singulier en elles c'est que vous en avez d'une nature que vous désapprouvez et que vous ne sauriez pourtant surmonter; ce sont certaines antipathies invincibles, pareilles à celles que des gens ont contre les chats, contre les roses et contre de pareilles choses nullement haïssables, et dont l'approche, la vue et le penser les saisit pourtant jusqu'à l'évanouissement. Vous en avez de même contre de certaines personnes en qui vous ne trouvez aucun fondement ni de haine ni de mépris, et que vous ne sauriez pourtant souffrir sans répugnance, quelques efforts que vous fassiez au contraire. Pour vos colères, ce sont des bouillons de sang et non pas de bile, c'est-à-dire des promptitudes innocentes, faciles à émouvoir et faciles même à surmonter. Voilà, madame, ce me semble, votre manière d'aimer et de haïr, et la nature de vos passions. Voici, ce me semble, quel en est le sujet le plus ordinaire.

Comme nous aimons ordinairement ce en quoi nous excellons, et que vous excellez en tous les ouvrages de l'esprit et de la main, vous aimez le plaisir de ces occupations plus que tous les autres de la vie; c'est ce qui fait que vous méprisez assez la parure et la bagatelle, que vous haïssez le jeu et l'assemblée de tumulte, que vous n'aimez ni le cadeau [1] ni la promenade, sinon que ces choses contribuent à la douce et spirituelle conversation, laquelle est votre première et plus forte inclination. Vous l'aimez bouche à bouche, vous l'aimez par écrit, celle des vivants,

1. C'est-à-dire les parties de campagne.

celle des illustres morts, de ceux particulièrement qui ont excellé aux belles-lettres, auxquelles vous bornez votre étude par les raisons de la bienséance du sexe, contre votre inclination vive et curieuse, qui vous porteroit autrement aux sciences les plus subtiles et les plus relevées. C'est ce qui vous donne même un penchant à la rêverie, et par conséquent une amitié pour la retraite que vous appelez mélancolie, et qui pourtant n'est rien moins que cela, mais un désir seulement de jouir de vous-même et de raisonner seule et sans l'importunité du caquet du commun des gens.

Pour les conversations qui vous plaisent le plus, ce ne sont pas les du tout [1] enjouées; ce ne sont pas non plus les du tout sérieuses : vous aimez le tempérament du respectueux et du libre, le raisonnement solide, mais égayé et galant, le petit jeu d'esprit, la raillerie innocente et de bonne grâce, les vers mignons, la chansonnette, l'historiette et le joli conte, Vous êtes extrêmement curieuse, au point de vous donner mille soins pour découvrir le secret d'autrui, à quoi vous réussissez presque toujours; mais vous avez cette discrétion tout extraordinaire et presque singulière en vous, que vous le gardez plus soigneusement que si l'on vous l'avait confié, et que vous bornez votre divertissement à la recherche et à la découverte innocente d'une chose difficile et cachée, sans vous donner le malicieux plaisir auquel l'esprit humain a tant de penchant, de la révéler au dommage du prochain. Au reste, de votre naturel on peut dire en général que vous êtes une fort douce et discrète personne, non-seulement équitable et modérée, mais bonne, généreuse, bienfaisante, et surtout très-reconnoissante d'un bienfait. Mais je ferois votre éloge et non point votre portrait si j'en disois plus, et ce

1. *Du tout*, vieille locution du commencement de ce siècle, *tout à fait*. Elle est fréquente au temps de Malherbe.

n'est pas ni votre intention ni la mienne. Jugez, madame, par ce crayon léger de votre personne, de ce que vous valez, et par ce que vous valez, jugez de mon estime et de mon respect.

XXX.

PORTRAIT DE MADAME LA COMTESSE DE BRIENNE

LA FILLE

FAIT PAR ELLE-MÊME.

Toutes les personnes de mon sexe sont naturellement envieuses des louanges qu'on donne aux autres, soit par le désir de s'en attirer de mieux fondées et de ternir la gloire de celles qui se les ont acquises avant elles, soit qu'elles se sentent en effet trop de mérite pour se laisser former un exemple sans y renchérir en l'imitant. Je ne sais pas si je suis de celles dont je parle ; mais il est très-vrai que je ne me suis engagée à faire mon portrait, outre l'obéissance que je dois au commandement que vous m'en avez fait, que parce que je n'ai pu souffrir que l'on dise qu'il y a seulement une ou deux dames dans le monde qui sachent leur langue et qui se puissent assez bien connoître pour décrire leur personne au naturel. Après l'aveu que je viens de faire, vous ne sauriez douter que je ne parle avec ingénuité des bonnes et mauvaises qualités de mon corps et de mon âme.

Je suis assez bien faite, comme on peut voir, et quoique je ne sois pas des plus grandes, j'ai la taille bien proportionnée ; mes yeux sont assez beaux, mais peut-être pas si doux qu'ils seroient en une autre, parce que je ne sais ce que c'est que de les conduire avec affectation. Ma bouche

n'est pas des plus petites, et n'est pourtant pas désagréable; mes lèvres sont vermeilles, et mes dents assez bien rangées; j'ai le nez grand, sans être difforme, le teint fin et délicat, et fort peu altéré de la dernière disgrâce qui lui est arrivée, le coloris vif, le tour du visage assez beau, et naturellement un embonpoint honnête; quant à l'un et à l'autre, ma mauvaise santé n'y a point fait de tort : ma gorge et mes bras sont blancs, et n'ont rien de remarquable; mon air est bon, et ma grâce ne peut être mauvaise, quoi qu'on dise, malgré ma trop grande négligence. Il est extraordinaire et presque incroyable qu'étant jeune comme je suis [1], j'aie si peu d'afféterie et d'attachement à ma personne; mais mon esprit, dont je n'ai point encore parlé, et dont je ne manque pas, est si éloigné des sentiments qu'ont toutes celles de mon âge, et si insensible à leurs plaisirs (que ce soit un défaut ou non) que je suis incorrigible sur ce point. Je ne suis point gaie ni extrêmement mélancolique, j'aime le monde non pas en général, mais ce qui s'appelle le monde choisi, les conversations des gens savants me plaisent, je me connois bien en beaux esprits, en ceux qui sont galants et polis et qui savent bien vivre, et distingue fort bien ceux qui sont obscurs et pesants. J'ai un peu étudié, et saurois plus que je ne sais si j'avois voulu m'appliquer. Comme j'avois un particulier talent pour apprendre, je n'aime pas assez la lecture, ayant une aussi heureuse mémoire que j'ai : ce n'est pas que je ne goûte les bons livres et que je n'aie connoissance de quelques-uns; mais je suis trop paresseuse pour entreprendre quelque chose qui me gêne. J'écris passablement, et d'un style fort aisé; je peins [2] bien pour une femme, et sais mieux l'orthographe qu'elles ne la savent d'ordinaire. Je parle peu et suis fort froide, si ce n'est avec les gens

1. Elle avait alors vingt et un ans.

2. Il s'agit ici de peinture *écrite*, ou, comme on dit aujourd'hui, de calligraphie.

avec qui je suis libre. Je ne suis pas trop caressante ni accablante de civilités : mon principal but est de plaire à quelques gens raisonnables, et de ne me mettre guère en peine si les autres s'accommodent de moi ou non. J'ai peu d'amis et n'en voudrois pas avoir davantage, car je ne pourrois pas être de celles qui partagent si aisément leur cœur et sont avec cela régulières dans les devoirs d'amitié. Quand j'aime et que je suis persuadée qu'on m'aime, j'aime fort tendrement; et quoiqu'il y ait quelques gens qui en doutent, à cause de mon humeur languissante, il est certain que ces gens-là me connoissent mal, et que je suis attachée à mes amis autant qu'on pourroit l'être. Je suis franche et bonne, et point dissimulée. Je suis un peu railleuse, mais non pas médisante. Il ne m'arrive guère d'offenser personne que je n'en aie sujet. J'ai de l'ambition et de la vraie gloire, mais plus pour les gens à qui je suis attachée que pour moi-même. J'ai l'âme fière, et difficilement la puis-je captiver pour les personnes à qui je dois du respect; ce n'est pas que je ne sois circonspecte et fort reconnoissante, et que je voulusse manquer de régularité. Je me pique d'une parfaite honnêteté, je n'ai jamais connu aucuns attraits qui emportent les autres. Je crains Dieu et n'appréhende point d'être surprise à donner des rendez-vous en les lieux saints. Je suis heureuse, parce que je sais me satisfaire de ma condition, et si je suis à plaindre en quelque chose, c'est de ne pouvoir éviter les maux qu'elle engage de souffrir. Voilà, madame, ce que vous avez désiré de moi : si c'eût été quelque chose de plus difficile à exécuter et de plus agréable, vous auriez été servie tout de même, et aussi à point nommé.

[Henriette Le Bouthillier, fille du comte de Chavigny, secrétaire d'État, mariée en 1656 à Henri-Louis de Loménie, comte de Brienne, diplomate et secrétaire d'État, fils de Henri-Auguste, comte de Brienne, également secrétaire d'État, et de Louise de Béon-Luxembourg-Brienne;

elle mourut en janvier 1664, âgée de vingt-sept ans, et son mari quitta la cour aussitôt pour entrer chez les Oratoriens, où il mourut le 14 avril 1698.]

XXXI

PORTRAIT DE MADEMOISELLE D. S. C. D.

Pour la marquise DU CHATELET [1].

Quoi donc, belle marquise, il ne vous suffit pas d'avoir gagné mon cœur, vous en voulez encore à mon portrait, et vous me le demandez avec un empressement que mériteroit seulement le vôtre? Comment vous le refuserois-je? Il y a dans vos paroles aussi bien que dans vos yeux une douceur impérieuse qui commande en priant et qui exige des choses que vous ne faites que souhaiter; et c'est quelque chose de si doux de tomber en vos belles mains, que je serois ravie que vous l'ayez, et d'être au moins en peinture la plus heureuse personne du monde. Je m'en vais donc le faire d'une main prompte et hardie, et si par malheur elle vous paroît trop obligeante, souvenez-vous que l'amour-propre est un doux et secret flatteur dont on ne se défait guère; qu'il m'est difficile de ne l'écouter pas dans l'envie que j'ai de mériter votre estime et de paroître digne de mériter votre estime. Je vous dirai d'abord que

1. Dans l'original on lit à tort : *Portrait de la marquise du Châtelet par mademoiselle D. S. C. D.* Nous n'avons pu déterminer la personnification de ces initiales.

Anne-Élisabeth d'Aumont, dame d'Aubigny, fils de Jacques d'Aumont et de Suzanne de Saint-Aubin, nièce du premier duc d'Aumont, mariée le 24 décembre 1656 à Érard du Châtelet, marquis de Thons, maréchal de Lorraine, morte le 9 juin 1665 : elle fut sa seconde femme. M. du Châtelet était mestre de camp au régiment de Montpensier (cavalerie) : un vaudeville se moque de sa laideur (*Vaudevilles et airs de cour*, tome Ier, page 907.

j'ai les cheveux bruns, le teint frais aussi, extrêmement démêlé, d'une blancheur si vive et d'un si bel incarnat, que je pourrois disputer de l'éclat avec les blondes si vous n'en étiez pas. J'ai le tour du visage ovale, un peu long selon moi ; les yeux assez grands, bien fendus, qui, n'ayant rien de trop vif ni rien aussi de languissant, ont une telle douceur qu'il est malaisé qu'en les regardant on ne leur en dise quelqu'une, ou du moins qu'on n'en ait envie. Mon nez est régulièrement bien, ma bouche petite et le souris modeste et fin, et c'est un témoignage de mon esprit et de ma prudence. Pour ma gorge et mes mains, je ne les découvre guère ; que cela vous suffise. Ma taille n'est ni grande ni petite ; elle est déliée avec beaucoup d'aisance. J'ai l'air grand, sage, propre et si insinuant qu'il m'a souvent enlevé des cœurs en passant, que je devrois rendre ou récompenser [1] comme un bien mal acquis, si on étoit obligé à restitution pour si peu de chose.

Quant à mes plus secrets appas,
Dont vous n'avez pas grand'affaire,
Je les honore et les révère,
C'est pourquoi je n'en parle pas.

Pour l'esprit, je croirois n'en avoir guère, sans que je vous estime beaucoup, et que selon moi c'en est une bonne marque ; du moins ce que j'en ai est fort bien tourné, entendant raillerie et assez finement ; il pense juste, il conçoit délicatement et dicte les jolies choses ; et cela fait que s'il n'en produit guère, il a du moins le don d'en inspirer aux autres ; ses lumières sont nettes si elles ne sont pas grandes, il y en a un peu sur toutes sortes de sujets ; si bien qu'on le compare quelquefois à ces diamants à plusieurs facettes, qui brillent de tous côtés, et dont les rayons vont toujours droit et ne se confondent jamais. Mon fort

1. Dédommager, donner en compensation.

est une grande équité naturelle, faisant justice à chacun, ne condamnant personne à la légère, et ne pouvant souffrir qu'on laisse là le bon sens pour courir après le bel esprit, Je me mêle même quelquefois à donner des conseils solides et courageux à mes bons amis, dont ils se trouvent bien, parce qu'ils les portent à leur devoir et à la gloire, où je tiens qu'il faut tendre au mépris de son repos et de ses plaisirs. J'ai le talent des premières visites et je fais des compliments tant et aussi peu que l'on en veut. Il faut que je sois bien incommodée pour ne voir pas le monde, et que je sois bien malade pour que la conversation manque. Quand je n'ai pas la force de parler beaucoup, j'écoute au moins fort bien; et quoiqu'il me prenne quelquefois certains épuisements d'esprit où il ne me vient rien de ce que je voudrois dire, je ne tombe jamais dans ces absences de raison où l'on rompt en visière à ses meilleurs amis; et je me possède d'ordinaire autant que vous me possédez quand il vous plaît. J'ai toujours quelque petite douceur à dire aux gens, et mon esprit ressemble à ces plantes qu'on ne sauroit jamais prendre sans vert et qui sont éternellement fleuries.

Pour ce qui est de mon humeur, elle est douce et sans façon, je ris souvent et n'éclate presque jamais. Je ne donne pas mes bons mouvements au monde et mes chagrins [1] aux domestiques. Je suis fort égale, point sujette à ces vilains abattements de mélancolie ni à ces joies de tempérament et de saillie qui sont si vives et si extraordinaires dans les autres. Je fais doucement mes affaires, sans m'en tourmenter plus que de celles d'autrui. J'aime le monde et la ville, et je souffre la solitude et la campagne, et j'y ai passé des lustres entiers avec une tranquillité de nymphe bocagère. Je me plais à tous les honnêtes plaisirs. J'aime tout ce qui mérite d'être aimé. Je ne me sens pas de ces

1. Humeur fâcheuse.

dégoûts bizarres qu'on a pour certaines gens, qu'on voudroit vaincre et qu'on ne peut pas. Je suis adroite et je m'accommode admirablement au temps et à l'humeur de ceux avec qui je suis obligée de vivre. Je suis civile, mais peu caressante. J'affecte si peu d'étaler ce que j'ai de moins mal, et je remarque si aisément ce qui plaît aux autres; enfin j'ai si peu d'empressement pour toutes ces chimères qui échauffent ordinairement l'esprit des femmes, que je ne puis assurer que je me suis mise autant au-dessus de l'envie qu'on pourroit avoir pour moi qu'au-dessus de celle qu'on pourroit avoir pour les autres. Quant à mon âme, je sens qu'elle est née avec de grandes et de belles inclinations; je l'ai fidèle, généreuse, maîtresse absolue de tous mes mouvements : s'il y en a quelqu'un qui domine en moi, ce doit être assurément l'ambition; et quoiqu'elle ne paroisse pas, mon cœur sait bien que c'est le plus grand tourment de ma vie. Je ne connois rien de si grand ni de si doux que de s'agrandir. Je ne pardonne pas davantage à un homme de se contenter du rang où il est né, qu'à un nain de se contenter de la taille qu'il a reçue en venant au monde. Et la nature, qui prend sa croissance avec le temps, inspire et apprend aux belles âmes qu'il en doit aller de même de leurs fortunes. Je condamne cette vanité qui fait qu'on méprise autrui, qu'on se rengorge à chaque propos, et qu'on ne se remplit que de soi-même; mais j'ai de cette bonne opinion qui bannit la mauvaise honte et qui donne une utile confiance en sa vertu et en son bonheur. Je suis bonne amie, assez empressée, et ne manque jamais à aucun devoir essentiel de l'exacte amitié; mais aussi quand on m'y manque et que j'en prévois la moindre froideur, je romps un peu brusquement, et il me prend une fierté d'imprévu qui fait que je n'en cherche point d'éclaircissements et que je ne puis m'abaisser à faire des plaintes. Je ne pense pas avoir le cœur trop tendre, mais je l'ai reconnoissant, et je n'ai pas la force de haïr ceux

qui m'aiment. Si la vertu blême et hérissée s'y oppose, la mienne ne s'y oppose pas, et ma raison veut bien que je sois sensible à l'amitié sincère et constante; mais elle ne fut jamais d'avis de souffrir autre chose dans mon cœur ni dans celui des gens qui m'approchent. Voilà mon portrait en petit dont vous ornerez, s'il vous plaît, votre cassette; mais le voici encore en petit où je me reconnois mieux, et je vous prie d'en charger votre mémoire; mais je ne suis ni si belle ni si spirituelle que l'on diroit bien; mais je suis plus votre servante et votre amie que je ne puis dire. Adieu!

XXXII

PORTRAIT DE MADAME DE CHAVIGNY

SOUS LE NOM D'IRIS [1].

Ce fut un jour tissu d'or et de soie
Que l'Amour en naissant ne pleura que de joie
Sur les jardins fleuris de verdure émaillés,
Les cieux furent d'accord avecque le zéphire
Que pour ne point troubler son florissant empire
On n'ouït que le chant des oiseaux réveillés.

L'Amour couché sur des tapis de roses
Entre mille autres fleurs nouvellement écloses
Reposoit doucement dans les bras du sommeil,
Avec lui reposoient et ses traits et ses flammes;

1. Ce portrait est écrit par l'abbé Cotin : *Poésies galantes*; Paris, Loison, 1678, p. 408. Nous rétablissons le texte d'après cette édition; les variantes n'ont d'ailleurs, sauf celle que nous reproduisons, aucune importance. — On ne connait pas la date de la naissance de l'abbé Cotin; il mourut en 1682. (Voyez *Précieux et Précieuses*, par M. Ch. L. Livet.)

Son flambeau sans s'éteindre et sans brûler les âmes
Luisoit innocemment ainsi que le soleil.

Que ce grand jour fut un jour favorable
Où je vis les beaux yeux d'Iris incomparable
Par les dons de l'esprit et les grâces du corps!
Ses beaux yeux éclairoient son palais magnifique
Où présida longtemps la fortune publique [1]
Et leur seule beauté passoit tous les trésors.

Parmi les fleurs qui portoient son image,
Un peuple d'orangers qui lui rendoit hommage
Entretenoit pour elle un éternel printemps;
Les eaux de la fontaine aux astres élancées
En perles retomboient sur les feuilles pressées
Et couronnoient Iris de rayons éclatants.

La troupe ensemble et charmante et plaintive,
Les rossignols parloient de la foule captive
De tant d'adorateurs par Iris rebutés [2];
Echo qui les ouït en redisoit l'histoire:
Elle crut se venger et reprendre la gloire
De savoir à son tour des hommes maltraités.

Vous le savez, ô Nymphes de la Seine:
Ni le pompeux éclat d'une jeunesse vaine
Des biens de la nature et des présents du sort,
Ni l'agréable erreur d'un fécond hyménée [3]
A de nouveaux liens ne l'ont pas destinée,
Et Daphnis en son cœur vit même après sa mort.

1. M. de Chavigny était surintendant des finances.

2. Variante :

Qu'en sa plus grande gloire on vit aux pieds d'Iris.
Ils chantoient les honneurs de sa foi conjugale,
Son adresse innocente et sa conduite égale,
Et des veuves du siècle ils lui donnoient le prix.

3. Madame de Chavigny a eu en effet six fils et sept filles.

Ce cher époux vit encore en son âme
Et sous la cendre encore immortelle est la flamme
Dont la chaste Vénus alluma le flambeau;
Il vit, malgré la Parque, au fond de sa pensée,
La gloire de son nom n'en peut être effacée
Et s'y conserve entière, en dépit du tombeau,

De ses desseins, Iris dépositaire
Pouvoit également les savoir et les faire,
Et ne s'aveugler pas de sa prospérité.
Quand le sort inconstant eut changé de visage,
Elle eut le même esprit et le même courage,
Et son cœur fut plus grand que son adversité [1].

Elle sait voir et mépriser le monde,
Sur ses charmes légers son espoir ne se fonde;
Loin de la vanité le solide lui plaît,
Son humeur est active et n'est pas violente,
Sa maison est pompeuse [2] et n'est pas insolente,
Et l'honneur véritable est tout son intérêt.

Fasse le ciel que pour sa récompense,
Le temps qui détruit tout de ses lois la dispense,
Respecte sa fortune et n'ose la toucher;
Et que tant de mortels de qui l'âme incertaine
Pour trouver la vertu se donne tant de peine
En voyant ce portrait cessent de la chercher.

[Anne, fille de M. Phelipeaux de Villesavin, née en 1618, veuve en 1652 de Léon Le Bouthillier, comte de Chavigny, fils du surintendant des finances, surintendant lui-même avant Fouquet, et neveu de l'abbé de Rancé; elle mourut en 1694. Un de ses fils épousa en 1658 Élisabeth Bossuet, et fut secrétaire d'État.]

1. Elle perdit son mari en 1652.

2. Somaize cite la ruelle de *Chrysolis* (c'est-à-dire madame de Chavigny) comme une des plus célèbres de Paris : elle demeurait près de la place Royale.

XXXIII

PORTRAIT DE Mme LA MARQUISE DE KERGEN

FAIT PAR ELLE-MÊME.

Vous ne pouviez, ma chère cousine, donner de preuve plus certaine de l'amitié que vous me faites l'honneur d'avoir pour moi, que de demander mon portrait. Ce n'est que par elle seulement qu'un pareil souhait se peut faire. Ne m'étant donc plus permis d'en douter, et n'ayant rien à désirer au delà, je ne m'amuserai point à emprunter de l'art pour vous plaire ce que la nature m'a dénié, puisque, grâce à mon étoile, j'y réussis avec tous mes défauts. Je réserverai donc à une autre occasion le secours que j'eusse infailliblement tiré de la civilité de MM. les Beaubruns [1], pour les déguiser et vous donner moi-même ma peinture au naturel, en vous représentant un front serré, marque de grand jugement; de grosses joues et un menton pointu, qui composent ensemble un tour de visage d'un agrément que vous pouvez imaginer; de petits yeux noirs, ronds, fort mélancoliques et qui ne disent rien; une bouche qui n'en apprend pas davantage, que la nature n'a formée que par la nécessité de conserver son ouvrage. et non pas pour le plaisir des yeux et des oreilles, qui a fait un divorce éternel avec les ris et les agréments; aussi est-elle si pâle qu'elle en fait pitié. Le reste du teint ne l'est pas tant, et il s'y mêle un coloris qui ne doit pas déplaire à ceux qui aiment la diversité: car c'est un mélange de toutes les couleurs, à la réserve de l'incarnat et du blanc, qui ne conviendroient pas à l'âge. Il seroit mal à propos qu'un portrait montrât les dents, et de peu de respect pour vous de dire que celle que vous aimez n'en a que des fragments.

1. Voir page 67.

Passons donc légèrement là-dessus, et venons au reste, qui est fort peu de chose, et vous vous contenterez bien de le voir à mi-corps; je ne me résoudrois pas d'en donner davantage, ne sachant pas faire la draperie quoiqu'on m'en ait donné de belles leçons depuis peu de temps [1]; mais elles viennent de personnes inimitables, outre que j'ai déjà l'imagination fort ennuyée de cette ébauche; il faut donc achever par la taille, qui n'est ni grande ni petite, mais si cassée qu'elle s'accommoderoit volontiers des vieux corps de jupe de feu madame de Lansac [2], sans qu'on s'aperçût qu'ils fussent empruntés, si l'étoffe en étoit plus nouvelle de quatre ou cinq ans; mais au lieu que les autres donnent des ombres à leurs portraits, je veux donner jour au mien et le faire éclater par les belles qualités de l'âme et de l'esprit. Ceux qui savent que vous m'aimez le connoissent par la foi; et tout le monde admire ma fidélité à conserver pour vous toute seule ces rares trésors. Les chartreux me le cèdent pour le silence. Ma complaisance est si grande que, pour éviter d'entrer en contestation, je ne prends nulle part à la conversation; mais par une joie forcée qui paroît sur mon visage, je donne des marques de la violence que je me fais pour la compagnie, qui m'en sait beaucoup de gré. J'ai encore la prudence de n'interrompre personne dans les discours. Ceux que je fais n'étourdissent point les gens; et pour m'imposer une nécessité d'être secrète, je ne pénètre jamais dans ce qui se dit pour peu qu'on veuille être obscur et délicat. Si on m'adresse la parole, je réponds avec mûre délibération, après y avoir bien et longtemps pensé; aussi ne me peut-on soupçonner de manquer à la mienne, me voyant dégager si exactement celle que mes parrains ont donnée pour

1. Jeu de mots : *la draperie* c'est la médisance.

2. La marquise douairière de Lansac, fille du maréchal de Souvré, gouvernante de Louis XIV à sa naissance.

moi de renoncer aux pompes et aux vanités du monde. La curiosité si naturelle à celles de mon sexe ne peut rien sur mon esprit. Je ne sais rien, je n'ai rien appris ni rien découvert : l'ambition aussi peu ; je ne prétends à rien et ne fais aucune usurpation ; ma patience est éprouvée et résiste à la moquerie et au mépris de certaines gens sans en être émue. J'aime mon indigence et ne veux point du bien d'autrui ; je n'entreprends point sur le prochain et ne veux acquérir et conserver que ce qui m'appartient. Ne jugez-vous pas que c'est le royaume des cieux? Je ne dis rien de mon cœur : car quoique je le sente assez bien placé et en une situation inébranlable, il n'est pas d'assez grand poids pour en faire mention ; et puis le chemin qui y mène est si peu fréquenté et si difficile à tenir qu'on a bien plus tôt fait de le laisser là que de l'aller chercher. Au reste, vous le connoissez mieux que moi, et puisque vous aimez assez la solitude pour que le séjour ne vous en déplaise pas, il me suffit et je serai fort aise de n'en pas exposer la simplicité aux yeux du public, car elle n'est plus en usage. Aussi n'est-ce point son approbation que je cherche, et je suis si satisfaite de ma personne telle que je la viens de peindre, puisqu'elle vous agrée, que je ne me changerois pas pour une autre, fût-elle bien jeune et spirituelle, si vous ne lui aviez devant donné votre approbation ; car nous sommes dans un siècle où je vois que la fortune l'emporte sur le mérite. Si vous vous obstinez encore à avoir un portrait flatté de moi pour excuser vers la postérité les erreurs de votre amitié, MM. les Beaubruns m'ont promis, ce jour, de satisfaire votre caprice ; mais pensez que ce sont vingt pistoles les grands, seize les médiocres et autant les petits ; qu'on ne peut pas faire une plus folle dépense ; et en celui-ci où vous me connoîtrez très-parfaitement, il n'y a que pour deux deniers d'encre et de papier ; car la main de l'ouvrière n'est ni assez délicate, ni assez hardie pour être comparée à quelque chose.

[Nous n'avons pu encore recueillir de renseignements sur madame de Kergen. Nous ne trouvons à cette époque qu'une dame Renée de Kerverder, dame de Kergent, mariée en 1664 à M. de Coëtlogon-Kerberco.

XXXIV

PORTRAIT DE MADAME LA MARQUISE DE RICHELIEU

Marquise en qui le ciel a mis
Tout ce qu'il donne à ses amis,
Un cœur noble, une âme héroïque,
Un esprit grand et pacifique,
Une humeur douce, un air charmant,
Prudence, adresse et jugement,
Et mille qualités sublimes
Qui méritent plus que mes rimes.
Pour vous régaler de nouveau
Je fais de ma plume un pinceau;
Et quoique jamais en peinture
Je n'aie formé de figure,
Je crois connoître assez cet art
Pour vous pouvoir peindre sans fard;
Ce portrait que je vous dédie
N'est toutefois qu'une copie
D'un véritable original
Qui ne vous ressemble pas mal.

Ceci fera l'effet d'une aventure assez surprenante, si l'on m'en veut croire. Hier, sur la brune, me promenant dans un grand parc, réfléchissant à je ne sais quoi, après plusieurs tours d'allées, étant parvenu au milieu d'une fort belle route, je me trouvai environné d'une grande lumière. J'en demeurai surpris, mais je le fus bien davantage quand je vis paroître deux femmes dont la démarche étoit grave et majestueuse et les vêtements superbes; elles avoient pour contenance dans leur main droite une ba-

guette et un livre à la gauche. Étant un peu remis de mon étonnement je les considérai et les pris d'abord pour quelques fées, en quoi je ne me trompai de guère; car l'une m'ayant envisagé me dit d'un air fier : « Ne crains rien, je suis Armide. » Et l'autre : « Rassure tes esprits, je suis Félicie. »

A ces mots je tremblai, m'imaginant qu'elles m'alloient transporter dans les espaces imaginaires sur le cheval de Pacolet ou sur quelque dragon volant. Cela n'arriva pourtant pas, et si je vis quelque chose plus rare, et voici comme quoi. Ces deux grandes magiciennes m'ayant mis au milieu d'elles commencèrent à m'apprendre pourquoi elles étaient venues en ce lieu.

ARMIDE. Mortel, demeure et considère
Ce qui va paroître à tes yeux,
Tu trouveras de quoi te satisfaire,
C'est le vouloir des dieux.

FÉLICIE. Tu trouveras de quoi tirer une peinture
Qui fera voir à la postérité
Une grandeur illustre et présente et future,
Ainsi les dieux l'ont arrêté.

ARMIDE. D'une jeune merveille
La grâce sans pareille
En fournira les traits;
Et par des méthodes nouvelles,
Apollon, mieux que le fameux Apelles,
Finira ces portraits.

FÉLICIE. Vois d'un œil assuré ce tableau prophétique,
Remarques-en le dessin glorieux,
Et d'un esprit judicieux
Soutiens son prix d'un discours magnifique.

A peine ce dernier avis fut-il achevé que ces femmes, observant certaines symétries en leurs actions et faisant quelques démonstrations de leurs baguettes, changèrent

cet endroit en un superbe salon à l'italienne, tel que peut être celui de Gentilly [1]. Ce fut là que je vis les merveilles dont je vais vous entretenir. La somptuosité de ce lieu étoit relevée par quelques degrés de porphyre et de jaspe sur lesquels s'élevoit une petite colonne de matière admirable qui portoit en façon d'un buste un grand tableau couvert d'un rideau fort riche. Il étoit soutenu par deux déesses que je reconnus pour être l'une la Gloire et l'autre la Vertu; et deux degrés plus bas étoit la Renommée. Ce fut elle qui me parla la première en ces termes :

Je suis celle de qui la voix
Peut immortaliser les princes et les rois;
L'on me connoît sur la terre et sur l'onde,
Le mérite des grands me donne de l'emploi.
Et tu vois devant toi
De quoi me faire aller par tous les coins du monde.
Tu verras dessous ce rideau,
Sans abuser tes sens, un merveilleux tableau;
L'objet en est charmant, la peinture en est belle,
D'un coloris brillant le visage est formé
Et paroît entouré
D'une grâce que l'art rend toute naturelle;
Les yeux sont si bien imités
Qu'on voit de ce tableau sortir mille clartés;
Ses lèvres sont aussi d'une si vive touche
Qu'il semble en les voyant qu'elles se vont mouvoir
Pour nous donner à voir
Des perles que nature enferme dans la bouche;
D'un air modeste et sérieux
L'on voit dessus le front voltiger des cheveux
Bruns comme ces deux arcs qui couvrent les paupières;
Et parmi les noirceurs, la blancheur de ce front
Rend un éclat si prompt
Qu'on voit pâlir d'ailleurs les plus grandes lumières;
D'un héros jeune et valeureux
Cette jeune beauté s'assujettit les vœux;

1. André Duchesne cite à Gentilly deux maisons de plaisance, l'une à M. de Maisons, l'autre à M. de Saint-Germain.

Amour, qui la suivoit, étoit aussi pour elle,
Lorsque pour rendre égal le parti du héros
Hymen vient à propos
Qui les joignit tous deux d'une chaine éternelle.

Ici finit le discours de la Renommée, pendant lequel je brûlois d'une impatience incroyable; mais soudain la Gloire tira le rideau. Pourrai-je ici, madame, dire avec combien d'admiration je regardai ce portrait, vous y voyant si bien représentée? Jamais rien ne peut avoir été tiré avec tant de naïveté. Vous sembliez marcher et votre contenance étoit telle que vous pouvoit obliger de l'avoir un autre petit portrait que vous teniez de la main droite; c'étoit celui de M. le marquis, votre époux. Comme je le considérois, la Gloire se tourna vers moi et me dit :

« N'en doute point, c'est lui. »

A quoi la Vertu ajouta :

« Peux-tu le méconnoître en nous voyant ici? »

Le plaisir que cela me donna ne se peut exprimer; je le goûtois avec tant de délices, que dans cet agréable saisissement je ne m'aperçus point comme quoi tout cela avait disparu. Enfin je me retrouvai dans cette belle route où cette agréable aventure avait commencé. Je crois que cette conclusion a été un effet des puissances de la magie; car Armide et Félicie ne m'avoient point quitté jusque-là.

[Jeanne-Baptiste de Beauvais, fille de Pierre, seigneur de Gentilly, et de Henriette Bélier, première femme de chambre de la reine Anne d'Autriche, mariée le 6 novembre 1652 à Jean-Baptiste Armand de Vignerod du Plessis, marquis de Richelieu, frère cadet du premier duc de Richelieu après le cardinal, lieutenant général, gouverneur du Havre, capitaine de Versailles, mort le 11 avril 1662; elle mourut âgée de 26 ans, le 30 avril 1663. — Voyez sur la marquise de Richelieu les *Mémoires* de Mlle de Montpensier, et sur sa mère, Saint-Simon, l'*Histoire amoureuse des Gaules* et les principaux mémoires du temps.]

XXXV

PORTRAIT DE Mme LA MARQUISE DU FRESNOY

FAIT PAR ELLE-MÊME.

Le moyen de vous refuser une chose que vous souhaitez et de ne vous donner pas mon portrait, après m'être donnée moi-même à vous? Il vous coûte déjà plus que l'original, puisqu'il vous coûte un souhait. Vous lui faites trop de grâces, madame, et je pense que j'en serai jalouse, moi qui ne l'ai jamais été; mais je ne serai pas assez ingrate pour ne le mettre pas dans vos mains après qu'elles ont si admirablement fait le vôtre, et qu'elles m'en ont fait un présent que je conserve chèrement et que je ne regarderai jamais sans une nouvelle joie. Je ne suis ni d'une médiocre, ni déliée, ni grossière taille, mais plus d'embonpoint me feroit peur. J'ai le port haut, l'abord sérieux et doux, et l'air fier sans l'avoir mélancolique; le visage un peu long, le teint blanc, uni et animé de ce bel incarnat qui anime les roses; et étant blonde avec cela, je suis d'un éclat sans vanité à parer assez bien une portière au cours [1] et un fauteuil dans une assemblée [2]; les yeux vifs et pleins d'un feu qui n'est pas moins beau qu'il est dangereux; ils sont brillants, mais nullement passionnés, plus propres à témoigner du dédain que de la langueur : ils ne sont ni trop grands ni trop radoucis; mais je leur sais si bon gré d'inspirer du respect et de la retenue aux gens, que je leur pardonne aisément tous leurs défauts. J'ai la bouche petite, mais un peu plate; les dents nettes et en-

1. C'est-à-dire la porte d'un carrosse, l'endroit où l'on était le plus en vue.

2. Fauteuil, siége réservé aux dames les plus qualifiées dans les réunions.

tières, le menton trop avancé, la gorge blanche et taillée d'une manière que j'en suis assez contente: mes bras et mes mains sont de la même source, témoin un madrigal qui me l'a dit fort galamment.

Pour ce qui est de mon esprit, on voit dans mes yeux quel est mon caractère, et il leur est encore semblable en cela, qu'il voit mieux les autres choses que soi-même. Il sait le monde comme s'il l'avoit fait; il aime fort les jolis vers et les pièces galantes, et s'il ne se mêle point d'en faire, il en sait juger assez délicatement; et c'étoit déjà ma passion, quand je n'étois pas capable des autres. Quoi qu'il en soit, je me loue assez pour ce qui regarde l'essentiel de ma conduite S'il n'est adroit pour me tirer finement d'une passe délicate et dangereuse, il est assez sage pour ne m'y engager pas. Il craint tout ce qui s'appelle affaire; et quelque douceur qu'il s'imagine à se laisser aller à un juste ressentiment quand on en a, ou à un doux penchant quand il en vient, il en trouve encore plus dans le repos; et il regarde la paix domestique comme la santé, qui n'est pas à la vérité un plaisir sensible, mais qui est néanmoins le fondement et la source de tous les autres. Enfin, quand je ne l'estimerois pas pour lui-même, j'en ferois cas pour les maximes dont il est rempli. Il est persuadé qu'il n'y a rien de si beau dans le monde que l'honneur; qu'il en faut avoir, quoi qu'il en coûte; que c'est un tyran qui doit régler toutes nos actions; une idole à qui il faut sacrifier toutes choses; qu'il ne suffit pas d'avoir de la vertu, qu'il en faut encore avoir la réputation, qui seule sait établir une félicité durable et hardie, qui vaut mille fois mieux que les fausses joies timides et dérobées qui ne charment que celles qui n'y pensent pas, et qui sont comme ces petits feux de terre qui luisent les nuits comme des étoiles, mais qui font horreur au jour comme de sales insectes. Je m'en demande pardon, mais j'ai l'humeur un peu inégale, quelquefois triste, abattue, mais le plus souvent

portée au plaisir et à la joie ; un peu froide et gênée dans les conversations sérieuses, et d'un assez grand divertissement quand je suis avec mes bonnes amies, aimant la musique et les fêtes agréables, et tellement sensible aux honnêtes plaisirs, que si je m'en croyois, je serois huit jours comme si j'en avois manqué un de me divertir, et l'image d'un plaisir perdu me reviendroit sans cesse et m'inquiéteroit au milieu des plaisirs mêmes. J'aime le monde et la ville à un point, que j'en souffre plus aisément le tumulte et la cohue que la tranquillité et la solitude de la campagne, et les nouvelles connoissances encore davantage que les vieux arbres de la terre. On m'a reproché quelquefois une certaine sécheresse de reconnoissance et de sensibilité pour ceux qui s'empressent pour moi. Mais à dire vrai, c'est plutôt paresse et absence de cœur, our ainsi parler, que dureté et sécheresse.

Pour ce qui est de l'âme, je l'ai essentiellement bonne, incapable d'une bassesse, ennemie de la médisance. Je n'abandonne point mes amis absents aux railleries qu'on en fait. Je me cache à moi-même leurs défauts, et je suis comme ces amants qui, à force de regarder un objet, n'en voient point les difformités, et qui veulent justifier leurs passions par un mérite extraordinaire, qui n'est souvent que dans les yeux. Je ne dis du mal de personne, et vous voyez par mon portrait que je sais mieux flatter que médire. J'ai toujours eu l'ambition de paroître; le grand éclat me donne dans la vue, et je cours sans cesse après la gloire, cette vaine et illustre chimère des esprits. Je crains étrangement le monde, le moindre bruit me fait peur, et je ne me suis jamais mise au-dessus de rien. Au reste, mon principal soin est celui de me faire une principale amie à qui je donne presque tous mes soins; je veux qu'elle soit de toutes mes parties; et quand cela n'est pas, je cours lui en dire la raison et lui conter les mécontentements que j'ai eus en son absence : pour mes vérita-

bles chagrins, j'en suis seule confidente; et soit vanité ou discrétion, je ne prends guère mon ton plaintif. Si elle veut rompre sur quelque brouillerie, je l'apaise, je tiens bon, je me désespère. Quant à la tendresse doucereuse, je vous assure que mon âme n'y est guère tournée, et que j'aurois plutôt besoin de ma raison pour en sentir que pour m'en défendre. Le jeune Tyrcis même, qui a fait mourir une belle nymphe qu'il a immortalisée par ses élégies, ne m'en feroit pas dédire. Je n'ai que faire pour cela des conseils de la sage Daphné, et mon cœur ressemble à ces places heureusement situées qui se défendent d'elles-mêmes et qui ne peuvent jamais tomber qu'au pouvoir de leurs légitimes maîtres. Il n'y a que vous, madame, qui m'avez appris qu'on les pouvoit surprendre; et aimant ma gloire et mon repos autant que je fais, j'ai bien à remercier Dieu de m'avoir fait naître de votre sexe. Adieu.

[Léonore de Tusteau, baronne de Sautour, mariée en 1658 à Achille-Léonor, marquis du Fresnoy, maréchal de camp et conseiller d'État : elle a été souvent chansonnée. Somaize dit à son sujet : « *Felixane* est une précieuse de qualité qui est célèbre par la quantité de portraits que l'on voit de sa façon. » Ce renseignement nous porte à penser que c'est à elle qu'on pourrait attribuer sans doute une partie de ceux publiés ici sans nom d'auteur.]

XXXVI

PORTRAIT DE MADAME LA COMTESSE DE VIVONNE

Personne n'est si capable de faire le portrait de madame de Vivonne avec ses naturels agréments, et d'y donner le dernier tour, qu'elle-même, si elle y vouloit employer quelque loisir [1]. Mais sa fausse humilité et les bienséances

1. Madame de Vivonne avait environ dix-sept ans à ce moment.

inséparables de sa personne veulent ici la dispenser de dire le bien que tout le monde remarque en elle, pour être moins suspect dans une bouche désintéressée. Pour commencer son portrait je dirai, avec plus de sévérité que de politesse, que sa taille est un peu plus petite que celles que communément on appelle moyennes. Mais elle est si proportionnée, que le plus délicat en cette matière n'y pourroit pas remarquer le moindre défaut. Si Dieu l'avoit faite un peu plus grande, cela n'y déplairoit pas, mais peut-être n'en seroit-elle pas plus agréable. Ses cheveux blonds, s'humiliant plus que son humeur, lui baisent sans contrainte le genou ; et ils sont si doux et si pliants, qu'on en fait ce que l'on veut. Ses yeux sont bien fendus, bleus et admirablement beaux, plus propres à donner de l'amour que son cœur d'en prendre. Ceci soit dit en passant pour faire connoître aux courtisans le danger qu'il y a de lui conter fleurettes publiques ou secrètes. Elle ne reçoit les unes et les autres qu'avec aigreur, et ne leur prête jamais l'oreille qu'elle n'y soit obligée par quelque civilité : son teint, sur lequel les lis sont un peu plus profusément semés que les roses, est des plus délicats de la cour. Le tour de son visage est admirable. Je ne saurois assurer si c'est une beauté grecque ou romaine ; mais, sans crainte d'être censuré, je puis bien dire qu'elle participe à toutes deux. Sa bouche est petite et fort bien proportionnée au reste de son visage. Elle a la main plus belle d'un tiers que toutes les dames dont j'ai vu les portraits ; et pour ne rien diminuer de la beauté de sa gorge, il la faut comparer à cette Vénus si artistement portraite et tant estimée des anciens Grecs. Pour de l'esprit, elle en a du galant et du sérieux, du poli et de celui qu'on appelle du monde. J'oubliois celui qui est éloigné de la cour, je veux dire de l'esprit chrétien. Ce qui fait qu'elle lit indifféremment tantôt les romans et quelquefois des livres de piété. La lecture des premiers est mieux à son goût et lui est

moins ennuyeuse; mais elle ne lui empêche pas de vivre aussi moralement et beaucoup plus chrétiennement qu'un philosophe, et que sa vertu irrépréhensible ne se fasse aussi bien et plus ponctuellement admirer dans les assemblées de dévotion que sa galanterie parmi les bals et comédies. Elle aime la cour et ses charmes quand son mari en fait partie. Mais s'il est éloigné ou qu'il soit hors de Paris, elle préfère la campagne à tout ce qui pourroit rester d'agréable dans les plus galantes et les plus précieuses conversations. Les jeux auxquels toutes les dames de sa qualité se plaisent ne lui sont point inconnus. Elle en aime le divertissement plus que l'intérêt. J'ai même appris qu'elle n'étoit pas la première à mettre une raillerie sur le tapis, mais qu'elle étoit celle de toutes qui y prenoit le plus de plaisir et qui en sait le plus adroitement discourir. Quoiqu'elle n'emploie pas la plus forte partie de la nuit à ces sortes de divertissements, comme font quelques dames de la cour, je vous dirai pourtant que le jour est déjà grand par tout le monde, que le soleil n'est pas encore levé dans le superbe palais d'Avaux [1]: je veux dire qu'elle aime naturellement à dormir. Je ne sais si l'on doit appeler cela paresse ou dormir à la mode. Sa conversation est fort agréable aux personnes d'esprit; et quand on lui rend visite, elle est si capable d'entretenir son monde, que les plus critiques mêmes en sortent contents; mais, si je ne me trompe, on s'ennuie moins de l'entendre jouer du clavecin que de l'ouïr parler italien. Aussi ne se pique-t-elle pas d'y être bien raffinée. Comme elle a l'esprit vif, aussi est-elle naturellement prompte et fort sensible aux moindres injures; cela provient de son humeur

1. L'hôtel d'Avaux appartenait aux de Mesmes, dont une branche fut celle des de Mesmes d'Avaux. Il était situé rue Sainte-Avoie. Le président de Mesmes, qui avait acheté cet hôtel, ancien hôtel Montmorency, y fit faire de grandes réparations sur les dessins de Bullet et de Boffrand. Law y établit par la suite ses bureaux.

fière et généreuse, qui l'emporte sur l'humilité. Enfin elle est affable; elle est civile, et en cela héritière de ses ancêtres, comme aussi de beaucoup d'autres qualités qui l'accompagnent partout. Voilà une bonne partie de son portrait : je laisse à l'achever à ceux dont le pinceau est plus délicat que le mien, pour le mettre en son dernier lustre et lui donner cette miniature si plaisante à la cour; mais peut-être ne sera-t-il pas si naturel.

[Antoinette-Louise de Mesmes, fille unique d'Henri, seigneur de Roissy, président au parlement de Paris, et de Marie de la Vallée-Fossey d'Éverly, mariée en 1655 à Louis-Victor de Rochechouart, comte, puis duc de Mortemart et de Vivonne, vice-amiral; morte en 1709, âgée de 68 ans.

Très-débauché, M. de Vivonne fut l'un des gentilshommes les plus spirituels de la cour de Louis XIV, l'un des grands protecteurs des gens de lettres : il mourut en 1688.]

XXXVII

PORTRAIT DE MADAME LA COMTESSE DE LA MARCK.

La beauté est une chose si extraordinaire et si surprenante, que l'on peut dire avec justice que c'est un rayon de la Divinité, capable non-seulement de ravir nos yeux et nos esprits, mais de les élever jusqu'à l'amour et l'admiration de celui qui en est l'auteur. Il ne faut pas s'étonner si elle triomphe des cœurs et des volontés, si elle imprime tant de respect et de vénération, puisqu'elle est faite pour régner en tous lieux. La vôtre, madame, quoique l'on dise qu'elle n'est pas encore à sa dernière perfection, ne faisant que de naître, vous a déjà persuadé cette vérité, et vous en persuadera encore mieux avec le temps. Chacun s'aperçoit qu'elle prend tous les jours de nouvelles

forces, et qu'enfin il faudra se résoudre, en s'exposant à vos yeux, à quelque embrasement ou quelque langueur mortelle, si vous n'avez la bonté de retenir ou de modérer la violence de tant de charmes, soit du corps, soit de l'esprit. Pour parler de quelques-uns, il faut commencer par votre taille, qui est si noble et si bien prise, pour n'être pas des plus grandes, qu'on n'y peut rien souhaiter. Vous avez je ne sais quoi de grand et de relevé dans la mine, qui vous donne l'air que doit avoir une personne de votre qualité. Vos cheveux sont noirs et déliés, fort propres à servir d'ornement à votre visage, dont le teint, quoiqu'il n'ait pas le dernier éclat de la blancheur, ne laisse pas d'être si lustré et si uni qu'on peut dire qu'il est parfaitement beau. On ne voit dans vos yeux que du blanc et du noir. Ces deux couleurs ensemble forment un éclat extraordinaire. Ils sont placés à la fleur de tête et brillent d'un feu si pénétrant qu'on n'ose soutenir leurs regards, quoique ménagés avec toute la douceur et toute la modestie possibles sans affectation. Votre bouche est fort belle et l'on n'y peut rien trouver à redire, sinon qu'elle ne découvre pas assez ses deux rangées de dents blanches comme des perles. Vous avez la gorge bien taillée et pleine d'un embonpoint comme il faut; vos bras et vos mains sont admirables; mais ce n'est pas assez, je trouve que les charmes de votre esprit surpassent encore ceux de votre beauté; jamais il n'y en a eu de plus fait ni de plus avancé en une jeunesse comme la vôtre. Vous comprenez facilement toutes choses et en dites fort bien votre avis. Vous parlez et entendez la langue italienne; votre humeur n'est ni trop gaie ni trop sérieuse, mais toujours accommodante et aisée, familière et fort égale; ce qui est le plus rare à votre sexe. Tout ce que je viens de dire n'est pas ce qui vous rend encore plus aimable. Cette bonté infinie qui embrasse toutes les autres vertus, et que vous faites paroître sans étude dans toutes vos actions, vous rend incomparable, vous

êtes si généreuse et si bonne amie, que l'on juge avec équité que vous êtes née avec une inclination portée au bien. Vous êtes trop prudente et trop avisée pour une personne de votre âge; mais l'éloignement que vous avez de toute sorte de gloire et de vanité fait une perfection si rare, qu'après celle-là il n'y a plus rien à penser ni à dire.

[Jeanne de Saveuse, fille unique de Henri, baron de Cardonnois, et de Madeleine Viole, mariée en 1657 à Henri Robert Échallart, comte (par substitution) de la Marck et de Braine, maréchal de camp, tué à la bataille de Consarbrick, le 11 août 1675.]

XXXVIII

PORTRAIT DE MADAME LA COMTESSE DE MAURE

Fait par M. le marquis de SOURDIS[1]

Envoyé à mademoiselle de Vandy[2].

Je ne puis m'empêcher de vous témoigner que j'ai été extrêmement étonné de ne pas voir le portrait de madame la comtesse de Maure parmi ceux qui ont été faits depuis peu. Je sais que la difficulté du sujet est capable d'arrêter

1. Charles d'Escoubleau, marquis de Sourdis, chevalier des ordres, né en 1596, mort le 21 décembre 1666, ayant épousé Isabelle de Montluc de Foix, princesse de Chabannais, fille d'Adrien de Montluc, seigneur de Montesquiou, et de Jeanne de Foix. Sur M. de Sourdis, voyez dans *la Société française au dix-septième siècle*, par M. V. Cousin, à l'appendice tome II, p. 355, une lettre adressée à madame de Maure par madame Cornuel, qui y fait un piquant portrait du marquis.

2. Catherine d'Aspremont, fille de René d'Aspremont et de Louise de Joyeuse-Grandpré, dame d'honneur de Mademoiselle et sœur de M. de Vandy, auquel Tallemant consacre une de ses plus fortes historiettes. Mademoiselle de Vandy était cousine de madame de Maure. (Voyez dans *Madame de Sablé*, 2e édition, Appendice, p. 441.)

ce dessein, mais l'excellence en doit donner envie, et il y a plaisir à dire comme le Cid :

Et pour mon coup d'essai je veux un coup de maître.

N'étant pas d'humeur à blâmer personne, je ne puis aussi excuser les peintres qui m'ont précédé, qu'en me persuadant qu'ils m'ont réservé ce portrait à faire à cause de quelque connoissance qu'on me donne en cet art au-dessus du commun.

Ce n'étoit point la difficulté de peindre les traits du visage d'Alexandre qui faisoit qu'il n'étoit permis qu'à Apelles d'en faire le portrait; mais c'est qu'Apelles étoit excellent en la connoissance de la physionomie, et que lui seul savoit donner cet air héroïque qui marquoit les grandes et rares qualités de l'âme d'Alexandre. Je ne prétends pas entreprendre ce portrait sur ma suffisance, que je connois être fort médiocre, mais sur quelque connoissance particulière que j'ai de la physionomie, laquelle m'a donné moyen de remarquer en la personne de madame la comtesse de Maure cet air héroïque qui faisoit en l'ancienne Rome autant de rois que de citoyens romains; aussi son extraction est-elle de ce pays si fertile en grands personnages, qu'ils servent encore à présent dans toutes les parties du monde d'un modèle de la vraie générosité et de toutes les autres vertus ; et dans un siècle dépourvu de ces âmes extraordinaires, la fortune sans doute nous a donné madame la comtesse de Maure pour nous faire comprendre qu'une ville qui se pouvoit vanter de porter si grande quantité de personnes héroïques étoit à juste titre maîtresse de tout le monde.

Pour ne pas tomber dans la faute de certains peintres qui commencent leurs ouvrages par les moindres parties et qui réservent les principales pour la fin, je commencerai ma peinture par les qualités de l'âme, qui sont les plus excellentes parties, et qui ont toujours été estimées

telles par madame la comtesse de Maure, laquelle n'a considéré son corps qu'autant qu'il a été nécessaire pour exercer les fonctions de son âme, quoiqu'il ait toujours été admiré de tous ceux qui l'ont vu.

Sa générosité seroit plus universellement admirée, si elle étoit moindre; mais le siècle est si éloigné de cette vertu, qu'il ne peut connoître et admirer assez la perfection et le souverain degré où celle de madame la comtesse de Maure est parvenue. Sa libéralité a quelquefois égalé celle des souverains en la grandeur des dons, et les surpasse toujours en la manière de les distribuer, et au soin qu'elle prend de les cacher; et ce qui est d'autant plus rare, que la libéralité est quasi toujours accompagnée de vanité, laquelle souvent même en est la cause.

Sa prudence a paru en tant de diverses rencontres[1], et paroît si ordinairement, que l'on doit dire que ce n'est plus une vertu en madame la comtesse de Maure, mais que c'est sa nature propre; et cela doit être tenu pour un miracle en une personne qui a les sentiments si vifs et si délicats, effets ordinaires d'un tempérament opposé à la prudence.

Sa piété et sa dévotion n'est pas, comme celle des autres femmes, fondée sur la nourriture et sur l'habitude seulement; elle est confirmée par le bon sens et par un raisonnement solide, qui établissent la véritable perfection chrétienne sans faste et sans superstition.

L'étendue de son esprit paroît en la capacité qu'elle a aux choses grandes et sérieuses, qui ne l'empêchent pas de s'appliquer aux médiocres et même aux petites, lorsque la compagnie l'oblige d'en parler; et cela est fort extraordinaire aux personnes de grand esprit, et principalement à celles de son sexe, qui méprisent souvent les choses mé-

1. Il est bon de comparer ce portrait au récit de Tallemant, lequel est peu d'accord avec tous ces éloges.

diocres, pour faire croire qu'elles ont un grand esprit, bien qu'en effet il soit petit.

Sa bonté est à tel excès, qu'elle est pour tout le monde, excepté pour elle, qui ne se considère qu'autant qu'elle est utile aux personnes qu'elle aime ; elle entre tellement dans les sentiments de ses amis qu'elle en est pénétrée, et s'y transforme entièrement.

Sa conduite en tout le cours de sa vie est la bonne et vraie marque de son jugement. Son imagination lui représente les espèces de toutes choses si claires et si nettes, qu'elle juge comme les anges en un moment et par un simple regard. Le don de discernement des choses, qui est le véritable fondement de la sagesse humaine, est en elle si juste et si exact, que ceux qui la connoissent en sont dans une admiration continuelle.

Je ne puis mieux exprimer son savoir, qu'en disant qu'à l'extrême vivacité de son esprit elle a ajouté une lecture continuelle, et qu'elle a une mémoire si heureuse, qu'elle n'a jamais oublié aucune chose de ce qu'elle a lu en françois, en italien et en espagnol.

Sa facilité à bien écrire sur toutes sortes de sujets est incroyable, et bien que la vitesse de sa plume éblouisse les yeux, elle ne peut néanmoins suivre la promptitude des conceptions de son esprit : la netteté et la politesse de son style seroient incomparables si madame de Longueville n'avoit jamais écrit [1].

Il est temps que je laisse aux autres peintres à travailler sur ce qui est le plus facile en leur art, qui est la représentation des linéaments de son visage, pourvu que l'éclat ne les éblouisse pas. Je dirai seulement que la nature lui a donné un corps digne de son âme, et que j'ai vu la blancheur de son teint effacer et ternir celle du satin blanc

1. Voir ces nombreuses lettres publiées par M. Cousin dans la 2e édition de *Madame de Sablé*.

et des jasmins dont elle portoit hardiment des guirlandes.

La nature, qui ne peut faire aucune chose parfaite, lui a donné une santé si délicate que, ne pouvant avoir le repos si nécessaire à la vie à ses heures ordinaires, elle est obligée de le recevoir à celles qu'il veut venir, ce qui l'empêche de régler l'ordre de sa vie à celui de la plus grande part des autres personnes; et on peut dire avec vérité que madame la comtesse de Maure seroit une personne parfaite, si elle pouvoit, comme le reste du monde, s'assujettir aux horloges [1].

[Anne Doni, fille d'Octavien, baron d'Attichy, ancien commis du partisan Adjacetti, et de Valence de Marillac, sœur du maréchal, mariée à Louis de Rochechouart, comte de Maure, grand sénéchal de Guyenne, et frère du premier duc de Mortemart; madame de Maure mourut en 1663 et son mari le 9 novembre 1669.

Il est malaisé de parler après M. Cousin de l'amie de madame de Sablé; elle figure sous le nom de princesse de Misnie, dans la *Princesse de Paphlagonie;* je renvoie donc à l'illustre historien de la société du dix-septième siècle.]

XXXIX

PORTRAIT DE M. LE MARQUIS D'ENTRAGUES

Fait par MADEMOISELLE.

Vous croyez peut-être que les peintres de ce temps n'oseroient faire votre portrait, de peur de vous fâcher en vous faisant des cheveux gris; vous vous trompez fort; car dans un temps où l'on est si hardi pour toutes choses, apparemment l'on ne vous craindra pas; cependant pour vous flatter un peu, il n'est pas qu'il n'y ait quelque ancien ta-

1. Tallemant nous explique ce passage : il nous apprend que madame de Maure « estoit la fille la plus desréglée du monde en fait de repas et de visites. »

bleau chez Ferdinand[1]; l'on s'en servira pour reprendre quelques traits de votre jeunesse, afin que les personnes qui vous ont vu en ce temps-là vous puissent aussi bien connoître que ceux qui vous voient présentement. Je m'en vas donc commencer.

Étant jeune, vous étiez bien fait, fort agréable et parfaitement galant; je ne sais si vous étiez discret; par la vivacité qui vous reste, l'on peut juger que vous étiez fort étourdi : je ne crois pas que vous en fussiez plus mal auprès des dames, parce que la qualité de coquette va souvent avec celle d'étourdi : ainsi le rapport de votre humeur avec celle des personnes avec qui vous pouviez faire amitié étoit une chose capable d'avancer promptement vos affaires. Je crois que vous étiez libéral et même prodigue, ce qui est d'un grand secours pour la galanterie; mais je ne sais si étant jeune vous étiez aussi grand seigneur que vous êtes maintenant : rarement l'on a toutes les joies ensemble, et ç'en sont deux bien grandes, que d'être jeune et d'être riche.

Je crois que vous étiez aussi brouillon et aussi querelleur que vous êtes maintenant pacifique; que vous aviez autant de querelles pour vous, et que vous en faisiez autant naître par vos inventions entre les dames, que vous en accordez maintenant entre les messieurs, et que vous en apaisez dans les familles.

Quant à la sincérité et à la bonne foi, elles sont nées avec vous; votre cœur est généreux, et votre âme aussi noble que votre naissance. Il est même facile de se persuader qu'en tout temps vous en avez donné des marques, et que vous avez toujours eu pour vos amis des sentiments aussi tendres que je vous en vois, et une aussi grande cordialité que j'en trouve en vous par ma propre expérience. Jamais ami n'a été si commode, et tous ceux qui ne sont point les

1. Voyez page 67.

vôtres doivent regarder cela comme un effet de leur malheureuse destinée; car il n'y eut jamais un homme aussi bon que vous. On connoîtra bien par ce que j'ai dit et par ce que je dois dire encore, que cette bonté est d'une trempe et d'une manière que l'on en doit autant aimer les effets que la louange. En vérité, un ami tel que vous est un trésor; vous avez tout l'esprit et toute la capacité qu'il faut avoir pour donner des avis quand on vous en demande, et toute la discrétion possible pour éviter d'en donner quand on ne vous en demande pas, ce qui est une chose très-délicate. Tout solides que soient vos conseils, vous les accompagnez de tant d'agréments, que quand l'on n'auroit rien qui obligeât à vous en demander, je crois que l'on se feroit des affaires pour avoir le plaisir de s'attirer de vos visites et de jouir de votre conversation; mais je craindrois que vous ne prissiez pas le même plaisir dans l'entretien des personnes que vous voyez le plus souvent, sans le dessein de les servir ou de leur faire office, chose à quoi vous êtes toujours disposé pour qui que ce soit.

Vous avez une gaieté dans l'humeur que l'âge ne vous a pas ôtée, et qui corrige les défauts et le désagrément qui s'y rencontre presque toujours, et que vous n'aurez jamais. Votre esprit est encore galant, et cela paroît en tout ce que vous faites, mais d'une manière si convenable à votre âge, que les jeunes gens ne sauroient y trouver à redire: il est encore le plus universel que je connoisse; car avez-vous le matin accordé une querelle, vous allez ensuite voir des dévotes; d'un arbitrage vous passez chez les précieuses, de là chez les dames plus coquettes; et vous passez le soir avec des personnes qui ne sont ni coquettes ni précieuses, et encore moins dévotes. Apparemment vous ne passez pas moins bien votre temps avec ces personnes-là, car vous raillez avec elles de toutes les autres. Vous direz peut-être que vous leur croyez faire plaisir; mais je vous assure que vous vous en faites bien à vous-même.

Entre nous, votre inclination est un peu moqueuse, ce seroit trop de dire médisante. On pourroit s'imaginer que vos chagrins domestiques, qui vous sont sensibles avec raison, pourroient vous rendre fâcheux à vous-même et aux autres; mais personne ne s'en aperçoit; cela marque assez que les âmes nobles et bonnes comme la vôtre ont une force que les âmes communes n'ont pas dans les grandes occasions : c'est assurément un effet de la providence de Dieu sur vous; mais je ne crois pas que ce soit l'effet de vos prières, car je ne les crois pas assez ferventes pour l'avoir mérité, non plus que par votre conduite passée, et encore moins par la présente, puisque, comme je l'ai dit, vous n'êtes pas changé en beaucoup de choses par les années; mais comme la prudence donne de certaines mesures convenables à l'état où vous êtes, elle vous fait prendre aussi sur la dévotion de certaines règles pour le dehors, que je souhaite que vous ayez dans le cœur, lorsqu'elles vous seront nécessaires; je pense qu'après avoir si souvent publié les obligations que je vous ai, je ne puis mieux les reconnoître qu'en vous faisant ce souhait.

[Henri, comte de Clermont-d'Entragues, fils de Charles de Balzac, chevalier des ordres; il épousa Louise Luillier de Boulencourt, et fut père de la marquise d'Avaugour et de la comtesse de Marsin. —Tallemant raconte que quand le marquis d'Avaugour se remaria avec mademoiselle d'Entragues, en 1667, il voulait absolument qu'on s'obligeât à lui donner le deuil de son futur beau-père, « qui estoit déjà fort vieux. » Arnauld et Voiture chansonnèrent ce beau trait. Madame d'Entragues est signalée par Somaize sous le nom de *Cassandre* comme une précieuse du temps de *Valère* (Voiture) : il cite également ses deux filles avec éloge.]

XL

PORTRAIT DE MADAME LA COMTESSE D'ORADOUR

SONNET

Dites-nous de quel air et de quelle couleur
La Grâce et la Vertu veulent être en peinture;
Montrez-nous en quelle figure
Se doivent dessiner la sagesse et l'honneur.

Faites venir du ciel les modèles que prit
L'éternel artisan peintre de la lumière,
Lorsque sur un fond sans matière
Il fit le premier astre et le premier esprit.

Ajoutez sur le tout, à tant de rares choses,
La pourpre et la pudeur dont se peignent les roses,
L'innocence et le lait dont se forme le lis.

Si tout cela n'est mis ensemble
En vain, vous attendez, illustre Amarillis,
Qu'il se fasse jamais portrait qui vous ressemble.

[Fille de Mathieu Garnier, trésorier des parties casuelles, madame d'Oradour, née en 1628, était sœur de madame de Brancas et aussi de madame d'Orgères, qui, en secondes noces, épousa Molé de Champlâtreux. M. d'Oradour était lieutenant de l'artillerie et parent du grand maître le maréchal de La Meilleraye. Elle logeait à l'Arsenal. Mademoiselle nous raconte dans ses *Mémoires* une partie de masques qu'elle fit chez madame d'Oradour et où le roi parut (1659). Plusieurs poésies précieuses ont parlé de madame d'Oradour; Somaize, qui la nomme *Dalmotie*, dit qu'elle était fort recherchée dans les ruelles et à la cour. Elle protégea les débuts de Quinault.

Quant à M. d'Oradour nous savons qu'il était par sa mère petit-fils de madame Desloges, précieuse fort en réputation du temps de Malherbe et de Balzac, et qu'il avait enlevé la fille du ministre protestant Ferrier.— Voyez dans la nouvelle édition de Tallemant l'appendice de M. P. Paris.]

XLI

CARACTÈRE DE MADAME LA COMTESSE D'OLONNE

PAR M. DE SAINT-ÉVREMOND[1].

Je ne pense pas être plus heureux à votre caractère que nos peintres à votre portrait, où je puis dire que les meilleurs ont perdu leur réputation. Jusqu'ici nous n'avons pas vu de beautés si achevées qui ne soient allées chez eux, pour y chercher de certaines grâces ou pour s'y défaire de quelques défauts. Vous seule, madame, êtes au-dessus des arts qui savent flatter et embellir. Ils n'ont jamais travaillé sur vous que malheureusement, jamais sans vous avoir fort intéressée et fait perdre autant d'avantages à une personne accomplie qu'ils ont accoutumé d'en donner à celles qui ne le sont pas.

Si vous n'êtes guère obligée à la peinture, vous l'êtes encore moins à la curiosité des ajustements. Vous ne devez rien ni à la science d'autrui ni à votre propre industrie, et pouvez en repos vous remettre à la nature des soins qu'elle prend pour vous. Comme il y a peu de négligences heureuses, je ne conseille pas aux autres de se fier à cette sorte de providence[2]. En effet, la plupart des femmes ne sont agréables que par les agréments qu'elles se font : tout ce qu'elles mettent pour se parer cache des défauts, tout ce qu'on vous ôte de votre parure vous rend quelque grâce,

1. Charles Marguetel de Saint-Denis, seigneur de Saint-Évremond, 1613-1703 : il faut le consulter au sujet de madame d'Olonne et du duc de Candale. — Ce portrait est reproduit dans ses œuvres avec un certain nombre de variantes dont nous indiquerons les principales, tout en constatant qu'elles ne forment pas de grandes différences.

2. Dans les œuvres de Saint-Évremond il y a simplement : *Je ne conseillerois pas aux autres de s'y fier.*

et vous avez autant d'intérêt à revenir purement au naturel qu'il leur est avantageux de s'en éloigner.

Je ne m'amuserai point à des louanges générales aussi vieilles que les siècles[1] et les seuls restes des beautés qui ne sont plus. Le soleil ne me fournira point de comparaisons à vos yeux, ni les fleurs à votre teint. Je pourrois parler de la régularité du visage, de la délicatesse des traits, des agréments de la bouche, de ce col si poli et si bien tourné, de cette gorge si bien formée[2]. Mais au delà des plus curieuses observations, il y a mille choses en vous à penser qu'on ne peut bien dire, et mille choses qu'on sent mieux qu'on ne les pense. Croyez-moi, madame, ne confiez le soin de votre gloire à personne, car assurément vous n'êtes jamais si bien qu'en vous-même.

« Paroissez au milieu des portraits et des caractères et vous défaites toutes les images qu'on sauroit donner de vous. » Après vous avoir bien admirée, ce que je trouve de plus extraordinaire, c'est que vous avez comme ramassé en vous les charmes divers des différentes beautés, ce qui surprend, ce qui touche, ce qui pique et ce qui plaît[3]. Votre caractère proprement n'est point un caractère particulier, mais celui de toutes les autres. Tel a résisté à des beautés fières qui s'est laissé gagner à des beautés délicates. La délicatesse a donné du dégoût à un autre, qui a bien voulu se soumettre à la fierté. Vous seule êtes le foible de tout le monde; les emportés y trouvent le sujet de leurs transports; les âmes passionnées, de leur tendresse et de leur langueur. Esprits différents, diverses humeurs, tempéraments contraires, tout est sujet à votre empire. Dans cette confusion, vous faites le malheur des personnes

1. Le reste de la phrase est supprimé dans les œuvres précitées.

2. Ce portrait n'est pas flatté d'après ce qu'en dit Bussy, juge assurément digne de confiance quand il s'agit de madame d'Olonne.

3. Var. : « *Ce qui surprend, ce qui plaît, ce qui flatte, ce qui pique et ce qui touche*.

d'entre deux âges, troublez le repos des plus tranquilles et la raison des plus avisés. Ceux qui n'étoient nés ni pour donner ni pour recevoir l'amour, conservent la première de ces qualités et perdent malheureusement l'autre. De là vient qu'il y a quelque ressemblance de la chaleur de vos amis à la passion de vos amants[1]; qu'on ne sauroit vous admirer sans intérêt, que le jugement des simples spectateurs n'est pas libre; de là vient enfin que tout aime où vous êtes, excepté vous, qui demeurez seule insensible[2].

Pardon, madame, il manqueroit quelque chose à votre gloire, si vous l'étiez toute votre vie. Une fois seulement vous pouvez quitter l'indifférence, mais pour vous faire perdre le sentiment où vous êtes de n'aimer rien, il faudroit trouver des sujets dignes de vous[3]. S'il en est, madame, je ne doute point qu'attirés par vos charmes et dégoûtés de ceux des autres, ils ne soupirent bientôt pour vous. Et alors souvenez-vous que la fierté a des bornes, qu'au delà ce n'est que rudesse d'esprit et dureté de sentiment.

Jusqu'ici j'ai rendu une partie de ce que je devois à votre beauté, ce n'est pas une de vos moindres louanges que j'aie pu vous louer si longtemps. Présentement il est juste que je me donne quelque chose à moi-même, et qu'en parlant de votre esprit et de votre humeur je me

1. « *Entre la chaleur... et la passion...* »

2. Ce que Bois-Robert lui disait en la remerciant de six bouteilles de sirop de sa façon :

. . . . . Votre beauté sans seconde
Ravit les cœurs à tout le monde.

3. Il s'agit ici de sa passion pour le duc de Candale : ce fut l'un de ses premiers amants, et l'un des hommes les plus gâtés par les femmes de cette époque. — Louis-Charles Gaston de Nogaret et de Foix, duc de Candale, né en 1627, fils du duc d'Épernon et de Gabrielle, légitimée de Henri IV; colonel général de l'infanterie en survivance, il mourut à Lyon le 28 janvier 1658.

laisse aller à la mienne. Je ne dirai que des vérités, et de peur que vous ne croyiez qu'elles vous soient toutes désavantageuses, je commencerai par les charmes de votre conversation qui ne cèdent en rien à ceux du visage. Oui, madame, on n'est pas moins touché de vous entendre que de vous voir. Vous pourriez donner de l'amour toute voilée et faire naître, en France comme en Espagne, quelque aventure de la Belle Invisible.

On n'a jamais vu tant de politesse qu'en vos discours, ce qui est surprenant, rien de si vif et de si juste, des choses si heureuses et si bien pensées; au reste, l'intelligence fine et la vivacité du sens égale à celle de l'esprit. Mais finissons des louanges dont la longueur est toujours ennuyeuse, quelque véritables qu'elles soient, et préparez-vous à souffrir patiemment ce que j'ai trouvé à redire en vous.

Si vous avez de la peine à l'entendre, je n'en ai pas moins eu à le découvrir. Il m'a fallu faire des recherches profondes, et après une étude fort difficile, voici les défauts que j'ai remarqués. Je vous ai vue souvent estimer trop des gens médiocres, et dans certaines docilités qui véritablement ne vous durent guère, vous soumettez votre jugement à celui de personnes peu éclairées. Il me semble aussi que vous vous laissez trop aller à l'habitude. Ce que d'abord vous aviez jugé grossier fort sainement, vous paroît à la fin délicat sans raison, et quand vous venez à guérir de ces erreurs, c'est plutôt par un retour de votre humeur que par les réflexions de votre esprit. Quelquefois, madame, par un mouvement contraire, pour penser trop vous passez la vérité du sujet, et les opinions que vous vous formez sont des choses plus fortement imaginées que solidement connues.

Pour vos actions, elles sont également innocentes et agréables, mais comme vous pouvez négliger de petites formalités qui sont de véritables gênes dans la vie, vous

avez à craindre l'opinion des sots et le chagrin de ceux que votre mérite fait vos ennemis.

Les femmes, vos ennemies déclarées, sont contraintes de nous avouer mille avantages que vous avez reçus de la nature. Il y a des occasions où nous sommes obligés de leur confesser qu'on pourroit les ménager mieux, et que vous n'en faites pas toujours ce que d'autres en sauroient faire. Je finirai par vos inégalités, dont vous faites vous-même une agréable peinture. Elles sont fâcheuses à ceux qui les souffrent. Pour moi j'y trouve quelque chose de piquant, et je vois, quand on se plaint le plus de l'humeur, que c'est alors qu'on s'intéresse le plus pour la personne. Quoi qu'il en soit, tant s'en faut qu'on puisse prendre avantage sur vous, qu'on n'y sauroit prendre de mesure. On vous désoblige aisément sans y penser, et même le dessein de vous plaire a produit plus d'une fois le malheur de vous avoir déplu.

Croyez-moi, il faudroit être bien heureux pour trouver de bons moments avec vous, et bien juste pour les prendre. Ce que l'on peut dire véritablement après vous avoir examinée, c'est qu'il n'y a rien de si malheureux que de vous aimer, mais rien de si difficile que de ne vous aimer pas. Voilà, madame, les observations d'un spectateur qui, pour juger de vous plus sainement, a pris soin de demeurer libre. Le moyen qu'il a tenu pour se garantir a été de vous éviter autant qu'il a pu. Encore n'est-ce pas assez de ne vous voir point quand on vous a vue, et ce remède, ailleurs infaillible, n'apporte pas une sûreté entière sur votre sujet. Peut-être me direz-vous qu'un homme qui a des sentiments un peu tendres n'a pas d'ordinaire un jugement si rigoureux, mais quand vous prendrez la peine de me dire ce qui vous déplaît, je n'en aurai point à me démentir.

Un discernement qui ne vous semble pas avantageux ne sauroit subsister qu'en votre absence, car pour conclusion, paroissez, madame, au milieu des portraits et des

caractères, et vous défaites [1] toutes les images qu'on sauroit donner de vous.

LETTRE D'ENVOI A LA MÊME.

Je vous envoie votre caractère, qui vous explique le sentiment général et vous apprend, si vous ne le savez, qu'il n'y a rien en France de si beau que vous. Ne soyez pas si rigoureuse à vous-même que de vous dénier une justice que tout le monde vous rend. La plupart des dames se laissent persuader aisément et reçoivent avec plaisir de douces erreurs. Il seroit bien étrange que vous ne voulussiez pas croire une vérité. Outre l'opinion publique, le jugement de madame de Longueville est pour vous [2]. Rendez-vous y sans scrupule et vous croyez hardiment, puisqu'elle le croit, la plus belle chose qu'on ait jamais vue.

De votre beauté, madame, je passe aux maux qu'elle cause; aux malades, aux mourants qu'on voit pour vous. Ce n'est pas à dessein de vous rendre pitoyable; au contraire, si vous suivez mon conseil il en coûtera la vie à quelques malheureux. Il y a trop longtemps que les poëtes et les faiseurs de romans nous entretiennent de fausses morts. Je vous en demande une véritable, et ce vous sera un fort beau titre qu'un trépas dont on ne puisse douter. Après cela qu'on me traite de confident du chevalier [3], et qu'il revienne avec les troupes qu'il a levées à Liége pour voir si je me trouverai à leur tête. Je suis dans l'intérêt de vos rigueurs, c'est-à-dire dans celui de mon ami, malgré les conseils du caractère. Ce n'est pas qu'à le bien

1. Var. : « *Car pour répéter ce que j'ai déjà dit, paroissez... et vous déferez...* »

2. Nous signalerons en passant cette preuve de l'importance de madame de Longueville dans la société de cette époque.

3. Le chevalier de Grammont, que Bussy cite comme l'un des plus proches successeurs du duc de Candale.

prendre il y ait rien qui ne lui soit fort avantageux, car vous conseiller d'aimer des sujets dignes de vous, c'est vous réduire à l'impossible et proprement vous conseiller de n'aimer jamais. Ainsi, madame, par des voies détournées, je me trouve plus rigoureux que la vieille Madame [1]... mais la manière est délicate et je conduis finement à la vertu, comme... l'abbé... à la dévotion [2].

Il me reste à vous entretenir de la hardiesse que j'ai eue de vous trouver des défauts, je n'ai pu m'en empêcher, autrement c'eût été aller contre les règles du caractère, dont la perfection consiste à bien démêler les bonnes des mauvaises qualités. En tout cas je suis plus à plaindre que vous. Il ne vous faut souffrir qu'un quart d'heure à les entendre, j'ai passé des nuits entières à les découvrir. Ce sont les premières difficultés de cette nature que j'aie jamais rencontrées, et pour marque d'un mérite extraordinaire, écrivez en grosses lettres : « A trouvé mes louanges faciles et naturelles; la censure lui a fait de la peine sur mon sujet. »

[Catherine-Henriette d'Angennes, fille aînée du baron de la Loupe et de Marie Raynier, mariée en 1652 à Louis de la Trémouille, comte d'Olonne. On voit dans les *Mémoires* de Retz que cette même année le futur coadjuteur essayait de lier avec elle un commerce qui ne devait pas être « très-angélique, » mais n'y réussit pas. En revanche après son mariage elle accueillit tout le monde. Somaize la nomme *Doriménide;* Bussy-Rabutin, *Ardelise,* et lui consacre le premier livre de l'Histoire amoureuse, si savamment et si curieusement annotée par MM. Boiteau et Livet dans la *Bibliothèque elzévirienne.*]

1. Les deux lignes qui suivent sont supprimées dans les œuvres de Saint-Évremond.

2. L'abbé de Villarceaux, qui était aussi un intime ami de madame d'Olonne.

XLII

PORTRAIT DE MADAME LA MARQUISE D'HUMIÈRES

SOUS LE NOM DE CALISTE.

Caliste, cette nymphe admirable qui du plus grand des dieux en fit le plus soumis de ses adorateurs, après tout n'est rien qu'un bel effort d'imagination; mais Caliste, dont je vais parler, est une vérité, quoique ses avantages fassent douter quand on ne les connoît pas d'original. Je commence par l'esprit de mon héroïne, qui seconde si parfaitement la grandeur de sa naissance, que l'un est tout à fait digne de l'autre; il brille d'une lumière aussi pure qu'elle est nouvelle, et toute la malignité n'empêche pas qu'il n'ait autant d'admirateurs que de personnes qui le connoissent. Mais Caliste n'est pas seulement toute de feu; ce n'est pas assez de dire que rien n'échappe à sa vue, et que du premier coup d'œil elle découvre dans les ouvrages ce qu'il y a de plus délicat. Il faut encore confesser de justice que sa conduite est merveilleuse, et que pour aller à ses fins, qui sont autant de projets glorieux, elle a des voies infaillibles dont le secret ne se connoît pas. Mais ce que je trouve de plus précieux en elle, c'est qu'elle satisfait l'esprit des plus bizarres et des plus difficiles, pénétrant jusqu'au plus caché de l'âme de ceux qui l'approchent. Elle a tant de bonté, qu'elle se règle selon la portée de chacun, et agit en même temps avec une telle adresse, qu'on diroit qu'elle sympathise à l'humeur de tous. Pour sa beauté, il est constant qu'elle est parfaite; vingt fois le pinceau est tombé de la main de Beaubrun lorsqu'il a voulu peindre le moindre de ses traits. Il avoue que son art, en ce rencontre, n'a plus qu'une vertu languissante qui l'étonne, et que pressé de sa conscience, il rend

hommage à la nature, qu'il avoit auparavant méprisée. Ses yeux sont bleus, brillants et plein de douceur, et bien en prend à tout le monde de ce qu'elle en retient les coups, qu'elle a voulu prescrire des bornes à leur pouvoir, et qu'elle ne s'en sert que pour l'usage le plus naturel et le plus innocent. Son nez n'est pas la moindre pièce du superbe édifice, il n'a ni du trop, ni du pas assez, mais par sa juste proportion il fait admirer la savante main de son architecte. Sa bouche est petite, vermeille, et fait un souris si touchant qu'il n'a pas encore trouvé un insensible. La dureté change de nature à sa vue, et, si je l'ose dire, tous les yeux ne le communiquent que trop vite à tous les cœurs. Elle a les dents blanches, bien arrangées et de la véritable grandeur, avec tous les traits du visage bien proportionnés et une blancheur sans exemple. Elle a le teint parfaitement beau, et son embonpoint est admirable[1]. Ses mains sont taillées à souhait, ses bras potelés, et, malgré sa modestie, on voit bien que sa gorge ne doit rien à tout le reste. Sa taille tient le milieu des deux extrémités, mais si libre et si aisée qu'à la moindre action on remarque des agréments qui n'étoient pas encore connus. L'esprit en demeure en suspens et ne donne point la foi à ce miracle qu'après un examen de la fidélité des sens.

Enfin j'en appelle aux plus sévères juges des belles choses, si ce que j'ai laissé à dire de Caliste ne vaut pas mieux que ce que j'en ai dit, et si toutes ses louanges, quelque bien assaisonnées qu'elles puissent être, ne sont pas encore au-dessous de son juste prix.

[Louise-Antoinette-Thérèse de La Châtre, née en 1635, fille d'honneur, puis dame du palais de la reine, fille du comte de Nançay et de Fran-

1. Un couplet de contre-vérités, daté de 1658 (bibl. Mazarine, manuscrit 2053, p. 304, dit :

Crevant est trop prude,
Elle a trop d'embonpoint.

çoise de Lugnac, mariée le 8 mars 1654 à Louis de Crevant, marquis, puis duc (en 1690) d'Humières, grand maître de l'artillerie, maréchal de France, etc.; veuve le 30 août 1699, morte le 2 décembre 1723 : ses deux fils étaient morts sans alliances, sa quatrième fille porta le duché d'Humières à son mari Louis d'Aumont, marquis de Chappes, qu'elle épousa le 15 mai 1690.]

XLIII

PORTRAIT DE LA MARÉCHALE DE GUESBRIANT

SOUS LE NOM D'AMARYLLIS

PAR MADAME DE MONTBEL [1].

Mon cœur est inspiré d'une fureur divine
Pour faire le portrait d'une grande héroïne;
Mais pour y réussir j'ai besoin de secours.
Je t'invoque en ce lieu, brillant père des jours,
Viens dorer mon pinceau de ta subtile flamme.
Donnons le premier trait à la beauté de l'âme;
Pour la représenter comme nous la voyons,
Il faudroit la tracer avecque tes rayons.
Ainsi que tu parois au travers d'un nuage,
L'esprit est dans les yeux, et c'en est son image.
L'âme d'Amaryllis, forte dans ses regards,
Montre par son éclat qu'elle incline pour Mars,
Elle passe son sexe, et l'on voit à sa mine
Qu'elle exécute bien ce qu'elle détermine;
Tous ses desseins sont grands, la crainte des dangers
Ne les arrête pas : ô climats étrangers,
Vous ne savez que trop que cette âme loyale
Est un ferme soutien pour la grandeur royale [2]!

1. Madeleine du Tillet, femme de François-Virgine, comte d'Entremonts et de Montbel, auteur également des portraits de Lignières et de celui de l'abbé de Marolles. Somaize nous la montre rivale de *Dioclée* (madame Deshoulières) à l'égard de M. de Lignières.

2. Ce passage fait allusion à la mission diplomatique dont la maré-

Son jugement est fort, il calme les mutins;
Celui qui suit ses lois ne craint point les destins :
Amazones, venez reconnoître sa gloire,
Vous ne paroîtrez plus, si je fais son histoire.
Je sens déjà mon cœur brûler de ce désir;
Si je ne meurs bientôt j'en aurai le plaisir;
Je voudrois bien montrer Amaryllis entière :
C'est la beauté du corps qui paroît la première;
Il faut marquer ses traits avant ses actions.
Je parlerai du feu qui fait ses passions,
Et quand on aura vu sa grâce et son visage,
Ses autres qualités en plairont davantage.
Mais mon pinceau s'arrête : à l'éclat de ses yeux,
Je vois que je travaille à l'image des dieux.
C'est ici qu'il faudroit ressusciter Apelle,
En vain à mon secours, grand peintre, je t'appelle,
Quand tu m'aurois donné ton adresse et ta main,
Je n'aurois point assez, il faut l'esprit divin :
L'esprit divin est doux, naïf, facile, tendre,
Et l'amour seulement sait comme il le faut prendre,
Ma forte passion le pourra découvrir,
Il faut, Amaryllis, un peu me secourir.
Élance tes regards jusqu'au fond de mon âme,
Ils pourront allumer cette divine flamme,
Et je les sens déjà pénétrer dans mon sein ;
Mille brasiers ardents allument mon dessein;
Travaillons hardiment, donnons à nos pensées
Des couleurs qui jamais ne seront effacées,
Et les feux du soleil seront plus tôt éteints
Que le bleu dont les yeux d'Amaryllis sont peints;
Où règnent ses regards, cet astre perd sa force,
De toutes ces beautés je ne prends que l'écorce.
Si je dis que son front est poli, qu'il est blanc,
Qu'il est bien élevé, qu'il marque bien son rang,

chale de Guesbriant fut chargée par Louis XIV en Pologne. Wicquefort nous dit qu'elle a été la seule femme qui ait eu de son chef la qualité d'ambassadrice. Voir aussi les *Mélanges* d'Amelot de la Houssaye.

Cela ne suffit pas, il faut dire autre chose.
Si je vais plus avant, c'est où Pallas repose,
Plus forte en ce cerveau que dans son lieu natal.
Jupiter, que ce mot ne me soit pas fatal,
Je sais bien que Pallas descend de ta cervelle,
Pardonne-moi, je suis à mon portrait fidèle.
Les traits d'Amaryllis sont très-avantageux :
Elle a le nez bien fait et son air est heureux;
Quand elle ouvre la bouche, elle rompt les obstacles
Qui peuvent s'opposer à ses divins oracles.
Son discours persuade, et celui qui l'entend
A les sens satisfaits comme l'esprit content;
Sa bouche a des beautés que je ne puis décrire,
Ma main ne peut tracer ce que mon œil admire.
Je n'ai point de couleur pour son teint délicat,
Les roses et les lis cèdent à son éclat.
Nature, si tu veux que j'en tire un modèle,
Il faut en ma faveur faire une fleur nouvelle :
Je n'en verrai jamais éclore de son sein
Dont le lustre éclatant soit propre à mon dessein.
Son visage a le tour qu'il faut pour être aimable;
Je cherche en elle un trait qui soit désagréable,
J'aurois quelque plaisir à le faire éclater,
Car je n'ai point ici dessein de la flatter.
S'il faut dans un portrait paroître véritable,
Je dirai hautement qu'elle est incomparable,
Et que dans ses vertus on ne peut l'imiter.
Toutes ses qualités nous peuvent enchanter.
Elle est grande, et son port, son doux accueïl, sa mine,
La font aimer et craindre, et traiter de divine.
Grâces, c'est bien en vain que vous suiviez ses pas,
Elle n'a point besoin d'emprunter vos appas.
Toutes ses actions paroissent naturelles,
Les déesses jamais n'en eurent de si belles.
J'avois désir de faire un portrait à plaisir,
Divine Amaryllis, j'ai voulu vous choisir;
J'aime vos qualités, vous êtes faite à peindre,
On ne voit rien en vous que la mort ose éteindre,

Et je veux que vos traits, bien plus forts que le temps,
N'appréhendent jamais ses effets inconstants :
Mais leur perfection, à mon dessein nuisible,
M'empêche d'achever un portrait impossible.

[Renée du Bec-Crespin, née en 1600; M. de Guesbriant, s'étant lié avec le baron du Bec, après lui avoir sauvé la vie dans une affaire que raconte Tallemant, excita la passion de mademoiselle du Bec, sœur du baron, et l'épousa : elle lui acheta une compagnie aux gardes et fit sa carrière. Il fut nommé maréchal en 1642 et mourut le 24 mars 1649 des blessures reçues au siége de Rothwille : elle devint dame d'honneur de la reine et mourut presque subitement le 2 septembre 1659. On l'enterra à Notre-Dame, près de son mari. Loret nous parle de ses derniers moments, et Guy Patin raconte dans ses lettres sa fin assez peu chrétienne.]

XLIV

PORTRAIT DE MADAME LA MARQUISE DE LA BOULAYE

Les plus fameux peintres ont avoué que le plus excellent chef-d'œuvre de leur art est de faire le portrait d'une belle dame; et que plus la beauté est rare, plus grand en est le travail. Cette raison, madame, m'auroit empêché d'avoir la pensée de faire un crayon du vôtre, si vous ne me l'aviez commandé; et c'est ce qui me servira de défense contre ceux qui pourroient m'accuser de présomption, quand ils sauront qu'une si audacieuse entreprise est l'effet de la soumission respectueuse avec laquelle j'ai fait vœu de vous obéir aveuglément le reste de mes jours. Je sais bien que cette obéissance sera suivie du dépit et du chagrin de n'avoir pu trouver de termes pour exprimer la moindre perfection d'une beauté qui donne tant d'admiration et de ravissement de tout le monde. Mais pourtant il faut prendre le pinceau, quoique la main me tremble quand je m'imagine que j'ai à représenter un des plus

rares présents que le Ciel ait faits à la terre, et une des plus parfaites images de la Divinité. Oui, madame, on peut parler ainsi de votre miraculeuse personne, soit pour la beauté du corps, soit pour celle de l'esprit et de l'âme. Je commencerai par la première, qui est une marque visible des autres, et dirai en peu de mots des vérités connues de tous ceux qui vous ont vue seulement une fois, parmi lesquels il n'y en a pas un qui ne constate que vous avez la taille belle, riche et bien proportionnée, le corps majestueux et d'une personne de haute condition; l'air noble, doux et charmant; les cheveux cendrés et si beaux, qu'à peine en peut-on voir de semblables. On n'oserait considérer avec curiosité le détail de votre visage. Il faut se contenter de le voir avec crainte, et dire que vos yeux, en donnant des atteintes de leurs regards, impriment en même temps le respect et la vénération. Vous avez une bouche admirable dont les paroles et les souris sortent avec une grâce qu'on ne sauroit exprimer. Vous avez un teint d'une netteté sans exemple et d'une blancheur qui feroit honte à celle des lis si les roses n'y étoient mêlées pour lui donner la dernière perfection. Chacun sait qu'il a toujours emporté le prix sans contestation. Votre gorge d'albâtre est incomparable; elle est d'une chair délicate et fraîche et d'un embonpoint où il n'y a rien à désirer ou à retrancher. Vos bras et vos mains sont sans os, d'une blancheur et d'une proportion achevées. En un mot, on peut voir en vous en un clin d'œil ce que les yeux de la terre ne sauroient voir en mille siècles en une autre personne. Aussi toute la cour demeure d'accord que vous êtes la plus belle grand'mère que l'on ait jamais vue. Mais vous me permettrez de vous dire, madame, que ce seroit bien peu d'une beauté si excellente si elle n'étoit accompagnée d'un esprit comme le vôtre, qui est bien tourné, clairvoyant, aisé, adroit en toutes choses, quoique éloigné d'artifice et de finesse, dont vous êtes en-

nemie jurée. Aussi il vous rend la conversation agréable, l'humeur douce, si civile, si complaisante et si familière, que chacun en est enchanté. Après tant de merveilles il ne faut pas s'étonner si vous avez une âme d'une si riche composition, que toutes les vertus y brillent comme dans un miroir. Jamais la vérité du proverbe qui dit que dans les beaux corps logent les belles âmes, n'a mieux paru qu'en vous. Si votre bonté est infinie, votre générosité est achevée. Vous cherchez avec soin toutes les occasions de faire paroître et l'une et l'autre, et particulièrement au zèle et à la chaleur que vous avez à vous employer pour vos amis, et c'est ce qui vous en a acquis si grand nombre que jamais personne n'en a tant eu. La conduite de toute votre vie a été dans une approbation si générale qu'on n'a jamais eu la pensée d'y trouver à redire, et elle est si bien établie que s'il étoit possible que vous tombassiez dans quelque faute, on vous verroit faillir sans le pouvoir croire. Mais ce qui semble de plus étonnant est votre modestie, et l'on en peut juger si l'on considère que tant de belles qualités n'ont jamais été capables de vous donner ni gloire ni vanité, ni orgueil non plus que votre naissance, quoiqu'elle soit des plus illustres de l'Europe, puisque l'on peut compter parmi vos aïeux, de père en fils, plus de trente souverains de votre nom et de vos armes. C'est cette vertu, madame, qui donne le premier éclat à toutes les autres, et qui vous rend d'un mérite si extraordinaire que vous pouvez être proposée non-seulement pour un exemple, mais pour une admiration de notre siècle.

[Louise de La Marck, fille et héritière d'Henri, comte de La Marck et de Braine, mort en 1652, et de Marguerite d'Autun, sa première femme : elle épousa en 1633 Maximilien Échallart, marquis de La Boulaye, et mourut le 27 mai 1668, âgée de cinquante-sept ans; leurs enfants furent substitués au nom de *La Marck*.—Voir plus haut le portrait de la comtesse de La Marck, belle-fille de celle-ci.]

XLV

PORTRAIT D'AMARANTE

Par M. DE LIGNIÈRES [1]

Envoyé par Mme Deshoulières.

Que les poëtes sont ingrats
Et qu'ils ont l'âme indifférente,
De n'avoir point encor peint les divins appas
De l'incomparable Amarante;
Ces auteurs ne font rien pour rien,
Et s'il falloit faire des stances
Pour Messieurs les Fouquet et pour le grand Servien [2],
Ou pour d'autres héros qui sont dans les finances,
Ces beaux auteurs le feroient bien.
On remarque assez que leur veine
Ne coule qu'avec grande peine,
Quand ce n'est point pour un Midas,
Pour un Crésus ou pour quelque Mécène,
Dont ils ont des souliers, des habits et des bas.
Toutefois je connois quantité de poëtes
Dont les âmes sont fort bien faites,
Qui sont gens de condition,
Non auteurs de profession,
N'en faisant point métier ni marchandise,
Et dont les sentiments sont grands et généreux;
Ce que j'ai dit n'est point pour eux,
Car je les aime et je les prise.
Laissons-là ces auteurs et faisons un portrait
Que jusqu'ici l'on n'a point fait;
Je veux dire celui de l'illustre Amarante,
Cette beauté rare et charmante

1. Nous parlerons de M. de Lignières quand nous donnerons son portrait.

2. Abel Servien, marquis de Sablé, surintendant des finances après Fouquet.

Qui doit passer en tous lieux,
Pour un objet précieux;
Elle est de mille attraits pourvue,
Et rien n'est si beau que ses yeux,
Leur éclat éblouit, il charme, il brûle, il tue;
Je sais bien que ses yeux ont des charmes divers,
Mais j'ignore s'ils sont ou noirs, ou bleus, ou verts;
Je l'ai mille et mille fois vue
C'est pourquoi je sais bien les maux que ses yeux font,
Et je sais bien aussi, charmante Deshoulière,
Qu'ils sont doux, bien fendus, grands et pleins de lumière;
Je ne me souviens point quelle couleur ils ont.
Son teint est d'un blanc admirable,
Et ce blanc est mêlé d'un rouge incomparable;
On aime beaucoup ses cheveux,
Et loin d'avoir la couleur fade,
Ils sont d'un châtain clair, rien ne paroît comme eux,
Ils sont beaux et luisants sans poudre et sans pommade,
Sa bouche est agréable et nous voyons dedans
Force perles orientales:
Nous sommes épris de ses dents
Qui sont blanches et bien égales.
Son nez aussi ne manque point d'appas.
J'aurois grand tort si je ne parlois pas
De sa gorge tout à fait ronde,
La plus belle qui soit au monde.
N'oublions pas ses bras, n'oublions pas ses mains,
Que pour le plaisir des humains
La nature et les dieux ont faites.
Tous les débiteurs de fleurettes
Ne sauroient trop louer les belles mains qu'elle a:
Et ce n'est rien que tout cela.
Amarante est digne du trône,
Et sa taille est d'une amazone,
Elle est libre, sans nul défaut,
Elle a le port noble et fort haut,
Et quoiqu'elle soit un peu grande,
Chacun sait qu'elle danse bien

La bourrée et la sarabande.
On ne voit point aussi d'air grand comme le sien.
O Dieu, si j'avois eu l'honneur de la voir comme
Vénus parut devant un galant homme
Le jour qu'il lui donna la pomme,
Et qu'il l'estima plus que Junon et Pallas,
Qui ne lui pardonnèrent pas;
J'aurois bien des choses à dire
Et d'autres beautés à décrire.
Voilà touchant les qualités du corps.
On sait qu'elle a de plus riches trésors,
Et qu'elle a plus d'esprit qu'une douzaine d'anges
Le sien est au-dessus de toutes les louanges,
Il est délicat, il est fin,
Et pour ne rien céler, il est un peu malin.
De plus, pour être véritable,
Je dirai qu'on ne croiroit pas
Que cette personne adorable
Posséderoit ces solides appas,
Puisque, selon sa physionomie,
Son âme paroît endormie,
Et l'on ne pense pas qu'elle ait beaucoup de feu.
Devant beaucoup de gens elle parle fort peu :
Mais en particulier qu'elle a de politesse
Et que son entretien a de délicatesse!
Sur quoi qu'on la mette, elle s'exprime bien.
Ha ! qu'elle entend la langue, elle en sait la finesse
Mieux qu'un académicien.
Les plus habiles personnages
Et des neuf sœurs les plus chers nourrissons,
Les Conrarts et les Pelissons
Lui viennènt rendre des hommages.
Dieu! que sur l'amour et ses fers
Elle compose de beaux vers!
Amarante en fait à merveille,
En son genre elle écrit aussi bien que Corneille.
Je vous attendois là, bel objet mon vainqueur,
Qui, depuis plus d'un an, riez de ma langueur;

Gageons que vous pensez que l'aimable Amarante
Soit une comtesse avenante,
Que partout on vante et revante :
Oh! je suis votre serviteur!
Apprenez que ce n'est point elle,
L'une et l'autre est charmante et belle,
L'une et l'autre est spirituelle,
Ces deux objets ont les yeux doux,
Ils font tous deux des vers. Aussi détrompez-vous :
Celle que je décris est des plus caressantes,
Toujours civile et donnant de l'encens
Aux personnes qui sont présentes.
Elle aime un peu moins les absents,
Sa satire n'est point grossière,
Elle dit nos défauts d'une douce manière;
Sa raillerie est un poison charmant,
On l'écoute agréablement :
Son âme est tendre, languissante,
Et dans ses amitiés elle est un peu changeante,
On penseroit qu'elle est douce comme un agneau,
Et qu'elle ne raille personne,
Car elle semble toute bonne.
Enfin j'ai fini ce tableau :
Et pour imiter la peinture
Qu'a faite le galant Perrault
(Quoique vous souteniez que c'est messire Quinault),
Je prétends faire une bordure.
D'un côté nous voyons des amants pleins de soin,
Se voulant faire aimer de force,
Qui de l'amour n'ont que l'écorce,
Et qui, comme l'on dit, le font à coups de poing,
Ces jaloux, ces fiers et ces braves
Sont plutôt des tyrans que non pas des esclaves.
A la porte l'on voit des gens un peu plus doux,
Suppliants, soumis, à genoux,
Et méditant quelque élégie :
Ce sont les philtres amoureux
Et l'innocente magie

Dont se servent ceux-ci pour fléchir sa rigueur,
Et pour conquérir son cœur.
De quelques-uns d'entre eux elle peint le martyre,
Et leurs soupirs ne sont point rebutés,
Je ne saurois plus écrire,
Et je n'ai plus rien à vous dire
Sur ce qu'on voit aux deux autres côtés,
Quoiqu'ils ne soient pas de même.
Que trouvez-vous à ce portrait,
Insensible beauté que j'aime?
Vous semble-t-il bien ou mal fait?
Hélas! rien ne vous plaît, rien n'a pour vous de charmes
Depuis que vous versez des larmes,
Et que vous avez pris le deuil
Pour votre petite chienne
Qui repose dans le cercueil,
Et dont vous désirez que l'on vous entretienne.
Vous désirez aussi que par tout l'univers
Nos auteurs la rendent célèbre,
Vous voulez qu'on lui fasse une oraison funèbre,
Et qu'on l'immortalise en vers.
Si vous cessiez, divine Deshoulières,
De traiter fièrement le malheureux Lignières,
Le railler, et le mépriser,
Il tâcheroit de l'immortaliser.
Las! il souffre une peine extrême,
Et rien n'égale son ennui.
Immortalisez-la vous-même :
Vous faites des vers mieux que lui.

[On reconnaît facilement qu'Amarante est madame Deshoulières, dont Lignières refera encore une fois le portrait.

Somaize en parle comme d'une personne insensible à l'amour et ne croit pas à la jalousie dont on l'a accusée à l'égard de madame de Montbel pour M. de Lignières : il ne voit là qu'une « jalousie galante qui ne sème ni haine ni division. » — Voir plus loin, à l'autre portrait de madame Deshoulières, pour sa notice.]

XLVI

PORTRAIT DE MADAME DE SAINCTOT

FAIT PAR ELLE-MÊME [1].

Puisque je vous ai promis et que je me suis engagée de faire mon portrait, madame, il faut m'en acquitter. Je ne doute pas que les premiers traits ne me donnent beaucoup de peine; ils doivent représenter ma jeunesse, dont je suis à présent bien éloignée. Je fais donc un effort de mémoire pour me souvenir que jusqu'à treize ans j'ai été simple, niaise, peureuse, tendre, délicate et maigre. Il sembloit que je devois être d'une fort haute taille; elle est demeurée médiocre; adroite et libre, l'air grave et sérieux, les cheveux d'un beau blond cendré, déliés, plus épais que longs, le front uni et bien fait, les yeux à fleur de tête, bien ouverts, non pas des plus longs, et d'une couleur assez approchante à celle de mes cheveux; ils sont fiers, vifs et doux tout ensemble; les oreilles rondes et minces, et jolies; le nez gros et mal fait; le visage un peu en ovale, le tour en est beau. Le teint n'est pas des plus délicats, mais bien poli et frais, d'un blanc et d'un rouge fort éclatants, bien séparés; la bouche médiocrement grande, les lèvres toujours vermeilles, celle de dessous un peu élevée; les dents bien rangées et pas laides, la gorge pleine et belle, les bras et mains potelés et faits comme au tour; les doigts un peu courts. Voilà à peu près ce que les années et les ennuis ont effacé. Mes exercices ordinaires ont été les ouvrages des femmes, où j'ai pris beaucoup de plaisir, et je n'ai pas mal réussi en tous ceux que j'ai

1. En août 1658. — On trouve aussi ce portrait dans les manuscrits de Conrart, in-folio, IX, 775.

entrepris. J'ai toujours fui l'oisiveté et haï la paresse. Mes divertissements sont la lecture, non pas des romans, je n'aime point ces sortes de livres qui échauffent et emportent souvent l'imagination sans fortifier l'esprit. L'histoire et ceux qui forment le jugement sont les seuls où je me sois attachée. Je ne puis souffrir les vers, s'ils n'ont une expression naïve, naturelle et aisée, avec un tour galant. J'ai aversion pour la danse, et je crois que la coutume seulement empêche qu'on ne la trouve ridicule. Je me connois fort peu en musique, je ne l'aime guère, je chante mal. Je n'ai de voix que ce qu'il faut pour parler d'un ton assez agréable. J'ai l'humeur fort égale et sociable, et qui, avec la douceur et la gaieté de mon esprit, me fait bien réussir dans les compagnies. Je discerne fort les qualités et les humeurs des personnes que je fréquente, et je conserve entre elles, autant que je puis, la tranquillité et l'union. Je ne suis point opiniâtre, et j'abandonne plus volontiers mon opinion que de la contester, en conversation. Je vais droit à ce qui m'est de meilleur, et j'ai un instinct qui me porte naturellement au bien. Je suis sensible à la pitié plus que personne au monde, fidèle, constante et généreuse amie. Je hais extrêmement la flatterie et le mensonge; il me semble que ce sont des marques d'une âme basse et servile. Toutes les vérités dites avec sincérité et franchise me sont agréables, et j'essaye d'en faire mon profit. Je ne me sers d'aucune finesse, et je trouve qu'elles sont inutiles lorsqu'on a assez d'esprit et de cœur pour la conduite de ce qu'on entreprend. Je crains de savoir les secrets d'autrui; ils me sont comme à charge, et pour m'en soulager je fais en sorte de les oublier. Je me fiois volontiers à tout le monde : mais j'ai été si souvent volée et tant de fois trompée, que cela a diminué cette inclination. Je ne suis point avare, j'aime le bien seulement pour son usage. et j'en ai supporté la perte bien constamment : je m'imagine qu'il est aussi nécessaire de savoir s'en passer comme de

savoir s'en bien servir. Le ménage me semble une occupation trop basse, et l'on ne doit s'y attacher que dans le besoin. J'aime la dépense où il paroît de la conduite et de l'esprit. Mes présents sont de même force : je sais bien donner, mais aussi je sais bien refuser quand il le faut. J'ai de la complaisance et de la civilité pour tout le monde, mais de véritable estime, j'en ai pour bien peu de personnes. J'écris facilement; mon expression est si aisée et si libre, qu'il paroît bien que tout ce que je fais me coûte moins qu'il ne vaut; le bruit ni la compagnie ne m'interrompent point. Je ne peins pas mal, mais le plus souvent la vivacité de mes pensées emporte ma plume et me fait griffonner avec une mauvaise orthographe. J'ai beaucoup aimé le monde et les honnêtes compagnies, mais les grandes affaires m'en ont tirée et m'ont accoutumée à la solitude. Si aux déplaisirs que j'ai soufferts pendant dix ans, l'on n'eût point joint l'injure, l'ingratitude et l'injustice, je n'aurois pas eu beaucoup de peine à les supporter : je m'en suis servi pour me fortifier l'esprit et me détacher entièrement des affections du monde : cela m'a donné aussi une intelligence dans les affaires du monde que j'ignorois auparavant. Toutes ces souffrances se sont oubliées sans qu'il m'en reste aucun désir de vengeance contre ma famille, qui les a causées. La perte du depuis est le seul malheur qui ne sortira jamais de mon esprit : c'est d'une personne si accomplie et si parfaite, que les mérites en sont connus et appréciés par tout le monde [1]. Depuis cette infortune ma vie est toujours languissante; je trouve partout à dire [2] cette aimable personne, ses conseils me manquent dans mes desseins, la force de ses raisonnements dans mes résolutions, et ses consolations dans mes déplaisirs. Je sais bien

1. La mort de Voiture, en 1648.

2. Richelet dans son *Dictionnaire* cite cette expression comme un des nouveaux emplois de ce verbe : « *Il s'en trouva plus de soixante à dire ;* ces mots signifient plus de soixante de manque. »

que ma vie sera trop courte pour réparer une semblable perte, et elle me semblera trop longue et ennuyeuse après l'avoir soufferte. Pour la dévotion, j'en ai plus que je n'en fais paroître; je crois qu'elle consiste plus à régler ses mœurs, à modérer ses passions et à faire de bonnes œuvres, qu'à dire grand nombre d'oraisons.

[Marguerite Vion, sœur du poëte Vion d'Alibray, de Vion de Gaillon et de Vion d'Inville, épousa en 1622 M. de Sainctot, maître des cérémonies et introducteur des ambassadeurs sous Louis XIV. Elle aima Voiture et entretint avec lui une longue correspondance dont nous avons de nombreux fragments. Somaize, après avoir parlé de ces amours, dont Tallemant s'occupa longuement, ajoute que « *Statenoïde* est une femme fort spirituelle, qui parle bien de toutes choses et qui ne paroît point du tout susceptible d'une impression de cette nature, » quand il composait son *Dictionnaire*, c'est-à-dire en 1661.

Elle eut un fils, Nicolas, seigneur de Vernars, qui succéda à son père, et épousa Claude de l'Ile, dont naquit une fille, mariée le 20 février 1715 à M. de la Tour, baron de Thoura; elle eut aussi plusieurs filles, dont l'une fut aimée par Benserade et par Chabot.]

XLVII

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE LA VRILLIÈRE

PAR M. L'ABBÉ DE TONNERRE [1].

Quoique ce soit une trop grande témérité d'entreprendre un beau portrait en peu de temps et sans les couleurs nécessaires, que la campagne ne peut fournir, je ne laisserai pourtant pas d'emprunter le vif éclat de ses fleurs nou-

1. François de Clermont-Tonnerre, fils de François, comte de Tonnerre, et de Marie Vignier; abbé de Molesmes et de Saint-Martin de Laon, nommé, en mars 1661, évêque de Noyon, il devint membre de l'Académie française, où il fonda un prix de poésie française, et mourut le 15 février 1701, âgé de 72 ans.

vellement écloses pour faire paroître celui d'une jeune merveille. Elle a le front assez grand, les yeux doux et brillants, le teint net, le nez bien fait, la bouche agréable, les dents blanches, la taille déliée, l'air bon, le procédé galant, l'humeur agréable. Elle est sérieuse à propos et ne rit jamais à contre-temps, chante assez bien et danse admirablement, pense finement, entend tout et parle juste. Ajouterai-je, pour donner les derniers traits à ce tableau qu'on ne peut finir, qu'elle sait vivre le mieux du monde dans sa famille; qu'elle gouverne son illustre père avec une douceur charmante; que sa mère vertueuse lui donne seulement des avis et ne lui fait jamais de réprimandes; qu'elle plaît à tout le monde, ne déplaît à personne; qu'elle est civile, quoique fière; qu'elle a beaucoup de louanges et point d'emportement, et qu'elle unit par des liens inséparables dans son incomparable personne les charmes du corps, les talents de l'esprit et les vertus de l'âme? Tous ceux qui ont l'honneur de la voir, de l'entendre et de la connoître, avoueront du moins que si ce tableau est méchant, parce qu'il est fait par une mauvaise main, le portrait est bon, parce qu'il ressemble.

[Marie Phelypeaux, fille de Louis, seigneur de la Vrillière, secrétaire d'État et de Marie Particelli, mariée à Jean-Claude de Rochechouart, marquis de Tonnay-Charente, colonel du régiment de la marine; veuve en janvier 1672, elle mourut en février 1681, ne laissant qu'une fille, mariée le 25 juillet 1682 à Jules Colbert, marquis de Blainville, lieutenant général.]

XLVIII

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE BEAUVAIS

SONNET

Iris est jeune et grande, elle a l'air enjoué,
Dedans ses actions éclate l'art de plaire,
De nobles qualités son esprit est doué,
Et sa seule vertu la conduit et l'éclaire.

Le tour de son visage est fort bien achevé,
Ses yeux sont grands et bleus, et remplis de lumière,
De deux vives couleurs son teint est relevé,
Et son nez est tourné de la belle manière.

Dessus sa bouche est un brillant vermeil,
Ses cheveux sont pareils aux rayons du soleil,
Sa gorge est assez faite, elle est blanche, elle est dure.

Je l'ose ainsi penser. Voilà mon portrait fait,
N'en doutez point, mortels, après ce dernier trait,
Les dieux pour la former aidèrent la nature.

XLIX

LETTRE A LA MÊME

EN LUI ENVOYANT L'ORIGINAL DE CE PORTRAIT.

Mademoiselle,

Après avoir assez heureusement achevé le portrait de votre sœur, j'ai conçu le dessein de faire aussi le vôtre. Quoique vous soyez à Lyon et moi à Paris, je n'ai pas laissé d'y travailler [1]. Cet ouvrage a déjà paru, et vous avez été

1. Elle avait suivi la cour quand eut lieu à Lyon l'entrevue de la princesse de Savoie avec Louis XIV, entrevue qui servit, comme on sait, à décider le roi d'Espagne à consentir au mariage de l'infante (1658).

reconnue sans que j'aie été obligé de décliner votre nom parmi les gens qui ont le moindre accès au Louvre. Plusieurs autres, instruits de vos beautés seulement par le bruit de votre réputation, ont douté s'ils ne vous avoient jamais vue. Lorsqu'ils ont fait réflexion sur ce qu'ils éprouvoient avoir vu de plus beau, le désir de vous voir s'est encore augmenté en eux; et cependant on a fait des vœux de vous honorer comme des dieux invisibles. Voilà le premier effet de ce portrait : je ne crois pas qu'il cause de l'étonnement, puisque votre mérite produit tous les jours de plus grandes choses. Enfin, mademoiselle, le temps et l'éloignement ne m'ont pas fait perdre cette charmante idée que j'avois de vous. C'est sur elle que j'ai tiré tous ces beaux traits dont l'assemblage fait ce qui vous ressemble. Si j'ai renfermé dans l'étendue d'un sonnet ce qui peut donner matière à un poëme tout entier, vous ne devez pas croire que je l'aie fait par économie de mon travail: ce n'est pas toujours la grandeur de l'ouvrage qui plaît le plus. La peine est aussi grande chez les Petitot et les Hans[1] que chez les Beaubruns et les Ferdinand. La miniature a des beautés comme la haute peinture, et je ne pense pas qu'il soit plus aisé de réussir en l'une qu'en l'autre. Sur une grande toile le jugement et la main du peintre ont tout l'espace qui est à désirer; or sur un petit carton ils

1. Jean Petitot, célèbre peintre en miniature, 1607-1691. — Beaucoup moins connu, Louis Van der Bruggen, surnommé Hans, fut cependant l'un des quatorze premiers membres de l'Académie de peinture, fondée en 1648; il était né à Paris et y mourut le 5 avril 1658. On trouve son nom écrit des manières les plus diverses. Pader, dans le *Songe de la Peinture*, l'appelle *Hense*, et Scudéry met dans son *Cabinet* des vers sur un portrait de mademoiselle de Longueville de la main d'*Anse*. On a de lui le portrait du petit de Beauchasteau en tête de la *Muse naissante*. C'est lui qui avait peint le fameux livre de prières que le duc de Guise avait emporté à Rome, et dans lequel les saintes étaient autant de dames de la cour. Il travaillait dans la manière des fameux miniaturistes anglais Cooper et Oliver.

sont extrêmement contraints. Cependant on ne laisse pas de voir des ouvrages de cette dernière façon fort bien achevés. Je sais pourtant bien que cette dernière manière n'a pas encore été usitée dans tous les portraits qui ont été faits en prose et en vers, parce que la plupart des auteurs se sont moins attachés à la ressemblance qu'à l'amplification. Mais moi tout au contraire j'ai conduit mon imagination, en sorte que j'ai fini en quatorze vers un portrait que j'espère que vous ne désavouerez pas pour être le vôtre. Je prends la liberté de vous l'envoyer, afin que vous en jugiez; madame votre sœur lui a déjà donné son approbation; je serai trop glorieux si vous êtes du même sentiment. Je me serois étendu davantage sur ce sujet si je n'avois remarqué en beaucoup d'autres que les grandes narrations sont le plus souvent remplies de bagatelles, de choses inutiles et de redites insupportables. J'aime mieux manquer en disant peu que d'être blâmé pour avoir trop dit. J'ai si peur que cette lettre ne vous semble trop longue, que je la finirois à cette période si je n'estimois absolument nécessaire de pousser cette dernière, afin de vous assurer, comme l'on fait toujours à la fin d'une lettre, que je suis très-respectueusement votre humble serviteur.

[Sœur de la marquise de Richelieu et appelée Palaquette dans l'*Histoire amoureuse des Gaules*, mademoiselle de Beauvais demeura attachée comme fille d'honneur à la reine mère, et c'est à elle qu'Anne d'Autriche confia son testament, à ce que nous apprend mademoiselle de Montpensier. Madame de Motteville nous dit que « par son mérite et par sa vertu elle avoit acquis dans l'estime de la reine l'avantage d'être préférée à sa mère dans les confiances d'honneur et de distinction. » Le comte de Guiche l'aima avant madame d'Olonne, mais sa famille parvint à l'en détourner et à l'empêcher de faire, nous dit Bussy, la même sottise que le marquis de Richelieu. On lit dans la *Muse naissante* du petit de Beauchasteau, au sujet de mademoiselle de Beauvais :

Voyez, Iris, qu'elle a de grâce,
L'Amour semble en elle dépeint;
Mais elle a le cœur tout de glace
Comme vous lui voyez le teint.]

L

PORTRAIT D'IRIS

PAR M. P.[1]

De l'objet le plus beau qui soit en la nature,
De mon incomparable Iris,
Et de ses charmes qui m'ont pris
J'entreprends de tracer une vive peinture.
Amour, mon aimable vainqueur,
Du plus beau de tes jeux viens échauffer ma veine,
Et dépeins dans mes vers cette belle inhumaine
Comme tu l'as dépeinte au milieu de mon cœur.

Sa taille riche et belle
Et qui n'est point d'une mortelle,
Se fait craindre d'abord et respecter de tous;
Mais de son geste aisé la grâce naturelle
A quelque chose de si doux
Que l'amour aussitôt fait ressentir ses coups
Et se joint au respect que l'on avoit pour elle.

Ses cheveux longs et noirs, luisants et déliés,
Par boucles épandus et galamment liés,
Ombragent doucement la fraîcheur de sa joue;
Là, de jeux, de ris et d'amours,
Un essaim folâtre se joue,
Et dedans leurs anneaux fait mille jolis tours.
Son teint n'est que de lis et de roses vermeilles
Où les mêmes amours, ainsi que des abeilles,
Sucent un miel délicieux
Réservé seulement pour la bouche des dieux.

1. Charles Perrault, né à Paris en 1628, mort en 1703, premier commis des bâtiments, membre de l'Académie française; il a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels les *Contes de la mère l'Oie* lui ont acquis la plus grande popularité. Despréaux s'est moqué de ce portrait qui avait alors un grand succès.

Ses yeux grands, doux et noirs, ne se peuvent décrire,
Et l'on ne peut les voir que le cœur n'en soupire,
Qui mourroit accablé d'amour et de plaisir
S'il ne se soulageoit du moins par un soupir.
Que l'on chérit l'ardeur des beaux feux qu'ils allument,
Tant que par leur présence ils charment tous nos sens!
Mais, hélas! tant qu'ils sont absents,
Que le pauvre cœur qu'ils consument,
Les ressent cruels et cuisants!

Sa bouche, petite et vermeille,
Est d'un rouge animé qui n'eut jamais d'égal;
Ni les rubis ni le coral
N'ont point une couleur pareille.
Aussi, comme on le peut juger,
La nature judicieuse
La fit aussi petite afin de ménager
Une couleur si précieuse.

Et lorsqu'elle s'ouvre en riant
On voit de beaux filets de perles d'Orient.
Égales, blanches et lustrées,
Et dont l'œil avare est épris;
Elles sont, il est vrai, petites et carrées,
Mais elles n'en sont pas pourtant d'un moindre prix.
Pour vous, trop injustes oreilles,
Qui refusez d'ouïr le récit de mes maux,
Bien que vous possédiez des beautés nonpareilles
Sans mélange d'aucun défaut;
Puisqu'enfin vos rigueurs étranges
Sont cause de tous mes malheurs,
Vous n'entendrez point vos louanges
Que vous n'écoutiez mes douleurs.

Sa gorge, où le désir s'égare,
En deux petits monts se sépare,
L'un de l'autre assez éloignés,
Un importun voile les cache.

Qu'ils repoussent fort indignés
Et semble que cela les fâche.

Ses bras ronds, fermes et polis,
Font honte à la blancheur des lis;
Ses mains sont plus blanches encore,
Si ce n'est toutefois
Que vers le petit bout des doigts
Un peu de rouge les colore;
Tels les a la jeune Aurore,
Quand de couleur de rose elle peint le Levant,
Ou bien quand le matin, sur le rivage more,
Elle les lave en se levant.
Je sais bien que ses mains sont un peu larronnesses,
Et que pour dérober des cœurs
Elles ont d'étranges adresses,
Qu'elles n'attendent point que l'on regarde ailleurs
Pour faire leurs tours de souplesse;
Mais pour s'en garantir tous soins sont superflus,
Hé! quel moyen de s'en défendre?
Lorsque l'on a les yeux dessus,
C'est lors qu'elles savent bien prendre.

Pour les autres beautés dont Iris est pourvue
Et qui composent son beau corps,
Ce sont de précieux trésors
Qu'elle tient cachés à la vue.
Avec le même soin que tous ses beaux habits,
La terre cache les rubis,
L'or et les diamants pour qui l'on l'importune,
Que sans beaucoup de peine on ne peut enlever,
Mais aussi qui font la fortune
De celui qui peut les trouver.

De toutes les beautés c'est l'illustre modèle,
Ce chef-d'œuvre accompli de la terre et des cieux,
Ce beau corps, le plaisir des yeux,
Est le riche palais d'une âme encor plus belle,

Mais d'une âme semblable aux dieux,
D'une âme toute de lumière,
Qui connaît toute chose et sait tout enflammer,
Et dont le seul défaut est d'être un peu trop fière
Et de ne savoir pas aimer.

Si vous êtes jaloux, grands dieux, de votre gloire,
Ne souffrez pas en elle une tache si noire,
Qui gâte de vos mains l'œuvre le plus parfait;
Qu'Iris cesse d'être inhumaine :
Et pour rendre accompli ce que vous avez fait.
Rendez-la sensible à ma peine.
Voilà de mon Iris la charmante peinture,
Mais l'ouvrage imparfait de mon foible pinceau.
Puisque enfin je lui fais injure
Et que l'original est mille fois plus beau.
Il reste maintenant qu'à ce riche tableau
Je fasse une digne parure;
Ma muse, prenons le ciseau.

Autour de ce portrait il faut que tu t'apprêtes
A tailler en relief, d'un art industrieux,
Sur le bois du myrte amoureux,
De cet illustre objet les puissantes conquêtes :
Ici la prise de Tyrcis,
Là, celle de Sylvandre,
Ici la défaite d'Alcandre
Et l'embrasement du malheureux Lisis,
Dont le cœur fut réduit en cendre.

Enfin sur un char de victoire
Représentons Iris éclatante de gloire,
Qui mène après elle, enchaînés,
Une foule d'amants que ses beaux yeux captivent,
Qui tous de roses couronnés,
Chantent ses beautés et la suivent,
Qui, loin de regretter leurs chères libertés,
Ne voudroient pas changer avec des diadèmes

Les aimables liens dont ils sont arrêtés,
Et dont ils sont plus fiers de se voir garrottés,
Que s'ils étoient vainqueurs eux-mêmes
De toutes autres beautés.

LI

BILLET A MADEMOISELLE ***

EN LUI ENVOYANT LE PORTRAIT DE SA VOIX [1].

Lorsque j'ai fait votre portrait je n'ai pas eu le dessein d'y représenter tout ce qui est d'aimable en vous. Cette pensée auroit été assez téméraire, et c'étoit bien assez que j'entreprisse une chose qui étoit au-dessus de mes forces, sans que je m'engageasse encore à faire l'impossible. Vous vous plaignez, mademoiselle, de ce que je n'ai rien dit de votre voix, comme si effectivement il ne manquoit que cela à votre portrait et qu'elle fût la seule de vos perfections que j'eusse oubliée. Cependant je veux bien vous avertir que vous en avez cent autres que j'estime infiniment davantage et que j'eusse louées avant d'en venir à votre voix, bien qu'elle soit une des plus belles et des plus charmantes du monde; car enfin ai-je rien dit de la douceur de votre conversation, qui ne touche pas seulement l'oreille, mais qui va jusqu'à l'âme et qui la charme? ai-je loué votre bonté, votre générosité, votre conduite, la plus belle et la plus sage qui fut jamais? ai-je parlé de ce goût fin et délicat que vous avez pour les bonnes choses et pour les honnêtes, que vous savez estimer selon leur juste valeur dès la première fois que vous les voyez? ai-je rien dit

1. Perrault est également l'auteur de cette lettre et de la pièce suivante, qui concernent la même personne.

enfin de votre modestie, qui donne encore de l'éclat à toutes ces bonnes qualités, qu'elle fait d'autant plus paroître qu'elle a de soin de les cacher, ce qui me défend de vous parler d'une infinité d'autres perfections qui se présentent à moi et que je tairai néanmoins, de peur de l'offenser? Avec tout cela, mademoiselle, j'avoue ingénument qu'après avoir été si souvent charmé par votre belle voix, j'ai tort de l'avoir oubliée; ce m'est une horrible ingratitude, et je lui en demande pardon. Aussi, pour réparer entièrement ma faute, voici son portrait que je vous envoie; il est en grand, et n'est fait que pour elle seule.

PORTRAIT DE LA VOIX D'IRIS

Je chante les beautés d'une voix sans pareille
Pour qui mon cœur est enflammé,
Une voix qui, m'ayant charmé,
M'a ravi par l'oreille.
Doctes filles de Jupiter,
Il faut ici faire une merveille,
Rien ne le peut mieux mériter.
Mais vous ne dites mot, vous m'abandonnez, Muses;
Je connois votre esprit jaloux,
Vous êtes sans doute confuses
De louer une voix qui chante mieux que vous.

Vous savez cependant, ingrates que vous êtes,
Combien avec son air charmant,
Elle sait donner d'agrément
Aux belles chansons que vous faites,
Muses, vous le savez et vous êtes muettes!
Mais quoi? j'ai tort de m'emporter :
Allez, vous ne sauriez mieux faire,
Quand on a de la voix et qu'on en fait mystère,
Après l'avoir ouï chanter
On fait sagement de se taire.

Ne croyez pas pourtant qu'il demeure imparfait
Cet aimable et charmant portrait,
Bien que vous me quittiez et que la voix me tremble,
Et que je craigne fort de n'y réussir pas,
Car enfin j'y mettrai tant de beautés ensemble,
Tant de douceurs et tant d'appas,
Qu'il faudra bien qu'il lui ressemble.

Ainsi qu'Iris sa voix est belle,
Qui touche dès l'abord et qui charme comme elle,
Par cent doux agréments qu'on découvre à la fois;
Elle est petite, et toutefois
L'on ne connoît que trop, par la belle assurance
Dont elle se soutient et passe une cadence,
Qu'il n'est pas dans le monde un plus beau port de voix.

Elle joint l'art à la nature
Et ne fait rien que par mesure,
Jusques au moindre mouvement;
On voit avec étonnement
Sa conduite judicieuse;
Il est vrai qu'elle est amoureuse
Et qu'elle l'est extrêmement,
Mais, loin de l'en blâmer comme une voix peu sage,
On l'en estime davantage.

Enfin qui n'aimeroit son extrême douceur,
Et cette amoureuse langueur
Tendre et passionnée
Dont elle plaint la destinée
Des amants qu'Iris traite avec trop de rigueur :
On l'entend sans cesse lui dire
Qu'elle ait pitié de leur martyre,
Qu'elle soulage leur douleur;
Pour eux elle gémit, pour eux elle soupire,
Et même quelquefois il semble qu'elle expire
Afin de lui toucher le cœur.

Ni de deux rossignols, l'un de l'autre jaloux,
Le concert agréable et doux,
Ni d'un cygne expirant la musique plaintive,
Ni le murmure d'une eau vive
Qui coule en gazouillant sur de petits cailloux,
N'ont point cette douceur naïve;
L'oreille n'entend rien de si délicieux,
Mais telle est seulement la douceur infinie
Des airs qu'Apollon chante à la table des dieux,
Et l'inconcevable harmonie
Du juste mouvement des cieux.

Sur le moite gazon d'un grand demi-rond d'eau
Où cent claires fontaines,
D'un palais enchanté l'ornement le plus beau,
Viennent se reposer et terminer leurs peines,
Iris étoit assise et dans le fond du bois
Faisoit dire à l'Écho les accents de sa voix;
L'Écho superbe et fière
De l'entendre chanter tout d'une autre manière
Que les jeunes bergers dont elle avoit appris,
Sembloit lui disputer le prix
Et chantoit toujours la dernière.

Lorsque la voix d'Iris poussoit une chanson
Avec une douceur extrême,
L'Écho tout aussitôt la répétoit de même,
Et charmoit à son tour de la même façon;
Qui l'emporta des deux? on ne sait point laquelle,
Mais ce fut la première fois
Que cette incomparable voix
Ouït chanter aussi bien qu'elle.

Cependant les nymphes des eaux,
Retenant par respect leurs ondes fugitives,
Dans un profond silence écoutoient attentives,
Et regardoient Iris au travers des roseaux;
D'entre elles la plus respectée,
De l'excès du plaisir vivement transportée,

Se lance tout à coup dehors
Afin de mieux ouïr de si charmants accords,
Et passe quelque temps dessus l'onde agitée
Jusques à la moitié du corps.

A la voix qui chantoit sur son heureux rivage
La nymphe sembla rendre hommage,
Puis elle se plongea pour aller à la mer,
Lui dire que jamais ses fameuses sirènes,
Que leur voix a rendu si vaines,
N'ont si bien su l'art de charmer!

LII

PORTRAIT DE MADAME DE NOUVEAU

SOUS LE NOM DE BÉRÉNICE

PAR M. L'ABBÉ D. F.[1].

Si la personne que je dois représenter dans ce portrait sous le nom de Bérénice ne surpassoit en mérites toutes celles qui ont été jusqu'à présent le sujet de pareils ouvrages, je n'aurois pas entrepris celui-ci, parce qu'il seroit bien difficile, après un si grand nombre que l'on en a fait, d'éviter les redites et les répétitions, si les qualités toutes particulières d'un objet ne donnoient lieu de trouver des pensées et des expressions toutes naturelles.

Bérénice marque par sa taille une majesté de princesse; elle est grande et d'un embonpoint assez considérable, qui auroit quelque chose de trop dans une plus petite. Sa graisse n'est point fade, molle et dégoûtante comme dans

1. Peut-être l'abbé de Francheville, un des « galants » abbés de l'époque.

la plupart de celles qui en ont avec excès. Ce sont de petits os revêtus d'une chair ferme, blanche, propre et vermeille. Son port est noble, et elle marche d'une façon si belle et si fière, que l'on juge de là qu'elle a la jambe fort bien faite et le pied bien tourné ; tellement qu'elle a pour un avantage ce qui fait ordinairement le défaut de toutes les femmes. Ses bras et ses mains sont assez capables d'arrêter et de retenir les conquêtes qu'elle auroit faites à la course ou à la promenade, et s'accordant ainsi au ministère de son mari, qui s'escrime admirablement des pieds et des mains, il n'y a point de difficulté qu'ils ne puissent aisément gagner et parcourir toute la terre ; mais d'un regard de ses yeux elle en peut faire davantage ; elle ne les sauroit ouvrir sans faire des infidèles et des idolâtres ; ils sont noirs, grands, et si pleins de lumière et de gloire, qu'on peut dire que l'amour y a placé le trône de son empire. On y remarque un certain air languissant et si plein d'attraits, que le cœur du monde le plus résolu n'y pourroit résister. Hélas ! qu'on ne s'étonne donc pas si le mien s'y est rendu. Sa bouche, toute petite qu'elle est, contient de grands trésors, et je ne sais guère de perles ni de corail d'un plus haut prix que la blancheur de ses dents et le rouge de ses lèvres. Son teint est d'une blancheur et d'une fraîcheur merveilleuses [1], et ses cheveux, pour être bruns, ne méritent point une moindre place dans le ciel que ceux de cette autre Bérénice qui ne la précède que par le temps. L'humeur de celle-ci est douce, complaisante et d'un très-bon naturel, comme l'on a pu voir dans une maladie de

1. Une chanson dit :

Madame de Nouveau,
Vostre peinture,
Vous défigure.
Et je vous jure
Q'un tel museau
N'est bon que pour Tambonneau.

son mari, où ses inquiétudes et ses appréhensions firent assez paroître l'amitié qu'elle a pour lui. Elle a dans la conversation et dans ses paroles une langueur spirituelle qui fait mille fois plus de progrès que l'enjouement et la vivacité trop emportée des autres. Elle y est maîtresse de son esprit et le tourne de telle manière qu'on le juge toujours avantageusement. De tous les divertissements, celui de la chasse a le plus de charmes pour elle; mais, hélas! qu'il est dangereux de l'y accompagner, et qu'il est difficile de n'être pas soi-même sa proie dans cet exercice, lorsqu'on voit sa grâce à monter à cheval et à courre un cerf. Elle n'en a pas moins dans la danse, lorsqu'elle partage toute une assemblée entre l'envie et l'admiration; ce qui a fait dire à une personne d'esprit que pour avoir bien du plaisir pendant toute l'année il falloit passer avec elle les longues nuits de l'hiver et les belles journées de l'été. C'est de quoi néanmoins j'ai bien de la peine à demeurer d'accord, parce que je ne sens que trop ce qu'il m'en coûte pour m'y être trouvé quelquefois. Mais je ne m'en repens pas, puisqu'il me sera glorieux d'avoir perdu la liberté pour une personne qui, comme on la vient de dépeindre, se peut soumettre les sceptres et les couronnes des plus grands monarques.

[Catherine Girard, fille du sieur de Villetaneuse, sœur de la maréchale de Castelnau, mariée à Arnoul de Nouveau, sieur de Fromont, grand maître des postes et relais de France et trésorier des ordres du roi, « la plus grande folle de France en braveries, dit Tallemant, la plus vaniteuse et la plus impertinente. » Tallemant lui consacre une historiette et nous raconte que pour un petit deuil de six semaines on lui a vu jusqu'à six habits. Elle a eu des bontés, croit-on, pour le comte de Lude et pour Jeannin. Le petit de Beauchasteau lui consacra quelques vers aimables. Somaize nous apprend que *Néophise* demeurait place Royale, et que « c'est une précieuse aussi connue que pas une autre de ce quartier. »]

LIII

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE SAINTE-BEUVE

Il y a longtemps que j'aurois entrepris de faire le portrait de l'incomparable Olyntie, pour lui donner quelques marques du respect et de la vénération que j'ai pour elle, si je ne m'étois persuadé qu'une plume plus éloquente que la mienne entreprendroit ce bel ouvrage. Mais enfin, après avoir vu avec indignation que plusieurs beaux esprits s'étoient attachés à donner d'agréables figures aux choses les plus monstrueuses, à vouloir par leur industrie donner de la beauté aux personnes que la nature a voulu être difformes, pour donner de l'éclat à ce qu'elle a formé de plus accompli, et enfin à composer de flatteurs panégyriques, au lieu de faire des portraits qui ressemblassent, je n'ai pu souffrir que la charmante Olyntie demeurât plus longtemps sans éloges ; l'avantage que j'aurai à faire son portrait, c'est qu'il sera beau, pourvu qu'il lui ressemble. et que beaucoup de peintres fameux tiennent pour une maxime infaillible qu'il est plus aisé de représenter la beauté que la laideur. Mais aussi, d'un autre côté, s'il ne lui ressemble pas, j'ai bien lieu d'appréhender qu'on ne m'accuse de témérité, et que l'on ne dise qu'il n'y avoit que l'illustre Sapho[1] qui pût raisonnablement entreprendre de faire le portrait d'Olyntie. Quoi qu'il en soit, j'espère qu'elle pardonnera à mon zèle et que ma témérité ne lui déplaira pas tant que la fausse humilité de ceux qui n'ont rien osé entreprendre pour son service.

Je dirai donc qu'Olyntie est née belle, et que depuis qu'elle a vu le jour elle est en possession de défendre toutes les plus grandes beautés qui ont eu le malheur de paroître

1. Mademoiselle de Scudéry.

devant elle; que sa taille seroit au-dessus de la médiocre si elle avoit un peu moins d'embonpoint; qu'elle a l'air libre et majestueux tout ensemble; le tour du visage du plus régulier ovale qu'on puisse imaginer, et les cheveux d'une couleur qui possède tous les avantages et des bruns et des blonds; qu'elle les a longs et déliés, la bouche d'une agréable ouverture, les dents belles, les lèvres vermeilles et bien bordées, le teint uni et lustré. Pour ses yeux, l'on peut dire que les deux couleurs les plus agréables qui puissent entrer dans la composition des yeux ont, par un heureux assemblage, contribué à faire que ceux qui ne sont pas accoutumés à voir tant de beautés en si peu d'espace, puissent s'imaginer quelque chose de bigarré dans des yeux de deux couleurs. Il est pourtant vrai de dire que l'on n'a jamais vu de plus beaux yeux, puisque tout ce qui peut faire paroître une noble fierté et une douceur spirituelle s'y trouve réuni. Pour ce qui est de sa gorge, il est impossible de la représenter, et c'est trop peu de se servir des termes qui ont accoutumé d'exprimer la beauté d'une gorge de dire qu'elle est blanche, bien élevée et admirablement proportionnée. Enfin elle a des mains qui ne font point honte à sa gorge, et des pieds qui nous font regretter l'ancien usage des sandales, qui faisoit paroître toute la beauté de ces aimables parties.

Mais quoique Olyntie ait le plus aimable extérieur du monde, il est pourtant vrai de dire qu'elle a encore l'âme plus belle que le corps. En effet personne n'a jamais eu des sentiments plus raisonnables que cette charmante fille. Elle ne s'est jamais inquiétée pour toutes ces petites choses qui font d'ordinaire le plus grand embarras de celles de son sexe. A voir comme elle a toujours agi, il semble qu'elle ne soit pas dans les mêmes intérêts. Elle ne s'est jamais fait une grande affaire d'une bagatelle; elle s'est mise au-dessus de cent scrupules mal fondés qui ont accoutumé de faire le supplice des âmes basses ; et comme

elle fait profession d'une vertu solide, elle a toujours condamné par ses actions cet extérieur étudié et cette fausse sagesse qui ne consiste qu'en grimaces et qui n'est estimée que par les personnes de petit esprit. Je mettrois au nombre de ses bonnes qualités qu'elle n'a jamais eu d'envie, si quelque chose eût été capable de lui en donner. Mais comme elle a toujours possédé les véritables biens de la vie, elle n'a eu besoin que d'une médiocre vertu pour ne pas souhaiter ce qu'elle a vu en la possession des autres, puisqu'elle n'y a rien vu qui ne fût au-dessous de ce qu'elle possédoit. Quoiqu'elle soit capable d'une belle amitié, l'on ne peut pas néanmoins l'accuser d'avoir eu trop de tendresse. En effet elle n'a jamais été fort pitoyable[1] pour les maux que ses beaux yeux font, et si elle a plaint ses amis, c'est quand ils ont perdu autre chose que leur cœur. Cependant il n'y eut jamais une plus obligeante personne qu'Olyntie, et quoiqu'elle aime assez tous les plaisirs innocents et qu'elle semble n'être née que pour la joie, elle quitteroit volontiers tous les plus agréables divertissements pour servir ses amis. Au reste, quoiqu'elle ne dise rien de tout ce que les femmes qui se piquent de bel esprit ont accoutumé de dire, qu'elle n'ait pas un son de voix extraordinaire et qu'elle n'affecte aucun de ces grands mots que l'on ne manque jamais de dire quand on veut se tirer du commun, elle a néanmoins un très-grand fonds d'esprit, et ceux qui ont joui de son aimable conversation savent qu'elle l'a incomparablement plus solide et plus agréable que la plupart de ces illustres[2] qui se sont acquis une fausse réputation par la cabale de leurs amis. En effet elle dit les choses fort agréablement et fort aisément. Elle sait

1. Dans le sens d'avoir de la compassion.

2. Jean de La Forge, dans son *Cercle de femmes*, publié en 1661, dit : « Les précieuses, voyant que chacun commençoit à se divertir à leurs dépens et qu'on les jouoit en public, changèrent leur nom de *précieuses* en celui d'*illustres*. »

admirablement le monde, et quoiqu'elle ne se mêle point de faire des vers ni de la prose, elle y réussiroit néanmoins si elle s'en vouloit donner la peine. Enfin, comme l'incomparable Olyntie est une de ces beautés surprenantes qui occupent entièrement ceux qui les voient, elle a négligé la plupart des autres qualités qui ont accoutumé de relever une médiocre beauté, et quoiqu'elle ait beaucoup de dispositions à danser, à jouer du luth, elle ne s'est jamais fait considérer par ces avantages. Voilà un léger crayon de cette charmante fille. J'espère qu'il donnera de l'émulation aux plus éloquents de notre siècle, qui ne souffriront pas qu'un si bel original ne soit connu que par une si mauvaise copie.

[Probablement sœur des deux Sainte-Beuve : Jacques, célèbre théologien et pendant quelque temps janséniste, ce qui lui valut l'ordre du roi de quitter sa chaire à la Sorbonne. Il signa ensuite le formulaire et conserva une position éminente dans le clergé comme l'un des plus savants dans les matières de dogme (1613-15 décembre 1677). — Jérôme, dit le prieur de Sainte-Beuve, mort en 1711, ayant publié un certain nombre des œuvres de son frère.]

LIV

PORTRAIT DE M. L'ABBÉ DE VILLESERIN

Monsieur,

L'empressement que vous avez de connoître tous les illustres, et l'estime que vous avez pour eux m'obligent de vous en faire connoître un qui mérite toute votre curiosité, et que vous jugerez digne de toute votre estime et de toute votre admiration quand vous le connoîtrez parfaitement. Il suffit que vous soyez aussi honnête homme que vous l'êtes pour avoir ouï parler de l'abbé de Villeserin; mais

comme vous n'êtes pas de la cour, et qu'il n'a guère paru qu'en ce lieu-là, je m'imagine que vous ne le connoissez qu'autant qu'il faut pour avoir dessein de le connoître davantage. Je vous dirai donc qu'il est d'une taille fort aisée et fort dégagée, et de celle qui rend un homme fort capable de tous les exercices du corps et qui le fait juger très-propre à ceux de l'esprit; qu'il a l'air doux, grand, noble, majestueux tout ensemble, qu'il est naturellement sérieux et enjoué par accident; qu'il a les traits du visage fort réguliers, le nez un peu aquilin, la bouche élevée et agréablement ouverte, les lèvres vermeilles, les yeux bien fendus et fort pleins de feu, le teint fort vif et assez blanc pour un homme, les cheveux noirs et unis. Je m'attacherois davantage à vous décrire son extérieur, si je ne trouvois plus à propos de vous envoyer son portrait, que le fameux Nanteuil a fait depuis peu de temps[1]. C'est pourquoi je passerai à la description de son âme et de son cœur. Pour ce qui est de son âme, comme il a toujours bien su qu'elle étoit la plus noble partie de l'homme, il en a pris un soin très-particulier, et a mis tout son plaisir à l'embellir de toutes les grandes connoissances qui peuvent rendre une personne illustre et qui peuvent faire qu'un homme raisonnable soit satisfait de lui-même. Pour cela il a utilement employé le temps que tous les autres donnent aux amusements de l'enfance ou aux divertissements de la jeunesse. Il a goûté de toutes les sciences : il n'a voulu rien ignorer de tout ce qui peut contribuer à faire un honnête homme, et comme il a l'esprit fort vif et fort pénétrant, il a fait en peu d'années ce qui semble demander un siècle tout entier. Cependant il a l'esprit aussi solide que s'il ne l'avoit pas brillant, et a le jugement aussi ferme que s'il n'avoit aucune vivacité. Il est aussi capable d'une affaire

1. Robert Nanteuil, né à Reims en 1630, mort en 1678, peintre de portraits et graveur d'un rare talent.

de discussion et de compte que s'il n'avoit fait autre chose toute sa vie, et néanmoins il fait des vers aussi pleins de feu, que s'il n'étoit capable que des choses d'éclat et d'imagination; mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'on peut dire de lui sans flatterie qu'il n'a pas plus tôt ouvert la bouche, qu'il a dit des choses dignes d'être remarquées; qu'il n'a pas plus tôt été capable d'entendre, qu'il a eu un très-juste discernement pour tout ce qu'il a ouï dire; qu'il a commencé à juger des actions publiques dans un temps où à peine les autres les peuvent comprendre; et enfin qu'il s'est trouvé capable des grandes affaires et des négociations les plus importantes dans un âge où l'on n'est d'ordinaire propre qu'aux plaisirs et aux divertissements de la vie. Pour son cœur, l'on peut dire que c'est le meilleur cœur du monde, puisqu'il n'aime que ce qu'il doit aimer, et que son cœur est toujours d'accord avec la raison. Et en effet, quoiqu'il ait une parfaite connoissance de tout ce qui peut agréablement flatter l'imagination, qu'il lui soit facile de prendre tous les grands plaisirs de la vie et qu'il ait une assez grande inclination pour quelqu'un, il est néanmoins fort exact avec une très-grande modération. Il a eu toute sa vie une puissante aversion pour ce que l'on appelle bagatelles, et quoiqu'il ait imité les personnes de son âge et de sa condition dans toutes les choses extérieures qui ne sont pas absolument mauvaises, il a toujours condamné dans le fond du cœur ce qui est indigne d'un homme raisonnable, et a toujours plaint ceux qui en faisoient leur principale occupation. Je ne m'arrêterai point à vous dire qu'il est généreux, qu'il est libéral et qu'il a toutes les autres grandes qualités qui servent de matière aux éloges, quoique je le puisse faire avec beaucoup de justice. Ce sont des vertus dont on flatte tout le monde et des traits que l'on n'oublie pas dans un portrait. Je vous dirai seulement que sa générosité est solide et n'a rien de cet extérieur qui semble demander des louanges; que sa libé-

ralité est judicieuse et que dans les rencontres où il doit paroître magnifique, il le fait avec tant d'esprit qu'il contente tout le monde. Je ne vous dirai point aussi qu'il aime tendrement ses amis, puisqu'il aime la vertu et qu'il n'a point d'amis qui ne soient vertueux. S'il y en a quelqu'un qui prétende être de ce nombre sans avoir toutes les qualités d'un véritable homme d'honneur, il doit s'assurer qu'il n'est au plus que du nombre de ses connoisssances. Que s'il semble les considérer, c'est qu'il est trop civil pour n'avoir pas quelques complaisances pour des gens qui témoignent avoir beaucoup d'empressement pour lui, mais quelque bonne mine qu'il leur fasse, il sait bien mettre de la différence entre un ami flatteur et un ami sincère, et connoît bien que si le premier est quelquefois plus agréable, le dernier est toujours plus utile. Au reste il souffre tout de ses amis, et quand il est obligé d'avoir quelque éclaircissement avec eux, ils demeurent si satisfaits de la manière dont il en use, qu'ils sont contraints d'avouer que jamais homme n'a moins mérité d'être offensé et n'a été plus digne d'avoir de véritables amis. Cependant, pour n'être pas moi-même du nombre de ceux que je condamne, et que je sais qu'il n'approuve pas, je veux bien vous dire que parmi toutes les bonnes qualités, il a quelque image de défauts aussi bien que tous les grands hommes : car enfin ce tempérament qui le rend capable de si grandes choses le fait paroître inquiet, et le pousse à tant de différentes choses, que son corps n'étant pas assez fort pour exécuter tous les ordres de son esprit, il est quelquefois prêt à succomber sous de si grands efforts; et d'un autre côté la grande connoissance, que le séjour qu'il a fait à la cour, lui a donnée des intrigues du monde, lui fait quelquefois prendre des précautions et lui fait avoir des défiances qui passeroient pour injurieuses parmi ceux que la pratique du grand monde n'a pas rendus assez déliés, mais qui ne seront jamais con-

damnées par ceux qui seront bien informés de sa conduite, dont le seul récit seroit un panégyrique. J'aurois sans doute bien du plaisir à vous en faire le détail, mais cette lettre est déjà plus longue que des lettres n'ont accoutumé de l'être, je me contenterai de vous dire qu'après avoir débarrassé des affaires très-importantes et très-épineuses dans un âge fort peu avancé, et avoir assuré le repos de sa famille, il travaille à présent au sien : et pour cela il a fait choix d'une profession où il a cru être appelé de Dieu, et dans laquelle sans doute il servira avantageusement le public, et par de bons exemples et par les belles prédications que nous avons lieu d'espérer, et de son grand esprit et de son infatigable zèle. Voilà un léger crayon de de cet illustre abbé, mais pour le connoître parfaitement il faut avoir joui de son aimable conversation. C'est un bien que j'espère vous procurer quelque jour comme étant, monsieur, votre etc.

[Louis-Anne Aubert de Villeserin, filleul du roi et de la reine, poëte, et très-recherché dans la société précieuse, où on disait de lui « qu'il avoit fait en peu d'années des progrès qui auroient demandé un siècle entier. » Il fut un des membres de l'Académie de l'abbé d'Aubignac, et c'est chez lui que se tenaient les séances. La nomination de l'abbé de Villeserin à l'évêché de Senez, en 1671, rompit ces réunions : il gouverna avec une grande sagesse son diocèse et mourut à Mouans, près de Grasse, le 7 février 1695 : il y a été enterré.]

LV

PORTRAIT DE M. DE MAROLLES

ABBÉ DE VILLELOIN[1]

FAIT PAR MADAME DE MONTBEL.

Inutile raison, je veux plus t'entendre,
Le dessein en est pris, je ne saurois attendre.
Tu ne sais qu'arrêter les grandes actions;
Tu t'opposes toujours aux belles passions.
J'entreprends le portrait de l'illustre Marolle,
Ne dis pas que je manque et d'art et de parole.
Pour un ouvrage humain, je reçois tes leçons;
Mais on fait des portraits de toutes les façons.
Quand on veut entreprendre une divine image,
On n'y peut réussir qu'à force de courage;
Tout le savoir humain ici me feroit tort,
Puisque l'esprit divin veut être le plus fort.
Quand il travaille seul il fait de grands miracles,
Les corps inanimés ont rendu des oracles.
Depuis que cet esprit est venu m'inspirer,
J'ose tout entreprendre et peut tout espérer,
Que la divine ardeur rend les âmes habiles!
Que n'a-t-elle point fait dans celles des sibylles?
Elles ont vu le jour des siècles à venir :
Mais ce n'est pas de quoi je veux m'entretenir.
Je ne veux pas non plus occuper ma pensée
Sur le foible récit d'une chose passée,
Ni fouiller trop avant dans les divins décrets :
Je ne recherche point nature en ses secrets,
Si le monde est formé de feux ou bien d'atomes;
Ces soins dans nos esprits n'engendrent que fantômes,
S'enquérir à la mer de ses flux et reflux
Ce sont des entretiens qui sont trop superflus.

1. Abbaye voisine de Loches en Touraine.

De chercher ce qui fait le tremblement de terre,
Si les vents ou les feux lui livrent cette guerre,
Ou si les fiers torrents par des sentiers couverts
Vont donner cette atteinte au cœur de l'univers.
C'est se donner en vain beaucoup d'inquiétude;
Qui nous en peut donner aucune certitude?
Qu'est-ce qui peut savoir si quelques éléments
Ont fait sur le soleil leurs établissements?
Si les astres sont chauds ou bien froids comme glace,
Quoique nous en voyons éclater la surface?
Les diamants ici brillent de même qu'eux,
Et si nous savons bien qu'ils ne sont pas des feux.
Si ces globes roulants poussent nos destinées,
Ah! que nos actions seront mal gouvernées!
Celui qui les consulte est un fol curieux,
L'âme ne fait qu'errer dans le chemin des cieux.
Je crois, sans aller voir, sur le premier mobile,
Que celui qui le meut n'a pas le bras débile,
Que d'autres cieux sous lui marquent leurs cours divers,
On dit qu'un autre esprit anime l'univers;
Ce penser est divin, il part d'un homme sage,
Qui juge du total par sa vivante image,
Puisque l'esprit humain faisant agir son corps
Montre que tout se meut par de divins ressorts.
Le tour est bien adroit, la science est profonde,
De savoir comme il faut guider un petit monde.
Celui qui sait borner la folle ambition
Devroit être l'objet de l'admiration.
Le héros que je peins la tient en sa puissance,
Ses inclinations suivent bien sa naissance.
Jamais pour la fortune il n'avança ses pas,
Il a su mépriser ses plus brillants appas [1].
N'a-t-elle pas voulu, pour le mettre en sa chaîne,
Le prendre par les mains de la plus belle reine?
Fortune, lui dit-il, tu ne sais point de rang
Qui puisse m'élever sur mon illustre sang;

1. Par amour pour les lettres il refusa en 1625 l'évêché de Limoges.

Afin de ne déchoir de la grandeur suprême,
Je ne la veux devoir à d'autre qu'à moi-même.
Ainsi dit ce héros, et de même il a fait.
Il arriva bientôt dans un état parfait,
Toutes ses actions ne sont que des miracles,
Ses plus foibles discours sont les plus forts oracles,
Tous ses désirs vaincus calment ses passions,
Ils n'osent émouvoir ses inclinations;
On connoît à ses yeux, aussi bien qu'à sa mine,
Qu'une haute vertu dans son âme domine.
Anges qui le gardez, que vous êtes contents!
Jamais anges ici n'ont mieux passé le temps.
Vous ne ramassez point de paroles perdues,
Toutes les siennes sont très-chèrement vendues.
Son entretien, qui rend les jours délicieux,
Vous doit faire trouver la terre égale aux cieux;
Marquant ses actions, qui sont si lumineuses,
Vous travaillez toujours aux pierres précieuses.
Anges, si vous vouliez en parer ce tableau,
Je me pourrois vanter qu'il seroit le plus beau;
Mais vous les réservez pour vous donner la gloire
D'avoir au dernier jour la plus riche mémoire.
Puisque de cet honneur vous êtes si jaloux,
Apprenez-nous du moins à peindre comme vous;
Imitant bien ses traits, c'est à votre louange
Qu'on dira, les voyant, c'est le portrait d'un ange,
Conduisez mon pinceau bien délicatement.
Commençons à montrer un trait de jugement,
Un front majestueux, sa physionomie
Épouvante le vice et s'en montre ennemie;
Des sourcils dégagés, dont l'air doux et serein
Ne marque point les plis qu'engendre un noir chagrin,
Des yeux noirs et perçants, dont les subtiles flammes
Font passer leurs rayons jusques au fond des âmes;
Ils se font respecter; je crois que leurs regards
Auroient pu commander au plus grand des Césars.
Son nez est aquilin, il a toutes les marques
Qu'on désiroit au nez pour le choix des monarques.

Son teint est d'un clair brun, le noir de ses cheveux
Au sexe masculin est fort avantageux.
Son visage est bien pris. Pour venir à sa bouche,
Anges, guidez ma main, ce trait ici vous touche,
Elle est fort agréable, et ses divins propos
Font que vous employez le temps bien à propos,
Que vous n'avez jamais ensemble de conteste,
Son rire est modéré, sa façon est modeste,
Son esprit doux, égal, n'a rien d'impétueux;
Anges, plus je le vois, plus je vous trouve heureux,
S'il s'anime par fois, c'est de votre colère,
Pour le malheur d'autrui dont il plaint la misère;
Il sent bien moins ses maux que ceux de ses amis
Et tient fidèlement tout ce qu'il a promis.
Chaque trait bien formé marque un divin augure;
Si les dieux descendoient, ils prendroient sa figure;
Sa démarche, son port, sa taille, sa grandeur,
A leur divinité feroient beaucoup d'honneur.
Sur tous les beaux exploits où son âme est encline,
Il aime l'entretien de la muse latine.
Qu'il y réussit bien! Il n'est point de savant
Qui dans tous les secrets pénètre plus avant;
Il en connoît le fond et la voit tout entière
Dans son antiquité couverte de poussière,
Chacun la redoutoit, il est le seul heureux
Qui peut donner le jour à son corps ténébreux.
N'a-t-il pas éclairci d'une belle manière
Les atomes confus dans la masse première?
Leurs rencontres fortuits, leurs formes, leurs accords,
Sont venus à nos yeux rebâtir ce grand corps;
D'indivisibles corps et de corps invisibles,
Ces ingénieurs font toutes choses sensibles;
Le hasard avec eux, dans son aveuglement,
Les a fait réussir miraculeusement.
Le Parnasse ombrageux étoit leur couverture.
Marolles nous en fait la brillante ouverture.
De plus par son moyen ces plus fameux guerriers
Apprennent aux François à cueillir des lauriers.

Pour le riche présent que ce héros nous donne,
Il en a mérité la plus belle couronne.
Si je pouvois le peindre en chaque qualité,
Que j'aurois un beau rang dans l'immortalité!
Et si j'avois acquis une telle louange,
Je ne céderois pas à la gloire d'un ange.
Mais j'entends murmurer les célestes esprits,
De ce qu'en m'élevant je rabaisse leur prix :
Ils s'en vont, mon discours les met en jalousie.
Le premier fut sujet à cette frénésie.
Sans eux je ne saurois achever ce portrait;
Ne vous en allez pas, attendez qu'il soit fait.
Puisque vous me quittez, flattez moi d'espérance,
Quand un ange s'en va, c'est une rude absence.
Il faut, en attendant ici votre retour,
Que pour me divertir je parle un peu d'amour.
Amour, si tu n'avois enflammé les poëtes,
Que de charmantes voix auroient été muettes!
Lucain, Stace, Virgile, en guerriers si fameux
Eussiez-vous célébré tant de faits généreux,
Si son feu si subtil n'eût couru dans vos veines,
Vos héros n'auroient pas traversé tant de plaines.
Que le cœur qui l'anime a de beaux sentiments!
Qu'on remarque de force en tous ses mouvements!
Il est maître partout! Que n'a-t-il point fait dire
A ceux de qui l'humeur se plaît à la satire?
Vous, Perse et Juvénal, de qui les traits hardis
Viennent jusques à nous malgré le temps jadis,
Quand les vices de Rome ont rougi sous vos pointes,
Les flèches de l'amour y pouvoient être jointes;
Et quoique ses desseins quelquefois sont couverts,
Sans lui l'on ne sauroit bien composer des vers.
On l'aperçoit assez dans les œuvres d'Horace;
Où le peut-on ailleurs voir de meilleure grâce?
Comparant ses chansons à nos doux madrigaux,
Ils pourroient bien trouver ici quelques égaux
Qui chantent comme lui leur amoureux martyre,
Et qui savent de même adroitement médire.

Catulle et Martial y sont aussi compris,
Dont la forte épigramme est partout d'un haut prix.
Lignière me paroît comme eux un fin critique,
On voit bien qu'il en cuit toutes les fois qu'il pique;
Il est prompt et naïf dans ses conceptions;
On dit qu'il ne sauroit cacher ses passions,
Qu'amour ne dure pas dans cette humeur active,
Il s'aime beaucoup mieux dans une âme plaintive;
Et quoique tels esprits paroissent mal contents,
C'est pourtant avec eux qu'il vit le plus longtemps.
Qui le veut conserver fait durer son envie;
Ses soupirs, ses langueurs, c'est ce qui fait sa vie.
Tibulle et vous, Properce, on voit dans vos discours
Que ce dieu dans vos cœurs a tenu ses grands jours.
Admirable comtesse, as-tu pu sans magie
Égaler ces savants à faire une élégie?
Tu sais peindre comme eux ta peine et ta langueur,
L'illustre Villeloin les remet en vigueur;
Sans lui je n'aurois pas l'honneur de les connoître,
Ni tous ces grands auteurs qu'en France il fait renaître.
Chacun se réjouit à leur avénement,
Et Plaute le gaillard, traduit nouvellement,
Épanouit la rate au plus mélancolique :
Chacun admire ici l'esprit de ce comique;
Il n'avoit pas à Rome un plus heureux destin,
Et parle tout de même en françois qu'en latin,
Il ne voit point ici d'égal en comédie,
Sa veine est naturelle, agréable et hardie :
L'esprit qui le guidoit étoit fort lumineux,
De ne le guider pas au sentier amoureux;
Car s'il avoit voulu s'élever sur le Tendre,
Quinault, de cet endroit l'auroit bien fait descendre.
Mais, ô divin Marolle, il nous faut revenir;
Peintres, que faites-vous? qui vous peut retenir?
Il faudroit tout quitter pour chanter ses louanges,
C'est l'occupation la plus digne des anges;
Puisque sur ce sujet on ne doit point finir,
Laissons une autre fois à nous entretenir.

[Michel de Marolles, né en Touraine en 1600, mort en 1681. Il se voua avec passion à l'étude des belles-lettres et a traduit presque tous les classiques latins : ces traductions sont fidèles mais non élégantes, et Ménage écrivit sur celle des épigrammes de Martial, « *Épigrammes contre Martial.* » Il a laissé des mémoires et un *Livre des peintres et des graveurs*, en vers. L'abbé de Marolles avait formé deux collections d'estampes, dont l'une, rachetée par Colbert, est à la Bibliothèque impériale.]

LVI

PORTRAIT DE M. DE LA VERRIÈRE

MAITRE D'HOTEL DE MADEMOISELLE

FAIT PAR LUI-MÊME.

Je ne puis vous donner de preuve plus assurée du pouvoir absolu que vous avez sur moi, Mademoiselle, que par l'obéissance que je rends au commandement que vous m'avez fait de vous envoyer mon portrait. Et bien que mille raisons très-puissantes semblent me dispenser de cette soumission et m'obligeassent plutôt à vous le cacher soigneusement, j'ai cru qu'en résistant à quelqu'une de vos volontés, c'étoit m'éloigner de la résolution que j'ai faite d'être tout à vous et d'exécuter sans répugnance tout ce que vous me ferez l'honneur de me commander. Je satisfais donc à vos ordres; mais après cette connoissance que je vous donne du fond de mon cœur, permettez-moi de vous dire, mademoiselle, que vous ne savez, en cette occasion, ce que vous demandez, et pour vous et pour moi; car s'il est vrai que vous ayez emporté quelque impression d'estime et de bonne volonté pour moi, comme vous me l'avez voulu persuader, et que vous ayez trouvé quelques traits en mon ébauche qui vous aient pu faire croire qu'il y avoit de quoi faire un ouvrage qui vous dût être agréable, vous serez bien étonnée, lorsque j'y aurai

mis la dernière main, de n'y rien trouver qui réponde à votre attente et qui ressemble à celui que vous cherchez. Ainsi vous aurez le déplaisir de vous être trompée, et moi celui de me voir déchu d'un avantage qui flattoit agréablement l'espérance que j'avois conçue d'un commencement si heureux. Je sais que je pourrois imiter les ouvrages de quelques peintres dont j'ai vu les ouvrages depuis quelque temps, qui ont emprunté les plus belles couleurs que l'imagination puisse produire pour se rendre agréables aux yeux de tout le monde, et loin de faire un fidèle rapport de leurs tempéraments et de leurs actions, se sont fait des panégyriques très-éloquents et soigneusement étudiés, en un mot, des héros de romans. Mais pour moi, Mademoiselle, qui vous ai déjà découvert le secret le plus important de ma vie, qui veux agir avec vous en toute sincérité, et qui ne me trouverois point encore assez parfait en ressemblant à ces grands personnages pour mériter vos louanges, j'aime mieux vous demander grâce et faire une véritable confession de ce que je sens en moi, que de m'attirer le moindre reproche de vous avoir rien déguisé de ce que vous avez voulu connoître et de ce que je pouvois cacher. Ce n'est pas qu'il ne soit bien difficile de se résoudre à mal parler de soi. Je ne prétends pas aussi affecter de me déchirer, mais si je tombe dans l'inconvénient que je viens de condamner et que je veux éviter, ce ne sera pas par l'amour-propre, mais par un défaut de connoissance de moi-même, et qu'il est difficile d'acquérir quand on n'est pas plus capable que je ne le suis. Il est temps cependant de finir ce discours ennuyeux, qui doit être suivi d'un ouvrage funeste pour moi, puisqu'il me va perdre sans doute auprès de vous, et je dois souhaiter que vous ne remarquiez pas tous les traits de pinceau que je vais donner à ce tableau, qui n'aura rien de beau et qui mérite votre approbation, que le profond respect avec lequel il se va présenter devant vous. Je ne vous parlerai

point de ma naissance, Mademoiselle, car je lui ôterois ses avantages par le peu de vertu que j'ai pour la soutenir, et si peu de bonnes qualités que j'aie, elles sont à l'extérieur.

Mon visage est plus long que rond, je l'ai pourtant assez plein; j'ai les yeux grands et à fleur de tête, qui ne sont pas tout à fait noirs; aussi ne sont-ils pas tout à fait bleus. J'ai le nez un peu long, sans toutefois qu'il puisse passer parmi les grands; j'ai le teint assez grossier pour ne pas se dire beau, étant haut en couleur. Pour la bouche, elle peut passer entre les bien faites pour un homme. Les fluxions m'ont emporté quelques dents, mais c'est en un lieu où je pourrois plutôt en recevoir incommodité que difformité. Mon poil est châtain brun et la nature m'a été si avare de cet excrément qui fait aujourd'hui tout l'ornement d'un visage, que je suis contraint d'avoir recours à l'artifice, dont je me sers le plus proprement qu'il m'est possible. Ma taille n'est pas grande, aussi n'est-elle pas petite, mais de celle qu'on appelle entre les deux. Je ne suis ni délié ni gros, et je ne manque pas de vigueur et de disposition pour tous les exercices du corps, dont j'ai quasi toujours fait mon capital, soit que je n'aie pas eu assez d'éducation et d'esprit pour en chercher de plus solide, soit que la chaleur de mon tempérament ne m'ait pas permis de prendre des plaisirs plus arrêtés. Ainsi, dans l'ardeur de ma jeunesse, je me suis exercé à monter à cheval, à courre la bague, à jouer à la paume, au mail, à danser, à jouer de la guitare. J'aime toutes les chasses, je tire assez bien en volant, je sonne passablement de la trompe et me connois en celle des chiens courants et des oiseaux pour y prendre plaisir et en parler avec les maîtres. La nature m'a donné un peu de voix, qu'avec quelque école j'ai rendue supportable à ceux qui ne sont pas délicats, sans avoir pourtant appris la musique, car il m'auroit fallu m'assujettir à l'étude et je n'en ai jamais été capable. Si mon

humeur eût pu se réduire à l'exercice du cabinet, je l'aurois pu faire en ce temps-là plus utilement pour ma gloire et pour ma fortune ; mais comme mon ambition n'a jamais été grande, je me console aisément et borne mes désirs à ce que je pourrois. Enfin l'on peut dire de moi que, pour avoir voulu savoir un peu de tout ce qui rend un homme passable dans le monde, je ne sais rien en perfection ; mais si je suis ignorant, je ne laisse pas d'estimer ceux qui savent plus que moi et ne parle guère de ce que je ne connois point. Ce n'est pas que je manque d'esprit et que je n'aie même quelque vivacité et quelque brillant trompeur qui me fait sortir des compagnies où l'on ne considère les gens que par le débit; mais le jugement m'ayant manqué dans un temps qu'il m'étoit nécessaire, j'ai fait des fautes qui ne se réparent pas quand on veut, sans lesquelles la conduite de ma vie passée ne donneroit pas la loi à celle que je mène présentement. Je suis naturellement gai, mais les traverses de la vie, dont je suis souvent sollicité me donnent quelquefois de mauvaises heures. Je suis assez prompt et je raille volontiers, quoique je n'aie jamais dessein de fâcher personne de gaieté de cœur, et si par malheur cela m'arrive, je reviens en un moment, pour peu de disposition que je trouve en ceux qui pourroient se plaindre de moi. Je ne crois pas que ce soit manquer de cœur de réparer sa faute en l'avouant, pourvu que ce soit sans témoigner de la foiblesse, vu que cela ne me peut guère arriver qu'avec mes amis, parce que je ne suis pas fort libre avec d'autres. Ceux que je ne connois pas et dont l'abord ne me plaît pas me trouvent assez sérieux ; mais il n'est pas malaisé de faire connoissance avec moi, et lors je veux vivre avec liberté et franchise, et ceux qui, par leur premier jugement, m'auroient cru glorieux, se dédiront bientôt assurément.

J'ai de la civilité généralement pour toutes les femmes, et j'agis de telle sorte avec elles que l'on diroit que je suis

fort aisé à m'engager, mais quelque apparence que je donne, mon cœur ne se laisse pas prendre si facilement; et si j'ai quelquefois donné mes soins inutilement, je me suis fait sage avec le temps et à mes dépens, et veux en user autrement. Je hais les coquettes qui sont tout le jour à débiter en ruelle et tenir bureau de beaux mots, qui se plaisent à faire à toute heure de nouvelles conquêtes, et seroient bien fâchées de perdre un galant si sa place n'étoit remplie de deux autres; enfin qui veulent étendre leur empire aussi loin que leur vanité. J'aime un esprit réglé, quand même il n'auroit que de la médiocrité; la modestie et la douceur me ravissent autant que la beauté. Je suis pourtant bien aise quand l'une et l'autre s'y rencontrent, et pourvu qu'une personne à qui j'ai dessein de m'attacher ait du jugement pour établir une belle conduite et faire le discernement d'un honnête homme à un autre, je trouve que c'est assez pour moi. Après avoir donné des preuves de ma fidélité, je demande pour reconnoissance une préférence tout entière et ne fais pas cas d'un cœur partagé; mais aussi quand je connois que l'on a de la bonté pour moi, je me donne si absolument que je ne réserve rien. J'aime avec tant d'empressement et de force que tout me donne de l'inquiétude; il n'y a pas petits soins ni bagatelles qui regardent l'objet aimé qui ne soient une affaire très-importante, et je crois devoir plus à ma passion qu'à tout le monde ensemble; ainsi je devrois souhaiter, si j'aimois le repos, de n'aimer rien ou de ne jamais aimer bien. La générosité me plaît infiniment, et je le serois si je le pouvois être; mais comme cette qualité demande une position proportionnée à sa grandeur, et que je me trouve en état d'en recevoir plutôt que d'en faire, je me satisfais en admirant ceux qui la possèdent. De même, si je ne suis pas libéral, c'est que je n'ai pas de quoi donner, ou si je fais quelque libéralité, c'est avec des sujets si bas que cela n'augmente guère ma dépense et fait connoître seulement que mon es-

prit n'a point de pente à l'avarice, qui est un vice horrible pour moi. Ce n'est pas que je condamne l'économie, et je demeure d'accord qu'il y a de la prudence d'épargner, non pas pour amasser des trésors, mais pour être en état de dépenser honorablement, quand l'occasion s'en présente; car je condamne fort ceux qui donnent ou font manger leur bien à tout venant et sans distinction. Je n'approuve point la profusion et je tiens que c'est un vice comme l'avarice. Peut-être quelqu'un dira que je me condamne moi-même et me reprochera d'être tombé en ces désordres; à cela je réponds que je ne prétends pas me faire ressembler à ce que j'étois il y a dix ans, mais à ce que je suis à présent.

Mon ami me peut assurément fier son secret sans crainte que je le révèle, et je ne crois pas que personne soit de meilleure foi que moi. Je ne suis pas sobre, aussi ne suis-je pas sujet à ma bouche. J'aime quelquefois à me réjouir à table, mais je veux que ce soit avec des gens choisis et sociables, autrement la bonne chère m'est peu considérable et je n'en fais jamais excès; comme je n'aime pas naturellement la contrainte, elle m'est insupportable. Je n'étois pas né pour la cour, car je ne puis m'empêcher de dire dans toute sa pureté ce que je sais, quand on me permet de parler; aussi me fais-je peu de fête. Les grands veulent tout savoir; moi j'ai peu de curiosité d'apprendre ce qui se passe; ainsi je leur suis inutile et n'ai pas la langue assez déliée pour bien pousser une médisance et dauber sur le prochain, qui est l'exercice le plus ordinaire du courtisan. J'ai l'âme tendre et ne puis voir souffrir personne sans compassion. Plût à Dieu, Mademoiselle, que la vôtre ressemblât à la mienne en cet article, je n'appréhenderois pas tant l'issue du détail que vous avez voulu voir et que j'ai cru ne vous pouvoir refuser sans me rendre encore plus criminel que toutes les mauvaises qualités que vous y pourrez remarquer ne sauroient faire à la vérité. La passion que j'ai pour vous me coûte bien cher, puisque, pour

vous satisfaire, il faut me mettre en pièces. Je croyois qu'il suffisoit d'être à vous tout entier. Enfin, si de ces débris quelques parties vous plaisent, prenez les unes, rejetez les autres, et de celles qui vous agréeront, vous pouvez vous en faire un serviteur le plus fidèle qui fût jamais.

[Mademoiselle ne mentionne même pas ce maître d'hôtel dans ses *Mémoires*. Serait-ce Jacques Séguier, seigneur de la Verrière, d'une branche cadette de la famille du chancelier, qui a écrit cette étude très-travaillée de sa personne? Il épousa Marguerite Tardieu et eut entre autres enfants un fils, aumônier du roi et évêque de Nîmes, et un autre abbé de Château-Landon.]

LVII

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE MELSON

FAIT PAR ELLE-MÊME.

Ma très-chère, vous me demandez si obligeamment mon portrait, que j'aurois mauvaise grâce à vous refuser. Et comme vous désirez que le pinceau de la naïveté aussi bien que celui de la vérité vous le rende semblable à son original, j'entreprends avec joie de vous en faire le crayon sur le naturel. La facilité que j'ai à vous l'accorder vient de la passion de vous faire voir que si ma bonne fortune m'a donné des amis, j'avois peut-être en moi quelques qualités qui pouvoient les mériter, particulièrement de celles que l'on ne communique pas d'ordinaire au public, comme sont les inclinations naturelles et les mouvements du cœur. Je commencerai par mon esprit et finirai par mon humeur, pour laisser la forme de mon corps et de mon visage à ceux qui s'y connoissent mieux que moi, ne présumant pas qu'il fût nécessaire de vous décrire des traits ni des proportions, pour être d'autant plus sincère,

que je ne crois pas avoir en ma personne rien de choquant, ni pour la vue, ni pour l'odorat, réservant toutefois la censure à qui la voudra. Mon esprit est bien faisant et assez éclairé pour me conduire sans faire de choses périlleuses, s'accommodant aussi aisément de la nécessité des choses pressantes qu'il est résolu contre celles que la prudence ne peut éviter, et se bornant sans peine à ma fortune, de même que sans inquiétude il attend ma destinée. Mon humeur est franche et fort éloignée de la finesse, ne pouvant souffrir la dissimulation, à moins qu'elle ne produise un bon effet. J'aime en toutes personnes la vertu et le mérite, et j'ai autant de respect pour celles qui les possèdent sous l'habit de serge que j'ai de mépris pour la condition et le brocart des autres qui en sont destituées. J'aime mes amis, je n'ai de réserve pour eux que celle que l'on doit avoir. Je suis sensible aux bienfaits et l'ingratitude n'a aucune part en moi. Autant que je suis bonne et officieuse pour les personnes que j'estime, je pense que je serois dangereuse pour ceux qui feroient profession de n'aimer pas. Je hais plus que la mort la médisance et je prends toujours le parti de plaindre ce qui est blâmable, sans blâmer jamais les actions de personne, si ce ne sont de celles que la bienséance ne peut souffrir sans crime. Que si j'avois l'honneur d'être plus souvent auprès de vous, vous verriez bien que je pardonne tout aux autres et que je ne me pardonne rien, n'estimant pas qu'il y ait un meilleur correcteur que soi-même, lorsqu'on ne se veut rien déguiser et que notre amour propre ne nous joue pas de mauvais tours. Je suis enjouée pour les gens qui me plaisent, et ma complaisance est si grande pour eux, qu'encore que je sois d'un tempérament mélancolique, je passe pourtant pour être d'un naturel fort gai. Je ne puis supporter la sotte coquetterie; pour la spirituelle, elle me divertit, mais je ne l'aime pas. J'aime naturellement mon sexe; mais je ne sache guère de femmes qui méritent une grande attache, parce qu'elles

sont presque toutes prévenues, inconstantes, légères et jalouses, et capables de ces foiblesses que la véritable amitié ne sauroit souffrir; et quoique je sois née de ce sexe, je me sens incapable de quelques-uns de leurs défauts, principalement de celui de l'indiscrétion et de l'intérêt. Je suis secrète, désintéressée, ponctuelle au dernier point, ne manquant jamais à ma parole. Je ne m'engage pas facilement, mais je suis ferme pour mes amis et je leur témoigne plus de secours lorsque la fortune leur tourne le dos que dans le temps qu'ils en sont les maîtres. L'avarice est une de mes plus fortes aversions, et je ne puis m'imaginer que l'on puisse conserver aucune bonne qualité en soi quand on est l'esclave d'une si pernicieuse maîtresse. Quoique la fortune ne m'ait pas donné les moyens de me modérer sur les présents que je fais, je ne laisse pas d'être persuadée que je suis libérale. Je suis civile et mon abord est fort riant à tout le monde. Je rends le devoir à qui il appartient, et je fais pour cela le premier pas; mais sitôt que je rencontre de ces bêtes de cérémonies qui se figurent que tout leur est dû, je deviens en même temps fort bonne ménagère de mes démarches et je ne le cède que par la force. Je ne suis point opiniâtre, je me rends aisément à la raison, que je cherche le plus qu'il m'est possible, étant ennemie de la prévention; je rends justice, quand même ce seroit contre moi, et je me condamne volontiers.

Pour ce qui est de la religion, je ne crois pas passer pour béate, mais je suis sûre que j'en ai assez pour faire mon salut, si ma négligence ne m'en empêche. J'ai un singulier respect pour toutes les choses sacrées et une soumission d'esprit pour tous les mystères et pour l'obéissance de la foi[1]; mais j'ai si grande peur de vous ennuyer que je finis.

1. Tallemant raconte une historiette très-amusante au sujet de mademoiselle de Melson et de ses sœurs, qui mangèrent une certaine longe de veau un vendredi de carême, et de la manière dont elles s'en accusèrent.

[L'une des quatre demoiselles Melson, Charlotte, qui épousa postérieurement M. André Girard Le Camus, conseiller d'État, et dont elle n'était, dit Tallemant, que la « femme de conscience; » elle fut une précieuse par excellence, d'après Somaize, qui l'appelle *Ménopée*, et on trouve dans la *Nouvelle Pandore* de Vertron un portrait de Louis XIV fait par elle, en vers. Tallemant nous parle assez souvent d'elle et dans des termes très-plaisants; Boisrobert célèbre sa beauté et elle eut l'honneur de recevoir le mouchoir de l'ambassadeur de Turquie. Elle a laissé de nombreuses poésies. Son père, « interprète des langues étrangères, dit Tallemant, n'en savoit pas une.» Du reste mademoiselle de Melson était une fille d'allures assez libres, si on en juge par sa réponse à Boisrobert qui disait avoir peur qu'un de ses laquais ne fût pendu. « Voire, lui dit-elle, les laquais de Boisrobert ne sont pas faits pour la potence : ils n'ont que le feu à craindre. » Mademoiselle Josse, autre précieuse, épousa son frère.]

LVIII

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE SAUMAISE

SOUS LE NOM DE LA JEUNE IRIS.

PAR MADAME LA COMTESSE DE BRÉGIS.

Le dépit d'avoir vu chez vous un si mauvais portrait de la jeune Iris me fait plus entreprendre que je ne pourrai peut-être exécuter, en vous en ayant promis un meilleur de ma main : mais en tout cas, madame, vous n'aurez pas dû vous promettre un fort bon tableau, puisque vous avez désiré que ce fût mon ouvrage ; et je ne le donne aussi que pour marque de ma complaisance et non pour marque de mon esprit.

Pour commencer la représentation d'Iris, je vous dirai que sa taille n'est ni grande ni petite, que ses cheveux ne sont point d'une couleur choquante, et qu'enfin ils ne sont que ce qu'il faut qu'ils soient pour lui donner beaucoup de blancheur, que sa jeunesse rend fort vive. Ses yeux sont

bleus et assez doux, sa bouche est incarnate, son nez assez bien fait, sa gorge de belle forme et fort blanche, ses bras et ses mains de la couleur de sa gorge. C'est à peu près la personne d'Iris, dont l'esprit est judicieux : cela est aidé de beaucoup de choses dont elle a été soigneusement instruite, et que sa retenue empêche de montrer avec empressement, étant née aussi sage que les autres le peuvent devenir, et agissant de manière à se faire reconnoître pour fille de son admirable père. Pour son humeur, elle est prompte et un peu fière ; mais la première de ces choses ne l'a jamais portée jusques à fâcher personne, et la seconde ne lui sert qu'à prendre plus de soin de se rendre parfaite. Elle est généreuse et sensible pour ses amis ; elle leur est fidèle : ses actions sont sincères et ses résolutions constantes : elle est douce et civile, mais sans galanterie, parce qu'elle s'y trouve si naturellement opposée, qu'elle se défend même les choses permises ; elle n'a jamais désiré ses divertissements, mais elle les prend de peur d'être incommode aux personnes avec qui elle se trouve ; elle se croit moins aimable qu'elle ne l'est en effet ; elle méprise la beauté comme les avantages qu'elle peut apporter ; elle n'est point capable des foiblesses des personnes de son âge. Mille choses échappent encore à mon pinceau qui sont dignes de louanges dans Iris, de manière que je suis obligé de prier ceux qui verront la copie que j'ai faite d'elle, de ne s'y point arrêter, et de prendre plus soin de connoître Iris que sa modestie ne lui en fera prendre de se montrer.

[Fille de Claude de Saumaise, savant dont on disait à Leyde que « l'Académie ne pouvait pas plus se passer de lui que le monde du soleil. » — Madame de Brégis était, comme nous l'avons dit (page 1), fille de M. Saumaise de Chazan, frère du célèbre, mais très-maussade critique. Elle a donné son portrait, fait par elle-même, en tête de ses *Œuvres galantes*, publiées en 1666 à Leyde et à Paris.]

LIX

LETTRE D'ALCANDRE A LICIDAS

OU LE PORTRAIT DE MADAME PAGET ET DE SON FILS

SOUS LE NOM DE VÉNUS ET L'AMOUR.

PAR M. L'ABBÉ D. F. [1].

Les liens de l'amitié dont nous sommes unis, mon cher Licidas, m'obligent de vous rendre compte de toutes choses pendant votre absence, et particulièrement de celles qui me touchent le plus. L'aventure dont j'ai à vous entretenir dans cette lettre est de celles-là, puisqu'il ne m'en est guère arrivé de plus agréables ni de plus sensibles en toute ma vie. J'étois allé ces jours passés chez un homme de mes amis, qui est tout esprit, pour le consulter sur une affaire qui m'étoit de la dernière importance; après en avoir reçu toute la satisfaction que je pouvois désirer d'un jugement aussi solide et d'un génie aussi éclairé que le sien, j'aperçus en quittant un tableau de Vénus dans sa chambre, ce qui m'obligea de rentrer pour le considérer de plus près et lui demander ensuite s'il avoit été fait à plaisir ou sur quelque original effectif. Il me dit qu'il avoit été tiré au vif sur une dame de qualité fort belle, comme je le pouvois juger, et sur son fils, et me sachant gré de l'attention que j'avois pour son tableau, il prenoit plaisir à m'en faire admirer toutes les beautés. Pour donc vous en faire le rapport, je vous dirai que je vis dans un cadre presque carré, une Vénus assise, vêtue d'une simarre de couleur d'aurore, et coiffée à la françoise, c'est-à-dire avec toutes les grâces que l'on peut tirer des cheveux; les siens sont

1. De Francheville?

bruns, luisants, déliés et bien plantés. Trois choses me charmèrent d'abord : ses yeux, sa gorge et ses bras, et j'étois tellement occupé à l'admirer et à me défendre d'y être pris, qu'il fut obligé de me tirer par le manteau pour me montrer que le tour du visage de sa déesse étoit admirable, que son nez étoit sans défauts et que sa bouche avoit des agréments qu'il ne pouvoit aussi bien exprimer qu'ils étoient dépeints, et que son teint, pour n'avoir pas le dernier éclat de la blancheur, avoit néanmoins quelque chose d'assez vif pour être préféré aux plus délicats ; mais j'en revenois toujours à ses yeux qui sont noirs, grands, bien fendus, et sa gorge qui, sans dire davantage, passe pour une des plus belles de Paris, et à ses bras qui sont blancs, gras et bien tournés. Il me la fit encore quitter pour considérer son petit Amour appuyé sur sa cuisse. Il étoit nu, plus armé de ses charmes que de ses flèches et de son arc ; il ressemble si parfaitement à sa mère, que l'on voit en petit dans ses yeux, la source de toutes les conquêtes qu'elle a faites. Ce fut pour lors que j'ai douté qu'il y eût sur la terre deux créatures qui eussent servi de modèles à ce tableau, que je reconnus être de Juste par quelques coups de pinceau qui lui sont particuliers[1] : je ne pus m'empêcher de le témoigner à mon ami par cette épigramme :

Juste nous montre par ces traits
Et par cette figure entière
Le plus beau de tous les portraits
Qu'il ait jamais mis en lumière.
J'y trouve un défaut seulement,
C'est qu'il devoit pour un moment
De son nom perdre la mémoire,
Et ne pas mettre en ce tableau
Tant de charmes pour pouvoir croire
Que l'original fût si beau.

1. Juste Van Egmond, peintre hollandais, né à Leyde en 1602, mort à Anvers en 1674. Il séjourna longtemps en France et fut l'un des douze premiers membres de l'Académie royale de peinture.

Il prit tout aussitôt la parole, et pour justifier son peintre, me dit ce sonnet à son avantage :

On voit en ce tableau Vénus représentée
Aussi parfaitement qu'elle est dedans les cieux;
On remarque à son air, à son port, à ses yeux,
Cette même grandeur dont elle est couronnée.

L'Amour, dont on la voit toujours accompagnée,
De même comme aux cieux paroît dedans ces lieux,
Et voulant l'imiter lance des traits de feux,
Selon l'instruction qui lui en est donnée.

Juste, par ce tableau dont il nous a fait don,
Rend sa gloire immortelle aussi bien que son nom;
Son sujet, sa Vénus n'a pas de si grands charmes.

Il témoigne par là qu'en donnant de l'amour
Elle est capable aussi d'en avoir à son tour,
Puisque ce bel enfant est l'effet de ses charmes.

Comme j'ouvrois la bouche pour lui dire ma pensée sur ces vers, il m'arrêta et me dit qu'il qu'il n'y avoit que son tableau qui méritât des louanges, et voulut même que j'en donnasse à la bordure, que je trouve magnifique et fort bien travaillée : l'or bruni avec le poli partageoit un cordon de feuilles de chêne qui régnoit tout autour, ce qui donnoit un éclat merveilleux à tout l'ouvrage. Voyant mon homme de belle humeur et qui m'entretenoit des moindres circonstances, j'en voulus savoir davantage et apprendre quelque chose de l'esprit, de la condition et de l'intérieur de la dame de son tableau ; il en fut bien aise, et me faisant asseoir proche d'une table qui étoit vis-à-vis ce portrait, il me dit que sa Vénus sur terre étoit d'une naissance assez illustre, que celle qu'elle avoit faite l'étoit aussi, et qu'elle en avoit eu un seul fils, qui étoit celui que je voyois; que son père avoit été l'honneur d'une des plus célèbres compagnies souveraines de cette ville, après avoir

été le premier d'une autre qui n'est guère moins considérable; que l'esprit de sa déesse étoit tout à fait divin, qu'il étoit propre à tout; s'il s'attachoit au sérieux, c'étoit sans affectation et sans présomption, quoiqu'elle dit les choses du monde les plus belles et les plus justes; s'il s'abaissoit à l'enjoué, c'étoit avec des pensées toutes pleines de feu et de pointes; que son parler étoit un peu brusque, mais qu'il étoit plus agréable que le languissant, qui n'est pas, pour l'ordinaire, d'une personne de qualité, et que l'on attribue par raillerie aux précieuses de ce siècle; qu'au reste, elle étoit au cercle et chez les princesses comme dans son élément; qu'elle y recevoit mille applaudissements, et qu'on prenoit occasion de la cajoler sur sa taille, qu'elle a majestueuse, quand on la voyoit debout chez la reine[1]. C'est tout vous dire qu'elle a été toujours les délices de l'hôtel de Soissons[2], qui est le lieu du monde où vit le goût le plus délicat et où l'on est le plus difficile en gens. Les charges et les commissions honorables de son mari dans la robe et dans le conseil, ont partagé toute sa vie entre la cour et la ville; mais elle s'est si prudemment gouvernée en l'une et en l'autre, que, quoique son penchant fût pour les dames de la cour, elle n'a jamais témoigné de mépris pour les autres, au moins ouvertement; elle étoit estimée pour deux choses qui, bien qu'elles soient ordinaires aux femmes, y sont néanmoins assez rares dans leur perfection : la danse et la voix, tout parle en elle et pour elle; et dans une assemblée, elle chérit particulièrement ces deux qualités, parce qu'elle y réussit; il n'y a pas une meilleure grâce que la sienne pour la danse, ni une plus grande facilité pour apprendre un air et le chanter juste, de méthode et avec agrément. Je n'aurois jamais fait, si je

1. Elle était en effet reçue dans tous les cercles de l'époque.

2. C'était alors Olympe Mancini, comtesse de Soissons, qui tenait dans cet hôtel une véritable cour.

voulois m'étendre sur tout ce que j'aurois à dire d'elle. Il suffit que vous sachiez qu'il n'y a guère de dames qui aient fait plus de conquêtes et qui en aient été plus maîtresses, n'ayant eu d'autres fins que la gloire d'en avoir fait, et des plus illustres [1].

Ce fut sur ce point que je quittai mon ami assez brusquement, de peur qu'il ne s'aperçût de l'effet que sa relation avoit fait sur mon cœur, et qu'il ne connût quelque chose de ma défaite. Je vous en donne avis comme à un autre moi-même, afin qu'en prenant toute la part que vous devez, vous vous hâtiez de venir m'aider à me relever ou à me perdre davantage. Adieu, ALCANDRE.

[Anne Gelée, première femme de Jacques Paget, seigneur de Plessis, maître des requêtes, puis intendant des finances et dont Bussy a conservé une curieuse lettre contenant une déclaration en style financier à la comtesse d'Olonne. Elle tint une place considérable dans la société précieuse. « *Polénie*, dit Somaize, voit quantité de gens d'esprit de l'un et l'autre sexe, et il est peu d'auteurs qui ne cherchent ses bonnes grâces. » La Forge, qui lui donne le même nom, cite sa ruelle comme une des principales de Paris; Boisrobert s'occupa d'elle et lui adressa des vers. On connaît son aventure avec Ninon, qu'elle prit pour une femme du monde, et avec laquelle elle se montra publiquement. Elle mourut en mars 1665.]

1. Le petit de Beauchasteau nous dit :

Mais, aimable Paget, à parler librement,
On trouve en vous un certain agrément,
Qui de nos cœurs seroit l'aimant,
Si vous n'étiez pas si cruelle.

LX

PORTRAIT D'UNE DEMOISELLE DE GRANDE QUALITÉ.

FAIT PAR ELLE-MÊME.

Il est assez ordinaire que nos amies nous empêchent de faire des imprudences; mais il ne l'est guère qu'elles soient cause que nous en fassions. Cependant vous m'en faites faire une très-grande en me faisant faire mon portrait, puisque, de quelque façon que l'on parle de soi, l'on ne sauroit éviter d'apprendre ses défauts à des gens qui ne les connoissent pas, ou de faire paroître une vanité ridicule en les voulant cacher Je ne me résoudrois pas aussi à faire une chose que je désapprouve si fort, si je ne la faisois pour vous seule, qui me connaissez si bien que je ne vous puis rien découvrir de mes bonnes ou de mes mauvaises qualités qui ne vous soit déjà connu. Ce n'est pas aussi pour en être mieux instruite que vous m'ordonnez de faire mon portrait, mais pour voir seulement si je sais bien me connoître moi-même. Je m'en vais donc vous dire ce que j'en pense, et vous jugerez si je me fais grâce ou justice. Je suis, ou du moins je crois être d'aussi belle taille qu'il se peut pour une fille qui n'a pas encore atteint dix-huit ans; j'ai tout l'embonpoint qu'on peut avoir, sans en avoir trop. Mon visage est ovale; ceux qui ne m'aimeroient pas pourroient dire que je l'ai long; mais pour moi, qui me regarde favorablement, je trouve, comme je l'ai déjà dit, que je l'ai ovale; mes yeux sont grands, bien fendus et quasi-noirs; mon teint est de ceux qui ont toute la fleur et tout l'éclat du printemps; mon nez est assez bien fait, mais j'ai la bouche un peu trop grande, et c'est ce qui est cause que je n'ai pas tant d'agrément, quoique mes yeux et mon teint me donnent de la beauté. Mes cheveux ne sont

ni bruns ni blonds. Ma gorge est belle à la pouvoir montrer, si c'étoit la mode; mes bras et mes mains sont passables; mon air est fin et assez noble pour faire connoître la qualité dont je suis; j'ai naturellement l'esprit vif et brillant; mais la modestie de la condition où je suis encore m'empêche de le faire paroître. Le silence qu'elle m'oblige à garder fait que je m'occupe à pénétrer les sentiments d'autrui et à écouter attentivement ceux qui parlent, et je trouve assez souvent que ce qu'ils disent n'est pas meilleur que ce que je dirois si j'osois parler. J'ai l'âme douce et sincère, et cette sincérité est cause que, ne trouvant guère de gens dignes d'être loués, je dis plus souvent du mal que du bien de ceux dont je parle. Je suis incapable d'une violente inquiétude; le souvenir du passé ni la crainte de l'avenir ne m'en donnent jamais. La pensée du choix d'un mari, qui trouble si fort toutes celles de la condition où je me trouve, ne m'incommode point du tout. Ce n'est pas que je ne fusse fort aise d'en avoir un que je puisse aimer, mais comme je vois que les femmes n'aiment leurs maris que les deux premières années de leur mariage, je ne trouve pas que pour si peu de temps qu'on a à les aimer, on se doive tourmenter d'en avoir un aimable. Tout le monde se pique de savoir bien aimer ses amis, mais pour moi qui n'ai pas eu le temps d'en faire, je ne puis répondre si je saurois aimer les miens. Je crois cependant que je ne serai jamais capable de ces amitiés fortes qui donnent de si grandes peines, ne me trouvant le cœur sensible qu'aux choses qui donnent des plaisirs qui ne sont point mêlés. J'aime tous les divertissements d'éclat. La promenade, le cours et les assemblées touchent fort mon inclination, et cela me feroit quasi croire que je l'aurois portée à être galante, si je ne sentois en moi des choses fort capables de m'en éloigner. Une des plus considérables est que je suis assez persuadée de l'autre vie; et j'ai dans l'esprit que si la galanterie est bonne à rendre celle-ci agréable, elle n'est

point fort propre à rendre l'autre heureuse; et comme j'aime être bien dans les lieux où je suis, il me déplairoit fort d'être mal à mon aise dans un pays où il faut demeurer si longtemps. Ce qui pourroit encore m'éloigner de la galanterie est que les messieurs de ce temps l'ont tournée en ridicule aussi bien que l'amour, et ils l'ont si bien fait que, quoiqu'ils aient un commerce perpétuel avec les femmes, ils ne sont pourtant ni galants ni amoureux; de sorte que n'ayant pas dans l'esprit cette galanterie fine et spirituelle qui plaît, ni dans le cœur ces passions tendres et violentes qui touchent, je ne sais pas par où on les pourroit aimer. Cependant je vois que tant de personnes les aiment, qui sont plus spirituelles et plus délicates que moi, que je suis persuadée que je les aimerois un jour comme les autres, si je n'avois pas de meilleure raison qui m'en empêchât; ce ne seroit pas celle du bruit du monde qui me retiendroit, car je me suis aperçue que les dames ne sont ni plus ni moins considérées pour avoir des galants, et on les estime sur le pied des mérites qu'elles ont d'ailleurs, sans compter sur leur coquetterie ni sur leur sévérité. Ce n'est pas que je n'entende ma mère tous les soirs mépriser celles qui ont des amants et me les proposer comme des exemples qu'il faut détester; mais je vois que quand elle rencontre dans des visites ces mêmes dames dont elle veut tant me faire d'horreur, elle leur rend les mêmes civilités qu'aux plus sévères. Ainsi je trouve qu'il n'arrive autre chose à celles qui ne le sont pas, que d'être citées dans les sermons que les mères font à leurs filles, et cela ne me paroît pas un trop grand malheur: ce qui me paraîtroit plus incommode si je voulois être de ces dames prudes à qui on ne peut donner de galants, est qu'il faudroit pour cela se résoudre à une solitude quasi-continuelle, étant impossible, comme dit M. de Roquelaure [1],

1. Gaston, marquis, puis duc de Roquelaure, fils du maréchal, 1615-1683.

d'être exposée au grand monde et d'y demeurer exempte de soupçon. Et je vous avoue sincèrement qu'aimant les plaisirs et le grand monde au point que je fais, ma réputation me coûteroit trop cher si je l'achetois au prix d'une si grande retraite. Par mon inclination naturelle, je suis ennemie du silence et du repos; le tumulte et le bruit suffisent à me divertir, et les choses d'éclat, comme la magnificence du train, des habits, des meubles, me touchent au dernier point. Enfin, je sens que c'est mon foible d'aimer le faste et les plaisirs, et vous voyez au moins que si je n'ai pas la force de m'en corriger, j'ai assez de lumières pour le connoître. J'aurois pourtant de la peine à l'avouer à un autre qu'à vous; mais comme je l'ai déjà dit, si je ne vous apprends rien en vous apprenant mes défauts, et si vous me tenez la parole que vous m'avez donnée, ceci ne sera vu de personne. Quand il le seroit, à moins que vous ne me nommassiez, je ne serois pas connue, et ceux qui connoissent mon visage, méconnaîtroient mon esprit, puisque l'on ne m'en croit pas assez pour écrire ce que je pense, et que l'on ne croit pas aussi que ce que je pense vaille la peine d'être écrit.

[Je n'ai pu déterminer cette demoiselle de grande qualité. Serait-ce par hasard Marie Mancini qui, née à Rome en 1639, n'aurait pas en effet encore atteint, en 1657, ses dix-huit ans, et après avoir été aimée de Louis XIV, épousa en 1661 le connétable Colonne?]

LXI

PORTRAIT DE SIX SŒURS

Fait par M. BOYER[1].

Amour, dieu le plus craint et le plus grand des dieux,
Et qu'on peint sottement sans raison et sans yeux;
Moi qui te crois un dieu d'esprit et de lumière,
J'expose à ta raison la plus digne matière,
Le choix le plus douteux qui soit sous le soleil
Et qui puisse jamais agiter ton conseil,
C'est à toi d'éclaircir ces raisonnables doutes;
Six beautés m'ont charmé, je les adore toutes,
Et la confusion de mes sens enchantés
Comme mon jugement suspend mes volontés.
C'est à toi maintenant à vider ce partage;
Je pousserai mes vœux où sera ton suffrage,
Et sans prendre aucun soin de disposer de moi,
Je n'appellerai point d'un juge comme toi;
Nulle de ces beautés mises dans la balance
N'envîra le bonheur de cette préférence,
Et je sais que mon cœur est trop à dédaigner
Pour briguer d'un seul mot la gloire d'y régner.
Aussi sans craindre rien tu peux juger entre elles;
Que si, te dépeignant les appas de ces belles,
Je laisse quelque trait échapper sans dessein,
La faute au moins n'est pas du cœur, mais de la main.
Amour, prête-moi donc et l'esprit et l'oreille,
D'abord j'offre à tes yeux une jeune merveille
Dont le teint frais, uni, l'embonpoint gracieux,
L'éclatante blancheur, charment d'abord nos yeux

1. Claude Boyer, né à Albi en 1618, membre de l'Académie française, auteur de diverses tragédies et d'un livre intitulé : *le Caractère des prédicateurs*. — Somaize nous apprend que madame Tallemant protégeait *Bavius* et le logeait chez elle.

Et nous font concevoir, dès qu'on l'a regardée,
De toute sa personne une adorable idée.
La nature ne peut avec tous ses efforts
Former rien de pareil aux beautés de ce corps;
Mais dans ce corps pourvu de grâces singulières
Habite une belle âme avec mille lumières;
Dans tous ses entretiens règnent sans lâcheté
La belle complaisance et l'honnête bonté,
Et d'un air agréable accompagnant ses charmes,
Elle force les cœurs à lui rendre les armes.
Mais si sur tant d'appas il falloit discourir,
Amour, c'est à toi seul qu'il faudroit recourir;
Je te verrois d'abord la vanter et nous dire
Que ses yeux tous les jours étendent ton empire,
Et, nous la figurant un trésor de plaisirs,
Par mille feux pour elle allumer nos désirs.
Climène ce portrait surprend un peu Sylvie,
Elle entend toutefois tout ceci sans envie;
Ses regards, son maintien, toute son action,
Marquent sa retenue et sa disposition;
En elle on ne voit point de traits ni de partie
Qui ne soient animés d'un air de modestie.
Qu'un air si gracieux est un poison subtil!
Qu'auprès de ces beautés une âme est en péril!
D'un ton accompagné d'une douceur extrême
Et qui seroit fort propre à dire je vous aime,
Elle flatte nos sens d'un plaisir innocent,
Mais qui porte dans l'âme un charme plus puissant;
Il est vrai que sa voix, à soi-même infidèle,
Détruit par ses fiertés sa douceur naturelle;
Le devoir et l'honneur règlent ses mouvements,
Et la sévérité de tous ses sentiments
Montre assez clairement que si sa voix nous touche,
Elle sait corriger les douceurs de sa bouche,
Et que si ses beautés font naître des désirs,
Elle arrête en chemin les plus hardis soupirs.
Vous vous troublez, Cloris, au portrait de Sylvie?
Non que vous vous piquiez de moins de modestie,

Mais vous croyez qu'on trouve un air moins gracieux
Dans ces brillants éclairs qui sortent de vos yeux.
Si vous avez le port, l'éclat d'une déesse,
Vos ris doux et charmants marquent votre tendresse;
De vos rares bontés ces aimables témoins,
Fussent-ils affectés, ne nous touchent pas moins.
Qu'on adore en ces ris la nature et l'étude,
Je trouve aux autres ris quelque chose de rude,
Et sans vous cajoler, votre bouche, Cloris,
Conserve purement tous les charmes du ris.
Je ne vous dirai point qu'on voit dans votre adresse
Le modèle achevé de la belle justesse,
Cette belle louange est au-dessus de vous.
Charme de votre esprit un naturel si doux :
Je tâcherois d'en faire une parfaite image
Si mon pinceau pouvoit répondre à mon courage;
Mais étant obligé de l'occuper ailleurs,
Je dois avecque soin ménager mes couleurs.
Il est temps de toucher au portrait d'Amarante
Et quoiqu'elle demande une main plus savante,
Essayons mille traits pour peindre la fierté,
Tout ce qu'a de plus beau la douce majesté,
Tout ce je ne sais quoi qui jette dans les âmes,
Sous d'invisibles traits, d'inévitables flammes;
Malgré cet accident dont la malignité
Se pique de voler la fleur de la beauté,
Quoique sur ce visage il laisse quelques traces,
Cent traits victorieux en conservent les grâces,
Et sur son privilége illustre et glorieux
Ont mis en sûreté tout ce qui plaît le mieux;
Il n'est rien qui ne charme en toute sa personne,
Et si l'œil qui soutient l'éclat qui l'environne
En souffre tant de choses en voyant tant d'appas,
C'est du désir de voir tout ce qu'on ne voit pas.
Que si d'un beau dehors j'osois porter ma vue
Dans toutes ces beautés dont son âme est pourvue,
J'y verrois la douceur, l'honnête liberté,
La bonté sur son trône et dans sa pureté,

J'y verrois une aimable et civile franchise
Qui bannit de sa bouche et l'art et la surprise,
Qui de ses sentiments ne nous déguise rien
Et qui fait tout le beau du charmant entretien.
Enfin Amarillis se plaint de ma paresse;
Mais c'est manque de cœur ou bien plutôt d'adresse
Que pour un si superbe et si hardi dessein,
J'arrête mes désirs et fais trembler ma main.
Cet air impérieux me surprend et m'étonne,
Qui du cœur se répand sur toute sa personne.
Le bel orgueil ailleurs n'a jamais éclaté
Avec tant d'avantage et tant de fermeté;
Cette âme indépendante et cet esprit de reine
Donnent à tout son corps un air de souveraine;
En elle on ne voit rien de ces foibles esprits
Que les trivialités exposent au mépris;
Ni l'abord éclatant des beautés les plus fières,
Ni des plus grands esprits les plus belles lumières,
Ne sauroient étonner son esprit ni ses yeux,
Elle a toujours le cœur grand, ferme, ambitieux,
Dans une raisonnable et noble confiance
Le regard élevé, le front plein d'assurance.
Qu'un sceptre siéroit bien en de si belles mains
Et pourroit bien remplir ses glorieux desseins !
Mais parmi ces fiertés je vois d'autres merveilles,
Ce teint si délicat, ses lèvres sans pareilles,
Ces regards obligeants et que d'un air si doux
Son orgueil, par pitié, laisse tomber sur nous;
Ce beau raisonnement, cet esprit adorable,
Cette facilité d'un discours agréable,
Enfin mille trésors; mais c'est assez, Amour,
Le portrait de Philis s'en va paroître au jour;
Et pour une si riche et si grande matière
J'ai besoin de couleur, de temps et de lumière.
Quel accueil, quel abord est préférable au sien ?
Qui sait mieux le bel art de l'aimable entretien ?
Qui sait mieux pratiquer l'adroite complaisance ?
On sent je ne sais quoi de doux en sa présence.

On goûte mille appas semés de toutes parts
Par le doux mouvement de ses brillants regards.
Qui distingua jamais avec tant de justesse,
Avec tant de lumière, avecque tant d'adresse,
Par des discernements si fins, si délicats,
Ce qu'on appelle bien, de ce qui ne l'est pas?
Un conte dans sa bouche est un trésor de grâces,
Il n'est cœur assez dur, il n'est froideur ni glaces
Qui ne cèdent d'abord à des traits si puissants;
Elle est le charme entier de l'esprit et des sens;
Cette adresse de plaire à tous ceux qui la voient;
Cette ardeur de servir les amis qui l'emploient,
Ce grand cœur qui pour eux peut entreprendre tout,
Ce zèle ambitieux qui va jusques au bout,
L'horreur qu'elle eut toujours du reproche et du blâme,
Cette égale constance en cette grandeur d'âme,
Qui la mit au-dessus des plus sensibles maux,
Sont de rares talents et des traits fort nouveaux;
Mais parmi ces fiertés que de bontés cachées,
Qui dans l'occasion justement arrachées,
Brûlent de mille éclats de courage et d'honneur,
Il faut voir sous ce feu les transports d'un grand cœur!
Combien de libertés à ses pieds échouées,
De soupirs méprisés, d'amours désavouées!
Combien d'espoirs flattés par un peu de bonté!
Et brisés tout d'un coup contre cette fierté!
Je n'aurois jamais fait si j'osois tout décrire,
C'est à toi, Dieu des cœurs, maintenant à nous dire
A qui l'on doit céder le prix de la beauté,
A qui je dois donner toute ma liberté;
Je promets à ton choix toute la déférence
Que d'un sujet fidèle exige ta puissance;
Ne laisse plus flotter mon esprit sur ce choix,
Prononce hardiment et je suivrai tes lois.
Amour, ayant longtemps examiné ces belles :
Et le moyen, dit-il, de prononcer entre elles?
Ici chaque portrait, dans sa diversité,
Oppose l'une à l'autre une égale beauté;

Le monde divisé pour toutes six soupire,
Toutes égalemeñt partagent mon empire,
Et sans aucune envie on voit ces six beautés
Conquérir mille cœurs et mille libertés;
En mille et mille objets les grâces répandues
Dans le nombre de six se trouvent confondues,
D'autant plus qu'on les voit s'entr'aimer fortement,
Et qu'ainsi toutes six se quittent rarement;
Par les liens d'amitié qui les lient ensemble
Le tout de la beauté s'unit et se rassemble,
Et par ce doux accord le ciel a conservé
De la grâce suprême un portrait achevé;
Et le fier, et le doux, le brillant, le modeste,
Le beau, le gracieux, l'agréable et le reste,
Tout ce qu'on trouve ailleurs et qu'on ne trouve point,
Est ici sans réserve et dans le plus haut point.
Aussi dès que la mort injuste et trop cruelle
Voudra briser les nœuds d'une troupe fidèle
Afin d'anéantir la suprême beauté,
Les dieux pour l'honorer de l'immortalité,
Sans souffrir que leurs corps tombent dans la poussière,
Les changeront tous six en six corps de lumière,
Et confondront leurs feux dans un astre nouveau
Que nous pourrons un jour nommer l'astre Ninau.

[J'ai vainement cherché quelles pouvaient être ces six sœurs, et j'ai dû y renoncer et ne reproduire ce morceau que comme une pièce assez agréable de poésie. Boyer, du reste, a laissé un assez grand nombre de vers disséminés dans les recueils du temps.]

LXII

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DESJARDINS

FAIT PAR ELLE-MÊME.

Encore qu'il semble naturel de se connoître plus parfaitement soi-même qu'on ne peut être connu de tout le reste du monde, je ne laisse pas de soutenir que j'entreprends un travail bien difficile à discuter, quand je veux tâcher de me dépeindre; mais comme c'est la mode et que lorsqu'elle ne choque ni la raison ni la bienséance elle a je ne sais quelle charme qui fait qu'on la suit avec plaisir, je veux voir si je pourrai faire un portrait qui fasse connoître, l'intérieur et l'extérieur de ma personne. Je dirai donc que j'ai la physionomie heureuse et spirituelle, les yeux noirs et petits, mais pleins de feu; la bouche grande, mais les dents belles pour ne rendre pas son ouverture désagréable; le teint aussi beau que peut l'être un reste de petite vérole maligne; le tour du visage ovale; les cheveux châtains, approchant plutôt du noir que du clair; et la gorge et les mains disposées à être belles quand j'aurai l'embonpoint que jusqu'ici mon âge et la grandeur de ma taille m'ont empêchée d'avoir [1]. De tout cela il résulte que je ne suis pas une fort belle fille, mais qu'aussi je ne fais pas peur; et j'ose dire que j'aurois bien plus d'avantage de montrer mon âme que mon corps, et mon esprit que mon visage; car, sans vanité, je n'ai pas eu d'inclination déréglée. La passion dominante de mon sexe ne me touche point. J'aime mieux la chasse que la cour, et je ne retire du plaisir du bal, de la promenade et des festins, que ce

1. « La petite vérole, dit Tallemant, n'a pas contribué à la faire belle : hors la taille, elle n'a rien d'agréable, et à tout prendre, elle est laide : d'ailleurs à sa mine vous ne jugeriez jamais qu'elle fût bien sage. »

qu'il en faut pour remercier obligeamment et sans contrainte ceux qui me donnent ce divertissement; mais non pas assez pour m'empêcher de les quitter sans peine. J'aime fort Paris[1] et passe pourtant assez bien mon temps seule à la campagne pour y demeurer toute ma vie sans chagrin. J'ai une compassion si grande pour les malheureux, que bien souvent la pitié qu'ils me causent me met de leur nombre. J'ai une si vaste pente à la libéralité que j'ai cent fois murmuré de n'être point dans un rang assez élevé pour porter jusqu'au delà de ses bornes une vertu que j'admire et que la disposition des choses ne me permet pas de pratiquer Cependant la même inclination qui me porte à donner me fait haïr à recevoir; mais haïr au point que je serois plus irritée contre une personne qui m'offriroit des présents que les misérables ne sont affligés quand on leur refuse ce qui peut soulager leur misère. Mon âme n'est agitée ni par l'ambition ni par l'envie, et sa tranquillité n'est jamais troublée que par la tendresse que j'ai pour mes amis; mais pour cela j'avoue que j'ai une sensibilité qui mériteroit la censure des critiques; car j'ai plus de douleur des maux qui leur arrivent, qu'ils n'en ressentent eux-mêmes. J'ai plus de joie des biens qu'ils reçoivent que s'ils m'étoient envoyés, et vu la manière dont j'agis, on peut dire que j'ai trouvé le milieu entre l'amour et l'amitié; mais cette tendresse n'est pas toujours aussi générale qu'elle est forte, car je ne donne qu'à peu de gens; et pour qu'un homme soit digne d'être mon ami, il faut que ses inclinations soient conformes aux miennes, et qu'il soit le plus discret homme de son siècle[2]. Ce n'est pas que je donne grande matière de discrétion, car j'ai de la vertu et de cette vertu qui est également éloignée du scru-

1. Elle demeurait près de l'Arsenal.

2. Villedieu, Sauval, « le mousquetaire du roi, » dont parle Somaize, ne ressemblent pas cependant beaucoup à ce portrait.

pule et de l'emportement, dont la simplicité fait la force, et la nudité le plus grand ornement; mais enfin quand je ne dirois à un ami que ce qui seroit affiché, si je le lui disois à l'oreille, je prétendrois que rien ne le pourroit dispenser de garder le secret, et pour ne pratiquer pas ce que je condamne, je suis la plus discrète fille de la terre; j'ai une fort grande fierté; mais comme elle ne sied bien qu'aux belles et que je ne suis pas de ce nombre, je tâche de mettre en sa place une douceur qui ne m'est pas si naturelle, mais qui m'est plus convenable. J'aime fort à railler et ne me fâche jamais qu'on me raille, pourvu que je sois présente, car je ne puis souffrir qu'on poignarde les gens endormis, et quoique je sois vindicative, si jamais je ne voyois mes ennemis, jamais je ne leur voudrois de mal. Pour mon esprit, je puis dire qu'il est assez agréable et même assez universel. Je sais assez le monde et me tire assez bien d'une conversation. J'ai de l'inclination pour la poésie, et quand il m'est arrivé de faire des vers j'y ai passablement réussi, mais je ne m'en veux pas prévaloir, car ce qui s'acquiert sans peine ne mérite pas beaucoup de louanges. Au reste je pourrois passer pour une fort bonne personne si j'avois un peu plus d'indulgence pour certaines gens; mais j'avoue qu'il en est d'une espèce que je ne puis souffrir; et si je les pouvois dépeindre sans les faire connoître trop clairement, je suis persuadée que la description que j'en ferois justifieroit l'incivilité que j'ai quelquefois pour eux. Une des choses que je trouve plus blâmable en moi, c'est une certaine inégalité à laquelle je ne puis remédier, car je n'en sais pas la cause, elle ne me rend pas absolument bizarre mais elle fait que ce qui me divertit un jour, m'ennuie un autre, sans que j'en puisse donner d'autres raisons que celle de mon tempérament: ce qu'il a de bon en cela, c'est que je n'en aime pas moins ceux qui me divertissent et n'en hais pas moins ceux qui m'ennuient; et que mes véritables amis ne sont pas assez ex-

posés à ce défaut, car je n'en suis capable que pour les gens à civilité universelle et non pas à tendresse particulière. Voilà comme je suis faite ou du moins comme je crois. S'il se trouve quelqu'un qui veuille réformer cette peinture, je me soumets à son jugement, pourvu qu'il ait assez de capacité et qu'il ne me soit suspect de flatterie ni d'envie.

[Marie-Hortense Desjardins, fille de Guillaume, prévôt de la maréchaussée d'Alençon, et de Catherine Ferrand : elle a été l'une des femmes les plus extraordinaires de son temps, et porta les noms de madame de Villedieu, de marquise de Chattes et de madame Desjardins, « trois fois à peu près mariée, dit M. P. Paris dans son commentaire de Tallemant, sans l'être une seule fois dans toutes les règles. » Sa vie n'a été qu'une longue aventure et des moins poétiques, notamment avec Villedieu, fils de Boësset, chef de la musique du roi. Comme précieuse elle mérite une place, et Jean de la Forge traite *Aréthuse* de dixième muse; Vertron la classe parmi les sept merveilles de la république des lettres. Somaize parle assez longuement de *Dinamise* et de ses amants, parmi lesquels il cite Sauval. Elle se fit connaître comme écrivain par ses sonnets intitulés : *Jouissances*, et a laissé de nombreuses poésies; elle a composé des romans, *Cléonice* et *Henriette de Molière*, sorte d'autobiographie; une tragédie, *Manlius*, etc. Née en 1632, elle mourut à Clinchemare, en octobre 1683.]

LXIII

PORTRAIT DE M. DE VERDERONNE

FAIT PAR LUI-MÊME.

Sans me piquer de portraiture,
Puisque chacun fait sa peinture,
J'ai résolu, si je le puis,
De me peindre tel que je suis.
Mon œil n'a rien qui soit farouche
Et de cent pas voit une mouche;
Mon teint est moins blanc qu'un vélin,
Mon nez tire sur l'aquilin,

Ma bouche est assez bien formée,
De deux fois seize dents armée,
Et jugeant de moi par mes dents,
On me croiroit en mon printemps;
Mes mains, mes bras, et mes épaules
Sont comme on les faisoit aux Gaules
Sous le règne d'un conquérant
Que l'on nommoit Henri le Grand [1];
C'est une assez fâcheuse date,
Mais je hais le peintre qui flatte,
Et l'on doit, pour un bon portrait,
Remarquer jusqu'au moindre trait.
De cheveux gris j'ai quelque nombre,
Et les bruns qui leur servent d'ombre
Font de ces cheveux argentés
Briller les funestes clartés,
Comme on voit celle de la lune
Sous le voile de la nuit brune
Luire et briller plus vivement
Dans la route du firmament.
Ma taille n'est pas gigantine,
Mais plus droite qu'une houssine,
Houssine non faite d'osier.
Enfin, pour ne rien oublier,
Mes yeux, mon teint, mes dents, ma taille
Et mes cheveux, vaille que vaille,
Comme ils n'ont rien de trop charmant,
N'ont rien qui choque absolument.
Je suis habillé comme un autre :
Ce n'est pas que le siècle nôtre
N'ait quelque chose du chapeau
Et grègues faites en cerceau,
Pour la façon, bien que la mode
Est à mon sens fort incommode,
Ayant de l'air d'un pavillon
Ou tout au moins d'un cotillon.

1. Il s'agit bien du vieux baron de Verderonne, puisque son fils ne naquit qu'en 1623.

Pour les canons faits en rondache
Ou maint cagneux son défaut cache,
Et de blondine invention
J'ai la dernière aversion;
Mais puisque ainsi le veut l'usage,
Il est libre à tout personnage
Qui sa cagne voudra cacher,
De ses jambes enrondacher.
J'ai de l'esprit à ma manière,
Non la politesse dernière;
Je parle assez passablement
Latin, espagnol, allemand;
Allemand, non, c'est pour la rime,
Mais du toscan je m'en escrime.
Je suis d'une assez douce humeur,
Grand ennemi de la rumeur;
D'autrui la gloire je n'envie,
J'aime les plaisirs de la vie,
Mais les plaisirs que seulement
On peut goûter tranquillement.
Tout ce qui s'appelle amourettes,
Billets galants, douceurs, fleurettes,
Invention de ce faux dieu,
Qui met le désordre en tout lieu,
Et qui font que le cœur s'engage
Chez moi qui n'est point en usage;
C'est, pour dire la vérité,
Le mien chérit la liberté;
Au printemps j'aime les prairies,
L'émail des campagnes fleuries,
Le bruit des murmurants ruisseaux
Et le gazouillis des oiseaux.
L'été, je chéris les ombrages,
A voir des bois les verts feuillages
Le zéphire les caresser,
Et la nature nous tracer,
Sur le cristal net et mobile
De quelque onde pure et tranquille,

La rare beauté de ces lieux
Et l'azur qui pare les cieux.
J'aime à voir au temps de l'automne
Les fruits dont la terre foisonne,
Poires, pêches, figues et raisins,
Soit chez moi, soit chez mes voisins.
Puis quand l'hiver à barbe grise,
Accompagné du vent de bise,
Renferme dans un froid tombeau
Ce que la terre avoit de beau,
Je cherche une maison commode
Où, sans que le froid m'incommode,
Je puisse, le chef bien couvert,
Discourir des choses joyeuses,
Parfois aussi de sérieuses,
Car il ne faut pas, ce dit-on,
Chanter toujours sur même ton;
Je me plais fort à la lecture,
Aux beaux dessins d'architecture;
Le doux concert des instruments
A pour moi beaucoup d'agréments;
Mais j'aime surtout en musique
Les tons de la voix harmonique
Des Selincours et des Lamberts [1],
Ou parmi des feuillages verts
D'entendre en la saison nouvelle
Les doux fredons de Philomèle;
Quelquefois du sire Apollon,
Me glissant au sacré vallon,
Sur le Parnasse je me guinde,
Avec lui je fais quelque brinde,
Puis de l'eau qui sort d'Hélicon
Ayant décoiffé maint flacon,

1. Voyez plus haut page 107. — Nous avons cherché en vain Sélincour dans le *Parnasse* de Titon du Tillet, dans le *Recueil des airs de la cour* de Ballard, aussi bien que dans la *Biographie des musiciens* de M. Fétis et la Biographie Michaud.

Je sens que ma veine s'éveille,
Et comme ce Dieu me conseille
J'écris en prose et fais des vers,
Non les meilleurs de l'univers,
Mais dont le tissu grotesque
Se peut souffrir dans le burlesque.
En d'autre temps je prends l'essor,
Et ce dieu, m'ouvrant son trésor,
Sans mêler le lis à la rose,
De mille beautés je compose
Un riche et divin coloris
Dont je forme le teint d'Iris;
Au bout de ses lèvres vermeilles
Je fais voleter les abeilles,
Qui, séduites par ces couleurs,
Prennent ses lèvres pour des fleurs,
Enfin je la fais voir si belle
Qu'on la prendroit pour immortelle;
Et suis certain que cette Iris,
Par le jugement de Pâris,
A la honte de Cithérée,
Auroit eu la pomme dorée.
Au naturel je vous ai peint
Mes yeux, mon esprit et mon teint,
Mon humeur, mes exercices;
Tout le surplus, ce sont caprices,
Que j'ai voulu confusément.
Pour y joindre quelque ornement,
Et donner par ce paysage
Un beau relief à mon ouvrage.
Si dans vos heures de loisir
Vous voulez, selon mon désir,
Ayant en main le portrait nôtre,
Me régaler aussi du vôtre,
Je vous en dirai grand merci.
Adieu, vivez sans nul souci.

[Charles de l'Aubespine, baron de Verderonne, maître des requêtes et chancelier de Monsieur, l'un de ses principaux conseillers; il fut plu-

sieurs fois envoyé en mission par lui à la cour pendant la Fronde. Il épousa Marie Lebret et en eut un fils qui fut capitaine au régiment des gardes, créé marquis en octobre 1650, et qui mourut à quatre-vingt-trois ans, en 1706, ayant épousé une fille du chancelier d'Aligre.

Conrart nous donne ce portrait sous ce titre : *Portrait du berger du val du Loir, fait par luy-mesme peu de jours avant sa mort*, IX, in-folio, 987. Dans ce même volume, page 977, on trouve une pièce de vers de M. de Verderonne à madame D... (Des Houlières?); elle est probablement de son fils.]

LXIV

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE VILLENNE

Fait par madame DES HOULIÈRES.

Je ne puis m'empêcher de faire la peinture
Du plus charmant objet qu'ait formé la nature;
C'est la jeune Philis, dont les divins appas
Se sont rendus fameux par cent mille trépas;
Je connois son esprit, sa bonté, son mérite;
Sa taille n'est encor ni grande ni petite,
Elle est libre, mignonne et pleine d'agréments,
Toute seule elle peut faire plus d'un amant;
Ses cheveux sont fort noirs, son teint n'est pas de même.
Il est vif, délié, sa blancheur est extrême.
Son nez n'est pas mal fait; mais que ses yeux sont beaux,
Qu'ils sont fiers, qu'ils sont doux, et qu'ils causent de maux!
Ses yeux noirs et brillants où l'amour prend ses armes
Font naître des désirs et répandre des larmes.
Tant d'illustres amants que l'on voit en ces lieux
Sont, chère Amarillis, l'ouvrage de ses yeux [1] :

1. Il est singulier de voir madame Des Houlières donner à une amie le nom d'Amarillis, qui servait à la désigner elle-même : il n'y a cependant aucun doute parmi ses contemporains pour la considérer comme l'auteur de ce portrait.

Sa bouche est d'un beau tour; elle est vive et charmante,
Par sa forme on connoît qu'elle est très-éloquente;
Elle a je ne sais quoi qu'on ne peut exprimer;
Qui fait qu'on ne peut pas s'empêcher de l'aimer;
Elle a de belles dents, le tour de son visage
Est si beau qu'il n'est rien qui le soit davantage;
Elle a de l'embonpoint comme il en faut avoir;
Sa gorge est blanche, pleine, et l'on ne sauroit voir
En toute la nature une chose plus belle,
Et ses yeux et ses mains sont aussi dignes d'elles;
La fraîcheur de son teint et sa vivacité
Font bien voir que Philis a beaucoup de santé;
Elle a cet air galant qui sait plaire et qui donne
Un charme inexplicable à toute sa personne;
Pour faire une conquête, et pour la conserver
Elle a tout ce qu'il faut, et l'on doit avouer
Que sa gorge, ses bras et sa taille admirable,
Sa bouche et ses beaux yeux n'ont rien de comparable;
Son esprit tout divin répond à ce beau corps,
Le ciel en le faisant épuisa ses trésors;
Ce n'est point un esprit qui n'a que l'apparence,
Le sien est éclairé d'une aimable science,
Il est grand, plein de feu, solide, égal et doux,
Il fait dans ces beaux lieux mille et mille jaloux,
La fierté lui sied bien et, pour comble de gloire,
Elle a du jugement et beaucoup de mémoire;
Ses billets sont galants, ils sont beaux, pleins d'esprit;
Elle parle du moins aussi bien qu'elle écrit.
Les vers tendres ont fort le bonheur de lui plaire;
Et si je ne craignois de la mettre en colère,
Je dirois qu'elle en fait admirablement bien.
Elle n'a pas besoin qu'on lui traduise rien
De ce que nous savons du Tasse et de Virgile.
Cependant chaque jour cette admirable fille
Cache soigneusement tous ces dons précieux
Qui lui rendent l'esprit aussi beau que ses yeux,

Mais malgré tous ses soins, toute sa modestie,
On en connoît toujours une bonne partie;
Un aimable enjoûment, une douce langueur,
Mêlés également font sa charmante humeur.
Son enjoûment ravit, et même sa tristesse
Ne sert qu'à faire voir qu'elle a de la tendresse.
Si Philis l'employoit. Ah! qu'elle aimeroit bien;
Mais, chère Amarillis, on n'y connoîtroit rien,
On ne sauroit jamais le sujet de sa flamme,
Ses yeux garderoient bien le secret de son âme,
Et son cœur paroîtroit sévère et rigoureux,
Lorsqu'il seroit soumis à l'empire amoureux.

[Fille de Nicolas Bourdin, marquis de Villaines, ou Villenne, secrétaire d'État, et de Marie Fayet, fille du trésorier de l'extraordinaire. M. de Villenne était une espèce de fou dont Mademoiselle dit, à propos d'une prédiction qu'il lui fit : « Homme d'esprit et de savoir qui passe pour un des habiles astrologues de ce temps. » Sa femme faisait des vers dont quelques-uns sont imprimés dans les *Muses illustres* (Paris, Chamboudry, 1638); mais elle était plus que galante si l'on en croit une affreuse aventure rapportée par Tallemant au sujet du maréchal de l'Hôpital qui l'aima et en eut un fils, qui devint gouverneur de Vitry. Quant à mademoiselle de Villenne, nous savons seulement qu'elle était l'amie de madame Deshoulières et de Lignières. Il y avait aussi à cette époque des marquis de Villaines de la famille des de Champagne à laquelle appartenait le comte de La Suze.

M. P. Paris dit, dans son commentaire de Tallemant, que mademoiselle de Villaines était fille de Louis de Gagnon, sieur de Villaines, et de Marie Le Prestre; mais nous croyons que c'est une erreur, puisque le titre du livre d'astrologie de M. de Villènes porte : *L'Uranie de messire Nicolas Bourdin, sieur de Villènes, ou la traduction des quatre livres des jugements des astres de Claude Ptolémée, prince des sciences célestes.*

LXV

PORTRAIT DE MADAME DE CHOISY

SOUS LE NOM DE LA CHARMANTE EXILÉE

FAIT PAR MADEMOISELLE [1].

J'avois toujours hésité à faire votre portrait; car il y a tant de bien à dire, qu'étant dans le milieu de Paris, tenant votre cour composée des plus grands princes et princesses qui soient au monde et de tout ce qu'il y a de tous les honnêtes gens de tout sexe, l'on auroit cru sans doute que je ne me serois pas contentée de vous la faire par mes visites, mais que je voulois encore vous la faire par mes écrits; maintenant que vous êtes exilée, et que c'est un état auquel on cherche peu à plaire aux gens et où l'on ne pense guère à donner de l'encens : je crois même que la vapeur n'en sentiroit rien et que le feu ne voudroit pas brûler. Ainsi, pour montrer que mes sentiments sont plus purs et plus ardents pour vous que l'élèvement de tout ce qui l'est davantage, j'ai été bien aise de prendre ce temps pour faire votre portrait, dans lequel je parlerai de vous sans flatterie, et j'y mettrai tout ce que je connois de bien et de mal en vous, avec autant de franchise et de sincérité que j'ai fait dans le mien propre. Je ne dirai pas, comme madame de Brégy, que vous avez le nez d'une juste proportion, mais je dirai que je le trouve beau, car j'aime les grands nez; et la raison s'en voit en me regardant sans que je le dise.

1. Le 2 octobre 1658. Madame de Choisy était alors retirée en Normandie par ordre du roi. Elle avait été renvoyée de la cour en même temps que plusieurs femmes de l'intimité de Mademoiselle; on l'accusa d'avoir écrit à Monsieur beaucoup de choses contre la reine et le cardinal pendant la maladie du jeune roi. Elle se retira à Bois-le-Roi, terre de son mari.

Votre teint est fort uni : il est aussi blanc et aussi vif qu'une brune le peut avoir; aussi bien que votre bouche, qui étoit d'agréable forme avant que vos incommodités eussent terni la couleur de l'un et de l'autre [1]. Vos cheveux sont d'un fort beau noir, et l'on ne vous peut voir sans dire que vous ayez été la plus belle et la plus agréable brune de votre siècle. J'ai ouï dire que la reine le jugeoit ainsi, et qu'elle disoit que vous dansiez parfaitement bien : ce que je crois malaisément, parce que vous aimez peu à marcher; et pour bien danser il faut bien marcher. Pour votre gorge, vos bras et vos mains, je ne les ai vus que depuis vos maladies; mais leur blancheur me fait croire qu'il n'y manque que l'embonpoint, et que quand vous en aviez tout cela étoit beau. Votre taille est de celles sur lesquelles il n'y a rien à dire, n'étant ni belle ni laide. Mais venons à votre esprit, car vous l'aimez beaucoup mieux que votre corps. Vous l'avez vif, brillant et agréable plus que personne que je connoisse. Vous parlez bien, délicatement et juste. Personne ne fait plus galamment ni plus plaisamment un récit que vous. Vous avez un grand charme pour la conversation, quoique vous ne soyez ni railleuse ni médisante. Jamais personne n'a décidé avec tant d'autorité sur toutes choses ni sur toutes sortes de gens. Je ne dirai pas si c'est toujours à propos; car vous savez qu'il n'y a point de règles qui n'aient leurs exceptions. Ainsi je pense, pour vous dire la vérité, que ceux dont vous décidez avantageusement louent non-seulement votre esprit, mais encore votre jugement; mais que ceux pour qui vos décisions ne sont pas favorables ne parlent que de votre vivacité.

Vous êtes charitable aux pauvres et excitez vos amis de l'être. Vous n'êtes pas chiche de donner de bons conseils sur la dévotion, de faire des sermons avec beaucoup d'élo-

1. Mademoiselle ne parle pas des yeux, que madame de Choisy appelait ses *vainqueurs*.

quence. Ils profitent à ceux qui y sont disposés et sont inutiles aux autres; mais ceux de saint Augustin sont de même effet, quoiqu'ils soient meilleurs, quand il ne trouve pas la matière prête, et c'est Dieu qui, étant le maître de tout, forme les choses comme il lui plaît. Cette même raison est à donner à ceux qui diroient que vous prêchez et ne pratiquez pas; car, entre nous, vous ne faites pas tout ce que vous dites.

Vous voulez être dévote, mais apparemment l'heure n'est point venue, puisque vous ne l'êtes pas, et la grâce n'est point la dominante en vous. Le jeu est une passion si grande, qu'elle pourroit quelquefois lui tenir tête [1]; car vous m'avoueriez qu'il a un grand pouvoir sur vous, et vous savez bien ce que j'en ai toujours dit. Vous aimez le monde furieusement, et le bien choisi; les fâcheux vous sont insupportables; et si vous ne faites pénitence en ce monde, je ne doute pas que vous ne soyez en l'autre avec les fâcheux et les fâcheuses du purgatoire, si ce n'est que le séjour de Bois-le-Roi et les nobles de la province n'y suppléent. Aussi le décembre de ce monde, d'accord avec celui de l'autre, aura connu votre peine. Voici un portrait où il y a bien des perspectives et des lointains; mais comme je l'envoie à la campagne, on croira que c'est pour mettre sur quelque cheminée ou dans quelque galerie. Vous aimez à parler, comme j'ai déjà dit, quoique vous soyez mélancolique, votre tempérament l'étant au dernier point. Vous avez beaucoup d'amis, et vous en devriez encore avoir davantage. Ce n'est pas que vous ne soyez fort méfiante et fine, mais c'est que vous avez bonne opinion encore; vous avez assez de vanité et de présomption, mais cela est bien fondé à ma fantaisie. Vous aimez que l'on fasse cas de vous. Je ne sais si vous êtes intrigante et si vous vous mêleriez volontiers des choses au-dessus de vos

1. Somaize dit : « *Clélie* a une grande attache pour le jeu. »

forces [1], car je me méfie tant des miennes, que je ne les croirois pas pouvoir essayer sur une matière si délicate et dans une telle conjoncture où je ne voudrois pas vous blâmer, et où je ne voudrois pas aussi me divertir de gens à qui je dois toute sorte de respect. Ainsi je n'en dirai rien; c'est assez d'avoir tiré le fer contre eux, et même trop. Pour la galanterie, vous l'aimez aux messieurs; pour aux dames, je vous en ai vu blâmer quantité. De dire si vous l'avez aimée pour vous, je n'en sais rien, ne vous ayant connue qu'en un temps où vous ne l'aimiez pas [2]. Je pense que voilà un fort beau portrait. Et il ne s'en trouvera pas un qui traite de plus de choses. D'ordinaire les peintres ne sont pas universels, et ceux qui font des paysages font mal les ressemblances. Les uns font des fleurs et des fruits, les autres des bêtes, des batailles, des naufrages et des perspectives. Pour moi, sans avoir jamais examiné quel est mon talent, j'en peins de toutes les manières, et je n'en ai pas encore fait de si hardi que celui-ci; car il y a de tout un peu, et c'en est assez pour faire mal tout ensemble. Mais j'espère que vous en excuserez les défauts sur la bonne intention.

[Jeanne Olympe Hurault, fille de Pierre, seigneur de L'Hospital, et de Claire de Gissey, sœur de l'abbé de Belesbat, célèbre précieux, et de Henri, qui devint beau-frère de madame de Brégis; elle épousa, le 8 février 1628, Jean de Choisy, conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant de Champagne et chancelier du duc d'Orléans, et devint mère de cet original abbé de Choisy qui s'habilla longtemps en femme et alla en Siam.

Somaize consacre un long article à *Clélie*, « dont l'esprit a toujours fait grand bruit. » Amie de Mademoiselle, bien que celle-ci la traita de folle, de la reine Christine et de la reine de Pologne, elle devait occuper dans les salons une grande position, et Somaize ajoute que « c'est une vérité que ce qu'elle ignore, pas une précieuse ne le saura jamais. » Elle demeurait au Luxembourg, voyait beaucoup de monde et savait bien des

1. Mademoiselle le savait surabondamment.
2. Encore un chapitre sur lequel Mademoiselle était cependant édifiée.

nouvelles; mais elle fut privée de ce logement dès que Mademoiselle en fut maîtresse, car celle-ci ne pardonnait pas à madame de Choisy de s'être mêlée « de mille affaires désagréables. » Aussi en dit-elle peu de bien dans ses *Mémoires*, et il est facile de reconnaître quelques traits piquants au milieu des compliments de ce portrait. On peut voir pour ce qui la concerne : Tallemant dans ses *Historiettes*, Segrais dans le *Divertissement de la princesse Aurélie* et dans ses *Anecdotes*, M. de Montmerqué dans sa notice insérée dans les *Mémoires Petitot*, etc. — Née en 1604, elle devint veuve en 1660 et mourut en 1669, d'après la nouvelle édition des *Mémoires de Mademoiselle*, que M. Chéruel vient de donner, et non pas en 1666 comme on l'avait cru jusqu'ici.]

LXVI

PORTRAIT DE M. DE LIGNIÈRES

FAIT PAR LUI-MÊME.

Les portraits sont en vogue et chacun fait le sien;
Quand on me blâmeroit, je veux faire le mien;
Et je dirai d'abord que ma taille est moyenne :
Avec quelque raison je ne hais point la mienne,
Puisque je ne suis point ni bossu, ni boiteux,
Et l'on dit seulement que je parois cagneux;
Mais cela n'est point vrai, c'est une médisance,
A cause que je marche avecque nonchalance
Et que je n'ouvre pas les jambes en dansant,
On a tenu de moi ce discours offensant,
Et par mes envieux ma taille est méprisée.
A parler franchement, je ne l'ai point aisée;
Je la devrois avoir ayant le corps menu.
On m'accuse, en marchant, de tendre un peu le cul,
C'est de quoi fort souvent un jeune objet me raille,
Et je ris avec lui des défauts de ma taille.
Mais si mes yeux étoient un peu moins renfoncés,
S'ils étoient moins petits, ils me plairoient assez;
Ils sont noirs, ils sont vifs, ils ont quelque finesse,
Ils sont spirituels et remplis de tendresse.

Si quelqu'un me soutient qu'ils ne sont point ainsi
Et s'il me dit que non, je lui dirai que si.
Mon nez, mon nez qu'ici par deux fois je répète,
Est grand comme celui de Nason le poëte
Ou du bon roi François; il est fort aquilin
Et par lui l'on croiroit que je serois malin,
Que je serois moqueur, que j'aimerois à rire
Et que je pencherois beaucoup vers la satire;
J'y pense un peu beaucoup et pour n'y céler rien,
Autrefois je disois plus de mal que de bien.
J'ai quitté depuis peu cette humeur satirique,
Et j'ai quelque regret d'avoir été caustique.
Quand on rit de mon nez je ne me fâche pas,
Je tiens que les grands nez ne sont pas sans appas,
Et jamais un grand nez n'enlaidit un visage
Suivant un quolibet qu'autorise l'usage,
On rime ceux qui sont de ce beau signe ornés :
C'est un peu trop longtemps demeurer sur mon nez;
Ma bouche est assez belle, elle est belle à merveille
La divine Philis ne l'a pas plus vermeille;
Cette rare beauté dont j'aime la fraîcheur;
Mes dents, dans peu de temps n'auront plus de blancheur;
Les frotter d'opiat ou de quelque racine,
C'est ce qui nous les gâte et qui nous les ruine;
Mes dents étoient jadis un bel astre perlé,
Maudit soit l'opiat avec le pain brûlé;
Je les ai toutefois blanches et bien rangées,
Je voudrois les avoir un peu mieux ménagées.
J'ai les cheveux châtains, ils sont épais et longs,
Je puis me comparer avec les Absalons;
Et quand je suis poudré, en toute la nature
On ne voit rien de beau comme ma chevelure;
Hélas! ces beaux cheveux se sont bien éclaircis.
Que j'en ai de tristesse et de cuisants soucis!
J'espère avoir pourtant toujours la tête belle;
Je voudrois l'avoir bonne et pleine de cervelle.
J'ai de l'esprit, dit-on, assez passablement,
Je ne me pique pas d'avoir du jugement;

Je ne me souhaite pas d'en avoir davantage,
Et l'on est malheureux souvent quand on est sage.
Si j'avois quelque charge ou quelque illustre emploi,
Ou si j'étois admis dans le conseil du roi,
Au lieu d'être toujours auprès d'une maitresse,
Je tâcherois d'avoir une extrême sagesse :
J'étudierois Tacite avec Machiavel;
Tibère, Louis onze et l'illustre Cromwell
Auroient moins de prudence et moins de politique;
Je serois circonspect, grave, mélancolique.
On me demandera pourquoi je ne fais rien,
C'est que cela me plaît, et je m'en trouve bien.
Chacun sait ses raisons, chacun sait ses affaires;
Celles de mon voisin sont pour moi des mystères.
S'il se moque de moi, je me moque de lui,
Il faut vivre pour nous et non pas pour autrui.
Je vis de cette sorte et je passe ma vie
Tantôt près de Philis, tantôt près de Sylvie [1].
Je suis né fort galant et ne puis être un jour
Sans conter des douceurs et sans faire l'amour.
La charmante Vénus préside à ma naissance
Et sur moi cette étoile a beaucoup de puissance,
Mon cœur est à présent plus stable et plus constant;
Autrefois mon amour ne duroit qu'un instant.
Plus léger que le vent, plus changeant que la lune,
J'allois en un moment de la blonde à la brune.
C'étoit longtemps pour moi de soupirer un mois
Et j'en aimois au moins cinq ou six à la fois;
Je faisois des contrats, je donnois des promesses
Et je tâchois toujours de tricher mes maîtresses.
O Dieu, que j'étois fourbe et bon comédien;
Que je savois bien feindre et que je pleurois bien!
On connoît qu'à présent je suis plus honnête homme,
Et pour ma loyauté partout on me renomme;
Car, au lieu d'en aimer cinq ou six à la fois,
Je me suis contenté de n'en aimer que trois;

1. Veut-il indiquer ainsi ses deux plus intimes amies, mesdames de Montbel et Des Houlières?

Je n'aime toutefois que la jeune Climène,
Elle sera toujours le sujet de ma peine.
A propos d'inconstance et d'infidélité
Il me souvient qu'un jour cette jeune beauté,
Qui fait tous mes plaisirs et toutes mes tristesses,
Me demanda combien j'avois eu de maîtresses;
Je lui nomme Sylvie, Amarante, Philis,
Aminte, Climène, Olympe, Amarillis;
J'en dis d'autres encore, et cet objet que j'aime
Fut, à ce compte-là, le soixante-cinquième.
Cet adorable objet a fixé mes soupirs
Et pour lui seulement je forme des désirs,
Rendre fixe mon cœur, c'est fixer le mercure,
Et c'est de ses beaux yeux la plus belle aventure.
On me reproche aussi que je suis indiscret
Et que je dis partout les faveurs qu'on me fait.
Je saurois fort bien taire une bonne fortune,
Et ma discrétion ne seroit point commune
Si quelque jeune objet récompensoit ma foi
Et me faisoit l'honneur de coucher avec moi.
Voilà sur quelques points ce que j'avois à dire.
Il faut entièrement me peindre et me décrire.
Je suis fort libéral, et quelques-uns m'ont dit
Que je l'étois beaucoup et trop pour mon profit;
Je ne danse pas mal, mais c'est devant un maître,
Car lorsque dans un bal il s'agit de paroître
Et que je ne suis pas du côté du buffet,
Je me décontenance et je suis fort défait;
J'ai de certains moments où je suis admirable
Et je suis d'une humeur tout à fait agréable;
J'ai des jours, en échange, où je ne parle point
Où je suis bilieux et morne au dernier point.
On me croiroit d'abord ignorant et stupide.
Je rougis aisément et je suis fort timide;
Devant les inconnus je parois interdit
Et je n'ai pas le don de bien faire un récit.
Quoiqu'on me pousse à bout et quoi que l'on me die,
Je ne m'emporte pas et j'entends raillerie;

Je ne chante pas mal et j'aime fort les vers.
On ne les prise guère en ce siècle pervers :
Ah! faut-il qu'un auteur devienne mercenaire
Et que l'ode à la main il demande salaire?
Je me suis promené dans le sacré vallon
Pour braver les neuf sœurs et l'orgueil d'Apollon.
J'ai fait quelques chansons et quelques épigrammes
Pour prier des Philis de soulager mes flammes;
Si j'ai choqué quelqu'un, c'est sans malignité,
Et je ne suis, dit-on, méchant que par bonté;
C'est ce qu'a dit de moi madame de La Suze,
Et l'on ne comprend pas le mot de cette muse.
La lecture a rendu mon esprit assez fort
Contre toutes les peurs que l'on a de la mort,
Et ma religion n'a rien qui m'embarrasse.
Je me ris du scrupule et je hais la grimace :
Quoique je n'aime pas à prier nuit et jour
Les heureux habitants du céleste séjour,
Je ne prétendrois pas avoir l'âme moins bonne
Et je ne voudrois pas faire tort à personne;
J'aime une chère honnête et non pas un festin;
Je bois par complaisance et sans aimer le vin.
Quoique prompt, je suis doux, je suis bon et facile;
Lorsque l'on me reprend, je suis assez docile;
Je recherche avec soin les hommes excellents;
J'aime les curieux, les doctes, les savants;
Je hais le fanfaron, le pédant, l'hypocrite,
Et dans mon ennemi j'adore le mérite.
J'ai lu beaucoup d'auteurs et je sais assez bien
Le latin, l'espagnol avec l'italien;
Je sais force mots grecs, peu de philosophie
Point de théologie et de géographie.
J'ai fini mon portrait il sera singulier
Et l'on doit me trouver un gentil cavalier [1].

1. M. de Lignières était peu modeste; on en jugera encore par ces vers, tirés du *Recueil de Sercy :*

J'avois presque pour ennemie
Toute la docte académie,

[François Pajot, sieur de Linières ou Lignières, appartenait à une famille parlementaire et était fils d'un conseiller au grand conseil. Riche d'abord, il dissipa son bien dans la débauche et mourut assez misérable en 1704; il était né en 1628. On trouve de nombreuses anecdotes à son sujet dans le *Carpenteriana*, qui lui donne le *Cid décoiffé*, attribué aussi à Despréaux; il est demeuré constamment l'ennemi de Chapelain, qui lui aurait conseillé de renoncer à la poésie. Il a laissé de nombreux vers dans le *Recueil de Sercy*. Somaize nous dit que « *Léonce* est un fier galant homme, qui passe pour fort inconstant... Il suffit de dire qu'il voit quantité de précieuses des plus jolies et des plus spirituelles d'Athènes, à qui il sert d'alcoviste par quartier. »

Il s'était donné le nom de poëte de Senlis, parce qu'il avait une campagne près de cette ville; mais il garda plutôt le surnom de l'*athée de Senlis*, à cause de son impiété.]

LXVII

PORTRAIT DE MADAME DE LA CALPRENÈDE

Vous me demandez des nouvelles du Parnasse, illustre Mélisse, et vous ne savez possible pas que toutes nos muses sont depuis quelque temps

Ou dormantes ou dépitées,
Ou des esprits peu visitées;
Que leur double mont tant chanté
N'est plus à présent fréquenté
Par ces illustres dont les plumes
Ont écrit de si beaux volumes;

Que ces grands hommes sont rebutés d'écrire, et qu'il n'y a plus que les apprentis qui s'en mêlent, ou des maîtres si

Et, bien loin de m'avoir détruit,
Mes stances et mes épigrammes
Ont contenté d'illustres dames,
Et mes portraits ont fait du bruit.

Il a composé, outre son portrait, celui de madame de Montbel, deux fois celui de madame Des Houlières, et celui de mademoiselle de Villenne. Mesdames de Montbel et Des Houlières ont fait le sien.

peu savants, que l'on ne voit plus nul ouvrage de conséquence chez les imprimeurs ni dans les ruelles. On ne laisse pourtant pas d'être importuné de méchantes choses :

Et comme jadis bouts-rimés
Inondèrent toute la France,
Et qui ne furent supprimés
Que par notre propre inconstance,
Aujourd'hui portraits à foison
Se font voir sur notre horizon
Et sont les beaux objets de toute l'éloquence;
Il n'est point de petit garçon
Qui n'en donne au public quelqu'un de sa façon;
Il n'est point de fille ou de femme
Qui ne nous dépeigne son âme,
Et qui ne fasse voir à nu
Ce qu'elle a de plus inconnu.

Ce que je trouve d'admirable dans ce nouveau genre d'écrire, c'est que ceux qui pensent faire leur portrait s'attribuent tout ce qu'ils ont ouï dire de beau, ou pour les lumières de l'esprit ou pour les nobles sentiments de l'âme. Le moindre petit écolier se sent, dit-il, généreux, chaud ami, libéral, éclairé plus qu'il ne paroît; et la moindre petite femme assure qu'elle aime ses amis avec une constance inébranlable, qu'elle hait la médisance et la coquetterie plus que la mort, et qu'elle ne connoît dans son cœur nul mouvement d'envie ni d'avarice. Enfin tous les hommes sont des Catons ou des Césars pour le moins, et les femmes des Lucrèces ou des Octavies. La charmante Délie vous en fera voir quelques-uns de ce style, qu'elle a ramassés. Cependant recevez celui d'Isabelle, que j'ai entrepris par un commandement exprès, avec protestation de ne la flatter que le moins possible.

Si ses traits sont peu radoucis,
Si l'on voit des défauts avec de belles choses,
Et si parmi tant d'œillets et de roses
On y remarque des soucis,

Songez que le peintre est fidèle,
Qu'il a voulu peindre Isabelle,
Et non pas un fantôme agréable à vos yeux.

Vous savez, Mélisse, que notre Isabelle a la taille médiocre et grassette; ses cheveux, du plus beau noir, accompagnent merveilleusement la blancheur de son teint. Ses yeux sont noirs, grands et bien fendus, toujours plus tristes que gais; ses sourcils sont naturellement bien faits. Son nez n'a nul des défauts qu'on remarque ordinairement. Sa bouche n'est ni grande ni petite: la lèvre de dessous un peu renversée et assez colorée pour l'être naturellement. Ses dents sont petites, bien rangées et fort nettes, mais non pas extrêmement éclatantes. Sa gorge est une de ses plus grandes beautés; elle est fort bien taillée, grasse, blanche et fort pleine. Ceux qui se connoissent en proportions assurent qu'elle a le cou fort beau, et que cette colonne accompagne merveilleusement bien sa tête et sa gorge. Ses mains sont assez belles, et ses bras potelés et blancs. Elle a une beauté que peu de femmes possèdent, c'est la jambe, qu'elle a aussi bien faite qu'homme que je connoisse. Je puis en parler sans scandale, puisqu'il vous souviendra, Mélisse, que nous nous trouvâmes un jour chez elle comme on la saignoit au pied, où nous remarquâmes toutes les proportions qu'une belle jambe et qu'un beau pied peuvent avoir.

Mon pinceau ne va pas plus loin,
Le genou seulement n'est pas de cette affaire,
Et cette dame est si sévère,
Qu'à moins que d'être faux témoin ,
Je ne puis employer parmi tant de matière
La couleur de sa jarretière.

Aussi je ne parlerai pas plus longtemps de son corps, pour avoir le loisir de vous entretenir des diverses inclinations de son âme. J'oubliois à vous dire qu'Isabelle porte par-

faitement bien les pieds, qu'elle a la démarche tout à fait noble et une certaine liberté dans toutes ses actions qui marque bien qu'elle est femme de qualité : il est malaisé d'exprimer ce je ne sais quoi dans notre langue ; mais il me semble que les Italiens appellent cet agrément le *talore* et les Espagnols un *bel dou aere*. Nous pouvons dire avec vérité qu'Isabelle a de l'esprit autant qu'on en peut avoir, et de cet esprit brillant, esprit du monde et de conversation. Elle n'a jamais eu de patience et d'application pour apprendre les choses curieuses ; et l'on voit bien que si elle en vouloit prendre la peine elle y réussiroit assurément, ayant beaucoup de vivacité pour comprendre les choses les plus difficiles, beaucoup de mémoire pour les retenir, et beaucoup de facilité et d'agrément pour les débiter ; mais cette humeur négligente qu'elle a naturellement pour les choses qui lui font de la peine l'empêche de s'appliquer sérieusement à ce qu'on ne peut apprendre qu'avec beaucoup de soins. Elle n'entend ni l'espagnol ni l'italien ; mais elle parle fort bien sa langue naturelle et écrit même en vers et en prose aussi correctement que les hommes les plus accomplis peuvent écrire. Elle est d'un tempérament bilieux et mélancolique à s'affliger démesurément lorsqu'elle a quelque sensible affliction.

Le courage n'est pas sa plus belle partie,
    Aussi dit-elle franchement
    Que dans le moindre événement
    Sa valeur est toute amortie.

Elle n'est pas, de son naturel, médisante ; mais lorsqu'elle est avec ses amis particuliers elle les divertit volontiers par le récit de plusieurs agréables aventures, qu'elle débite si plaisamment, que les personnes mêmes de qui elle parle ne pourroient s'en choquer si elles l'entendoient. Vous savez, Mélisse, qu'Isabelle a la voix merveilleuse, et nous pou-

vons dire avec certitude qu'il y a peu de femmes qui aient une si belle méthode. Elle ne grimace point en chantant et prononce si bien toutes les paroles de ses airs, qu'on les entend aussi facilement que lorsqu'elle ne fait que parler. Son esprit est le plus facile du monde et le plus commode; son expression naturelle, constante, et toutes les productions de son âme sont extrêmement libres. Elle n'a nulle inclination pour les beaux habits ni pour le grand équipage, quoiqu'elle soit d'une qualité à avoir l'un et l'autre. Elle n'a que trop de confiance aux gens qu'elle ne connoît que superficiellement;

Elle a pour ses amis une amitié fort tendre,
Elle les aime constamment;
Mais ses heureux amis éprouvent bien souvent
Que son cœur ne se peut défendre
D'un jaloux mouvement;
Cette inquiète passion
Règne dedans sa fantaisie,
Et toujours elle dit qu'un cœur sans jalousie
Est un cœur foible en inclination.

Aussi a-t-elle pour ses ennemis toute la haine qu'on peut avoir, sans pourtant consentir qu'on leur fît nul outrage sanglant. Il n'y a personne qui élève si fort les gens qu'elle aime et qui en dise tant de bien, ni personne aussi qui débite plus agréablement les défauts de ceux qu'elle n'a pas sujet d'aimer. L'ambition ne l'empêche point de dormir, elle n'en a que pour passer sa vie en repos et loin des grandeurs où cette passion réside. Elle a assez de curiosité pour toutes les choses qui se savent dans le monde, ou pour des vers ou pour toutes les galanteries qui courent les ruelles. Je ne la connois point d'un autre naturel ingrat, du moins lorsqu'elle croit avoir reçu quelque service de ses amis. Elle le dit à tout le monde et chante continuellement leur générosité. Pour sa dévotion, je la trouve un peu intercadente; car nous l'avons vue dans

des actions de piété si extraordinaires, qu'elle en a pensé perdre la vie; aussi a-t-elle bien souvent de certaines sécheresses qui l'éloignent un peu de la perfection. Toujours peut-on assurer qu'elle a le cœur soumis et craignant Dieu, mais qu'il est plus ou moins ardent à son service, selon la grâce qui l'accompagne.

Elle aime fort le lit, et pour peu de prétexte qu'elle ait d'y faire son séjour, elle y passe volontiers les journées entières. Elle emploie peu de temps à s'ajuster, affectant une négligence propre qui ne lui sied pas mal. Je la crois d'humeur fort libérale, et n'ai jamais remarqué dans ses actions nulle trace d'avarice.

Telle à nos yeux a paru cette dame,
Vous qui pouvez juger et du corps et de l'âme,
Jetez sur ce portrait vos yeux;
Et si quelque couleur vous paroît un peu sombre,
Si pour le rehausser il y manque quelque ombre,
Le peintre est toujours prêt à prendre le pinceau
Pour en faire un tout de nouveau.

[Madeleine de Lyée, dame de Saint-Jean de Livet et du Coudray, veuve de Bernard de Vieux-Pont et d'Arnoul de Braque, remariée pour la troisième fois le 6 décembre 1648 avec Gautier de Coste, seigneur de La Calprenède; il mourut en 1663 et elle vécut jusqu'au 14 mai 1668, mais ils s'étaient séparés sur la fin de leur vie. Tallemant lui consacre une historiette peu bienveillante. Somaize nous dit que « *Calpurnie* est une précieuse connue de toute la Grèce, » et qu'elle tenait une des principales ruelles du faubourg Saint-Germain. Jean de la Forge nous apprend que « *Délie* a pris la peine de faire son portrait elle-même. » Elle a laissé quelques faibles écrits, entre autres le *Devoir d'un cœur infidèle*. Son mari a composé plusieurs pièces de théâtre et jouissait d'un certain rang dans le monde.]

LXVIII

PORTRAIT DE MADAME DES HOULIÈRES

SOUS LE NOM D'AMARILLIS [1]

PAR M. LE COMTE DE G. [2].

Vous de qui la vertu, l'esprit et la beauté
Rendront le nom fameux dans la postérité,
Et dont les actions ont effacé la gloire
Des héros de romans, des héros de l'histoire,
Vous qu'on a vue forcer d'effroyables prisons,
Et que huit mois entiers la mort en cent façons
N'a pu faire trembler, adorable inhumaine [3],
On a mille plaisirs et l'on n'a point de peine,
Quand on est obligé de parler des trésors
Qui parent votre esprit, votre âme et votre corps;
Quand on fait le portrait d'une beauté commune
Ou d'un de ces esprits sujets à la fortune,
Pour peu que l'on en ait, on s'en peut acquitter,
Où la matière manque on joint l'art de flatter;
Mais quand il faut dépeindre une jeune héroïne
Savante, fière, belle, éloquente, divine,
Cette entreprise est grande, et mon foible pinceau
Ne sauroit qu'ébaucher un si charmant tableau.

Je ne l'aurois pas commencé sans le commandement d'un grand prince [4],

Qui malgré vos mépris soupire pour vos charmes,
Et qui depuis longtemps, grâce à votre rigueur,
Brûle pour vos appas et verse force larmes
Sans pouvoir toucher votre cœur.

1. Nom pastoral, dit l'abbé Goujet dans sa *Bibliothèque française*, qui fut longtemps celui de madame Des Houlières, jusqu'à ce qu'elle y eut substitué celui de Célimène.

2. L'abbé, puis chevalier, puis comte de Gramont, frère cadet du maréchal, bien connu par les *Mémoires* du comte de Hamilton.

3. Allusion à son emprisonnement à Bruxelles, en 1657.

4. Le prince de Condé qui écrivit à ce sujet à M. de Gramont.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous le nommer, c'est assez de vous dire que c'est le plus grand conquérant qui fût jamais; que sa naissance, sa valeur et son esprit le rendent assez remarquable pour le faire discerner dans cette foule d'adorateurs qui vous suit partout. Il veut que je fasse connoître à toute la terre la cause de ces grands effets qui lui ont donné de l'étonnement, et vous ne devez pas douter que je ne lui obéisse avec joie, puisqu'il s'agit de votre gloire. Vous avez le plus beau teint qui sera jamais; sa blancheur n'a rien de comparable; il n'est pas seulement mêlé des plus belles couleurs du monde, il est encore uni et délicat, et il a en tout temps cette aimable fraîcheur que la jeunesse donne. Vos yeux ont un feu contre lequel on oppose vainement tout ce qui sert à défendre un cœur; ils sont bruns, bien ouverts, et quoiqu'ils soient tout à fait brillants, ils ne laissent pas d'avoir quelquefois une certaine langueur qu'ils communiquent à ceux qui osent en soutenir les regards; ils ne s'amusent pas à prendre un cœur par les formes : sans lui donner loisir de consulter, ils s'en rendent bientôt les maîtres. Enfin, divine personne, c'est de vous seule que l'on peut dire avec justesse :

Le teint d'Amarillis efface toute chose,
Il fait jaunir le lis, il fait pâlir la rose,
Et l'éclat immortel du bel astre des cieux
N'a rien qui soit égal à celui de ses yeux.

Votre bouche est naturellement belle, aussi bien que votre tête ; elle a ce beau vermeil qui est le charme des yeux; elle est d'une agréable grandeur, assez élevée, et par votre façon de rire, quand même vous ne parleriez pas, on ne laisseroit pas de connoître que vous êtes tout à fait spirituelle. Vous avez le nez un peu long et sa forme ne dément pas les agréments de votre bouche. Vos dents sont bien rangées, et, quoiqu'elles n'aient pas la dernière

blancheur, on peut dire qu'elles sont plus belles que laides. Le tour de votre visage est admirable, il est rond et jamais joues ne se sont mieux soutenues que les vôtres. Vos cheveux sont noirs, longs, épais, lustrés et frisés, et ils s'accommodent si bien aux différentes coiffures que les femmes inventent tous les jours, qu'on diroit qu'elles ne sont faites que pour eux. Tout cela est suffisant pour faire une très-belle personne, et il semble que l'on ne peut rien souhaiter de plus. Vous avez pourtant davantage, car vous avez la physionomie fine et des ornements qu'on ne peut décrire et auxquels rien ne résiste. Vous avez la gorge bien taillée, pleine et d'une blancheur qui éblouit. Vos bras sont ronds et unis et vos mains sont longues et potelées. Ce ne seroit point une petite entreprise de vous peindre depuis les pieds jusqu'à la tête, car votre taille est fort au-dessus de la moyenne grandeur : l'embonpoint vous l'auroit sans doute gâtée, si Dieu ne vous avoit donné les plus petits ossements qui aient jamais été, ce qui ne nuit pas à la beauté du corps. On ne sauroit parler de celle des vertus que par conjecture. Ha ! charmante Amarillis, que la blancheur et la délicatesse de votre peau, votre gorge, vos bras, vos manières, votre taille, votre air et la façon dont vous marchez donnent de belles idées ! Votre port a quelque chose de celui d'une déesse. Toutes vos actions ont un charme inexprimable. Votre modestie imprime le respect aux plus audacieux, et l'aimable enjouement qui s'y mêle force les plus insensibles à vous aimer. Vous n'êtes point contrainte dans tout ce que vous faites. Votre air est libre et a quelque chose de fort engageant; enfin toutes les apparences sont belles, et votre chère Iris assure qu'elles ne sont point trompeuses. Vous devez être persuadée qu'on a beaucoup de foi pour ses discours et qu'ils font faire mille souhaits inutiles. On voudroit vous pouvoir peindre de votre haut aussi bien qu'elle le peut faire, mais c'est une gloire réservée pour elle seule.

et à moins que d'avoir perdu la raison, on ne doit pas y songer.

Aussi mon but n'est pas de l'oser entreprendre;
A de si hauts desseins je ne dois pas prétendre,
Et quand je le pourrois, je n'achèverois pas
Votre aimable portrait, il auroit trop d'appas;
Il aura le destin de la Vénus d'Apelle,
Que cet homme fameux représenta si belle,
Qu'après lui on ne sut pas un peintre trouver,
Quelque habile qu'il fût, qui le pût achever.

Je jurerois bien que, quelque adroit que soit un homme, qu'il n'en viendra pas à bout; je connois votre humeur et votre vertu, et c'est sur cela que je me fonde : elles sont d'accord pour faire enrager les gens et pour les rendre malheureux, et votre esprit les seconde fort bien. Il est grand, propre pour la ruelle et pour le cabinet, car vous êtes une des personnes qui ont du jugement et de la mémoire, de la prudence et même de la politique. Vous êtes prévoyante, vous avez du brillant et du solide, l'imagination vive, quelque chose de fier, de la douceur quand vous voulez. Vous vous accommodez à l'humeur de ceux à qui vous voulez plaire et vous n'avez point d'orgueil, quoique vous possédiez au souverain degré ce qui peut le rendre excusable. Vous avez de la bonté, quoique vous ayez un air fin et malicieux qui ne le persuade pas. Vous êtes généreuse et bonne amie : il est vrai qu'il est difficile d'acquérir votre amitié, car vous n'en avez que pour les gens qui ont un véritable mérite. Rien ne vous préoccupe, vous connoissez en un moment le foible de ceux que vous voyez, mais vous usez bien de votre discernement, car vous n'insultez pas et vous supportez les défauts des personnes que vous pratiquez avec beaucoup de patience. Quoique vous paroissiez enjouée, vous avez pourtant un grand penchant à la rêverie, vous aimez tout ce qui l'entretient, mais malgré votre mélancolie. vous ne haïssez

pas le bal et la cour, et vous avez raison; vous vous faites admirer dans l'un et dans l'autre. Vous êtes née pour les divertissements : ce grand monde n'a rien qui vous embarrasse, et l'on peut dire que, sans être coquette, vous aimez tous les plaisirs. Je sais bien que vous m'allez gronder et que vous ne trouverez nullement bon que je dise que vous savez la langue des sciences et que vous avez lu tous les bons livres qui sont écrits en celle-là, aussi bien que les espagnols, les italiens et les françois; que vous faites miraculeusement bien les vers et avec beaucoup de facilité; que jamais personne n'a mieux écrit que vous; que vous avez trouvé le secret de faire de grandes lettres sans qu'elles ennuient ceux qui les lisent, et que vos billets doux enfin sont toujours admirables. Vous faites mystère de tout cela, et c'est votre seule foiblesse. Votre conversation est douce, et sans être médisante, vous dites des choses qui plaisent à tout le monde. Quoique vous soyez savante, vous craignez si fort de le paroître que si l'on vous croyoit, on ne parleroit que de rubans et de bagatelles. Voilà seulement en quoi vous êtes blâmable, mais je me trompe, votre cruauté l'est aussi. J'ai résolu de n'en rien dire, non plus que de votre courage; toute la terre sait bien que l'un et l'autre ne vous manquent pas, et vouloir en parler, ce seroit dérober les plus beaux endroits de l'histoire du siècle où nous sommes. Vous vous moquez de l'amour, et quoiqu'il se soit servi de toutes ses flèches pour vous blesser, il n'a pas réussi [1]. Vous êtes tigresse pour vos amants et vous avez une tendresse extrême pour vos amies. C'est tout cela ensemble qui vous a rendue illustre et qui vous fait aimer partout où il se trouve des

1. Somaize dit : « On la croit rivale de *Mélise* (madame de Montbel) mais pour moi qui ne crois pas qu'elle soit fort sensible à l'amour, je m'imagine que comme elle estime *Léonce* (M. de Lignières), la jalousie qu'elle a de lui n'est qu'une jalousie galante qui ne met ni haine ni division entre elle et Mélise. »

gens raisonnables. Aimable Amarillis, serai-je assez heureux pour m'être bien acquitté de la glorieuse commission qu'on m'a donnée? Ai-je bien deviné tous vos chagrins et n'ai-je rien oublié de tout ce qui vous rend victorieuse? Non, quelque exactitude que j'aie, je ne saurois tout dire, et vous avez tant d'appas que, quelque abondance qu'il s'en trouve dans ce portrait, je suis assuré que tout ce que vous avez n'y est pas. On ne laissera pas de vous y reconnoître; partout où il paroîtra, tout le monde dira : c'est la belle Amarillis. Ne vous étonnez pas si je n'en excepte personne, c'est que je sais bien assurément :

Qu'il n'est point de pays, de lieu si retiré
Où votre aimable nom ne soit presque adoré;
Les neuf sœurs l'ont gravé au temple de Mémoire,
L'héroïque Pallas dans celui de la Gloire;
Là se conservera dans les temps à venir
De toutes vos vertus l'éternel souvenir;
Par des traits immortels leur image tracée
Ne se verra jamais par le temps effacée,
Et l'on se souviendra toujours d'Amarillis
Et de tous les lauriers que ses mains ont cueillis.

[Antoinette du Ligier de la Garde, née à Paris en 1638, de Melchior, seigneur de la Garde, chevalier de l'ordre du roi, maître d'hôtel de la reine, et de Claude Gaultier; elle débuta de bonne heure dans le monde et s'y fit aussitôt remarquer par sa beauté et son instruction. En 1651 elle épousa Guillaume de la Fon de Boisguerie, seigneur Des Houlières, capitaine d'infanterie et maître d'hôtel du roi, mais qui suivit le prince de Condé dans sa révolte. Madame Des Houlières dut alors se retirer chez ses parents, où elle se mit à apprendre les sciences exactes. Son mari, cependant, ayant été nommé gouverneur de Rocroy, toujours par M. le Prince, madame Des Houlières se rendit dans cette ville et vint au bout de deux ans à Bruxelles, où elle occupa une place considérable à la cour de don Juan d'Autriche. C'est là, à l'hôtel de la marquise de Caracène, que le prince de Condé la connut et l'aima, mais sans succès. Puis, comme elle réclamait aux Espagnols de l'argent dû à M. Des Houlières, on la mit en prison pendant plusieurs mois. A la paix, madame Des Houlières rentra en France où son mari fut nommé officier général et où elle devint l'une des principales précieuses de son temps. Ses poésies lui valu-

rent le surnom de dixième muse, de Calliope française : elle fut l'un des plus ardents adversaires de Racine et l'amie des deux Corneille, de Fléchier, de Pellisson; elle a composé jusqu'à des tragédies, mais sans succès. Somaize l'appelle *Dioclée*, et Jean de la Forge *Hésione*. Elle mourut le 17 février 1694, ayant composé de nombreux ouvrages poétiques, et laissant une fille, Antoinette-Thérèse, née en 1662, qui a écrit aussi et dont les œuvres sont imprimées avec celles de sa mère.]

LXIX

PORTRAIT DE M. DE LIGNIÈRES

Par madame de Montbel.

Où pourrai-je trouver un pinceau délicat
Pour tracer ton esprit, pour montrer ton éclat;
Tels vers font mieux que moi le portrait de ton âme,
Ils font voir ton génie et l'objet de sa flamme.
Pour peindre au naturel ta véritable humeur
Il faudroit que mes yeux vissent dedans ton cœur;
L'âme par les regards ne se fait pas connoître,
Souvent pour se cacher elle feint d'y paroître;
Tel la prendroit par là qui pourroit s'y tromper,
C'est en vain qu'on la cherche, on ne peut l'attraper.
Même celui qui veut dépeindre sa personne
N'est pas bien assuré dans les traits qu'il se donne.
Les quatre qualités qui composent le sang
Ne sont jamais d'accord de l'ordre de leur rang :
L'une règne aujourd'hui, l'autre demain l'emporte,
Et l'âme qui les suit dépend de la plus forte.
Nous suivons malgré nous les ordres du destin,
Qui ne fait que rouler du soir jusqu'au matin.
Le cœur qui va jurer une ferme constance
Est pour le changement bien plus près qu'il ne pense;
Notre esprit suit toujours ce qui plaît à nos yeux :
La raison lui devient un obstacle ennuyeux.

Alors qu'elle lui dit qu'elle est une infidèle,
Il cède aux doux attraits d'une beauté nouvelle.
Qu'un cœur a sous les cieux de peine à se loger!
Jusqu'à ce qu'il soit bien il doit toujours changer;
Tyrcis en use ainsi; son âme est difficile,
Il change, comme on voit, souvent de domicile;
Il fait en moins d'un an plus de douze maisons;
Il est plus agissant que le dieu des saisons:
Un mois est son quartier auprès d'une maîtresse,
Et lorsque son ardeur l'inquiète et le presse,
Il lui dit que son feu pour elle est si puissant
Qu'il doit faire en un jour plus que d'autres en cent[1],
Et pour faire avancer le fruit de son servage,
Il lui fait des contrats, il promet mariage,
Et quand elle l'appelle à la conclusion,
Lors il s'évanouit comme une illusion;
Puis son amante dit, toute désespérée,
En suivant cet ardent je me suis égarée.
Si ce n'est un démon qui m'a ravi le cœur,
Il faut que tout au moins ce soit un enchanteur.
J'avois dans un papier son cœur et sa parole,
De même que le vent l'un et l'autre s'envole.
On lui répond qu'Amour agit comme les rois,
Et qu'il se feroit tort s'il connoissoit des lois.
Je trace ton humeur comme je l'entends dire;
La vérité me plaît et j'aime à la décrire.
On te tient bon ami, de plus fort libéral.
C'est une qualité qui montre un cœur royal.
Pour ne te point flatter et dire toute chose,
Un peu de vanité dans ton âme est enclose;
La médisance aussi se glisse dans tes vers,
Les traits les plus piquants y sont si bien couverts,
Que celui qui les sent ignore s'il doit feindre,
Et connoît à la fin qu'il n'oseroit s'en plaindre.
Pour te montrer entier en ce vivant tableau,
Il faut dire, Tyrcis, que tu te trouves beau;

1. Voir le portrait de M. de Lignières par lui-même au sujet de son inconstance.

Tu ne te trompes point, on te trouve de même;
Tu te plais à nommer partout celle qui t'aime,
Et l'on dit qu'à l'instant qu'elle t'a satisfait
Tu t'en vas publier le bien qu'elle t'a fait.
J'ai dépeint ton esprit assez bien, ce me semble,
Mais je veux que ton corps à ton esprit s'assemble;
Et pour éterniser leurs célestes accords
Il ne faut point cacher leurs plus rares trésors.
Ton âme, ô beau Tyrcis, à ton corps bien unie,
Compose une charmante et divine harmonie.
Ta voix est agréable et forme des accents
Qui s'accordent fort bien à des airs languissants.
Tu peins les passions; et lorsque tu dis : J'aime!
Une âme en t'écoutant voudroit faire de même.
Elle croit en tes yeux voir beaucoup d'amitié,
Et pour tes feints soupirs elle a de la pitié.
L'amour est dans ton sein de même qu'une rose
Dont la vigueur se perd sitôt qu'elle est éclose.
Ton visage est ovale et fait en écusson,
Tel l'avoit Adonis, c'étoit un beau garçon;
Tes cheveux, qui sont blonds, ornent fort bien ta tête;
Leur éclat pourroit faire une grande conquête;
Si l'Amour travailloit à des nœuds gordiens
Il prendroit tes cheveux pour faire des liens;
Mais ce dieu ne fait plus qu'un lien fort commode,
Et tous ceux que tu fais sont des nœuds a la mode.
Comme ce sont des nœuds d'un prompt engagement,
Ils sont faits à la hâte et rompent aisément.
Enfin tes beaux cheveux parent bien ton visage,
Et ton front en reçoit un parfait avantage.
Tes yeux sont creux, petits, mais vifs et fort ardents,
On voit beaucoup d'esprit qui se loge dedans
Et qui forme les feux dont une âme se touche.
Descendons de tes yeux pour venir à ta bouche :
Elle a des agréments et de certains souris
Dont le ciel aujourd'hui marque ses favoris.
Tes dents se montrent peu, ce qu'on en voit fait croire
Qu'elles peuvent tenir la blancheur de l'ivoire.

Ton parler est charmant, et l'on croit que ton cœur
Est rempli comme lui d'une extrême douceur.
Ton nez est aquilin, grand, de belle figure,
Et pour toi l'on en doit tirer un bon augure.
On pourroit comparer le lustre de ton teint
Aux plus vives couleurs dont l'aurore se peint.
Il faut te prendre en gros et dans ta forme entière :
Ton corps est composé d'une belle manière,
Tu n'es pas des plus grands, mais tu te tiens fort droit;
En tout ce que tu fais tu parois fort adroit;
La grandeur ne fait pas toujours la bonne mine.
Ton port est agréable et ta grâce est divine.
J'aime ton entretien, il est doux et flatteur,
Et sans beaucoup de bruit il s'empare d'un cœur.
Quoique tu parles peu tu te fais bien entendre;
Ton esprit est galant, ton âme paroît tendre.
Pour achever en bref ce que Dieu t'a donné,
Tes pieds, et cætera, tout est bien ordonné.
Et comme je n'ai pas le don de bien écrire,
S'il manque quelque chose à ce que j'ai pu dire,
Tu portes un pinceau qui fait le plus beau trait,
Je te laisse, Tyrcis, corriger ce portrait.

LXX

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE ***

Puisqu'un portrait doit être une chose ressemblante, je ne me représenterois pas bien si je cachois quelques avantages que je tiens ou de la nature, ou de la fortune, ou de moi-même : c'est pourquoi, sans me laisser persuader par une fausse honte qui accompagne toujours les âmes basses, je vous dirai qu'il y a peu de filles de mon âge qui soient moins disgraciées que je ne le suis; j'ai de

la naissance et du lieu, et quand je n'aurois que ces deux avantages, qui sont cependant ceux que j'estime le moins, je pourrois n'être point fort malheureuse, puisque je ne le serois pas dans l'esprit de tout le monde. Cependant avec ce que je viens de dire j'ai de la beauté tout ce qu'on peut en avoir avec l'âge où je suis, et ce n'est pas un fort grand malheur d'attendre du secours de quelques années l'accomplissement d'une parfaite beauté. Pour mes yeux, ils ne seront jamais plus beaux qu'ils ne le sont, parce qu'ils sont aussi beaux que des yeux le puissent être, et ils sont capables d'une si grande exécution qu'il seroit bon que je ne les ouvrisse pas si souvent. Ils sont grands, bleus et brillants, mais pour de la douceur, quoiqu'ils en soient tout pleins, ils n'en font guère espérer à ceux qui les voient. J'ai la bouche à peu près de la grandeur de mes yeux; j'ai les lèvres vermeilles et de belles dents, le teint vif et lustré. Je serai de la plus belle taille et je suis déjà de la plus aisée qu'on puisse voir. Pour la gorge, comme je l'ai déjà blanche et bien taillée, il y a bien de l'apparence qu'elle sera quelque jour une des plus belles gorges du monde et qu'elle ne fera point de tort ni à mes mains ni à mon visage. J'ai l'esprit vif et pourtant j'aime les choses raisonnables et je ne me souviens quasi point d'avoir été enfant, quoique je ne fasse que sortir de l'enfance. J'ai le cœur fort tendre pour tous les misérables, pourvu que je n'aie en rien contribué à leur misère, mais pour ceux qui m'en accuseront je ne suis point du tout disposée à leur faire du bien, parce qu'il m'en coûteroit trop et je ne suis pas assez pitoyable pour procurer un repos aux autres qui me coûteroit peut-être tout le mien. Jusqu'à présent je n'ai encore rien aimé, mais néanmoins je vois bien, par la disposition de mon cœur et par la sensibilité que j'ai pour les personnes de mon sexe, que je ne ne suis pas absolument incapable d'aimer tendrement quand je croirai qu'il en sera temps; mais je sais bien aussi que s'il y a quelqu'un qui puisse

toucher mon cœur, il faut qu'il ait infiniment d'esprit et de l'esprit éclairé et solide tout ensemble, et je le juge par l'estime que j'ai déjà pour tous les hommes d'esprit en général, dont la conversation fait la plus grande douceur de ma vie. Après cela il ne faut pas trouver étrange si le séjour de la ville me plaît infiniment davantage que celui de la campagne, puisque l'on ne voit guère de gens d'esprit en la maison des champs que ceux que l'on y mène, et que l'on n'y peut pas toujours mener ceux que l'on estime le plus. Voilà à peu près de la manière que je crois être faite. Si quelqu'un me croit mieux connoître, il m'obligera infiniment de retoucher mon portrait, mais qu'il prenne garde aussi de ne pas me défigurer.

LXXI

PORTRAIT DE MADAME DE MONTBEL

Par M. DE LIGNIÈRES

On admire votre portrait,
Je n'en ai point vu de mieux fait,
Il vaut tous les autres ensemble;
Il est sublime, il est savant.
Mais on dit que je lui ressemble
De même qu'un moulin à vent.

Ces gens-là n'y connoissent rien;
Vos beaux vers représentent bien
Mon inconstance naturelle;
Et pour dire la vérité,
Vous êtes un peintre fidèle
Touchant mon infidélité.

Devant qu'avoir vu vos beaux yeux
Je faisois l'amour en tous lieux,

Et je savois verser des larmes;
Mon cœur n'aimoit pas comme il faut.
Mais je vous apprends que vos charmes
M'ont corrigé de ce défaut.

J'ai raison d'être satisfait
Que vous ayez fait mon portrait;
Je l'estime plus qu'aucun autre,
Et je crois que je ferois bien
De faire promptement le vôtre
Pour vous remercier du mien.

Afin que ce portrait soit beau
Je veux choisir un beau pinceau;
Je joindrai l'art à la nature,
Et je me servirai de tout.
Mais je renonce à la peinture
Si je n'en puis venir à bout.

Philis, je ne manque pas
De faire voir tous vos appas
En cette peinture sincère:
Vos dents feront le premier point,
Et parce que je les révère,
Souffrez que je n'en parle point.

Votre bouche a tant d'agrément
Que je l'aimerai constamment,
Quoique je sois un infidèle;
Et pour son extrême beauté
Je voudrois me venger sur elle
De toute votre cruauté.

Je n'ai repos ni nuit ni jour,
Je languis, je brûle d'amour,
Mon cœur souffre un cruel martyre.
Hélas! je soupire en tous lieux,
Je pleure, je plains, je désire,
Et tout cela pour vos beaux yeux.

Ils sont bleus, grands et bien fendus,
Ce sont les plus beaux que j'aie vus,
Leur douceur n'a point de seconde;
Et quoique vous n'aimiez pas,
Je dirai que par tout le monde
Ils peuvent faire assaut d'appas

Votre nez a de la beauté,
Sa grandeur et sa majesté
Marquent une prudence unique;
Ces nez-là sont beaux, et l'on croit
Que c'est toujours un fort bon signe
En quelque sexe que ce soit.

Philis, je ne suis point moqueur,
Votre nez a ravi mon cœur;
Aussitôt que je vous ai vue
C'est avec raison qu'il m'a plu;
Les dieux vous en ont bien pourvue,
Et m'en ont aussi bien pourvu.

Sachez que l'éclat non pareil
De votre teint blanc et vermeil
Efface les plus belles choses;
Je ne compare pas le sien
A celui des lis et des roses,
Cet éloge ne vaut plus rien.

Chacun admire vos cheveux,
Ils sont blonds, fins, et ces beaux nœuds
Enchaînent fortement mon âme,
Et m'ont puissamment engagé.
Enfin vous les avez, pour femme,
Ce que pour homme je les ai.

J'adore votre air, votre port,
Et votre taille me plaît fort;
La vôtre n'est pas trop épaisse.

Vous devez vous en consoler,
Puisque l'embonpoint et la graisse
Ne vous empêchent point d'aller.

J'aime vos mains, j'aime vos bras.
Mais quoi je ne parlerai pas
De certaines beautés secrètes?
Vos amants n'y comprennent rien.
Et sont-elles seulement faites
Pour un qui... qui... je m'entends bien.

Vous avez l'esprit ravissant,
Et vous en avez plus que cent;
Lorsque je vous parle je tremble;
Vos vers sont grands, nobles, pompeux;
Et nous sommes fort bien ensemble,
Car nous en faisons bien tous deux.

Votre portrait est achevé;
Je voudrois qu'il fût approuvé.
Sans vanité j'aurois su dire
Cent bons mots sur vos attraits,
Et je ne puis bien les décrire
Si je ne les vois de plus près.

[Madeleine du Tillet, femme de François Virgine, comte d'Entremont et de Montbel. Elle paraît avoir eu une certaine importance parmi les précieuses, mais cependant elle n'est guère connue que par sa liaison avec Lignières et madame Des Houlières.

D'après l'abbé Goujet (T. XVIII, *Bibliothèque française*, p. 97), madame de Montbel pourrait être Charlotte de Menou, qui avait épousé en troisièmes noces, le 15 septembre 1647, Antoine de Montbel, seigneur de Champéron. L'abbé de Marolles était parent de cette dame et en parle dans ses *Mémoires*, 1re partie, 1651.]

LXXII

PORTRAIT D'UNE DAME DE CONDITION

DE LA VILLE DE CAEN

FAIT PAR ELLE-MÊME.

Il est si difficile de parler de soi-même de bonne grâce que j'avois résolu de ne suivre pas la mode, qui est aujourd'hui de faire son portrait. En effet, si l'on a de belles et bonnes qualités, l'on ne sauroit se rendre justice sans que la modestie souffre quelque chose. Je me serois tenue dans ces premiers termes sans une de mes amies, à laquelle je ne puis rien refuser, qui me l'a demandé avec instance, m'assurant que les plus critiques le pardonnent à l'usage; je ne sais si j'ai bien fait de me laisser persuader, je permets à tout le monde d'en juger; pourvu que mon amie soit satisfaite j'aurai bien réussi, n'ayant pas d'autre but. Je dirai donc ingénument que j'ai la taille fort belle, bien faite et fort aisée, ma démarche est fort libre et ne déplaît point, j'ai la mine haute et relevée, l'air beau et le port majestueux, et quelque chose de magnifique et de superbe dans la grâce et dans toute ma personne. Mon visage est un ovale plus long que rond, mon front est un peu élevé; j'ai les sourcils bien séparés et pas mal faits; j'ai les yeux grands et beaux, je les ai mourants et quelquefois un peu battus; j'ai le nez assez relevé par le milieu et un peu gros, sans toutefois l'avoir mal fait; pour la bouche, je puis dire que je l'ai belle et bien bordée, quoiqu'elle ne soit pas des plus petites; j'ai les dents fort blanches et bien rangées, à la réserve d'une qui enfonce un peu plus que les autres, mon menton est un peu avancé, mon teint n'est pas délicat, quoiqu'il paroisse uni en certains jours, ma grande santé en est la cause, qui me donne souvent du

blanc et du vermeil; je ne suis pas aisée à effacer; mes cheveux sont d'un châtain clair fort cendré et assez lustré; mais pour la gorge, il y a peu de femmes qui l'aient si belle que moi, soit que je sois habillée ou déshabillée; pour les bras et les mains, quoique j'aie assez d'embonpoint et qu'ils ne soient pas mal faits, l'on peut dire qu'ils ne sont pas beaux, puisqu'ils ne sont pas blancs; ma physionomie est rêveuse et marque quelque chose de grand; j'ai le ton de la voix assez agréable; je danse tout à fait bien et chante assez pour me divertir; j'ai assez de voix si je la savois conduire; mon humeur est fort mélancolique naturellement, quoique je sois assez enjouée dans le monde, particulièrement quand il me plaît: car au travail je suis fort différente de moi-même, et l'on peut s'assurer qu'il y a des gens qui me voient qui ne savent pas comment je suis faite. L'assemblée et la grande compagnie ne m'embarrassent pas, au contraire, l'on diroit que je suis née pour cela; l'on dit que j'ai de l'esprit, mais je ne m'en trouve pas assez : il n'y a presque pas de jour que je ne me gronde pour avoir fait quelque manquement. Ma mémoire est assez bonne, je ne suis pas tout à fait si ignorante des belles connoissances comme quelques-unes de mon sexe; j'aime passionnément la lecture des bons livres. J'ai du cœur et suis passionnée pour la gloire jusqu'à lui sacrifier toute chose, même tout mon bonheur; les belles actions me touchent si fort qu'il n'y a rien dont je ne fusse capable, si je trouve occasion d'en faire quelques-unes, quand même j'en devrois mourir; j'ai de l'ambition et de la plus belle sans nulle vanité, je ne souhaiterois de la fortune que pour servir mes amis, auxquels je suis incapable de manquer jamais; la plus grande joie que je puisse avoir est de rendre office, il n'y a point pour moi de plaisir si sensible. Toutes ces qualités font que je ne suis pas toujours tranquille; j'ai assez de force pour ne m'emporter ni dans la bonne ni dans la mauvaise for-

tune. Je n'ose dire que je suis magnanime, quoiqu'il soit vrai, croyant que cette vertu n'appartient qu'aux princes; j'ai l'inclination fort libérale, la colère n'a pas grande prise sur moi, ce qui est cause que je n'ai nulle peine à retenir ma vengeance; ma dévotion est assez médiocre, mais j'ai horreur pour le vice et n'aime pas les libertins; mon esprit hait la bagatelle et ne se porte à rien de mauvais contre le prochain; je n'ai guère de démêlés, je me moque de l'envie et de la jalousie, qui, dans mon esprit, passent pour une lâcheté de laquelle les belles âmes doivent être incapables. Tous ceux qui me connoissent savent bien que je ne suis pas médisante; je suis fort généreuse et n'aime pas mes intérêts; je ne sais pas très haïr, quelques-uns veulent que, par la même raison, je n'aime pas tendrement, mais ce sont des gens qui ne me connoissent pas; j'entre agréablement en conversation, soit qu'elle soit sérieuse ou badine, et me sais accommoder à l'humeur de ceux avec qui je traite, particulièrement quand je veux avoir ma complaisance. Mais, après tout, comme je suis fière naturellement, ce n'est pas toujours ou bien souvent que l'on s'accommode autant à mes sentiments comme je fais à ceux d'autrui; j'ai quelquefois une impétuosité d'esprit qui me porte assez à railler, mais jamais méchamment; je soutiens assez la conversation quand je m'en veux donner la peine, et dans d'autres temps je parle fort peu. Un ennui plein de langueur me prend souvent, qui fait que j'ai beaucoup d'absences; je suis fort paresseuse et ne m'empresse jamais des affaires d'autrui; je ne suis pas capable de faire une bassesse, j'ai de la bonté et de la fidélité; j'ai assez bonne opinion de mon cœur et de mon âme pour ne me vouloir changer à personne. Voilà mon portrait, qui n'est assurément pas flatté; j'ai eu beaucoup de répugnance à le faire, et suis persuadée que mon amie ne m'a pas rendu un fort bon office de vouloir faire mettre mes défauts au jour, vous voyez par là que mon obéis-

sance, de laquelle je n'ai point parlé, est assez grande pour ceux à qui je la dois.

[N'est-ce pas de madame de Choisy qu'il s'agit ici et qui fut, comme nous l'avons vu, exilée en Normandie. Le petit de Beauchasteau consacre à madame de Choisy (de Caen) une pièce dans laquelle on lit :

Quand je me ressouviens de vos charmants discours,
J'ai peine à concevoir que vous soyez mortelle.]

LXXIII

PORTRAIT DE M. DE ***

J'ai toujours attendu que l'on fît mon portrait,
Et je m'imaginai que j'en serois mieux fait,
Qu'un peintre élèveroit ma petite figure,
Qu'il feroit éclater, au défaut de nature,
Quelques-uns de ces traits qui mettent en crédit;
Mais je m'aperçois bien qu'en ce siècle maudit
On ne se pique pas d'être fort charitable,
Et que ce que l'on croit être un peu supportable
Ne s'est jamais donné, qu'on le retient pour soi,
Et je veux à mon tour ainsi faire pour moi.
Je suis, chacun le voit, d'assez petite taille,
J'en ai prou de dépit; il n'est point de muraille,
De porte ni de clous où, depuis quatorze ans,
Je ne me sois pendu, mais inutilement.
Mais, pour me consoler, je crois l'avoir bien prise,
Chacun le dit ainsi. Mais quoi ! chacun déguise.
Pour le vrai, je ne suis ni bossu ni boiteux;
Je ne suis pas fort droit, mais je suis entre deux.
Je ne saurois marcher sans tendre le derrière;
Quand je danse on pourroit sauter sur ma croupière
Et s'y tenir debout. On m'assure pourtant
Que je danse fort bien et d'un air fort galant.
Mes cheveux ont été d'une longueur extrême,
Mais ils sont tous tombés, et il en est de même

De ceux qui, comme moi, à deux doigts du trépas,
Se sont vus presque morts et qui ne le sont pas.
Ils poussent à présent, même avec abondance,
Et si, sans se tromper, on peut prendre assurance
En discours de baigneur, ils seront dans six ans
Pas tout à fait si blonds qu'ils étoient, mais pendants,
Et même d'un bel œil. J'ai le nez un peu large,
Un peu trop gros, dit-on; mais jamais un visage
Ne fut défiguré par un nez gros ou long;
Et Climène m'a dit que je l'ai beau et bon.
J'ai la bouche fort grande et les dents assez belles;
Bien m'en prend, car je ris de manière telle
Que si j'avois les dents de vilaine couleur,
Je ne rirois jamais ou je ferois frayeur.
J'ai celles de dessus un peu plus raisonnables
Que celles de dessous, le mal est incurable :
C'est un coup de fleuret qui me les a terni,
Je les aurai toujours. Je le sais de Fery,
Car Fery pour les dents est le premier du monde,
Et dans ma pauvre bouche il a bien fait la ronde.
J'ai les yeux assez grands et assez bien fendus,
Je les ai même noirs et quelquefois battus;
Sous un masque on les prend pour les yeux d'une belle
Et de certaines gens en diroient des nouvelles.
Le teint, je ne l'ai pas ce qu'on appelle blanc,
Je l'ai quelquefois vif et de couleur de sang;
Mais aussi quelquefois, et assez d'ordinaire,
Je l'ai sombre, vilain et de couleur de terre :
J'ai le visage long et le menton pointu,
Depuis peu l'embonpoint m'en a fort abattu.
Le reste de mes traits est fort dans l'ordinaire :
Rien n'en sauroit charmer, rien n'en sauroit déplaire
C'est-à-dire je n'ai ni beauté ni laideur,
Aussi n'ai-je à me voir ni plaisir ni douleur.
Voilà, touchant mon corps, ce que j'avois à dire,
Et je défie aucun de pouvoir me dédire.
Mais ce n'est rien de fait si je ne peins aussi
Ce que l'on ne voit pas, et je commence ainsi :

Je me vante d'abord d'avoir l'âme assez bonne,
Je ne fais point de mal et n'en veux à personne;
Et s'il m'est arrivé dans mes emportements
De donner quelque coup, mes seconds mouvements
S'en repentent bientôt et en font pénitence.
Je vis de bonne foi et suis sans défiance,
Et comme je me sens assez homme d'honneur,
Je me fie un peu trop, et c'est là mon malheur.
Ceux de Paris à qui ma fortune est connue
Savent si je dis vrai. Mon humeur ingénue
M'a causé mille maux. Il est fort peu d'amis,
Et nos confidents sont nos plus grands ennemis.
Mais nous sommes forcés par notre destinée.
Ceci c'est en passant; la quantité d'années
Nous rend l'esprit plus mûr, plus sage et plus prudent,
Et depuis ce temps-là j'ai vieilli de trois ans.
J'ai l'âme, ce me semble, un peu trop libérale,
Et quiconque n'a pas la pierre philosophale
Doit aller bride en main. Avoir besoin d'autrui
Est à mon sens le plus grand vice d'aujourd'hui.
Aussi cette vertu qu'on appelle largesse
Est en moi constamment une grande foiblesse;
Comme je me sens trop de cœur pour demander,
Je ne devrois jamais ni prêter ni donner;
Mais depuis fort longtemps je sais ce qu'il faut faire,
Et je ne le fais pas : chacun sait ses affaires.
De l'esprit, j'enrage de m'en savoir si peu;
J'ai force sens commun, mais j'ai fort peu de feu,
Et si peu de brillant qu'à me faire justice
Je crois qu'on dit de moi que je suis sans malice.
Il est mille moments où je ne parle point,
Dans ces mêmes moments je n'en pense pas moins.
Mais je suis paresseux et me fais une peine
De tenir mon esprit et ma langue en haleine.
Quand je suis seul à seul, je me force aisément,
Mais tout ce que je dis n'a point cet agrément
Qui, sans beaucoup d'esprit, ne laisse point de plaire,
Et même je n'ai pu jamais me satisfaire.

Aussi ne me voit-on guère rire à crédit,
Et je bâille souvent où l'on se divertit.
Je me connois d'humeur assez mélancolique,
Assez prompte, inquiète, et un peu lunatique,
Car il est des moments où sans aucun sujet
Je n'ai devant les yeux que chagrin pour objet.
J'aime assez le travail et ne hais point l'étude,
Mais j'ai peine à m'en faire une belle habitude.
On m'a fort accusé d'avoir été coquet,
Je ne le fus pourtant jamais, et en effet
On m'a vu de tout temps de si fortes attaches,
J'ai si fort habité en lieux où l'on se cache,
Où l'Amour ne va point sans être bien armé,
Que je n'en ai jamais été trop affamé.
Ce n'est point que je sois des enfants de la lune,
De ces gens que l'on dit gens à bonne fortune;
Ceux qui s'en piquent tant, dedans la vérité,
Sont ceux qu'on croit le moins et l'ont le moins été.
J'ai de l'ambition beaucoup plus qu'on ne pense,
Mais cette ambition va jusqu'à la naissance.
Je ne suis point jaloux des bourgeoises grandeurs,
Elles n'ont pour mes yeux que de vaines couleurs;
Je ne trouve de beau que le titre de prince,
Je voudrois en être un, et même un des plus minces;
En dépit du destin l'on me verroit bientôt
De mince devenir et fort gras et fort gros.
J'ai beaucoup de respect pour ce haut caractère,
Mais pour nos demi-dieux, ma foi, je les révère.
Voilà tout à peu près ce que je sens de moi.
Si je n'en suis pas cru dessus ma bonne foi,
Et si par un esprit de tendresse ou de haine
On me veut démentir, qu'on s'en donne la peine,
On me fera plaisir et peut-être honneur,
Du moins je n'en aurai ni chagrin ni douleur.

LXXIV

PORTRAIT DE MADAME DE VISSE

SOUS LE NOM DE LA BELLE IRIS

FAIT PAR MADAME BIGNON LA JEUNE[1]

Jamais pour faire des portraits
L'on n'eut besoin de plus beaux traits
Ni d'une matière plus belle
Que j'en aurois présentement
Pour peindre Iris, cette merveille,
Dans son naturel agrément.

Son visage plein de douceur
Est d'une agréable longueur
Qui forme un très-parfait ovale,
Son air modeste et nonchalant
Fait qu'elle n'a point de rivale
En l'art de plaire infiniment.

Son front est de juste grandeur,
L'on y voit régner la pudeur
Comme sur un trône d'ivoire.
Quoiqu'il marque de la bonté
Il donne pourtant lieu de croire
Qu'elle n'est pas sans cruauté.

Ses yeux sont bleus et étendus,
Aussi beaux que ceux de Venus
Et bien plus capables de nuire;

1. Suzanne Phelypeaux de Pontchartrain, sœur du chancelier, mariée en 1656 à Jérôme Bignon, le fils, conseiller d'État, chef du conseil de l'enregistrement des armoiries, etc., et morte le 24 mars 1690, Madame Bignon, *la mère*, était mademoiselle Baschasson, femme de Jérôme Bignon, le père, savant estimé, grand maître de la bibliothèque du roi.

Leurs regards n'ont aucune fin,
Mais ils captivent sans dessein
Ceux qu'ils ne veulent pas séduire.

La nature lui a donné
Un nez si bien proportionné
Qu'il sert à parer son visage;
Un teint où les roses et les lis
Disputent toujours l'avantage
Sans jamais emporter le prix.

Le rubis au rouge éclatant
N'a rien qui nous surprenne tant
Que fait l'incarnat de sa bouche;
Elle a cette aimable fraîcheur
Que le soleil, quittant sa couche,
Imprime sur la jeune fleur.

Ses dents ont un lustre brillant
Comme des perles d'Orient,
L'on ne peut en voir de plus belles;
Lorsqu'elle les montre en riant,
Il n'est point de cœur si rebelle
Qu'elle ne surmonte à l'instant.

Sa gorge est blanche au dernier point;
Elle a justement l'embonpoint
Qu'il faut pour la rendre parfaite;
Ses bras sont beaux et faits au tour,
Sa taille mignonne et bien faite
Est propre à donner de l'amour.

Ses cheveux, blonds et déliés
Et négligemment tortillés,
Sont des piéges inévitables
Pour surprendre la liberté
De tous les pauvres misérables
Qui sont témoins de leur beauté.

Mais qui pourroit bien expliquer
Comment le dieu qui fait aimer
Se sert de sa voix admirable?
Il est certain que ce vainqueur
Ne peut être plus redoutable
Que lorsqu'elle touche le cœur.

Son esprit doux et complaisant
A je ne sais quoi de charmant
Qui la rend toujours fort aimable;
Il est tout rempli de bonté
Et son humeur est agréable
Même jusque dans sa fierté.

On l'accuse de n'aimer rien,
Et cependant je sais fort bien
Que je lui plais et qu'elle m'aime:
Cela suffit pour mon bonheur;
Tous ceux qui ne font pas de même
Peuvent soupirer leur malheur.

(Nous n'avons pu retrouver ce nom dans aucun recueil.)

LXXV

PORTRAIT DE MADEMOISELLE VANEL

Puisque la beauté est un des plus grands avantages qu'on puisse avoir, il ne faut s'étonner si celles qui en sont pourvues sont désirées de chacun comme l'objet de la plus parfaite satisfaction. Vous ne douterez jamais de cela, madame, si vous considérez l'empressement que l'on a de vous voir, et la joie que vous donnez par votre présence. En vérité, l'on peut dire avec beaucoup de justice que vous êtes une des plus aimables personnes que le ciel ait fait

naître. Vous attirez l'estime et l'inclination de tout le monde, et les personnes de la plus grande qualité de votre sexe même ne peuvent vivre sans vous voir. On leur entend dire tous les jours que vous êtes parfaitement bien faite en toutes manières. En effet, vous avez une taille entre les grandes et les petites, mais bien proportionnée; un air doux, libre, jeune et ouvert; le tour du visage bien pris, un teint d'une blancheur à fond vermeil, comme s'il était fait de roses et de lis; des cheveux du plus beau blond qu'on puisse voir; les yeux d'une couleur extraordinaire aux blanches et aux blondes, et pourtant doux et perçants, qui savent dérober les cœurs et guérir l'insensibilité; la bouche vermeille, les lèvres comme du corail, et les dents comme de la neige; la gorge bien placée et bien prise, les bras fort beaux et les mains de même. Avec tout cela vous avez encore ce je ne sais quoi qu'on ne peut exprimer et qui, à mon avis, est composé de toutes les grâces. Mais ce qui vous rend encore plus admirable, c'est que vous avez l'esprit agréable au dernier point, que vous parlez de toutes choses avec beaucoup de jugement, et que vous avez une connoissance générale de tout ce qu'il faut savoir dans l'usage du monde. Votre humeur est enjouée, commode et si divertissante qu'on ne peut s'ennuyer avec vous; vous en êtes pourtant maîtresse et vous la rangez dans le sérieux qu'il faut selon les occasions. L'on remarque en vous une franchise et une sincérité naturelles et sans étude, de véritables sentiments de tendresse pour les personnes que vous aimez; vous avez beaucoup de prudence et de modestie, enfin une bonté achevée, qui vous dispose toujours à rendre de bons offices à chacun et qui vous fait embrasser avec chaleur tout ce qui appartient à la générosité. Parmi tant de rares qualités il est impossible que vous ne soyez heureuse, puisqu'il n'y a pas de plus grand bonheur que celui que l'on peut trouver en soi même.

LXXVI

PORTRAIT DE MADEMOISELLE PETIT

Fait par M. DE LIGNIÈRES.

On fait cas d'un portrait quand il est équivoque
Et lorsque adroitement un poëte se moque.
J'ai quitté cette humeur; de plus, je fais serment
D'être aussi bon ami que je suis bon amant;
Et sans être flatteur je peindrai Marianne
Plus belle que Vénus, que Pallas, que Diane;
Je veux de point en point décrire ses appas
Tous ceux que nous voyons et ceux qu'on ne voit pas.
Par ceux qu'on ne voit pas j'entends ceux de son âme.
Incomparable objet dont la beauté m'enflamme,
Je parlerai d'abord de vos cheveux divins,
Ils sont beaux, ils sont longs, ils sont épais et fins;
Ces liens éclatants sont de couleur cendrée
Et vous n'avez jamais besoin d'être poudrée.
Vos yeux sont bien fendus et leur brillant azur
Inspire dans les cœurs un feu céleste et pur.
Votre front est uni, rien ne l'est davantage;
Votre nez est bien fait, et pour votre visage,
Je pense que les dieux l'ont voulu faire exprès.
Achevons : votre bouche a de puissants attraits,
Elle est petite, rouge, incarnate, vermeille,
Et l'on voit que vos dents sont blanches à merveille;
Leur beauté me ravit et j'aime votre teint;
D'un admirable fard la nature l'a peint;
Par sa vive fraîcheur, par ses lis et ses roses,
Il surpasse l'éclat des plus brillantes choses.
Je prendrai quelque jour la liberté de voir
Vos tetons merveilleux, que recouvre un mouchoir;
J'en brûle de désir, mon âme en est pressée,
Et les voir seulement des yeux de la pensée

C'est pour faire enrager un amant tel que moi,
Qui veut vivre et mourir en suivant votre loi.
Si j'en puis toutefois parler par conjecture,
C'est un des plus beaux seins qu'ait produits la nature;
Il est blanc, il est rond et plus dur qu'un rocher;
Quand vous me gronderiez, je prétends y toucher.
Vous avez de beaux bras, leur blancheur est extrême,
Ils sont bien potelés et vos mains sont de même;
Enfin le ciel pour vous a fait tous ses efforts,
Et vous marchez toujours les pieds bien en dehors,
Les galants comme nous disent que c'est bon signe.
Dans la moindre action votre grâce est insigne;
On ne voit rien en vous qui ne soit comme il faut
Et l'on juge à votre air que vous le portez haut;
Vous avez le port grand, la taille d'une reine,
Et vous mériteriez qu'on vous fît souveraine;
Vos grâces, vos attraits et toutes vos beautés
Vous la font sur nos cœurs et sur nos volontés.
On pousse des soupirs et l'on verse des larmes
Dès qu'on a le bonheur de connoître vos charmes.
On vante votre esprit avec votre entretien,
Vous savez dessiner et vous chantez fort bien;
Vous savez le blason, la danse et la musique,
N'est-ce pas là pour plaire au plus sombre critique?
Vous pouvez en un jour faire quarante amants,
Car vous savez jouer de quarante instruments :
Des orgues, de la harpe, avecque l'épinette,
Du luth, de la guitare, aussi de la musette,
Du sérieux téorbe et du gai violon;
Je soutiens que jamais n'en sut tant Apollon.
Vous savez les échecs et la langue latine,
Quoique vous en fassiez la modeste et la fine,
Vous savez bien encore jouer des gobelets
Parler italien et faire des billets.
Je pense qu'il n'est rien que vous ne sachiez faire,
Et vous en savez plus que monsieur votre père.
Pour augmenter nos maux, notre peine et nos fers,
Il ne vous reste plus qu'à composer des vers;

Si vous vous en mêliez comme votre comtesse,
Ha! que vous feriez bien des vers pleins de tendresse,
Mais vous n'aimez pas trop le métier de rimeur :
Je doute s'il vous faut croire sur votre humeur,
Vous disiez l'autre jour que le dieu de Cythère
N'avoit sur votre cœur jusqu'ici rien pu faire,
Et que le plus constant chez vous perdroit ses pas,
Sur ce chapitre-là je ne vous croirai pas;
Et c'est le lieu commun des filles et des femmes
D'assurer que l'amour ne peut rien sur leurs âmes,
Il leur est défendu de parler autrement;
Et ne vous choquez point si j'ai ce sentiment,
Que si vous le voulez je croirai le contraire
Et je dirai partout que rien ne peut vous plaire.

[Somaize en parle sous le nom de *Panthée*, mais on ne peut trouver aucun détail à son égard. Elle était probablement fille de Pierre Petit poëte, né en 1617 et mort en 1687 à Paris, ayant fait d'abord de la médecine et ayant été chargé de l'éducation des enfants du président de Lamoignon; les poésies qu'il a laissées sont des poésies latines et l'on remarquera que l'héroïne de M. de Lignières savait le latin. — Un autre Petit mourut fort âgé, en 1708, médecin du grand Dauphin, et le duc de Saint-Simon le cite comme n'ayant jamais voulu admettre la circulation du sang.]

LXXVII

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE LA NOUE

Quoique je ne sois pas un peintre assez célèbre pour obtenir de la belle Clitie la permission de faire son portrait, j'espère néanmoins qu'elle me pardonnera l'ambition que j'ai d'entreprendre un si bel ouvrage, et qu'elle se souviendra pour ma justification que les portraits des héroïnes étant recherchés de toute la terre, s'il n'y avoit que les grands peintres qui eussent la liberté de les faire, il seroit impossible de contenter tout le monde; et que l'empresse-

ment que l'on a de connoître les personnes illustres les expose souvent au hasard d'être assez mal représentées. Je tâcherai néanmoins de faire qu'on reconnoisse cette admirable personne, et que l'on puisse dire que c'est elle-même, excepté qu'elle est mille fois plus accomplie que son portrait. Clitie est une de ces grandes beautés qui inspirent en un moment une très-violente passion et très respectueuse; elle est de cette taille aisée qui rend une personne bien faite, quand elle approcheroit de l'une ou de l'autre des extrémités; elle a l'air le plus charmant et le plus engageant du monde, le ton de la voix le plus agréable que l'on puisse imaginer, le visage du plus parfait ovale que l'on puisse voir, les traits du visage fort réguliers, la bouche bien taillée, les lèvres vermeilles et les dents belles; pour son teint, il a toutes les qualités qui le peuvent rendre beau, puisqu'il est blanc, uni, vif et lustré tout ensemble. Mais pour ses yeux, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucun peintre qui ait osé entreprendre de les représenter, puisqu'il n'y en a point qui les ait jamais bien vus. En effet, ce sont des yeux qui ont tant de feu et de lumière qu'il est impossible d'en soutenir les regards; et à moins que de les avoir surpris dans un temps qu'ils n'agissent quasi point, et dans un de ces moments où ils sont tout à fait abandonnés à la langueur, il seroit impossible de remarquer s'ils sont bleus ou s'ils sont noirs, quoiqu'ils soient du plus beau bleu du monde, mais du bleu vif, animé, qui fait paroître un grand fond de douceur parmi beaucoup de brillant, et qui a toute la noble fierté du noir, sans en avoir la rudesse. Je ne parlerai point de sa belle gorge, de ses beaux cheveux, ni de toutes ses beautés, quelque admirables qu'elles soient, et je me contenterai de dire que du temps des métamorphoses elle auroit fait prendre toutes sortes de figures aux dieux; mais avec cela Clitie chante si bien, dans une manière si charmante, qu'il seroit impossible de s'en défendre si ses yeux lui avoient laissé

quelque conquête à faire. Pour son âme, elle est aussi belle que son corps, et ce brillant qui paroît dedans ses yeux est une marque infaillible de celui de son esprit. Cependant, comme il est plus facile de cacher la beauté de l'esprit que celle du visage, elle a une cruelle modestie qui fait qu'elle ne le découvre pas à tout le monde. Et quoiqu'il n'y ait personne de ceux qui ont l'avantage de la voir qui ne soit persuadé qu'elle a l'esprit très-éclairé et très-pénétrant, il n'y a pourtant que ses particulières amies qui en connoissent toutes les beautés. Enfin Clitie est de la plus agréable humeur du monde, et quoiqu'elle soit fière de cette noble fierté qui sied admirablement aux belles personnes, elle a néanmoins une douceur dans la conversation qui charme tout le monde et qui fait qu'on a bien du regret de n'en pas jouir plus souvent. Il resteroit encore à donner bien des coups de pinceau pour achever ce portrait, mais ce doit être l'ouvrage de ceux qui jouissent souvent de la belle présence de la charmante Clitie, et qui en connoissent jusques aux traits les plus délicats.

[Sœur du marquis de La Noue, auquel Mademoiselle donna en 1652, après le combat du faubourg Saint-Antoine, l'enseigne de sa compagnie de gendarmes.]

LXXVIII

PORTRAIT D'AMARANTE

Fait par M. LHÉRITIER [1].

Fille du monarque des cieux,
Qui sais lancer la foudre aussi bien que ton père,
Et sans qui les beaux-arts en vain tâchent de plaire
Au juste jugement de l'oreille et des yeux,

1. Nicolas Lhéritier, trésorier des gardes françaises, historiographe du roi, mort à Paris en 1680.

J'entreprends par mes vers de dépeindre Amarante,
Comme trop belle et sage, et comme trop savante,
Seconde mon effort et me prête la main,
Minerve, à m'assister ton propre honneur t'engage,
Car si je réussis dans un si beau dessein,
En voyant son portrait on verra ton image,

Sur tout vos esprits sont pareils,
L'un et l'autre aux vertus incessamment s'applique;
Ils possèdent chacun un trésor magnifique
De nobles sentiments et de sages conseils :
Pour les grâces du corps, malgré leur ressemblance,
On y peut remarquer un peu de différence,
Mais en toutes les deux on ne peut rien blâmer,
Chacun de vos talents à sa fin sait atteindre,
Le destin d'Amarante est de se faire aimer,
Et celui de Minerve est de se faire craindre.

Dieux, que Troie eût eu de bonheur,
Lorsque Pâris donna cet arrêt si tragique,
Si l'on eût vu Pallas à son port héroïque
Des appas d'Amarante ajouter la douceur.
Ce beau pasteur sans doute eût prononcé pour elle :
Vénus, qui prétendoit passer pour la plus belle,
Eût vu mettre à mépris ses charmes affectés,
Et la noire Discorde eût manqué de matières
Pour brûler de ses feux la reine des cités
Et changer ses palais en d'affreux cimetières.

La beauté que tracent mes vers
Possède en ses yeux seuls mille adorables charmes,
L'Amour n'a jamais eu de plus puissantes armes
Depuis que le soleil maîtrise l'univers :
Un air majestueux joint à leur douce amorce
Inspire le respect avecque tant de force,
Qu'au bel astre du jour on le peut comparer;
Mais, comme en toute chose ils suivent sa nature,
Ils pourroient m'éblouir au lieu de m'éclairer
Si je m'obstinois trop à faire leur peinture.

Sa taille est telle qu'il la faut
Pour rendre son port libre et pour le rendre auguste.
Nature en la formant voulut paroitre juste
Et prit soin d'éviter l'excès et le défaut.
Pour le teint, il est tel qu'en voyant son image
On s'imagine voir un matin sans nuage
A qui le voyageur adresse mille vœux :
Mais sitôt que l'on vient à détourner la vue,
Peu s'en faut qu'on ne croie, en voyant ses cheveux,
Que presqu'en un moment la nuit est survenue.

Il n'est rien de délicieux
Comme sont les appas de sa bouche vermeille :
Soit pour charmer les yeux, soit pour charmer l'oreille,
Elle n'a jamais eu d'égale sous les cieux;
Soit qu'un sage discours exprime sa pensée,
Soit enfin que sa voix modestement poussée
Fasse d'un air nouveau remarquer les douceurs,
Si l'on n'adoroit pas sa conduite et sa grâce,
Elle auroit rencontré des esprits et des cœurs
Ou plus durs que le marbre ou plus froids que la glace.

Lorsque ses délicates mains
De celles de Pallas suivent les exercices,
Cet emploi qui la charme et qui fait ses délices
Nous donne toujours lieu d'admirer ses desseins :
Son parfait jugement s'y montre en toute chose,
Et la laine et la soie, et les lis et les roses
La font également réussir dans cet art;
Mais dans tout autre encore elle a tant d'avantage
Que je puis la nommer sans mensonge et sans fard
La gloire de son sexe et celle de son âge.

[L'abbé Goujet et Moréri nous apprennent qu'Amarante était mademoiselle Françoise Le Clerc, nièce de M. Du Vair, garde des sceaux, que Lhéritier épousa depuis et qui mourut en 1704, laissant un fils et une fille, Nicolas Lhéritier et la célèbre mademoiselle Lhéritier.]

LXXIX

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE VILLENNE[1]

FAIT PAR M. DE LIGNIÈRES.

Quoi je ne peindrai pas l'adorable Climène,
Cet objet achevé, cette belle inhumaine,
Et je ne ferai pas son portrait hardiment!
J'aimerois mieux mourir que de ne le pas faire.
Je sais bien que Philis l'a fait divinement,
Et qu'en faire un après, c'est être téméraire.

Quoiqu'il y ait de la témérité, je ne laisserai pas de l'entreprendre après Philis, qui m'a fait aussi l'honneur de travailler au mien, où elle me raille de bonne grâce,

Et même en termes obligeants,
Ce qui réjouit quelques gens
Qui me portent un peu de haine;
Ils disent que c'est pain béni
Et que le bon Dieu m'a puni.
Mais revenons à l'aimable Climène,
Auprès de qui beaucoup perdent leurs pas,
Malgré leur extrême tendresse,
Et dont je vais décrire les appas.
Premièrement elle a de la jeunesse,
Secondement de la santé,
Troisièmement de la beauté,
Et qui plus est elle a de l'esprit comme trente.
Amis, n'est-elle pas entièrement charmante?

Si je voulois, je finirois là le portrait de Climène. Assurer qu'elle a de la santé, qu'elle est belle, jeune et spirituelle, il me semble que c'est tout dire, et cela toutefois ne suffit pas; il faut une description particulière de sa

1. Voir le portrait de la même, par Mme Des Houllières, p. 232.

beauté, autrement ce ne seroit qu'une simple ébauche et un portrait fait à la hâte. Je prendrai plaisir à faire celui-ci, je le retoucherai plusieurs fois et je m'en pénétrerai plus que Beaubrun, Juste, Nocret[1] ou Ferdinand ne font aux leurs; de plus, je promets que je ne la flatterai point et que je serai un peintre fidèle.

Je trouve qu'il est temps de la peindre en détail
Et de représenter sa bouche de corail.
Que la sienne a de mignardise!
Qu'elle est petite et propre à vaincre une franchise;
Elle y joint certaines façons
Sans étude, sans art, sans nulle afféterie,
Et sans nulle coquetterie,
Qui pourroient fondre les glaçons
De l'âme la plus froide et la plus insensible.
Elle a les dents aussi blanches au dernier point;
Les perles d'Orient ne les égalent point.
Et je tiens qu'il est impossible
De voir des yeux brillants comme les siens;
Ils font mille et mille cliens
Tous les jours au dieu de Cythère,
Et le rendent incendiaire.
En effet ses beaux yeux rangent tout sous sa loi,
Et son nez a je ne sais quoi
Qui nous charme et qui nous sait plaire.
Climène a bien d'autres attraits;
D'un coloris divin nature l'a fardée;
Son teint est délicat et frais;
L'éclat de ce beau teint surpasse notre idée,
Et pour l'avoir toujours vif, uni, blanc et fin,
Elle ne prend point le matin
Des bouillons et des œufs ou de l'orge mondée.
Parlons de ses cheveux, louons leur épaisseur,
Leur longueur, leur finesse et vantons leur noirceur.

1. Jean Nocret était de Nancy. Il vint à Paris, fit les portraits des premières personnes de la cour et obtint la charge de peintre et de valet de chambre du roi en 1649. Membre de l'Académie de peinture, il est mort en 1671. (V. les *Mémoires inédits sur les membres de l'Académie de peinture*, publiés par MM. Dussieux, de Montaiglon, etc.)

Outre ces aimables qualités, disons que son visage a le plus beau tour du monde; ajoutons à ses beaux yeux, à sa belle bouche, des grâces infinies, une mine enfantine, un sourire admirable, un air libre et dégagé qui sent tout à fait sa personne de condition et qui fait qu'on ne sauroit la voir sans l'aimer. Il me reste à parler de sa taille; elle n'est ni grande ni petite, car Climène ne fait que croître et embellir chaque jour; mais supposons qu'elle demeure en cet état, sa hauteur est raisonnable; et puis elle est chaussée tout bas, elle ne met point de souliers hauts comme quelques dames qui ont des pianelles[1] à l'imitation des Italiennes. Ce que j'aime en sa taille, c'est qu'elle est aisée et si menue qu'on pourroit mettre Climène dans ses deux mains. Toutes ses actions[2] sont belles, elle marche fièrement et noblement; elle danse bien, saute bien et joue fort bien au volant; nous y avons joué ensemble, c'est pourquoi j'en ai parlé. Ce que j'admire en sa taille, c'est que quoiqu'elle soit extrêmement menue, elle ne laisse pas d'avoir de gros bras fort blancs, bien potelés, la gorge de même, et d'avoir de l'embonpoint comme il faut.

Touchant quelques autres beautés,
Las! ce sont des obscurités
Et pour nous des nuits éternelles.
Celui qui les possédera,
S'il ne nous en dit des nouvelles,
Personne ne nous en dira.
Je répète ici que Climène
Est une personne très-saine,
Qui ne s'amuse point à se délicater,
A se choyer, à se flatter,
Et qui n'est point semblable à celles
Qui prennent ordinairement
Ce que précieusement
On nomme dans les ruelles

1. De l'italien *pianella*, pantoufle.
2. Dans le sens de gestes.

Le bouillon des deux sœurs[1], ou bien un agrément.
Ce n'est rien que de voir Climène
Parmi les pompes de Paris,
Au milieu des festins, des danses et des ris;
Il faut la voir au milieu d'une plaine,
Parmi vingt ou trente soyeurs[2]
Et parmi force vendangeurs;
Elle est active et ménagère
Comme la plus simple bergère.

Il est vrai qu'elle n'est point difficile pour une fille de sa condition, et qu'elle est bonne à tout; elle ne craint point la pluie ni le vent, ni le hâle ni le serein; elle connoît l'adversité sans l'avoir jamais éprouvée, et elle se plairoit autant à loger dans une cabane que dans un palais; elle ne se soucie point des mets friands, et c'est la plus petite mangeuse du royaume. Pour ce qui est de l'esprit, elle en a autant qu'on en sauroit avoir; le sien est en grande réputation et généralement approuvé. Sa mémoire est prodigieuse : elle retient tout ce qu'on lui récite, soit des vers ou de la prose; elle sait bien l'italien et le... Je n'achèverai point, elle bouderoit contre moi. Je ne dirai pas non plus qu'elle fait des vers aussi bien que qui ce soit, ce seroit un autre sujet de bouderie.

Non, je n'ai point la hardiesse
De publier tous ses talents;
Je ne célerai point que ses billets galants
Ont une extrême politesse,
Une extrême délicatesse,
Qu'ils sont ingénieux et tout à fait brillants.

Sa conversation est ravissante, et quand on est avec elle, il faudroit avoir des tablettes pour écrire tout ce qu'elle dit de joli et de spirituel; je n'ai jamais vu une ré-

1. Voir dans le *Dictionnaire des précieuses* (édition Livet) le sens de cette métaphore.

2. Vieux mot synonyme de faucheurs.

partie plus prompte et une vivacité plus étonnante. Avec toute cette vivacité et cette promptitude, ce qui est merveilleux, c'est qu'elle ne dit rien qui ne soit pesé, qui ne soit à dessein et songé mûrement. Il n'y a point de fille plus judicieuse et plus prudente; elle l'est si fort que je lui en fais la guerre, et cela est cause que quelquefois je l'appelle politique et machiavéliste. Elle est railleuse sans être malicieuse, et c'est toujours en la présence des gens; elle a le don de contrefaire et de baragouiner comme les étrangers qui veulent parler notre langue. J'oubliois à dire qu'elle fait parfaitement bien un conte, et qu'elle chante agréablement.

Les nouveaux galants que l'on mène
Chez l'incomparable Climène
Sont d'elle obligeamment reçus;
Elle est caressante et civile.
Ha! qu'ils sont leurrés et déçus!
Car cependant que son âme est tranquille
Et qu'en son cœur elle rit d'eux,
Ils pensent que Climène approuvera leurs feux
Et qu'elle doit compatir à leur peine.
Ils ne connoissent pas Climène.
Dire qu'elle a de la fierté
Et beaucoup de sévérité,
A cause qu'elle rit de mon cruel martyre,
Ce n'est pas coucher de bien gros,
Et je tiens que ce n'est rien dire.
Elle est fière pour des héros,
Elle n'estime point les gens par des dentelles,
Par de beaux habits, par des gants,
Par de magnifiques rubans
Et par mille autres bagatelles
Qui gagnent les foibles cervelles;
Elle estime les gens d'esprit,
Et principalement les hommes qui sont braves,
Ceux qui par leur valeur se sont mis en crédit;
Et ce sont ces gens-là qu'elle veut pour esclaves.
Je crois que ses affections
Et que ses inclinations

Sont suivant ce qu'elle nous conte.
Oui, je crois que le dieu de Gnide et d'Amathonte
La tyrannise et la surmonte
Par l'entremise et le moyen
De quelque homme vaillant que l'on estime bien.
Mais, hélas! elle n'aime rien,
Puisqu'elle n'en fait rien paroître;
Et si ce fier enfant s'étoit rendu son maître,
Je saurois bien quel est celui
Qui causeroit ses maux et son ennui.
J'ai le bonheur d'aller souvent chez elle.
Depuis que je vois cette belle,
L'astre qui nous donne le jour
A fait plus de deux fois son tour.
Si Climène avoit de l'amour,
J'en aurois aperçu du moins quelque étincelle.
Quand un cœur est épris il y paroît un peu,
Et ce n'est pas longtemps que l'on cache son feu.
Quoiqu'elle soit prudente et politique,
Pour lors elle seroit triste et mélancolique;
On l'entendroit quelquefois soupirer,
On ne la verroit point pleurer;
Car cet objet rempli de charmes
Sauroit bien nous cacher ses larmes.
On la verroit aussi sur le bord d'un ruisseau
Rêver avec plaisir à l'auteur de ses peines;
Elle aimeroit les bois et les fontaines.
Disons, pour mettre fin à cet ample tableau,
Quoiqu'elle soit contre Amour obstinée,
Qu'elle est tendre et passionnée,
Son cœur sera toujours à la raison soumis.
Elle est solide et défend ses amis,
Elle hait ceux que l'on entend médire,
Et ne veut pas qu'on se déchire.
Elle a de la dévotion,
Elle se rit de la badinerie,
Elle n'a point de superstition
Et point de cagoterie.
On n'eut jamais plus de bonté
Et plus de générosité.
Elle n'est point vindicative,
On apaise aisément son esprit irrité.
Lui demandant pardon d'une façon plaintive,

On est certain de l'obtenir :
Elle aime à pardonner et non point à punir.
Climène n'est point glorieuse,
Elle ne fait point la précieuse,
Elle parle à qui que ce soit,
Avec un enfant même elle s'entretiendroit.
Elle a l'âme grande, bien faite,
Et son humeur n'est point coquette;
On n'eut jamais plus de soumission
Et plus de résignation
Pour tout ce qu'ordonne une mère,
Et pour les volontés d'un père,
Que la jeune Climène en a,
Et l'on est charmé de cela.
Son humeur n'est point dépensière,
Et je ne pense pas qu'on la voie en bijoux
Ruiner son futur époux.
En vertu cette belle abonde,
Maudit celui qui lui déplaît,
Et je puis assurer qu'elle est
La meilleure fille du monde.
J'ai pour elle une passion
Qui n'a point de prétention :
Ma flamme est désintéressée;
Je n'eus jamais dans la pensée,
Et je n'ai point follement cru
Qu'elle prendroit pitié de ma douleur extrême;
Je serois trop heureux, pourvu
Qu'elle permette que je l'aime.
Vit-on jamais un feu plus beau?
Ne ferois-je pas mieux de border ce tableau?
D'un côté nous voyons Lisis qu'elle maltraite;
Tous ses soupirs sont superflus,
Ce rocher lui sert de retraite,
Et Climène ne le voit plus.
Ici pleure Tirsis, ici pleure Silvandre,
Ici le généreux Lysandre,
Dont on prise fort la valeur,
Pour ses mépris et sa rigueur,
Se fait tuer à l'assaut d'une ville;
En cet endroit le fidèle Mirtile,
Ce galant et tendre berger
De qui le cœur n'est plus léger,

Entretient la jeune Climène
Dans une île au bord de la Seine;
Il se dispose à s'y jeter
Et s'en va s'y précipiter,
Connoissant qu'elle n'a pour lui que de la haine,
I ne s'y jette point pourtant.
Dans un coin nous voyons un amant misérable,
Assidu, discret et constant,
Qui peste et jure comme un diable.
Enfin elle a causé mille et mille tourments.
Elle a le don de plaire autant et plus qu'Hélène,
Et jamais on n'eut plus d'amants
Que l'incomparable Climène.

[Mademoiselle de Villenne épousa le marquis de Guibermeny.]

LXXX

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE BUSSY

C'est pour vous rendre compte, charmante Climène, des choses qui m'occupent dans la solitude que vos rigueurs m'ont forcé de chercher, que je vous envoie cette peinture. Je ne crois pas que depuis que l'Amour s'est fait des esclaves, c'est-à-dire depuis le premier homme jusqu'à nous, il y en ait eu un qui ait plus ressenti la pesanteur de ses chaînes et qui néanmoins les ait portées avec plus de patience et de résignation que moi. Car enfin, belle Climène, vous n'ignorez pas que parmi toutes les choses qui se sont passées entre nous depuis cinq ans et plus, il y auroit eu de quoi mettre à bout la constance d'un million des plus fidèles amants dont les romans puissent être remplis. Je vous aime cependant, mais je vous aime d'une manière si tendre et si passionnée que la mort, tout effroyable qu'elle est, et la mort même procurée par vos cruautés et

par votre indifférence, ne me feroit pas souhaiter un instant de n'être plus sous votre empire. Vous savez que je suis fort spéculatif, et vous avez connu, ce me semble, que je me suis toujours contenté de penser une infinité de choses que tout autre, qui auroit eu plus d'amour sur la langue que dans le cœur, vous auroit pu dire : cela présupposé, vous n'aurez pas de peine à croire que vous seule êtes toute mon occupation. Mais, adorable Climène, quoique cette passion qui triomphe des hommes depuis le commencement du monde n'en souffre aucune autre dans mon âme, je ne laisse pas d'avoir de la gloire, et quand votre intérêt n'y seroit pas aussi puissant qu'il y est, puisque j'avoue que je prise mille fois plus les maux que j'endure que la liberté, il faut que je fasse la peinture de celle qui me fait souffrir, et que, par une description très-sincère de ses charmes, j'oblige toute la terre d'avouer que les rigueurs de l'adorable Climène sont préférables à cette liberté pour laquelle on a vu des révolutions si étranges dans les États et des prodiges si surprenants dans la nature. C'est à vous que je l'adresse; car encore que vous ayez le discernement fort délicat, je ne pense pas que vous vous connoissiez aussi aimable que vous êtes, ou du moins suis-je assuré que la modestie vous empêche de juger de vous-même aussi avantageusement que vous le pourriez avec justice. Mais quelle présomption, quelle témérité d'entreprendre le portrait de Climène! Qui me fournira un pinceau assez délicat? où prendrai-je des couleurs assez vives et assez éclatantes? C'est un ouvrage au-dessus des forces humaines, et l'Amour même, qui fait quelquefois des peintures si charmantes des personnes les moins aimables, n'en viendroit point facilement à bout. Néanmoins, comme il s'est gravé si admirablement dans mon cœur, que je le puis nommer un de ces chefs-d'œuvre où l'art, l'adresse et l'imagination se sont tellement épuisés qu'il est impossible d'y réussir une seconde fois, il faut

qu'il y travaille encore avec moi, et pour en faire une moins imparfaite qui me sera possible, il ne faut que vous représenter telle que vous êtes dans mon cœur, c'est-à-dire la plus belle de toutes les créatures. Vous avez une taille peu commune et si bien faite qu'il est impossible de s'y tromper, et elle vous distingue si parfaitement de toutes celles de votre sexe, qu'il n'est pas nécessaire de vous voir au visage pour vous connoître. Elle est belle, elle est grande, mais d'une grandeur qui n'est point démesurée; elle est droite, elle est aisée, enfin elle est si parfaitement bien proportionnée qu'on peut dire que Climène est l'unique dans le monde et qu'on ne trouve point ailleurs de Climène faite comme vous. Les cheveux d'un clair brun, le plus beau qu'on se puisse imaginer, et dont l'amour a fait mille chaînes pour vous assujettir mille amants. Ces cheveux si longs, si touffus et si éclatants sont sans doute d'un très-bel ornement, qui vous est inutile; quand ils sont bien peignés, quand ils sont proprement couchés sur votre tête, quand ils forment cinq ou six grosses boucles, fort frisées et fort annelées, qui serpentent négligemment sur votre gorge, vous êtes sans doute la plus belle personne du monde, mais vous l'êtes encore davantage lorsque, tous ces cheveux étant cachés, ils vous découvrent mille attraits qu'on remarque sur vos joues et dans le parfait ovale de votre visage. Si votre teint n'est pas de ces blancs qu'on pourroit quelquefois appeler fades, il est accompagné d'un incarnat si vif et si admirablement mêlé qu'on ne se peut rien imaginer de plus agréable. Vous avez le front un peu rond, d'une raisonnable largeur, assez blanc et fort uni, mais on y voit tant de majesté et tant de modestie que si tout en vous inspire l'amour aux personnes les plus insensibles, il inspire en même temps un respect si profond qu'il empêche de concevoir aucune idée criminelle. De toutes les beautés dont nous ayons admiré la peinture jusqu'à présent, il n'y en a eu aucune qui ait eu le nez si

bien fait que vous : il n'est ni trop gros, ni trop grand, ni trop long, ni trop petit, et il est si bien proportionné pour votre visage, qu'assurément on peut dire que la nature n'en a jamais formé un semblable. Une des belles de ce temps, en ayant dérobé la figure en un de vos portraits pour le faire mettre à un des siens, fut insensiblement punie de son larcin en se voyant si fort déguisée qu'elle ne se put souffrir un moment de la sorte ; elle se le fit ôter à l'instant même ; aussi n'avoit-elle pas emprunté le reste de vos traits, et il semble que la nature n'ait produit un si beau nez que pour un si beau visage que le vôtre. Votre bouche si petite, si bien faite, accomgnée de mille petits je ne sais quoi [1] si charmants, et dont les lèvres sont si vermeilles, ressemble à un passage si surprenant et si beau dans la musique, que les maîtres les plus excellents ne peuvent l'exprimer dans leur tablature [2]. Tout ce que l'art a de plus savant et de plus industrieux est trop foible pour en bien représenter la beauté. Vous avez le menton fort bien fait et d'une forme très-agréable, et ce double menton que vous avez apporté en naissant, et que l'embonpoint vous conserve si précieusement, y ajoute tant de grâce que tous deux joints ensemble ils font un bas de visage le plus beau que l'imagination se puisse figurer. Que dirai-je de cette gorge ? que dirai-je de ce que nous pouvons voir de ce sein dont la blancheur et la forme excitent tant de trouble dans nos âmes quand on le considère, qu'il est impossible de conserver sa raison ? Mais, divine Climène, vous murmurez sans doute de ce que je ne parle point de vos yeux ; j'évitois d'en parler aussi soigneusement que j'en ai évité la rencontre, depuis les blessures mortelles qu'ils ont faites

1. Le *je ne sais quoi*, charme indéfinissable, a été l'objet d'un chapitre particulier du Père Bouhours, dans les *Entretiens d'Ariste et Eugène*.

2. Mot employé aujourd'hui seulement dans le style familier pour dire qu'on a eu du mal à faire une chose.

dans mon cœur. Aussi quelle fermeté faudroit-il avoir pour en supporter l'éclat? Ne vous étonnez pas si je n'en fais point une description plus particulière; lorsque je les voulus considérer la première fois, j'en fus si extraordinairement ébloui, qu'il me fut impossible d'en remarquer la couleur, et j'en reçus des blessures si profondes que le temps ni la mort même, qui guérit de tous les maux, ne m'en guériroit jamais. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'ils ont une lumière si éblouissante et si pénétrante, qu'avec leur éclat ils ont tant de douceur et de fierté, qu'ils vous donnent un air si modeste, et qu'enfin ils sont si bien les soleils d'un admirablement beau visage, que, comme celui qui brille dans le ciel couvre la terre de mille beautés différentes, ceux-là vous rendent la plus belle personne de votre sexe; je crois que vous même n'en pourriez pas dire davantage; les brillants qui en sortent vous ont sans doute éblouie comme le reste des hommes, et c'est assurément ce qui a fait que personne, comme je vous ai ouï dire, n'en a pu connoître la couleur véritable. Voyez donc, divine Climène, si vous vous connoissez maintenant; n'est-il pas vrai que c'est ainsi que vous êtes faite, et ne peut-on pas dire que vous êtes l'image de la beauté même? Voilà sans doute ce que le peintre auroit eu à représenter dans la toile; mais ce n'est qu'une partie de Climène, ce n'est qu'une partie de ce qui m'a rendu pour un temps le plus heureux des hommes, et ce qui m'aide à supporter les maux que votre indifférence me fait cruellement souffrir. Permettez que je dise un mot de cette plus belle partie de Climène, de cet admirable esprit et de cette vertu extraordinaire qui anime un si beau corps, et permettez en même temps que je me plaigne et que je vous reproche les traitements que vous me faites, puisque j'étois sans doute celui de tous les hommes en faveur duquel vous deviez le plus faire éclater mille belles qualités dont vous êtes pourvue. Tout le monde a toujours

reconnu que vous aviez une générosité extraordinaire; mais, belle Climène, qui vous oblige à n'en point avoir pour moi, et qui vous empêche de me secourir après m'avoir réduit à une extrémité capable d'inspirer la pitié aux personnes les plus insensibles? Un million de gens, qui n'ont jamais mérité que vous eussiez de la bonté pour eux, ont éprouvé que vous en aviez infiniment. Quelqu'un mérite-t-il mieux que moi d'en ressentir les effets? Cependant vous me traitez avec une dureté qui n'est pas croyable. Je vous ai vue toute ma vie avoir une reconnoissance extraordinaire pour des personnes dont les services étoient assez médiocres, et pour moi qui vous en ai rendu quelques-uns, et même assez importants, vous n'avez que de l'ingratitude. Près de six années d'une passion extrême ne vous sont de rien, et tout ce que j'ai pu faire pour vous, et la mort même, que vous avez pu voir dans mes yeux, ne vous a pu obliger à m'accorder une chose que toute autre que vous auroit accordée mille fois à l'ardeur de mon amitié. Enfin vous avez de la tendresse pour vos amis, vous entrez dans leurs sentiments, vous vous affligez avec eux; ce qui les réjouit vous réjouit; vous les servez avec chaleur quand vous le pouvez, et je vous ai vue souvent aller au-devant des services que vous leur pouviez rendre. Mais, injuste Climène, avez vous reconnu plus de fidélité dans l'amitié de quelqu'un que dans la mienne. Ne vous ai-je pas donné des marques très-indubitables d'une extrême passion et ne vous ai-je pas ouï dire mille fois à vous même que j'étois celui de tous les hommes qui vous aimoit le mieux? Pourquoi donc n'avez-vous pas pour moi cette tendresse que vous avez pour tant d'autres? quel crime ai-je commis qui m'ait attiré votre indifférence? Si je ne vous avois vu pour d'autres des sentiments comme je souhaiterois que vous en eussiez pour moi, je croirois qu'il ne faut être seulement que votre ami pour se mettre bien auprès de vous; mais, trop cruelle Climène, vous en

avez traité plus favorablement qui sans doute ne vous adoroient point avec tant de zèle et de passion, et vous pouvez m'avoir vu dans une langueur où votre ingratitude m'avoit jeté; vous pouvez m'avoir vu dans les transports de douleurs capables d'amollir un cœur dur et insensible comme un rocher, sans me donner un soulagement que je ne pouvois recevoir que de vous. Ah! Climène! cette pitié que vous avez des personnes mêmes qui vous sont les plus inconnues et ennemies, quand vous les voyez souffrir, se devroit plutôt exercer sur un misérable que vous avez réduit à la dernière extrémité. Sans doute vous êtes sensible, mais ce n'est que pour les maux que vous ne procurez pas. Ce discernement si délicat qui vous fait si bien juger des personnes et des esprits vous devroit faire connoître qu'ayant plus de zèle, plus de respect et plus de fidélité pour vous que tout le reste des hommes, vous devez avoir moins de rigueurs pour moi. Cette conversation si spirituelle et si charmante qui plaît et qui réjouit infiniment, n'aura-t-elle jamais pour moi la douceur que j'en désire, et ne vous entendrai-je jamais proférer une seule parole qui me fasse passer de l'extrémité du désespoir, à l'extrémité de la joie? Si j'ai fait quelque chose contre vous, ce que néanmoins je ne puis me persuader, cet oubli si facile que vous pratiquez des offenses qu'on vous fait ne vous devroit-il pas ôter de la mémoire toutes les choses que j'aurois pu faire qui vous auroient déplu, pour me traiter conformément à la sincérité et à l'ardeur de ma passion? Enfin cette sagesse inouïe, cette vertu entière et cette équité merveilleuse, qui vous mettent au dessus de votre sexe et qui vous font admirer de toute la terre, ne vous devroient-elles pas faire voir qu'il y a de l'injustice à reconnoître si mal les services du plus passionné de tous les hommes? Mais pardon, belle Climène, si j'ose vous accuser des maux dont je souffre, je les dois endurer sans murmurer, trop heureux si mon

sort en mourant pouvoit être en tout point semblable à celui de ces personnes que je pourrois vous nommer. C'est toute la grâce que j'ose espérer de vous après toutes celles que vous m'avez refusées, et c'est ainsi que je finis ce foible crayon de l'admirable Climène. Recevez-le, je vous en conjure, avec bonté, tout défectueux qu'il est, et croyez, adorable Climène, qu'il vous est offert par le plus soumis, le plus respectueux et le plus fidèle amant qui fut jamais et qui puisse jamais être.

[Honorée de Bussy, nièce du sénéchal de Saumur, née vers 1620 et courtisée d'abord par le maréchal de Brézé qui voulut l'épouser, puis par le marquis de Boisy. Elle vint à Poitiers vers 1639, et y fut en lutte avec mademoiselle de la Vacherie : la société se partagea en deux camps, l'intendant, M. de Villemontée, étant pour Honorée, qui allait épouser M. de Villandry, quand il fut tué en duel par Miossens. Elle vint ensuite à Paris, quitta sa mère, à qui elle devait peu de reconnaissance pour son éducation, et après avoir encore failli épouser M. de Valliconte, puis le marquis de La Moussaye, elle se retira avec sa tante, madame de la Mothe Le Vayer. Elle avait été remarquablement belle et Tallemant ajoute : « Elle a l'esprit agréable, elle dit bien les choses, scayt vivre et est bonne amye. » Loret, dans sa *Gazette* du 6 juillet 1656, raconte l'accident qui arriva à mademoiselle de Bussy : « Cette aimable poitevine, blessée à la tête quand son carrosse, dont les chevaux étaient emportés, se brisa dans la rue Saint-Marceau. »]

LXXXI

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE MILAC

Je suis jeune, petite et brune,
J'ai l'esprit doux infiniment,
Je me pique de jugement;
Mon adresse n'est pas commune ;
Mes yeux brillent d'un feu divin;
J'ai la peau comme du satin,

J'ai le teint de lis et de roses,
Mon air sent la principauté,
Et ma bouche, sans vanité,
Ne fait voir et ne dit que d'agréables choses.

[« *Ménalippe* est une jeune fille qui fait des vers et qui a sans doute tout l'esprit d'une véritable précieuse. » (Somaize.) Dans l'*Amour échappé*, que j'ai déjà eu l'occasion de citer, mademoiselle de Milac se nomme *Percidiane*.]

LXXXII

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE FILERS

Ma taille est belle, je suis blonde,
On trouve en moi conjointement
De l'esprit et du jugement.
Je suis la meilleure du monde,
Je n'ai que de beaux sentiments ;
J'ai des amis, j'ai des amants,
Je plais sans même vouloir plaire,
Et ma bouche, mon teint, mes yeux,
Mon air et mon port en tous lieux
Me font des partisans, et chacun me révère.

[« *Florestie* est une jeune précieuse qui fait des vers et qui réussit admirablement bien dans cet art d'écrire. » (Somaize.) Elle se nomme *Thrasiane*, dans l'*Amour échappé*.]

LXXXIII

PORTRAIT DE M. DE BEUVRON

Je suis grand, blond, d'humeur bizarre,
Mon abord est froid tant soit peu,
J'ai toutefois beaucoup de feu ;

Je suis plus prodigue qu'avare;
J'ai de l'esprit comme un démon,
Je parle comme un Cicéron,
J'écris aussi bien que Voiture;
Je suis fier, brave, généreux,
Toujours gai quoique malheureux,
Et toujours méditant quelque grande aventure.

[Nous trouvons à cette époque deux frères de ce nom, fils de François d'Harcourt-Beuvron et de Renée d'Espinay-Saint-Luc : François d'Harcourt, marquis de Beuvron, d'abord connu sous le nom de M. d'Ecquetot, épousa Catherine Le Tellier de Tourneville; Tallemant raconte ce mariage dans une de ses historiettes. Il mourut en janvier 1658, et sa veuve le 26 mars 1659; leur fille unique était admirablement belle, et Boisrobert disait d'elle aux dames de la cour : « *Iris* s'en va, vous serez la plus belle. » Elle épousa le marquis d'Arpajon le 24 avril 1659. — Et Charles de Harcourt, d'abord destiné à l'ordre de Malte et pourvu de l'abbaye de Coulomb, puis comte de Beuvron, capitaine des gardes du duc d'Orléans, mort le 29 septembre 1688, sans postérité de Lidie de Rochefort de Théobon. Seulement Bussy, qui nous apprend que l'aîné de ces deux frères fut l'un des premiers amants de madame d'Olonne, nous dit dans le portrait qu'il en trace « qu'il avait les cheveux *noirs*, longs et épais. La femme du cadet, « femme de beaucoup d'esprit, » au dire de Saint-Simon, se fit catholique et fut placée près de Madame.]

LXXXIV

PORTRAIT D'IRIS

Iris est jeune et enjouée [1],
Sa taille est libre et fort aisée,
Ses yeux sont vifs, bleus et brillants,
Le mouvement en est charmant;

1. Je ferai remarquer cet hiatus : on trouvera encore plusieurs fautes de prosodie qui montrent surabondamment, ce me semble, que ces vers étaient faits avec beaucoup moins de prétention qu'on ne paraît souvent le croire.

Sa bouche est petite et fort belle,
Ses dents sont blanches comme perle [1],
Le tour de son visage est rond ;
Elle a un joli petit front,
Son teint est incarnat et blanc;
La jeune Iris n'a que douze ans :
Elle aime à chanter, à danser,
Ses cheveux sont d'un châtain clair ;
Elle est complaisante et civile,
Iris est une belle fille.

LXXXV

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE FRANS...

Des yeux qui de l'Amour sont le brillant empire,
Un front qui n'a point de pareil,
Un teint aussi blanc que vermeil,
Une bouche de feu qu'anime un doux zéphire,
Une âme pleine de douceur
Qui jamais ne connut la feinte,
Voilà le vrai portrait de l'adorable Aminte ;
Mais qui la voudra voir plus au vif et mieux peinte,
Qu'il cherche Lisidor, elle est dedans son cœur.

[On trouve très-peu de noms d'anciennes familles commençant ainsi : il y a cependant celle des de Fransuré, en Picardie.]

1. Je signale encore cette faible rime, *perle* et *belle*, et l'hiatus du huitième vers.

LXXXVI

PORTRAIT D'AMINTE[1]

Une illustre naissance, un généreux courage,
Dessous un front modeste un sourcil bien placé,
Un œil vif et brillant dont le noir est foncé
Relève la blancheur d'un auguste visage.

Une bouche divine, une voix, un langage
A ravir par l'oreille un cœur qu'elle a blessé,
Une taille commode, un port débarrassé,
Un cœur sans passions dans l'ardeur de son âge;

Un esprit pénétrant, une extrême bonté,
Une humeur admirable en son égalité,
Une dévotion aisée et raisonnable;

Enfin d'une belle âme un beau corps animé,
Un objet en tous sens parfait et adorable,
Tircis, c'est à peu près l'objet qui m'a charmé.

LXXXVII

PORTRAIT DE MADAME DES HOULIÈRES[2]

PAR M. DE LIGNIÈRES.

Je vais peindre Philis jusques au moindre trait;
Elle m'a commandé de faire son portrait.
Tous ceux que l'on a faits sont des panégyriques,
Je les aimerois mieux s'ils étoient satiriques,

1. C'est la même personne que celle dont il vient d'être question.
2. Voir son portrait sous le nom d'*Amaranthe*, page 160.

Et je désirerois qu'on ne s'y flattât pas,
Qu'on y dit ses défauts ainsi que ses appas.
Celui que je ferai sera fort véritable,
Car la jeune Philis est un objet aimable.
Disons que ses cheveux sont longs et d'un beau noir,
Et qu'ils sont aussi fins que l'on en sauroit voir;
Pour son teint, je soutiens qu'il a le privilége
D'effacer la blancheur du lis et de la neige,
Elle n'a pas besoin de plâtre ni de fard
Et son teint est plus beau qu'un teint blanchi par art;
Cette vivacité m'éblouit et me touche.
Je ne hais point son nez, je ne hais point sa bouche,
L'un et l'autre me plaît, ils ont de quoi charmer,
Et quel contentement prend elle à les blâmer?
Oh! je ne puis souffrir que personne les blâme;
Sa bouche est très-vermeille et son éclat m'enflamme,
Je veux l'éterniser en ce vivant tableau;
Quoique son nez soit long, il n'en est pas moins beau;
Pour ses dents on en peut rencontrer d'aussi belles
Et ne te dirai point de bien ni de mal d'elles.
On ne sauroit jamais assez vanter ses yeux,
On n'en découvre point de plus vifs sous les cieux,
Par eux il est aisé de voir ce qu'elle pense,
Ils sont remplis de feu, d'esprit et d'éloquence :
Ces yeux qui ne sont pas sombres et languissants
Engagent puissamment la raison et les sens;
C'est là qu'un petit dieu ses traits dangereux forge.
Mais ne dirai-je pas qu'on adore sa gorge,
Qu'elle est ronde, bien faite et blanche au dernier point.
Assurer que la sienne a manqué d'embonpoint,
Comme elle nous l'écrit dans sa lettre charmante [1],
N'est-ce pas être injuste et même un peu méchante?
Ses mains sont tout de bon propres à prendre un cœur;
Elle a les bras fort blancs et j'aime leur rondeur.
Quoi, je ne parlois pas du tout de son visage,
Ni d'un je ne sais quoi qui bientôt nous engage,

1. On ne trouve pas de lettres de madame Des Houlières à M. de Lignières, dans les œuvres de cette dame.

Et qui fait que l'on trouve un objet à son gré?
C'est ce qu'elle possède au souverain degré.
Son port est noble et haut, sa taille est droite et grande,
Facile, dégagée et comme on la demande.
Sa lettre en cet endroit me donne du chagrin;
Et lorsqu'elle médit de son esprit divin,
Par une humilité qui doit sembler étrange,
Je dis que ses mépris lui servent de louange;
D'un aimable savoir son esprit est orné,
Ce n'est point un esprit qui soit foible et borné,
Le sien est éclairé, délicat et solide,
Toujours le jugement l'accompagne et le guide.
Il me reste à parler de son tempérament,
De tout ce qu'elle hait et chérit tendrement:
Loin du bruit ennuyeux et de la multitude,
Sur le bord d'un ruisseau, dans une solitude,
Près d'un rocher affreux ou dans un triste bois,
Cette beauté se plaît à rêver quelquefois;
D'où lui vient cette humeur, c'est ce qui m'embarrasse,
Elle aime l'exercice, et celui de la chasse
Ne fut jamais pour elle un plaisir violent,
Et dompter un cheval est aussi son talent;
Quoiqu'elle ait souvent la fièvre et la migraine [1],
Philis ne laisse pas d'être robuste et saine;
Elle a le sang subtil, et son activité
Altère ses humeurs et trouble sa santé.
Elle aime fort à lire, et l'on ne peut comprendre
L'estime qu'elle fait d'un vers galant et tendre,
Quoique son cœur soit fier, sévère et rigoureux;
Ah! qu'elle juge bien d'un ouvrage amoureux,
Qu'elle en connoît le fin! Et l'on ne sauroit croire
Combien elle apprend vite et quelle est sa mémoire;
Elle écrit bien en prose, et des vers qu'elle fait
Elle nous fait grand tort d'en faire un grand secret [2].

1. Vers faux. Il faut peut-être lire : « Quoiqu'elle ait eu... »

2. Secret assez mal gardé, ce semble, puisqu'on trouve des vers d'elle insérés déjà dans les *Recueils* de de Sercy.

Il nous faut avouer qu'elle danse à merveille;
Chacun admire au bal sa grâce et son oreille;
Ses rares qualités rangent tout sous ses lois,
Et je suis affligé qu'elle n'ait point de voix.
Quoiqu'elle aime à rêver au bord d'une fontaine,
Elle aime autant la cour que la jeune Climène;
Elle ne hait pas trop le séjour de Paris,
Les bons livres, les jeux, les ballets et les ris;
Elle a l'esprit tourné vers la galanterie;
Elle n'aime pas moins la fine raillerie,
L'agréable satire : et pour les médisants
Ils lui sont devenus fâcheux et déplaisants;
Elle aime à voir chez soi des personnes d'élite
Et d'avoir pour amis des personnes de mérite [1];
Elle juge des gens sans se préoccuper,
Et le plus éloquent ne sauroit la tromper;
Mais si l'on ne voit point de dame en cette ville
Qui fasse plus d'accueil et qui soit plus civile,
Son estime n'est pas un bien qui soit commun,
Et lorsque par bonheur elle approuve quelqu'un,
Il faut que ce quelqu'un ait le don de lui plaire,
Et lui plaire n'est pas une petite affaire.
Un de ses bons amis dit que l'ambition
Est sa prédominante et forte passion;
Elle ne dit jamais un secret qu'on lui fie,
Elle le garderoit au péril de sa vie;
Son austère vertu, son esprit, ses appas,
Ont charmé des guerriers que je ne nomme pas;
Que de cœurs de héros elle a réduits en cendre!
Et que ses yeux ont fait de fracas dans la Flandre!
Elle jure qu'elle a de la dévotion;
J'en doute et je voudrois avoir caution.
Dans son adversité cette belle est constante,
Dans la bonne fortune elle est très-obligeante;
Son cœur est intrépide, et dans une prison
Elle a peu redouté le fer et le poison [2] :

1. Vers faux.
2. A Bruxelles, où elle fut en effet assez rudement traitée.

En cet état Philis n'a point été plaintive.
Ajouterai-je ici qu'elle est vindicative,
Qu'un ennemi soumis lui fait pourtant pitié,
Et qu'elle est seulement capable d'amitié?
Elle rit de l'amour, et ses cuisantes flèches
Ne feront en son cœur que de légères brèches,
Puisque le feu d'un grand et fameux conquérant[1]
Pendant deux ans entiers lui fut indifférent,
Que ses soins, ses respects n'ont pu toucher son âme,
Et qu'elle a méprisé une si belle flamme.

[Je compléterai ce que j'ai déjà dit sur madame Des Houlières par ce passage de son éloge historique placé en tête de ses œuvres, dans l'édition de 1764 : « Madame Des Houlières, qui eut dès son arrivée à Paris un grand nombre d'admirateurs, se vit bientôt sur les rangs des portraitistes en vogue alors. Le premier de ses portraits fut composé en vers et en prose par le chevalier de Gramont sur une lettre de M. le Prince. Il n'y mit point son nom et le publia sous le titre d'*Amaryllis*. Ce nom pastoral fut longtemps le nom favori de madame Des Houlières jusqu'à ce qu'elle y eût substitué celui de *Célimène*. Son second portrait fut fait en vers par Lignières, et suivi de deux autres du même écrivain. Madame Des Houlières feignit de ne pas connaître l'auteur du premier et n'y répondit point. Quant à ceux de Lignières, elle crut pouvoir répondre sans conséquence à la civilité de ce poëte. Elle fit son portrait en vers ainsi que celui de mademoiselle de Villenne, leur amie commune. On peut voir par ces deux ouvrages, les premiers qui nous restent de madame Des Houlières, qu'elle ne composait pas alors aussi correctement que dans la suite. »]

1. Ce fut pendant son séjour à Bruxelles, de 1655 à 1657, que madame Des Houlières se lia avec la marquise de Caracène, qui avait un salon où tenait à venir tout ce qu'il y avait de considérable dans la ville : elle y compta de nombreux soupirants; son biographe nous apprend que de ce nombre fut le prince de Condé : « Elle eut pu se faire une gloire de retenir soumise à ses charmes une âme d'un ordre si élevé, mais attachée à ses devoirs elle aima mieux mériter l'estime de ce prince que de répondre à son amour, et par ses refus continuels elle ralentit le feu qu'elle avait allumé. »

LXXXVIII

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE BEAULIEU

Madame, puisque vous souhaitez que je vous fasse le portrait de l'aimable Climène, je vous dirai que jamais une jeune personne ne fut plus heureusement partagée des biens de la nature que cette incomparable fille. Et pour vous le persuader, imaginez-vous qu'encore qu'elle ne soit que sur sa quatorzième année, elle a toute la beauté que l'on peut souhaiter à une fille de dix-huit ans. Enfin elle est déjà d'une si belle taille, que quand elle ne deviendroit pas plus grande, elle ne passeroit jamais pour petite. Elle a le port majestueux, l'air noble et facile; elle a le tour du visage tel qu'il doit être pour être bien, c'est-à-dire ni absolument rond ni d'une longueur désagréable; elle a les yeux grands et vifs, fins et fiers, et néanmoins fort disposés à être languissants quand il faudra qu'ils le soient : ce sont de ces yeux qui font plus d'exécution lorsqu'ils ne s'attachent que sur un busc ou sur un éventail, que la plupart des beaux yeux n'ont accoutumé d'en faire lorsqu'ils regardent tendrement les personnes et qu'ils veulent donner de l'amour. Pour sa bouche, elle est des plus belles qu'on puisse voir, puisqu'elle est bien proportionnée à tout le reste du visage, que son ouverture laisse voir des dents fort blanches et fort bien arrangées, que les lèvres en sont des mieux ourlées et des plus vermeilles, qu'elle rit fort agréablement, et qu'elle a deux enfonçures aux deux coins, dont l'agrément fait une des plus grandes beautés de sa bouche. Enfin Climène a de belles mains, de beaux bras et une gorge si bien formée, que l'on ne peut rien souhaiter de plus accompli. Mais si cette charmante personne a de la beauté, que tout le monde est capable de voir, elle a des avantages qui ne peuvent être con-

nus que de ceux qui ont joui de son aimable conversation. Enfin on lit bien dans son âme qu'elle doit avoir infiniment d'esprit. Mais quelque heureuse que soit sa physionomie, elle ne découvre pas toute la beauté de son âme; car enfin, à ne la voir qu'au dehors, elle a une fierté qui paroît même un peu dédaigneuse. Mais néanmoins elle a une générosité qui adoucit cette grandeur d'âme et qui fait qu'elle ne manque pas de bonté pour des gens qu'elle pourroit mépriser avec quelque sorte de justice, Et quoiqu'elle paroisse avoir un cœur fort peu capable de tendresse, il est vrai pourtant qu'elle ne sera pas toujours insensible. Cependant de l'humeur qu'elle est elle donnera bien de la peine à ceux qui s'attacheront à la servir; et quoique dans le fond de son cœur elle leur en sache quelque gré, elle se possèdera tellement qu'elle ne leur donnera jamais lieu d'espérer, et je donne au plus fat de tous les hommes à deviner ce qu'elle pensera de lui. Elle n'en usera pas de même avec ses amies, elle leur témoignera assez l'estime qu'elle a pour elles, parce qu'elle le pourra faire avec bienséance. La lecture, qui jusqu'à présent n'a pas beaucoup contribué à son divertissement, fera quelque jour une de ses plus grandes occupations; et comme elle a infiniment de l'esprit [1], et que la conversation de toutes sortes de gens ne lui plaira pas, elle cherchera sans doute à se divertir avec les ouvrages de ces illustres. Mais, après tout, je ne songe pas qu'au lieu de vous faire son portrait je tire ici son horoscope, et que je vous entretiens de ce qu'elle deviendra quelque jour, comme si je n'avois pas assez de choses à vous dire de ce qu'elle est à présent; je crois néanmoins que j'en puis user de cette manière, puisque tous ceux qui ont parlé des beautés naissantes ou des jeunes héros ont pénétré pour l'avenir; et quoi que

1. Infiniment de l'esprit, style du temps, et non infiniment d'esprit. Cette expression est signalée dans *les Mots à la mode*, de Callières.

l'on en pût dire, si je n'avois peur que cette belle personne ne me voulût du mal si je tâchois de découvrir par avance quels seront un jour les sentiments de son cœur, je vous dirois des choses qui ne lui seroient pas moins avantageuses que je les crois infaillibles.

[« *Barciniane* est une précieuse à qui l'amour n'a point encore fait sentir ses atteintes, et qui n'a eu de sensible que pour le seigneur Aronce, héros imaginaire de la *Romanie* (le héros d'un des romans de *Clélie*). » Elle avait ce semble de l'esprit et faisait de jolis bouts-rimés. « Elle est aussi fort enjouée et d'une humeur agréable en compagnie, pourveu qu'on ne lui parle poinct d'amour, car sur ce chapitre elle n'entend point de raillerie et penseroit faire tort au seigneur Aronce d'escouter les soupirs d'un homme moins parfait que lui. » Quant à déterminer quelle était cette demoiselle de Beaulieu, cela est plus difficile. Nous connaissons plusieurs familles de ce nom, Beaulieu-Ruzé, Beaulieu de Barneville, Beaulieu de Béthomas; nous trouvons encore un de Beaulieu, le célèbre ingénieur militaire de cette époque.]

LXXXIX

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DES MARAIS

Fait par M. de la Chétardie.

Je ne me trouverois pas dans le doute où je suis en faisant mon portrait, si j'étois aussi avant dans votre âme, belle Caliste, comme vous êtes dans la mienne; il ne se présenteroit rien que je ne visse, et je vous représenterois au naturel mieux que peintre du monde. Mais le moyen de dépeindre un lieu où l'on n'entra jamais, et comment parler d'une chose qu'on ne connoît que par de simples conjectures? Car enfin les paroles ne sont pas toujours d'accord avec les pensées; et quelque indice que l'on puisse tirer de la physionomie, elle est d'ordinaire si trompeuse, qu'on n'en peut juger qu'avec incertitude. Je sais bien qu'à en juger par votre beauté, vous devez être

bonne, spirituelle et généreuse, et que vous devez avoir toutes les qualités pour soutenir un si beau sujet. Mais aussi je sais que cette règle n'est pas toujours observée. Sans mentir, belle Caliste, vous deviez m'ouvrir votre cœur, afin que je vous pusse connoître, puisque vous vouliez que je fisse votre peinture. Cependant, puisque je m'y suis engagé, il n'y a pas moyen de s'en dédire ; et quelque difficulté qu'il y ait à parler d'une chose qu'on ne connoît presque pas, j'en trouve encore davantage à vous désobéir.

[C'est une des sœurs de François Godet des Marais, mariée en 1646 à son cousin de Launay-Gravé, puis en 1661 au marquis de Piennes, et à laquelle Tallemant consacre une de ses meilleures historiettes. Claude Godet du Marais habitait la Normandie et était marié avec Jeanne Gravé ; ils eurent un fils et trois filles.

Mademoiselle raconte longuement l'enlèvement de mademoiselle des Marais par le chevalier de Béthune, au commencement de 1658. M. des Marais fit courir le prévôt après ; sa femme fut alors obligée d'avouer que les deux amants étaient mariés, et elle fut envoyée dans un couvent. Mademoiselle ajoute que rien n'égalait l'amour « de ces pauvres misérables. »]

XC

PORTRAIT DE MADAME LA COMTESSE DE ***

SOUS LE NOM DE CALISTE

Le tour du visage de Caliste est rond ; les traits en sont bien faits, délicats et bien proportionnés. Son teint est blanc et vermeil ; ses yeux sont bruns, grands, bien fendus, assez brillants et fort doux. Ses cheveux sont clairs-bruns, fort longs et fort déliés, et elle en a une si grande quantité, qu'elle se coiffe comme il lui plaît et toujours le mieux du monde. Son nez est assez grand et fort droit. Sa bouche est petite et vermeille ; ses lèvres sont de la même couleur : elles ne sont ni trop plates ni trop rebor-

dées. Son menton est un peu retroussé, il est dans la juste distance qu'il doit être. Son cou est assez long, il est fort uni, et il a un embonpoint qui prépare ceux qui le voient à s'imaginer la plus belle gorge du monde; aussi l'est-elle extrêmement; elle est fort blanche et fort belle. Sa taille est petite, mais elle est aisée et droite. Elle danse avec beaucoup de justesse et de légèreté, et elle se tient à cheval de fort bonne grâce. Sa physionomie est fort spirituelle; elle a l'air noble et galant. Son style est doux et brillant, mais elle ne s'étudie point en parlant. Elle s'exprime avec facilité et avec des termes propres et significatifs. Tout son procédé est naturel et sans contrainte, et elle n'a point de ces contenances affectées qu'ont la plupart de celles qui n'ont pas la moitié tant de droit de prétendre en beauté qu'elle. Quoiqu'elle soit aise d'être belle, elle n'en est pas plus glorieuse; aussi ne fait pas sa partie essentielle de la beauté. Elle n'est point capable non plus de la foiblesse qu'ont la plupart des belles, qui ne sauroient s'empêcher d'avoir de l'envie pour celles qui le sont davantage qu'elles [1]. Au reste, quoiqu'elle ait des qualités qui la devroient rendre fière et inaccessible pour beaucoup de personnes, sa manière d'agir est obligeante pour tout le monde; elle est facile à aborder, et personne n'en approche jamais qu'il ne s'en retire satisfait. Elle attire l'amitié et l'estime de tous ceux qui la voient. Elle a de la générosité et de la bonté; elle protége les foibles et les absents et dit toujours du bien de chacun; mais elle distribue ses louanges avec jugement et avec justice, et elle les proportionne au mérite. Elle parle à tout le monde; elle n'est pas de celles qui croiroient se faire tort si elles souffroient conversation de celles qui sont au-dessous d'elle : elle leur parle sans embarras et sans contrainte. Elle agit avec ceux

1. *Davantage que* était un solécisme au dix-septième siècle comme aujourd'hui.

qui sont au-dessus d'elle avec la même facilité. Elle n'a pas plus de peine à s'élever pour les uns qu'elle en a de s'abaisser pour les autres. Elle vit avec les personnes de haute condition avec une liberté honnête et si bien conduite, qu'elle conserve toujours le respect qu'elle leur doit, Elle est complaisante, mais sa complaisance n'est ni basse ni injuste. Elle n'est point d'humeur moqueuse ni médisante, ni une personne à se faire valoir aux dépens des autres, comme la plupart : aussi lui seroit-il moins pardonnable qu'à personne, ayant tant de matière à se faire valoir par elle-même ; car Caliste a de la naissance, de la beauté, du jugement et de l'esprit, mais un esprit du monde bien tourné, et qui conserve l'agrément et la politesse avec le bon sens. Elle écrit fort juste et fort nettement ; elle chante agréablement et aussi bien que personne de son sexe ; mais elle a cela de particulier qu'elle ne se pique de rien. Elle ne parle jamais de ses avantages, et ce n'est pas, sans mentir, ce qui est de moins remarquable que sa modestie, car il me semble que c'est une qualité qui ne se rencontre presque jamais avec les autres ; cependant elle n'a pas le moindre penchant à la vaine gloire ; et comme je l'ai déjà dit, elle est civile généralement à tout le monde. Mais avec ceux qui prétendent emporter les choses de hauteur avec elle, elle ne leur cède rien et leur dispute tout. Elle vit d'une manière tout opposée avec ses amis ; elle ne prend garde à aucune formalité avec eux ; elle les aime avec beaucoup de constance et de tendresse, et depuis qu'elle leur a donné son amitié, elle entre volontiers dans leurs sentiments ; mais elle examine si bien à qui elle la donne avant que de la donner, que cette complaisance s'accorde toujours avec sa raison, et qu'elle n'a jamais matière de s'en repentir. Elle est la plus égale du monde ; elle est sincère et franche, et quoiqu'elle soit réservée, elle n'est point dissimulée. Elle a de l'ambition, mais elle la fait plutôt consister dans la gloire que dans

l'intérêt. Elle est libérale, elle estime fort les honnêtes gens, et elle en fait un fort juste discernement. Elle est fort propre [1], elle a un air de condition qui la pare si naturellement, qu'on la prendroit toujours pour ce qu'elle est quand même elle n'auroit point d'habits qui la distingueroient du commun. Elle est néamoins toujours fort bien couverte et fort galante, mais elle n'est pas de celles qui sont déconcertées et qui ont la migraine quand leurs boucles se brisent et quand leur mouchoir de cou se porte mal. Elle traite cela de bagatelle; et de la manière qu'elle en use il semble qu'elle donne plutôt cette force d'ajustement à la bienséance et à sa condition qu'à elle-même. Elle aime la lecture, et celle des romans plus que pas une. Elle aime le commerce des lettres avec ses amis et la conversation, quand elle est douce et agréable. Elle prend les autres plaisirs sans passion, et elle s'en passe sans peine. Son tempérament paroît plus sérieux qu'enjoué, à juger par sa physionomie; mais elle a une si grande égalité, qu'on ne sauroit connoître par ce qu'elle dit ou ce qu'elle fait lequel prévaut sur elle de la mélancolie ou de la joie, et pour l'achever de peindre, elle a autant de mérite que de beauté.

XCI

PORTRAIT POUR MADAME DES HOULIÈRES

PAR M. DE LIGNIÈRES [2]

Tout ce qu'a de plus beau la peinture parlante
Doit être mis en œuvre au portrait d'Amarante;
Amour secondera ce glorieux projet,
Et ce dieu doit m'aider à peindre cet objet.

1. Élégante.
2. Voir le précédent portrait de madame Des Houlières, par le même, page 200, et celui composé par le comte de Gramont, page 250.

Il a si bien gravé dans mon cœur son image,
Que je crois réussir en ce second ouvrage.
Quand je fis le portrait de ces charmes divers
Personne devant moi n'en avoit fait en vers.
A moins que ce ne soit une excellente chose,
Je ne saurois souffrir ceux qui se font en prose.
Ils sont meilleurs en vers et l'on les retient mieux;
La prose est languissante, et je trouve ennuyeux
Ces portraits copiés sur ceux de la *Clélie*,
Quoique ce roman soit une pièce accomplie;
Je les blâme pourtant d'un ton fier et hardi.
On en a fait un beau de l'illustre Vandy[1] :
On sait que ce portrait est de Mademoiselle;
Je ne le vante pas, à cause qu'il vient d'elle :
Si j'en ai dit du bien et si je l'ai loué,
C'est parce qu'il est bon et qu'il est enjoué.
Je n'aime pas non plus ceux que l'on fait en rime,
Quand ils sont ampoulés et d'un air trop sublime.
Selon l'avis des gens qui s'y connoissent bien,
Ce n'est qu'un beau langage ou plutôt un beau rien.
J'en ai lu naguère un, plein de lis et de roses,
Qui pour la rime étoient tout fraîchement écloses,
Je perdis patience et jetois ce portrait,
En disant : Maudit soit le peintre qui l'a fait.
C'est un peu trop longtemps s'ériger en critique,
Et peignons cet objet dont la beauté me pique.
Elle a les cheveux noirs, longs épais, déliés,
Et ce sont de beaux nœuds dont les cœurs sont liés.
On trouve que son teint est plus blanc que l'albâtre,
Et c'est une fraîcheur dont je suis idolâtre.
On ne sauroit aimer ni vanter à demi
Cet aimable incarnat qui se mêle parmi.
Son extrême blancheur emporte la victoire
Sur la neige et le lait, les perles et l'ivoire.

1. Mademoiselle de Vandy, « la princesse de Paphlagonie, » dont Mademoiselle trace un portrait remarquable dans ce roman. — Voyez la *Société française au dix-septième siècle*, de M. Cousin, I. page 224.

Son nez est un peu long, son visage me plait,
Et quoiqu'il lui déplaise on l'aime comme il est.
Quoique ses yeux ne soient point trop à fleur de tête,
Ha! qu'ils sont bien instruits à faire une conquête;
Ils volent la franchise et les cœurs en tous lieux;
Ils sont brillants et fins; qu'ils sont malicieux
Et qu'ils sont doux! Hélas! à propos de franchise,
La mienne en les voyant fut impunément prise;
Je criois vainement: au secours! aux voleurs [1]!
Ma raison fut pour eux et rit de mes douleurs.
Je désirerois bien qu'elle fût moins farouche,
Pour me laisser cueillir un baiser sur sa bouche;
Sa bouche est adorable, riche, propre à baiser.
La timidité nuit, rien n'est tel que d'oser;
Quoique ce procédé peut lui paroître brusque;
Et quand je recevrois cinq ou six coups de busque [2],
Lorsque cette beauté ne s'en doutera pas,
Je veux baiser sa bouche où l'on voit mille appas.
Ses dents... mais j'aime mieux louer sa gorge[3]:
Je crois, tous les matins, qu'on lui monde de l'orge
Pour nourrir l'embonpoint de ses petits tetons.
Ha! qu'ils sont potelés, qu'ils sont blancs, qu'ils sont ronds!
Son sein n'est qu'un enfant[4]; il commence à paroître,
Il ne fait tous les jours qu'embellir et que croître.
Ha! j'aurois du plaisir plus que tous les humains
Si j'avois le bonheur de contempler ses mains,
Et si par charité ses mains pleines de charmes
Vouloient un jour aider à [5] essuyer mes larmes;

1. Voyez dans les *Précieuses ridicules* :

Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur,
Au voleur! au voleur!

et voyez aussi le fameux noël de l'abbé Pellerin, où cette même tournure se retrouve.

2. Orthographe arrangée pour la rime.

3. Cette faute de mesure existe dans l'édition originale.

4. Elle avait alors vingt ans, étant née en 1638.

5. Cet hiatus singulier de la part de Lignières existe dans les diverses éditions de ce portrait.

Ces admirables mains ne sont guère sans gants :
C'est pour faire enrager et jurer ses amants.
Sa taille est grande et libre et tout à fait aisée;
Par les plus envieux elle seroit prisée.
Dirai-je que son port, digne et majestueux,
Imprime du respect aux plus impétueux.
Je soutiens hardiment que sa jambe est bien faite;
Pour discourir du reste il faudroit un prophète :
On voit ses pieds, sa jambe, on ne voit pas plus haut;
Et ce haut, comme on croit, est sans aucun défaut [1].
Faut-il que tout cela ne soit qu'un sanctuaire?
Oui, puisqu'elle est toujours insensible et sévère.
Rien n'égale Amarante et ses rares trésors;
Avoir un beau visage enté sur un beau corps,
Avec je ne sais quoi qui plaît à la jeunesse,
Une haute conduite, une grande sagesse,
Des charmes infinis et doux au dernier point,
C'est ce qu'a cet objet et que beaucoup n'ont point.
Mille autres qualités l'embellissent encore,
Et pour mille raisons je l'aime et je l'adore.
Pour elle on n'aura pas de légères amours,
Puisqu'elle a des beautés qui dureront toujours.
Elle a beaucoup d'esprit, et celui qui l'anime
N'est pas de ces esprits que l'ignorance opprime.
C'est un esprit brillant : il est ferme, élevé,
Et pour dire en un mot, le sien est achevé.
C'est un esprit guéri des erreurs populaires,
Et qui viendroit à bout des plus grandes affaires;
Elle gouverneroit aussi bien un État
Que le plus grand ministre et qu'aucun potentat.
Elle n'ignore rien : elle sait le langage
Des habitants du Tibre et des peuples du Tage;

1. Je ne puis m'empêcher de signaler ces vers pour leur ressemblance avec l'un des passages les plus connus d'Alfred de Musset :

Lorsqu'on a vu le pied, la jambe se devine,
Et tout le monde sait qu'elle a le pied charmant, etc.

Elle sait le latin bien mieux que mon rival,
Et presque autant que moi : je ne l'entends point mal.
Je viens de me citer et ce n'est que pour rire,
Je suis un ignorant; à peine sais-je lire;
Amarante vaut mieux que l'infante d'Utrec[1],
Avec tout son hébreu, son arabe et son grec.
Qu'elle me grondera, justes dieux, que ferai-je?
J'ai dit qu'elle savoit les langues du collége.
Ah! malheureux Tircis, où te cacheras-tu?
Le sort en est jeté, dussé-je être battu,
Je dirai qu'elle sait la Bible tout entière,
Et pendant qu'elle étoit en Flandre prisonnière[2],
Pour se désennuyer le soir et le matin
Elle a lu saint Ambroise avec saint Augustin.
Elle ne laisse pas de parler de dentelle,
De jupe, de rubans et d'une bagatelle.
Elle est humble, modeste, et dans son entretien
Elle a de la douceur, elle ne cite rien.
Mais parmi tant d'attraits, de grâces et de charmes,
Qui font à tous moments que je verse des larmes,
Et qui s'en vont bientôt me donner le trépas,
Elle n'a qu'un défaut, c'est qu'elle n'aime pas.

XCII

PORTRAIT DE M. DE LIGNIÈRES

Fait par madame DES HOULIÈRES.

Puisque vous le voulez, je vais faire l'image
D'un aimable imposteur, d'un illustre volage

1. La fameuse mademoiselle de Schurmann, d'Utrecht. On a d'elle un volume en français, grec, latin, hébreu, etc., etc. Elle peignait, gravait, etc. — Voy. Somaize.
2. Sur sa prison, voy. page 303.

Dont le cœur, balançant sans pouvoir faire un choix,
Adore pour le moins trois beautés à la fois.
Il est droit, assez grand, et pourtant sur sa taille
Quoiqu'on soit éloquent, on ne dit rien qui vaille.
Son teint est assez vif, et ses yeux enfoncés
Et rouges sur les bords nous font connoître assez
Qu'il est accoutumé de répandre des larmes;
Cette occupation leur ôte bien des charmes;
Il leur en reste encore assez passablement :
Ils sont fins, ils sont doux, voilà leur agrément.
Sur tous les autres nez son nez a l'avantage,
Et jamais un grand nez n'orna mieux un visage.
Sa bouche, à ce qu'on dit, ne manque pas d'appas,
Elle a ce beau vermeil que tant d'autres n'ont pas,
La lèvre de dessus est pourtant enfoncée,
L'autre par conséquent est assez avancée,
Elle est d'une grandeur fort agréable; et pour
Ses dents, hélas! Iris, sont dessus le retour :
Il dit que l'opiat, la guimauve et le reste
Ont été pour ses dents un remède funeste.
Mais c'est trop demeurer sur ce chapitre-là,
J'ai bien d'autres beautés à vanter que cela.
Des cheveux longs et fins, où Zéphire se joue,
Ne valent-ils pas bien la peine qu'on les loue?
Ils sont d'un beau châtain, et ces charmants cheveux
Sont, sans trop le flatter, l'objet de mille vœux,
Ils ternissent l'éclat des plus belles perruques;
Ils sont toujours épais et ne sont point caduques :
Au Louvre, en cour, au bal et dans mille autres lieux,
Ils font des mécontents, ils font des envieux.
Il paroît ingénu, bon et sans artifice,
Mais son air est trompeur, il a de la malice,
Il aime la satire et croit qu'il est permis
De railler fortement de ses meilleurs amis,
D'aimer en divers lieux, de faire des promesses,
De signer des contrats pour fourber ses maîtresses.
Il sait en amitié tromper de cent façons,
Et sur ce beau sujet il feroit des leçons

A Thésée, à Pâris, au fugitif Énée,
Et jamais son amour ne paroît obstinée.
Quoique brusque, il est doux, et dans un entretien
Il n'est pas de ces gens qui se piquent pour rien.
En de certains moments son esprit est suprême,
Mais en d'autres il est différent de lui-même;
On le voit inquiet, chagrin, morne et rêveur.
En deux heures vingt fois il changera d'humeur.
Mais qu'il soit enjoué, qu'il soit mélancolique,
Il ne peut s'empêcher d'être toujours critique.
Pour l'esprit de Tircis, il est grand, il est beau;
Sa vivacité plaît, et si dans ce tableau
Je dis qu'il sait beaucoup, qu'il a peu de constance,
Qu'il est dissimulé, qu'il a de l'éloquence,
Qu'il écrit bien en vers satiriques et doux,
Qu'il se croit beau garçon, qu'il est fier et jaloux,
Qu'il parle et qu'il écrit quatre sortes de langues,
Qu'il est fort indiscret, qu'il fait mal des harangues,
C'est que je sais bien l'art de peindre au naturel,
Et que je ne suis pas madame de Montbel[1].
Dans le portrait qu'a fait cette nouvelle muse,
Tircis est fort flatté; mais, hélas! je l'excuse:
Le dieu qui fait aimer peut-être est son vainqueur,
Elle peint cet amant comme il est dans son cœur;
Mais on ne doit jamais croire pour la peinture
Cet enfant contre qui tout le monde murmure;
Il est aveugle, Iris, et selon son désir
Ce dieu fait tous les jours des portraits à plaisir.
Il ne m'a jamais fait dire une menterie,
Et je ne gagne point des cœurs par flatterie;
Je dis naïvement et le bien et le mal.
Tircis est fort galant, il est fort libéral;
Cette royale humeur en tous lieux l'accompagne,
Elle a beaucoup paru dans toute la Bretagne :
Il donnoit en ces lieux des cadeaux, des bijoux,
Il déroboit des cœurs, il fâchoit des époux;

1. Voir page 256 pour le sens de ce mot.

Sa libéralité, son esprit et sa tête
Firent dans ce pays bien plus d'une conquête;
Mille jeunes beautés quittèrent leur fierté
Et firent des desseins dessus sa liberté.
On accabloit Tircis de faveurs et de plaintes,
On donnoit à son cœur de sensibles atteintes,
Ces aimables Cloris approuvoient sa langueur,
Elles n'avoient pour lui ni mépris, ni rigueur.
Pour arrêter Tircis, que partout on engage,
Rien ne fut épargné, tout fut mis en usage,
Et l'on le pressa tant qu'avant un mois entier
On força cet amant de demander quartier.
Ce n'est pas seulement dans la ville de Rennes,
Que d'aimables Cloris ont soulagé ses peines;
Trois ans sont écoulés depuis qu'à Luxembourg
On vit pour lui la mort triompher de l'amour,
Tout Paris a bien su cette tragique histoire,
Et tout Paris a bien de la peine à la croire;
On m'a dit qu'elle est vraie et je ne la crois pas.
Pour un volage amour se donner le trépas,
Au plus beau de ses ans, ô Dieu, quelle innocence!
Non, l'amour sur le cœur n'a point tant de puissance!
Mais à propos de cœur je n'ai rien dit du sien,
Je lui ferois grand tort de le compter pour rien.
Qu'en dirai-je? On n'a pas le temps de le connoître,
Un objet ne l'a pas qu'un autre en est le maître,
Il forme cent desseins sans les pousser à bout,
Et ce cœur inconstant commence et manque tout.
Quoiqu'il s'aime beaucoup, son âme est généreuse.
A parler franchement il ne l'a pas peureuse,
Quoique dans ses écrits il ait raillé de Mars,
Comme un autre il iroit affronter les hasards,
Et bien qu'il passe ici pour un héros paisible,
Je soutiens qu'à l'honneur il n'est pas insensible;
Il aime les vaillants et toutes les vertus,
Par des sentiers secrets, des chemins peu battus,
Depuis assez longtemps Tircis cherche la gloire;
Il a lu les auteurs, il a bonne mémoire,

Il les cite souvent assez mal à propos.
Il est fort paresseux, il aime le repos,
Il ne peut se passer d'avoir des amourettes;
Sans avoir de l'amour, il conte des fleurettes,
C'est pourquoi l'on le voit si souvent dans ses vers
Blâmer mes cruautés, vouloir briser ses fers,
Recourir au trépas pour terminer ses larmes,
Et se plaindre partout du pouvoir de mes charmes.
Voilà ce que Tircis me répète souvent :
Mais, belle Iris, autant en emporte le vent;
A de si doux propos je suis accoutumée,
Ma tendresse n'en est pas du tout alarmée,
Mon cœur ne connoît point ce dieu qu'on nomme Amour;
Et si, malgré mes soins, il le connut un jour,
Ce dut être en faveur d'un amant plus fidèle;
En vain Tircis me dit que je suis jeune et belle,
Que j'ai beaucoup d'esprit, qu'il meurt pour mes appas,
Tircis est inconstant et je ne le crois pas.
On le croit indévot, mais quoi que l'on en die,
Je crois que dans le fond Tircis n'est pas impie;
Quoiqu'il raille souvent des articles de foi,
Je crois qu'il est autant catholique que moi [1].
Pour suivre aveuglément les conseils d'Épicure,
Et croire quelquefois un peu trop la nature,
Pour vouloir se mêler de porter jugement
Sur tout ce que contient le Nouveau Testament,
On s'égare aisément au chemin de la grâce ;
Tircis y reviendra, ce n'est que par grimace
Qu'il dit qu'on ne peut pas aller contre le sort,
Il changera d'humeur à l'heure de la mort.

[Voir ce que nous avons dit de Lignières à la suite de son portrait par lui-même, page 244.]

1. Boileau l'appelait cependant l'athée de Senlis, et le *Carpenteriana* raconte que la meilleure action de Lignières fut de boire toute l'eau d'un bénitier parce qu'une de ses maîtresses y avait trempé ses doigts.

XCIII

PORTRAIT D'UNE PRINCESSE

SOUS LE NOM D'ALCINIADE[1]

Étant un jour entré dans la chambre d'Alciniade par la permission que la princesse sa mère m'en avoit donnée, je la trouvai si attachée à son miroir, que je fus longtemps derrière elle sans qu'elle s'en aperçût. Quand elle me vit elle se leva brusquement, rougit et me demanda qui m'avoit donné la liberté d'entrer.

Lui ayant dit, elle se remit l'esprit, et approchant d'une fenêtre sans me rien dire, je lui demandai à quoi elle pensoit avec si grand attachement. « Je pensois à faire mon portrait, et je trouvois qu'il est très-difficile en ce sujet de dire toutes les vérités avec modestie; mais l'ayant promis à une de mes amies, je vous prie de le faire. » Le commandement de cette princesse, à laquelle je ne puis rien refuser, m'engage à la même entreprise que celui qui voulut peindre le soleil; je pourrois courre sa même fortune; il s'éblouit, et pour vouloir trop considérer la lumière, il la perdit. Il ne m'importe, je veux obéir. Commençons donc par le tour de son visage.

Cette admirable princesse l'a un peu en ovale; ses cheveux sont blonds, un peu dorés, son front bien fait; ses yeux, que je regarde avec respect et crainte, sont bleus, bien fendus, naturellement doux, ni trop relevés ni trop ouverts, si agréables qu'ils impriment d'abord de l'admiration et suspendent les âmes.

Son nez est bien fait : m'ayant commandé d'être sincère, je suis obligé de dire qu'à s'attacher dans une observation rigoureuse, il est vrai qu'il est un peu gros par le bout;

1. Ou « d'une personne inconnue, dont on ne sait point l'auteur. »

mais l'éclat de son teint et le brillant de ses yeux m'auroient empêché de faire cette remarque, si elle-même ne me l'avoit faite.

Sa bouche est petite, un peu relevée, ses lèvres bien faites et de la couleur de ce beau corail qui est entre le pâle et le rouge ; ses dents ne sont point d'ivoire ni de la couleur de la cire blanche; mais il semble que ce soient des perles bien rangées, qui, avec l'incarnat de ses lèvres, font un effet si beau et si attachant que personne ne sauroit regarder sa bouche, que l'on n'aie pour elle cette dernière vénération et désir que l'on a pour toutes les merveilles du monde. Je dirai en un autre lieu quel est le ton de sa voix. Son visage s'achève par un menton qui l'accomplit.

Son col n'est ni gros ni menu, ni long ni court, qui par sa descente bien proportionnée tombe sur ses épaules de marbre blanc et commence une gorge de lait, dont la forme pleine compose le plus beau sein que l'on puisse voir jamais pour l'âge de la princesse, et que volontiers je ferois ici une pause pour admirer ce chef-d'œuvre de la nature, si ce n'étoit que les bras, que je vois découverts, me convient à leur tour de les considérer. Ils sont ronds, blancs et faits pour être le dépit de toutes les femmes, aussi bien que ses mains, qui sont si bien taillées, qu'il n'y a point de peintres qui ne se trouvent à son dîner pour essayer de les former dans leur esprit, afin d'en faire quelque copie. Sa taille est belle, grande et aisée, et sans pareille. Si je n'en dis pas davantage, prenez-vous en à ses habits. Pour son pied jusqu'à la cheville, je l'ai vu; il est long et étroit, et très-bien formé. Tout son corps a un air, un port et une majesté sans égale.

Maintenant qu'il me faut décrire les qualités de l'âme qui anime ce beau corps, je me sens comme une personne dans la foule, qui ne sait de quel côté se tourner; tant d'objets m'étonnent, toutes les vertus se présentent

tout d'un temps à moi ; elles me pressent, elles me sollicitent, je ne sais à laquelle je dois m'engager pour commencer.

La prudence, qui est le guide de toutes ses actions, l'accompagne toujours; elle possède les grandes et les petites vertus; la civilité, la douceur et la courtoisie sont nées avec elle aussi bien que la charité et la piété; elle croit que ceux qui reçoivent d'elle des marques de sa libéralité lui donnent en lui donnant des moyens de bien faire, et s'en tient obligée. De toutes les passions elle n'en connoît qu'une, qui est de faire continuellement de belles actions.

Je veux repasser sur ce divin visage. Son front, qui est uni comme une glace, ne s'est jamais ridé ni par chagrin ni par colère; ses yeux, qui sont admirablement doux, ne se sont rendus dédaigneux qu'à moi; sa bouche, qui est entourée d'agréments et de ris, produit une parole douce, un peu molle, mais nette, et encore qu'elle prononce la justice fermement, c'est toujours avec douceur.

Son esprit, aussi bien que son âme, anime tout son corps; elle en a jusqu'au bout des doigts, qu'elle emploie adroitement à toutes sortes d'ouvrages; elle joue très-bien du luth; elle danse mieux que les maîtres, et si la bienséance lui permettoit, elle sauteroit mieux que les plus dispos. Elle n'ignore que ce qu'elle ne doit pas savoir, elle a toutes les grâces. L'on peut véritablement dire que l'auteur de la nature lui a donné, par le moyen d'une mère adorable, un rayon de sa beauté et de sa bonté, et qu'il ne lui manque rien qu'un bon peintre.

Si le disciple de saint Luc [1] ne se fût point défié de ses forces corporelles, il eût bien mieux fait ce portrait; mais il a eu peur que ces belles idées formassent dans son cœur un feu inutile et inextinguible. Pour moi, je m'abandonne à toute sorte d'événements.

1. Le peintre. L'Académie de peinture était sous le patronage de saint Luc.

XCIV

PORTRAIT DE MLLE [1] LA MARQUISE DE L. R.

SOUS LE NOM DE CLIMÈNE

PAR M. R. D. [2].

Si vous eussiez voulu, belle Climène, vous peindre fidèlement et ne vous dérober aucun des avantages que vous avez, j'eusse cru qu'il n'eût appartenu qu'à vous seule de vous peindre, et je n'eusse jamais osé entreprendre d'y travailler après vous. Mais puisque votre modestie vous a empêchée de vous bien faire ressembler, je pense que, m'étant attaché depuis huit ans à vous examiner soigneusement il n'y a personne qui puisse mieux réussir que moi à faire votre portrait.

Vous êtes d'une taille un peu au-dessus de la médiocre, mais si bien faite et si aisée, qu'il semble qu'il manque quelque chose à toutes les tailles qui ne sont point comme la vôtre. Vous avez l'air tout ensemble noble, modeste, fière et négligée ; votre port est majestueux, et pour votre contenance et votre action, comme il y a certaines choses dont on ne peut pas dire précisément ce qu'elles sont, et qu'on donne bien mieux à connoître en disant ce qu'elles ne sont pas, je crois que tout ce qui s'en peut dire de plus juste, c'est qu'on n'y remarque rien ni de trop inquiet, ni de trop nonchalant ou de trop étudié ; je voudrois bien, belle Climène, que par le droit qu'ont les peintres de suivre librement leurs caprices, il me fût permis de vous peindre endormie. De cette sorte je ferois, ce me semble, d'un côté, quelque chose d'assez raisonnable d'empêcher qu'on ne

1. *Sic* dans l'édition originale.

2. Probablement l'abbé Régnier-Desmarais.

vît de beaux yeux qu'il est si dangereux de voir, et que vous n'ouvrez jamais que pour faire du mal, et j'aurois encore d'ailleurs l'avantage d'avoir trouvé un secret de cacher adroitement ce que les plus savants peintres ne sauroient jamais qu'imparfaitement imiter. Car enfin le moyen de les peindre, vos yeux, et de les peindre aussi aimables qu'ils sont? Est-ce assez de dire qu'ils sont bleus, gros, bien fendus et à fleur de tête? Est-ce même assez de dire qu'il n'y en eut jamais de si beaux? Et tout ce qu'on pourroit ajouter à cela exprimeroit-il jamais assez bien tout ce qu'on y peut voir en un moment? Non, belle Climène, il n'y a point encore de paroles faites pour bien exprimer je ne sais quoi de net et de serein qui paroît dans ces yeux, et une certaine espèce de douceur qu'on n'a jamais vue que dans les vôtres, de la manière dont vous l'avez. Car après tout ce n'est point une douceur languissante qui fasse conjecturer une grande tendresse de cœur, qui inspire mille désirs et qui promette beaucoup : c'est une douceur tranquille, et si cela peut se dire, qui marque une grande égalité de l'âme, qui attire plutôt le respect que l'amour, et qui ne flatte point une passion naissante de la moindre espérance du monde. Vous avez le front de la grandeur et de la forme qu'on demande pour être tout à fait beau; et la majesté est si bien peinte qu'elle ne paroît pas avec tant de grâce sur celui des têtes couronnées. Vos sourcils sont d'un châtain clair, déliés et le mieux tournés qu'on puisse voir, et pour votre nez, quoi que vous en veuilliez dire, il ne fait point assurément de honte au reste de votre visage. Il ne se peut rien de plus blanc ni de mieux rangé que vos dents, et vous avez tout ce qui fait une fort belle bouche, si ce n'est que vous ne l'avez pas toujours extrêmement incarnate. Il ne vous manque rien que cela et d'avoir le teint un peu plus vif pour faire que l'on ne puisse plus rien désirer à votre beauté; mais si vous voulez je vous enseignerai un secret qui rendra

la couleur à vos lèvres et à vos joues le plus aisément du monde : vous n'avez qu'à souffrir que j'aille chez vous tous les matins vous dire que je vous aime ; c'est un moyen, ce me semble, assez doux, et si vous ne voulez pas vous en servir, il faut bien que vous vous souciiez moins de votre beauté que personne ; car enfin je ne pense point qu'il y ait une demoiselle, hormis vous, qui n'endurât fort volontiers qu'on lui fît tous les jours une déclaration d'amour qui l'embelliroit de cette sorte.

Mais laissons là les autres gens et revenons à vous. Depuis que j'ai l'honneur de vous connoître je n'ai pas encore pris garde si vous vous faisiez en riant des petits agréments aux joues; je sais bien seulement que vous en avez un au menton et qu'il ne peut se rien voir de plus joli. Le tour de votre visage est d'un ovale parfait, et vous avez une sorte de beauté qui vient si bien avec toute sorte d'ajustement et avec la négligence même, que de quelque façon que vous vous mettiez, on ne peut pas dire que vous soyez moins bien d'une manière que d'une autre. Vous avez les cheveux du plus beau châtain qu'on puisse voir : longs, fins, épais et que vous tournez comme il vous plaît le plus facilement du monde. Vous apportez tant de soin à cacher votre gorge, que je ne crois pas que vous-même vous vous l'ayez jamais découverte. Cependant, malgré tous les mouchoirs que vous y mettez, il paroît toujours que vous l'avez fort blanche et fort bien taillée. Vos bras ne sont pas tout à fait assez pleins pour être extrêmement beaux; et pour vos mains, blanches et bien faites comme elles sont, si elles étoient aussi un peu plus grasses elles seroient assurément admirables. Jusqu'ici il n'y a rien de flatté dans votre portrait, belle Climène, je ne vous flatterai pas davantage dans ce qui me reste à dire de votre esprit, de votre humeur et des qualités de votre âme. A ne vous voir jamais qu'en compagnie, malaisément pourroit-on juger de quelle humeur vous êtes ; vous vous accommodez

si bien de celle de toutes les personnes raisonnables que vous voyez, qu'on croiroit que de vous-même vous n'en avez pas qui soit dominante. Cependant celles qui vous connoissent un peu particulièrement savent que vous êtes naturellement assez mélancolique, et que la gaieté que vous faites quelquefois paroître est plutôt un effet de votre complaisance que de votre tempérament. Vous aimez à être seule et à vous entretenir seule dans votre cabinet. Le bal et les grandes assemblées vous ennuient, et si vous n'y alliez dans l'espérance de goûter ensuite le repos avec plus de plaisir, je crois que vous ne pourriez jamais vous résoudre à y aller. C'est un supplice pour vous que de jouer, aussi l'évitez-vous autant qu'il vous est possible, et il n'est point de temps dont vous regrettiez davantage la perte que celui que vous êtes obligée de donner au jeu, deux ou trois fois peut-être en toute une année. La lecture des livres sérieux vous plaît et vous attache ; celle des petites pièces d'esprit vous divertit et vous ennuie. Vous êtes bien aise de recevoir des lettres et d'en écrire. Lorsque je parlerai de votre esprit, je dirai si vous les faites bien ou non, et si vous y avez de la facilité ou si elles vous coûtent. Toutes les façons de parler qui d'elles-mêmes ou par ce qui leur est opposé peuvent faire concevoir un sens un peu libre, vous choquent étrangement. Vous n'écoutez pas les fleurettes avec plus de joie ; et quelque délicatement qu'on les dise ce n'est jamais d'une manière à vous les faire bien recevoir. Après cela je pense qu'il est est assez aisé de juger que ni les galants qui badinent, ni les véritables amants, ne sont pas fort bien venus auprès de vous. Je vous plains pourtant de ce que vous haïssez si fort d'être aimée, car de l'humeur dont je suis vous avez bien la mine de me haïr toute votre vie, et c'est une incommode passion que la haine. Vous avez beaucoup d'amitié pour la campagne, mais comme vous n'y allez presque jamais qu'avec des gens avec qui il faut

un peu se contraindre, cela fait que vous n'en avez presque jamais aussi tout le plaisir qu'on en a d'ordinaire d'une chose qu'on aime bien. Si l'on vous y laissoit dans toute votre liberté vous y passeriez des journées entières à vous promener dans un bois ou dans un pré, et à rêver doucement au pied d'un arbre ou sur le bord d'un petit ruisseau. Les lieux où il y a quelque chose de rustique et que la nature toute seule embellit vous plaisent davantage que les plus beaux jardins qu'on puisse voir. Vous aimez passionnément les fleurs, et c'est pour vous le plus agréable délassement du monde que d'en arranger dans des pots ou dans des corbeilles pour parer votre cabinet, et d'en faire des festons, lorsque vous en avez beaucoup. Vous dansez fort juste, quoique vous n'ayez guère d'inclination à la danse. Vous chantez bien, vous entendez parfaitement bien la musique et vous joueriez du clavecin le mieux du monde si vous en jouiez un peu plus souvent que vous ne faites. Avec cela vous dessinez fort joliment, et ce que vous avez de plus que la plupart des autres personnes qui savent ces sortes de choses-là comme vous, c'est que vous n'en faites point effectivement plus de cas qu'on n'en doit faire, et que ce n'est point par là que vous prétendez de l'estime. Pour de l'esprit, belle Climène, jamais personne n'en eut naturellement tant que vous, et ne se trouva avec des dispositions si heureuses pour acquérir tout ce que l'étude peut donner de belles connoissances. Vous avez l'imagination belle et l'appréhension vive ; vous concevez les choses avec une clarté et une facilité merveilleuses; vous avez le discernement juste, le raisonnement fort, et l'on ne sauroit s'exprimer ni plus proprement, ni plus aisément que vous ne faites. Avec tant d'avantages, si vous n'étiez point un peu paresseuse, il n'y auroit rien que vous ne pussiez apprendre et dont vous ne parlassiez d'une manière à vous faire admirer; mais il arrive que je ne sais comment l'envie de savoir et l'amour du repos sont

si fort mêlés en vous, que si l'une vous empêche d'être longtemps oisive, l'autre ne vous permet pas aussi de vous attacher beaucoup à l'étude. De cette sorte vous apprenez cent choses que vous négligez ensuite et dont vous vous lassez presque aussitôt que vous les avez sues. Malgré toute votre négligence pourtant il y a peu de personnes de votre sexe qui sachent plus que vous. Vous entendez l'italien aussi bien qu'on le peut entendre; vous l'écrivez avec beaucoup de justesse, et vous le parlez avec assez de facilité pour vous tirer d'une conversation. Vous avez encore, en outre, de grands commencements pour une des plus belles et des plus difficiles langues qu'il y ait au monde, et s'il vous prenoit un jour envie de vous y remettre, il ne vous faudroit qu'une application de fort peu de temps pour la posséder parfaitement. Je n'oserois dire que vous faites admirablement bien en vers, car vous n'êtes pas bien aise que l'on sache que vous en faites, et vous ne m'en montreriez jamais si je l'avois dit; mais pour votre façon d'écrire en prose, dont il n'y a point de danger de parler, il n'y a rien de plus naturel et de plus délicat. Toutes les fois que vous m'avez fait la grâce de me faire voir de vos lettres j'y ai toujours admiré la manière dont la bagatelle et le sérieux y étoient tournés, et comme tout y tomboit si juste et paroissoit pourtant si peu recherché qu'il sembloit que c'eût été une nécessité d'écrire de la sorte. Cependant cela ne vous coûte presque rien et souvent une demi-heure de temps vous suffit pour achever des choses que ceux mêmes qui passent pour les maîtres seroient un jour à limer. Votre conversation est simple, ou brillante, ou enjouée, ou sérieuse, selon l'humeur et la portée de l'esprit des gens avec qui vous êtes ; et quelque amitié que vous ayez pour les entretiens raisonnés, vous savez vous réduire si bien à l'air des personnes qui n'en sont pas capables que vous parlez de collets, de jupes, de modes et de toutes les autres bagatelles, comme si vous

n'aviez rien de meilleur à dire. Pour votre âme, belle Climène, cette âme si élevée au-dessus du commun, il est bien difficile d'en parler assez dignement. J'essayerai pourtant d'en faire une peinture qui ne vous fasse pas de honte, et si j'y puis réussir je croirai n'avoir jamais rien fait dont j'aie dû recevoir tant de satisfaction. Tous vos sentiments sont nobles, toutes vos inclinations sont belles, et vous vous portez à la haute vertu avec une facilité et une joie qu'on ne sauroit exprimer. Je me suis appliqué à vous étudier avec toute l'exactitude imaginable, et je n'ai jamais rien remarqué en vous de tout ce qui a accoutumé de troubler les âmes les mieux faites. L'ambition ne vous travaille point, la crainte, l'espérance et le désir ne vous agitent en quelque façon que ce soit, et s'il y a quelque chose en vous de condamnable, c'est seulement une certaine aversion invincible que vous avez indifféremment pour tout ce qui a de l'amour pour vous. Vous êtes généreuse au dernier point ; vous rendez de bons offices avec plaisir ; vous avez de la facilité à garder un secret, de la fermeté à suivre vos résolutions, et de la force à soutenir de bonne grâce tout ce qui peut arriver de fâcheux dans la vie. Avec de si grandes et de si belles qualités, quand vous seriez un peu vaine, on vous le pardonneroit aisément, car en vérité il y a assez de quoi l'être. Vous n'êtes rien moins cependant, et quoique vous ayez de la fierté c'est une fierté si louable et qui vient d'un principe si différent de celui de l'orgueil, qu'il ne faut pas craindre que vous passiez jamais de l'une à l'autre. On trouvera peut-être, belle Climène, que je me suis un peu trop étendu en faisant votre peinture, mais comme je crois que la ressemblance doit être le but de celui qui peint, et qu'elle consiste à représenter les gens exactement comme ils sont, je pense aussi que je n'ai pas eu tort si j'ai tâché d'exprimer fidèlement jusqu'au moindre de vos traits. Recevez cependant des mains de quelqu'un qui sera

plus heureux que moi, et recevez, je vous supplie avec quelque sorte de bonté, ce portrait, qu'il ne m'est pas permis de vous présenter moi-même. Quoique je ne mette pas mon nom au bas, vous connoîtrez bien sans doute, à ma manière, que c'est moi qui l'ai fait, et vous jugerez bien, de l'air dont il est touché, que je l'ai fait dans un temps où je n'étois pas encore si étrangement à plaindre que je le suis. Je le fais voir trois mois après l'avoir achevé : depuis cela quelque cruel changement qu'il y ait eu dans ma fortune, il n'y en a pas eu dans mon cœur, et tant qu'il n'y en arrivera point dans votre esprit et dans votre âme, quoique vous me rendiez le plus malheureux de tous les hommes, vous serez toujours pour moi la plus aimable et la plus accomplie personne de la terre.

[Je ne puis déterminer précisément quelle est cette dame : les initiales peuvent se rapporter à trois familles qui vivaient alors à la cour : La Rochefoucauld, La Roche-Lambert et La Rochefontenilles.]

S'il ne faut pas voir une faute d'impression dans le mot de *Mademoiselle* placé en tête de ce portrait, les initiales L. R. sembleraient indiquer Gabrielle Chasteigner de La Rochepozay, fille unique de Charles, baron, puis marquis de La Rochepozay, lieutenant général dans les deux Marches, et de Charlotte Jousseran de Gondigny, laquelle épousa, en décembre 1622, Réné Isoré, marquis de Pleumartin. Cette date cependant me ferait pencher à croire qu'il s'agit d'un membre d'une des familles ci-dessus mentionnées.

XCV

PORTRAIT DE MADAME LA MARQUISE DE ***

FAIT PAR ELLE-MÊME.

Je sais qu'il n'y a rien de si partagé dans le monde que les opinions; ce que les uns estiment, les autres le méprisent; et il faudroit être tout à fait ridicule pour prétendre à l'approbation générale. Aussi ne fais-je pas mon portrait pour être vu de toute la terre; je veux seulement qu'il

divertisse les personnes pour qui j'ai de l'estime. Que s'il arrive que d'autres gens le voient, quelque jugement qu'ils en fassent, je ne m'en mets pas en peine. J'essayerai pourtant de faire en sorte qu'ils ne puissent pas me reprocher d'avoir manqué de sincérité. Et pour commencer à dire ingénument les choses, je ne sais si je suis belle, mais je pense que je ne suis pas mal faite. Ma taille est médiocre, assez bien proportionnée, et j'ai l'action fort libre; je gesticule même un peu en parlant. Mon air est modeste et négligé; cependant on y remarque je ne sais quoi de fier; je crois que je ne plais pas d'abord. Mes cheveux sont presque noirs, au moins ils sont d'un châtain qui en approche fort. J'ai le tour du visage ovale, le front grand et les sourcils bruns, un peu moins que mes cheveux. Si j'en crois la voix publique, mes yeux sont beaux; ils sont bleus et d'une raisonnable grosseur. Je ne suis pas satisfaite de mon nez, et j'ai bien raison; il est effectivement trop gros, quoiqu'on veuille dire pour me consoler qu'il ne me messied pas. Ma bouche n'est ni grande ni petite; si mes lèvres étoient toujours fort rouges, elle ne seroit pas trop laide; au moins ai-je les dents blanches, assez égales, mais trop grandes pour être belles. J'ai le bas du visage passable pour une personne qui n'est pas excessivement grasse, et j'ai ce qu'on appelle un agrément au menton. Je suis blanche et j'ai le teint délié, mais qui n'est pas fort vif. Quand je suis animée je parois davantage. On me donne de l'agrément lorsqu'on me fait rougir, et cela n'est pas malaisé. Il ne s'en faut guère que je ne rougisse à l'heure qu'il est, quand je pense que je serai obligée de parler de ma gorge [1]. Je dirai en passant qu'elle est blanche, et puis c'est tout. Ma main n'a rien qui la fasse remarquer. De mon esprit, j'en puis parler sans rougir, il ne me fait pas grand'honte; j'en connois la portée, et je l'ai toujours plus

1. On remarquera que cette dame est la seule qui fasse cette réserve.

observé que mon visage. Naturellement j'ai de la disposition à apprendre; peut-être que je m'en suis servie assez heureusement en de certaines rencontres. J'ai eu de la curiosité pour la plupart de ce que l'usage permet aux demoiselles de savoir; mais j'ai le défaut de négliger tout ce que je sais, si bien que de toutes les choses que j'ai apprises avec le plus grand soin, je n'en sais plus aucune parfaitement. Sans ma paresse j'aurois entrepris sur le droit que les hommes se sont réservé; j'aurois voulu étudier tout de bon, mais je suis négligente, et l'envie que j'ai de savoir ne sauroit l'emporter sur le plaisir que je trouve à ne rien faire. Je lis pourtant fort volontiers, et tous les ouvrages d'esprit me plaisent fort. Avec un livre je me console facilement de la perte d'une bonne compagnie. Je ne m'ennuie guère seule, mes rêveries me tiennent lieu d'un grand divertissement. Je suis assez réglée dans mes pensées, et je n'ai pas de méchantes inclinations. La vertu me charme tout à fait, et je me trouve tout à fait sensible au plaisir qu'il y a d'avoir fait une belle action. Pour la gloire qui en revient, elle m'est presque indifférente; de la vanité j'en ai peu, et de l'ambition je n'en ai point du tout. Je suis libérale. Ce m'est un plaisir de donner et un chagrin de recevoir; il faut qu'on soit bien mes amis quand je souffre qu'on me fasse des présents. Je n'aime pas naturellement tout ce qui tient tant soit peu de la bassesse; c'est pourquoi je manque quelquefois de complaisance. Je suis dans cette erreur de croire qu'on ne peut pas être fort complaisante et fort généreuse tout ensemble. Le déguisement ne se trouve guère avec moi; je dis ce que je pense ou bien je ne dis rien du tout. Dès qu'une fois j'ai pris un sentiment, on ne m'en fait pas changer comme on veut : cela s'appelle ou résolution ou opiniâtreté, comme il vous plaira. J'aime mes amis avec fermeté, mais je ne suis pas caressante. Il n'y a rien de si difficile que je ne voulusse faire pour eux, encore que je ne leur fasse pas beau-

coup de compliments. Je suis fort réservée dans le choix de mes amies, et ne l'est pas qui veut. Pour être à mon gré il ne suffit pas d'avoir de l'esprit, il faut encore être commode, car je n'aime pas ceux qui observent tout ce qu'on dit. Je suis trop ennemie de la contrainte pour l'approuver dans la conversation. Dès que je m'y vois libre je suis plaisante, pourvu qu'on ne me raille point fortement ou qu'on ne me dise point de galanteries qui me fassent perdre contenance; je suis assez bonne fille. Au reste, quand on me fâche je méprise étrangement les gens : on me le doit pardonner; c'est la seule vengeance que je tire des injures qu'on me fait.

XCVI

PORTRAIT DE MADAME LA COMTESSE DE ***

FAIT PAR ELLE-MÊME.

Quand je vous dirai que je ne me sens guère disposée à faire mon portrait, cela ne me serviroit de rien. Vous voulez que je le fasse, il faut que je vous obéisse. Et pour commencer par le dehors, je suis passablement grande, d'une taille aisée et libre, et j'ai l'air assez bon. On juge d'abord que je suis fière, et l'on ne se trompe pas. Les uns disent que je suis brune, les autres croient que je suis blonde; mais en vérité je ne suis ni l'un ni l'autre. Mes cheveux sont d'un châtain qui n'est pas tout à fait clair. J'ai le front grand et d'une manière à faire croire que j'ai de l'esprit. Mes sourcils sont plus clairs que mes cheveux; ils ne sont pas fort épais, et je les trouve assez bien tournés. J'ai les yeux bien fendus, d'une médiocre grosseur, et plus doux que vifs. Ne prétendez pas que j'en dise la couleur : jusqu'ici je les avois crus bleus; mais on

s'est si bien mis en fantaisie de me le contester, que je ne sais plus qu'en croire. Mon nez est un peu plus gros que je ne voudrois, du reste pas mal fait. J'ai la bouche plus petite que grande, mes lèvres sont bien faites, mais il s'en voit dans le monde de plus incarnates. Sans me vanter, j'ai le menton assez gentil, on y voit un petit agrément qui n'y est pas tout à fait mal placé. Malgré la médisance, j'ai le tour du visage ovale; il le paroîtroit encore davantage si j'étois plus grasse. J'ai le teint blanc et uni. Dans une autre personne je dirois qu'il seroit beau. Quand je suis rouge, je n'en suis pas plus laide; Dieu merci, je ne manque guère de cet agrément, j'ai le don de rougir autant que fille de France. C'est une bonne marque, à ce qu'on m'a dit. Il ne faut pas que j'oublie mes dents, c'est une de mes grandes beautés ; je les ai blanches et égales; mais quand j'aurois été quatre jours sans manger, je ne les aurois pas plus longues. Voilà ma tête bien peinte. Je la garantis belle et bonne, à peine de la perdre. Pourquoi ne me vanterois-je point d'avoir bonne tête, moi qui ne manque pas de fermeté pour conserver mes sentiments ni de raisons pour les appuyer? Je consulte beaucoup avant que de me déterminer dans les choses importantes. Cependant la première pensée que j'ai eue est presque toujours celle que je conserve. Si j'ai de la vivacité d'esprit, je n'en sais rien; je sais bien qu'elle ne paroît guère dans la conversation, si je ne suis excitée. Je parle fort peu; c'est un grand secret pour ne pas dire beaucoup de sottises. Il ne tient pas à moi que je ne sois raisonnable; j'ai toute l'envie du monde de la devenir; j'ai une grande passion de savoir, jointe à une grande paresse; cela n'empêche pas que je n'aie appris assez de petites choses. La lecture me divertit agréablement. J'aime les vers. Il m'est arrivé d'en juger quelquefois aussi bien que si j'en savois faire. Je ne dirai point si j'écris bien ou mal, on en pourra juger par mon portrait. Je suis mélancolique et j'aime la solitude;

la conversation spirituelle ne me déplaît pas; je veux qu'elle soit aisée. Jamais je n'ai manqué de civilité, mais je manque quelquefois de complaisance. Je raille les gens quand je m'y mets, et sans malice. Pour peu que l'on me soit suspect, je ne prends pas plaisir que l'on me raille; j'ai cela de bon que je crois souvent qu'on se moque de moi; peut-être que je ne me trompe pas toujours. Je pardonne sans peine et je me contente de mépriser ceux qui m'offensent. Ce moyen-là de se venger me paroît plus facile que tous les autres. J'ai beaucoup de cœur, mais qui ne m'incommode point. Le grand cœur incommode souvent ceux qui n'ont qu'une médiocre fortune. Je n'ai point d'ambition. Les richesses ne me touchent point. Mon repos m'est plus cher que tout le reste, et j'évite avec soin tout ce qui le pourroit troubler. Je ne hais pas la vie et je n'appréhende point la mort. Il y a peu de choses que je craigne; si j'étois homme, je ne crandrois rien du tout. Je suis femme dans mes amitiés; les personnes d'esprit sont en estime auprès de moi; j'en fais cas, encore que je ne le témoigne pas par de grandes caresses. Si l'on veut être bien avec moi il ne faut pas me dire des galanteries; je ne les aime pas. Heureusement pour moi je n'ai pas l'âme tendre. On me croit dévote parce qu'on me voit souvent à l'église; mais je ne veux tromper personne, je ne me pique point d'être fort bonne chrétienne. Voilà comme je suis bâtie : je voudrois que mon portrait fût assez beau pour vous donner autant de plaisir que j'en ai eu hier en lisant le vôtre : vous n'y perdriez rien et j'y gagnerois quelque chose.

[On ne peut s'empêcher de remarquer la grande ressemblance qui existe entre ces trois derniers portraits, malgré les titres différents des modèles.]

XCVII

PORTRAIT DE MADAME LA MARQUISE DE R***

SOUS LE NOM DE CALISTE

PAR M. L'ABBÉ D. F.[1].

Si je n'avois qu'un portrait ordinaire à faire, peut-être m'en acquitterois-je comme les autres; mais le vôtre, belle Caliste, est un ouvrage au-dessus des forces du peintre et des conceptions de l'orateur. Il n'y a que votre miroir qui vous puisse parfaitement représenter selon le corps, et vous seule êtes capable de vous comprendre selon l'esprit. Il faut pourtant que j'essaye de tirer quelques traits de l'un et de l'autre, puisque vous m'y avez engagé, aimant mieux sacrifier mes propres intérêts dans cette occasion que manquer au respect et à l'obéissance que je vous dois. Votre taille est avantageuse; elle n'est pas d'une grandeur démesurée et sans grâce, aussi n'est-elle pas d'une petitesse ridicule; elle tient le milieu entre ces deux extrémités et vous donne un air si noble, si haut et si spirituel, que la moindre de vos actions et la moindre de vos démarches inspirent le respect et l'admiration. Quoique votre habillement soit sans affectation, il est néanmoins le plus propre, le plus galant du monde, et sans faire votre capital d'une collerette, comme la plupart de celles de votre sexe, d'un justaucorps, d'une boucle d'oreille et d'un ruban, vous vous appropriez si bien, sans y penser, toutes ces bagatelles et ces petits ornements, que vous tirez quelque avantage d'une chose qui bien souvent ne réussit pas aux autres. Votre visage est assez régulier, un peu élevé, ce qui fait qu'étant vue de profil, vous pouvez passer pour une de ces grandes beautés romaines, si fort en vogue à

1. Peut-être l'abbé de Francheville.

présent, dont le front est grand et sans plis, et d'où l'on juge ce prodigieux fonds d'esprit que vous avez, lequel petille encore dans vos yeux, qui sont bleus, grands, bien fendus et d'un regard perçant, dont les rayons brûlent autant qu'ils éclatent. Il n'y a pas jusqu'à votre nez qui ne se ressente de votre esprit par une démangeaison continuelle que vous y avez ; c'est pourquoi, y portant souvent la main, vous le rendez un peu gros. Votre bouche est sans défauts, les dents en sont propres et les lèvres vermeilles, Tout votre teint est d'une blancheur vive qui, pour n'être point accompagnée ni secourue d'aucun rouge, soit naturel, soit accidentel, ne laisse pas d'avoir une fraîcheur merveilleuse. Vos cheveux sont bruns, retroussés pour l'ordinaire, à dessein, je crois, de les conserver et de ne les abattre qu'en des occasions considérables, où vous voudrez faire paroître les amours et les charmes qui y sont attachés. Cependant ils laissent la liberté de voir vos oreilles, qui sont les plus petites et les plus jolies du monde. Votre gorge, Caliste, n'est pas dans l'embonpoint qu'elle devroit être à votre âge, mais vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, ou plutôt à cet esprit qui, par ses pensées et ses veilles, donne tant de peine et de fatigue à votre corps. Elle est blanche comme le reste de votre peau, qui est fine et délicate ; il y paroîtroit une cicatrice fâcheuse que vous y avez, si vous n'aviez l'industrie de la cacher par les dentelles ou la bande d'un collet fermé, dont vous vous servez ordinairement, ce qui fait qu'on peut voir vos épaules et le haut de votre corps, qui est le plus beau du monde et l'un de vos plus grands avantages. Vous avez les bras beaux, les mains blanches et propres à tirer les flèches dont l'Amour se sert à faire des conquêtes, particulièrement quand elles sont sur votre téorbe et qu'elles s'accordent avec votre voix, que vous avez des plus belles et des plus savantes.

Voilà, Caliste, le crayon de l'idée que je voudrois don-

ner à quelque excellent peintre pour faire votre tableau, et je lui dirois que comme la nature a fait d'heureux efforts en composant votre personne, qu'il faut aussi que l'art, pour l'imiter, surpasse par sa main tout ce qui a jamais été fait; qu'il choisisse pour cela ses plus vives couleurs, qu'il prenne ses pinceaux les plus fins et les plus déliés, et que sa main soit plus ferme et plus assurée que son cœur en faisant votre portrait.

Ce qui me reste à faire de cette autre partie de vous-même qui vous rend toute divine, est un vol bien haut pour ma plume et une entreprise dans laquelle il ne me seroit point honteux de demeurer, puisque les anges s'y trouveroient embarrassés.

Vous avez tout ensemble la force et la délicatesse de l'esprit; vous êtes capable par l'une de soutenir la conversation, et par l'autre de la rendre agréable; si vous portez votre jugement sur des matières élevées, il est toujours solide et appuyé de raisons si convaincantes qu'il en faut passer par votre avis. Si vous l'abaissez sur des bagatelles, vous raisonnez avec un tel succès, selon la portée du sujet et des personnes qui s'en entretiennent, que l'on admire comment vous pouvez contraindre un si grand génie pour de si petites choses. Votre cœur se ressent de la grandeur de votre esprit, et quoiqu'il semble à plusieurs qu'elle soit maîtresse de toutes les passions, je ne la crois pas à l'épreuve de l'ambition. Vos amants répondent de l'amour, vos ennemis de la vengeance et vos proches de la colère; mais la fierté de votre humeur fait trop juger que vous n'êtes pas exempte de ce noble orgueil qui fait le partage des belles âmes. Je ne saurois parler de votre cœur sans une pareille connoissance; c'est un lieu dont l'entrée est interdite à tout le monde. Tel estime que ce chagrin et cette mélancolie que quelquefois vous ne pouvez dissimuler proviennent de là, mais il se trompe et ne sait pas comme moi que les effets de l'ambition sont plus violents que ceux de

l'amour. Vous les ressentez, divine Caliste, avec toutes les pointes dont elle a coutume d'aiguillonner ses courtisans. Vous ambitionnez les hautes sciences, la grandeur, la connoissance des langues, le rang, la poésie, et vous soupirez avec moi pour ces belles qualités que vous possédez d'inclination. Continuez à poursuivre autant que vous pourrez les moyens de les pratiquer, et croyez que le ciel, qui vous a destinée pour être le plus parfait de ses ouvrages, fera quelque miracle en votre faveur, et vous départira avec usure ce que la nature aveugle semble vous avoir dénié jusqu'ici. Consolez-vous de ce que vous avez d'acquis, et sachez que les avantages de bien écrire et en beaux termes, de penser juste, à propos et sans peine, comme vous faites, feroient passer pour un prodige d'esprit toute autre personne que vous, qui êtes digne de quelque chose de plus. Mais enfin, Caliste, contentez-vous de ce que vous êtes, puisque vous êtes telle qu'il faut être pour donner de l'amour et de l'envie; bornez vos désirs puisqu'ils ne peuvent aller plus loin, et souffrez que la nature sauve une petite partie du monde, par l'injustice dont vous vous plaignez.

C'est à peu près, belle Caliste, comme j'ai pu concevoir votre esprit, par lequel vous donnez créance à l'histoire de Sapho, comme par votre beauté vous autorisez celles des Hélène et des Lucrèce; je n'ai rien mis dans cette peinture qui ne soit de vous, ainsi je ne crains pas que l'on ait peine à vous reconnoître, parce que le ciel et la terre n'ont rien qui vous ressemble.

[Probablement la marquise de Richelieu, dont nous avons déjà un portrait à la page 124, et qui était mariée en 1652; à moins que ce ne soit Marie Bautru, fille du comte de Nogent, capitaine des gardes de la porte, qui épousa le 5 avril 1656 Charles, marquis de Rambures et de Courtenay, et mourut le 10 mars 1663. Peut-être encore la marquise de Rouville, dont le mari, beau-frère de Bussy-Rabutin, fut « le second amant » de Marion de Lorme.]

XCVIII

PORTRAIT DE M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD

FAIT PAR LUI-MÊME.

Je suis d'une taille médiocre, libre et bien proportionnée. J'ai le teint brun, mais assez uni; le front élevé et d'une raisonnable grandeur; les yeux noirs, petits, enfoncés; les sourcils noirs et épais, mais bien tournés. Je serois fort empêché à dire de quelle sorte j'ai le nez fait; car il n'est ni camus, ni aquilin, ni gros, ni pointu, au moins à ce que je crois. Tout ce que j'en sais, c'est qu'il est plutôt grand que petit et qu'il descend un peu trop bas. J'ai la bouche grande, et les lèvres assez rouges d'ordinaire, et ni bien ni mal taillées. J'ai les dents blanches et passablement bien rangées. On m'a dit autrefois que j'avois un peu trop de menton : je viens de me tâter et de me regarder dans le miroir pour savoir ce qui en est, et je ne sais pas trop bien qu'en juger. Pour le tour de visage, je l'ai en carré ou en ovale, lequel des deux, il me seroit fort difficile de le dire. J'ai les cheveux noirs, naturellement frisés, et avec cela assez épais et assez longs pour pouvoir prétendre en belle tête. J'ai quelque chose de chagrin et de fier dans la mine. Cela fait croire à la plupart des gens que je suis méprisant, quoique je ne le sois point du tout. J'ai l'action fort aisée et même un peu trop, et jusques à faire beaucoup de gestes en parlant.

Voilà naïvement comme je pense que je suis fait au dehors, et l'on trouvera, je crois, que ce que l'on pense de moi là-dessus n'est pas fort éloigné de ce qui en est. J'en userai avec la même fidélité dans ce qui me reste à faire de mon portrait, car je me suis assez étudié pour me bien connoître, et je ne manque ni d'assurance pour dire librement ce

que je puis avoir de bonnes qualités, ni de sincérité pour avouer franchement ce que j'ai de défauts.

Premièrement, pour parler de mon humeur, je suis mélancolique et je le suis à un point que, depuis trois ou quatre ans, à peine m'a-t-on vu rire trois ou quatre fois. J'avois pourtant, ce me semble, une mélancolie assez supportable et assez douce, si je n'en avois point d'autre que celle qui me vient de mon tempérament; mais il m'en vient tant d'ailleurs, et ce qui m'en vient me remplit de telle sorte l'imagination et m'occupe si fort l'esprit, que la plupart du temps ou je reste sans dire mot, ou je n'ai presque point d'attache à ce que je dis. Je suis fort réservé avec ceux que je ne connois pas, et je ne suis même pas extrêmement ouvert avec ceux que je connois. C'est un défaut, je le sais bien, et je ne négligerois rien pour m'en corriger; mais comme un certain air sombre que j'ai dans le visage contribue à me faire paroître encore plus réservé que je ne le suis, et qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous défaire d'un méchant air qui nous vient de la disposition naturelle des traits, je pense qu'après m'être corrigé au dedans il ne laissera pas de me demeurer toujours de mauvaises marques au dehors.

J'ai de l'esprit et je ne fais point de difficulté de le dire : car à quoi bon façonner là-dessus? tant biaiser et tant apporter d'adoucissement pour dire les avantages que l'on a, c'est, ce me semble, cacher un peu de vanité sous une apparente modestie[1], et se servir d'une manière bien adroite pour faire croire de soi beaucoup plus de bien que l'on n'en dit. Pour moi, je suis content qu'on ne me

1. La Harpe a dit dans sa pièce oubliée de *Mélanie* :

L'excès de modestie est un excès d'orgueil.

La Rochefoucauld a dit lui-même dans sa 149e maxime : « La modestie qui semble refuser les louanges, n'est en effet qu'un désir d'en avoir de plus délicates. »

croie ni plus beau que je ne me fais, ni de meilleure humeur que je ne me dépeins, ni plus spirituel et plus raisonnable que je dirai que je le suis. J'ai donc de l'esprit, encore une fois, mais un esprit que la mélancolie gâte, car encore que je possède assez bien ma langue, que j'aie la mémoire assez heureuse, et que je ne pense pas les choses fort confusément, j'ai pourtant une si forte application à mon chagrin, que souvent j'exprime assez mal ce que je veux dire.

La conversation des honnêtes gens est un des plaisirs qui me touchent le plus. J'aime qu'elle soit sérieuse et que la morale en fasse la plus grande partie. Cependant je sais la goûter aussi quand elle est enjouée, et si je ne dis pas beaucoup de petites choses pour rire, ce n'est pas du moins que je ne connoisse bien ce que valent les bagatelles bien dites, et que je ne trouve fort divertissante cette manière de badiner où il y a certains esprits aisés et prompts qui réussissent si bien. J'écris bien en prose, je fais bien les vers [1], et si j'étois sensible à la gloire qui vient de ce côté-là, je pense qu'avec un peu de travail, je pourrois m'acquérir assez de réputation.

J'aime la lecture en général; celle où il se trouve quelque chose qui peut façonner l'esprit et fortifier l'âme est celle que j'aime le plus. Surtout j'ai une extrême satisfaction à lire avec une personne d'esprit; car de cette sorte on réfléchit à tous moments sur ce qu'on lit, et des réflexions que l'on fait il se forme une conversation, la plus agréable du monde et la plus utile. Je juge assez bien des ouvrages de vers et de prose que l'on me montre, mais j'en dis peut-être mon sentiment avec un peu trop de liberté. Ce qu'il y a encore de mal en moi, c'est que j'ai quelquefois une délicatesse trop scrupuleuse et une critique trop sévère.

1. M. Cousin mentionne un manuscrit de vers de La Rochefoucauld, qui aurait passé dans une vente récente et a disparu depuis.

Je ne tiens pas à entendre disputer, et souvent aussi je me mêle assez volontiers dans la dispute, mais je soutiens d'ordinaire mon opinion avec trop de chaleur, et lorsqu'on défend un parti injuste contre moi, quelquefois, à force de me passionner pour celui de la raison, je deviens moi-même fort peu raisonnable.

J'ai les sentiments vertueux, les inclinations belles et une si forte envie d'être tout à fait honnête homme que mes amis ne me sauroient faire un plus grand plaisir que de m'avertir sincèrement de mes défauts. Ceux qui me connoissent un peu particulièrement et qui ont eu la bonté de me donner quelquefois des avis là-dessus savent que je les ai toujours reçus avec toute la joie imaginable et la soumission d'esprit que l'on sauroit désirer.

J'ai toutes les passions assez douces et assez réglées; on ne m'a presque jamais vu en colère, et je n'ai jamais eu de haine pour personne. Je ne suis pourtant pas incapable de me venger, si l'on m'avoit offensé, et qu'il y allât de mon honneur à me ressentir de l'injure qu'on m'auroit faite. Au contraire je suis assuré que le devoir feroit si bien en moi l'office de la haine, que je poursuivrois ma vengeance avec encore plus de vigueur qu'un autre. L'ambition ne me travaille point. Je ne crains guère de choses et ne crains aucunement la mort. Je suis peu sensible à la pitié et voudrois ne l'y être point du tout [1]. Cependant il n'est rien que je ne fisse pour le soulagement d'une personne affligée, et je crois effectivement que l'on doit tout faire, jusqu'à lui témoigner même beaucoup de compassion de son mal, car les misérables sont si sots, que cela leur fait le plus grand bien du monde; mais je sais aussi qu'il faut se contenter d'en témoigner et se garder soigneusement d'en avoir. C'est une passion qui n'est

1. M. de La Rochefoucauld cependant me semble avoir presque complétement atteint à cet égard le point de perfection qu'il désirait.

bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affoiblir le cœur et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passions pour le porter à faire les choses. J'aime mes amis et je les aime d'une façon que je ne balancerois pas un moment à sacrifier mes intérêts aux leurs [1]; j'ai de la condescendance pour eux, je souffre patiemment leur mauvaise humeur, et j'en excuse facilement toutes choses : seulement je ne leur fais pas beaucoup de caresses, et je n'ai pas non plus de grandes inquiétudes en leur absence.

J'ai naturellement fort peu de curiosité pour la plus grande partie de tout ce qui en donne aux autres gens. Je suis fort secret, et j'ai moins de difficulté que personne à taire ce qu'on m'a dit en confidence. Je suis extrêmement régulier à ma parole, je n'y manque jamais, de quelque conséquence que puisse être ce que j'ai promis, et je m'en suis fait toute ma vie une loi indispensable. J'ai une civilité fort exacte parmi les femmes, et je ne crois pas avoir jamais rien dit devant elles qui leur ait pu faire de la peine. Quand elles ont l'esprit bien fait [2], j'aime mieux leur conversation que celle des hommes; on y trouve une certaine douceur qui ne se rencontre point parmi nous, et il me semble entre elles qu'elles s'expliquent avec plus de netteté et qu'elles donnent un tour plus agréable aux choses qu'elles disent. Pour galant, je l'ai été un peu autrefois; présentement je ne le suis plus, quelque jeune que je sois. J'ai renoncé aux fleurettes, et je m'étonne seulement de ce qu'il y a encore tant d'honnêtes gens qui s'occupent à en débiter.

J'approuve extrêmement les belles passions; elles marquent la grandeur de l'âme, et quoique dans les inquié-

1. Le grand moraliste se connaissait peu lui-même.

2. Mais il dit, maxime 340 : « L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison. »

tudes qu'elles donnent il y ait quelque chose de contraire à la sévère sagesse, elles s'accommodent si bien d'ailleurs avec la plus austère vertu, que je crois qu'on ne les sauroit condamner avec justice. Moi qui connois tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentiments de l'amour, si jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte; mais de la façon dont je suis, je ne crois pas que cette connoissance que j'ai me passe de l'esprit au cœur [1].

[François, duc de La Rochefoucauld, né en 1605, mort en 1680. On sait qu'il se jeta par dépit dans la Fronde, et qu'il se servit de l'amour de madame de Longueville qui fut en réalité son instrument d'abord, puis sa victime. Au rétablissement de la paix il sut très-bien arranger ses affaires; il occupa dans le monde lettré comme dans la société aristocratique une brillante position et fut le centre d'une coterie où l'on remarquait mesdames de La Fayette, de Sévigné et de Sablé; il écrivit alors ses *Mémoires* et ses *Maximes*, au sujet desquelles M. Cousin a fait de si curieuses révélations. Je ne puis après cela que renvoyer mes lecteurs aux ouvrages du savant, mais sévère académicien, consacrés à mesdames de Longueville et de Sablé.]

XCIX

PORTRAIT DE LA DUCHESSE DE ***

SOUS LE NOM D'IRIS,

A DAPHNIS

Je m'étonne, Daphnis, qu'ayant une si grande amitié pour moi, vous vouliez ajouter si peu de foi à mes paroles, et que vous m'accusiez de ne vous parler de mon

1. Ce passage et celui qui termine le précédent alinéa sont curieux à noter : le portrait date de 1658, et M. de La Rochefoucauld me semble y faire bon marché de madame de Longueville.

Iris que comme d'une agréable idée qui se forme dans mon imagination quand il s'y élève des nuages de chagrin, et qui se détruit aux moindres rayons d'une joie inopinée. A la vérité je prends assez de plaisir à vous rendre compte de mes sentiments, mais je vous avoue qu'il me fâche de voir votre incrédulité, et que vos doutes jettent des scrupules dans mon esprit, qui me désespèrent. Comment, Daphnis, sous ombre que vous m'avez demandé le portrait d'Iris et que je ne vous l'ai pas envoyé, vous soupçonnez que l'original est une chimère? Ah! Daphnis, vous êtes bien injurieux; on ne parle point comme je fais quand on souffre pour ce qui n'est point, et vous ne deviez pas me persécuter pour vous avoir caché, sous le voile du silence, les beautés de l'astre qui préside à mon destin. C'étoit assez vous dire que j'avois une passion très-respectueuse pour une Iris, et que mon infortune me faisoit souffrir infiniment pour elle. Cette liaison qui est entre vous et moi ne se pouvoit plaindre en cela que je manquasse à vous faire confidence; il me semble qu'elle alloit assez loin, et que c'étoit à vous à ne point la pousser à bout. Que savez-vous s'il n'est pas utile que nos amis ne connoissent point nos amies, et si je n'ai pas dû craindre que le crayon que vous me demandez ne vous fît reconnoître quelque jour la personne qu'il faut peut-être, pour mon repos, que vous ignoriez toute votre vie? Voyez quel risque court ma discrétion par votre empressement, et quelle violence je me fais pour vous donner un tableau que mes yeux ont donné si fidèlement en garde à mon cœur? Je le trahis, ce cœur, mon cher Daphnis, et si vous ne m'êtes plus fidèle que je ne lui suis, qu'est-ce que ne me coûtera pas le désir que j'ai eu de vous plaire en vous faisant voir l'objet qui y règne dans le dernier secret et qui y occupe toute ma pensée? Mais prenez garde à vous, je commence à tirer le rideau qui en couvre les agréments.

D'abord imaginez-vous qu'Iris a tout l'éclat de cette écharpe étincelante qui pare le ciel de mille couleurs, et que, comme elle, Iris ne paroît jamais sans apporter un calme et une douceur à quoi succèdent toujours quelques orages fâcheux. Je fais si souvent des épreuves de cela, que je ne puis m'ôter de la fantaisie que c'est pour ce sujet qu'on lui a donné le nom d'Iris, car sa vue assurément dissipe la noirceur et remet la tranquillité dans une âme, et au même instant y excite le trouble et y remue la source de la tristesse, de sorte qu'il semble que sa présence fasse naître toute la joie possible, mais aussi que la pensée qu'il la faut quitter donne tout le déplaisir imaginable. Iris a les cheveux blonds, mais d'un blond qui ne fait paroître la richesse de l'or que pour en rendre la couleur précieuse et agréable : la confusion[1] en est si grande qu'elle cacheroit la beauté de sa taille, qui est admirable pour être médiocre, si l'adresse de ses doigts ne se faisoit paroître à les démêler et à en composer une coiffure qui accompagne merveilleusement les attraits de son visage. Son teint est un composé de lis et de roses, dont la fraîcheur anime continuellement la vivacité. Il paroît autant de modestie sur son front que ses joues ont de pudeur, car jamais ni les mouches, ni le reste des afféteries n'ont de part à ses charmes, qui, contents des richesses de la nature, n'empruntent rien de l'artifice. Ses yeux sont bleus, situés comme il faut, et bien qu'ils ne soient pas des plus grands, leur prunelle est si brillante que la peinture n'en peut imiter les feux. Sa bouche est également bien proportionnée entre deux branches de corail qui forment des lèvres d'un coloris incarnat le plus vif qui se voie. Son col est une masse d'albâtre, et l'on peut juger par lui que sa gorge a un plein et une blancheur inimitables, bien qu'elle soit couverte de tous les obstacles dont

1. Confusion pour profusion.

la propreté peut empêcher les yeux de la voir, aussi bien que ses bras et ses mains, qui ne se montrent qu'autant que la bienséance le sauroit exiger. Toutes ces belles parties sont soutenues par une taille qui, comme je l'ai dit, pour n'être pas des plus grandes, est merveilleuse, et qui fait remarquer, à son air et à son port, je ne sais quoi de libre et de délicat qui ne se trouve pas dans les autres. Sa démarche est tout à fait d'une personne de qualité, et il y a tant d'invention dans la simplicité de ses habits, qu'elle affecte par une modestie extrême, qu'ils ne doivent rien aux plus superbes. Enfin, si l'on n'ose pas dire qu'Iris est une des plus superbes personnes du monde, on peut assurer qu'elle en est une des plus agréables, et que l'âme dont elle est douée la rend digne d'une estime sans borne et sans mesure. Elle a été élevée sous les ailes d'une mère incomparable, qui a une sagesse et une austérité modérées, jointes à un esprit au-dessus du commun, et elle y a tellement sucé le lait de la vertu, que toutes ses actions en sont remplies. Elle passe la plupart de sa vie à la campagne et elle y enferme pour ainsi dire le talent qu'elle a de charmer la compagnie où elle se trouve quelquefois. La retraite ne la rend d'une humeur ni triste ni chagrine, et quand elle voit le monde elle ne fait point paroître un emportement de joie et de plaisir comme les personnes qui en sont affamées. Une juste égalité anime le mouvement de son humeur ; elle a une sévérité complaisante, une froideur attrayante, une douceur, une civilité qui donnent à chacun ce qui lui est dû, et une manière d'agir qui s'attire le respect de tous. Elle paroît assez réservée dans ses sentiments ; elle ne témoigne aucune chaleur pour quoi que ce soit ; mais il est aisé de connoître qu'elle a une grandeur de courage qui, pour s'élever dans son cœur, lui donne peut-être de la peine, mais qui ne la fait jamais s'écarter des traces de la raison, dont elle aime à prendre le parti en toute occasion. Quoiqu'on la soupçonne

d'être fine et adroite, l'innocence de ses mœurs est si vraie et si éblouissante, qu'il est impossible d'apercevoir si elle a des passions, et je ne pense pas qu'elle ait jamais ouvert son âme sur ce sujet à ses meilleures amies. Mais à sa physionomie on se tromperoit rarement, ce me semble, de la louer que son penchant ne s'éloigneroit pas trop de la tendresse, si son extrême retenue ne s'y opposoit point. Elle a été si bien guidée par les soins de son illustre mère, qu'on ne peut pas douter qu'elle ne soit instruite des plus solides maximes et qu'elle n'en soit persuadée à fond; aussi est-ce ce qui fait qu'elle s'emploie avec tant d'assiduité au culte de la véritable religion, et qu'elle le préfère à tous les foibles divertissements de la terre. Il est étonnant d'avoir tant de sagesse à son âge et de chasser les choses sensibles d'auprès de soi pour donner la place à celles qui ne le sont guère, et se mettre dans leur intelligence. Ce n'est pas qu'Iris s'attache à une fâcheuse austérité et qu'elle dédaigne le commerce des honnêtes gens : tout ce que je vous ai dépeint d'elle fait bien voir que cela n'est pas. Elle pratique seulement les choses du Ciel quand elle se trouve en son particulier ou avec les personnes de qui elle en a reçu les enseignements. Elle fuit la vanité et ne va qu'à petit bruit dans les plus grands mystères. Elle s'abaisse aisément au degré des sociétés communes, où il est de la contrainte nécessaire de consommer souvent les plus beaux jours dans les inutilités ou du jeu qu'elle ne hait pas, ou des promenades qui ne lui plaisent guère. Au besoin elle ne manque pas d'enjouement, mais son enjouement est spirituel et respectueux, et ses façons si ravissantes qu'elle remporte une approbation universelle. Son esprit est ingénieux et capable de belles connoissances et qui digère tout ce qui est de bon goût. Son jugement favorise toujours ce qui est excellent, et si elle vouloit dire son avis aussi librement qu'elle pense bien, elle pourroit sans tenir conseil décider en

un moment les difficultés de ce qui est joli dans la conversation et de ce qui ne l'est pas. Elle parle peu, mais si bien que les paroles ne sortent point de sa bouche sans charmer ceux qui les reçoivent. Elle dit toujours tout ce qu'il faut dire et ne passe sous silence que ce qu'il faut taire. Elle prend plaisir aux pièces d'esprit qui passent de main en main par le monde, mais je ne sais à quoi elle donne son inclination, ou des vers ou de la prose, car elle écrit si joliment en l'un et fait si joliment en l'autre, qu'elle semble leur partager ses faveurs également. Enfin il est impossible d'assembler assez de couleurs pour exprimer combien Iris est née pour les grandes choses et combien elle est entendue dans les moindres ; le pinceau fera assez si par un seul trait il peut représenter que rien ne sauroit égaler la fortune qu'il y auroit de posséder un trésor si rare et si précieux, et que si ma naissance m'avoit donné une couronne je la mettrois sur sa tête pour couronner un chef-d'œuvre qui est un des plus accomplis qui soient sortis de la nature.

Êtes-vous satisfait, Daphnis, et cette aveugle naïveté avec laquelle j'obéis à ce que vous me prescrivez ne fera-t-elle point cesser les reproches dont vous m'accablez il y a si longtemps? Je vois d'ici que vous dites que j'ai si peu réussi à tirer ce portrait que je parois bien plus passionné quand je vous entretiens de mes souffrances que lorsque je vous dépeins l'aimable bergère qui en est la source; mais quelques défauts qu'il y ait dans mon ouvrage, je vous conjure de vous souvenir que si ce n'est pas une grande marque d'amour pour Iris, c'en est une fort grande d'amitié pour Daphnis.

[On pourrait chercher cette duchesse inconnue, ce me semble, parmi celles que chanta le petit de Beauchasteau; la liste n'en sera pas très-longue : ce sont mesdames de Vitry, de Roquelaure, de Sully, de Saint-Simon, de Bouillon, d'Aiguillon, de Vitry la jeune, de La Vieuville.]

C

PORTRAIT DE LA MARQUISE DE GOUVILLE

SOUS LE NOM D'OLYMPE[1]

A M. DE CAMBRAY

PAR M. DE JUSSAC[2].

Vous êtes un cruel ami quand vous me pressez si impérieusement de vous envoyer le portrait d'une nymphe que vous voyez tous les jours en propre personne. Ignorez-vous l'avantage que les originaux ont sur les copies, et croyez-vous qu'il soit si aisé de peindre de mémoire? Quel plaisir aurez-vous que je vous fasse voir un mélange de mauvaises couleurs, et encore plus mal appliquées, pour vous exprimer des traits inimitables? En vérité, monsieur, vous n'y avez pas bien songé et vous ne vous souvenez plus que je suis un ignorant, que je ne vais pas à l'école de la peinture, et que de moi-même je n'ai jamais étudié ce qui m'auroit pu enseigner la parlante ou la muette. Je ne lis point les romans de mademoiselle de Scudéry et je ne vois guère ce qui sort du bel esprit et des belles mains de

1. M. Cousin, dans *Madame de Hautefort*, page 485, confond ce portrait avec celui de la duchesse de Schomberg, par M. de Chambellai, sous le même nom d'Olympe.

2. M. de Jussac avait été au service de Monsieur comme capitaine de la Porte, puis gouverneur de M. de Vendôme; il remplaça au même titre près du duc du Maine, M. de Montchevreuil quand il se cassa un bras en 1683. « Il avoit de l'esprit, dit Mademoiselle, savoit la cour, et avec cela des manières particulières, étoit savant, savoit les poëtes, faisoit joliment les vers et écrivoit bien. »

la divine Minerve [1] dont vous me vantez si adroitement l'adresse merveilleuse et naturelle; le moyen que je puisse être à la mode et qu'il me soit possible, en vous peignant la personne la plus charmante et la plus agréable du monde, de lui donner un air qui plaise et qui charme tout le monde. Il faudroit pour cela que je fusse aussi heureux que ce peintre [2] qui toute sa vie avoit demeuré dans sa ville (je pense que c'étoit Bologne ou Ferrare) et n'avoit jamais travaillé que suivant le génie de son esprit, sans aucune connoissance des règles de l'art. Quelques étrangers habiles, ayant vu des coups de son pinceau, jugèrent avec estime de la délicatesse de sa main et dirent que cela étoit d'un homme qui pouvoit égaler les plus savants dans le métier. Un jugement si favorable lui étant rapporté, il sentit naître dans son cœur la nécessité de courir le pays. Il fut à Rome dans un humble dessein de s'instruire sous les grands maîtres, dont à peine il savoit nom. Mais il n'eut pas plutôt jeté les yeux sur leurs ouvrages, que par une juste comparaison qu'il fit des siens avec eux il osa s'écrier : *Anche io son pittore*. Et en effet, selon la tradition dont je tiens l'historiette, il ne céda en rien ni aux Titiens, ni aux Raphaëls. Plût à Dieu, monsieur, que j'en pusse dire autant de moi-même et qu'en vous obéissant aveuglément je pense réussir assez bien pour me donner une semblable vanité, quand j'admirois ce que vous ou M. D. S. avez fait pour le portrait d'Olympe [3]. Mais j'appréhende que vous ne soyez pas d'humeur à entendre mes raisons; voyez-le donc comme je le tire de mon souvenir. Si j'étois galant, je vous dirois qu'elle est si bien attachée dans mon cœur que je ne l'en

1. Mademoiselle.

2. Le Corrége, suivant M. Cousin (*Madame de Hautefort*, page 484). Bologne a vu naître le Guide, le Dominiquin, l'Albane et les trois Carrache.

3. M. de Sourdis? (Voyez page 136.)

ai pu arracher pour vous en faire sur le papier une peinture comme il faut. A voir Olympe on ne sauroit pas douter que sa taille ne soit des plus avantageuses; son port est noble, sa démarche aisée, son air libre; et elle paroît si proportionnée entre la physionomie délicate et relevée qu'on la jugeroit infailliblement digne du trône, si nous vivions parmi des gens qui donnassent la couronne aux femmes les plus majestueuses et les moins contraintes dans la bonne grâce. Olympe a les cheveux d'un brun clair, unis et déliés; la quantité et la longueur en sont si merveilleuses qu'elle en seroit toute couverte, si son adresse non pareille ne les relevoit au derrière de sa tête et ne les y attachoit en mille façons qui composent sa coiffure. Le peu qu'elle en laisse tomber aux côtés sont annelés et tiennent par le temps humide comme par le sec; en sorte que les jours qu'elle s'abandonne à la nonchalance, ou les jours qu'elle prend soin de s'ajuster, ils accompagnent toujours agréablement le tour de son visage. Sa peau est blanche, le cuir en est délicat et son teint a une vivacité qui ne ment jamais, non pas même dans les moments où Olympe est accablée de langueur. Le coloris de ses joues est si beau qu'on diroit que la neige y veut ensevelir les roses, et que les roses y rougissent de dépit et de honte de se voir ensevelies par la neige aux endroits qu'il faut pour en faire la beauté plus parfaite. Ses yeux sont de ce bleu éclatant qui suit de si près la lumière du soleil, et la foiblesse de ceux qui osent les regarder fait qu'on s'aperçoit assez de la force de leur éclat. Son nez est aquilin, et jamais il n'en sortit un mieux tourné des mains de la nature. Ses lèvres sont d'un rouge admirable, et on pourroit assurer que toutes les grâces se sont venues loger sur sa bouche, si sa bouche n'étoit point trop petite pour les contenir toutes, et si on ne les voyoit pas briller autour et sortir avec ses paroles par une porte d'ivoire qu'il semble que ses dents ont formée :

Non sa come Amor sana, e come uccide
Chi non sa come dolce ella sospira
E come dolce parla, e dolce ride [1].

Son col et sa gorge ont sans doute la blancheur et le plein que les personnes connoisseuses désirent pour la perfection de ces parties, qui sont ordinairement imparfaites, même aux plus grandes beautés; mais il faudrait avoir une vue de lynx pour percer ce qui empêche de les voir; car la modestie d'Olympe est si grande, que non-seulement ne s'amusant plus à emprunter le secours des afféteries et des mouches pour parer son visage, elle cache avec un extrême soin ce que la sage austérité a toujours ordonné, et ne montre même ses bras et ses mains, qui sont la dernière beauté, qu'autant que le permet la sévère bienséance et qu'il est nécessaire à l'usage dont elle ne peut se dispenser. Au reste, Olympe a le ton et l'accent propres, tendres et passionnés; ce qui a fait dire d'elle fort galamment à un de ses amis qu'elle étoit pétrie de passion; et cela est vrai. Elle sait jouer de la guitare, touche l'angélique [2] d'une manière extraordinaire, et si elle n'avoit rien négligé, on peut dire qu'elle y auroit excellé. Elle chante bien, et quoique sa voix ne soit pas des plus grandes ni des plus belles, l'oreille se tromperoit assurément si on ne jugeoit qu'elle est des plus douces et des plus charmantes. Enfin, à sa mine et à sa façon d'agir, Olympe sent extrêmement sa personne de qualité, en quelque compagnie qu'elle se trouve, on remarque en elle un je ne sais quoi de ravissant, qui emporte les esprits à décider en eux-mêmes que les autres dames ne l'égalent

1. Il ne sait pas comment l'amour guérit ou tue celui qui ne sait combien doucement elle soupire, combien est doux son parler et doux son sourire.

2. *Angélique*, instrument de musique à cordes, sorte de composé du luth et du théorbe.

point, non pas même les princesses, qu'elle voit fort souvent et dont la condition l'oblige à leur faire la cour. Hé bien ! monsieur, êtes-vous content de mon pinceau ? Les traits que je vous viens de marquer vous font-ils connoître la beauté que vous vouliez voir tirer [1] de ma main, et puis-je entreprendre, après avoir si peu réussi à dépeindre les charmes et les traits du corps d'Olympe, de vous dépeindre les grandeurs et les qualités de son âme ? Sans doute j'en devrois demeurer là ; mais je vois bien que votre curiosité n'est pas encore satisfaite, et que ce pouvoir absolu que vous avez sur moi exige que j'achève la plus belle partie de cette considérable personne. Je vais donc continuer, quoiqu'il me soit difficile de pénétrer où il n'y a que le grand artisan [2] qui puisse voir clairement. Sans y penser je m'aperçois que ceci pourroit être une excuse légitime pour faire cesser la peinture ; mais il ne vous coûtera pas plus de passer tout d'un coup l'éponge dessus quand elle sera à son entier, que si je la laissois à demi ébauchée. C'est une chose presque toujours ordinaire que les édifices qui ont au dehors une belle apparence, ont au dedans des ouvrages exquis, et que leurs appartements sont meublés de mille raretés excellentes. Les boîtes où l'art de l'ouvrier brille plus que les diamants qui étincellent dessus parmi les pierres précieuses, enferment toujours quelque trésor encore plus précieux ; et quand bien cela ne seroit pas, on peut dire assurément d'Olympe : *Chiude in bel corpo anima bella* [3]. L'humeur, qui est le grand ressort des mouvements de l'âme se trouve dans la sienne si égale, qu'il ne faut pas s'émerveiller si Olympe se porte à tout avec une modération et une com-

1. De nos jours le peuple dit encore « tirer le portrait de quelqu'un ou le tirer en portrait. »

2. On disait *artiste*, mais alors le mot artiste était adjectif. On a remplacé artiste par artistique quand artiste a remplacé artisan.

3. Elle renferme une belle âme dans un beau corps.

plaisance qui ne se démentent jamais; c'est ce qui la rend douce, civile, affable, causante, discrète, secrète, comme elle est. Elle ne se hausse point dans la joie et ne s'abaisse point dans la tristesse. Le dépit lui fait sentir ses pointes; on diroit qu'il la maîtrise quelquefois; mais ce dépit ne se change jamais en une humeur coupable; et les grands sujets qu'elle en a en sont une preuve qui ne peut se révoquer en doute. Comme je vous ai dit que le ton de sa voix est tendre et passionné, elle ne sauroit nier que le cœur en est le principe, car, comme vous savez, monsieur, on parle du cœur aussi bien que de la bouche; elle ne sauroit, dis-je, nier que son cœur ne soit détrempé dans la tendresse et dans la passion, et que si l'honneur et la réputation des dames s'établissoient par les conquêtes amoureuses, l'amour en commanderoit les premiers sentiments; mais la raison étant plus maîtresse, tout cela se convertit en pure amitié, dont elle est si obligeante envers ses amis, qu'absents comme présents elle a soin de les qualifier jusque dans les moindres choses. Son empressement néglige rarement de s'acquérir l'estime des hommes de mérite. Elle donne aisément à tout ce qui est permis selon la loi du monde. Son penchant la porte du côté de l'ambition et de la gloire; et comme elle aime la magnificence, son inclination va droit aux grandeurs et à désirer tout ce qui peut la faire paroître magnifique. Peut-être que si la fortune avoit fait pour elle autant que la nature elle auroit moins d'inquiétudes pour les biens qu'on croit utiles à contenter la vie et pour lesquels on n'a jamais d'affection réglée, non pas même lorsqu'on les possède dans le superflu. Cependant tous ces illustres défauts ne servent que d'une ombre légère à l'innocence de ses mœurs; et comme elle est entièrement persuadée des solides vérités qui promettent les richesses éternelles et désabusée de la fausseté des passagères, elle se retient dans un pas si glissant, elle ne suc-

combe point à la tentation et détourne sa vue de l'ardent[1] trompeur, elle ne s'attache qu'au but principal que la sincère vertu lui propose; car enfin Olympe est vertueuse, elle chérit la religion; et si elle n'a pas la ferveur des martyrs, elle ne manque pas toutefois de zèle et ne laisse pas au moins de rendre un culte assidu et respectueux au Dieu dont elle reconnoît avoir reçu tous les avantages dont elle est comblée. Ses actions pieuses se font sans bruit et sans ostentation; elle n'est pas de celles qui en tirent vanité, parce qu'elle croit en cela ne faire que son devoir. Sa sagesse n'est ni fière, ni glorieuse, mais aussi elle n'est pas si fort remplie des influences du ciel que les vapeurs de la terre n'y entrent un petit. Elle aime les honnêtes gens, mais en hait la foule et le trop grand nombre à la fois. Tous lui viennent rendre visite, mais elle ne les voit pas tous et sa porte n'est ouverte qu'aux choisis et aux appelés. Pour ce qui est de son esprit, il est du plus beau naturel du monde et les plus étudiés n'ont rien qui puisse entrer en comparaison avec lui, quoiqu'il semble qu'il n'ait aucune étude. Olympe a la conversation vive, toujours divertissante et jamais ennuyeuse. Ses réparties sont à propos et spirituelles et dans la justesse, et quand l'on se lasse de tenir sur le tapis des affaires plus importantes, elle ajoute avec tant de galanterie les bagatelles les plus simples qu'on y trouve à se divertir également. Jamais personne n'eut un meilleur goût pour les bonnes choses; elle a le don de discernement pour toutes, et la peine qu'elle ne prend point de s'instruire en feuilletant les livres lui donne le plaisir d'entendre avec attachement les gens qui en ont la connoissance. Elle s'applique assez volontiers aux ouvrages qui courent les ruelles et qui volent parmi le beau monde. Elle ne passe point par les beaux endroits qu'elle ne les remarque en toutes leurs circonstances; c'est sans doute ce qui est cause

1. *Ardent*, feu follet.

qu'elle fait des lettres si jolies. Pour les vers, c'est la passion et, quoiqu'elle n'en fasse point, elle les récite comme si elle les faisoit, et de cette manière qui règne en tout ce qui vient d'elle, c'est-à-dire toujours tendre et passionnée; aussi prend-elle un particulier divertissement à la comédie et aux concerts des violons qui touchent les sens et réveillent si agréablement les belles idées; mais elle donne rarement ses heures à des occupations qui ont une suite si favorable à la médisance. Elle passe plutôt le temps inutile à jouer, à faire des parties pour la promenade avec des compagnies dont la pureté dissipe d'abord tout le venin des mauvaises langues; elle n'est point pour cela ennemie de la solitude : au contraire, elle la cherche quelquefois même au milieu de la ville et va à la campagne pour en jouir à son aise et avec plus de liberté; mais comme la cour est le centre des personnes qui y ont été nourries et élevées dès la plus tendre jeunesse, c'est où elle se plaît davantage et où, s'étant jointe à celles de sa suite, elle auroit assez d'attache à démêler des intrigues s'il s'y rencontroit un peu moins d'infidélité, car elle est capable des plus grandes menées et des plus précieuses, et il lui en a passé quelques-unes par les mains qui auroient fait voir un grand changement de théâtre si le fil n'eût point rompu sur la fin de la trame et si la pièce eût pu s'achever. Je pense, monsieur, que je ne ferois point mal de finir brusquement ici la mienne et de vous avouer qu'il m'est avis que j'ai tellement défiguré Olympe au tableau que j'en viens de tirer, que j'ai raison d'appréhender que vous ne la reconnoissiez point du tout. J'en jette de honte et de chagrin les pinceaux et les couleurs par terre, et vais essayer de me consoler avec les paroles du galant qui contoit des fleurettes dans les jardins du palais d'Armide : quand sa maîtresse voulut se regarder dans son miroir, il entreprit de lui persuader que la glace ne pouvoit représenter les beautés qui étoient en elle.

Non può, lui dit-il, specchio ritrar si dolce imago;
Nè in picciol vetro è un paradiso accolto:
Specchio t' è degno il cielo, e nelle stelle
Puoi riguardar le tue sembianze belle [1].

Tirez une conclusion favorable pour moi, et si vous ne jugez pas qu'elle puisse sauver l'honneur de mon pinceau, c'est à ce coup qu'il faut passer hardiment l'éponge sur les traits qu'il a formés seulement dans l'intention de vous plaire et de vous divertir quelques moments. Je m'imagine que c'est le meilleur conseil que vous puissiez prendre pour ma réputation et pour celle d'Olympe, que les Appelles seuls auroient droit de peindre, si mes sentiments étoient des lois à tous les esprits.

[Lucie Cotentin de Tourville, femme de Michel d'Argouges, marquis de Gouville, fille du comte de Tourville et sœur de l'amiral; elle fut la maîtresse du duc de Candale et de Bussy avec lequel elle entretint une correspondance, dont plusieurs lettres sont publiées dans la récente édition de la correspondance de l'auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules* que vient de donner M. Lud. Lalanne. On remarque ce passage dans un billet qu'elle écrivait à Bussy le 12 août 1667 : « Nous sommes bien aise que vous soyez satisfait de nos portraits; il est vrai que celui de la comtesse la fait plus grasse et le mien plus maigre, ce n'est ressembler qu'à nos désirs, car vous savez bien que nous sommes à notre grand regret autrement. Elle s'appelle Marie et moi Lucie; c'est Beaubrun qui l'a peinte, et Juste moi. »]

1. Mais comment un miroir reproduirait-il tant de charmes? Comment un si petit espace renfermerait-il tant de merveilles? Le ciel peut rendre tes perfections; c'est dans les astres que tu retrouveras ton image. (*Jérusalem délivrée,* chant XVI.)

CI

PORTRAIT DE MADEMOISELLE CORNUEL

SOUS LE NOM DE LA REINE MARGUERITE

PAR M. DE VINEUIL[1],

ADRESSÉ A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD[2].

Quelque divertissement que vous ayez en province, je prétends vous faire un grand plaisir de vous rafraîchir les idées de la reine votre maîtresse par un portrait qui représentera au naturel ses traits et ses couleurs; et quoiqu'il y ait un peu de folie de vouloir vous illuminer sur un sujet que vous connoissez parfaitement, je suis bien aise de vous montrer sa peinture de ma façon, pourvu que vous me mandiez en confidence si j'ai heureusement rencontré. Mais dès l'abord je me trouve fort embarrassé et mon imagination ne me fournit pas assez d'invention pour bien mettre au jour cet air gai et enjoué universellement répandu dans tous ses discours et ses actions, qui inspire de la joie à tout ce qui la voit et le désir de l'aimer. Sa taille est dans une juste proportion, ni trop grande ni trop petite, le visage d'une forme agréable, le teint vif, et ses yeux brillants animés par tant d'esprit vous coûtent assez cher pour en connoître la vivacité. Je ne sais si vous n'avez pas tempéré les ardeurs que toutes ces beautés-là vous ont causées sur une bouche vermeille, une bouche qui est le siége des Ris et des Grâces, et une bouche qui dit si bien, mais vous l'avez dû faire... Pour le reste de la

1. « Vineuil, secrétaire du duc de La Rochefoucauld, était, dit M. Cousin dans son ouvrage *sur la société française au dix-septième siècle*, une sorte de bel esprit maniéré, tranchant du gentilhomme. »

2. François VI, auteur des *Maximes*. (V. son Portrait, p. 341.)

personne, la modestie de mon pinceau m'arrête en si beau chemin, et je le voile de ces draperies, telle qu'à cinq heures du matin on voit l'Aurore avec Céphale. Enfin je laisse à vos yeux ou à votre imagination de m'en faire un portrait fidèle que vous m'enverrez par le prochain ordinaire. Venons aux beautés de l'âme : sincérité, honneur, fidélité, qui sont de grands noms, sont dans leur lustre à notre règne, mais avec tel excès, que les gens défiants la pourroient soupçonner de cacher des vertus sous de si belles apparences; car est-il possible qu'une créature nourrie avec le monde le plus délicat se soit conservée dans une probité si exacte? Comment les guidonneries[1] et les fourberies débitées par les plus honnêtes gens n'auroient-elles pu altérer un si beau tempérament? Tout au contraire elle a vu ce trait empoisonné, elle l'a senti, elle en a été percée de part en part et sa générosité lui a fait mépriser cette armes qu'elle pouvoit manier avec adresse. En vérité c'est une excellente reine et nous sommes trop heureux de vivre sous une si juste domination. Je ne crois pas que Mélusine, quoi que vous en puissiez dire, la valût, et vous devez plus vous vanter de l'avoir pour votre reine que de descendre de cette héroïne[2]. Mais venons au chapitre d'amour qui est une mer orageuse dans laquelle la plupart de nos infantes font naufrage. Celle-ci se laisse doucement conduire au fil de l'eau, mais elle ne va que rarement au fond. Il y a pourtant des vagues si fortes et des tourbillons si impétueux qu'ils l'engloutiroient malgré qu'elle en ait. Mais pour les zéphirs de..... et les aquilons de....., l'on peut dire qu'autant en emportent les vents. Si l'on attaque, elle se défend, si on la presse, elle se retire. Mais il peut venir de tels

1. *Guidonnerie* manque dans Furetière.

2. Cette fée épousa Renaudin de Forez, premier seigneur de Lusignan, et les La Rochefoucauld descendent de Foucauld, cadet des sires de Lusignan (950); ils portent la mélusine en cimier.

coups portés par de telles gens qu'on ne peut parer ni s'enfuir. Et si par hasard elle les reçoit, ce sera à son corps défendant; ce que je dis n'est pas historique, c'est une pure spéculation qui me fait encore soupçonner que notre reine ne soit un peu infidèle; et vous savez qu'un peu d'infidélité est l'ombre la plus agréable que puisse avoir un beau portrait. A ce propos je vous dirai en véritable serviteur que le printemps s'est assez bien passé pour vous; vous devez être assez content de l'été, mais gare pour l'automne, car notre reine croit qu'à la chute des feuilles tout tombera. Prenez là-dessus vos mesures et que tout soit dit en passant. Je ne vous envoie que l'ébauche du portrait, je vous prie d'y mettre la dernière main; adoucissez et animez les traits à votre mode, cela doit être remis à un aussi grand maître que vous, qui connoissez les manières différentes des beaux originaux. Mais n'oubliez pas de parler du zèle qu'elle a pour ses amis, qui va jusqu'à la simplicité. Prenez garde aussi à dire que le remords et la syndérèse [1] n'ont jamais troublé l'âme d'une si brave reine. Traitez le chapitre de cette tranquillité naturelle à se réjouir de tout ce qu'elle voit et à communiquer agréablement sa joie aux autres. Dites des merveilles de son bel esprit. Pour son cœur, vous le devez connoître, il est à vous, mais à la chute des feuilles il n'y sera plus, si vous ne venez ici, où vous êtes passionnément souhaité de la reine votre maîtresse et de votre serviteur.

[Margot Cornuel est citée dans l'*Histoire d'Adelise*, par Bussy-Rabutin, et dans les *Mémoires* de Mademoiselle, comme ayant, en 1658, fait partie de la mascarade religieuse de madame d'Olonne. Elle était fille de Guillaume Cornuel, trésorier de l'extraordinaire des guerres, et de mademoiselle Legendre, et avait été adoptée par son oncle Claude, président à la cour des comptes, lequel avait eu cependant de sa servante, qu'il avait épousé, une fille qu'il maria avec Coulon.]

1. Mot théologique, synonyme de remords.

Une note de Tallemant, dans l'historiette de madame Cornuel, nous apprend que c'est l'abbé de la Victoire qui donna à Margot le nom de la reine Marguerite. Mademoiselle Cornuel paraît avoir eu les allures les plus libres, et La Rochefoucauld lui fit au moins un doigt de cour. Mademoiselle nous raconte qu'en 1659, elle courait constamment en masque avec Sillery, Marsillac et madame d'Olonne. Tallemant nous dit de plus qu'elle était très-jolie et avait beaucoup d'esprit, « de cet esprit un peu malin qui est celui qui plaît le plus. » Dans la suite, elle épousa M. de La Ferronnays, gouverneur de Vincennes.]

CII

PORTRAIT DE MADAME LA M. D.....

A LA PETITE CHIENNE DE MADAME D... [1]

Recevez le portrait d'une aimable personne,
Que l'on trouve partout agréable et mignonne,
Et qui, par sa rigueur jointe à ses gros appas,
Fait répandre des pleurs et cause le trépas.
Ne vous figurez pas que d'abord je la raille;
Dieu m'en garde. Je l'aime et surtout pour sa taille,
Dont chacun est surpris, non pas pour sa grandeur,
Mais pour sa monstrueuse et vaste rondeur [2];
Celle de Montfleury paroît moins étonnante,
Et cette épaisse dame en largeur est géante.
Malgré son épaisseur, elle danse assez bien.
Achevons de la peindre et ne déguisons rien;
Publions ses beautés, vantons ses gentillesses,
Elle a près du menton deux véritables fesses :
J'ose nommer ainsi les deux tetons qu'elle a :
On ne vit rien de plus énorme que cela.

1. La chienne de madame Des Houlières? Nous connaissons deux pièces de vers qu'elle a composées sous le nom de son épagneul, nommé Gas, plus son apothéose.

2. Vers faux dans le texte.

On craint avec raison d'approcher cette belle,
Et son gousset imprime un grand respect pour elle;
Elle a peu de cheveux, cette grosse Vénus,
Ils sont courts, ils sont noirs, ils ne sont point menus.
Elle en avoit jadis, on dit que leur absence
Vient d'une malheureuse et fâcheuse influence.
Que dire de son teint et de sa rouge peau ?
J'aperçois qu'il est temps de finir son tableau,
On ne sauroit jamais la peindre tout entière,
C'est une trop pénible et trop vaste matière;
On ne sauroit aussi conter tous ses amants,
Combien elle a donné de maux et de tourments.
Voyez cette peinture, incomparable chienne,
J'ai toujours eu dessein de vous offrir la sienne,
Et par une raison que je vais dire à tous,
C'est que cette Philis est chienne comme vous.

CIII

PORTRAIT DE M. NÉOPHILE[1]

Vous m'avez commandé de peindre Néophile;
Quoiqu'il soit un peu difficile,
Je vous obéirai, je vous la ferai voir
Dans ce portrait comme dans un miroir.
Ses cheveux sont du plus beau noir du monde,
Ils sont longs, épais, déliés,
Et naturellement ils font bien plus d'une onde
Alors qu'ils ne sont point liés.
Son front est fort serré, son visage est ovale,
Son teint est composé des plus belles couleurs,
Et n'en déplaise à la reine des fleurs,

[1] Il s'agit ici d'une femme.

Elle n'en eut jamais d'égale
A l'incarnat qui rend son teint si beau,
Chaque matin lui donne un éclat tout nouveau ;
Ce teint tout seul pourroit la rendre illustre,
Et l'on diroit, à voir son aimable fraicheur,
Que les perles et leur blancheur
Sont faites seulement pour lui donner du lustre.
Ses yeux sont creux, petits et bruns,
Leurs attraits ne sont pas communs,
Je n'en ai point vu de semblables :
Si par malheur ils sont assassins,
On doit leur pardonner, ils n'en sont point coupables ;
Car quand ils font des misérables,
C'est toujours par hasard et jamais par dessein.
Pour son nez, je ne l'ose peindre,
Il pourroit s'en venger, j'ai sujet de le craindre.
Sa bouche fait souvent d'agréables souris,
Ses lèvres ont toujours un charmant coloris
Qu'on pourroit quelquefois partager avec elle,
Si cette aimable cruelle
Ne s'obstinoit à refuser
Les gens qui la veulent baiser.
Ses dents ne peuvent qu'être belles,
Car presque tous les jours elle en met de nouvelles ;
Et parce qu'elle a fait quatorze ou quinze enfants,
Ses tetons sont moins triomphants.
Néophile n'est point épaisse,
Elle n'a pas beaucoup de graisse;
On aime peu ses mains, on aime peu ses bras,
Son air enjoué, coquet et plein d'appas,
Sa taille est comme on la demande,
Tantôt petite, tantôt grande,
Princesse, que cela ne vous surprenne pas,
Sachez que malgré la nature,
Néophile est d'une hauteur
Qui passe de beaucoup l'ordinaire grandeur,
Cela dépend de sa chaussure.

Son esprit est galant, complaisant et flatteur,
Elle a du feu, de la mémoire,
Et sa façon d'agir fait croire
Que sans beaucoup de peine on peut toucher son cœur.
Elle ne sait pas mal écrire,
Et pour son jugement je n'en saurois rien dire,
Je n'eus jamais le bonheur de le voir.
La nouveauté lui plaît et c'est là sa foiblesse,
Elle ne hait pas la jeunesse,
Académistes, écoliers,
Bigots et libertins, chicaneurs, étrangers,
Sont bien reçus chez Néophille.
Ce n'est pas qu'elle n'ait bien du discernement,
C'est qu'elle est tout à fait civile.
Ha! n'en jugez pas autrement.
Elle est bonne, elle est charitable,
Elle a pitié d'un misérable.
Et quand sa guérison n'est pas en son pouvoir,
Par ses discours et son adresse,
Elle tâche de faire avoir
Pitié du tourment qui le presse.
Hé bien! divin objet, si charmant et si doux;
Ai-je bien réussi? la reconnoissez-vous?
L'original est-il pareil à la peinture?
Hé! je ne doute pas qu'il ne ressemble bien.
Princesse, il n'y manque plus rien
Qu'une riche et belle bordure.
Il faut dans le passé chercher pour la remplir,
Bien plus d'un malheureux, bien plus d'une victoire,
D'un côté nous voyons un cœur qui vient s'offrir
Et qui borne toute sa gloire
A soupirer, à l'aimer, à mourir,
Ou du moins à le faire croire.
De l'autre nous voyons un grand nombre d'amants
Qui se plaignent tout haut de leurs cruels tourments.
Les uns la nomment infidèle,
D'autres blâment sa cruauté,
Et par une fatalité

Les plus heureux sont ceux qui se plaignent plus d'elle.
Nous voyons d'un autre côté
L'hymen qui suit de près la déesse Lucine.
Que ce Dieu fait mauvaise mine !
Sa torche petille souvent,
Une épaisse fumée offusque la lumière.
Ha ! je crois qu'il est en colère
Que Lucine ait le pas devant.
Plus bas, d'une humeur libérale
Néophile devint toujours ;
Et ce présent, princesse sans égale,
Fait naître partout plus d'amours
Que les autres beautés que Néophile étale.

[Je ne sais qui désigne ce surnom ; j'avais pensé à madame de Nouveau, à cause du mot grec Νεος qui signifie *nouveau*, mais ce portrait est très dissemblable de celui qui figure page 181.]

CIV

PORTRAIT DE M. ***

FAIT PAR LUI-MÊME.

On n'a vu jusqu'ici que des portraits en miniature, où toutes les couleurs étoient riches et dont les traits étoient extrêmement adoucis. Moi qui n'ai rien de beau que de me bien connoître et de ne point faire de difficulté de me peindre comme je suis, je veux faire le mien en détrempe aussi fidèle que les autres ont été flattés, et aussi laid qu'on les a faits beaux. Je suis d'une fort vilaine taille, petite et engoncée, et il faut être bossu pour l'avoir plus mal faite que moi. J'ai la mine fort méchante, et quelque chose même dans le visage tout à fait de mauvaise rencontre. Mes yeux sont si petits et enfoncés qu'on n'a pu discerner jusqu'ici, s'ils étoient feuille morte ou noirs ; les sourcils me tombent

presque sur les paupières, et si j'avois les cheveux aussi longs, je ne serois point obligé de porter la perruque. J'ai le front élevé, étroit, pointu, le nez plat et court, les lèvres fort grosses, les joues creuses, le teint basané et le menton aussi long que menton qui soit en France, et qui ne le céderoit même pas à celui de M. de B. Je ne dis rien de mes dents, j'en ai si peu que ce n'est pas la peine d'en parler, et ce que j'en ai encore est si noir et si gâté, qu'il vaudroit mieux que je n'en eusse point du tout. On dit que j'ai l'haleine si mauvaise qu'il n'y a pas moyen de m'approcher, et que je devrois bien y faire quelque chose, mais si cela est, que ceux qui en sont incommodés y cherchent quelque remède, pour moi, qui n'y sens rien, je suis résolu de n'y rien faire aussi. Voilà comme je suis au dehors, le dedans n'est pas plus beau et les qualités de l'âme répondent assez bien à celles du corps.

Je suis d'une humeur chagrine, inquiète, rêveuse et contrainte, rien ne me plaît d'ordinaire que ce qui déplaît aux autres, et je ne trouve guère de bien que ce que tout le monde désapprouve. J'aime à mentir hors le portrait, et je soutiens un mensonge avec autant d'assurance, qu'un homme de bien soutiendroit une vérité. L'ambition de m'établir par quelques voies que ce soit, la haine, la crainte et la jalousie, sont mes passions dominantes, et en un mot, à parler comme les autres gens, j'ai les inclinations naturelles aussi mauvaises qu'on les puisse avoir. Je ne fais pas de scrupule de les dire si ingénument, ou si effrontément si on veut, parce que j'ai une opinion bien différente du peuple, que je m'imagine qu'il n'y ait rien d'effectivement de bien ou de mal dans tout ce que nous faisons, et que quand il y en auroit, la faute et la honte n'en seroient qu'à la nature, dont nous suivons nécessairement les mouvements, qui se trouvent les plus forts en nous; car c'est une folie de croire qu'on les puisse vaincre, et si un homme surmonte quelquefois des dispositions

qu'il a à ce qu'on appelle mal, c'est que ce n'est pas les plus fortes qui sont en lui, et que celles que la nature lui a données, à ce qu'on croit, bien souvent sont encore plus violentes. Vous autres qui lisez, prenez-vous en à elle, si vous trouvez que j'ai fait une digression trop longue, ou prenez-vous en à moi; l'un ou l'autre m'est assez indifférent et je ne m'en laisserai pas moins aller dans toutes les pentes où elle me voudra pousser. Je n'ai point de plus grand chagrin que de ne pouvoir faire du mal, et lorsque je trouve l'occasion de nuire, je l'embrasse avec tant de satisfaction, et je m'y porte avec si peu de contradiction d'esprit, que jamais homme au monde n'a eu la conscience plus tranquille que moi là-dessus. Ce n'est pas qu'après cela, comme je suis naturellement timide, l'avenir ne me donne d'assez fâcheuses inquiétudes; mais une autre occasion de mal faire les étouffe en un moment; la pensée de fourber quelqu'un m'occupe d'ordinaire assez agréablement, et la joie d'y réussir est la plus grande dont je sois jamais capable. Les sots honnêtes gens n'ont pas le goût assez délicat pour ces plaisirs-là. Pour moi qui n'ai appris toute sorte de langues, que pour pouvoir tromper toute sorte de monde, je trouve que la tromperie qu'on fait marque une certaine supériorité d'esprit qui est à mon gré le plus bel avantage qu'un homme puisse avoir sur un autre. Puisque me voilà sur le chapitre de l'esprit, je pense que je puis dire qu'il est aisé de voir que j'en ai à écrire et à raisonner comme je fais. Je ne parois guère pourtant en conversation, parce que je suis fort bègue et qu'il m'est presque impossible de former quatre mots de suite très-distinctement, aussi je ne me plais pas beaucoup en compagnie, et si ce n'étoit que j'aime à critiquer, à rompre en visière et à embarrasser les autres, je ne verrois jamais personne. Mais à dire les choses comme elles sont, je pense que je ne le suis que pour faire dépit à mon rival, car assurément l'inquiétude que j'ai de ne point voir ma maîtresse ne vient que

de ce que c'est autant de temps que je perds de le faire enrager; et je cesserois infailliblement d'aimer, si mon amour ne pouvoit lui être plus incommode. Je suis fort effronté parmi les femmes, et aussi entreprenant que si j'avais toute la bonne mine et tout l'agrément du monde pour me faire bien recevoir. Je m'en suis assez bien trouvé quelquefois, tel que vous me voyez, quelquefois on m'a fort vilainement éconduit. Je fais bien en prose et en vers sur quelque sujet que j'écrive. Il n'y en a point où je réussisse mieux pourtant que dans la satire, et l'on peut bien voir que je l'aime fort, puisque je n'ai pu même m'empêcher d'en faire une de moi.

[Ce pourrait bien être le poëte Racan, qui était bègue et qui écrivait également en prose et en vers. Honoré de Bueil, marquis de Racan, naquit en 1589 et mourut en 1670.]

CV

PORTRAIT DE LISETTE[1]

Vraiment, monsieur, ce me dites-vous naguère, je suis en colère et j'ai sujet de me plaindre. Vous me témoignez de l'amitié et vous n'avez pas encore daigné prendre la peine de faire mon portrait, aussi bien que celui de quelques dames que vous irritez tous les jours. Ne vous fâchez pas, ma chère demoiselle, vous aurez votre tour, et je vous promets de faire le vôtre, après avoir peint les Philis, les Climènes, les Silvies, et les Amarantes, qui sont des personnes de condition, et pour lesquelles j'ai une estime toute particulière. Je vais donc vous satisfaire, et sans tant faire de cérémonies, je commencerai par votre taille. Vous n'êtes ni petite ni grande, et comme

1. La note qui termine ce portrait peut faire supposer qu'il est de Lignières.

vous n'avez pas plus de dix-sept ans, vous n'en demeurerez pas là et j'espère que vous grandirez. Vous êtes bien comme vous êtes et vous seriez mal si vous étiez plus maigre ou plus grasse; vos cheveux sont d'un châtain tirant sur le brun; ils sont épais, déliés, et comme je ne vous ai point vu peigner, je ne sais si vous les avez longs ou courts; votre front est grand et élevé, vos yeux sont noirs, petits, mélancoliques et parfois pleins de feu; votre nez est retroussé et tourné à la friandise, ce qui ne me déplaît pas du tout; votre bouche est agréable, et pour ne vous point flatter, vos dents sont médiocrement belles; votre teint est blanc au dernier point, vos bras ne sont pas de même, et c'est ce qui est fâcheux, car vous les avez gros, dodus, et il n'y a point d'hommes qui les ait plus forts que vous; votre gorge est admirable; je ne puis parler du reste, et quand je le pourrois, je ne le ferois pas, quoique je passe pour indiscret; je suis discret néanmoins, et je ne voudrois pas publier la moindre bonne fortune; vous avez une santé parfaite, et pour ce qui est de l'esprit, vous ne l'avez pas le plus brillant du monde; en récompense vous avez du jugement, vous savez votre compte, vous êtes prudente, et je doute même si vous ne trichez point vos amants; vous êtes jalouse, rêveuse, et vous êtes des heures entières en une compagnie sans ouvrir la bouche. Si vous ne réussissez pas dans le général, vous valez mieux dans le tête-à-tête, et vous êtes bonne quand vous vous mettez sur le raisonnement. Pour ce qui est de votre mélancolie, je ne sais d'où elle vient, et ceux-là peut-être ne penseroient point mal, qui croiroient qu'alors vous ne pensez à rien, et que vos profondes rêveries n'ont aucun objet déterminé; quelquefois malgré cette humeur sombre, vous avez des naïvetés bien plaisantes, et vous me divertissiez fort dernièrement, quand vous me contâtes que vous aviez été à un *nouveau* comédie, et que vous aviez vu les Quatre temps au lieu de dire les *Contre*-temps. Vous parlez cor-

rectement et vous ne donnez point de soufflets à Ronsard. Vous ne dites point j'allis, je venis, j'aimis; votre voix est agréable et j'aime assez quand vous faites la basse. C'est dommage que vous n'ayez appris à danser longtemps, vous danseriez assez bien. Vous vous plaisez à coudre, vous ne vous attachez point à la lecture, et je tiens qu'il est plus aisé de dire ce que vous ne savez pas et ce que vous savez. Vous aimez les gens libéraux et vous ne vous souciez point s'ils font des billets doux et de jolis vers; vous vous attachez à quelque chose de plus solide et de plus utile. J'oubliai à dire que vous ne faites pas, tant mieux, et s'il vous déplaît, tant pis. Cela n'empêchera pas que je suis votre très-humble serviteur.

On avertit le lecteur ici d'excuser les fautes qu'il y a dans quelques portraits de M. de Lignières; ceux qui les ont donnés aux libraires y ont changé des mots et c'est pourquoi ces fautes s'y rencontrent.

[Il ne peut être question ici que d'une fille de chambre, sans doute de la maison de Mademoiselle.]

CVI

PORTRAIT DE MADAME LA MARQUISE DE LA GRENOUILLÈRE.

FAIT PAR ELLE-MÊME.

J'avoue que l'on auroit meilleure grâce de laisser faire son portrait par d'autres, que de le faire soi-même, car il est assez difficile ou de ne se point flatter ou d'éviter la fausse modestie. Mais puisque la mode en est venue et qu'elle l'emporte souvent sur la raison; j'y vais bien soumettre la mienne à l'exemple de beaucoup de dames, tant belles que laides, qui se sont peintes de leurs propres pinceaux. Je vais donc mettre les miens en usage pour moi-

même, et faire un portrait de ma personne aussi exact qui s'en puisse faire. Je commencerai par mon corps, qui est un assemblage de beau et de laid, d'agréable et de dégoûtant, ce qui peut plaire assurément, pourvu que l'on n'ait point le goût ni trop scrupuleux, ni trop délicat. Je donnerai le premier coup de pinceau à mes cheveux, qui ne sont ni blonds ni roux, mais qui participent de l'un et de l'autre; cela s'appelle vulgairement un blond doré ou un blond hardi[1]; mes oreilles sont petites et bien faites, à l'ourlet près, que la nature leur a dénié; la racine de mes cheveux prend d'un peu trop bas, ce qui fait que j'ai le front trop étroit de deux doigts, il est battu de plus, mais en revanche il est fort poli; mes sourcils sont assez bien exposés, mais la couleur en est fade; j'ai les yeux à fleur de tête et assez gros, mais ils sont ouverts d'un peu trop et ronds, et pour ne rien déguiser, ils ressemblent à des yeux de lapin blanc; ils ont un autre défaut encore, c'est qu'ils ne sont pas assez éloignés du nez; le mien est aquilin et fort pointu, avec une butte considérable au milieu, et tout le monde juge que des lunettes ne lui siéroient pas mal; il est un peu tordu, il rougit au froid, et en hiver il est toujours paré d'une roupie. Mes joues sont rondes et bien nourries, mais elles sont un peu trop enflées; les lis et les roses leur donnent un meilleur éclat, et cela joint à une peau fort lisse et fort unie ne fait pas un trop méchant effet. Il est certain que mon teint est le plus beau du monde, mais à cause de mon poil doré, on ne m'en a pas grande obligation. J'ai la bouche petite et vermeille; il est vrai que la lèvre d'en bas est trop grosse et un peu pendante, mais en revanche, celle d'en haut est trop courte et trop mince, ce qui fait que mon sourire est moins agréable; quand je ris, il se fait deux ou trois petites fos-

1. Le *blond hardi* a été inventé par mademoiselle de Scudéry, pour mademoiselle Paulet, et remis à la mode de nos jours.

settes à la joue droite qui me donnent assez d'agrément, mais j'ai en même temps une certaine contraction de narines qui me rend le nez d'une figure tout à fait ridicule, en sorte qu'il est assez difficile de me voir rire sans que l'on ait envie de rire aussi; j'ai les dents nettes, blanches et bien rangées, à la dent œillère près du côté gauche, qui se jette un peu trop en dehors et qui est trop longue de l'épaisseur de deux testons[1]; outre cela j'ai les gencives plus rouges que du corail et je ne laisse pas d'avoir l'haleine puante à cause de la mauvaise constitution de mon estomac. J'ai le menton fourchu, le tour du visage rond et le col blanc, gros et court. Comme j'ai la gorge pleine et le sein fort enflé, il me sert d'appui au menton sans que j'aie besoin de baisser la tête; j'ai les tetons trop gros assurément, et je ne les puis mieux représenter que par deux grosses vessies de pourceau bien soufflées; ils ne sont pas de la plus louable consistance du monde, mais après tout il n'y en a guère de moins mous pour leur grosseur, et j'avoue qu'ils n'ont pas peu d'obligation à la petite sangle qui les soutient et qui fait, comme l'on dit, bander le maroquin; mais quelques soins que je prenne de les habiller, et j'ai beau en cacher une partie sous l'aisselle, je ne puis empêcher qu'ils ne se baisent; leur blancheur couvre une bonne partie de leurs défauts et bien que ce soit un assez doux charme pour les yeux, il ne faut pas les regarder de trop près sans se boucher le nez, car ils ont un fâcheux voisin; c'est un gousset des plus friands et qui ne se dérobe jamais à l'odorat; il se moque de l'alun brûlé, et il a fallu que mes amis et moi nous nous soyons apprivoisés avec lui. J'ai les bras charnus, arrondis, blancs et d'une chair ferme fort agréable au toucher, et peu de gens en ont fait l'épreuve qu'ils ne s'en soient loués hautement; néanmoins ils sont un peu trop menus vers le

1. On sait que c'est une menue monnaie d'argent.

poignet, à proportion du reste, et dans le grand froid aussi bien que dans le grand chaud ils sont quelquefois marbrés. J'ai les mains blanches et potelées, mais elles sont un peu trop larges et les doigts trop courts; un plus grand défaut que celui-là, c'est qu'elles suent continuellement et que leur sueur sent l'aigre. J'ai la taille grosse et courte, les hanches fort relevées, aussi bien que tout ce que l'on doit avoir de relevé au corps, et la principale chose qui me déplaît de mon embonpoint un peu trop fourni, c'est que j'ai toujours un ventre de femme grosse de huit mois; j'ai la jambe trop nourrie; il y a bien des hydropiques qui s'en contenteroient et elle pourroit servir de cuisse à un corps garni de louable embonpoint; outre cela elle est laineuse, mais en revanche j'ai les plus jolis pieds du monde; ils sont blancs et potelés, les doigts en sont admirablement bien rangés, excepté le quatrième doigt du pied gauche, qui passe par-dessus le troisième, et pour ne rien déguiser, j'ai un petit oignon au pied droit. J'ai le son de la voix assez agréable, mais je parle trop vite, et je puis dire que je bredouille un peu; j'ai de plus la langue grasse, en sorte que je prononce l'*r* comme un *l*, ce qui me donne quelque manière d'agrément. Pour ce qui est de mon humeur, elle est fort railleuse et j'ai toujours cru qu'il n'y avoit pas moins de justice à se moquer du sot qu'à louer les honnêtes gens. Je suis d'une complexion fort amoureuse et j'ai assez de peine à résister aux assauts de l'amour; néanmoins je ne laisse pas d'en venir quelquefois à bout, en enrageant, comme font bien d'autres qui ne s'en vantent pas. Je hais fort la coquetterie et je n'écoute jamais qu'un galant à la fois; quand j'aime je ne veux point d'éclat, et je fais toujours mes affaires à la sourdine. Je sais choisir des gens discrets, ni trop jeunes, ni trop vieux et qui sont éloignés de la vanité des blondins; je les choisis pourtant les plus spirituels et les mieux faits qu'il m'est possible, car je trouve que la grâce

extérieure est un grand charme en amour; je ne veux ni violons, ni fêtes, ni présents, estimant que celles qui en reçoivent en vue de la galanterie font un trafic infâme, et j'ai toujours cru que c'étoit une grande simonie de vendre le plaisir de l'amour, qui, selon mon sentiment, est une chose sacrée. Je me détermine en peu de temps à aimer ou à n'aimer point, et je congédie de bonne heure ceux qui me protestent, ou je les accepte de même. Je n'abandonne jamais les dehors que quand je suis résolue de rendre la place, et si je donne la petite oie[1], je donne l'habit en même temps. Je suis contente jusqu'à tant que je me dégoûte de mon amant, me souciant fort peu du qu'en dira-t-on; s'il me quitte, je ne lui en témoigne point de dépit, n'y ayant rien de si libre que l'amour. Au reste je ne fais point de difficulté de prier d'amour quand on ne m'en prie point: car il importe peu par quelle voie on arrive à sa fin, pourvu que l'on y arrive, et pour dire la vérité, je ne crois pas qu'il y ait plus de honte à prier qu'à se laisser prier favorablement par celui qui vous prie. Je ne suis ni jalouse ni défiante, et je me comporte envers mon époux comme envers mon galant; s'il a des amoureuses, je ne m'en fâche point et je me contente de lui rendre la pareille avec prudence, et jamais je ne contredis en rien, étant persuadée que c'est une grande folie de tirer au bâton contre son maître; mon tempérament est fort enjoué et je suis un peu moins sérieuse qu'il n'appartient à une femme de ma condition; je sais bien que je me rends souvent importune à force de trop parler et que l'on en fait des railleries, mais j'ai bien moins de peine à les souffrir qu'à me taire, ainsi je laisse dire le monde sans m'en soucier, et je trouve qu'il a raison et que je n'ai pas tort. Je suis toujours la première à remarquer mes défauts afin d'avoir plus de droit de me railler de ceux des autres. Je

1. Pour cette locution, voyez Furetière.

ne romps néanmoins jamais en visière aux gens, et mes railleries ne s'entendent point sur les choses qui touchent à la réputation. Je m'exprime avec une grande facilité. mais je ne laisse pas de tomber souvent dans le galimatias. Néanmoins c'est sans affectation et sans *imiter les précieuses*. Pour ce qui est des habillements, j'évite également le luxe et la trop grande négligence, mais il y a toujours quelque chose à redire ou à ma robe ou à mon collet, parceque ma taille courte, grosse et engoncée est assez difficile à vêtir. Cela montre que j'ai peu de disposition à la danse, et comme je rougis facilement parce que je suis fort sanguine, je me dispense de me trouver aux assemblées. J'aime fort la musique et je joue assez joliment du psaltérion [1]. J'ai peu de mémoire, mais en revanche, j'ai beaucoup de jugement, et une marque de cela, c'est que je n'ai jamais eu de querelle de ma vie, ce qui témoigne assez ma conduite judicieuse. Quand je dis que j'ai du jugement, je n'entends point parler de ce jugement dont on excuse la stupidité de beaucoup de gens, car on est assez content de la vivacité de mon esprit; et si les pointes et les bons mots étoient à la mode, j'en dirois des plus agréables du monde. Néanmoins, avec toute ma conduite, je trouve que je suis quelquefois étourdie et je passe pour cela dans beaucoup d'esprits; je pousse les beaux sentiments tout comme une autre, quand je m'en veux donner la peine, mais je trouve que c'est bien du temps perdu; le tête-à-tête plaît infiniment mieux que le chorus [2], et quand je me rencontre avec du monde qui ne me plaît point, je le quitte brusquement et je laisse toujours tomber la conversation ; je suis fort bizarre, mais ma bizarre-

1. C'était alors une sorte de petite épinette à treize cordes de laiton qu'on touchait avec une verge de fer.

2. Somaize (*Dict. des Précieuses*) cite cette phrase comme *précieuse*, et la traduit : « J'aime mieux être seule avec une personne que d'être en grande compagnie. »

rie ne fait tort à personne; je n'ai ni dissimulation ni afféterie, et je vais toujours rondement en besogne; je ne feins ni migraine ni mal de rate, afin d'exempter la stérilité de mon esprit quand je n'ai rien à dire; je n'affecte point une vertu farouche et je suis toujours prête à adoucir les foiblesses de l'humanité, qui sont grandes assurément; je ne nourris pas mes sens, mais aussi je ne les laisse point trop mourir de faim, car enfin il faut que tout le monde vive. Je ne me mets jamais en colère, non point par vertu, mais de peur de me faire mal, et je ne suis point vindicative afin d'éviter la peine que l'on a à se venger; Mon unique règle en toutes choses est la nature pure et simple, qui vaut autant que la droite raison. Pour ce qui est de la religion, j'évite autant que possible les scrupules; je crois néanmoins que je suis janséniste, car la grâce me manque souvent. Enfin voilà ma peinture achevée, et ceux qui me soupçonneront de m'être flattée, commettront sans doute une grande injustice.

[On trouve peu de détails sur cette dame, qui paraît cependant avoir fait bonne figure parmi les *Prétieuses*, et Mademoiselle ne la mentionne même pas dans ses Mémoires. Somaize ne la cite qu'incidemment sous le nom de Gabine, comme auteur de la phrase ci-dessus mentionnée, *le teste à teste*, etc. Elle est nommée aussi dans l'*Amour échappé*.]

CVII

PORTRAIT DE MADAME LA COMTESSE D. M. G.

SOUS LE NOM D'AMINTE, POUR AMARYLLIS.

Ce n'est pas sans peine, je vous l'avoue, que je me résous de vous obéir, belle Amaryllis, quand vous me demandez le portrait d'Aminte. J'ai cela de commun avec les grands peintres, je ne peins pas volontiers les femmes,

parce qu'elles ne peuvent souffrir les ombres dans leurs portraits. Elle ne se soucient pas qu'on puisse dire : cette peinture-là ne vaut rien, pourvu qu'on dise : cette femme-là est belle. Cependant un pauvre peintre perd sa réputation, pour en donner peut-être à qui n'en mérite pas. Je vous le dis franchement (ne s'adresse à moi qui ne voudra), j'aime la vérité : ce n'est pas qu'Aminte ait sujet de la craindre, et qu'au contraire elle n'eût raison de souhaiter d'être peinte tout comme elle est, si les portraits des autres femmes étoient aussi fidèles que le sien. Mais comme c'est la coutume de flatter je lui pardonne d'appréhender un peu que l'on ne croie que je lui aurai fait grâce quand je l'aurai traitée à toute rigueur. Il est vrai d'un autre côté qu'elle doit avoir l'esprit en repos, car ceux qui la connoîtront verront bien que je ne l'ai pas flattée, et elle ne se doit guère mettre en peine de ce que penseront d'elle ceux qui ne la connoîtront pas.

Aminte a les yeux petits, noirs et brillants, la bouche agréable, le nez un peu troussé, les dents belles et nettes, le teint un peu trop vif, les traits fins et délicats, et le tour du visage admirable. Elle a les cheveux noirs, longs et épais ; elle est propre au dernier point, et l'air qu'elle souffle est plus pur que celui qu'elle respire ; elle a la gorge la mieux taillée du monde, et les bras et les mains sont faits au tour. Elle n'est ni grande ni petite, mais d'une taille fort aisée et qui sera toujours belle si elle la peut sauver des incommodités de trop d'embonpoint. Au reste elle s'habille fort bien et il y a toujours de l'esprit et de l'invention dans ses habits quand on y peut faire de la dépense.

Aminte a l'esprit vif et pénétrant ; elle a lu toute sorte de livres, et particulièrement des romans ; cela lui a donné une facilité à parler et à écrire si grande, et elle fait l'un et l'autre si naturellement, que les personnes d'esprit qui l'écoutent et qui lisent ses lettres croient qu'elles eussent

pensé les mêmes choses, si elles eussent parlé ou écrit les premières. En conversation elle paroît souvent distraite et l'on ne lui peut guère dire de chose d'assez grande conséquence pour occuper toute son attention. Elle vous prie quelquefois de lui apprendre quelque chose qui s'est passé, et comme vous êtes au commencement de la narration, elle oublie sa curiosité, et le feu dont elle est pleine fait qu'elle vous interrompt pour vous parler d'autre chose. Voilà de ces ombres, belle Amaryllis, que la plupart des dames ne veulent point dans leurs portraits. Voilà des vérités qui les choquent, et quand quelquefois on les fait convenir qu'elles ont telle ou telle chose, elles disent qu'il faudroit au moins en parler si délicatement qu'il ne parût pas que ce fussent des défauts, c'est-à-dire proprement qu'elles voudroient qu'on n'en parlât pas du tout. Je ne pense pas qu'Aminte soit si délicate que de trouver mauvais la remarque que j'ai faite; elle sait bien qu'il est mieux d'écouter quand on a parlé que d'interrompre, mais elle sait bien aussi qu'il n'y a personne au monde d'achevé; que c'est là un des moindres défauts, et qu'elle ne l'aura plus quand elle voudra un peu s'appliquer à ne le plus avoir.

Il ne faut pas demander si à quatorze ans qu'Aminte entra dans le monde, belle et enjouée, elle eut des amants; sa jeunesse imprudente lui persuadoit que c'étoit être ridicule que de n'en avoir pas, sa beauté lui en attiroit et sa gaieté les faisoit espérer. Cependant elle a toujours borné ses plaisirs à celui de les faire soupirer tout seuls, et quand elle a été en âge de faire des réflexions, elle a donné le choix à ses amans de demeurer ses amis ou de faire retraite, de sorte qu'on n'a eu que ces deux partis à prendre avec elle,

Ou de faire dessein d'abandonner la place,
Et d'opposer au feu dont brûlent ses beaux yeux
Cette invincible glace
Que verse dans les cœurs la distance des lieux.

Or, comme ce remède est d'ordinaire pire que le mal, si on n'a pu se résoudre à ne la plus voir, il a fallu pour n'être que son ami, se bien souvenir de tout ce qu'on en a souffert.

Car si l'on oublioit ses cruelles rigueurs.
Et ce qu'en la servant on souffre de langueurs,
Peut-être en s'en faisant accroire
L'on pourroit sous ses lois se rengager un jour,
Mais tant qu'auprès d'Aminte on a de la mémoire,
Il est bien mal aisé que l'on ait de l'amour.

Aminte aime la musique et les vers, elle en fait même de fort galants quelquefois; j'en ai de sa façon, que des gens d'esprit et de la cour ont trouvés si jolis, qu'ils se sont vantés de les avoir faits. Il n'y a point de femme en France de sa condition qui chante si juste qu'elle; elle danse fort bien et a fort aimé à danser, mais cela lui a passé, et présentement elle n'a plus d'empressement pour les assemblées, quoiqu'elle y pût fort bien tenir son coin.

On ne voit guère ailleurs qu'en Aminte tant de lumières avec tant de bonté; qu'elle entretienne tête à tête une personne d'esprit, elle la contentera tout à fait; qu'elle parle à un sot, il ne cessera point de s'en louer, elle lui aidera même si bien qu'il croira avoir de l'esprit. Avant que je la connusse fort, je pensois qu'elle n'eût point de discernement quand je la voyois parler longtemps avec des gens avec qui je fusse mort d'ennui; j'ai trouvé depuis que c'étoit par bonté qu'elle en usoit ainsi, et qu'elle ne vouloit désobliger personne.

Aminte aime naturellement le grand monde, et les raisons que j'en trouve sont que pour ne se point ennuyer tête à tête, il faut parler d'amour ou avoir bien de l'esprit si on parle de choses indifférentes, et que dans la foule la diversité des matières réjouit. Elle aime le jeu plus par divertissement que par avarice, cependant quand

elle y est une fois elle ne veut point perdre. Elle est délicate en son manger et fait fort bonne chère d'ordinaire. Elle aimoit autrefois les plaisirs plus que toutes choses, elle aime aujourd'hui ses aises plus que ses plaisirs, et se couchera fort bien à dix heures plutôt que de voir une grande fête où il faudra passer la nuit. Elle est ainsi dans la dernière régularité et s'emporte aisément contre ses amies qui ne font pas leur devoir, mais elle revient encore plus vite à la première excuse qu'elles lui en font; cela s'entend pour les bagatelles, car pour les choses de conséquence sur quoi on l'offenseroit, elle ne pardonneroit jamais : elle pourroit dissimuler par politique s'il étoit à propos d'en avoir, mais son cœur ne reviendroit pas. Elle ne se contente pas de garder les secrets de ses amies avec une fidélité scrupuleuse tant qu'elles sont bien ensemble, mais après même qu'elles ont rompu. Elle sait aussi bien vivre que personne du monde, elle rend à chacun ce qui lui est dû, elle est civile comme il faut que soit une femme de qualité, et quoiqu'elle aime assez à ne fâcher personne, sa civilité pourtant tient plus de la gloire que de l'autre extrémité, cela fait qu'elle ne gagne pas sitôt les cœurs que beaucoup d'autres, mais aussi quand on connoît sa fermeté et qu'on peut être de ses amies, on s'attache bien plus fortement à elle.

La libéralité lui est si naturelle que ceux à qui elle auroit fait plaisir et qui voudroient en être ingrats pourroient trouver une raison de ne lui être point obligés, en ce que les bienfaits lui coûtent trop peu de chose. Elle est propre dans sa maison comme en sa personne, si on la laissoit faire, elle y seroit magnifique.

La sincérité, qui est si nécessaire entre les amies, a failli bien souvent à la brouiller avec les siennes; elle leur dit bonnement ses sentimens, et avec trop de franchise à leur gré : cela les choque. Cependant elle a été là-dessus incorrigible jusqu'ici, et je ne pense pas même qu'on

puisse lui ôter une habitude si enracinée ; elle est prompte, mais sa colère est un feu de paille.

Aminte n'est point affamée de louanges comme la plupart des femmes, et quoiqu'en son cœur elle sente de la joie quand on la flatte délicatement, elle ne donne pourtant point de prise à ceux qui la voudroient faire passer là-dessus, et reçoit le bien qu'on lui dit d'elle sans trop faire paroître qu'elle croit le mériter, ni aussi sans penser en être indigne.

Voilà, belle Amaryllis, ce que j'ai pu remarquer en votre amie depuis que je la connois, mais vous qui la connoissez de plus longue main que moi, vous me diriez bien, si vous vouliez, s'il y a quelque chose à y ajouter ; n'en faites point de difficultés, je vous prie, puisqu'aussi bien elle m'a promis de me donner des mémoires de vous pour vous peindre.

[Voyez, page 91, le portrait de la comtesse de Fiesque sous le nom d'*Amaryllis* pour *Aminte*, probablement par le même auteur. Je n'ai pu déterminer les initiales M. G., qui ne s'adaptent à aucun des noms cités dans les *Mémoires de Mademoiselle* ou dans le *Dictionnaire des Précieuses*.]

CVIII

PORTRAIT DE MADAME LA COMTESSE DE *** [1]

Madame,

Vous m'avez demandé si obligeamment le portrait de madame la comtesse de***, que je n'ai pas pu vous le refuser tel que me l'a donné M. le comte son mari. Cette illustre

1. Quoiqu'il n'y ait pas moyen de rompre le voile anonyme qui enveloppe ce portrait, il doit être évidemment attribué à l'une des principales plumes de la société précieuse, peut-être madame de Brégis, d'après la place qu'il occupe dans le volume de de Sercy.

personne est d'une grandeur médiocre, mais fort aisée, son visage est en ovale, le front assez grand, les cheveux noirs, beaux et en grande quantité, les yeux bleus, bien fendus. Le nez est un peu aquilin, qui ne convient pas mal avec sa bouche petite et vermeille; pour le menton il est de la façon qu'il faut l'avoir pour être beau, mais ce qui rend sa beauté extraordinaire, c'est que cela est accompagné d'un teint si blanc, si délicat, que l'on peut dire avec vérité que c'est une beauté achevée. Pour les qualités de l'âme, elles répondent assez bien à celles du corps : elle a l'humeur tout à fait enjouée et railleuse, mais elle se retient de le faire paroître à ceux qui par leur façon d'agir, lui ôtent la liberté d'en user franchement; elle a de l'esprit infiniment; c'est-à-dire de celui qu'il faut avoir dans les conversations spirituelles; elle auroit la voix belle et chanteroit des mieux si elle n'avoit été altérée par sa dernière maladie; elle a l'air fort modeste, mais néanmoins qui ne lui ôte point cette majesté qui la fait toujours considérer pour ce qu'elle est; elle a de la sincérité et de l'estime pour ses amis, et particulièrement pour ceux qui par quelque service s'y sont attachés, l'on peut dire qu'elle ne leur a jamais manqué.

Elle aime la gloire et les belles actions, et s'il se rencontre quelques petits défauts en elle, c'est de n'avoir pas cet esprit de cour qui fait dissimuler et de faire bonne mine aux gens qui l'ont désobligée ; mais cela part d'une grande franchise qui ne lui permet pas de garder du ressentiment contre qui que ce soit. Ce n'est pas pourtant qu'elle ne soit tout à fait sensible aux injures; mais elle corrige cette inclination, en sorte qu'il est impossible de la convaincre de cette foiblesse. Pour de la dévotion, elle en a raisonnablement, pour ne pas paroître bigote; ce n'est pas qu'il ne fût à souhaiter qu'elle en eût davantage; mais l'on peut assurer qu'elle en a autant que qui que ce soit de sa condition; je crois bien qu'elle n'en fait pas son capital. Voilà

à peu près comme on l'a trouvée faite; j'aurois souhaité que vous vous fussiez contentée de ce que je vous en avois dit la première fois que j'eus l'honneur de vous en entretenir, sans m'obliger à vous envoyer ce que M. le comte m'avoit donné secrètement. Je suis de tout mon cœur, etc.

CIX

PORTRAIT DE MADEMOISELLE GABOUVRY

FAIT PAR MADAME DESJARDINS.

Si les éclatantes qualités des personnes que nous dépeignons sont capables d'inspirer de belles pensées, je puis soutenir que depuis que le monde nous a introduit l'usage de faire des portraits on n'en a point vu qui puisse égaler celui-ci, puisqu'on a jamais eu de plus glorieuse matière que l'objet de mon tableau; car Iris est un assemblage parfait des vertus les plus solides, elle a tous les charmes de la beauté sans pourtant vouloir souffrir qu'on la mette de celles qui les possèdent. Et les grâces de son esprit sont si extraordinaires que je ne puis assez m'étonner de voir que j'ai l'audace de les vouloir représenter; mais comme sa modestie ne lui permet pas de dire d'elle-même ce qu'elle en connoît, la passion que j'ai de manifester ses avantages m'oblige d'entreprendre une peinture que je suis assurée de ne rendre jamais assez ressemblante quand j'emploierois les plus vives couleurs que la nature et l'art ont jusqu'ici pu produire. Je vois donc que l'admirable personne dont je parle est d'une taille grande et bien proportionnée et qui, sans passer pour trop pleine, nous fait néanmoins connoître que son embonpoint est merveilleux, qu'elle a les yeux bleus, et que sans avoir ces espèces de

langueurs passionnées qui sont souvent les moyens d'un esprit médiocre, ils ont pourtant toute la douceur nécessaire pour les rendre beaux. Elle a la bouche vermeille plutôt un peu grande que fort petite, dont les enfonçures des coins sont si propres à se faire adoucir qu'on n'a jamais bien défini les effets qu'elles sont capables de produire; elle a un teint que la petite vérole ne nous permet pas de nommer le plus beau du monde, et dont pourtant le blanc et l'incarnat qui lui restent nous font aisément concevoir que cette malheureuse maladie ne s'attaque qu'aux plus belles choses, et que si elle imite les abeilles en suçant les plus belles fleurs, elle est opposée à ces industrieux animaux en ce qu'elle fait du venin d'une matière de miel. Ses cheveux sont d'un noir qui relève merveilleusement la blancheur de sa peau, que je ne puis dépeindre aussi blanche qu'elle est, quand j'emploierois la plume de l'éloquence même; car quoique sa gorge soit pleine et bien formée, sa blancheur éblouit de sorte la vue qu'elle ne lui laisse pas la liberté de juger de ses autres beautés. Pour ses mains, on peut dire qu'elles ne sont faites que pour prendre des cœurs, et si j'en disois ce qu'elles me donnent matière de penser, je ne pourrois parler du reste de sa personne sans composer un livre au lieu d'un portrait. D'ailleurs Iris a la conversation si douce, si spirituelle et si aisée qu'elle dit toujours tout ce qu'il faut dire pour plaire. Elle est franche, complaisante, civile et bonne, mais de cette bonté dont on ne peut trouver que deux ou trois exemples dans le monde et qui lui fait souffrir sans chagrin des personnes qui ont mille défauts apparents et dont son merveilleux discernement lui fait découvrir les imperfections cachées à tout le reste du monde. Ce n'est pas qu'elle n'aime à railler, mais c'est d'une manière qui anime la conversation sans l'empoisonner. Elle a une tendresse particulière pour ce petit nombre qui méritent le nom de ses amis dont on ne l'a jamais assez loué: car

dans un siècle où les plus solides amitiés ne sont pas à l'épreuve des plus petites choses, elle est capable d'entreprendre celles de la dernière conséquence pour ceux qu'elle aime ; il est vrai qu'elle ne hait point avec moins de violence qu'elle aime, mais ceux qui méritent sa haine sont si dignes du mépris des honnêtes gens, qu'elle fait un acte de justice en leur donnant des marques d'inimitié. Au reste la charmante Iris a l'âme ferme, de la dernière fermeté ; et ce torrent de la cour qui entraîne tout ce qui se trouve sous sa chute fait si peu d'impression sur son esprit, qu'elle est dans le Louvre comme dans une cabane. Enfin elle s'est fait un modèle si parfait de l'illustre reine qu'elle sert, qu'on peut dire qu'elle est le crayon de ses héroïques vertus. C'est par son exemple qu'elle a appris à posséder la grandeur sans en être éblouie ; et cette grande princesse lui a fait connoître, en plaçant l'extrême piété sur le trône, qu'elle devoit la graver dans son cœur ; que la compassion pour ses illustres malheureux est le partage des âmes vraiment royales. Aussi a-t-elle si bien su profiter de ces glorieux exemples qu'elle en a mérité la bienveillance de la première reine du monde, et l'admiration de tous ceux dont elle sera connue, particulièrement d'une fille qui borne toute la gloire qu'elle prétend tirer de cet ouvrage à pouvoir mériter le titre de la plus humble et la plus affectionnée des servantes d'Iris.

CX

PORTRAIT DE DAPHNIS

Fait par madame DESJARDINS.

La plus grande partie de ceux qui jusqu'ici ont entrepris de faire des portraits sont tombés dans le défaut de louer avec trop d'exagération les personnes qu'ils ont

voulu dépeindre. Les femmes de moindre mérite sont des héroïnes parfaites quand elles ont passé par leurs crayons, et tous les hommes du vulgaire sont des chefs-d'œuvre de la nature quand ces peintres modernes leur ont donné quelques coups de pinceau. Pour moi, qui ne suis pas dans un rang où la flatterie me soit utile ni nécessaire, j'ai choisi un sujet qu'on ne m'accusera pas de flatter puisqu'on ne peut le dépeindre sans lui dérober une partie de son éclat. Je nommerai Daphnis, l'homme dont j'ai à faire le portrait. Je déclare qu'il est mon ami, mais cela sans tirer à conséquence. Je crois donc que Daphnis est grand et d'une taille aisée, d'un air noble et que toutes ses actions sont d'un homme de qualité, qu'il a quelque chose de franc dans la physionomie qui plaît infiniment, qu'il a les cheveux noirs et frisés naturellement, les yeux de même couleur, grands et bien fendus, et qu'ils ont une certaine langueur passionnée qui témoigne merveilleusement la passion dominante de son âme : enfin il a le tour du visage ovale, les dents belles, le ton de la voix agréable. Pour son esprit, si une plume plus éloquente que la mienne s'étoit mêlée de le dépeindre, les gens les plus difficiles en ces sortes de choses tomberoient d'accord qu'on ne peut pas l'avoir mieux tourné ni plus universel ; il ne l'a pas extraordinairement vif, et quoiqu'il conçoive les choses avec promptitude, il ne les débite pas de même; mais quand il met ses conceptions au jour c'est avec tant de justesse et une expression si aisée qu'on ne peut assez s'affliger de ce qu'il n'aime pas à parler davantage. Il est né avec une forte pente à la libéralité et pratique si agréablement la libéralité que quelque magnifiques que soient ses présents, ils sont encore plus considérables par les mains qui les offrent que par eux-mêmes. Il est si discret que si ses bonnes fortunes n'étoient révélées que par lui, on pourroit croire que tous les dons qu'il a reçus du ciel ont été inutiles jusqu'à présent, tant il sait bien céler la foi-

blesse que la force de son mérite a fait commettre à quelques personnes de mon sexe. Ce n'est pas qu'il ait quelques habitudes dont plusieurs particularités ont été sues. Mais la douleur qu'il en a témoignée nous persuade qu'il fait consister sa joie à taire ce que la plus grande partie des hommes fait gloire de publier. Il a tant de complaisance pour ses amis que bien souvent, pour les divertir, il se fait du plaisir de choses qui choquent directement son inclination ; et il s'accomode tellement à leur humeur, qu'on n'a jamais deviné si son tempérament penche plus vers le sérieux que l'enjoué. Au reste il est si disposé à recevoir de l'amour qu'il semble qu'il ne soit fait que pour porter des chaînes, mais j'entends de ces chaînes glorieuses qui font bien souvent le partage des belles âmes et qui seules sont capables de faire la félicité ou le malheur des honnêtes gens. La seule chose dont on le peut blâmer, c'est qu'il change bien souvent de prison ; mais j'ose soutenir que c'est plutôt un effet de sa raison que de son inconstance, puisqu'il est certain que s'il avoit d'abord rencontré une personne de son humeur il auroit été éternellement son captif.

Aussi on peut dire que l'injustice des autres a causé les peines et qu'on les feroit cesser dès le moment qu'on voudra n'en plus commettre.

Voilà ce que j'ai reconnu de Daphnis ; et si son portrait ne représente pas toutes les perfections que j'en ai fait espérer, je supplie ceux qui le verront de n'en pas donner leur jugement qu'ils n'aient vu l'original ; et je suis assurée que s'ils ont quelque indignation pour le peintre, elle ne diminuera rien de l'admiration qu'ils auroient pour le sujet du tableau.

CXI

PORTRAIT DE MADEMOISELLE HUBERT

SOUS LE NOM D'OLYMPE.

Vous avez eu raison, belle Émilie, d'avoir changé de sentiment et d'avoir cru qu'Olympe, vaincue par vos prières, aussi bien que par ce doux ascendant que vous avez sur elle, satisferoit à vos justes impatiences et vous donneroit enfin sa peinture; mais que sa modestie ne vous rendroit pas aussi toute justice et vous en enlèveroit au contraire les plus beaux traits. Ce raisonnement est d'Émilie et de personnes éclairées, mais elle me pardonnera, si je lui dis qu'elle s'égare dans le choix qu'elle a fait de ma personne pour travailler à un ouvrage de cette importance; que le portrait d'Olympe doit être l'entreprise d'une main savante et d'un esprit capable des plus belles élévations, mais aussi que le commandement qu'elle m'en a fait faire me doit être une loi indispensable, et que ce seroit être criminel que d'y balancer tant soit peu. Obéissons donc sans murmurer, en satisfaisant de bonne grâce au désir de celle qui a tant de droit de nous commander.

Olympe a un air modeste et fier et plein de majesté, a la taille médiocre qui, sans être trop déliée, ni grossière, est bien prise, avec cet embonpoint que l'on désire aux personnes bien faites; ses cheveux sont d'un châtain clair, fins, longs, et en quantité; ses oreilles, petites et rebordées par les extrémités, ne laissent rien à désirer pour leur perfection. Elle a le front grand et fort uni, et les sourcils épais, de la couleur de ses cheveux et dans un éloignement qui fait une bonne marque. Les yeux ne se peuvent dépeindre, tant ils sont beaux, grands et bien fendus; ils sont remplis de tant de douceur et de tant de feu, j'entends de ce feu divin qui imprime du seul regard l'amour et le

respect, qu'il n'est pas possible de s'en pouvoir défendre. Le nez bien fait et le menton de même placent au milieu d'eux une bouche, dont l'élévation et le rouge naturel semblent être l'ouvrage de l'amour, tant il s'y rencontre de charmes : elle renferme deux rangs de perles, dont on ne s'aperçoit que dans les plus beaux ris du monde. Enfin il se trouve tant de blancheur et tant d'attrait dans l'ovale qui forme ce beau visage, qu'on auroit peine à l'abandonner, si l'orgueil d'un tour de gorge qui lui dispute cet avantage ne se présentoit à nos yeux. Ce beau corps d'un tempérament admirable, jouiroit d'une santé parfaite, si l'humeur sanguine, bilieuse et mélancolique d'Olympe et cette grande assiduité qu'elle a pour le coucher, ne l'altéroient quelquefois. Elle a l'esprit si vif et si pénétrant, et le jugement si solide, qu'ils surprennent les personnes les plus éclairées et nous retiendroient longtemps avec justice dans l'admiration de tant de rares qualités, si la partie supérieure ne nous en détachoit et ne demandoit pour elle une attention particulière.

Olympe, toute merveilleuse qu'elle est pour les parties que je viens de représenter, l'est infiniment davantage pour cette grande âme qu'elle possède. C'est une âme assurément du premier ordre, qui fait éclater en elle une vertu consommée; c'est une âme qui lui inspire des sentiments et lui fait faire des actions de piété et de justice qu'elle dérobe à la connoissance des hommes, et qui, par leur grandeur seroient bien dignes d'un beau jour; c'est une âme en un mot qui lui donne assez de force, dans une tendre jeunesse, pour résister à des passions tumultueuses qui nous emportent souvent dans un âge plus avancé. Enfin que pourroit-on ajouter à tant de merveilles, sinon de protester hardiment que si Olympe étoit moins sensible aux offenses, que reconnoissante aux services que l'on lui rend, elle seroit sans contredit la plus accomplie personne de la terre?

CXII

PORTRAIT D'OLIMPIE

ENVOYÉ A ARIOBARZANE.

A quoi voulez-vous m'obliger, Ariobarzane? vous me demandez le portrait de la charmante Olimpie; vous ne pensez assurément pas à ce que vous faites; ce n'est pas un ouvrage que l'on doive confier à la conduite d'une main mal assurée comme la mienne, qui ne peut qu'en diminuer la beauté. Ne devriez-vous pas être satisfait de la peinture que vous en avez si avant gravée dans le cœur, puisque l'amour en a formé jusqu'aux moindres traits; et ne connoissez-vous pas qu'il m'est impossible, comme à tout autre, de mieux réussir? Quoi, vous secouez la tête? Toutes ces raisons ne vous détournent pas de votre dessein? Je vois bien que vous le voulez absolument, j'y consens donc, puisque je ne puis vous refuser, et je vais tâcher de vous faire un portrait, mais avant que d'en venir aux reproches, souvenez-vous que vous m'y avez obligé.

Ce qui me paroît d'abord, c'est la plus belle tête du monde, la quantité de cheveux blonds qui la couvrent et leur prodigieuse longueur font douter de ce que l'on peut dire de leur naturelle beauté à ceux qui ne les ont jamais vus. Ses yeux bleus, vifs et brillants, qui semblent ne se fermer un peu que pour agir avec plus de force, sont une marque infaillible de la vivacité de son esprit. Elle a le nez fort bien fait, le visage d'une juste longueur, dont les traits peuvent disputer de leur délicatesse avec ceux des plus beaux visages. Son teint, fort blanc et fort animé, a besoin de repos pour sa conservation. Sa bouche fort petite ne se resserre un peu que pour ne juger personne plus capable qu'elle-même de parler dignement de son coloris. Ses dents, qu'elle ne montre que fort rarement,

parce qu'elle ne rit jamais avec excès, ne paroissent jamais, comme je crois, qu'à la honte de celles qui prétendent les avoir belles. La modestie qu'elle a sur le visage, semble extrêmement sévère à ceux qui n'ont pas eu le loisir de reconnoître qu'elle l'a aussi galant que spirituel. Sa taille, plus grande que petite, ne laisse pas lieu de douter à ceux qui la voient qu'elle ne soit bien proportionnée. Vous voulez bien m'exempter de particulariser davantage ce que je n'ai jamais vu. J'ajouterai à tout cela que le plus bel âge de la vie, où elle est, ne laisse rien à lui souhaiter qu'un peu d'embonpoint qu'une santé assez mal établie lui refuse. Son humeur enjouée, également douce et complaisante, la fait aimer de toutes les personnes qui l'approchent. Sa conversation toute spirituelle n'est pas moins charmante, en ce qu'elle a toujours témoigné une forte aversion pour la contrariété. Elle écrit aussi galamment que personne de son sexe et avec autant de facilité. Ses inclinations sont toutes louables et bonnes; elle aime infiniment les gens d'esprit, car elle est extrêmement officieuse et n'a point plus de joie que quand elle trouve occasion d'obliger ses amis, parce qu'elle n'a jamais de haine, quand même ils deviendroient ses ennemis, mais elle ne s'y fie jamais. Elle est si généreuse qu'une personne qui ne l'est pas ne peut devenir son amie, non pas même prétendre à son estime, quand elle aura toutes les autres qualités nécessaires. On peut juger par là que les autres vertus, sans celles-là, ne lui sont quasi de rien. Elle est dans une égalité qui marque une force d'esprit fort extraordinaire à une fille, sans que l'on puisse néanmoins l'accuser d'insensibilité. Comme elle a de la sympathie avec tout ce qui est bien et beau et qu'elle aime ces deux qualités partout où elles se rencontrent, on peut l'accuser d'être un peu générale en ses inclinations, non pas si fort toutefois que s'il se trouvoit quelqu'un qui eût ce qu'elle demande pour le rendre aimable et aimant, elle

n'aimât enfin, puisqu'elle suivroit son inclination, mais comme elle croit la chose presque impossible, qu'elle prévoit encore que cela lui feroit de la peine et qu'elle est ennemie de tout ce qui en donne, on ne peut pas dire qu'elle se soit fortement attachée, ni même qu'elle en ait envie; l'on ne l'accuse de dissimulation que parce qu'elle est trop universellement complaisante. Elle aime assez à conserver ses amis, pourvu que cela ne lui coûte guère et qu'elle soit exempte de ces petits soins et de ces formalités particulières à celles qui sont d'humeur de s'attacher plus qu'elle; elle est néanmoins parfaitement amie, et enfin sa dévotion est exemplaire et sans fard. Voilà, Ariobarzane, à peu près ce que vous avez souhaité de moi, d'où il vous est assez facile de juger de votre bonheur; ses inclinations douces et tendres, qui la font pencher vers tout ce qui est parfait, vous donnent un accès qu'elle a eu occasion de refuser à tout autre. Je vois bien que votre modestie s'offense de ce que je dis, mais il faut que vous souffriez ce petit déplaisir du plus intime de vos amis, qui ne saurait vous rendre trop aimable puisque cela vous est nécessaire pour acquérir les bonnes grâces de la personne du monde qui mérite le mieux d'être aimée.

CXIII

PORTRAIT D'IRIS

FAIT PAR BELISE, POUR MADAME ***

Vous m'avez ordonné si absolument, madame, de faire le portrait de l'aimable Iris que je suis résolue de vous obéir, quoique je me sente incapable d'approcher de la perfection de l'original; aussi ne prétends-je pas qu'il sorte

de votre cabinet, et je vous prie qu'il ne soit vu tout au plus que de ceux de votre société. Je n'aurois pas entrepris un si grand ouvrage si je ne connoissois mieux que personne du monde cette admirable fille, et si je n'avois découvert mille beautés dans son âme, que peut-être le peu d'attachement que vous avez eu pour elle vous a empêchée de remarquer. Quoique son extérieur vous soit connu, je ne laisserai pas de vous dire que sa taille est des plus grandes, admirablement bien prise, fine, libre et aisée. Si j'en parlois à des personnes qui ne la connoissent pas, je tâcherois d'en découvrir les beautés plus particulièrement, car enfin vous savez qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de la représenter comme elle est.

Elle a la mine haute, majestueuse et modeste, et l'on reconnoîtra toujours parfaitement qu'elle est d'un sang très-illustre. Sa physionomie est douce, spirituelle et heureuse.

Elle a une quantité prodigieuse de cheveux du plus beau blond cendré que l'on puisse voir, déliés et frisés naturellement, et qui ne servent pas peu à l'éclat de sa beauté. Son teint est assurément un des plus beaux du monde, la comparaison des lis et des roses est trop foible pour exprimer tout ce que j'en pourrois dire.

Elle a le tour du visage plus ovale que rond, son front est assez grand et un peu relevé, les sourcils épais et bien fournis. Je ne sais si je pourrai bien exprimer ce que je pense de la douceur, du brillant et de l'éclat de ses yeux : ils sont grands, bien fendus, bleus. avec un mouvement vif et prompt, et il se fait un si agréable mélange de toutes ses qualités, que l'on ne peut dire laquelle y préside avec le plus d'avantage.

Son nez, quoiqu'un peu retroussé, n'accompagne pas mal le reste de son visage; sa bouche est admirable, soit que vous en considériez la petitesse, la forme ou la couleur; ses lèvres sont un peu renversées, d'un vermeil qui le dispute au corail; son sourire est tout à fait spirituel,

qui fait voir autour de cette belle bouche mille grâces et mille agrémens, qui ne peuvent qu'à peine s'imaginer, et découvre des dents si bien rangées et si blanches, qu'il y en a peu qui en approchent. Si vous joignez à cela l'éclat et la fraîcheur et une grande jeunesse, vous trouverez que ce portrait a assez d'air de notre belle Iris.

Sa gorge est bien taillée, mais elle est si jeune qu'elle n'est pas dans sa perfection. Elle a le bras bien tourné et la main bien faite. Elle est belle sans affectation, et même on lui reproche d'être trop négligée. Quoiqu'elle n'ait pas la voix d'une grande étendue, elle l'a pourtant fort touchante et chante fort agréablement. Elle a naturellement l'air fort libre, elle danse juste et tout à fait de bonne grâce.

Jusqu'ici, madame, je ne vous ai entretenue que de choses que vous savez aussi bien que moi, mais présentement il faut que j'essaye de vous faire connoître les belles qualités de son âme. Sachez donc, madame, que l'on ne peut être plus généreuse que ne l'est Iris : elle sert ses amis avec chaleur, et quoique sa beauté lui ait fait beaucoup d'envieuses, elle en use d'une manière qui fait bien voir qu'elle méprise la vengeance et qu'elle pardonne facilement.

Elle est naturellement fort bonne ; elle ne dit jamais rien de propos délibéré qui puisse choquer personne ; elle est fort civile et caressante, mais sans attachement. Elle aime peu de personnes, mais celles qui sont assez heureuses pour avoir touché son cœur en sont aimées fortement. Son esprit devance son âge, et on ne croiroit jamais qu'une si jeune personne eût tant de jugement et de conduite dans toutes ses actions ; elle est fort enjouée dans la conversation, et assurément quand elle est dans cette humeur agréable elle fait la meilleure partie du divertissement de la compagnie où elle se trouve.

Elle n'est pas moins aimable dans le sérieux que dans

l'enjoué, et elle se change selon la diversité des choses qui servent de sujet à la conversation, et dans l'un et l'autre cas, elle fait toujours paroître beaucoup d'esprit. De plus, elle a le don de faire un conte fort naïvement, et elle s'explique facilement et en beaux termes.

Au reste, elle a quelquefois de petits chagrins et de petites inégalités que ses amis lui reprochent et qu'ils lui doivent pardonner, puisque ces petites humeurs ne viennent d'aucun défaut d'amitié. Elle est naturellement timide et ne parle guère lorsqu'elle n'est pas avec ses amis particuliers, ce qui, comme vous savez, n'est pas une méchante qualité à une jeune personne.

On pourroit juger par sa physionomie haute et par les sentiments que donne une grande naissance que son esprit aurait été porté à l'ambition, et je ne trouverois pas étrange que cette pensée se fût glissée dans l'esprit de beaucoup de personnes. C'est ici où je veux m'arrêter particulièrement pour faire reluire la bonté de son jugement; car, madame, elle ne s'est point laissé emporter par le faste et par la vanité que la pompe d'une cour, remplie des plus galants et des plus braves gens du monde, pouvoit imprimer; elle a reçu les applaudissements et les louanges généralement de tout le monde; elle s'est fait des adorateurs de tout ce qu'il y a de plus illustre. Avouez, madame, que toute autre qu'elle, je ne dis pas de son âge, mais d'un autre bien plus avancé, n'auroit pas pu résister à tout cet éclat, mais, bien loin d'en être éblouie, cela n'a fait que l'éclaircir plus parfaitement et lui faire voir les défauts qui accompagnent ordinairement la grandeur et la puissance. Ce n'est pas qu'elle n'aime assez les plaisirs, même on peut dire qu'elle ne manque point de parties sans chagrin; elle ne s'ennuie pas à la comédie; elle se divertit fort au bal, elle aime assez l'harmonie, surtout celle du violon, elle se plaît fort à la promenade, principalement lorsqu'elle est avec ses amies. Elle aime la lec-

ture, particulièrement celle des beaux vers, parce qu'elle s'y connoît fort bien. Elle a beaucoup de modestie, et elle souffre avec peine les louanges. Elle a de la fierté pour ses amants et de la tendresse pour ses amis. Elle a de la dévotion autant qu'en peut avoir une personne de son âge. Sans doute, madame, vous ne connoissez pas cette charmante personne de la manière que je vous la viens de décrire; vous aviez bien remarqué l'éclat de son teint et le brillant de son esprit et la solidité de son jugement, qui sont assurément au-dessus de tout ce que je vous ai pu dire et de tout ce que vous pouvez vous imaginer.

CXIV

PORTRAIT DE M. DE SAINT-YON

SECRÉTAIRE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE GUISE

FAIT PAR LUI-MÊME POUR L'ILLUSTRE OLYMPE

SOUS LE NOM DE CLÉANDRE.

Cléandre, désespéré de l'inconstance d'Olympe, dont il ignore la cause, et persuadé de son innocence, oublie le respect qu'il lui doit, mais son repentir ayant suivi de très-près son crime, et n'ayant fait aucune impression sur l'esprit de sa maîtresse, l'oblige à lui consacrer son portrait.

De quelle ardeur suis-je poussé dans le dessein ruineux que je vais entreprendre; quel motif conduit mon génie, de hasarder un reste d'espoir qui ne m'a pas encore abandonné, pour obéir au secret mouvement de mon âme; et quel principe enfin de générosité m'oblige à faire une peinture dont la vue seule peut augmenter la haine et confirmer dans ses rigueurs la seule personne que j'adore, si ce n'est la sincérité de mon amour et le désir que j'ai

de paroître aux yeux d'Olympe tel que je suis en effet? Son âme est si grande, si noble et tient si peu du vulgaire, que je n'aurois pas lieu de craindre que mon portrait avec ses défauts fît sur elle aucune impression à mon désavantage, si j'avois pu toujours me tenir avec elle dans les bornes du respect, et n'avoir pas été moi-même la cause et l'artisan de mon malheur. C'est donc à vous seule, mon adorable Olympe, que je présente ce tableau; parmi les traits grossiers qui le composent, vous en reconnoîtrez sans doute quelques-uns qui pourront arrêter vos beaux yeux, et sauroient même pénétrer jusqu'au fond de votre âme, si vos bontés étoient quelques moments d'intelligence avec eux, et vouloient appeler votre tendresse à leur secours. Mais que cette pensée qui flatte à cette heure mes sens me laisse peu d'espoir pour l'avenir, et que l'habitude que j'ai contractée avec la mauvaise fortune est un obstacle bien sensible au bonheur de ma vie! Cette considération toutefois ne m'arrêtera pas, j'entrerai dans la carrière sous les auspices de la vérité, et j'essayerai de la franchir avec plus de courage que d'expérience. Je sais que je hasarde tout par ce coup de partie, et que si ma divine Olympe ne passe légèrement sur mes défauts et ne s'arrête à ses droits, je suis perdu sans ressource, et la mort sera la moindre de mes infortunes. Mais étant comme elle est, toute bonne et toute généreuse, je dois attendre un changement favorable à ma condition et ne pas lui faire cette injure de croire qu'elle ait voulu me faire ressentir les traits de sa colère et de sa justice, sans avoir le dessein de me faire éprouver peu après les effets de sa douceur et de sa bonté.

Commençons donc l'ébauche fidèle d'un portrait qui l'est encore plus, et réservons pour la partie la plus noble de l'ouvrage, les derniers coups de notre pinceau. Les qualités du corps, quand elles sont extraordinaires et qu'elles accompagnent celles de l'âme, font un tout bien

agréable et sont des charmes bien puissants pour captiver les cœurs et s'assujettir les volontés, mais ces premières sans les autres sont des miroirs trompeurs et des faux brillants qui nous séduisent et nous perdent. La beauté du corps étant de l'apanage des dames, l'homme rencontre ses avantages dans celui qui n'a rien de défectueux et qui est relevé par des marques qui ne tiennent rien aussi de la matière.

Ma taille est des médiocres, plus petite que grande, mais assez bien prise. J'ai l'air modeste et sérieux et suis naturellement propre. J'ai la jambe passablement belle et je ne marche pas mal. Mes cheveux sont d'un blond cendré, fort fins, mais clairs par les maladies et les fatigues de l'armée. Je n'ai pas le front petit et ne l'ai pas aussi bien grand; et dans les règles de la physionomie, j'ai moins de solidité de jugement que de vivacité d'esprit. J'ai les sourcils de la même couleur que les cheveux et éloignés l'un de l'autre d'une juste distance. Mes oreilles auroient été plus propres pour une fille que pour une personne de mon sexe, les bouts étant détachés du visage comme pour recevoir des pendants. J'ai les yeux bleus, grands et bien fendus; on m'a voulu persuader qu'il y avoit quelque douceur, mais cette mélancolie profonde où je suis plongé depuis quelque temps par la suite continuelle de mes disgrâces, leur a bien dérobé de leur avantage. La nature me devoit aussi donner une bouche moins grande, ou des dents plus petites et mieux rangées, quoique pourtant assez blanches, afin que la beauté de l'une réparât le défaut des autres. J'ai le nez assez bien tiré, et il ne paroîtroit pas trop long, si la maigreur que mes déplaisirs lui causent ne lui avoit pas fait plus d'injustice qu'au menton, qui ne s'oppose pas à l'ovale désiré pour l'agrément du visage, qu'un peu de joie pourroit redonner aisément. Le teint est assez blanc, sur une peau assez délicate; les bras et les mains à l'ordinaire, et l'humeur bilieuse

et mélancolique, quoique enjouée dans les intervalles de joie, avec un tempérament assez bon, achèvent la première couche de cette peinture et font place à des traits plus déliés et des couleurs plus éclatantes.

Que j'aurois droit d'accuser le ciel d'injustice ou d'aveuglement dans la dispensation de ses trésors, si sa conduite se mesuroit sur la portée de nos sens et régloit ses mouvements selon notre caprice et notre volonté! Les plaintes que je lui pourrois faire aujourd'hui du présent qu'il m'a fait seroient légitimes, et dans la justice aussi bien que dans la liberté de les former, je trouverois cette espèce de consolation qu'on ne rencontre qu'imparfaitement dans l'étude de la philosophie. Mais le moyen à nos yeux, le moyen à notre entendement appesanti par la matière, de pénétrer dans les secrets de la Providence? et quel attentat aux hommes de demander à leur Créateur la raison de ce qu'il fait! Adorons plutôt avec un profond respect cette sagesse infinie, et lui soumettant nos cœurs et nos volontés, avouons-lui notre foiblesse et notre indigence.

Si le ciel eût accompagné l'âme qu'il m'a donnée d'une naissance plus illustre ou d'une fortune plus élevée, j'aurois sans doute fait des choses qui m'eussent acquis quelque nom dans le monde, et m'eussent tiré du commun des hommes, mais il semble qu'il ne me l'ait donnée grande et noble, généreuse et pleine d'honneur, que pour la retenir dans des liens et la laisser sans opération.

Tout ce que j'ai vu et lu de plus illustre et de plus éclatant ne m'a jamais surpris, et j'ai toujours ressenti en moi les mêmes mouvements qui ont produit ces grandes actions que l'histoire a consacrées à la postérité. Cette consolation intérieure auroit bien pu me donner quelque repos, si les passions n'en eussent troublé la tranquillité; mais ces cruelles ennemies, devenues jalouses de l'apparence d'un bonheur, s'étant prêtées les unes les autres un secours mutuel pour me perdre, m'ont livré une si san-

glante guerre depuis plusieurs années, que dans la mésintelligence qui s'est glissée parmi elles, il étoit impossible que je n'y succombasse. Le jeu s'affoiblissant peu à peu par la concurrence de l'amour, et la colère, la haine, la jalousie et le désespoir n'ayant pas bien connu leurs intérêts, se désunissent de même et allument ensuite entre eux une guerre civile qui devient si cruelle et si opiniâtre, que les ayant insensiblement affoiblis, après plusieurs combats et rencontres, les rend peu capables de résister aux forces de la passion dominante de mon âme; si bien qu'ils se voient contraints de se retirer les uns après les autres, d'abandonner leurs prétentions à leur vainqueur et lui laisser la place libre. Il ne reste plus, avec l'amour qui règne à présent sur les facultés de mon âme avec empire que la tristesse et la douleur qui aient charges; la constance et la fidélité, quoique assidues dans le service, étant demeurées sans fonction à sa suite, pour lui avoir voulu parler en faveur du repentir et de la joie.

C'est là le portrait fidèle de cet infortuné, c'est le pitoyable état où il est à présent, mon adorable Olympe; ces beaux yeux et cette vertu que j'idolâtre en vous ont allumé ce feu qui me va consumer, dont l'ardeur n'a pu s'alentir par la suite de vos rigueurs et de vos mépris. C'est ce beau feu qui nourrit cette passion constante et fidèle, qui, malgré le temps et tous les accidents de la fortune, doit durer autant que ma vie. C'est par lui, ma divine Olympe, que j'espère un changement favorable à ma condition, lorsque indulgente pour les défauts de ma personne, vous ne vous attacherez simplement qu'à ce qui est purement à vous.

[La première édition des *Mémoires du duc de Guise* a été publiée à Cologne en 1668, par son secrétaire, M. de Saint-Yon.]

CXV

PORTRAIT DE MADAME DE ***

SOUS LE NOM DE ZÉPHINE

DIALOGUE DE VÉNUS ET DE L'AMOUR [1].

VÉNUS. — D'où venez-vous, mon fils? Il me semble que vous ne trouviez pas le ciel un assez beau séjour; dites-moi, de grâce, ce que vous allez tant faire sur la terre?

L'AMOUR. — Je vous dirai, ma mère, ayant remarqué dernièrement que Jupiter et Minerve avoient choisi Phidias pour faire leurs portraits, que Polyclète travailloit au vôtre et que Charès le Lydien faisoit élever à Rhodes ce monstrueux colosse pour représenter celui du Soleil, il m'est venu en pensée de faire faire aussi le mien par quelque excellent maître : pour cela j'étois descendu là-bas, et parcourant la France, où je sais qu'il y a d'habiles gens en toutes sortes de professions, je m'en allai de Rouen à Paris; mais m'étant un peu écarté du grand chemin, et passant par Marines, j'y ai heureusement trouvé mon portrait tout fait, auquel je me souviens même d'avoir travaillé autrefois; ce me sera bien de la peine épargnée, je n'en ferai point faire d'autre.

VÉNUS. — Comment l'entendez-vous, mon fils? Votre portrait est-il d'ivoire, d'or ou de marbre? Rend-il quelque son, comme celui de Memnon, qui, par un artifice qu'on ne comprend point, salue le Soleil à son lever et fait tous les matins un compliment à l'Aurore?

L'AMOUR. — Le mien est de chair et d'os; c'est un portrait tout en vie, qui parle comme moi, qui entend mon

1. Voyez, page 209, le portrait de madame Paget et de son fils, sous les noms de *Vénus* et de l'*Amour*.

langage, qui blesse quelquefois les cœurs, comme il m'arrive assez souvent.

VÉNUS. — Ah! mon fils, je vois bien ce que c'est; vous avez donné dans le panneau de Narcisse, vous vous serez miré sans doute dans quelque fontaine, et vous aurez pris votre ombre pour votre portrait.

L'AMOUR. — Non, non, ma mère, désabusez-vous. Je ne suis pas si enfant que je le parois être; je n'en ai que le visage et les façons de faire; du reste je suis bien avisé et vois fort clair où d'autres ne verroient goutte; croyez-moi sur ma parole; j'ai trouvé ma vraie ressemblance : *scio che son d'amor, d'amor m' intendo* [1], et vous en demeurerez d'accord quand je vous aurai dépeint Zéphine, car c'est ainsi que se nomme l'aimable damoiselle qui est un autre moi-même.

VÉNUS. — Cela se contrarie; voulez-vous, mon fils, qu'une fille et un garçon soient la même chose? Vous ne prenez garde à ce que vous dites, vous avez oublié qui vous êtes.

L'AMOUR. — Je suis l'Amour; mon flambeau ne m'aveugle point et je me connois mieux que personne; mais si je suis masculin dans le ciel, je suis féminin sur la terre, et ce n'est que sous la forme de ce beau sexe que je fais honnêtement toutes mes conquêtes. Vous, ma mère, qui contrôlez dans mon portrait de petites particularités qui y sont cachées, pourquoi souffrez-vous d'être représentée en Chypre avec une grande barbe et la taille d'un homme?

VÉNUS. — Cette barbe n'est pas sans mystère, et les mages ont par là voulu donner à entendre aux Chypriotes libertins que rien ne faisoit sitôt vieillir les hommes que la débauche et la volupté, dont j'ai toujours été le symbole. Pour la taille, je n'en sache point d'autre raison que la fantaisie des peintres et des sculpteurs, qui la font d'ordinaire plus grande que le naturel.

1. Je sais que je suis d'amour, je m'entends en amour.

L'AMOUR. — Vous ne trouverez donc pas à redire que Zéphine, qui croîtra peut-être encore, me passe déjà de toute la tête; elle n'est pourtant que d'une taille fort médiocre, mais si aisée, si bien faite et si bien proportionnée, qu'elle ne doit point envier les personnes qui sont plus grandes qu'elle; sa physionomie est fine et spirituelle, et l'on y découvre je ne sais quoi de si flatteur, de si attrayant, de si ouvert, qu'elle plaît infiniment dès qu'on la regarde, joint qu'elle a un si grand air de jeunesse, que l'on voit paraître sur son visage enfantin une certaine fleur d'innocence qui redouble tous ses charmes; il est presque rond et d'un tour fort agréable; ses cheveux sont bien plantés et du plus beau noir qui sera jamais; elle a les yeux bleus, grands et bien fendus, le nez beau, ni camus ni aquilin, mais qui accompagne merveilleusement bien le reste de son visage; sa bouche n'est pas grande, elle est incarnate, et on y remarque dans les coins de certaines enfonçures qui contribuent et servent beaucoup à lui rendre le souris doux, spirituel et obligeant; ses dents sont belles et saines, mais un peu trop pressées par en bas; son menton est façonné en petit cercle d'une fort jolie manière; elle a les joues si vermeilles et si merveilleusement arrondies, et l'on voit en son embonpoint une fraîcheur si aimable, qu'encore que son teint n'ait pas le dernier éclat de la blancheur, on peut dire qu'elle a pourtant le teint fort beau, parce qu'elle l'a fort uni et fort lustré; en un mot, elle a tous les traits délicats et réguliers; ses bras ne sont pas laids et ses mains sont passablement belles; la peau en est blanche, aussi bien que celle de sa gorge, qui n'est encore qu'à demi formée, et qui paroîtra redoublée quand elle sera plus pleine et plus grasse; elle a la jambe belle, le pied mignon et bien fait :

Non portria lattre parti verdez argo
Ben sequio qui di car che corispondo
A quel chappar de tuor quel che sa scondo.

VENUS. — A-t-elle besoin d'ajustements pour paroître plus belle?

L'AMOUR. — Sa propreté, pour l'ordinaire, est sans grand ajustement, et sa seule beauté la pare; il n'est pas même nécessaire qu'elle soit bien coiffée pour plaire beaucoup, ayant l'air jeune et joli, comme j'ai déjà dit; ce n'est pas qu'elle ne soit encore mieux lorsqu'elle a les cheveux abattus, mais elle n'est pas néanmoins désagréable pour avoir le visage nu, parce que le teint en est admirablement beau. Son action est naturellement libre et sans affectation; on lui reproche de tenir souvent sa tête penchée, quoiqu'elle le fasse de si bonne grâce que cette posture négligente ne lui messeye aucunement. Elle est Lorraine, mais elle n'a pas le décontenancement de ceux de cette nation, et on peut dire, sans trop la flatter, qu'elle a tout l'agrément de la beauté et tout l'enjouement de la jeunesse.

VÉNUS. — Je vous sais bon gré, mon fils, d'avoir trouvé un portrait accompli comme celui-là; si le mien, qui étoit autrefois à Gnide, eût eu autant de perfections, le profane Amidé auroit poussé bien plus avant son sacrilége; il est vrai que cette image étoit muette, et que la vôtre ne l'est pas.

L'AMOUR. — Non, je vous assure, elle ne l'est pas et sait fort bien se faire entendre, et qui y prendroit garde de si près, elle n'a pas toute la politesse de la langue, mais elle parle avec une je ne sais quelle aimable nonchalance, et il y a un charme inexplicable dans tous ses discours aussi bien que dans toute sa personne qui fait que les choses qu'elle dit paroissent bien plus agréables par la manière dont elles sont dites que par elles-mêmes; son humeur est journalière et quelquefois elle penche vers la mélancolie, et d'autres fois on lui aperçoit un fonds de joie capable de réjouir toute une compagnie; mais il faut qu'elle soit avec des gens qui lui agréent, car quand elle est obligée,

par bienséance, d'entretenir des personnes qui ne lui reviennent pas, c'est avec une langueur et une indifférence à faire désespérer ceux qui ont assez d'esprit pour s'en apercevoir : elle est gaie, douce, flatteuse et complaisante pour les premières ; elle est fière, dédaigneuse et contrariante pour les autres, et les quitte le plus tôt qu'elle peut, n'aimant guère à se contraindre, elle n'est pas médisante ; au contraire, elle loue volontiers ceux dont on parle, pour peu qu'ils aient de mérite, étant naturellement bienfaisante, et remarquant plutôt les bonnes qualités des personnes que leurs défauts.

VÉNUS. — Voilà justement quelle est votre humeur ; je vous reconnois, mon fils, dans votre portrait ; en quelque lieu que vous vous rencontriez, vous envisagez toujours les objets par le bon côté ; jamais de laides amours, parce que vous ne regardez et ne vous arrêtez qu'à ce qui est beau et aimable ; et c'est la raison pourquoi le vulgaire critique et malicieux, qui s'imagine que les yeux ne sont faits que pour voir le mal et pour examiner les taches et les foibles d'un chacun, vous appelle aveugle, vous qui n'en avez point pour cela et qui vous en servez pour un usage plus noble et plus utile à l'établissement de votre empire.

L'AMOUR. — Hélas ! où en serois-je à cette heure si j'étois en effet ce dieu colin-maillard avec un bandeau imaginaire, comme on me griffonne le plus souvent ? Zéphine n'est pas fille à se laisser prendre à tâtons, je ne l'aurois ni trouvée ni cherchée, et même avec de si beaux yeux elle ne pourroit être copie d'un original qui auroit la tête en écharpe.

VÉNUS. — Moquez-vous, mon fils, de toutes ces fictions poétiques, achevez seulement votre tableau et m'apprenez si Zéphine a l'esprit bien tourné.

L'AMOUR. — Oui, sans doute, elle a un esprit qui semble avoir été fait tout exprès pour elle ; il est vif, enjoué, naïf, agréable et complaisant ; elle a l'imagination ingénieuse,

de l'esprit, du jugement autant que moi; son inclination est libérale et bien éloignée de l'avarice; elle aime à dépenser, mais la fortune ne l'a pas si bien partagée que la nature, qui, agissant de concert avec l'étoile heureuse qui présida à sa naissance, réunit en sa personne le mérite qui devroit être séparé avec une infinité de filles, et en appauvrit plusieurs autres pour l'amour d'elle.

VÉNUS. — C'est être assez riche que d'avoir tant d'avantages naturels.

L'AMOUR. — Elle possède encore bien des vertus acquises que je serois trop longtemps à vous déduire par le menu; je vous dirai seulement que son adresse paroît en tout ce qu'elle veut entreprendre; elle en a jusqu'au bout des doigts, et sait travailler à l'aiguille en toute sorte d'ouvrages de laine, de fil et de soie : la facilité de sa taille, la légèreté et la disposition de son corps, avec ce qu'elle a d'école, font qu'elle danse juste en cadence et de la meilleure grâce du monde; pour la voix, elle l'a excellente; elle chante même avec méthode, et a le secret de charmer l'ouïe aussi bien que celui de plaire à la vue.

VÉNUS. — Si je n'étois la déesse Vénus, je voudrois être Zéphine.

L'AMOUR. — Son air gai, flatteur et spirituel, feroit croire qu'elle a quelque pente à la galanterie; toujours est-il constant qu'elle a le don de prendre dès la première vue ceux qu'elle doit captiver; mais elle les prend sans dessein de les retenir; il lui est impossible de ne pas gagner des cœurs partout où elle en trouve, mais elle s'en joue agréablement et ne se soucie pas trop de se les conserver, ne voulant point toucher le sien, et de peur d'ébranler tant soit peu cette vertu et cette modestie qui ont toujours été inséparables de sa personne.

VÉNUS. — Vous soupirez, mon fils?

L'AMOUR. — Quel dommage, ma mère, que cette agréable brune n'ait pas l'âme autant sensitive que raisonnable,

et pourquoi faut-il que, me ressemblant en tant d'autres choses, elle me soit dissemblable en ce seul point? Je suis beau, elle est belle; je suis courtois, elle est civile; les Grâces m'accompagnent, elles marchent aussi sur ses pas; j'aime les bals, les comédies, les jeux et les divertissements, elle ne hait pas non plus tout cela; je fais des conquêtes, elle en fait aussi; mais je brûle quelquefois du même feu dont j'embrase les autres, et Psyché s'est pu vanter d'avoir donné de l'amour à l'Amour même; Zéphine cependant se tient toujours dans les bornes que sa trop scrupuleuse sagesse lui prescrit; ne pouvant l'empêcher, elle souffre d'être aimée, mais elle ne veut point aimer.

CXVI

PORTRAIT DE MADEMOISELLE

FAIT PAR ELLE-MÊME [1].

Puisque l'on veut que je fasse mon portrait, je tâcherai de m'en acquitter le mieux que je pourrai. Je souhaiterois qu'en ma personne la nature prévalût sur l'art; car je sens bien que je n'en ai aucun pour corriger mes défauts; mais la vérité et la sincérité avec laquelle je vais dire ce qu'il y a de bien et de mal en moi, attireront assurément la bonté de mes amis pour les excuser. Je ne demande

1. « A Champigny, au mois de novembre 1657.» — «Madame la princesse de Tarente et mademoiselle de la Trémouille vinrent deux ou trois fois à Champigny (novembre 1657). Elles me montrèrent leurs portraits qu'elles avoient fait faire en Hollande. Je n'en avois jamais vu; je trouvai cette manière d'écrire fort galante, et je fis le mien. Mademoiselle de la Trémouille m'envoya le sien de Thouars. » (*Mémoires de Mademoiselle*, édit. Chéruel, III, page 181.)

point de la pitié, car je n'aime point à en faire, et la raillerie me plairoit beaucoup plus, puisque d'ordinaire elle part plutôt d'un principe d'envie que l'autre, et que rarement l'on en a contre les gens de peu de mérite.

Je commencerai donc par mon extérieur. Je suis grande, ni grasse ni maigre, d'une taille fort belle et fort aisée. J'ai bonne mine, la gorge assez bien faite, les mains et les bras pas beaux, mais la peau belle, ainsi que la gorge. J'ai la jambe droite et le pied bien fait; mes cheveux sont blonds et d'un beau cendré; mon visage est long, le tour en est beau; le nez grand et aquilin; la bouche ni grande ni petite, mais façonnée et d'une manière fort agréable; les lèvres vermeilles; les dents point belles, mais pas horribles aussi; mes yeux sont bleus, ni grands ni petits, mais brillants, doux et fiers comme ma mine. J'ai l'air haut, sans l'avoir glorieux. Je suis civile et familière, mais d'une manière à m'attirer plutôt le respect qu'à m'en faire manquer. J'ai une fort grande négligence pour mon habillement, mais cela ne va pas jusqu'à la malpropreté; je la hais fort : je suis propre; et négligée ou ajustée, tout ce que je mets est de bon air; ce n'est pas que je ne sois incomparablement mieux ajustée, mais la négligence me sied moins mal qu'à une autre, car, sans me flatter, je dépare moins ce que je mets que ce que je mets ne me pare. Je parle beaucoup sans dire des sottises ni de mauvais mots. Je ne parle point de ce que je n'entends pas, comme font d'ordinaire les gens qui aiment à parler, et qui, se fiant trop en eux-mêmes, méprisent les autres. J'ai de certains chapitres où l'on me feroit volontiers donner dans le panneau : ce sont de certaines relations des choses dont j'ai eu quelque connoissance et quelque part; et quoique d'autres y puissent avoir eu part aussi bien que moi, et que j'en dise du bien quand j'en parle, il semble que j'écoute plus volontiers celui que l'on dit de moi, et que je cherche davantage à m'attirer des louanges qu'à leur

en donner. Je pense que voilà seulement en quoi je suis moquable. Je suis toute propre à me piquer de beaucoup de choses, et je ne me pique de rien que d'être fort bonne amie et fort constante en mes amitiés, quand je suis assez heureuse pour trouver des personnes de mérite et dont l'humeur se rapporte à la mienne; car je ne dois pas pâtir de l'inconstance des autres. Je suis la personne du monde la plus secrète, et rien n'égale la fidélité et les égards que j'ai pour mes amis: aussi veux-je que l'on en ait pour moi, et rien ne me gagne tant que la confiance, parce que c'est une marque d'estime, ce qui est sensible au dernier point à ceux qui ont du cœur et de l'honneur. Je suis fort méchante ennemie, étant fort colère et fort emportée, et cela, joint à ce que je suis née, peut bien faire trembler mes ennemis; mais aussi j'ai l'âme noble et bonne. Je suis incapable de toute action basse et noire; ainsi je suis plus propre à faire miséricorde que justice. Je suis mélancolique; j'aime à lire les livres bons et solides; les bagatelles m'ennuient, hors les vers; je les aime de quelque nature qu'ils soient, et assurément je juge aussi bien de ces choses-là que si j'étois savante. J'aime le monde et la conversation des honnêtes gens, et néanmoins je ne m'ennuie pas trop avec ceux qui ne le sont pas, parce qu'il faut que les gens de ma qualité se contraignent, étant plutôt nés pour les autres que pour eux-mêmes; de sorte que cette nécessité s'est si bien tournée en habitude en moi, que je ne m'ennuie de rien, quoique tout ne me divertisse pas. Cela n'empêche point que je ne sache discerner les personnes de mérite, car j'aime tous ceux qui en ont un de particulier en leur profession. Par-dessus tous les autres, j'aime les gens de guerre et à les ouïr parler de leur métier; et, quoique j'aie dit que je ne parle de rien que je ne sache et qui ne me convienne, j'avoue que je parle volontiers de la guerre; je me sens fort brave, j'ai beaucoup de courage et d'ambition, mais Dieu me l'a si

hautement bornée par la qualité dont il m'a fait naître, que ce qui seroit défaut en un autre est maintenir ses œuvres en moi. Je suis prompte en mes résolutions, et ferme à les tenir. Rien ne me paroît difficile pour servir mes amis ni pour obéir aux gens de qui je dépends. Je ne suis point intéressée; je suis incapable de toute bassesse et j'ai une telle indifférence pour toutes les choses du monde, par le mépris que j'ai des autres et par la bonne opinion que j'ai de moi, que je passerois ma vie dans la solitude plutôt que de contraindre mon humeur fière en rien, y allât-il de ma fortune. J'aime à être seule; je n'ai nulle complaisance et j'en demande beaucoup; je suis défiante sans me défier de moi; j'aime à faire plaisir et à obliger; j'aime aussi souvent à picoter et à déplaire. Comme je n'aime point les plaisirs, je ne procure pas volontiers ceux des autres. J'aime les violons plus que toute autre musique; j'ai aimé à danser plus que je ne fais, et je danse fort bien; je hais à jouer aux cartes, et j'aime les jeux d'exercice; je sais travailler à toutes sortes d'ouvrages, et ce m'est un divertissement aussi bien que d'aller à la chasse et de monter à cheval. Je suis beaucoup plus sensible à la douleur qu'à la joie, connoissant mieux l'une que l'autre, mais il est difficile de s'en apercevoir; car, quoique je ne sois ni comédienne ni façonnière, et qu'on me voie d'ordinaire jusqu'au fond du cœur, j'en suis toutefois si maîtresse quand je veux, que je le tourne comme il me plaît et n'en fais voir que le côté que je veux montrer. Jamais personne n'a eu tant de pouvoir sur soi, et jamais esprit n'a été si maître de son corps; aussi en souffrai-je quelquefois. Les grands chagrins que j'ai eus auroient tué une autre que moi, mais Dieu m'a si bien proportionné toutes choses et les a rendues si soumises les unes aux autres, qu'il m'a donné une santé et une force non pareille : rien ne m'abat, rien ne me fatigue, et il est difficile de connoître les événements de ma fortune et les

déplaisirs que j'ai par mon visage, car il est rarement altéré. J'ai oublié que j'ai un teint de santé qui répond à ce que je viens de dire : il n'est pas délicat, mais il est blanc et vif. Je ne suis point dévote, je voudrois bien l'être, et déjà je suis dans une fort grande indifférence pour le monde, mais je crains que ce qui me le fait mépriser ne m'en détache pas, puisque je ne me mets pas du nombre de ce que j'y méprise, et il me semble que l'amour-propre n'est pas une qualité utile à la dévotion. J'ai grande application à mes affaires, je m'y attache tout à fait et j'y suis aussi soupçonneuse que sur le reste. J'aime la règle et l'ordre jusqu'aux moindres choses. Je ne sais si je suis libérale, je sais bien que j'aime toutes les choses de faste et d'éclat, et à donner aux gens de mérite et à ceux que j'aime; mais, comme je règle cela souvent selon ma fantaisie, je ne sais si cela s'appelle libéralité. Quand je fais du bien, c'est de la meilleure grâce du monde, et personne n'oblige si bien que moi. Je ne loue pas volontiers les autres et je me blâme rarement. Je ne suis point médisante ni railleuse, quoique je connoisse mieux que personne le ridicule des gens et que j'aie assez d'inclination à y tourner ceux qui me semblent le mériter. Je peins mal, mais j'écris bien naturellement et sans contrainte. Quant à la galanterie, je n'y ai nulle pente, et même l'on me fait la guerre que les vers que j'aime le moins sont ceux qui sont passionnés, car je n'ai point l'âme tendre; mais quoiqu'on dise que je l'ai aussi peu sensible à l'amitié qu'à l'amour, je m'en défends fort, car j'aime tout à fait ceux qui le méritent et qui m'y obligent, et je suis la personne du monde la plus reconnoissante. Je suis naturellement sobre et le manger m'est une fatigue, même ce m'en est une de voir ceux qui y prennent trop de plaisir. J'aime davantage à dormir, mais la moindre chose où il est nécessaire que je m'occupe m'en distrait sans que j'en sois incommodée. Je ne suis point intrigante; j'aime assez

à savoir ce qui se passe dans le monde, plutôt pour m'en éloigner que par l'envie de m'en mêler. J'ai beaucoup de mémoire et je ne manque pas de jugement. J'ai à souhaiter que si quelques-uns en font de moi, ce ne soit pas sur les événements de ma fortune, car elle a été si malheureuse jusqu'ici, au prix de ce qu'elle auroit dû être, que leur réflexion ne me seroit peut-être pas favorable. Mais assurément, pour me faire justice, l'on peut dire que j'ai moins manqué de conduite que la fortune de jugement, puisque si elle en avoit eu elle m'auroit sans doute mieux traitée.

[Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans, naquit à Paris en 1627, et mourut en 1693.]

CXVII

PORTRAIT DE M. LE MARQUIS DE LA ROCHEPOZAY

FAIT PAR LUI-MÊME [1].

C'est une entreprise bien délicate que de parler de soi-même. Ce qu'on en dit de mal est facilement persuadé; mais les choses avantageuses attirent la raillerie et ne gagnent la créance de personne. Ces raisons m'auroient bien empêché de faire mon portrait pour l'exposer au public; mais rien ne me peut dispenser d'obéir à la personne qui m'a commandé de le faire et de le lui envoyer : aussi bien ne pourrois-je pas me cacher à la pénétration de son esprit, si elle avoit entrepris de me connoître.

Ma taille est un peu au-dessus de la médiocre, assez propre à tous les exercices, entre lesquels je me suis par-

1. « A Champigny, au mois de décembre 1657. »

ticulièrement attaché à faire des armes et à danser. J'ai le poil châtain et délié, le visage long, le nez grand et aquilin, les yeux petits, enfoncés dans la tête, le regard vif, et puis je suis assez maigre, à cause de ma complexion bilieuse.

Peu de gens me surpassent en la facilité de concevoir et d'apprendre; j'applique mon esprit autant et aussi longtemps que je veux, sans être jamais fatigué par la longueur du travail. Je possède fortement et nettement ce que j'ai une fois conçu, comme je le débite sans peine e sans confusion. J'aime et cherche la vérité seule en toutes choses : je la soutiens avec une extrême fermeté, lorsque je pense l'avoir trouvée, et je ne saurois la trahir dans les occasions même où elle se trouve contraire à mes desseins et à mes intérêts, si l'on me la demande de bonne foi. Je ne me laisse néanmoins jamais préoccuper, en sorte que je ne sois toujours prêt à changer d'avis aussitôt que l'on me fera connoître des raisons plus fortes que les miennes; sans quoi je ne me rends jamais, si ce n'est dans les matières de la foi, où l'autorité fait la preuve. J'ai eu la mémoire excellente, et je l'ai encore assez bonne, mais elle ne me sert quasi de rien, parce que je m'attache peu à la lecture des histoires, aimant mieux celle des livres qui consistent en raisonnements; d'où vient que je ne retiens les choses que par la force de l'imagination. L'inclination que j'ai eue à l'étude me fit prendre la soutane à l'âge de vingt-trois ans; mais quelques intérêts de famille me la firent quitter à vingt-cinq, après avoir acquis la qualité de bachelier de Sorbonne, Je n'ai pas laissé d'étudier avec soin les questions du temps, et je marque à dessein cette particularité de ma vie, pour excuser la liberté que je prends fort souvent de soutenir contre des ecclésiastiques celle des opinions contestées que je crois la plus véritable : ce qui me feroit condamner d'imprudence par ceux qui, ne sachant pas cette circonstance, ignoreroient aussi

l'obligation particulière en laquelle je suis de défendre avec vigueur les vérités de la religion. Il est bien nécessaire que je fasse cette petite apologie pour mon jugement, qui ne sauroit éviter une forte censure si l'on veut examiner la suite des actions de ma vie sans en pénétrer les causes, et principalement quand on ne saura pas que je n'ai jamais rien fait contre l'ordre, sans condamner en même temps l'emportement qui me rendoit coupable; tant il est vrai que mon esprit et ma volonté ont exercé souverainement et séparément leurs fonctions, dans le temps que les passions m'ont possédé, comme je dirai bientôt; ce qui est, ce me semble, une louange assez médiocre.

Il est bien aisé de peindre en peu de traits les qualités de mon âme, sous lesquelles je comprends ma volonté, mes habitudes et mes inclinations. La plus forte de toutes, c'est le désir de la liberté en toutes choses. C'est par lui que j'examine tout de nouveau (fors en matière de religion) les conclusions qui sont plus généralement suivies, et qui, par une longue suite d'années, ont acquis tant d'autorité que la plupart des hommes feroient scrupule de les remettre en question; et ce qui me fait agir ainsi est que la vérité est toujours une, et qu'il n'est pas possible que ce qui se trouvera faux à présent ait jamais été vrai, au moins en matière de science. C'est encore par cet amour de la liberté que les avantages seuls de la fortune ne m'ont jamais attaché aux intérêts des grands, ni porté à leur témoigner aucune affection, si je ne les ai crus dignes d'être aimés et capables d'aimer, parce que l'affection a seule ce privilége de rendre libres toutes sortes d'actions. Cette liberté me paroît si naturelle et si juste, que dans mon âme je ne défère en rien aux avantages seuls de la naissance, auxquels la coutume et les lois me font déférer tant de choses; et c'est par ce principe aussi que, me faisant justice à moi-même, j'ai autant de répugnance aux

services que me rendent mes valets, qu'à celui qu'on m'obligeroit de rendre à quelque maître, et que je considère l'ordre commun qu'on voit entre les hommes, comme une comédie en laquelle, par le commun consentement des plus puissants, certaines règles ont été établies, différentes, mais proportionnées à leur puissance, que la coutume et le temps ont depuis consacrées et rendues inviolables.

J'ai l'âme la plus tendre du monde, et c'est par là qu'encore que je sois fort sensible aux offenses, je suis toutefois incapable de me venger ou de ne pardonner pas à ceux qui se repentent, bien que je ne puisse me fier à ceux qui m'ont trompé. Je suis capable de compassion jusqu'à la foiblesse : égal autant qu'on le peut être, ennemi juré du faste et de toute affectation. J'aime l'honneur qui dépend de moi-même, et n'y renoncerois pour chose du monde; mais je laisse à la fortune le soin de le faire éclater au dehors. J'ai tant de sincérité et suis si peu intéressé, que jugeant des autres par moi-même, je me fierois en tout le monde, si je n'avois été souvent trompé.

Je mesure les bienfaits par l'intention, ce qui fait que je n'ai point de reconnoissance pour de certaines personnes qui m'ont donné, et me tiens étroitement obligé à d'autres qui ne m'ont jamais fait de bien. Je serois libéral, et quelque chose de plus, si la fortune me le vouloit permettre, parce que je méprise le bien. Je suis facile à faire de nouveaux amis, mais incapable de perdre les anciens; leurs secrets et leurs intérêts me sont si sacrés, que l'amour même ne sauroit me les faire violer.

Je ne suis pas médisant ni curieux, et je sais trop ce que nous sommes pour avoir de la gloire et de l'ambition. J'abhorre le sommeil, et ne m'y rends jamais que je n'y sois forcé, mais je ne laisse pas de dormir beaucoup.

Je ne connois point de passion que l'amour : il n'a ja-

mais dépendu de mon choix, sans inclination. J'en ai toujours été le maître dans les commencements et l'esclave dans le progrès. Je l'ai suivi de toute l'étendue de mes forces, toutefois sans aveuglement. Je n'ai jamais été libertin dans ma créance, et je serai dévot en pratique comme en théorie, quand il plaira à Dieu de m'en faire la grâce.

[Charles Chateigner, baron puis marquis de la Rochepozay, fils de Jean, seigneur de la Rochepozay, lieutenant général dans les deux Marches, maréchal des camps et armées du roi, et de Diane de Fonsèques-Surgères. Il avait un frère évêque de Poitiers et qui acquit quelque renom par ses ouvrages.]

CXVIII

PORTRAIT DE M. DE BRAIS

ÉCUYER DE MADEMOISELLE

ÉCRIT PAR MADEMOISELLE [1].

Il me convient moins qu'à homme du monde de faire mon portrait; mais comme il me convient mieux qu'à nul autre d'obéir et de faire les choses qui peuvent plaire et divertir les personnes à qui je dois tout, au hasard de faire un portrait mal touché et fort désavantageux pour moi, je m'en vais le commencer, me persuadant qu'à l'âge que j'ai je ne dois pas craindre de me montrer mal ajusté et sans fard; car pour l'ordinaire les portraits en mettent à ceux qui en ont autant de besoin que moi.

Je suis grand, j'étois de belle taille quand j'étois jeune; j'avois la tête belle, et même l'on disoit que je

1. « A Champigny au mois de décembre 1657. »

n'avois pas le visage laid; mais maintenant l'âge et les fatigues de la guerre ont diminué mes cheveux, qui sont quasi gris, m'ont voûté la taille et m'ont ôté ce que je pouvois avoir de passable au visage; mais j'ai encore bonne mine. J'ai la jambe belle et le pied bien fait, les dents grandes, mais saines et blanches. J'ai la main passable; j'ai l'air et l'abord fort froids, et même incivils à ceux qui ne me connoissent point. J'ai été fort gai; mais je suis mélancolique présentement, ayant contracté cette habitude par des maladies qui m'ont été causées par des blessures, et dont je me sens tous les jours. J'ai été assez galant étant jeune, et mon âge ne m'empêche pas de m'en souvenir, mais bien de dire si j'ai été heureux ou malheureux. Cela m'a servi à me donner un peu plus de politesse que ceux qui ont été toute leur vie à la guerre n'ont pas d'ordinaire, et même qui ont servi comme moi en un pays où on ne l'est pas fort; en récompense, si je n'y ai pas appris la civilité, j'y ai appris la sincérité, car les Flamands sont les gens du monde de la meilleure foi. J'ai été toute ma vie à la guerre, et j'ai fait ce métier avec plaisir; aussi y ai-je servi avec succès, ayant été assez heureux pour attirer l'estime des personnes avec qui j'ai servi, et pour en avoir reçu des marques par les emplois que j'ai toujours eus; et je n'aurois jamais discontinué si la paix ne se fût faite en Hollande, où je servois. Je parle peu, et si je parle mal l'on s'en doit plutôt prendre à ceux que j'ai hantés, à qui la phrase et l'expression de notre langue ne sont pas connues, qu'au manque d'esprit. Je n'ai point étudié et je n'ai nulle science, et je ne me pique de rien que d'être un fort bon officier d'infanterie, fort sensible aux obligations que je puis avoir et fort fidèle à mes amis; j'ai été assez heureux pour en avoir partout où j'ai été, et sans me faire de fête ni m'empresser, ce qui est fort éloigné de mon naturel, qui s'éloigne même trop du monde. J'ai été assez heureux pour avoir été recherché et estimé lorsqu'on

m'a connu. J'ai été assez débauché étant jeune, soit que j'y eûsse de l'inclination ou que je fusse dans un pays où c'en est assez l'usage; mais grâce à Dieu je m'en suis fort corrigé et je suis le plus réglé de tous les hommes, et même cela va jusqu'à obliger ceux qui me connoissent à me faire la guerre que je suis dévot, ce que je ne suis pas et que je voudrois bien être.

Si je n'ai pas dit assez de bien de moi pour me faire aimer et m'attirer des louanges, et si je n'ai pas assez caché mes défauts pour éviter le blâme et la haine des lecteurs, c'est que je me suis assez déclaré ne savoir ni lire ni écrire, pour que personne n'en doute.

[Mademoiselle le choisit pour écuyer en septembre 1657, à la place de M. de La Tour, et malgré la résistance du comte de Béthune; elle raconte longuement cette négociation, à laquelle madame de Longueville s'intéressa. Dans la suite, M. de Brays alla remplir une mission à Turin.]

CXIX

PORTRAIT DE M. LE CHEVALIER DE BÉTHUNE

FAIT PAR MADEMOISELLE [1].

Après avoir tant différé à faire mon portrait, j'aurois pu m'en passer, puisque je me sens par cette raison plus obligé à le mieux faire que les autres, ayant pu remarquer les défauts des leurs et me corriger sur leurs fautes. Ces raisons sont bonnes; mais après avoir vu mon portrait on trouvera que j'en ai plus pour m'excuser de mon peu d'application que je n'en aurois de me trop appliquer : enfin chacun se connoît, chacun fait ses affaires, et souvent celle des autres; si je suis de ce nombre, ce sera une

1. « A Saint-Fargeau, au mois de décembre 1657. »

de mes bonnes raisons pour excuser les défauts de mon portrait.

J'ai l'âme d'un grand seigneur et la fortune d'un cadet; vous pouvez juger par là combien j'aime les plaisirs, la magnificence et le grand équipage; combien je suis libéral, enfin combien j'aime toutes les choses que doivent aimer les grands seigneurs, dont l'âme souvent n'est pas, comme à moi, proportionnée à la fortune. Pour venir à la mienne, je suis cadet de bonne maison : ainsi peu pernicieux, mais j'ai bonne mine; j'ai l'air noble, je suis assez agréable, j'ai de l'esprit et du joli, je sais les histoires, je sais les poëtes et le suis quelquefois. Enfin, à me voir et à m'entendre, je suis persuadé que je plairai plus qu'un homme de cent mille livres de rente, que ceux qui ne me connoîtront guère croiront que je les ai, et que ceux qui me connoîtront beaucoup me les souhaiteront.

Je n'ai nul vice, je suis naturellement sobre et ennemi de toute débauche, je ne mange que des confitures, ce qui fait qu'un de mes plaisirs est de faire collation avec les demoiselles; je les aime passionnément, et si c'étoit un foible, ce seroit le mien; mais je suis persuadé que ce n'en est pas un : quand je les aime, c'est avec un attachement incroyable, et même cela va à un tel aveuglement, que je crois aveugler les autres, car souvent je crois qu'ils ne voient pas ce qui est visible. J'ai été assez léger jusqu'à cette heure, ou pour mieux dire changeant, car mes passions ont souvent changé d'objet; mais je crois que c'est moins ma faute que celle des personnes qui me les causoient, car, à parler avec toute la sincérité possible, j'avoue que j'ai été un peu Hylas, mais présentement je me crois un Cyrus, hors que je ne m'estime pas un si grand capitaine : toutefois je ferois bien comme lui, car je m'amuserois volontiers à la belle pendant que mes troupes se lasseroient sous les armes au retour d'un combat, mais je ne me laisserois pas enlever en écoutant des relations des

prisonniers que je prendrois, car hors l'objet aimé le reste m'ennuie. Je suis brave, et j'aimerois la guerre avec passion, sans les fatigues; car j'aime mes aises : toutefois je surmonte en cela mon inclination par l'affection que j'ai pour mon devoir. Je suis le meilleur ami du monde, et pour servir ceux de qui je le suis, j'irois d'un bout du monde à l'autre en poste, ce qui est une fatigue que je n'aime pas. Je suis sincère et cordial autant qu'homme du monde, et j'ose dire que j'ai beaucoup de probité et que je passe fort pour cela, et assurément ceux qui me connoîtront seront persuadés de cette vérité, et plus que nul autre les personnes qui m'ont ordonné de faire mon portrait.

[Henri de Béthune, deuxième fils du comte de Selles, l'un des principaux partisans de Mademoiselle, et d'Anne de Beauvillier, né en 1632, mort en novembre 1690. Mademoiselle le fit pourvoir d'une compagnie; elle nous parle de son excessive sobriété et raconte à ce sujet qu'un jour madame de Thianges, pour l'humilier, lui cassa un verre de vin « sur le nez, » et il s'ensuivit une scène des plus vives que le chevalier termina par des excuses. Peu après il enleva Marie-Anne Dauvet, fille de Nicolas, comte des Marets, grand fauconnier de France, après l'avoir épousée secrètement.

« Ces pauvres misérables, écrit Mademoiselle, furent longtemps cachés dans des greniers à Paris, fort gueux, mais fort satisfaits, filant le parfait amour comme dans les romans, et de l'humeur dont je connais le chevalier, je ne doute pas qu'il n'écrive le sien avec plaisir (1651); ils sont à Fontainebleau où ils vont tous les jours se promener à cheval dans la forêt avec des capelines, des plumes, et n'ont pas une douleur égale à rencontrer des gens de connaissance auxquels ils sont obligés de parler, parce que cela les détourne de leurs agréables entretiens.]

CXX

PORTRAIT DE LA FILLE DE Mme LA PRINCESSE DE TARENTE

AGÉE DE CINQ ANS ET DEMI.

FAIT PAR ELLE-MÊME [1].

J'ai les yeux noirs, un peu trop petits; le tour du visage rond, le front trop grand, le nez un peu camus, les sourcils bien faits, la bouche fort jolie, le menton fourchu, un peu carré, le teint bien blanc quand je me suis décrassée, la tête un peu grosse. J'ai plus d'esprit que de jugement; j'aime mieux donner que de recevoir; j'ai l'humeur bien douce, mais je suis pourtant quelquefois un peu dépite. Je suis grande aumônière; j'aime fort à lire, et principalement la parole de Dieu; j'aime fort mes parents; je ne suis point gourmande; je n'aime point qu'on se moque de moi; j'ai l'humeur fort gaie; je ne suis plus opiniâtre; pour dire le vrai, je suis un peu poltronne. J'aime bien à jouer, à me divertir, à courir; j'aime fort à voir faire quelque chose, et je hais fort de ne rien faire. Je suis tout à fait secrète; j'aime fort ceux qui me servent; je n'aime point ceux qui mentent, et je me hais quand j'ai menti. J'aime les raretés. La compagnie que j'aime le mieux, c'est d'être avec mes parents. Je ne suis point glorieuse; je ne serai jamais coquette; je n'aime point à battre ni à être battue; je ne suis point colère, mais je suis un peu prompte. Je suis fort craignant Dieu; j'aime fort à faire sa volonté, et j'espère qu'il me bénira.

[Le prince et la princesse de Tarente se marièrent le 1er mai 1648 : ils eurent cette enfant, qui mourut jeune probablement, car la première fille

1. « A Paris, au mois de juin 1658. »

mentionnée dans les généalogies est Charlotte-Amélie, depuis comtesse d'Oldenbourg, qui naquit le 28 juillet 1662. Le fils aîné est né en l'année 1655.]

CXXI

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE VANDY

ÉCRIT PAR MADEMOISELLE [1].

Vous voulez donc que je fasse votre portrait, par une fausse humilité qui ne vous permet pas de dire du bien de vous; mais on verra bien que vous êtes telle que je vais le dire; et comme en vous disant tout, je vous dirai peut-être des choses mal agréables, quelqu'un jugera que c'est plutôt par une secrète vanité que vous ne l'avez pas voulu entreprendre. Quoi qu'il en soit, puisque vous avez voulu que ce fût moi, vous aurez contentement, et vous vous allez voir fort bien dépeinte.

Pour faire votre portrait tout de votre haut, c'est ce qui tiendra le moins de temps et de place, car Dieu vous a faite des plus petites, toutefois fort bien proportionnée, et cela s'appelle une jolie taille! Quoique vous souhaitiez d'être grasse, je vous dirai en amie que la maigreur vous sied bien. Vos cheveux sont blonds, et par conséquent vos yeux bleus et beaux; la bouche grande, mais point désagréable; enfin, à tout prendre, vous êtes bien faite et vous avez aussi bonne mine que peut avoir une petite personne. Pour de l'esprit, vous en avez naturellement, et cela ne me surprend pas : vous êtes d'une race dont tout ce que je connois en a infiniment, et j'ai ouï dire la même chose de tout ce que je n'ai pas connu. Comme vous l'avez fort vif, et que ces sortes d'esprit demeurent rarement sans agir, j'ai su que les premières années de votre vie,

1. « A Paris, au mois de juin 1658. »

que vous avez passées aux champs, ont été employées à la lecture de tout ce qu'il y a jamais eu de romans en notre langue, en italien et en espagnol, car il est bon que l'on sache que vous possédez ces deux langues. Cette lecture, pour l'ordinaire, porte volontiers à aimer la galanterie; les jeunes personnes y sont assez souvent conduites par ce chemin là, et la province n'y nuit pas; mais cette galanterie n'est pas d'un bon tour, non plus que les lumières que ces livres donnent, si tout cela n'est corrigé par quelques années de Paris ou de la cour, ou de tous les deux ensemble, et quelquefois ne devient-on pas plus habile par là; mais quand tout cela prend ce bon tour que j'ai dit être nécessaire, cette lecture n'est pas absolument inutile. Vous avez été à la cour en arrivant à Paris, et vous y êtes descendue chez la personne du monde la plus propre à faire les gens, pour les faire fort aimables. Mais d'entreprendre le portrait de madame la comtesse de Maure avec le vôtre, ce seroit une grande hardiesse, et cela est au-dessus de mes forces. Revenons à vous et à vos romans. Ils ne vous ont pas nui, puisque je ne vous ai vue vous servir de cette science que pour entretenir les dames de campagne qui venoient voir Mademoiselle à Saint-Fargeau : ne sachant souvent que leur dire, vous leur teniez de tels propos, croyant qu'ils leur devoient être agréables. Ainsi cela sert à l'affabilité et à la civilité que vous avez naturellement pour ceux que vous croyez qui en auroient pour vous; autrement vous êtes fière au dernier point, et quelquefois glorieuse, et j'ai découvert que cette fierté et cette gloire vous sont naturelles, et que ce sont des maladies de race; car, comme votre maison est venue d'Allemagne, quand vous vous souvenez que vous y êtes princesse, vous oubliez que les chimères des autres vous donnent sujet de raillerie, et vous seriez toute prête à en donner aux autres. Votre vertu irrépréhensible, et cette haute prudence que vous professez intérieu-

rement et extérieurement (cette explication est bonne en ce temps sans en dire davantage, car en vous disant des vérités favorables, il ne faut pas blâmer les autres[1]), cette haute vertu donc est assurément comme il faut, et s'il y manque quelque chose, c'est que l'humilité n'est pas la dominante. Avec tout cela, si vous aviez trouvé un galant qui eût seul toutes les qualités que beaucoup de gens ont séparément, je ne sais pas ce qui en fût arrivé; mais comme c'est une chose impossible à trouver que des gens qui fussent propres à satisfaire un goût de chez la comtesse de Maure, c'est pourquoi vous êtes prude, car l'on ne fait point de bassesse chez elle de quelque nature que ce soit. Vous n'avez nulle dévotion, et cela vient de ce qu'ayant le cœur bon, vous êtes peu souffrante et que vous avez de la peine à pardonner : vous avez autant de délicatesse sur la haine que sur l'amitié, et la conduite uniforme de votre vie vous empêchant d'avoir des remords, vous croyez que vivant moralement bien, c'est assez; et vous n'êtes pas seule que cette pensée éloigne de la dévotion; cela est plus philosophe que chrétien. Vous êtes fort paresseuse : vous n'aimez ni à vous promener ni à travailler, mais beaucoup à dormir et à être assise en bonne compagnie, car la mauvaise vous lasse encore plus que la promenade. Je connois même de telles gens qui vous feroient monter à cheval, ce que vous haïssez fort, pour éviter l'honneur de leur entretien. Vous seriez volontiers toujours dans une chaise, si ce n'est qu'étant toujours avec des personnes qui en donnent à fort peu de monde, en cela seul vous préférez l'honneur à la commodité, j'entends l'honneur de la compagnie[2]; car pour l'honneur personnel, il va devant tout, et quand on vous reproche toutes ces choses, vous

1. Allusion aux démêlés de Mademoiselle avec mesdames de Fiesque et de Frontenac.

2. Les duchesses seules avaient le tabouret chez la reine, et Mademoiselle suivait le plus possible ce cérémonial.

vous excusez sur la foiblesse de votre tempérament, quoique vous ayez plus de force de corps qu'à vous n'appartient; mais l'esprit étant le principal ressort qui agit en vous, ceux qui vous connoîtront ne vous accuseront jamais d'avoir rien de foible. Vous êtes généreuse et vigoureuse pour vos amis : dès qu'il s'agit de leur faire plaisir ou de les servir, vous courez à ce qui s'appelle par monts et par vaux. Vous êtes sensible aux offices qu'on vous rend, et pour des choses de rien, vous en avez beaucoup de reconnoissance. Je vous assure que rien n'est plus difficile que de faire le portrait des autres; car de se guinder à la moyenne région, ou de grimper, comme vous dites, sur des flammes pyramidales, quoique je sois assez alerte et que j'aie assez de disposition, cela me seroit fort difficile; et je crains toujours les choses dont on ne voit point le retour, et où l'on ne regarde que le commencement, car j'ai ouï dire que les retours valent bien matines. Mais comme je n'ai rien dit dans votre portrait qui puisse être interprété ni contre vous ni contre moi, je me mets l'esprit en repos. Je vous donne le bonsoir, et je vous supplie de me continuer l'honneur de vos bonnes grâces, je dois avec justice y avoir quelque part, par celle que je sais que vous avez dans les miennes.

[Catherine d'Aspremont, fille de Jean, seigneur de Vandy, d'une des plus vieilles familles de Lorraine, qui prétendait remonter à Aétius, vainqueur d'Attila, et de Louise de Joyeuse-Grand-Pré, dame d'honneur de Mademoiselle et son amie particulière; elle figure à chaque page dans ses Mémoires, et eut d'assez fréquents démêlés avec mesdames de Fiesque et de Frontenac, dont les libres allures cadraient mal avec sa pruderie. Mademoiselle de Vandy était parente de la comtesse de Maure, qui la traitait comme sa fille. Dans son étude sur *madame de Sablé* (p. 444), M. Cousin nous donne, d'après les manuscrits de Conrart, t. XII, in-f°, ce « portrait de mademoiselle de Vandy fait par Mademoiselle et *corrigé par madame la comtesse de Maure.* » Nous rappelons aussi que dans *la Société française au XVIIe siècle*, t. Ier, p. 233, M. Cousin nous montre mademoiselle de Vandy dans Télagène, du *Grand Cyrus*. On sait qu'elle est la *Princesse de Paphlagonie* du fameux roman.

On lit dans les *Portraits de cour* [1] ces contre-vérités :

Le sage est justement prude comme Vandy ;
Pour leur parler d'amour il faudroit estre hardy.

Et dans un recueil de chansons historiques à la bibliothèque de l'Arsenal (*Mss.*, n° 217) :

Brusque Vandy, vous êtes un peu fière,
De vous fâcher pour un madrigalet,
Qui n'a rien dit de votre corselet,
De votre esprit, vos beautés, vos lumières,
Et qui n'a pas passé votre jarretière.

Elle avait un frère dont parle Tallemant, et dont la conduite contrastait singulièrement avec celle de sa sœur; il épousa une nièce du maréchal de Marillac, et fut tué en 1638, au siége de Brissac.]

CXXII

PORTRAIT DE LA DUCHESSE D'ÉPERNON

ÉCRIT PAR MADEMOISELLE [2].

Je ferai plutôt un abrégé de ma vie que mon portrait, étant assez difficile de faire l'un sans l'autre; c'est pourquoi l'on m'excusera si je m'étends un peu au long; et comme on soulage ses maux quand on en fait part à ses amis, on ne doit pas s'étonner que je me donne cette consolation, puisque faisant ma peinture, je l'adresse à des personnes qui m'ont toujours témoigné beaucoup d'amitié.

Je suis née comme la faveur de M. le cardinal de Richelieu, qui étoit mon oncle; sa fortune et moi croissions en même temps; mais comme la fortune va plus vite que les années pour ceux à qui elle veut être favorable, je n'avois pas douze qu'elle étoit à ce haut degré qui a toujours duré jusqu'à sa mort. Il me fit venir à Paris, où

1. Bibl. impér. *Mss. fonds Cléramb. Mélanges*, n° 161, p. 405.
2. « A Paris, au mois de juin 1658. »

j'étois regardée de tout le monde, comme le sont d'ordinaire les nièces d'un favori. J'étois l'objet du désir de toutes les mères, et celui de l'amour des plus ambitieux; et assurément je puis dire que j'ai mérité l'un et l'autre par ma personne. J'étois aussi bien faite en ma taille que l'on le peut être pour cet âge. Mes cheveux sont noirs et plantés d'une manière qui me donne un certain agrément à la tête, que l'on me dit toujours que personne n'a que moi. J'ai les yeux noirs, le nez fort bien fait, la bouche ni grande ni petite; le teint blanc pour une brune, le tour du visage assez bien fait, et tout cela accompagné de la plus grande douceur du monde, que j'ai dans l'humeur aussi bien que sur le visage. Je n'aime pas beaucoup de personnes, mais j'aime mes amis avec la dernière constance et fermeté. Je suis affable, bonne, complaisante et libérale au dernier point. J'ai du cœur infiniment. Si je suis souffrante, c'est bien malgré moi, et la prudence m'est souvent une vertu rude à pratiquer. J'ai de la voix, elle n'est pas forte, et vous jugerez bien, quand je ne l'aurois pas dit, qu'elle est fort douce, puisqu'il n'y a rien en moi qui ne soit ainsi; je l'ai assez agréable, et j'aime passionnément la musique : les violons sont celle que j'aime le moins, parce que c'est celle qui fait le plus de bruit. Je n'aime point à danser, et je ne vais aux bals et aux assemblées que quand je ne puis m'en dispenser. Depuis quelques années j'en ai peu vu, car ma santé, qui est délicate, ne me permet pas de veiller, et l'état de ma fortune m'est une assez honnête excuse et ne m'est qu'un trop fâcheux prétexte de m'en priver. Je n'aime pas trop le monde, hors mes amis particuliers, et ma malheureuse destinée m'a fort accoutumée à la solitude et n'a pas peu contribué à me la rendre agréable. J'aime la promenade, mais modérée, car je n'aime pas à m'échauffer, et je me lasse aisément. Par la manière dont je me suis dépeinte, on jugera peut-être que je suis assez propre à la dévotion,

car je n'aime qu'à faire du bien; je suis charitable, retirée et malheureuse : tout cela peut aisément faire une dévote; j'aime les chapelets, mais je ne sais si c'est parce que j'aime les bijoux, ou si c'est que j'aime les reliques; car je suis une grande bijoutière, et je suis trop heureuse d'avoir de quoi m'occuper; j'aime les jolies Heures et les images, voilà bien des dépendances de la dévotion; mais après tout, si Dieu ne touche le cœur, il n'y a rien de fait. Je lui demande tous les jours sa grâce, je l'attends avec impatience, et il me la faut pour être tout à fait dévote. J'aime à lire; mais je pense que voilà suffisamment de quoi vous faire connoître que je ne mérite pas tout ce que je vais vous dire. Lors donc que j'étois à la cour, dans l'état que je vous ai dépeint, M. le cardinal, mon oncle, me maria tout aussi bien qu'il se pouvoit. J'épousai l'héritier de la faveur de M. d'Épernon, qui avoit été favori de Henri III, le plus libéral prince du monde (ce seroit peu de dire des nôtres, car l'on a toujours accusé nos rois de ne l'être pas beaucoup). Il étoit encore héritier de la maison de Foix, du côté de sa mère; enfin il étoit en tout le plus avantageux parti que je pouvois espérer. Ses maisons étoient toutes belles et bien bâties, ses meubles magnifiques, et beaucoup de pierreries : toutes ces choses plaisent assez à une demoiselle de douze ans. Parmi tout cela je trouvai un homme qui avoit toutes les qualités qui sont nécessaires aux autres, mais non pas celles qu'il faut avoir pour sa femme, puisqu'il n'avoit point d'amitié pour moi. Ma grande jeunesse m'empêcha d'abord de m'en apercevoir, et même de m'en soucier pendant quelques années; ensuite de quoi M. d'Épernon se brouilla avec M. le cardinal de Richelieu, ceux qui ont été favoris se soumettant rarement à ceux qui le sont; de sorte qu'il me fallut suivre la fortune de la maison où j'étois entrée, et me voir hors d'état de profiter de celle de mon oncle. Je passai plusieurs années en province, auprès d'un vieux beau-

père chagrin et mélancolique, avec lequel je m'ennuyois fort. Après sa mort je m'en allai trouver monsieur son fils en Angleterre [1], où je ne fus pas mieux traitée de lui qu'à l'ordinaire. Si j'avois voulu, à la mort de M. d'Épernon, me prévaloir de l'occasion, j'étois maîtresse de toutes choses; mais je suis si peu intéressée que je ne m'en avisai pas, et j'avois si bonne opinion de M. d'Épernon, que je ne prévoyois pas en ce temps-là qu'il en dût user avec moi comme il a fait. J'oubliois à dire que s'il eût voulu se bien conduire avec M. le cardinal, les fantaisies de monsieur son père n'eussent pas prévalu sur la considération que mon oncle avoit pour moi; mais aussi mon crédit n'étoit pas assez grand pour réparer le tort qu'ils se faisoient par leur mauvaise conduite, et celle de monsieur mon mari ne lui étoit pas avantageuse. Je pourrois dire beaucoup de choses sur ce sujet, mais il n'est pas à propos de se louer soi-même; il est bon seulement de laisser entendre que je n'ai pas manqué de pouvoir à servir M. d'Épernon s'il y avoit contribué. La suite de sa conduite pour moi est une chose si connue de tout le monde, qu'à moins de vouloir faire un manifeste en ma justification, il est bon de n'en dire pas davantage. J'ai voulu faire mon portrait, et ayant dit ce qui m'a semblé à propos, je dirai encore une fois seulement que j'ai moins de bonheur que de mérite, et que la suite de ma vie n'a pas ressemblé à son commencement.

[Marie du Cambout de Coislin, seconde femme du duc d'Épernon, veuf de Gabrielle de Bourbon, fille légitimée de Henri IV et de la marquise de Verneuil. Elle était fille de Charles, marquis de Coislin, chevalier des ordres, conseiller d'État, lieutenant général en Bretagne, et de Philippe de Beurges, sa première femme. Elle épousa le duc d'Épernon le 28 novembre 1634, et mourut au Val-de-Grâce le 12 février 1691. M. Cousin a publié une lettre d'elle dans sa seconde édition de *Madame de Sablé*.]

1. Ambassadeur en Angleterre, lors du mariage de Charles Ier avec la sœur de Louis XIV.

CXXIII

PORTRAIT D'AMARANTE

Écrit par MADEMOISELLE.

Après avoir fait quelques portraits différents en leur manière, mais semblables en ce qu'ils ont beaucoup plus de radouci que d'ombres, j'ai cru que la variété en seroit plus agréable si j'en faisois un d'une peinture un peu plus forte, et où il me fallût moins flatter la personne que je voudrois dépeindre. Il m'a semblé pour cela que je ne pouvois prendre un meilleur sujet que celui que j'ai choisi, et que je ne pouvois trouver une personne qui s'en souciât moins, puisque sa conduite montre sans cesse tout ce que j'en vais dire. Elle ne m'a priée ni de parler d'elle ni de m'en taire, car elle n'est pas ici; mais je suis assurée que si elle y étoit, elle trouveroit très-bon ce que je vais faire, et que tout ce que je pourrai dire d'elle lui plaira, pourvu que je la peigne dans son naturel, puisqu'elle est persuadée qu'il est si beau qu'elle ne connoît point pour des défauts ce que les autres pourroient appeler ainsi.

Elle a beaucoup d'esprit, elle l'a plaisant et agréable au dernier point, fournissant toujours à la conversation, et ne tarissant point de raillerie sur quelque sujet que ce puisse être, s'en faisant même lorsqu'il ne s'en présente point devant elle. La plupart du temps ce n'est que sur des bagatelles, et cela n'est soutenu d'aucune solidité, ce qui doit faire admirer la beauté de son naturel. Elle n'a nulle science qu'à bâtons rompus, cependant elle parle de toutes choses, et les cite aussi effrontément que si elle en avoit une grande connoissance, Elle ne juge pas bien des vers et des jolies choses, et elle n'a nulle délicatesse dans l'esprit. Elle écrit mal, même en raillerie; elle n'y réussit

pas si bien qu'en conversation. Je ne sais comment elle a a appris toutes les opinions des philosophes sur l'immortalité de l'âme, elle en parle fort bien; mais cette superficie de science ne lui sert qu'à établir dans son esprit des maximes peu chrétiennes, et elle ne peut s'empêcher d'en donner quelquefois des marques en conversation. Sur la prudence, sur la règle de sa vie et de son ménage, qui en sont des dépendances, elle en fait des leçons admirables qu'elle ne met nullement en pratique. Ses yeux sont fort beaux, sa bouche et ses dents belles, son teint de même, et les couleurs en sont quelquefois très-vives, mais son déréglement à manger et à dormir le ternit souvent. Elle a la gorge et les mains belles. Elle est haute, mais ses épaules le sont aussi, de sorte que sa taille n'est pas fort agréable, et son embonpoint fait qu'elle ne l'a pas tout à fait aisée. Elle a mauvaise grâce, danse mal et a un certain air gauche à tout ce qu'elle fait; et à tout prendre, c'est une des belles personnes de ce temps. Pour ses cheveux, ils sont châtain clair, mais ils sont si mêlés pour l'ordinaire qu'à peine en discerne-t-on la couleur. Elle n'aime rien que sa personne, et néanmoins elle est toujours négligée et malpropre au dernier point. Elle présume fort de sa beauté, et elle a quelque raison, mais où elle n'en a point, c'est qu'elle croit être plus belle que tout ce qu'il y a au monde, ne songe qu'à paroître telle, et avec cela est toujours, comme j'ai dit, dans la dernière malpropreté. Quand elle a des habits magnifiques, ils sont désassortis; elle a du linge sale, et le brocart va souvent avec un mouchoir uni, et un point de Venise avec un habit de droguet. Il lui prend des saillies de dévotion; lorsqu'elle les a, elle voudroit qu'il y eût des Chartreuses en France, ne trouvant rien dans les autres couvents d'assez austère, pour être proportionné à son zèle. Elle fait des sermons avec une éloquence admirable, porte à l'extrémité la pénitence que l'on doit faire, et est quasi prête dans ces moments

d'en faire une publique si elle trouvoit sous ses mains un sac et un cilice. Je crois même qu'elle commande qu'on lui en fasse; mais dans le temps qu'on y travaille, la dévotion disparaît, et elle se revêt du vieil homme. On aime rarement sa beauté au point que j'ai dit qu'elle aime la sienne, sans être bien aise que les autres en disent quelque chose; mais elle a l'humeur plutôt coquette que galante, car dans la galanterie il doit y avoir beaucoup plus de politesse qu'elle n'en fait paroître, et la signification de ce mot est bien générale, puisque des personnes du monde les plus éloignées de l'amour et de la coquetterie l'on peut dire quelquefois qu'elles ont l'esprit galant. Je l'ai vu même appliquer à une grande princesse qui avoit bien de la vertu et qui a mené une vie qui va jusqu'à l'opinion de la sainteté; c'est de l'infante Isabelle, de la maison d'Autriche, qui a si longtemps et si dignement régné dans la Flandre : on ne parle jamais d'elle qu'on ne la loue d'avoir eu dans l'esprit cette agréable qualité. Ce n'est pas de ce tour-là qu'est galant l'esprit de la dame que je dépeins; elle aime les fleurettes et les adorations, l'encens lui plaît, et je pense qu'elle est comme ceux à qui l'on en donne dans les villages, qui, pourvu qu'ils en aient, ne se soucient pas si c'est du curé ou du bedeau. Enfin cela part plutôt, à dire le vrai, d'une légèreté qui l'emporte après les choses frivoles, que d'une âme qui auroit de l'inclination au mal, car assurément dans le fond elle est sage; mais cela joint avec cette prudence dont j'ai parlé fait bien discourir le monde. Il y a des moments dans lesquels, si on lui fait des réprimandes, elle les reçoit bien, elle pleure; lui passe-t-il une mouche devant le nez, elle rit. Elle aime le monde et le monde ne l'aime pas; car, bien qu'elle ait de l'esprit, de la beauté et de la jeunesse, le trop grand désir qu'elle a de plaire déplaît et éloigne les galants; son humeur railleuse la fait haïr des femmes : elle est glorieuse sans savoir pourquoi, et sur cela elle a

des hauts et bas que l'on ne sauroit expliquer. Elle n'a point de discernement pour les gens; tout lui est bon, et elle ne s'ennuie de rien ni avec personne. Elle est extraordinairement paresseuse; elle n'aime aucun exercice; enfin c'est un naturel des plus extraordinaires du monde : nuls égards, nuls soins dans sa famille, ne se soucie d'y être ni bien ni mal; de même pour ses amis, et après tout cela on l'aime quand on la voit. Elle voudroit bien parfois être intrigante, mais elle n'a pas assez de conduite ni de secret. Elle aime la musique, elle s'y connoît, sait assez bien vivre à la cour, comme y ayant toujours été nourrie. Je pense qu'en voilà dit assez de bien et de mal pour s'en taire

[Ne dirait-on pas qu'il s'agit de madame de Fiesque ?]

CXXIV

PORTRAIT DE M. GUILLOIRE

SECRÉTAIRE DES COMMANDEMENTS DE MADEMOISELLE

ÉCRIT PAR ELLE-MÊME [1].

Hélas ! que les gens qui tirent au billet sont heureux ! car le pis qui leur puisse arriver est une chose à quoi ils s'attendent, et s'y attendant ils s'y préparent. Pour moi, je ne suis pas ainsi; quelque menace que l'on m'ait faite qu'on feroit mon portrait si je ne le voulois faire moi-même, je n'ai jamais cru que qui que ce soit se voulût donner cette peine : ainsi, n'ayant rien prévu, je ne me suis préparé à rien, et c'est pourquoi je n'ai autre chose à dire sinon qu'il faut obéir. Dieu soit avec nous !

Je suis aussi petit pour homme que mademoiselle de

1. « A Paris, le 8 juillet 1658. »

Vandy pour femme ; tout ce que je crains dans cette comparaison, c'est de me trop louer après ce qui a été dit d'elle dans son portrait. J'ai les cheveux noirs, assez clairs; le visage en dehors, le nez grand et la bouche de même; je montre fort mes dents, que je n'ai pas laides, et Mademoiselle dit toujours que j'affecte cela comme une dame qu'elle connoît ; mais je n'ai garde de me comparer à cette personne, comme à mademoiselle de Vandy, parce qu'elle n'est pas si agréable à Mademoiselle. J'ai les yeux noirs et brillants comme la mine; elle est fort affable, et tout le monde s'en loue. Je suis cordial et sincère au dernier point. Jamais homme ne fut si bon ami, je n'ai rien à moi, et cela est si véritable que j'ai souvent trouvé de mes amis qui ont usé de mon bien comme du leur, tant ils se sont peu mis en peine de me rendre ce que je leur ai prêté. Je ne juge jamais mal de personne, et ce qui fait que j'ai si bonne opinion des autres, est la bonne intention que j'ai en toutes choses, qui fait que je juge d'autrui par moi-même; je commence néanmoins à croire que je reviendrai de cette opinion, non par ma seule expérience, car elle n'auroit pas été capable de me détromper, mais par celle des autres personnes que je fréquente, à qui je défère en tout, tant parce qu'ils appuient leur avis sur leur expérience, que par le respect que j'ai pour les conseils qu'il leur plaît de me donner ; et ce respect est non-seulement en moi par le devoir, mais par toute la reconnoissance et par toute l'inclination imaginable fondée sur le propre mérite. Je suis l'homme du monde le plus désintéressé, et ma conduite passée le peut prouver, comme tous ceux qui m'ont connu dans tous les emplois que j'ai eus le peuvent dire, et je crois que ceux à qui j'aurai affaire à l'avenir pourront témoigner la même chose. Je suis attaché au dernier point où je le suis. Je suis fidèle à toute épreuve. Je suis assez capable en ma profession, et je suis tout propre à le devenir tous les jours davantage, car

j'écoute volontiers les avis que l'on me donne; on m'oblige de me reprendre et de m'apprendre les choses que je ne sais pas. Je suis actif, assidu à mon devoir. Je n'aime aucun plaisir, et je n'ai que celui de faire des visites; quand je m'en prive, ce m'est une peine, et l'on me fait la guerre que ce m'est une si grande habitude, que je ne m'en soucie que par cette raison même qu'il m'est indifférent de trouver ou de ne trouver pas ceux que je vais chercher. On me tourmente encore sur ce que je suis dévot, et l'on a coutume de dire que je crains plus le diable que je n'aime Dieu. On tire cette conséquence de ce que j'aime les moines et leurs livres : la vérité est que j'ai le fond de l'âme pour moi-même comme j'ai dit que je l'avois pour mes amis; ainsi je ne fais pas contre moi pis que je ne ferois contre les autres. Je suis charitable et je suis à une princesse qui l'est assez pour me faire venir ce sentiment quand je ne l'aurois pas ; et bien que j'exécute tous ses commandements avec joie, j'avoue que lorsqu'il s'agit des charités, je m'acquitte de ses ordres avec une diligence que je n'ai pas pour toute autre chose. J'allois autrefois aux hôpitaux et aux prisons; les sermons, les vêpres et le salut m'étoient plus fréquents qu'ils ne me le sont présentement; mais j'ai toujours ouï dire que lorsqu'on fait son devoir, c'est quitter Dieu pour Dieu, et ainsi je n'ai nul scrupule de ce changement. Je ne suis point vindicatif, je ne hais personne ; pour peu qu'on me témoigne d'amitié ou de bonne volonté, j'y suis sensible au dernier point. Je suis colère et la colère me rend prompt, mais ces promptitudes durent peu, comme ce qui les fait naître; ma taille le marque, car les petites gens sont d'ordinaire dépiteux, et la couleur de mon visage y répond, puisqu'elle est assez vive pour l'ordinaire. Les amis que je me suis faits en Allemagne disent que j'étois galant en ce pays-là, mais ceux qui ne m'ont connu que depuis mon retour le croiront malaisément, et, pour ne les pas démentir, je n'en dirai

rien. J'aime les enfants et les chiens au dernier point, et je me joue avec les derniers comme pourroit faire la première espèce des petites bêtes que je viens de nommer. Je n'aime point le jeu, hors celui du trictrac, où je joue peu, ayant d'autres occupations plus solides et plus nécessaires. Me voilà à bout de tout ce que je sens en moi et de tout ce que j'estimois capable de servir à ma peinture; le cœur me bat de l'événement de ce portrait, car je l'ai fait à mon fort grand regret, et je n'ai pas eu peu de peine à m'y résoudre.

[« L'accablement où me mettoient mes affaires m'obligeoit, dit Mademoiselle, au commencement de l'hiver de 1656, à me résoudre à prendre un secrétaire. Je jetai les yeux sur un garçon nommé Guilloire, qui avoit été longtemps employé pour les affaires du roi en Allemagne en qualité de commissaire général; il s'en étoit acquitté avec beaucoup d'honneur et de fidélité. » Mais Mademoiselle parla trop vite de ses projets, et Monsieur s'opposa à ce choix, puis céda au mois de novembre 1657 Guilloire prit son service dans les derniers jours de décembre. « D'abord, dit Mademoiselle, je fus accoutumée à lui comme si je l'eusse vu toute ma vie. » Il faut voir dans ses Mémoires et dans les anecdotes de Segrais le récit de sa brouille avec Guilloire, en 1671, et de son renvoi assez rude à cause de son attitude envers le duc de Lauzun à cette époque décisive.]

CXXV

PORTRAIT DE MADAME DE MONTGLAT

ÉCRIT PAR MADEMOISELLE [1].

Je croirois manquer à l'amitié que j'ai toujours eue pour vous et pour toute votre maison, et à la reconnoissance que je dois à l'affection que toute votre famille et vous m'avez toujours témoignée, si je ne vous en laissois cette marque, de donner votre portrait au public. Tous ceux

1. « A Paris, au mois de juillet 1658. »

qui vous connoissent ont toujours trouvé en vous beaucoup de bonnes qualités : mais peut-être n'y connoissent-ils pas comme moi tout le bien qu'on en doit dire. Pour le mieux faire paroitre et pour le mieux persuader, je dirai même jusqu'aux choses qui ne sont pas les meilleures en vous, de crainte que si je ne tempérois un peu les louanges qui vous sont dues, je ne donnasse sujet à la postérité de douter que vous en eussiez autant mérité, qu'on vous en doit quand on vous veut faire justice.

Vous êtes née dans un palais enchanté, car rien n'est plus beau que Cheverny : la beauté du pays, celle de la maison, des jardins et des canaux, ne donnent pas une moindre idée que celle de l'île d'Alcine ou du palais d'Apolidon. Quand je me représente comme vous y étiez servie, et que vous étiez plutôt traitée comme la maîtresse que comme la fille de la maison, il me semble que je puis aussi vous comparer à la belle Grimanèse dans l'île Ferme, puisque vous étiez auprès d'un père qui ne songeait pas moins à votre divertissement qu'Apolidon faisoit à celui de cette reine : il aimoit les plaisirs autant pour vous que pour lui-même ; il avoit une troupe de comédiens, une bande de violons et une musique excellente; et avec cela lire les romans comme vous faisiez, c'est assez pour faire croire que vous ne vous estimiez guère moins princesse que madame Oriane, la fille du bon roi Lisuart. Lorsque vous arrivâtes ici vous regardâtes un peu le monde de cet air-là, ce qui fut cause que votre procédé ne plut pas, car hors cela vous étiez fort jolie; vous aviez le teint beau et vif, la bouche agréable, les plus belles dents qu'on puisse avoir, le nez un peu retroussé, mais d'une manière qui ne vous sied pas mal, les yeux noirs, les cheveux bruns, mais en la plus grande quantité du monde; vous aviez la gorge belle, comme vous l'avez encore, mais comme on la montrait de ce temps-là et que l'on porte des mouchoirs à cette heure, on parle avec plus de plaisir de ce qu'on a vu que

de ce qu'on ne voit pas; c'est pourquoi j'ai dit vous aviez. Vous aviez donc aussi des bras qui s'appellent faits au tour, des mains admirables et le plus beau coude que jamais j'aie vu; car jamais personne n'a eu, je crois, la peau si unie et si belle que vous l'avez en cet endroit: cela ne doit pas étonner, vous avez la plus délicate blancheur qu'on ait jamais eue, hors le teint, qui est un peu brouillé présentement. Vous aviez la taille la plus aisée et la plus jolie du monde, mais la graisse l'a rendue un peu grossière. Cet air impérieux qui ne plaisoit pas étoit suivi d'un procédé qui étoit de même; vous n'entendiez pas volontiers raillerie, l'on a eu peine à vous y accoutumer, mais grâces à Dieu, vous en êtes venue à bout, et personne ne vous peut connoître sans dire que vous êtes la meilleure femme du monde. Cela venoit de votre éducation, et que vous étiez toujours accoutumée à entendre dire: « Plaît-il, maître? » Et comme on n'en use pas ainsi à la cour, même avec ceux qui sont nés pour commander aux autres, vous paroissiez étonnée de ne plus trouver cette obéissance qui vous avoit semblé si douce. Vous êtes civile, et vous avez appris ce qui s'appelle la science du monde ou savoir-vivre. Vous ne manquez à aucun devoir envers ceux à qui vous en devez, et vous reprendriez assez volontiers ceux qui y manquent. Vous n'êtes point médisante; vous excusez facilement les autres; vous êtes bonne amie, et il seroit à souhaiter que l'on vous rendît autant de justice que vous en rendez à chacun. Vous chantez bien et agréablement. Vous faites des vers, et vous vous y connoissez; vous avez beaucoup lu, et cela vous a acquis quelque science, dont vous vous servez à propos dans la conversation. Il n'y a point de gens raisonnables qui ne vous reçoivent avec joie dans la leur; vous ne la troublez jamais, et vous la savez rendre meilleure quand vous voulez. Vous aimez les plaisirs au dernier point, et l'on peut dire de vous que vous aimez autant à vivre que vous savez goûter la vie. Vous aimez

fort la bonne chère, et on la fait grande chez vous et avec beaucoup de politesse; vous aimez toute sorte de musique et vous vous y connoissez bien, de même qu'à la peinture et aux bâtiments. Vous êtes magnifique en de certaines choses, assez réservée en d'autres et mal réglée dans vos affaires, non pas manque de capacité, mais d'application. Vous aimez le jeu et n'êtes pas belle joueuse; vous disputez et vous êtes superstitieuse et inquiète, car sur le bonheur ou sur le malheur vous fatiguez fort et ceux qui jouent et ceux qui vous regardent. Comme vous êtes tendre pour vos amis, quand vous croyez qu'ils ne sont pas de même pour vous, vous êtes très-sujette à bouder, et cela seroit assez propre à vous attirer des démêlés avec eux quand ils ne sont pas assez raisonnables pour pénétrer dans votre intention, qui n'est jamais que bonne. Ainsi quand il vous en arrive, il faut plutôt leur en attribuer la faute qu'à vous. Vous êtes prompte et vous revenez aussitôt : vous raillez de bonne grâce, et je connois des personnes dont vous ne sauriez vous passer de faire voir le ridicule, et qui par conséquent sont nées pour vous réjouir, quoique souvent elles vous ennuient. Vous êtes quelquefois chagrine, quoique vous soyez très-heureuse dans votre domestique, ayant un mari qui vit fort bien avec vous; mais votre chagrin vient de ce que vous n'êtes pas toujours en fort bonne santé. Vous dansez bien, et je vous y ai vu autant de disposition que vous avez présentement de paresse; vous aimez vos aises au dernier point : vous n'avez nulle complaisance, quoique vous fassiez tout ce que vous pouvez pour persuader que vous n'en manquez pas; j'ai découvert que c'est pour en attirer des autres. Pour peu qu'on vous ait hantée, vous ne trouvez pas de dupes; vous seriez propre à l'être de bien des gens; car vous êtes fort sincère, et peu le sont présentemnt.

[Cécile-Élisabeth Hurault, fille de Henry, comte de Chiverny, gouverneur de Blois, et petite-fille du chancelier, mariée le 8 février 1643 à François

de Clermont, marquis de Montglat, grand maître de la garde-robe, veuve le 7 avril 1675, morte le 17 février 1695. Son mari était fils de M. de Saint-Georges et de Jeanne de Harlay, fille et héritière du baron de Montglat, dont la femme fut gouverneur des enfants de France sous Henri IV, et gouvernante elle-même de Mademoiselle, et mourut le 16 février 1643. Mademoiselle parle fréquemment de madame de Montglat, dont elle dit, au moment de son mariage : « C'étoit une jeune personne d'agréable compagnie. » *L'Histoire amoureuse des Gaules* malheureusement nous fournit de bien tristes renseignements sur elle, et Bussy n'était que trop à même d'en parler savamment.]

CXXVI

PORTRAIT DE MADAME DE PONTAC

PREMIÈRE PRÉSIDENTE DE BORDEAUX

(de la maison de Thou)

FAIT PAR ELLE-MÊME [1].

Je fais mon portrait parce que le sujet ne mérite pas d'être touché d'une meilleure main que la mienne. Et, bien que je doive beaucoup appréhender d'être accusée d'une grande témérité après ce que j'ai vu, puisqu'il n'est pas possible d'imiter les dieux, et que je ne prétends pas à cette gloire, je me contente de celle de leur obéir.

Je suis de ces personnes desquelles il n'y a pas grand bien ni grand mal à dire, étant dans la médiocrité pour toutes choses : ma taille est de ce rang ; elle a été autrefois assez agréable, mais ma négligence l'a un peu changée. J'étois blanche et blonde avec les yeux bleus assez beaux, le nez grand et aquilin, la bouche petite et qui seroit belle si elle étoit incarnate ; les dents blanches, qui marquent une bonne santé ; le bas du visage assez bien fait, et le tour qui ne déplaît pas, quoiqu'il soit un peu

1. « Pour obéir au commandement absolu de Mademoiselle. »

long. Tout cela ensemble fait la physionomie d'une personne sage et spirituelle; néanmoins je n'en possède que la première qualité et fort peu la seconde. Pour mes bras et mes mains, je crois qu'il vaut mieux n'en point parler. Je ne sais si je me trompe ou non, mais j'ai toujours cru avoir de l'esprit et l'âme grande et belle, et que si j'étois dans le grand monde, j'y aurois peut-être réussi; je suis même assez heureuse pour que mes amis en soient persuadés, et pour avoir eu quelque estime de ceux à qui j'ai pris soin de plaire. Je suis née avec une passion violente pour les lettres, je la tiens de mes pères, qui se sont rendus illustres en cela; il se trouvera peu de femmes qui aient lu autant que moi; cela me donne une connoissance de beaucoup de choses, mais particulièrement de l'histoire, à laquelle je me suis fort attachée. J'avoue non-seulement que je n'ai pas haï les romans, mais que je les ai extrêmement aimés et qu'ils ont fait tout le divertissement de ma jeunesse; je m'en suis toutefois privée à l'âge de vingt ans; mais je confesse aussi que c'est le plus grand sacrifice que j'aie jamais fait et que je les aime encore : l'on peut juger par la conduite de ma vie si j'en ai fait un mauvais usage. Je suis plus obligée à Dieu que d'autres personnes de m'avoir donné les inclinations conformes à mon devoir; car je suis naturellement passionnée, ce qui me donnera à combattre toute ma vie ce que je ne pourrois surmonter sans le secours de la piété et de la dévotion, à laquelle j'ai toujours été portée, et qui a été mon secours et ma consolation dans tous les malheurs de ma vie, qui m'ont fait éprouver tout ce que l'amitié, la haine et la douleur ont de plus sensible et de plus violent. Le grand pouvoir que ces passions ont sur moi, et ce qu'elles m'ont fait souffrir m'en ont enfin guérie, et j'ose dire qu'elles m'ont mise en une assiette où, avec la grâce de Dieu, je ne les crains plus guère. Il n'y a personne qui estime plus l'humilité que moi et qui la pratique

moins, étant glorieuse naturellement, dont j'aurois beaucoup de honte, en ayant si peu de sujet, si ce n'étoit que l'orgueil est un défaut qui m'humilie malgré moi. J'ai le dernier respect pour tout ce qu'on appelle vertu; celle qui est héroïque me touche jusqu'au fond de l'âme, et je ne puis m'empêcher de lui porter envie. J'ai toujours cru que nous avions en nous-mêmes notre plus grande félicité, et qu'elle consiste plutôt à mériter les choses qu'à les posséder : c'est pourquoi je ne me suis jamais affligée d'avoir peu de fortune, mais bien d'avoir peu de vertu et de mérite. Je n'aime le bien que pour l'employer, car la dépense me plairoit assez; c'est ce qui fait que je l'estime comme une chose nécessaire, et que je me servirois volontiers des moyens innocents et honnêtes qui m'en pourroient donner. Je ne crois point que la libéralité soit la vertu d'un particulier, je voudrois la pratiquer sous le nom de la charité, où il y a moins de vanité et plus de mérite. Je ne suis point touchée de tous les plaisirs; je n'aime que les bois, les peintures et les meubles, pourvu qu'ils ne soient pas trop magnifiques; car quand j'aurois tous les biens du monde, je ne voudrois pas l'être : il me semble qu'il n'appartient qu'aux grands et que c'est les profaner que de les mettre à notre usage. Je ne puis résister à la raison ni m'empêcher de la suivre partout où je la vois; j'en suis quelquefois bien fâchée, car je me voudrois flatter et je ne saurois. Je suis colère et impatiente, mais c'est sans fiel et sans malice, et plutôt par une certaine vivacité et promptitude naturelle qui ne me peut pas donner le temps qui est nécessaire aux choses. Je ne m'ennuie jamais. J'aime la solitude et le silence, quoique je parle assez. Je ne puis souffrir l'injustice. J'ai une horrible aversion pour la cruauté et l'oppression; peut-être que c'est parce que ce qui m'étoit le plus cher y devoit être exposé, ou bien c'est que je suis pitoyable. Il est vrai que je compatis infiniment à toutes les personnes affli-

gées, et sens bien souvent leurs maux comme les miens propres. Je ne crois pas que l'on puisse être heureuse toute seule, et je ne le voudrois pas être. Je prends grand plaisir d'obliger et de servir toutes sortes de gens. Si j'avois du pouvoir, je serois bienfaisante. J'aime à donner et à recevoir : je trouve autant de plaisir à l'un qu'à l'autre, et que l'amitié se conserve par là. J'aime tendrement ma maison et mes parents; il me semble que ce doivent être nos premiers amis et que lorsqu'on les peut trouver dans sa famille, on a tort de les chercher ailleurs : quoi qu'ils puissent faire, ils ne me sauroient perdre. Je me pique d'être fort secrète; je m'y suis éprouvée plusieurs fois et je puis dire que l'on m'a confié en ma vie beaucoup de choses d'importance dont j'ai facilement gardé le secret et sans impatience. Je ne suis point fine, et crois que cela vient de la haine que j'ai contre la fourberie et le mensonge, dont j'estime qu'il se faut servir pour acquérir le dernier degré de la finesse. J'ai le plus grand plaisir du monde à louer les bonnes actions, parce que naturellement je n'ai aucune pente à l'envie, pas même contre mes ennemis. Je suis toute persuadée d'être un fort mauvais peintre, et que je viens de faire un portrait qui ne mérite point d'être vu de celle qui le doit voir; mais, puisque je ne l'ai fait que pour lui obéir et lui plaire, j'estimerois ma peine bien employée si je suis assez heureuse pour avoir réussi dans mon dessein.

[Louise, fille de Jacques de Thou, baron de Meslay, fils du premier président Christophe et de Gasparde de la Chastre, sa seconde femme, et sœur de François, qui périt sur l'échafaud avec Cinq-Mars, mariée à Armand de Pontac. C'est à elle que Mademoiselle dédia sa relation de l'Ile invisible, et elle nous apprend dans ses *Mémoires* qu'elle était sa parente et qu'elle logea chez elle quand elle alla à Bordeaux en 1650. On lit dans le *Ménagiana* que madame de Pontac, étant en l'église de la Sorbonne devant le tombeau du cardinal de Richelieu, elle s'écria : « *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus.* » — Il y a eu des retouches à ce portrait. Je le reproduis d'après le texte qui existe dans les Manusc. de Conrart, tome IX, in-folio, page 775.]

CXXVII

PORTRAIT DE MADAME DE CHOISY [1]

SOUS LE NOM DE PHILIS

PAR MADAME LA COMTESSE DE BRÉGIS.

Philis, puisque les lettres et les portraits sont les seuls remèdes à l'absence, j'attendrai le premier de vous et le second je me le donne; car voyant que les peintres ne veulent pas me promettre votre tableau avant votre départ, pressée du désir de l'avoir, je me suis résolue de le faire moi-même et de vous l'envoyer. Jugez donc si vous le trouverez assez reconnoissable pour consentir qu'une peinture où l'art et la science n'ont rien contribué soit mise à la ruelle de mon lit comme un ouvrage où ma seule amitié a conduit mon pinceau

Philis n'est ni grande ni petite; ses cheveux sont de ces beaux noirs d'ébène; son teint est plus uni que les glaces où elle se mire; ses yeux sont petits et bruns, mais si vifs qu'ils se font sentir et pénètrent bien avant; sa bouche est petite, son nez est grand, mais de belle forme, et celle de son visage de la plus agréable ovale du monde. De tout cela se compose un air qui ne laissera jamais aux plus grandes beautés un cœur dont Philis auroit envie. Son esprit est si charmant qu'il n'est point de conversation qui ne languisse sans elle. Philis parle bien de toutes choses, et parlant beaucoup ne parle jamais assez pour ceux qui l'écoutent : dans tout ce qu'elle dit se trouve certaine grâce naturelle et inimitable à l'art; ce qui rend Philis un ornement dont la perte dans les lieux qui ne l'ont pas ne peut être réparée par nulle autre chose. Son humeur est généreuse; elle met au rang de ses plaisirs

1. Voir un autre portrait de cette dame, p. 235.

l'occasion d'obliger ses amis. Elle a bonne opinion d'elle-même, mais elle l'a moindre que les personnes qui lui rendront justice. Philis ne paroît jamais dans les lieux que pour en bannir le chagrin; et voyant comme il lui cède la place et disparoît devant elle, il semble que Philis fait au monde ce qu'Iris fait au ciel, qui ne s'y montre que pour marquer que le jour s'en va devenir agréable, et que ce qu'elle a devant soi de fâcheux se va changer en joie, et c'est ce que promet la présence et la conversation de Philis, qui chasse des esprits les plus épais nuages, tant elle les occupe agréablement. Telle est Philis, et plus aimable encore que ce que j'ai écrit d'une personne dont jamais il n'y aura de bonne copies, et dont l'original est assurément une chose de prix.

CXXVIII

PORTRAIT DE LINDAMOR

FAIT PAR MADAME LA COMTESSE D'ESCHE [1].

Vous me surprenez au dernier point de me demander le portrait d'une personne que vous devriez assez connoître par votre propre expérience, sans m'obliger à vous en faire la peinture; mais comme je ne vous saurois rien refuser, je m'y résous parce que vous le voulez et que je crois ne me pas tromper dans la connoissance que j'en ai. Au reste, ne vous imaginez pas que j'emploie en ce tableau toutes les vives couleurs dont l'éloquence embellit ses ouvrages, je n'ai point de talent pour cela, et je suis encore persuadée qu'il est difficile de s'en servir et de demeurer dans les justes bornes de la vérité. Ainsi je me contente-

1. Voyez pages 101 et 103.

rai de vous satisfaire et je ne chercherai point d'autre gloire que celle-là.

Je me pourrois bien exempter de vous dépeindre sa personne, mais je trouve qu'il est en quelque façon nécessaire, parce que sa physionomie a quelque chose qui découvre assez son humeur. Sa taille, pour n'être pas des plus grandes, ne laisse pas d'être aisée, quoique dans la vérité elle n'ait rien de fort relevé. Il a les cheveux courts et bruns; les yeux de même couleur, mais un peu enfoncés; la bouche grande, la peau basanée, l'air fier, mélancolique et inquiet, et l'on diroit à le voir qu'il a toutes les affaires de la chrétienté à débrouiller; il est néanmoins nonchalant et paresseux, et cette habitude de son tempérament a été contagieuse. Pour son cœur, tous les mouvements en sont tièdes; le sang ni le mérite n'ont pu y faire naître une amitié véritablement établie. Ce n'est pas qu'il ne donne assez aux apparences et qu'il ne fasse toutes les démarches d'un bon ami; mais la vérité est qu'il n'en a point où il s'agit de l'intérêt, pour petit qu'il soit; mais si l'amitié et la tendresse sont languissantes dans son cœur, il n'en est pas plus tranquille; il est tyrannisé par les trois plus violentes passions que la morale nous propose : l'ambition, la jalousie et la colère l'ont toujours possédé, et il semble que sa mauvaise destinée l'ait voulu ainsi pour l'empêcher d'être heureux, quoique assurément la fortune ait fait pour lui plus que raisonnablement il ne devoit espérer; mais comme l'ambition est insatiable en lui et qu'il ne se contenteroit pas d'un royaume, il se plaint de la fortune comme si elle n'avoit jamais rien fait pour lui. Elle ne s'est néanmoins pas contentée de lui donner la faveur d'un grand roi et de l'élever aux plus belles dignités, elle lui a donné une femme d'un sang illustre, d'une vertu exemplaire et qui possède assurément mille charmes et mille agréments en sa personne. Ne croyez pas pour cela qu'il en soit plus

heureux, puisque la jalousie et ses injustes soupçons lui donnent des inquiétudes continuelles, et ce chagrin excite aisément sa colère dans son domestique. Avec tous ces troubles intérieurs, il ne laisse pas de persuader qu'il jouit d'une fort grande tranquillité : il veut même qu'on croie qu'il la tire de la pureté de sa conscience. Ses entretiens ne sont remplis que de dévotion ; il consulte son confesseur sur les moindres événements, quoiqu'il ne suive presque jamais ses avis. Avec toutes ces belles apparences, il ne fait aucun effort pour vaincre ses mauvaises habitudes ; il n'a pu encore parvenir à voir sans envie ceux qui sont au-dessus de lui et à regarder sans mépris ceux que la fortune lui a soumis : il s'est même établi en contrôleur général de la conduite des femmes ; il règle les connoissances de la sienne selon l'opinion qu'il a de la vertu de celles qui la voient ; il condamne jusqu'aux plus innocents plaisirs, et s'est mis en tête qu'une honnête femme ne doit point avoir autre chose à faire qu'à prier Dieu ou à conduire sa maison. Voilà ce que je connois de son humeur, et je crois qu'il n'y a rien à ajouter, du moins pour ce qui est venu à ma connoissance.

CXXIX

PORTRAIT DE Mme LA DUCHESSE DE VITRY

FAIT PAR ELLE-MÊME POUR SATISFAIRE A MADAME LA MARQUISE DE MAUNY [1], A QUI ELLE L'ADRESSE.

Après avoir lu le portrait d'une aussi grande princesse que celui que je viens de lire [2], dont la perfection est achevée et se fait admirer par la vérité avec laquelle il est écrit, il faut être bien hardie pour vouloir en mettre un au

1. Voyez le portrait de madame de Mauny, page 73.
2. Voyez le *portrait d'une princesse*, page 321.

jour d'une malheureuse solitaire comme moi, dont la fortune ni la vie n'ont rien d'assez agréable pour vous faire passer un quart d'heure avec quelque sorte de plaisir; mais pour plaire à ma chère cousine il n'y a rien que je ne fasse. La seule grâce que je lui demande, c'est d'en plaindre les défauts et le méchant style toute seule, sans en réjouir le public, qui n'est pas d'ordinaire charitable. Je devrois craindre une personne comme vous, qui avez autant de discernement dans l'esprit que vous en avez, mais je m'en trouve tant de vous avoir pour amie, que je ne crains rien et commencerai promptement la description de mon humeur, la trouvant plus aimable que ma personne, étant naturellement douce, fort gaie, libérale, sensible à la joie et beaucoup plus à la douleur: le chagrin faisant une impression dans mon esprit, qui ne sort qu'avec une peine épouvantable quand il me laisse la liberté de m'expliquer. J'ai dans ma tête de petites folies qui réussissent assez dans le monde que j'aime encore, mais beaucoup moins que je n'ai fait, m'accoutumant avec plaisir à la solitude, qui entretient doucement mes rêveries, à quoi mon inclination naturelle me porte. La plus grande satisfaction que je puisse sentir, c'est d'obliger mes amis et de faire connoître mon respect aux personnes à qui j'en dois, et auxquelles je suis ravie d'en rendre, ayant l'âme tendre et le procédé civil. Je crains les démêlés et les éclaircissements, et n'en aurai jamais d'une volonté délibérée, quoiqu'on y soit contraint dans le grand monde, dont la vie me fatigue, aimant mieux la passer à chercher les moyens de plaire aux personnes que j'aime et dans des compagnies particulières de gens choisis à ma fantaisie, et conserver avec soin toute ma vie les mêmes sentiments d'amitié pour les mêmes amies, étant bien aise de ne changer jamais que l'on ne m'y oblige: encore je veux leur inconstance et leur méchanceté à n'en pouvoir douter, aimant mieux être trompée que de tromper. Je crains tout ce qui donne de la

peine, étant assez délicate; mais je suis aisément remise de tous mes maux, étant fort saine. J'aime à dormir et fort peu à manger; je ne suis pas difficile à l'un ni à l'autre, surtout à la bonne chère, ne m'y connnoissant point et ne craignant rien tant que les gens qui en font leur capital, et des plaisirs de cette nature, n'ayant nulle application que pour les choses agréables ou fâcheuses qui arrivent, voulant chercher des remèdes à toutes les affaires où je suis persuadée qu'il y en a : celles-là m'affligent moins que les autres, car tout ce qui n'a point de fin me donne le dernier chagrin; comme l'on a plus de fois sujet d'en avoir que l'on ne paroît souvent mélancolique aux yeux du monde, qui juge sur les apparences, qui sont pour l'ordinaire quasi trompeuses toujours. Je ne suis point médisante; je suis curieuse et secrète pour mes amis, et même pour mes ennemis, ne trouvant rien de si bas que l'infidélité, de quelque nature qu'elle puisse être et en quelque occasion que ce soit. Pour les plaisirs, celui qui me touche davantage, c'est la danse : je danse fort bien; j'aime sur toutes choses la conversation de mes amis, car les gens du monde qui auroient le plus d'esprit, du moment que je suis persuadée qu'ils sont critiques et qu'ils n'ont point de bonté pour moi, il m'ennuie dans leur compagnie. J'ai aversion pour tout ce qui s'appelle contrainte, je crains surtout les gens aigres; je cherche la complaisance sans aimer la flatterie. Je suis fière quand on me veut mépriser, et ne me soumets pas aisément quand on veut les choses de hauteur. Je n'aime pas trop à parler; ce que je dis est tourné sur le pied d'un enjouement doux et brillant, mais j'écris mieux que je ne parle; mon écriture est lisible et n'est point belle. Mon penchant naturel est pour les gens de guerre, et particulièrement pour ceux dont la valeur se fait remarquer sans se vanter. Je ne refuse pas mon estime aux gens de mérite, mais j'ai de l'inclination pour fort peu de personnes. Je suis résolue et complai-

sante, rien n'est si aisé que de bien vivre avec moi, mon humeur n'étant ni jalouse ni intrigante, m'accommodant sans façon à tout ce que dois pour complaire aux personnes qui prennent intérêt à ma façon d'agir. Je ne suis ni fine ni dissimulée; j'aime l'ouvrage, surtout la peinture. Je suis assez adroite à ce que je fais. Je n'aime point le jeu, mais j'aime à me promener et monter à cheval. Quoique j'aime peu la chasse, tous les préparatifs m'en plaisent, aimant tout ce qui a l'air grand et magnifique, quoique je ne la sois pas; mais c'est plutôt raison qu'inclination qui m'empêche de l'être. Les affaires du domestique me fatiguent, je m'en remets volontiers sur ceux qui en veulent prendre le soin, n'étant point intéressée et me souciant même trop peu du bien. Je voudrois retrancher tout ce qui ne paroît point pour faire une dépense dans l'ordre, qui fût belle et agréable, et faite à propos. Mon ambition est bornée : quoique j'aie quelque raison d'être contente de ma condition, bien des personnes, si elles étoient en ma place, souhaiteroient un plus grand établissement, mais je ferai toujours consister ma vraie félicité à passer ma vie dans une société douce et tranquille. Ma vraie passion est pour les vers, mais particulièrement pour ceux de tendresse. J'aime la musique, mais surtout une voix seule, et les violons particulièrement. J'aime médiocrement la lecture. Je ne suis point hardie, et je sens bien que je dirois d'assez jolies choses si j'osois me hasarder de parler. J'ai de la mémoire, accompagnée d'un jugement qui s'accommode aux belles raisons du monde, plutôt qu'à une prudence qui répugne trop à une personne de mon âge et de mon humeur. Je me fie rarement; mais du moment que j'ai de la confiance pour quelqu'un, je n'ai plus aucune réserve pour lui dire ma pensée. Il est mal aisé de me tromper quand j'ai de l'aversion pour une personne et qu'elle m'a manqué, mais rien n'est si aisé que de le faire quand j'aime. Je suis reconnoissante, mais

je n'oublie le mal qu'on me fait que parce que je suis chrétienne. Je ne suis pas dévote, je souhaiterois de l'être sans me donner la peine d'y travailler. Je suis négligente; je n'aime pas à me plaindre par fierté, ne voulant pas faire pitié, quoique je sois bien aise d'être plainte. J'ai l'esprit assez pénétrant quand je veux m'appliquer, mais je ne le fais pas la plupart du temps par mépris ou par indifférence. Ma folie et mon talent naturel est de contrefaire les mines et les façons des personnes que je vois souvent. Je m'habille d'un air galant et propre, mais toujours négligé. Mais c'est assez parler de mon humeur; il est temps de nous dépeindre une figure fort ordinaire. Ma taille l'est assez pour la grandeur, quoique je sois plutôt grande que petite; ce sera d'elle que je parlerai avec plus de soin, étant ce que j'ai de plus raisonnable : je suis déliée, quoi que j'aie l'embonpoint nécessaire, je l'ai aisée; mon air est libre, gai, doux et fier. Ma gorge est blanche, grasse et bien faite; je peux dire que j'ai le cou beau (j'en dis un mot, quoiqu'il ne soit pas nécessaire, parce que je l'aime particulièrement); mes bras sont beaux et mes mains sont douces et blanches comme les bras, mais elles ne sont pas si fort dans mes bonnes grâces. J'ai la jambe bien tournée et le pied bien fait. Je marche toujours vite et fort bien. La forme de mon visage est ovale; j'en ai le tour agréable, il n'est pas gros, mais mes traits sont assez délicats, hormis mon nez qui est gros. Je suis blanche et étois née avec un teint que je puis dire admirable, mais la petite vérole a servi mon malheureux destin à souhait. Elle m'a pourtant laissé de belles joues : c'est un échantillon et un reste de son désordre. Mon nez qui étoit déjà laid a été achevé par cette aventure, jugez s'il est joli : il est assez relevé pour se faire voir de loin. Mes yeux sont noirs, d'une grandeur agréable, assez brillants et furent souvent fripons. Ma bouche n'est ni grande ni petite, mes lèvres sont fort unies et tout à fait rouges, taillées d'une manière qui donne de

l'agrément. Mes cheveux sont châtain clair, assez beaux; j'en ai beaucoup et tout frisés à grosses boucles sans artifice; mes dents ne sont ni laides ni belles. Voilà, ma chère cousine, un portrait fort véritable et peu touchant; ayez la bonté de le regarder avec autant de tendresse que j'en aurois toute ma vie pour votre aimable original.

[Marie-Louise-Élisabeth Pot, fille de M. de Rhodes, grand maître des cérémonies, et de Louise-Henriette de La Chastre, mariée en 1646 à François-Marie de l'Hospital, duc de Vitry, lieutenant général, conseiller d'État d'épée, mort en 1679. Le petit Beauchasteau nous dit d'elle :

Mais, ô merveille de nostre âge
Le plus grand de vos ornements
C'est qu'un admirable printemps
De ses plus vives fleurs pare vostre visage.]

CXXX

PORTRAIT DE CLORIS

PAR MADEMOISELLE [1].

Il est impossible de boire des eaux à la fontaine et de ne se pas représenter, lorsqu'on en est de retour, les agréables apparitions que l'on y a : les idées en remplissent trop agréablement l'imagination pour ne pas donner envie d'en dire quelque chose. Je pardonnerois aux graveleux, et aux autres malades qui sentent beaucoup de douleur, de ne songer qu'à leur mal; mais pour les bilieux, qui sont d'ordinaire gens d'esprit, et même les atrabilaires, ils sont assez capables de bien écrire et de bien parler : car bien que la bile fasse deux différents effets en ceux sur qui elle domine, obligeant les uns à beaucoup parler, et les autres à garder le silence; néanmoins tous bilieux en général, ou frais ou échauffés ont l'esprit bon, et l'on voit

1. « Fait à Forges au mois de juillet 1658. »

plus d'honnêtes gens de ce tempérament-là que de sots. J'ai un intérêt particulier à m'intéresser pour eux, puisque c'est ce qui m'oblige à venir ici ; mais je crois que les eaux me seront meilleures cette année que les précédentes, par le plaisir que j'ai eu d'y voir Cloris ; et toutes les personnes qui la connoîtront, le jugeront aisément[1].

Je crois qu'il n'y a personne qui n'ait vu de certaines peintures qui viennent de Flandre, où sur une belle tête on applique des talques[2] de différents habillements, lesquels, quoique tous dissemblables, ne laissent pas de revenir à la tête, suivant le vieux proverbe qui dit qu'à belles gens tout sied bien. Ainsi on ne s'étonnera pas si j'ai des pensées toutes différentes pour Cloris, et si je le fais voir ici de toutes sortes de manières, puisque toutes lui siéront bien, et conviendront à son air et à son procédé. Lorsque Cloris paroît, elle brille comme un soleil oriental, à ce que disent ceux qui sont coutumiers de se trouver au lever de cet astre ; pour moi je lui fais rarement ma cour à cette heure-là. Tantôt je me représente Cloris comme la princesse Galatée lorsqu'elle alloit en déshabillé à la fontaine de la Vérité d'amour, portant elle-même son parasol, et n'étant accompagnée que du petit Méril ; car Cloris a un petit laquais du moins aussi joli que lui. Pour elle, elle est de belle taille, non pas des plus grandes, aussi n'est-elle pas des plus petites, mais bien des plus menues. Elle a un air particulier à tout ce qu'elle met, de sorte qu'elle est toujours ajustée dans sa plus grande négligence, et

1. Mademoiselle vint à Forges avec mademoiselle de la Trémouille et madame de Choisy : elle y trouva mesdames de la Ferté, d'Olonne, de Feuquières, mademoiselle Cornuel, « et force dames de Paris, » dit-elle dans ses *Mémoires*.

2. Talc ou talque, espèce de minéral qui, suivant Richelet, sous le nom de *Talc de Moscovie* se taille par feuilles et s'applique sur les portraits en miniature. Voiture en parle ainsi (let. xxxv) : « Tous les changements qu'elle a faits en notre vie me semblent comme des pierres de talc, qu'on applique sur les portraits qui laissent voir toujours le même visage. »

l'on peut dire qu'elle a une négligence affectée qui lui sied fort bien. Elle a de beaux cheveux blonds en grande quantité et d'une longueur prodigieuse, annelés et bouclés de la manière que je viens de parler de son ajustement. Cloris est maigre, mais de manière à lui embellir la taille et non pas à nuire à son visage ni à sa gorge, non plus qu'à ses bras, qu'elle a beaux. Ses mains sont belles, et gesticulent si joliment qu'elles expliquent souvent les choses qu'elle veut dire lorsqu'elle ne se veut pas donner la peine de parler. Ses yeux sont bleus et ont une douceur langoureuse qui vient de la délicatesse de son tempérament, et qui lui sied fort bien. Sa bouche est petite, vermeille, façonnée et façonnante; mais comme l'un est aussi naturel que l'autre, il est difficile d'en expliquer les agréments à moins que de la voir. Elle a l'esprit délicat et vif. Elle se connoît aux jolies choses, aime les vers, en fait joliment, parle bien, juste et proprement; mais tout cela quand il lui plaît, car c'est la personne du monde qui aime le moins à se communiquer, et qui est la plus réservée à parler, à moins que les gens lui plaisent : mais aussi quand on lui plaît, elle se fait connoître; et quand on la connoît, elle réjouit fort la compagnie. Elle a des chagrins qui procèdent de son indisposition, qui s'appellent bizarreries, mais ses plus mauvais moments valent mieux que les meilleurs de beaucoup d'autres. Elle chanteroit bien si elle avoit l'estomac bon, car elle a le ton de la voix doux, et d'un son à en faire faire le jugement que j'en fais. Elle n'a aucune mémoire, mais elle tourne ce défaut si galamment, et dit des choses si plaisantes là-dessus, qu'elle divertit plus que ne font tous les récits de ceux qui les font le plus agréablement. Elle est fort bonne amie, et aime avec autant de tendresse et de sincérité ses amis et ce qu'elle doit aimer qu'il se peut, mais elle aime sans contrainte et sans méfiance; et en rendant justice aux autres, elle se la rend à elle-même. J'oubliois à dire

qu'elle parle italien, au moins l'a-t-elle long-temps appris; mais, *imparar e voler saper é lo stesso per lei*[1]. Elle monte bien à cheval; et quand elle va à la chasse avec son bonnet, avec forces plumes et un juste au corps, il n'y a personne qui ne la prenne pour Diane. Elle est souvent accompagnée d'une demoiselle que l'on pourroit prendre pour une druide; mais ce n'est pas de celles des Carnutes; leur procédé étoit fort sérieux, et le sien est fort railleur : il est utile pour la santé de Cloris qu'elle soit ainsi; elle la soulage dans ses maux en la faisant rire de ses plaisanteries, car elle a toujours en bouche le mot pour rire. Je pense qu'en voilà assez dit pour une personne qui doit avoir l'esprit fort brouillé à force de boire des eaux fort ferrugineuses.

CXXXI

PORTRAIT DE Mme LA DUCHESSE DE SAINT-SIMON

PAR MADAME LA MARQUISE DE GAMACHES[2].

Pour faire un portrait qui vous ressemble, il faudroit un esprit plus élevé que le mien, car il est si difficile de bien démêler toutes les contrariétés que je remarque en vous, qu'il seroit nécessaire pour cela d'un caractère tout particulier. Il me semble pourtant que mon amitié m'éclaire, et qu'elle me fait découvrir des choses qui seroient peut-être au-dessus de ma connoissance, si je vous aimois moins. Votre personne est, à tout prendre et sans vous flatter, la plus aimable qui fût jamais. Quoique vous ne

1. Apprendre et vouloir savoir, c'est pour elle une même chose.

2. « Le 7 juillet 1658. » — Marie-Antoinette de Loménie, fille d'Henri-Auguste, comte de Brienne, et de Louise de Béon, mariée le 6 juin 1642 à Nicolas Rouault, marquis de Gamaches, lieutenant général, veuve en 1687, morte le 8 décembre 1704, âgée de quatre-vingts ans.

soyiez pas grande, rien n'est mieux fait que vous. Les tailles les plus avantageuses n'ont pas les agréments qui se rencontrent en la vôtre, et vous dansez mieux que toutes celles qui s'adonnent à cet exercice avec le plus d'art et de plaisir. La blancheur de votre gorge et de vos bras ne cède point à la neige, et vos mains seroient fort belles, s'il ne vous avoit pas semblé bon d'en manger les ongles en votre enfance. Vos cheveux sont si bien plantés qu'ils donnent un agréable tour à votre coiffure, encore qu'elle soit presque toujours négligée. Ils sont d'un châtain si clair que l'on a de la peine à ne vous pas croire blonde, et cette couleur qui vous est singulière plaît fort aux plus connoissants. Votre teint est fin et blanc, mais il est souvent brouillé par vos maladies, et vos yeux sont aussi souvent battus par la même cause, bien que vous les ayez naturellement doux et brillants. Votre bouche est agréable; vos dents sont belles, et vous avez le plus beau nez du monde. Tout cela est assemblé dans un visage plein, si frais, si jeune et si gai, que ceux qui vous voient trouvent sans doute aussi bien que moi que vous êtes incomparable; mais votre esprit a bien d'autres beautés: c'est en lui que j'ai découvert ces aimables contraires. Il est grand et étendu, mais il est quelquefois si distrait par le grand nombre des choses qui l'occupent, qu'il en paroît comme assoupi. Vous sortez toutefois de cette distraction par un enjouement si divertissant et une gaieté si surprenante, qu'on ne vous connoît pas d'un moment à l'autre, quoique dans le fond vous soyez véritablement égale. Les chagrins domestiques qui vous tourmentent sont ceux de votre mauvaise santé. Vous avez pris trop à cœur de suivre ponctuellement votre devoir; et cette exactitude vous fait supporter des choses si dures, qu'elles font naître les peines et les maux qui vous accablent. La vivacité de votre esprit vous les fait vivement sentir; mais l'excessive bonté de votre âme vous les fait supporter plus tranquil-

lement qu'une autre ne feroit; car vous êtes si fort née pour la joie, que vous la trouvez toujours en vous-même. Vous êtes douce et flatteuse. Vous aimez à servir vos amis aux grandes et petites choses. Vous êtes glorieuse et civile. Vous êtes franche et pourtant quelquefois dissimulée. Vous aimeriez que l'on connût le fond de votre cœur, mais vous trouvez si peu de gens qui en soient dignes, que je pense que jamais vous n'y avez laissé pénétrer personne. Vous êtes galante et dévote, et vous ne sauriez haïr ceux qui n'ont point commis d'autre crime envers vous que celui de vous trop aimer. Vous vous divertissez dans les conversations tendres, mais votre dévotion vous donne de si cruels retours, qu'elle trouble le plaisir que vous y prenez. Vous vous accoutumez facilement à toutes sortes d'esprits; et bien que les plus polis vous plaisent davantage, la société de ceux qui le sont moins ne vous fatigue pas tant qu'elle le devroit faire.

L'intrigue de la cour vous plairoit assez : vous voyez bien que vous seriez capable de démêler les plus embrouillées, et l'on peut juger par l'éloquence qui vous est naturelle que vous pourriez pénétrer dans la plus fine politique. Votre ambition n'est pas bornée par votre fortune, quoiqu'elle soit des plus éclatantes[1]. Il n'y a rien de grand sur la terre où vos désirs ne volent avec emportement; mais avec cela vous accommodez si bien votre humeur à la nécessité, que vous ne vous ennuyez pas à la campapagne; vous aimez à vous y promener : vous vous plaisez à la lecture, les vers vous amusent, vous vous divertissez à travailler et à jouer quand on le veut : vous n'êtes jamais inutile, en sorte que la rêverie même vous tient quelquefois lieu d'occupation. Il y a de certains moments que vous passeriez aisément des plus grands plaisirs à une mortification extrême : enfin Dieu et le monde trouvent leur

1. En effet, à cette époque, son mari avait obtenu le titre de duc, le gouvernement de Blaye, et le collier des ordres.

place dans votre cœur; et la complaisance que vous avez pour l'un ne vous fait rien faire qui offense l'autre. En un mot, vous êtes très-universelle. Voilà, ma chère duchesse, ce que vous avez désiré de moi. Je souhaite que ce tableau vous soit agréable; mais je souhaite sur toutes choses qu'il vous persuade que je ne saurois connoître aussi parfaitement que je fais combien vous êtes aimable, sans vous aimer très-passionnément.

[Diane-Henriette de Budos, fille du marquis de Portes et de Louise de Crussol, — laquelle se remaria avec le frère aîné du duc de Saint-Simon; — mariée le 26 septembre 1644 à Claude de Rouvroy, duc de Saint-Simon, morte le 2 décembre 1670. Beauchasteau lui dit : « Il n'est point de merveille en toute la nature qui soit si charmante que vous. » Boisrobert, dans une de ses épîtres, la traite « d'adorable, » et Somaise nous dit que *Sinesis* est belle, modeste, lettrée et de haute vertu. Jean de la Forge la compare à mesdames de Sévigné et de Bellegarde. — Le célèbre auteur des *Mémoires* est né de Charlotte de l'Aubespine, seconde femme de Claude.]

CXXXII

PORTRAIT DE Mme LA COMTESSE D'OLONNE

PAR M. DE VINEUIL[1].

J'ai pensé, madame, ne pas obéir au commandement que vous m'avez fait de vous envoyer votre portrait, parce que je ne me sentois ni assez d'esprit ni assez d'imagination pour exécuter un tel dessein; et même je trouvois que l'art avec toutes ses beautés étoit impuissant pour exprimer celles que la nature a pris plaisir de mettre en votre personne. J'avois, madame, encore une autre petite raison qui vaut bien la peine que je vous la dise, c'est qu'il me paroissoit qu'il étoit dangereux de penser si fort à vous pendant la canicule, et que l'attachement que l'on

1. Voyez p. 361.

a à un portrait, devenant une violente passion pour l'original, vous répareriez mal les désordres que vous me pourriez causer. Avec tout cela l'on ne peut retenir le penchant naturel que l'on a pour ce qui vous touche, et vous agissez d'une manière sur nos volontés que l'on fait plus que l'on ne veut, et même plus que vous ne voulez. A la vérité, quels miracles ne doit-on pas attendre de ces traits divins et de ces couleurs admirables dont l'on est d'abord ébloui en vous voyant? C'est assurément pour la blancheur et la vivacité de votre teint que vous m'avez dit si souvent: *Poca grana y mucha nieve van compiciendo en su cara*. Y a-t-il quelque chose d'impossible à ces yeux brillants qui pénètrent tout? N'est-ce pas à la plus petite bouche du monde et à ses environs qu'il y a mille démons qui tendent des piéges à la vie et à la liberté des humains? Ce cou de marbre ne fait-il pas le même effet que le visage? Et lorsque vous êtes lassée de nous regarder, vous nous présentez cet objet qui a été formé pour nous enchanter; mais la gorge lui peut disputer cet enchantement, et s'il faut juger du reste par sa beauté, je m'imagine, et il n'y a rien de si vrai, que la nature y a renfermé ses plus riches trésors, d'autant plus précieux qu'il n'y a point d'homme qui puisse se vanter que vous lui en ayez fait la moindre libéralité[1]. C'est un beau champ pour les vœux et pour les désirs, mais il est dangereux de s'y arrêter. La seule beauté de vos jambes attireroit de l'étonnement, si votre taille, qui est des plus grandes, ne la partageoit. Enfin, madame, toute votre charmante personne respire un air si noble et si piquant, vos manières sont si agréables, qu'il n'y a point de cœur qui ne soit touché d'amour, de crainte et d'admiration.

Voilà ce que je puis dire sur votre extérieur; mais tout ce

1. Vineuil fit ce portrait sans doute en songeant à l'échec du cardinal de Retz près de mademoiselle de la Loupe : devenue comtesse d'Olonne, elle se ravisa.

que je dis est infiniment au-dessous de tout ce que je pense, et ma voix et ma pensée sont encore plus éloignées de ce que vous voyez dans votre miroir. Venons à l'intérieur; et comme je prétends agir de bonne foi, vous trouverez une exacte ressemblance à vous-même, exempte de toute flatterie. Votre esprit conçoit promptement, a le tour le plus galant du monde et est plein de politesse. Vous pensez bien et justement sur tout ce qui se dit, et vous parlez avec facilité, et d'une manière noble et agréable. Vous avez beaucoup d'imagination, mais vous suivez trop votre pensée, et vous vous refusez les réflexions nécessaires. Cette faculté imaginative que vous possédez, quand elle est restreinte dans la seule conversation, plaît au dernier point; mais si vous l'étendez au delà, il est à craindre qu'elle ne cause un déréglement qui vous fera définir peu avantageusement dans le monde. Vous savez bien, madame, qu'il vous accuse de bizarrerie. Hé quoi ! tant de beauté et tant d'esprit joints ensemble vont-ils par des sentiers unis ? Ne sont-ils pas tantôt dans les montagnes, tantôt dans les précipices ? Et cette inégalité ne fait-elle pas une partie de leur agrément ? Je tiens que cette qualité est un relief à mon tableau, qui piquera et enflammera davantage. Sérieusement, ceux qui sont assez sages pour se borner à la simple amitié ne la peuvent condamner ; mais douleur aux vaincus ! je ne prétendois pas parler de ces pauvres victimes, parce que vous me l'aviez défendu, mais le soleil est-il moins inséparable de la lumière que vous de ces rayons divins que vous répandez dans les cœurs ? Et tous ces charmes et ces appas qui vous environnent, sont-ils si innocents qu'on en passe les effets sous silence ? Il faut pourtant vous rendre justice, et avouer qu'encore que vous ayez le procédé et les manières les plus galantes du monde, vous n'êtes nullement touchée de ces désirs de conquête, et que si vous devenez sensible à quelqu'un, quoique le ciel ait versé sur lui ses grâces à pleines mains, ses félicités et ses

souffrances seront sans pareilles. Vous arrêtez, madame, mon pinceau dans le plus bel endroit de votre portrait, dont je suis si piqué que je m'en veux venger en vous disant qu'il me semble que vous passez promptement d'une passion à une autre, comme de la joie à la tristesse, de l'amitié à l'indifférence; e que la même chose et la même personne qui faisoit votre divertissement, dans un instant cause votre ennui; mais en revanche je suis persuadé que vous avez de la fermeté pour vos amis, pourvu qu'ils soient agréables, car votre esprit incapable de contrainte s'abandonne volontiers au plaisir et à l'agrément. Cela feroit croire à ceux qui ne vous regarderoient pas de près que vous n'aimez ni ne haïssez, et d'autant plus que vous louez peu et ne blâmez jamais. C'est aussi ce tempérament qui produit la confiance que vous prenez sans distinction, lorsque vous êtes pressée d'un sujet de joie ou de douleur : et comme vous avez les sentiments beaux et généreux, ennemis des noirceurs et des fourberies, vous pouvez errer par un excès de franchise. Vous me permettrez de vous dire que vous n'êtes pas fort sensible aux injures de votre naturel, peut-être aussi par la peine que vous donneroit l'application à méditer une vengeance et à la suivre : elles excitent sur l'heure votre colère et votre ressentiment, qui ne durent pas longtemps; et sans que les gens rentrent dans leur devoir, vous les oubliez. Cette bonne qualité est quasi toujours accompagnée d'une mauvaise, et présuppose peu de reconnoissance pour les services reçus. L'on ne peut assez exagérer l'honnêteté de votre procédé, votre douceur et votre agrément, et la joie continuelle que vous inspirez dans la société. Bref il faut dire que toutes les vertus agréables qui entrent dans le commerce de la vie sont en vous dans leur perfection ; pourtant il faut que je m'échappe, et je ne puis pardonner à cette insolence naturelle que vous avez sur les affaires de la cour. Quoi, madame!

la nature et la fortune auront-elles joint à l'envi tant d'avantages en vous, pour les rendre inutiles? Quoi! ces charmes d'esprit, qui remueroient les montagnes, languissent dans une tranquillité profonde? Vous ne connoissez ni grandeur, ni ambition, ni intérêt, et vous bornez les présents du Ciel par une belle destinée, qui vous a fait naître la joie, les délices et l'ornement du monde? Enfin vous méprisez ces vaines idoles qui sont adorées aujourd'hui et vous vous contentez, madame, d'être la plus aimable personne qui vive! Cette vérité achève votre portrait, dans lequel vous ne trouverez rien digne de vous que la matière que j'ai prise en vous-même : mais vous souffrirez que je vous dise que votre peintre, dans la revue exacte qu'il a faite de toutes vos beautés, a augmenté de respect, d'estime et de vénération pour votre divine personne.

[Voyez le Caractère de madame d'Olonne, page 145.]

CXXXIII

PORTRAIT DE Mme LA DUCHESSE DE CRÉQUY

Fait par M. le marquis de SOURDIS[1]

Vous serez surprise sans doute du dessein que j'ai de faire votre portrait, sachant que je n'ai pas assez d'habitude avec vous pour m'en bien acquitter, et que votre humeur, qui vous retient ordinairement dans l'étendue de votre famille, en donne peu de connoissance aux étrangers; mais, madame, les personnes de grande vertu et de grand mérite ne peuvent être inconnues, et cette retraite volontaire que vous faites du grand monde est une des principales raisons qui m'obligent à faire cette peinture.

1. Voyez page 186.

Il m'est aisé de dire avec tout le monde que vous êtes une des plus belles personnes de votre siècle, une des plus sages et des plus vertueuses. Ces louanges vous ont été données plusieurs fois, et si je n'avois à dire que les mêmes choses, je n'entreprendrois point de faire votre portrait.

Je prétends vous faire connoître non-seulement au siècle présent, mais à la postérité, pour modèle d'une femme mariée parfaite. Quelques-uns ont fait la peinture d'une honnête femme, mais nul jusqu'à présent n'a eu le dessein que j'ai, qui est bien différent du leur, puisqu'il y a des qualités particulièrement nécessaires aux femmes mariées qui ne le sont pas aux autres.

Si les perfections du corps n'étoient point absolument requises à ce portrait, j'épargnerois à votre modestie la peine de lire quelques lignes, lesquelles j'accourcirai autant qu'il me sera possible. Le corps a part aussi bien que l'âme à la société du mariage, et pour cette raison une honnête femme doit souhaiter d'être belle, pour rendre cette société plus douce et plus agréable à son mari; et j'estime que rien n'est plus doux à un homme que de goûter le contentement d'avoir une belle femme, admirée de tout le monde avec la même sûreté qu'il pourroit avoir avec une laide, laquelle ne seroit desirée de personne. Souffrez donc que je dise que vous êtes la plus belle de votre siècle, et qu'il n'y a rien en vous qui ne soit admirable. Mais comme je prétends louer une femme mariée, je ne parlerai pas des qualités qui contribuent principalement à la satisfaction d'un mari.

Votre taille est non-seulement de celles qu'on appelle nobles, mais elle a un degré d'éminence entre celles-là; elle passe un peu la grandeur et la belle taille ordinaire des dames et n'arrive pas à l'excès, qui est une chose fort exquise parmi nous autres peintres, qui donnons à nos figures, pour les rendre parfaites, quelque chose de plus

que la proportion ordinaire. Votre bonne mine a su si bien mêler la majesté, la douceur et la modestie ensemble, qu'elle imprime le respect à tous ceux qui la voient, qu'elle attire l'affection et la bienveillance d'un chacun et qu'elle ôte le désir à tous.

La beauté de votre teint est si bien mêlée de blanc et d'incarnat, qu'elle ne peut être comparée ni aux lis, ni aux roses : les lis n'ont pas assez de vivacité, ni les roses assez de blancheur : et leur juste mélange s'est rencontré seulement en votre teint, pour nous faire voir cette merveille. Votre bouche bordée et petite est bien sans doute de la couleur des roses : elle se pourroit dire sans pareille, si nous n'avions pas vu celle de madame de Châtillon; et vos dents qui ont le lustre et la blancheur des perles d'Orient, témoignent que vous jouissez d'une entière et parfaite santé. Comme ce sont les yeux qui font les grandes conquêtes, et que vous ne désirez plus rien acquérir, je n'en parlerai point, non plus que des autres beautés de votre visage, parce que j'estime que celles dont j'ai parlé doivent donner une entière satisfaction à un mari.

Je ne puis oublier la belle famille que vous avez donnée à votre maison, parce que c'est une chose absolument nécessaire dans le mariage pour le rendre parfaitement heureux[1]. Votre piété et votre dévotion sont sans fard et sans ostentation, comme aussi sans superstition et sans bigoterie. Les églises que vous fréquentez ne sont pas celles où le beau monde s'assemble, et les heures auxquelles vous y allez ne sont pas celles que l'on appelle des belles messes, et du coquet.

Votre prudence a paru si éminemment en votre conduite dans la cour et dans votre famille, que l'envie même n'y a jamais pu trouver à redire : ce qui est d'autant plus

1. Elle eut deux fils : l'un mourut en 1710, l'autre en 1711, tous deux sans postérité.

difficile, que vous êtes d'une beauté extraordinaire. La retraite volontaire du beau monde dans la grande jeunesse et l'attache d'une femme mariée à sa famille sont les véritables marques d'un jugement solide et mûr même avant l'âge. La douceur et l'adresse de l'esprit, qui donnent la facilité de s'accommoder aux humeurs différentes des personnes avec lesquelles on est obligé de vivre, sont des qualités très-estimables en toutes les femmes; mais en une personne jeune et très-belle, c'est un degré de vertu qui ne se peut assez estimer, et c'est le vrai caractère de la perfection d'une femme mariée.

Je crois qu'après ce dernier coup de pinceau je dois estimer ce portrait achevé, et penser qu'encore que votre mari en ait l'original, la peinture ne lui en sera point désagréable; que ce portrait lui fera sans doute cacher celui de Raphaël dont il se glorifie parmi nous, et qu'il avouera au moins que celui-ci surpasse d'autant l'autre, que la beauté des femmes passe celle des hommes.

[Armande de Saint Gelais, fille de Gilles, marquis de Lansac, mariée à Charles III, duc de Créquy, gouverneur de Paris, veuve le 13 février 1687, morte le 11 août 1709.]

CXXXIV

PORTRAIT DE MONSIEUR

FAIT PAR MADEMOISELLE [1].

Il est plus difficile de faire le portrait d'une beauté sans défauts et en qui la nature n'a rien voulu oublier pour la perfectionner, que celui d'une personne envers qui elle a été paresseuse; car la peinture peut suppléer en celui-ci

1. « A Fontainebleau, au mois d'août 1658. » Il s'agit ici de Monsieur, frère de Louis XIV, cousin germain de Mademoiselle.

par son art, et il seroit difficile de suivre la nature et même de la pouvoir bien imiter en l'autre. C'est pourquoi, le dessein que j'entreprends ne me paroissant pas aisé, j'appréhende de ne pouvoir rien dire d'assez digne, d'assez beau, ni d'assez convenable au sujet. Mais quand Dieu donne aux gens de grands desseins et qu'il leur inspire de beaux sentiments, je me persuade qu'il leur donne aussi les forces nécessaires pour les soutenir et pour les pousser jusqu'à la fin. Ainsi, me confiant en la Providence divine, je puis en espérer une issue favorable ; car pour parler des divinités, que peut-on implorer que la Divinité même?

La taille de ce prince n'est pas des plus hautes, mais n'ayant que dix-huit ans, il y a lieu d'espérer qu'il pourra croître : elle est si bien faite et si bien proportionnée que quand elle demeureroit comme elle est, on ne pourroit pas s'en plaindre, puisque la grandeur des hommes ne règle pas celle de leurs actions ni de leur courage. Alexandre, César et Henri IV étoient de moyenne taille ; ainsi Monsieur doit être satisfait quand il leur ressemblera en toutes choses comme il fait déjà au dernier en beaucoup. Il a les jambes belles, mais non pas d'une beauté commune, et ses pieds sont aussi bien faits qu'il se peut. Ses cheveux sont noirs et d'un lustre admirable, il en a grande quantité et ils sont bouclés naturellement avec plus de justesse que s'ils l'étoient par artifice ; enfin c'est la plus belle tête du monde. Son visage est long et de belle forme, son nez aquilin comme celui de Henri IV, et assurément Monsieur ne lui ressemble pas moins en ses inclinations qu'en cela, car il est aussi galant qu'il étoit, il a autant d'amour pour les dames, et par la suite de ses actions on connoîtra qu'il aura autant de passion pour la guerre, où l'on doit souhaiter qu'il soit aussi heureux. Pour la galanterie, apparemment il le sera davantage, puisque jamais homme n'y fut si dupe que Henri IV. Monsieur est plus beau et est mieux fait, mais il n'est pas roi, et je suis assurée que

qui les aura vus tous deux, ce qui est possible, pariera pour Monsieur. Il a les yeux beaux, fins, brillants et doux, comme il convient à un homme de les avoir. Son regard est fier et gracieux, son teint d'une blancheur et d'une vivacité qui montrent la force et la vigueur de son tempérament. Pour sa bouche on ne la peut mieux louer pour sa forme et pour sa grandeur, qu'en disant qu'elle est tout à fait semblable à celle de la reine, puisque la bouche de cette merveilleuse princesse n'eut jamais sa pareille, et que la beauté qu'on y remarque est au-dessus de tout ce qu'on en peut dire. Le ris de Monsieur est agréable, il ne montre point ses dents en riant, ce qui est extraordinaire et parfaitement bien, quoiqu'il les ait blanches : enfin rien n'est si beau, si agréable, ni si bien fait que ce grand prince. Sa mine est telle que la doit avoir le fils de tant de rois et d'empereurs dont il est sorti de tous côtés; et quand cela ne seroit pas su de toute la terre, on le jugeroit à son air. Il est civil, et particulièrement aux dames, pour qui il a beaucoup d'amitié, comme j'ai déjà dit. Il n'a encore témoigné aucun attachement particulier que pour une personne dont la beauté le méritoit bien et la rendoit digne de son choix[1]; et si la mort ne l'eût point ravie, nous aurions vu des marques de sa constance, car je ne doute pas qu'il n'en eût beaucoup, et la douleur qu'il a témoignée en est bien une preuve. Il est ferme pour ce qu'il aime et connoît bien ceux qui méritent cet honneur; mais sa grande bonté pourroit faire croire qu'il n'auroit pas tout le discernement que je viens de dire; c'est pourquoi il est bon que l'on sache que tous ceux qu'il souffre, à qui il parle

1. Mademoiselle de Gordon, fille d'honneur de la reine, puis dame d'atours d'Henriette d'Angleterre, et enfin de la Palatine. Mademoiselle eut toujours beaucoup d'affection pour Monsieur : une fois, cependant, en 1658, elle raconte qu'elle le mécontenta en traitant de sotte « sa Gourdon. » Une autre fois, elle raconte le chagrin de la reine de voir Monsieur ne songer qu'à faire faire des habits à mademoiselle de Gordon.

et à qui il fait du bien, il ne les aime et ne les estime pas tous, mais il parle aux uns parce qu'ils le divertissent, souffre les autres par bonté et donne par charité : car quoiqu'il soit libéral, ce seroit néanmoins profaner ses bienfaits de les mal employer : ainsi il est libéral par discernement et charitable par piété. Il a l'âme bonne et il sera sur la dévotion comme son grand-père ; il est incapable d'injustice, il est charitable ; et du reste il ira à vêpres; ensuite chez les dames, et du salut au bal, où il réussit à merveille, car il danse bien et de bonne grâce. Il aime le jeu, est beau joueur et perd son argent en grand prince ; il est magnifique, aime toutes sortes de plaisirs et de dépenses, mais avec règle. Il a de l'esprit infiniment, et plus de jugement que n'ont d'ordinaire les personnes de son âge : en cela il tient fort de Charles-Quint, qui, quelque jeune qu'il ait été, a toujours eu beaucoup de prudence, et étant son petit-fils [1], on ne s'étonnera pas de celle qu'il a témoignée en des rencontres où il s'est trouvé environné de gens moins prudents que lui ; mais il seroit injuste de tout donner à la naissance et de ne rien dire de l'éducation dont monsieur le cardinal a pris tant de soin. L'on doit aussi louer Monsieur de son respect et de sa tendresse envers le roi et la reine, et n'oublier pas la beauté de ses mains, qu'il tient d'elle ; elles sont sans doute dignes des sceptres [2] : il est à souhaiter qu'il en puisse conquérir, et si la prophétie que l'on fit à Henri IV, qu'un de ses enfants conquerroit l'empire des Ottomans a son effet, l'on doit désirer qu'elle s'accomplisse en lui.

[Philippe, frère unique de Louis XIV, né en 1640 à Saint-Germain en Laye, mort en 1701 ; il porta jusqu'à la mort de Gaston, duc d'Orléans, en 1660, le titre de duc d'Anjou, puis sous celui de duc d'Orléans il devint le chef de la 2e maison d'Orléans-Bourbon. — Voir les *Mémoires de Mademoiselle.*]

1. Arrière-arrière-petit-fils.
2. Voyez page 12, note première.

CXXXV

PORTRAIT DE Mme LA DUCHESSE DE CHATILLON

FAIT PAR ELLE-MÊME.

Le peu de justice et de fidélité que je trouve dans le monde fait que je ne puis me remettre à personne pour faire mon portrait : de sorte que je veux moi-même vous le donner le plus au naturel qu'il me sera possible et dans la plus grande naïveté qui fut jamais. C'est pourquoi je puis dire que j'ai la taille des plus belles et des mieux faites que l'on puisse voir. Il n'y a rien de si régulier, de si libre, ni de si aisé. Ma démarche est tout à fait agréable, et en toutes mes actions j'ai un air infiniment spirituel. Mon visage est un ovale des plus parfaits selon toutes les règles : mon front est un peu élevé, ce qui sert à la régularité de l'ovale. Mes yeux sont bruns, fort brillants et bien fendus ; le regard en est fort doux, et plein de feu et d'esprit. J'ai le nez assez bien fait, et pour la bouche, je puis dire que je l'ai non-seulement belle et bien colorée, mais infiniment agréable, par mille petites façons naturelles qu'on ne peut voir en nulle autre bouche. J'ai les dents fort belles et bien rangées. J'ai un fort joli petit menton. Je n'ai pas le teint fort blanc. Mes cheveux sont d'un châtain clair et tout à fait lustrés. Ma gorge est plus belle que laide. Pour les bras et les mains, je ne m'en pique pas ; mais pour la peau, je l'ai fort douce et fort déliée. On ne peut pas avoir la jambe ni la cuisse mieux faite que je l'ai, ni le pied mieux tourné. J'ai l'humeur naturellement fort enjouée et un peu railleuse, mais je corrige cette inclination par la crainte de déplaire. J'ai beaucoup d'esprit, et j'entre agréablement dans les conversations. J'ai le ton de la voix tout à fait agréable, et l'air fort modeste.

Je suis fort sincère et n'ai pas manqué à mes amis. Je n'ai pas un esprit de bagatelle ni de mille petites malices contre le prochain. J'aime la gloire et les belles actions. J'ai du cœur et de l'ambition. Je suis fort sensible au bien et au mal ; je ne me suis pourtant jamais vengée de celui qu'on m'a fait, quoique ce soit assez mon inclination, mais je ne me suis retenue que pour l'amour de moi-même. J'ai l'humeur fort douce, et prends plaisir à servir mes amis, et ne crains rien tant que les petits démêlés des ruelles, qui d'ordinaire ne vont qu'à des choses de rien. C'est à peu près de cette sorte que je me trouve faite en ma personne et en mon humeur, et je suis tellement satisfaite et de l'une et de l'autre, que je ne porte envie à qui que ce soit, ce qui fait que je laisse à mes amis ou à mes ennemis le soin de chercher mes défauts.

[Voyez le portrait de Mme de Chatillon par Mme de La Suze, p. 63.]

CXXXVI

PORTRAIT DE LA REINE-MÈRE [1]

PAR MADAME LA COMTESSE DE BRIENNE, LA MÈRE [2].

Il est permis aux grands peintres de prendre de grands desseins; mais qu'une personne qui n'a nul art ni nulle étude, et qui n'a jamais tenu un pinceau, entreprenne un portrait qui feroit craindre les plus habiles, c'est une grande témérité. Je ne nommerai point celle que je veux peindre : je prétends de la faire connoître aisément, parce qu'elle est seule semblable à elle-même; et je ne crois pas

1. 1658. — Manuscrits de Conrart, in-folio, IX, p. 771.
2. Voyez page 101.

que l'on m'accuse de flatterie, quand je dirai qu'elle est un des plus beaux ouvrages de la toute-puissance de Dieu. Aussi sans un secours céleste, il ne m'est pas possible de parler des perfections de son corps ni des admirables qualités de son âme.

Sa naissance est des plus grandes et des plus illustres, et les beautés de son corps font voir qu'il est formé du plus beau sang du monde. Ses yeux sont si brillants et si pleins de feux qu'ils pourroient brûler tous ceux qui les oseroient regarder, si leur éclat étoit supportable. Sa bouche n'a point de pareille, parce qu'elle est belle de ses seuls agréments, sans autre affectation. Ses cheveux, la fraîcheur de son visage, la blancheur de sa gorge, de ses bras et de ses mains, qui sont, sans contredit, les plus belles du monde, font voir que les années ne peuvent rien sur elle, car elle a toujours et en tout temps les beautés de la plus grande jeunesse. Son air est doux et agréable, et sa bonne grâce en tout ce qu'elle fait la fait juger digne de toutes les couronnes de l'univers. Dans son extrême douceur l'on ne laisse pas d'y remarquer une majesté qui imprime le respect et la crainte; mais il me semble que sa bonté, qui est assurément une très-parfaite image de celle de Dieu, la fait encore plus aimer. Tout ce que je viens de dire de son corps seroit peu de chose, si son âme n'étoit incomparablement plus belle; aussi peut-on dire qu'elle répond non-seulement à tout ce qu'il y a de grand dans sa naissance, mais qu'elle est enrichie de toutes les vertus chrétiennes, d'une manière qui ne me permet pas d'en parler; son humilité me le défend et les cache autant qu'elle peut. Son cœur n'est tendre que pour Dieu, car il est naturellement fier et glorieux, et très-sensible aux choses qui s'opposent à ses volontés; mais la vertu et la grâce ont si fort changé ses humeurs qu'elle n'en a plus. L'on ne sauroit connoître si quelque chose lui déplaît; dans les plus grands déplaisirs elle n'en fait rien paroître, et il

semble qu'elle soit incapable d'aucune passion; l'égalité de son esprit lui fait écouter les discours les plus importants comme les plus agréables, bien qu'il soit très-délicat et très-éclairé. Rien n'est si ferme que sa résolution, je puis dire qu'elle est incomparable : elle lui a fait surmonter des choses si difficiles, si surprenantes et si peu supportables, qu'elles effaceront un jour, si l'on écrit fidèlement l'histoire de sa vie, tout ce que l'on a dit de ces illustres Romaines. J'en pourrois donner plusieurs exemples; mais c'est assez de dire que son cœur n'a jamais été abattu par aucune peine, bien qu'elle en ait souffert de toutes sortes; elles n'ont servi qu'à la sanctifier et à la faire admirer de ceux qui ont vu qu'en tous les changements de la fortune, l'envie avec toute sa rage n'a pu ébranler sa constance, ni l'empêcher de conserver la grandeur de ceux qu'elle y a élevés, l'on peut dire, avec justice; car elle a cette vertu par excellence, et d'une manière qui n'est propre qu'à elle, puisque jamais elle n'a été trompée dans son jugement. Il est réellement dans la raison que son avis est toujours le meilleur.

Je ne sais si j'ai réussi dans mon dessein; je n'ignore pas cependant qu'il me reste tant de choses à dire, dont je n'ai point encore parlé, que je confesse que je n'ai pas fait un portrait achevé, mais un très-foible crayon d'un si parfait original, et que rien ne m'a fait entreprendre ce grand ouvrage, que la passion que j'ai pour cette auguste personne, qui m'avoit persuadée que je pourrois la peindre comme elle est dans mon cœur.

[Voyez page 11 son portrait par madame de Brégis, et p. 480 un autre par madame de Motteville.]

CXXXVII

PORTRAIT DE M. LE COMTE DE BRIENNE

SECRÉTAIRE D'ÉTAT

PAR MADAME LA MARQUISE DE GAMACHES, SA FILLE [1].

Je n'entreprendrois pas de donner au public le portrait de M. le comte de Brienne, si je ne me souvenois qu'une fille des siècles passés crut qu'elle ne pouvoit mieux rendre à son père ce qu'elle lui devoit, qu'en faisant connoître ses vertus à la postérité. J'avoue que la même raison me porte à faire la même chose, et qu'il me semble que connoissant aussi bien que je sais les belles qualités de son âme, je ferois tort à ma tendresse si je ne les dépeignois dans un temps où tout le monde se mêle de dire ce que l'on trouve d'avantageux dans les personnes que l'on aime.

Les choses extraordinaires doivent être aussi traitées d'une manière tout extraordinaire; c'est pourquoi l'ouvrage que j'entreprends aura plutôt l'air d'une histoire que d'un portrait; et comme ce sont les beautés de l'âme que je veux représenter, je me trouve bien empêchée, n'y ayant ni couleurs, ni paroles qui puissent dépeindre celles dont je veux parler. Je commence donc par l'enfance de M. de Brienne, d'autant que c'est dès ce temps-là qu'on a jugé qu'il seroit un des premiers hommes de son siècle. Le grand roi dans le règne duquel il est né, ayant beaucoup d'inclination pour lui, ordonna à son père, qu'il honoroit particulièrement de ses bonnes grâces, de le faire élever avec tant de soin, que l'art joint à la beauté de son naturel le rendît capable de le servir dans ce qui se trouveroit de

1. Voyez p. 458.

plus élevé. Il n'y a pas une langue, pas une coutume, ni une façon de vivre qu'il ne sache, et qu'il n'ait apprise dans les pays étrangers. A son retour de ses grands voyages, où il avoit pris soin de former son esprit, il en eut un pareil à apprendre toutes sortes d'exercices, qu'il sut parfaitement bien. Son étude fut universelle, et par sa lecture il s'est fait une si forte idée des plus belles vies des hommes illustres de l'antiquité, qu'en vérité je puis dire qu'il est quasi à cette heure le seul et unique modèle qui nous en reste : vous en conviendrez avec moi quand je vous aurai dit que son âme est une des plus belles qui aient jamais été créées; qu'il est intrépide dans les périls; que sa fermeté a assez paru dans sa mauvaise fortune, comme sa modération dans la bonne, et sa générosité à protéger ses plus grands ennemis; qu'il est si rempli de l'amour de la justice qu'il la rend toujours et la conserve contre ses intérêts propres. Le respect pour ses maîtres, et sa passion pour le bien et la grandeur de l'État, est ce que l'on peut appeler sa passion dominante, et bien qu'il soit extrêmement tendre pour sa famille, je suis assurée qu'il ne me désavouera pas quand je dirai qu'il la sacrifieroit avec plus de joie pour le service de son prince, que n'ont jamais fait les plus grands des Romains. Pas un d'eux n'a pu avoir en soi-même ni tant de fierté ni tant de vraie gloire qu'il en a : elle paroît dans toutes les occasions qui s'offrent; la grâce seule les modère, car il semble que les vertus chrétiennes soient toutes assemblées en sa personne. Il est surprenant qu'ayant vieilli dans la cour, il n'ait pu s'y corrompre ni jamais plier à la fortune; aussi a-t-il toujours marché d'un pas égal, faisant plaisir à tout le monde, et étant inébranlable dans son devoir; et par cette conduite il s'est acquis l'estime et l'admiration d'un chacun, dedans et dehors le royaume. Il ne survient rien d'extraordinaire où l'on ne soit obligé d'aller à lui; en sorte que ses opinions sont ordinairement la règle de ce

qui doit se faire, et la vivacité de son esprit fait qu'il ne manque jamais d'expédients dans les rencontres où sa grande mémoire lui fournit des exemples qui autorisent ses résolutions. L'on ne doit pas être surpris si tant de grandes choses se rencontrent en un homme d'une taille médiocre; mais ceux qui savent l'histoire mieux que moi se souviendront, s'il leur plaît, qu'elle n'est remplie que de personnes assez petites, qui ne laissent pas néanmoins de paroître au-dessus des autres par la grandeur de leur mérite. Il a cet avantage, qu'il est fort bien fait, qu'il est agréable, et à tout ce qu'il dit et en toutes ses actions. Je m'aperçois que le plaisir que je prends à parler de lui m'emporte trop loin, puisque je m'arrête à raconter des choses de si petite conséquence, après en avoir dit un nombre infini de si rares. J'en demande pardon à ceux qui liront ce papier, et je les supplie de considérer qu'il m'est glorieux d'être sa fille, que ne pouvant lui témoigner ma reconnoissance des bontés qu'il a pour moi, je suis ravie de donner aux autres cette marque de mon respect pour lui, et de mon admiration pour ses vertus.

[Henri-Auguste de Loménie, né en 1585, mort le 5 novembre 1666 : voyez page 101.]

CXXXVIII

PORTRAIT DE MME LA COMTESSE DE BRIENNE

LA MÈRE [1]

PAR MADAME LA MARQUISE DE GAMACHES, SA FILLE.

Plus les personnes sont illustres, plus elles sont chéries dans leur famille, et plus on veut avoir de leurs portraits.

1. Voyez son portrait par Mademoiselle, page 98.

Ainsi, quoique le plus grand peintre de notre siècle ait travaillé à faire le vôtre, et qu'il y ait réussi d'une manière digne de lui et de vous, trouvez bon, s'il vous plaît, madame, qu'un très-petit prenne le pinceau, et que, soit pour faire une copie, soit pour faire un original, il se donne à lui-même le plaisir de vous représenter selon son idée.

Comme c'est la coutume de parler des personnes avant que de parler des qualités de l'âme, je la suivrai pour ne rien changer à l'ordre établi par les peintres les plus fameux, et je dirai que devant votre petite vérole vous étiez une des plus belles de votre temps. Vos yeux vifs et passionnés, la finesse et la blancheur de votre peau, le plus beau nez qui ait jamais été, nous font bien juger que sans cet accident il n'y auroit rien dans le monde de plus beau que vous. Votre air doux et attirant nous fait connoître que vous avez toujours été infiniment aimable, et que vos belles mains étoient dignes de porter tous les sceptres de ces grands empereurs dont vous êtes descendue [1]. La grandeur et la bonté de votre âme, la grandeur et la délicatesse de votre esprit, la force et la générosité de votre courage attirent en vérité l'admiration de tous ceux qui les connoissent. La douceur avec laquelle vous pardonnez si volontiers les offenses les plus sensibles me conduiroit sans y penser à traiter de toutes les vertus chrétiennes qui sont en vous; mais cet illustre peintre les a touchées si délicatement, avec tant d'art et avec tant d'éloquence, que j'aurois sujet de craindre que les choses que j'écrirois ne pussent pas même servir d'ombres pour relever l'éclat de son tableau. Je me contenterai donc de dire que, n'y ayant rien qui ne soit véritable, je ne doute point que ce ne soit une des plus fortes pièces sur lesquelles un jour sera fondée la bulle de votre canonisation.

1. Comme issue des Luxembourg-Brienne.

Mais puisque je me suis imposé la nécessité de ne point parler des effets que la grâce produit en vous, ni de ce grand nombre d'actions héroïques que vous exercez sans cesse envers le prochain, quel moyen que je vous puisse faire connoître, étant contrainte de passer par-dessus les seuls traits qui vous distinguent des autres?

Je ne sais si vous ne me trouverez pas bien folle de m'occuper à cet art que je n'ai jamais appris; mais les heures de ma récréation ne peuvent être mieux employées qu'à chercher le moyen de vous en donner. Si je réussis dans ce dessein, je me croirai fort heureuse, n'y ayant cherché qu'à vous plaire.

CXXXIX

PORTRAIT DE LA REINE-MÈRE

FAIT PAR MADAME DE MOTTEVILLE [1]

NIÈCE DE M. BERTAUT, ÉVÊQUE DE SÉEZ [2].

La mode autorise toutes choses, elle range tous les peuples sous ses lois, et notre cour la suit ordinairement plus aveuglément qu'aucune de l'Europe. Une grande princesse, de celles qui par leur naissance et leur mérite y tiennent

1. « En 1658. — L'on pourra voir par cet ouvrage qu'elle a autant d'esprit que lui, et qu'elle écrit aussi bien en prose qu'il a fait en vers. » — Madame de Motteville était fille de M. Bertaut, gentilhomme de la chambre, et d'une Espagnole attachée au service de la reine. Née en 1621, morte en 1689, elle épousa en 1639 Nicolas Langlois, sieur de Motteville, premier président de la cour des comptes de Normandie, mort en 1641.

2. Jean Bertaut, premier aumônier de Catherine de Médicis, évêque de Séez en 1606, mort le 8 juin 1611. Il a laissé des poésies estimées et se déclarait lui-même disciple de Ronsard.

le premier rang, ayant fait une description très-éloquente de sa personne, de ses mœurs et de ses sentiments, plusieurs autres ont suivi son exemple. Mais comme il n'est pas avantageux à tout le monde de paroître en public, et que les médiocres vertus reçoivent peu d'applaudissements sur le théâtre, beaucoup de ceux et de celles qui ont voulu représenter leurs caractères ont été contraints de prendre dans l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes tout ce que la nature leur a dénié. Ils embellissent ce qu'ils ont de bon; ils adoucissent leurs défauts en leur donnant des explications favorables, et jusqu'à cette heure je n'ai guère vu de ces portraits par lesquels il me fût facile de reconnoître l'original. Je crois que je pourrois mentir en ma faveur comme les autres, et j'ose dire qu'il ne me seroit pas impossible de trouver en moi quelque chose de louable ; mais comme je suis naturellement fort sincère et que le fard m'a toujours déplu, je sais aussi que si je voulois parler de ma personne et fouiller dans mon cœur avec cette vérité que je révère si fort, j'y trouverois tant de choses qui me pourroient déplaire, que je serois sans doute fâchée de me voir réduite à cette extrémité de faire de moi-même un portrait de médiocre valeur. C'est pour cela que, dédaignant les sujets qui n'ont rien que de commun, je veux chercher sur le trône une personne qui soit digne de mes louanges, et publier ce que je sais de la première et de la plus grande reine du monde. Je ne veux être peintre que pour elle, et j'espère qu'ayant l'honneur de la connoître depuis mon enfance [1] et de m'être toute ma vie fort appliquée à cette étude, je pourrai pénétrer plus avant dans son âme que de plus habiles que moi ne pourroient faire.

La Reine, par sa naissance, n'a rien qui l'égale : ses aïeux ont tous été de grands monarques, et parmi eux nous en voyons qui ont aspiré à la monarchie universelle. La na-

1. On sait que madame de Motteville, qui vécut dans l'intimité de la Reine, n'eut cependant jamais aucune charge en titre à la cour.

ture lui a donné de belles inclinations. Ses sentiments sont tous nobles : elle a l'âme pleine de douceur et de fermeté, et quoique ce ne soit pas mon dessein en parlant d'exagérer ses qualités, je puis dire en général qu'il y a des choses en elle qui la peuvent faire égaler des plus grandes reines de l'antiquité.

Elle est grande et bien faite ; elle a une mine douce et majestueuse qui ne manque jamais d'inspirer dans l'âme de ceux qui la voient l'amour et le respect ; elle a été l'une des plus grandes beautés de son siècle, et présentement il lui en reste assez pour en effacer de jeunes qui prétendent avoir des attraits. Ses yeux sont parfaitement beaux : le doux et le grave s'y mêlent si agréablement que leur puissance a été fatale à beaucoup d'illustres particuliers [1], et des nations tout entières ont senti à leur dommage quel pouvoir ils ont eu sur les hommes. Sa bouche, quoique d'une manière fort innocente, a été complice de tous les maux que ses yeux ont faits : elle est petite et vermeille, et la nature lui a été libérale de toutes les grâces dont elle avoit besoin pour être toute parfaite. Par un de ses souris elle peut acquérir mille cœurs ; ses ennemis mêmes ne peuvent résister à ses charmes ; et nous avons vu souvent beaucoup de ces personnes à qui l'ambition ôtoit la raison nous avouer que la Reine se faisoit aimer par eux, lors même qu'ils avoient le plus de dessein de manquer à leur devoir. Ses cheveux sont beaux, et leur couleur est d'un beau châtain clair : elle en a beaucoup et il n'y a rien de plus agréable que de la voir peigner. Ses mains, qui ont reçu des louanges de toute l'Europe, qui sont faites pour le plaisir des yeux, pour porter un sceptre et pour être admirées, joignent l'adresse avec l'extrême blancheur, si bien que l'on peut dire que les spectateurs sont toujours ravis quand cette grande Reine se fait voir,

1. Devons-nous rappeler les noms de Buckingham, Richelieu, Mazarin, Jarzé ?

ou à sa toilette en s'habillant, ou à table quand elle prend ses repas.

Sa gorge est belle et bien faite, et ceux qui aiment à voir ce qui est beau auroient sujet de se plaindre du soin que la Reine prend de la cacher, si le motif qui le lui fait faire ne les forçoit d'estimer ce qui s'oppose à leur plaisir. Toute sa peau est d'une égale blancheur et d'une délicatesse qui certainement ne se sauroit jamais assez louer. Son teint n'est pas de même, il n'est pas si beau, et la négligence qu'elle a pour sa conservation, ne mettant quasi jamais de masque, ne contribue pas à l'embellir. Son nez n'est pas si parfait que les autres traits de son visage : il est gros, mais cette grosseur ne sied pas mal avec de grands yeux, et il me semble que s'il diminue sa beauté il contribue du moins à lui rendre le visage plus grave. Toute sa personne pourroit enfin mériter de grandes louanges, mais je crains d'offenser sa modestie et la mienne si j'en parlois davantage ; c'est pourquoi je n'ose pas seulement dire qu'elle a le pied fort beau, petit et fort bien fait.

Elle n'est pas esclave de la mode, mais elle s'habille bien. Elle est propre et fort nette ; on peut dire même qu'elle est curieuse de belles choses, mais c'est sans affectation extraordinaire, et beaucoup de dames dans Paris font plus de dépense sur leurs personnes que la Reine n'en fait. L'habitude, et non la vanité, fait son ajustement, et l'honnête ornement lui plaît, parce que naturellement, elle aime à être bien, autant dans la solitude qu'au milieu de la cour.

Comme Dieu est notre principe et notre fin, et qu'une reine chrétienne ne doit être estimée que selon la mesure de la vertu qui est en elle, il est juste de commencer à parler de ses mœurs par la piété qui paroît un des principaux ornements de cette auguste princesse. Elle a certainement un grand respect pour la loi de Dieu, et son désir

seroit de la voir bien établie dans le cœur de tous les François. Dans sa plus grande jeunesse elle a donné des marques de dévotion et de charité, car dès ce temps-là ceux qui ont eu l'honneur de la servir ont toujours remarqué qu'elle étoit charitable et qu'elle aimoit à secourir les pauvres. Les vertus avec les années se sont fortifiées en elle, et nous la voyons sans relâche prier et donner. Elle est infatigable dans l'exercice de ses dévotions; les voyages, les maladies, les veilles, les chagrins, les divertissements ni les affaires ne lui ont pu jamais faire interrompre les heures de sa retraite et de ses prières. Elle a une confiance en Dieu qui est extraordinaire, et cette confiance lui a sans doute attiré sur elle beaucoup de grâces et de bénédictions. Elle est exacte à l'observation des jours de jeûne, et je lui ai souvent ouï dire sur ce sujet que les rois doivent obéir aux commandements de Dieu et de l'Église plus ponctuellement que les autres chrétiens, parce qu'ils étoient obligés de servir d'exemple à leurs peuples. Elle a beaucoup de zèle pour la religion, beaucoup de respect pour le Pape. Elle communie souvent, elle révère les reliques des Saints, elle est dévote à la Vierge et pratique souvent dans ses besoins les vœux, les présents et les neuvaines par lesquelles les fidèles espèrent obtenir des grâces du Ciel. On entre aisément dans son cœur par la bonne opinion qu'elle prend de la piété de certaines gens, et bien souvent je l'ai soupçonnée d'avoir été trompée par la facilité qu'elle a à révérer la vertu. Ceux qui se conservent dans son estime ont le pouvoir de lui parler fort librement sur toutes les choses qui regardent son devoir et sa conscience : elle reçoit toujours leurs avis avec soumission et douceur, et les prédicateurs les plus sévères sont ceux qu'elle écoute le plus volontiers. Son oratoire est le lieu où elle se plaît le plus ; elle y passe beaucoup d'heures du jour, et toutefois, selon ce que je lui ai ouï dire d'elle-même avec humilité, elle veut bien qu'on croie qu'elle

n'a pas encore ce zèle parfait qui fait les saints et qui fait mourir le chrétien à soi, pour vivre seulement à Dieu et pour Dieu ; mais il semble, vu les grandes et saintes dispositions de son âme, qu'elle soit destinée à cette dernière perfection.

La vertu de la Reine est solide et sans façon : elle est modeste sans être choquée de l'innocente gaieté, et son exemplaire pureté pourroit servir d'exemple à toutes les autres femmes. Elle croit facilement le bien et n'écoute pas volontiers le mal. Les médisants et rapporteurs ne font sur son esprit nulle forte impression, et quand une fois elle est bien persuadée en faveur des gens, il est difficile de les détruire auprès d'elle. Elle a l'esprit galant, et à l'exemple de l'infante Clara Eugenia [1], elle goûteroit fort cette belle galanterie qui, sans blesser la vertu, est capable d'embellir la cour. Elle désapprouve infiniment la manière rude et incivile du temps présent, et si les jeunes gens de ce siècle suivoient ses maximes, ils seroient plus gens de bien, et plus polis qu'ils ne sont.

Elle est douce, affable et familière avec tous ceux qui l'approchent et qui ont l'honneur de la servir. Sa bonté la convie de souffrir les petits comme les grands, et sans manquer de discernement cette bonté est cause qu'elle entre en conversation avec beaucoup de personnes fort indignes de son entretien ; cela va même jusqu'à lui faire tort, et je vois bien quelquefois que les personnes de mérite, par ces apparences, pourroient craindre qu'elle ne mît quelque égalité entre les honnêtes gens et les sots ; mais je suis persuadée de cette vérité, que la Reine, en cette occasion, donne aux sages, par estime et par raison, ce qu'elle donne aux autres par pitié, et parce que naturellement elle ne sauroit faire de rudesse à qui que ce soit, et quand cela lui arrive, il faut que de grandes choses

1. Petite-fille de Charles-Quint, tante de la reine, et gouvernante des Pays-Bas.

l'y forcent. Ce tempérament de douceur n'empêche point qu'elle ne soit glorieuse et qu'elle ne discerne fort bien ceux qui font leur devoir en lui rendant ce qui lui est dû, d'avec ceux qui lui manquent de respect, ou faute de connoissance, ou pour suivre la coutume qui présentement veut le désordre en toutes choses.

Elle a beaucoup d'esprit; ce qu'elle en a est tout à fait naturel. Elle parle bien; sa conversation est agréable; elle entend raillerie, ne prend jamais rien de travers, et les conversations délicates et spirituelles lui donnent du plaisir. Elle juge toujours des choses sérieuses selon la raison et le bon sens, et dans les affaires elle prend toujours par lumière le parti de l'équité et de la justice : mais elle est paresseuse, elle n'a point lu ; cela toutefois ne la délustre point, parce que le grand commerce que la Reine a eu avec les premiers de son siècle, la grande connoissance qu'elle a du monde, et la longue expérience des affaires et de l'intrigue de la cour, où elle a toujours eu une grande part, ont tout à fait réparé ce qui pourroit lui manquer du côté des livres, et si elle ignore l'histoire de Pharamond et de Charlemagne, en récompense elle sait fort bien celle de son temps.

Dans sa jeunesse tous les honnêtes plaisirs qui pouvoient être permis à une grande Reine ont eu beaucoup de charmes pour elle; présentement elle en a perdu le goût. Ses inclinations sont conformes à la raison, et la complaisance lui fait faire sur ce chapitre beaucoup de choses qu'elle ne feroit pas si elle suivoit ses sentiments. Le théâtre n'a plus d'autre agrément pour elle que celui de complaire au Roi qui, par la tendresse qu'il a pour elle, prend un singulier plaisir à être en sa compagnie, et toute la France la doit remercier de cette condescendance, puisque nous devons toujours voir avec joie une telle mère avec un tel fils. Elle aime présentement le jeu et y donne quelques heures du jour. Ceux qui ont l'hon-

neur de jouer avec elle, disent qu'elle joue en reine, sans passion et sans empressement pour le gain.

La Reine est de même fort indifférente pour la grandeur et la domination. Sa naissance l'a élevée tout d'un coup; elle tient tout le reste indigne de ses désirs, et jamais les défauts de Catherine de Médicis ne seront les siens. Cette grande Reine n'a pas le même sentiment sur l'amitié; elle aime peu de personnes, mais celles à qui elle donne quelque part en l'honneur de ses bonnes grâces se peuvent vanter d'être fortement aimées. Notre sexe a eu cet avantage de lui avoir donné dans sa jeunesse des favorites qui ont occupé son cœur par un attachement fort grand et fort sensible. La mort du Roi son mari lui ayant donné par sa régence un sceptre à soutenir, elle a été obligée de donner son amitié à une personne[1] dont la capacité la pût soutenir, et dans laquelle elle pût rencontrer le conseil avec la fidélité, et les services avec la douceur de la confiance. Dans tous ses différents choix, et particulièrement par le dernier, elle a fait voir à toute la terre combien elle aime noblement, et que son cœur n'est capable d'aucune foiblesse ni d'aucun changement quand une fois elle est persuadée qu'elle fait ce qu'elle doit faire. Selon ce que je dis, il semble que la Reine étoit née pour rendre par son amitié le feu Roi son mari le plus heureux mari du monde, et certainement il l'auroit été, s'il avoit voulu l'être; mais cette fatalité qui sépare quasi toujours les cœurs des souverains ayant éloigné de la Reine celui du Roi, l'amour qu'elle n'a pu donner à ce prince, elle le donnoit à ses enfants, et particulièrement au Roi son fils, qu'elle aime passionnément; le reste des personnes qui ont l'honneur de l'approcher ne sauroient, sans présomption et sans une vanité bien mal fondée, se vanter d'être aimées d'elle : ce bien n'est réservé que pour les élus;

1. Le cardinal Mazarin.

mais elle les traite bien, et toutes, chacune selon leur mérite, en reçoivent un assez favorable accueil pour les obliger à une grande fidélité à son service et à beaucoup de reconnoissance envers elle. Sa bonté en cette occasion tient la place de la tendresse, dont elle ne fait pas une fort grande profusion aux pauvres mortels; mais les choses qui viennent d'elle et qui en ont seulement quelques apparences, sont d'un prix inestimable, tant par leur rareté que par l'excellence de la personne de qui on les reçoit. Si elle n'est pas si tendre pour ceux qui ont l'honneur de l'approcher, elle est sûre et secrète à ceux qui se confient en elle. Son procédé est honnête et obligeant. Du côté de la fidélité elle se renferme dans les mêmes bornes que les particuliers. Elle entre dans les chagrins de ceux qui souffrent. Ceux pour qui elle a de la bonne volonté trouvent en sa douceur de la consolation, et ses oreilles paroissent si attentives au soulagement des misérables, qu'il semble que son cœur, tout indifférent qu'il est, y prend aussi quelque part. Il me paroît qu'elle n'est pas assez touchée de l'amitié qu'on a pour elle : mais comme les rois entendent de tous un même langage, et qu'il est difficile de discerner la vérité d'avec le mensonge et l'artifice, il est assez excusable, et même selon la raison, de ne se pas laisser aisément persuader sur une chose qui de sa nature est fort trompeuse. Elle hait ses ennemis de la même façon qu'elle aime ses premiers amis. Par son inclination elle se vengeroit volontiers; elle seroit capable de porter bien loin ses ressentiments, mais la raison et sa conscience la retiennent, et souvent je lui ai ouï dire qu'elle a peine à se vaincre là-dessus. Elle se met rarement en colère; sa passion ne la domine pas; elle n'éclate par aucun bruit indécent à une princesse, qui, commandant un royaume, doit se commander elle-même; mais il y paroît à ses yeux, et quelquefois elle en a donné quelques marques par ses paroles; de ma connoissance, elle

n'en a jamais été vivement touchée, que pour les intérêts de la couronne contre les ennemis de l'État et du Roi son fils, et par conséquent je puis dire ne l'avoir vue en cet état que par des sentiments dignes de louange.

La Reine est naturellement libérale, elle est capable de donner avec profusion, et en beaucoup d'occasions elle en a donné des marques. Elle n'est jamais incommodée de ceux qui lui demandent du secours dans leur nécessité, et ce qu'elle leur donne, elle le donne avec joie; mais comme elle néglige les richesses pour elle-même, elle néglige aussi d'en donner aux autres. Une des plus belles qualités que j'aie reconnues en la Reine, c'est la fermeté de son âme; elle ne s'étonne point des grands périls; les choses les plus douloureuses, et qui ont le plus agité son âme, n'ont pu apporter du trouble sur son visage, et ne lui ont jamais fait manquer à cette gravité qui sied si bien aux personnes qui portent la couronne. Elle est intrépide dans les grandes occasions, et la mort ni le malheur ne lui font point de peur. Elle soutient son opinion sans se relâcher, quand une fois elle la croit bonne, et sa fermeté va au delà des raisons que la politique fait dire aux personnes passionnées : de là procède qu'elle ne s'étonne point des discours du vulgaire; elle trouve dans son innocence et dans sa vertu sa sûreté et sa consolation, et pendant que la guerre civile a fait contre elle ce que la malice et l'envie ont coutume de produire, elle a fort méprisé toutes leurs attaques. Elle est toujours égale en toutes les actions de sa vie, toutes ses années et ses journées se ressemblent; elle observe continuellement une même règle, et nous l'avons toujours vue faire les mêmes choses, soit dans ce qu'elle rend à Dieu par devoir, ou ce qu'elle donne au monde par complaisance. Elle est tranquille et vit sans inquiétude; elle ne puise ni dans le passé ni dans l'avenir aucun souvenir, ni aucune crainte qui puisse troubler son repos : elle pense seulement, selon le conseil

de l'Évangile et l'avis des philosophes, à passer sa journée, goûtant avec douceur le bien qu'elle y trouve, sans se plaindre du mal qu'elle y rencontre. La pensée de la mort ne l'étonne point; elle la regarde venir, sans murmurer contre sa fatale puissance, et il est à croire qu'après une fort longue vie elle recevra cette affreuse ennemie des hommes avec une grande paix. Je souhaite que cela soit ainsi, et qu'alors les anges en reçoivent autant de joie que les hommes auront sujet d'en ressentir de tristesse.

CXL

PORTRAIT DE Mme LA DUCHESSE D'ÉPERNON

SOUS LE NOM DE SYLVANIRE

PAR MADAME DE CHOISY [1].

Après avoir examiné toutes les choses capables de me divertir dans ma solitude, je n'en ai point trouvé qui me pût être plus agréable que de travailler au portrait de la bergère Sylvanire; mais comme c'est mon coup d'essai, si vous ne le trouvez pas parfaitement ressemblant, regardez-le du côté de l'amitié que j'ai pour elle, et n'y recherchez point la perfection de l'art. Avant que de commencer, il est bon que vous sachiez le talent particulier que les dieux m'ont donné, qui est que l'amitié que j'ai pour les gens m'éclaire et ne m'aveugle jamais, de sorte que je vois tout ce qui se peut voir dans les personnes que j'aime.

La bergère que je vous veux dépeindre est de taille médiocre, plus grande que petite, si bien proportionnée, que jamais personne n'a eu un si bon air ni meilleure grâce en tout ce qu'elle fait. Elle a le tour du visage ad-

1. Voyez p. 238.

mirable, et sans être fort belle, les Espagnols pourroient dire d'elle qu'elle a le je ne sais quoi [1]. Ses yeux ne sont ni grands ni petits, mais assez doux; son nez est fort bien fait; sa bouche n'est point fort petite, mais elle a les bras fort beaux, et les mains bien faites et fort nobles. Quant aux qualités de son âme, il semble que ce soit pour elle que soit fait ce vers de Voiture :

Son cœur de reine et sa grande bonté.

Et l'on peut ajouter que les reines qui auroient le cœur fait comme elle, mériteroient sans doute les autels qu'on leur dresse quelquefois avec injustice.

Cette illustre bergère est née courageuse sans témérité, hardie sans insolence, et bienfaisante sans vanité, aimant à faire du bien, et si sa fortune répondoit à son inclination, elle répandroit de grandes bénédictions sur tout ce qui l'environne. Elle est fière, mutine et assez aisée à fâcher, paroissant à l'extérieur plus douce qu'elle n'est en effet, fort indifférente pour toutes les choses qui ne la touchent point, s'ennuyant quasi de tout ce qui divertit les autres; ce qui me fait prévoir que l'avenir lui prépare ou un grand calme dans la dévotion ou des chagrins insupportables dans la vieillesse. Mais comme elle a toujours servi Dieu, j'espère qu'il ne l'abandonnera pas. Elle est assez fine, mais si éloignée de tromper personne, que cela la met en état de pouvoir être trompée, jugeant de la probité des autres par la sienne. Elle n'est pas assez défiante, et j'ai remarqué dans sa vie que qui la veut tromper le fait assez facilement. Elle n'aime nullement que l'on se mêle de ses affaires, aussi n'aime-t-elle pas à se mêler de celles des autres. Elle est si libérale que je craindrois pour elle, si elle pouvoit disposer de son bien, qu'elle n'en usât comme les capucins, qui ne gardent rien pour le

1. Voyez la note page 293.

lendemain. Elle est naturellement la meilleure et la plus vigoureuse amie du monde, et s'il arrive qu'elle n'en donne pas des preuves éclatantes à ses amies, il faut nécessairement croire qu'elle a été corrompue par quelque méchant conseil, sa pente naturelle étant telle que ses amies n'ont rien à y souhaiter de plus généreux ni de plus fidèle. Enfin la bergère étoit d'une meilleure fortune que n'est la sienne.

[Voyez un autre portrait de Mme d'Epernon par Mademoiselle, p. 429.]

CXLI

PORTRAIT D'UN VIEILLARD INCONNU

A UNE BELLE ET BONNE RELIGIEUSE DU PONT-AUX-DAMES [1].

Puisque la règle sévère de votre couvent me défend l'entrée de votre cellule, au moins, madame, souffrez que mon portrait y soit reçu, afin que vous l'ayez souvent devant les yeux pour en corriger les défauts et le mettre en état que je puisse savoir de quelle sorte vous désirez que je vive dans la retraite que je veux faire en votre ermitage, à l'exemple de ma belle-mère, qui s'imagine déjà être dans le paradis, tant elle reçoit de satisfaction en cette demeure où je veux aller suivre le contre-pied du vice; ainsi que dans le monde j'affecte de prendre le contre-pied de l'impertinente mode de ce temps, à la façon que ma plume le va dépeindre. Je suis un vieillard assez raisonnable, fort chauve et ne pouvant souffrir de perruque, quoique chacun s'en serve à présent : si peu qu'il me reste de cheveux gris et courts, je les fais bouillir pour les tenir

1. Abbaye du diocèse de Meaux.

secs et frisés, aimant mieux la commodité que la parure de longs crins enfarinés et engraissés de pommade.

Je suis dans une vigoureuse santé, parce que je fais le contraire des ordonnances des médecins. J'aime la bonne chère avec les honnêtes gens, sans la pousser dans la crapule; de sorte que je ne souffre aucune incommodité de goutte, gravelle ni autre infirmité naturelle, quoique j'aie près de soixante-dix ans. Je ne ménage point ma vieillesse, crainte de vivre jusqu'au décrépit. Mes plaisirs ne sont jamais semblables, je les prends de tous côtés, et contre l'ordinaire des vieux critiques, je m'accommode au temps, ce qui me donne les entrées dans les cabinets et me fait souhaiter dans la compagnie des plus grands hommes. Je n'aime pas la fade complaisance, et je me délecte d'émouvoir la conversation par quelque agréable discours où je suis fort opiniâtre. J'ai quitté la suite ordinaire de la cour pour en tirer mes avantages. Les principaux ministres de l'État sont si satisfaits de ma conduite dans Paris que j'en suis plus gratifié dans mon libertinage, que lorsque j'étois courtisan plus assidu. Je vis avec mes amis sans cérémonie, et ne leur fais aucune visite et compliments, crainte qu'elles me soient rendues. Je n'approuve pas les vieilles maximes, ce qui m'a dégoûté de lire les anciens auteurs, et me suis fort étudié à considérer le grand livre du monde, où j'ai fait figure en quelques endroits; et dans mon agréable ignorance, j'ai composé des bagatelles en prose et en vers assez divertissantes. Les dames me considèrent encore plus néanmoins pour s'en servir de confident que de galant: et celles dont la beauté est considérée des grands seigneurs ne m'ont jamais touché pour la peine qu'elles donnent à conserver; et je fais état de ce qui n'est point vu du public comme d'un trésor caché. Je crains d'être pris au mot, et je cherche à présent mon divertissement avec les plus retirées; ce qui me fait résoudre de quitter les grandes compagnies pour aller

près de votre ermitage, où je me promets de prendre le contre-pied de toutes les délices de la jeunesse de ce siècle. Jugez, madame, par ce portrait, si j'en suis digne.

CXLII

PORTRAIT DU ROI

Par MADEMOISELLE [1].

Depuis que c'est la mode de faire des portraits, j'en ai vu quelques-uns du Roi, mais je n'en ai vu aucun fait à ma fantaisie. Il est vrai que c'est un sujet si digne, qu'il est difficile que personne le puisse traiter assez dignement : il n'y auroit que lui seul, s'il s'en étoit voulu donner la peine. L'on pourroit dire sur cela ce que les prédicateurs disent des trois personnes divines, qu'il n'y a qu'elles qui se puissent donner les unes aux autres les louanges qu'elles méritent; aussi il n'y a que le Roi qui puisse parler de lui. Néanmoins cette même comparaison justifie assez l'entreprise que je fais de son portrait; car, puisque les plus impénétrables mystères de notre foi sont souvent traités par des personnes médiocres, et qu'il est permis aux mortels de parler de la Divinité, il me semble que j'ai quelque chose d'assez relevé pour pouvoir parler de celle de ce monde, et que l'éclat que j'en tire ne me servira pas seulement pour m'élever au-dessus du reste des créatures, mais qu'elle me donnera les plus belles lumières pour me bien acquitter envers elle de tout ce que je lui dois, et une particulière en ce rencontre pour bien faire son portrait.

1. « Écrit à Paris le 7 octobre 1658; » entre le retour de Fontainebleau et le départ pour Lyon.

La taille de ce monarque est autant par-dessus celle des autres que sa naissance aussi bien que sa mine. Il a l'air haut, relevé, hardi, fier et agréable, quelque chose de fort doux et de majestueux dans le visage, les plus beaux cheveux du monde en leur couleur et en la manière dont ils sont frisés. Les jambes belles, le port beau et bien planté; enfin, à tout prendre, c'est le plus bel homme et le mieux fait de son royaume, et assurément de tous les autres. Il danse divinement bien, aime les ballets et s'en acquitte comme de la belle danse. Ce divertissement sied bien aux rois, et ils sont toujours loués de s'y occuper, parce qu'ils montrent leur adresse, et que c'est donner matière aux peuples de les louer. Il est même de la politique de témoigner leur vouloir plaire par là : les empereurs romains en usoient ainsi; ils se divertissoient souvent aux spectacles, quittant leurs affaires dans le temps que l'on avoit accoutumé d'y aller, et s'en faisant une de n'y pas manquer. Il s'adonne fort à tous les jeux d'exercice et y réussit fort bien; tire en volant plus adroitement que qui que ce soit. Quant à celui de la guerre, il fait depuis le métier d'un simple soldat jusqu'à celui d'un général d'armée, et en parle avec autant de capacité que faisoit le feu roi de Suède [1]. Il témoigne la plus grande passion du monde pour la guerre et est au désespoir de ce qu'on l'empêche d'aller aussi souvent qu'il voudroit aux occasions, quoiqu'il n'y aille que trop au gré de ceux qui savent combien sa personne est précieuse à l'État [2]. Il a autant de courage que l'on en peut avoir, et l'on est fort aise d'avoir eu lieu de connoître par ses actions que si, par un même malheur que Henri IV, il avoit été obligé de reconquérir son royaume il s'en seroit aussi bien démêlé que lui par sa bravoure et par sa conduite. J'ai ouï dire qu'en cette der-

1. Gustave-Adolphe.

2. Louis les animant du feu de son courage
Se plaint de la grandeur qui l'attache au rivage. (Boileau.)

nière campagne [1] il encourageoit à bien servir et les officiers et les soldats par son exemple, et que rien n'est plus vigilant ni plus soigneux que lui. Sa santé correspond bien à son inclination, car elle est aussi forte et aussi vigoureuse qu'il est nécessaire qu'elle soit pour résister aux fatigues de la guerre. Son abord est froid, il parle peu; mais aux personnes avec qui il est familier il parle bien, juste et ne dit rien que très à propos, raille fort agréablement, a le goût bon, discerne et juge le mieux du monde, a de la bonté naturelle, est charitable, libéral, joue en roi et ne fait nulle action qui n'en soit.

Il a fort bon sens pour les affaires, parle bien dans ses conseils, et en public quand il est nécessaire. Il sait fort bien l'histoire, en parle à propos, loue ce qui est à louer de ses prédécesseurs et en retient ce qui lui est nécessaire pour s'en servir dans les occasions : c'est aussi la plus belle science que puissent avoir les rois, que la connoissance de leur pays, du bien et du mal de leurs ancêtres; car l'on se corrige sur les défauts des autres et l'on se rend plus parfait sur leurs qualités, le temps apportant toujours de la politesse et de l'augmentation au mérite dont les peuples ressentent de favorables effets. Lorsqu'on l'a peint en berger [2], l'on a dit qu'il étoit propre à gagner le prix du hameau, mais qu'il ne s'en soucioit pas ; pour moi je suis persuadée qu'il est fort propre à être galant, et il est assez tourné de cette manière; mais je pense que ce qui l'en empêche, c'est qu'il a le goût si délicat qu'il ne trouve point de belle tournée à son point, et que celles de ce temps ne le sont pas assez pour lui. C'est encore sur quoi on le peut louer de se connoître si bien en beauté; aussi est-il juste qu'un roi soit plus délicat qu'un berger. Pâris donna la pomme, parce qu'il en trouva à sa fantaisie; il n'en trouve point à la sienne : il fait bien de ne suivre

1. Le siége de Dunkerque.
2. Voyez p. 1 son portrait par madame de Brégis.

l'exemple de personne, étant fait pour en donner aux autres. Il a beaucoup de piété et de dévotion ; elle est d'exemple, d'édification et tout comme il la faut pour être suivie, n'étant point trop austère ni trop sévère ; il a aussi été élevé de bonne main, puisque la Reine sa mère est la princesse du monde dont la dévotion est la plus solide et la plus admirable : aussi en voit-on des effets, puisque toutes les grâces et les bénédictions de Dieu sont répandues et sur la personne du Roi et sur l'État, dont les prospérités donnent bien lieu de dire que le jugement du Roi paroît en la confiance qu'il a en monsieur le Cardinal, puisque rien n'égale ses soins pour toutes choses, et les fait si heureusement réussir par sa pénétration. Enfin le Roi mérite d'être, comme il est, l'amour de ses peuples, la vénération de toute la cour, et la terreur de ses ennemis.

CXLIII

PORTRAIT DE NESTOR

J'avois cru jusqu'ici que l'invention des portraits étoit une chose nouvelle, mais assurément elle ne l'est pas. Dans l'un des livres des Amadis (je ne sais si c'est dans l'onzième ou douzième) il y en a un du prince Falange d'Ast le plus poli et le plus galamment écrit qu'il se puisse, et je défie tous ceux qui en ont fait, soit auteurs ou dames, car il me semble qu'il y en a assez qui ont réussi en ce genre d'écrire, d'en faire de plus justes, et assurément en cela Amadis est fort à la mode. Quelle joie ce seroit pour beaucoup de gens s'il y avoit une Urgande, c'est-à-dire pour ceux à qui elle feroit du bien ; car pour les autres, je crois que ce leur séroit une grande douleur, mais comme d'ordinaire l'on ne cherche guère que du bien

pour soi, et que la charité est de toutes les vertus la moins pratiquée, et surtout à la cour, l'on croira aisément que je n'ai pas l'esprit rempli de ces enchantements qui ne produisent que feux et flammes, qui exterminent et rendent les dieux ministres de nos vengeances. Je ne demande que des palais enchantés, que des douceurs et du repos, et pour moi et pour mes amis. Mais je m'emporte fort dans des fictions poétiques, et personne ne lira l'exorde de ce portrait, qui ne croie qu'après avoir dit de si grands mots je ne fusse dans un enthousiasme tout propre à faire un poëme héroïque, et que ce seroit plutôt mon style que de travailler en bucolique. Je tromperai les lecteurs, car je me vais rabattre à une très-médiocre prose, pour faire le portrait d'un homme qui mérite bien que l'on en dise tout le bien que l'on y connoît. C'est une vraie humeur de Romain; assurément il en a beaucoup de bonnes qualités, et s'il me venoit dans l'esprit le nom de quelqu'un de ces grands consuls je le lui donnerois, mais ma mémoire me manquant, je lui donnerai celui de Nestor, ayant lu depuis peu dans Aristippe une chose qui lui convient tout à fait, sur ce qu'il dit qu'Agamemnon disoit touchant la difficulté qu'il y avoit de trouver des conseillers fidèles pour servir les princes, qu'entre mille il ne se trouvoit pas un Nestor, et qu'un Nestor valoit un royaume entier.

Notre Nestor donc est entre deux tailles, d'une mine médiocre, les épaules hautes, du reste assez bien fait. Il a la tête d'une bonne grosseur pour y avoir du jugement; un fort grand front, large et dégarni de cheveux, la tête quasi chauve, le peu de cheveux qu'il a sont cendrés: les physionomistes trouvent que c'est comme il faut avoir la tête pour l'avoir bonne, et disent qu'ordinairement les gens aussi mal coiffés que celui dont je parle sont fort habiles, et quasi tous les grands personnages de l'antiquité étoient de cette manière; beaucoup des plus grands minis-

tres qui ont été en France et dont on voit les portraits ont tous la tête dégarnie de cheveux. Il a le nez aquilin, les yeux bleus, le visage olivâtre, l'air mélancolique ; tout cela est assez d'un honnête homme ; quelque chose de fier, et même plus qu'il ne lui appartient ; l'esprit vif et pénétrant pour les affaires, lent pour la conversation, quoiqu'il l'ait agréable ; parle peu, à moins que de connoître beaucoup les gens, fait malaisément connoissance, est d'humeur retirée ; s'applique fort quand il veut, mais naturellement il est paresseux ; a de l'ambition mais modérée, ne la voudroit pousser que par les belles voies ; est ennemi des bassesses et de la servitude, à moins qu'elle ne lui plaise, et est en état de s'en passer et de n'en prendre point autrement. Il ne connoît point d'intérêt que celui de ses amis, pour les servir ; il seroit libéral s'il lui convenoit de l'être, et le conseilleroit toujours à ceux à qui il convient ; il est charitable, car il convient à tout le monde de l'être. Il connoît Dieu, le sert, le prie et le craint parce qu'on le doit, par la vénération qu'il a aux saintes Écritures, et non pas par foiblesse comme beaucoup d'autres gens ; lit les bons livres, étudie, en ayant présentement le temps. Il est plus propre qu'homme du monde à faire une retraite et à vivre comme les anciens Pères de l'Église. Il n'est pas extraordinairement savant, ayant eu de jeunesse des emplois et des occupations qui ont interrompu ses études. Il connoît le monde et la cour, sait comme l'on y vit, entend les affaires du dedans et du dehors du royaume ; écrit parfaitement bien et assurément il seroit capable de faire de beaux livres. Comme l'on peut aussi bien servir Dieu dans le monde que dans le désert, je me persuade que cette pensée lui fera souvent combattre l'attachement qu'il y pourroit avoir, et que le prince du monde n'emportera en lui aucun avantage sur celui du Ciel, puisqu'il y fera mieux son salut que dans la retraite, la vie qu'il mène en étant une perpétuelle pour

lui. Il est colère quoiqu'il paroisse tempéré, mais ce sont des feux de paille ; il est assez aheurté en son sens, et même cela pourroit aller jusqu'à l'opiniâtreté ; il n'en a point dans la haine, car c'est l'homme du monde qui en a le moins pour ceux qui lui ont fait le plus de mal ; il seroit prêt de les servir si l'occasion s'en présentoit. Il est sans peur ; je l'ai vu menacé de foudres et de tonnerres, qui sont choses inévitables, et les attendre avec toute la tranquillité possible, se persuadant que la divine puissance, n'agissant qu'avec justice, arrêteroit le bras de ceux qui ne la gardent pas ainsi qu'elle. C'est l'esprit du monde le plus pacifique et ennemi de ceux qui ne le sont pas, évitant de converser même avec les gens contrariants, parce que ce procédé lui fait de la peine. Jamais homme n'a été plus éloigné de l'intrigue, et les humeurs intrigantes lui sont insupportables ; il est sensible pour ses amis, reconnoissant aux obligations, ferme dans l'adversité, et supporte les disgrâces et les déplaisirs de la même manière qu'il feroit la bonne fortune, de laquelle il est incapable de se prévaloir. Il n'est pas méfiant, et s'il se confie à peu de gens, il ne garantit jamais rien, tant il a peur de tromper les autres sous la bonne foi d'autrui, car pour lui il n'en manqua jamais à personne ; on pourroit aussi avoir la même confiance en ceux de qui il répondroit qu'en lui, car il se connoît fort bien en gens, et Agamemnon pourroit dire de ceux-là qu'il se trouveroit plus d'un Nestor.

CXLIV

PORTRAIT DE MADAME DE THIANGES

Par MADEMOISELLE[1].

On s'étonnera que je fasse mon portrait en l'état où je suis, puisqu'il faut avouer que je suis un peu changée, et que d'ordinaire l'on n'aime pas à se montrer de cette sorte quand on aime sa beauté. Mais deux ans de province m'ont appris à ne m'en pas soucier, les réflexions que j'ai faites pendant ce temps-là m'ont fait connoître qu'il faut commencer à se détacher du monde par soi-même, et que quand mon visage seroit changé, c'est de quoi je ne me dois pas mettre en peine. Au contraire, je dois être bien aise que l'on remarque ce changement, pourvu que l'on s'aperçoive des autres qui sont moins visibles et qui me seront sans doute plus avantageux, puisqu'ils plairont à toute ma famille, pour laquelle je veux avoir autant d'égard à l'avenir que j'en ai eu peu par le passé, mais jeunesse et sagesse s'accordent rarement ensemble, et ce proverbe a été, je crois, fait pour moi. Ainsi par mon propre aveu l'on pourra juger de mon changement, et si quelque jour après une longue vie, que j'espère passer en bonne chrétienne, je mourois en opinion de sainteté, j'aurois un prélat d'une haute vertu pour témoin de mes bonnes résolutions qui auroient été exécutées, et qui auroient eu une si bonne fin.

J'ai pris le dessein que j'ai de devenir dévote, en lisant les œuvres de saint Augustin : j'ai toujours eu une particulière dévotion pour lui, tant à cause de son esprit et de sa sainteté, que par le rapport qu'il y a de sa conversion à

1. « Fait à Lyon le 30 novembre 1658. »

celle des gens qui vivent dans ce siècle [1] : c'est par lui que j'espère de réussir à la mienne ; mais il m'inspire tant de sentiments d'humilité, que je crains que mon portrait n'en soit moins ressemblant. J'ai l'air de ce que je suis née, c'est-à-dire d'une demoiselle de très-grande qualité, et je me serois bornée à n'être que cela dans un temps autre que celui-ci, mais maintenant je puis dire sans vanité que je suis princesse, et la quantité de souverains dont je suis descendue en font foi, mais il vaut mieux laisser dire cela aux autres : je dirai seulement que les alliances de ma maison avec celle des ducs de Guyenne, des comtes de Limosin et de Poitiers, me laissent assez croire que je suis venue de Rosanire, fille de Policandre, roi des Pictes ; jugez après cela si j'ai bon air et si je l'ai haut : aussi m'en fait-on la guerre, et ce sont de ces guerres qui ne déplaisent pas [2]. Rosanire s'habilloit quelquefois en bergère avec Galatée et prenoit plaisir de se promener avec celles qui habitoient sur les bords du Lignon ; apparemment elles filoient leurs quenouilles, et c'est un de mes plaisirs. Je suis aussi familière avec les petites gens que l'étoit cette princesse de qui j'ai l'honneur de descendre. L'on dit que j'ai les yeux beaux, doux, et l'on juge de mes regards selon que l'on m'aime. J'ai les dents belles et la bouche aussi, le nez bien fait et le ris agréable, la gorge belle, les mains admirables, la mine mélancolique, quoique j'aie l'humeur fort gaie. L'on a même dit que j'étois emportée lorsque j'étois plus jeune que je ne suis : ce n'est pas que je ne le sois encore assez pour être belle, mais j'ai assez d'âge pour être sage. Quant à la galanterie,

L'on saura que maman mignonne
Se pique de femme de bien,
Et femme qui pour moins que rien
Étrangleroit une personne.

1. « Madame de Thianges, écrit madame de Sévigné, ne met plus de rouge et cache sa gorge ; elle est tout à fait dans le bel air de la dévotion. »

2. Les Rochechouart descendent d'un cadet des vicomtes de Limoges.

J'ai l'esprit agréable et divertissant, et l'on s'ennuie rarement où je suis. Je crois être assez plaisante, au moins la petite-fille du grand Euric me l'a souvent dit[1]. Je danse mal, et en cela je ne ressemble pas à madame ma bisayeule, trisayeule, ou quintayeule. Il n'y a chanson au monde que je ne sache, rien n'égale ma mémoire, et si j'avois voulu l'employer à des choses plus solides, peut-être y aurois-je réussi de même ; mais comme l'on sait que la mémoire et le jugement, selon le commun dire, sont discordans, l'on en jugera comme l'on voudra : pourtant je sais quelques fragments de l'histoire, et celle de François Ier m'a plu sur toutes ; le titre que Marot lui donne me parolt assez juste.

Roi plus que Mars de gloire environné,
Roi le plus roi qui fut onc couronné.

Enfin à tout prendre je crois que j'ai beaucoup plus de bon que de mauvais, et l'on pourroit dire sur moi de certains vers de Voiture :

Que qui ne verroit que mes vers,
Et ne connoltroit mes revers,
L'on m'aimeroit d'amour trop forte.

[Gabrielle de Rochechouart, fille de Gabriel, duc de Mortemart, et de Diane de Grandseigne, mariée le 2 juin 1655 à Claude de Damas, marquis de Thianges, morte le 12 septembre 1693; elle était sœur de l'abbesse de Fontevrault et de madame de Montespan. — Madame de Thianges fut en butte à nombre de méchancetés de la part des rimeurs anonymes : elle s'adonna à la haute dévotion, et madame de Sévigné nous parle plaisamment d'elle à ce propos. Nous avons cité aussi sa querelle avec le chevalier de Béthune. Elle était très-liée avec Mademoiselle, qui en parle souvent dans ses *Mémoires*.]

1. Madame de Thianges était très-liée avec la reine Christine. Somaise nous parle de son goût pour les lettres « et ceux qui s'en mêlent pourveu qu'ils aient quelqu'enjouement. »

CXLV

PORTRAIT DE MADAME DE MONTATÈRE

RELIGIEUSE

FAIT PAR ELLE-MÊME.

ADRESSÉ A MADAME LA MARQUISE DE MONTATÈRE, SA BELLE-SŒUR [1].

Vous ne pouviez sans doute, ma chère sœur, me demander une marque de mon amitié plus difficile à vous accorder que de faire mon portrait. Pensez-vous que je vous fasse voir volontiers tous les défauts que je sens en moi, et que je sois bien aise de me mettre au hasard de perdre votre estime pour vous donner un léger témoignage de mon amitié? Et s'il arrive par hasard que je sois obligée à vous dire quelque chose à mon avantage, suis-je assurée qu'étant clairvoyante comme vous êtes, vous en demeuriez d'accord ; ou que si la justice vous empêche de le faire, vous expliquiez au moins mon erreur favorablement? En vérité je n'avois que trop sujet de vous refuser, et peut-être l'eussé-je fait s'il eût été en mon pouvoir, mais ma volonté est si absolument soumise à la vôtre, qu'il n'y a point d'intérêt si puissant que je ne sacrifie à la joie de complaire à une sœur aussi aimable que vous.

Les sentiments que j'ai pour Dieu seront le premier trait de cette peinture : je vous confesse qu'ils ne sont pas tels qu'ils devroient être et que je souhaiterois; car quoique je le craigne infiniment, et que je puisse même dire que cette crainte me tyrannise, si ce terme s'accommodoit avec la dou-

1. Suzanne, fille du marquis de Sainte-Croix, mariée à Louis de Madaillan de Lesparre, marquis de Montatère ou Montataire; elle mourut en 1676, et son mari, quoique âgé de 59 ans, demanda et obtint en 1682 la main de Marie-Thérèse, fille de Bussy-Rabutin.

ceur du joug de notre Seigneur, néanmoins elle n'est pas accompagnée d'un amour aussi fort qu'il le désire de nous. Vous aurez de la peine à le croire; et il est pourtant très-vrai que je sens une joie continuelle d'être attachée à son service d'une manière particulière. Je vois mille amertumes dans le monde, et mille douceurs dans ma condition qui me font remercier Dieu d'avoir quitté l'un pour l'autre dans un temps où je n'étois pas très-capable d'en faire un juste discernement. Mais cette matière est trop sérieuse pour être traitée plus au long dans un ouvrage qui ne l'est pas extrêmement : je passe donc au reste. J'ai l'âme bonne, sans fard et sans malice; j'y sens de la fierté et de la gloire qui iroit même trop loin si la raison ne l'arrêtoit, et elle me rendroit non-seulement tout mépris, mais même toute supériorité insupportable si l'esprit de ma profession ne me les faisoit souffrir. Surtout je suis fort sensible aux avantages de ma maison, et je les désire plutôt pour satisfaire mon humeur que pour l'intérêt de mes parents. Je suis libérale jusqu'à la prodigalité : le plaisir de posséder les choses m'est sans comparaison moindre que celui de les donner : jugez, ma chère sœur, combien ma pauvreté me fait souffrir, puisqu'elle me prive de cette satisfaction. J'ai le cœur fort tendre à la compassion, jusqu'à en être malheureuse, car le mal de tout le monde devient le mien par la pitié que j'en ai. J'ai du courage et même assez pour entreprendre les choses les plus difficiles, pourvu que je sache qu'elles soient bonnes et justes, car personne n'a jamais été plus timide que moi à faire le mal : je crois que c'est plutôt par la crainte du blâme et de la censure, que par l'aversion du mal même, aimant mieux me priver de toute sorte de satisfaction que d'en recevoir le moindre reproche. Ma réputation m'est infiniment chère, et il n'y a que les offenses qu'on m'y peut faire que j'ai de la peine à pardonner, c'est-à-dire à oublier, car de m'en venger je n'en suis point capable, et le plus grand mal

que je fasse à mes ennemis c'est de les mépriser. Je suis aisée à fâcher, mais plus aisée encore à apaiser. J'ai de la peine à me rendre à la vérité quand je me suis engagée à soutenir une opinion qui lui est contraire ; mais cette difficulté ne résiste pas longtemps à la raison. Je suis fort reconnoissante, mais non pas assez pour aimer : je ne le fais que par inclination, mais j'ai une extrême joie de servir ceux qui m'ont obligée. J'aime tendrement et constamment, mais rarement ; et quand je m'y suis engagée, j'y apporte une complaisance et une confiance entière et j'en bannis toute jalousie : je veux être aimée de même. La solitude m'est fort agréable, je ne sais si cette inclination vient de mon naturel, ou si étant nécessaire pour le bonheur de ma profession j'ai fait de nécessité vertu. Je ne sais de même à qui je dois le mépris que j'ai pour la plupart des divertissements du monde, mais il me semble qu'il m'est naturel, et qu'en quelque état que j'eusse été, le bal, les collations ni le Cours ne m'eussent pas charmée. Mon imagination me rend souvent malheureuse, car je me figure toujours les choses pires qu'elles ne sont, et quand le mal est arrivé je le supporte plus patiemment que je n'en avois fait l'attente. Je suis crédule, hormis au mal que j'entends dire de la plupart du monde. Mes passions sont fort modérées, j'en excepte la tristesse à laquelle je me laisse abattre pour des sujets assez médiocres : néanmoins je la resserre si bien au dedans de moi qu'il n'en paroît rien au dehors. Je suis assez franche et ingénue, c'est moins par foiblesse que par une certaine bonté qui me fait juger que personne ne me voudroit nuire non plus que moi aux autres ; mais le secret de mes amis m'est néanmoins inviolable. Je ne hais pas à être louée, pourvu que les louanges qu'on me donne m'appartiennent, car la flatterie me fatigue. Mon humeur est assez gaie et fort égale, on me loue particulièrement pour ma douceur et pour ma civilité, mais ni l'une ni l'autre ne sont point à

l'épreuve du mépris. Je suis fort paresseuse, je l'avoue fort franchement, depuis que j'ai appris un mot italien qui favorise bien le parti des fainéants, *è bella cosa di far niente:* mais quand ce seroit un défaut, je vous ai vue si empêchée à l'excuser lorsqu'on nous le reprochoit, que je ne crois pas que vous voulussiez me refuser une grâce que vous avez assez souvent besoin qu'on vous accorde. On m'a tant dit qu'il me sied mal de mentir et que je tremble en le faisant, que je ne le fais point du tout. Je ne manque point d'esprit, je l'ai vif et pénétrant : je parle facilement et assez bien. Ma conversation est enjouée et quelquefois assez spirituelle. Je n'écris point mal, mais je ne me saurois donner la peine d'écrire fort élégamment : ainsi mes premières pensées sont les meilleures, n'en souffrant guère de secondes sur un même sujet. Je suis moins ignorante que la plupart des personnes de mon sexe, mais ce que je sais ne sert qu'à me faire regretter ce que ma paresse m'a fait négliger d'apprendre. J'aime beaucoup la lecture : autrefois les romans faisoient mes délices, c'étoit dans le temps qu'il m'étoit permis de les lire : maintenant les livres plus sérieux et plus convenables à ma profession me plaisent beaucoup davantage.

Je vous ai dépeint la meilleure partie de moi-même, et plût à Dieu que je pusse en retrancher le reste sans rendre ce portrait défectueux : mais puisque je l'ai commencé il faut l'achever. Je suis plus grande que petite, j'ai la taille aisée, l'air bon, l'abord doux et civil. Mon visage est modeste, le tour en est ovale, et l'ovale en seroit parfait si le menton n'en étoit pas trop pointu. Mes yeux sont bleus, vifs et brillants, de grandeur médiocre, assez souvent battus. Mon teint est blanc et incarnat, sujet à rougir un peu trop, cela vient de mon embonpoint, qui est meilleur de beaucoup qu'à moi n'appartient. Vous m'avez quelquefois flattée d'avoir la bouche belle, le souris agréable, et marquant quelque chose de fin et de spirituel ; vous juriez

que mes dents étoient admirables, mais peut-être vous moquiez vous de moi : je sais bien que vous ne le faisiez pas, quand vous me disiez que j'avois le nez petit et retroussé, mais je sais bien aussi qu'il n'est pas désagréable et qu'il ne me défigure point. J'ai les mains belles, la peau blanche et délicate, et toute ma personne est nette et propre. Mes cheveux sont d'un brun cendré ; vous ne me croirez pas quand je vous dirai qu'ils deviennent gris, j'en attribue la cause à notre coiffure, qui produit souvent cet effet, plutôt qu'à l'âge où je suis, dont assurément on ne doit rien attendre de tel.

Mais enfin, ma chère sœur, trouvez bon que je finisse : vous m'avez fait repasser bien des choses par l'esprit qui n'y doivent plus tenir aucune place, et cet entretien m'en pourra peut-être coûter un autre moins agréable, mais plus salutaire avec mon confesseur ; mais pourvu que ma complaisance vous soit une marque de ma parfaite amitié, et me confirme la possession de la vôtre, je me serai procuré un grand bien d'un côté si je me suis fait quelque mal de l'autre.

[Nous manquons de renseignements sur cette sœur du marquis de Montataire.]

CXLVI

PORTRAIT DE M. LE PRINCE[1]

Par MADEMOISELLE[2].

Il est difficile à de petites gens de pouvoir parler des personnes fort élevées, et je ne comprends pas comment de médiocres entreprennent de faire les portraits des grands ; car s'il n'y avoit qu'à dépeindre les traits du visage, ce

1. M. le prince de Condé.
2. « Écrit à Paris le 5 octobre 1658. »

sont de ces choses dont tout le monde peut aisément s'acquitter, mais il n'en est pas de même des qualités de l'âme, car ceux qui ne sont pas nés d'une condition à l'avoir élevée, peuvent malaisément exprimer les sentiments de ceux qui l'ont haute, et cela fait le même effet sur le théâtre du monde, que sur celui des comédiens, quand de mauvaises troupes de campagne récitent les vers de Corneille.

L'on trouvera que Monsieur le Prince aura sujet d'être satisfait, puisque ses vérités bonnes ou mauvaises seront dites par une personne dont assurément il recevroit le bien et le mal avec une égale vénération, et qui le connoît mieux que personne du monde : c'est pourquoi il faut donc commencer à en dire ce que l'on en sait, et le louer avec plaisir, car c'en est un grand de donner à ses amis les louanges qu'ils méritent avec justice, et dans les temps où ils sont malheureux ; c'est une espèce de consolation aux âmes généreuses d'en user ainsi, et pour ceux qui le font et pour ceux pour qui on le fait.

L'on pourroit peindre Monsieur le Prince dans le bal, car c'est sans contredit l'homme du monde qui danse le mieux, et en belles danses et en ballets. Les habits que l'on y a, et les personnages que l'on y représente sont fort avantageux en peinture, et donnent grande matière d'écrire ; car comme ce sont des déités de la Fable, ces sortes de sujets mènent bien loin. Mais j'aime mieux en moins dire, et me retrancher sur la vérité. Je le peindrai donc comme je l'ai vu au retour d'un combat. Sa taille n'est ni grande ni petite, mais des mieux faites et des plus agréables, fort menue, étant maigre ; les jambes belles et bien faites : la plus belle tête du monde (je parlerai ensuite de sa bonté), ses cheveux ne sont pas tout à fait noirs, mais il en a en grande quantité et bien frisés : ils étoient fort poudrés, quoiqu'ils ne le fussent que de la poussière ; mais assurément il est difficile de juger si celle-là lui sied mieux que celle de Prud'homme. Sa mine est haute et re-

levée ; ses yeux fiers et vifs, un grand nez, la bouche et les dents pas belles, et particulièrement quand il rit : mais à tout prendre il n'est pas laid, et cet air relevé qu'il a sied bien mieux à un homme que la délicatesse des traits. Après avoir dit le jour que je me le représente pour le peindre, vous croirez bien qu'il étoit armé ; mais que dans son portrait l'on mettra sa cuirasse plus droite qu'elle n'étoit, puisque les courroies étoient coupées de toutes sortes de coups : il aura aussi l'épée à la main, et assurément l'on peut dire qu'il la porte d'aussi bonne grâce, qu'il s'en aide bien. Voilà à peu près son portrait dessiné : il ne suffit pas de l'avoir habillé, il le faut décorer : nous mettrons les batailles de Rocroi, de Nordlingue, de Fribourg, de Lens et toutes les villes qu'il a prises et secourues. L'on verra une bataille prête à donner, l'autre se donnera, et il y en aura de données, car les feux et la fumée des canons servent de beaux rembrunissements à la peinture, aussi bien que le sang et le carnage ; et pour les paysages et les perspectives, les armées en bataille et les villes conquêtées ou secourues font un fort bel effet : assurément un conquérant en fait toujours un fort beau partout où il est, et donne grande matière à tous les arts de se bien exercer. Je laisserai un champ vide, me persuadant qu'il le remplira d'aussi belles choses à l'avenir que celles qu'il a faites par le passé pour le service du Roi. Venons à l'intérieur : ce prince a de l'esprit infiniment, est universel en toutes sortes de sciences ; possède toutes les langues, et sait tout ce qu'il y a de plus beau en chacune, ayant beaucoup étudié et étudiant tous les jours, quoiqu'il s'occupe assez à d'autres choses. La guerre est sa passion dominante. Jamais homme ne fut si brave, et l'on a souvent dit de lui qu'il étoit

> Plus capitaine que César,
> Et aussi soldat qu'Alexandre.

Il a l'esprit gai, enjoué, familier, civil, d'agréable con-

versation; raille agréablement et quelquefois trop; on l'en a même blâmé, quoique cela n'ait pas été jusqu'à l'excès, comme ont voulu dire ses ennemis. Il est quelquefois chagrin, colère, et même emporté : et sur cela il n'y a personne qui puisse dire qu'il ne le soit pas trop. Il connoît bien les gens, les discerne, et fait grand cas des personnes de mérite. Il est agissant au dernier point; jamais homme ne fut plus vigilant ni plus actif à la guerre : il fatigue comme un simple cavalier, ayant une santé et une vigueur qui lui permettent d'être jour et nuit à cheval sans prendre aucun repos; quand il trouve des gens qui aiment le leur et qui n'ont pas le service aussi à cœur que lui, il se fâche aisément, étant difficile que la vie que je viens de dire qu'il mène ne lui échauffe le sang : ainsi voilà sur quoi il s'emporte et se fâche, et c'est le plus grand défaut qu'il ait. Il est bon ami et sert les siens avec empressement, et a pour eux cette chaleur avec laquelle il fait toutes choses. Beaucoup de gens doutent qu'il soit fort tendre et aussi empressé que j'ai dit, lorsqu'on ne lui est pas utile; mais assurément quand il aime une fois c'est pour toujours, à moins qu'il n'ait des sujets bien légitimes de changer. Il est vrai qu'il est mal soigneux et négligent; mais dans les choses essentielles, ou pour les autres ou pour lui, il est fort soigneux. Il écrit bien quand il y prend garde; mais il s'y étudie peu : il le fait néanmoins toujours de bon sens, et particulièrement sur la guerre. Il est méfiant et souvent trompé; il croit aisément que l'on l'aime, et il y a quelque justice à se fonder sur son mérite; mais le mérite propre ne donne pas de l'honneur ni de la probité aux gens à qui nous avons affaire. Il suit ses sentiments et trouve assez mauvais que l'on les contrarie. Il prend rarement conseil, quoiqu'ayant été assez malheureux pour en suivre de mauvais. Il aime son compte, va à ses fins, et sa prudence le fait passer par dessus beaucoup de choses quand il est question d'y aller. Quoiqu'il ait in-

finiment de l'esprit, comme je l'ai déjà dit, il y a des choses dans lesquelles il n'est pas quelquefois d'humeur de s'en servir. L'on dit qu'il n'est pas bon politique ; pour moi je ne la suis pas assez pour en juger : je sais bien que selon mon sens il pourroit faire bien des choses qu'il ne fait pas, et que je souhaiterois qu'il fît. Il s'abandonne trop dans la guerre, et l'amour des actions d'éclat le touche autant que s'il n'avoit pas une réputation établie, et pour une chose de cette nature il seroit capable d'en abandonner de fort solides et de se consoler de leur perte par la joie qu'il sentiroit du succès des premières. Je suis persuadée qu'il pourroit se mieux servir de son esprit en pareilles rencontres, et la solidité est préférable à l'éclat en un certain âge, où la gloire des gens, au lieu de se diminuer, s'affermit. Il est juste et équitable, l'on ne lui entend jamais rien dire qui aille au contraire. Quoiqu'il soit violent par son tempérament et par son humeur, il ne l'est néanmoins pas dans ses actions, et je l'ai vu éviter des occasions où il craignoit d'être obligé d'en donner des marques, et dans lesquelles même il s'attiroit du blâme par sa modération. Je ne l'ai point connu dans le temps où il étoit galant, mais l'on dit qu'il l'a fort été, et a eu de grandes passions les plus respectueuses et les plus polies du monde, enfin qu'il pouvoit passer pour un héros de roman aussi bien en galanterie qu'en guerre : mais je ne l'ai pas vu; ainsi je n'en dirai rien. Pour libéral, je ne sais s'il l'est plus que le sont d'ordinaire les princes; je lui ai pourtant vu faire des libéralités; mais il y a des temps et des conjonctures qui détruisent le mérite des choses, et qui empêchent que l'on ne puisse juger si c'est l'inclination des gens qui agit ou les causes secondes qui les font agir. Il a été libertin et a pu n'être pas fort régulier dans ses mœurs comme tous les jeunes gens; mais assurément il en est fort revenu, et les principes de la religion sont fortement établis dans son âme, et beaucoup

plus que ceux de la dévotion, mais l'un attire l'autre et toutes choses viennent en leur temps. J'ai ouï dire que jamais homme ne fut si froid dans les combats, ni si intrépide; rien ne l'étonne, le péril le rassure et le modère : il donne ses ordres avec la dernière tranquillité. Il reçoit les louanges avec embarras, et ne veut jamais ouïr parler de ses belles actions, étant persuadé n'en avoir jamais assez fait, et ne trouvant rien qui puisse borner son courage.

[M. Cousin considère ce portrait comme le meilleur que nous ayons du grand Condé. (*Madame de Sablé*, 2e édit., p. 76.)]

CXLVII

PORTRAIT DE LA COMTESSE DE NOAILLES

DAME D'ATOURS DE LA REINE-MÈRE

PAR MADAME LA DUCHESSE D'UZÈS [1].

Il y a longtemps que j'ai envie de faire votre portrait, mais je n'oserois l'entreprendre, parce que je ne crois pas pouvoir jamais venir à bout de dire tout ce que je pense sur votre sujet. La nature ne m'ayant donné en partage qu'un peu de bon sens pour pouvoir démêler ce qu'on voit de beau et de bon en vous, elle m'a refusé l'éloquence pour bien peindre une personne telle que vous.

Vous êtes belle, mais d'une beauté que l'on peut dire fort naturelle, et si l'on vous trouve un beau teint, de beaux yeux, et les lèvres d'un rouge admirable, l'on doit bien être persuadé que c'est sans artifice. Vous prenez un trop grand soin à ne vous pas accoutumer à l'exemple de mille autres, à faire de petites façons affectées qui ne sont

1. Voyez son portrait, p. 54.

propres qu'à diminuer le prix d'une beauté quand elle ne paroît pas naïve; l'on ne vous voit jamais radoucir vos yeux, ni tâcher à faire de petites mines de la bouche, pour y faire remarquer des agréments et de faire voir des dents que vous avez fort belles, ni contrefaire votre ton de voix pour tâcher de prendre aussi bien par les oreilles que par les yeux ceux qui vous entendent : l'on voit bien que vous laissez tout à fait le soin de votre beauté aux grâces naturelles, qui ne sont pas ingrates de la confiance que vous avez pour elles; elles vous servent tout à fait bien. Il est vrai qu'elles sont bien secourues par votre esprit qui vous donne mille bonnes qualités, en vous faisant dire tout ce que vous dites si à propos et d'un si bon air, que cela tient lieu de toutes les minauderies du monde. Vous êtes éloquente sans paroître savante. Vous avez dans l'esprit un penchant à être plaisante, et vous remarquez si vite tout ce qui se dit dans une conversation et trouvez si promptement ce qu'il y a à dire de bien et de mal, que jamais personne n'y a été si éclairée que vous. Mais c'est un plaisir que vous ne donnez pas souvent à vos amies, parce que vous êtes douée d'une si grande prudence, que vous aimez mieux l'étouffer que de vous reprocher que vous vous divertissez de votre prochain. Vous êtes bonne mais fort fière, pourtant tout à fait tendre pour vos amies, dont le nombre est fort petit dans votre cœur; et bien que plusieurs s'empressent à y retenir place, la foule est dans la grande chambre et les choisies sont dans le cabinet. Votre choix n'est pas par emportement, c'est par connoissance. Vous ne laissez que fort peu agir chez vous l'inclination toute seule, vous l'accompagnez toujours de la raison. Les sentiments de votre cœur sont fort délicats et fort obligeants pour vos amies; vous vous occupez toujours d'aller au-devant de ce qui leur peut plaire. Mais si vous aviez des amants, ils seroient bien malheureux, quand ils seroient aussi aimables que l'amour même et que vous les verriez d'un mérite

merveilleux, car l'honneur de la gloire vous touche au-dessus de toutes choses, et vous vous en faites un si fort rempart, que la galanterie avec tous ses charmes doit toujours se retirer avec sa courte honte. Je ne sais si vous ne serez point fâchée contre moi d'avoir fait votre portrait, je sais que vous craignez furieusement qu'on ne parle de vous, quoique vous soyez bien assurée que dans la pure vérité ce ne peut être que pour dire des louanges admirables. Enfin si je l'ai entrepris mal à propos, je vous en demande pardon.

[Louise Boyer, fille d'Antoine, seigneur de Sainte-Geneviève des Bois et de Villemoisson, et de Françoise de Wignacourt, née en 1637, mariée en 1641 au comte de Noailles, créé duc en 1663, morte le 22 mai 1697. Dans son supplément Somaise mentionne *Noziane* et la cite comme aimant les vers et prisant fort les deux Corneille.]

CXLVIII

PORTRAIT DES PRÉCIEUSES

L'on a fait quantité de portraits, mais ce n'a été que d'une personne seule ; maintenant j'entreprends celui de plusieurs qui vivent dans un même esprit et d'une même manière. Ce seroit quasi une sorte de république, si ces personnes n'étoient pas nées dans un état monarchique où l'on auroit grande peine à en souffrir. Toutefois la leur est d'une nature qu'elle n'est pas à redouter, les forces de leurs armes, ni celles de leur charmes ne doivent faire craindre personne, et quelque inclination que les François aient pour les nouveautés, assurément cette secte ne sera point suivie puisqu'elle est généralement désapprouvée de tout le monde, et le sujet ordinaire de la raillerie de ceux qui ont l'autorité d'en faire impunément de qui il leur

plaît. Après cela l'on ne trouvera nulle témérité en moi d'avoir entrepris leur portrait, au contraire l'on dira que je suis fort du monde et de la cour, que le torrent m'emporte, que peut-être sans cela je ne m'en serois pas avisé, et que ce n'est que pour faire comme les autres. L'on dira vrai, car je suis de ces gens qui sont persuadés qu'il faut vivre avec les vivants, et qu'il ne se faut distinguer en rien par affectation et par choix ; et que si l'on l'est du reste du monde, il faut que ce soit par l'approbation qu'il donne à notre conduite, que notre vertu nous attire cela, et non pas mille façons inutiles, qui ne sont jamais dans les personnes qui en ont une véritable.

Il me seroit difficile de parler de leur beauté, car je n'étois pas en âge de discernement lorsque celles à qui l'on en voit quelque reste l'étoient en perfection ; pour celles dont j'en pourrois maintenant juger, elles n'en n'ont aucune; car de peindre comme les Beaubruns, ce n'est pas mon talent, il me seroit difficile de faire des visages d'un ovale bien proportionné à celles qui les ont d'une longueur démesurée, de faire de beaux nez à celles qui les ont longs et pointus, ou à d'autres fort camardes. Cela m'est impossible aussi bien que de petits yeux enfoncés d'en faire de grands, et d'en appetisser de gros qui sortent de la tête, quoique toutefois il fût plus aisé de les y faire rentrer, puisque le tour en est fort décharné et creux : s'il y en a qui aient de faux cheveux, soit blonds cendrés ou clairs bruns, il faut bien les leur laisser, et il seroit difficile de les donner à celles qui les ont roux. Pour la bouche, peu l'ont petite, mais elles ont quasi toutes les dents assez passables, et quoiqu'elles soient et trop grandes et trop plates et même enfoncées, je vous assure que c'est sur quoi la vérité leur est plus favorable. Quant à la taille, il y en a qui l'ont passable, mais pas une fort belle, puisqu'il n'y en a point de qui la gorge le soit ; y en ayant dont le sein est de la grosseur des meilleures nourrices de

la vallée de Montmorency, ce qui fait pour l'ordinaire un fort grand creux au-dessus du sein ; les autres l'ont plate au dernier point, et je vous assure que quand leurs tailles n'auroient pas le désagrément què je viens de dire, leur air contraint et décontenancé seroit capable de les gâter : elles penchent la tête sur l'épaule, font des mines des yeux et de la bouche, ont une mine méprisante et une certaine affectation en tous leurs procédés qui est extrêmement déplaisante. Quand dans une compagnie il ne se trouve qu'une seule précieuse, elle est dans un ennui et un chagrin qui la fatigue fort, elle bâille, ne répond point à tout ce qu'on lui dit, et si elle y répond, c'est tout de travers, pour faire voir qu'elle ne songe pas à ce qu'elle dit : si c'est à des gens assez hardis pour l'en reprendre, ou pour mieux dire, assez charitables pour l'aviser de ce qu'elle a dit, ce sont des éclats de rire, disant : Ah ! madame, c'est qu'on ne songe pas à ce que l'on dit. Le moyen ! Ah Jésus ! est-il possible ? S'il arrive dans cette compagnie une autre précieuse, elles se rallient ensemble, et sans songer qu'elles ne sont pas les plus fortes, elles chargent le prochain et personne n'en est exempt, et cela fort hardiment, car ce sont des emportements à rire au nez des gens, les plus insupportables du monde. Elles ont quasi une langue particulière, car à moins que de les pratiquer, on ne les entend pas. Elles trouvent à redire à tout ce que l'on fait et à tout ce que l'on dit, et désapprouvent généralement la conduite de tout le monde. Il y en a parmi elles qui font les dévotes, parce qu'elles ont des raisons de famille qui les obligent à prendre ce parti, pour pouvoir vivre avec plus de douceur que si elles en usoient autrement. Il y en a qui ne sont pas de religion propre à cela, et elles font entendre que c'est la seule cause qui les en empêche. Tout cela se fait par politique, parce que les maris sont rares pour ces demoiselles, et une noce entre elles est de ces choses qui n'arrivent qu'une fois en un

siècle, la plus grande partie d'elles n'étant pas remplie d'autant de trésors dans leurs coffres qu'elles en croient avoir dans l'esprit. Elles affectent fort de paroître retirées, quoiqu'elles cherchent fort le monde, ne bougeant de toutes les maisons de qualité où il va le plus d'honnêtes gens, et même cela ne suffit pas, puisqu'elles vont dans celles où la marchandise est la plus mêlée; enfin chez les personnes qui reçoivent toutes sortes de gens sans distinction. Je dis quelques-unes des précieuses, car il y en a qui ne se mettent pas tant à tous les jours. Pour les dames qu'elles hantent, c'est sans en faire différence, car elles en voient qui leur sont fort opposées, et elles font profession, comme j'ai dit, de s'éloigner du monde, et ne laissent pas de voir les plus coquettes et les plus évaporées femmes de Paris, sans que leur hantise les en corrige. Pour la cour, elles y vont rarement, parce qu'elles n'y sont pas les bienvenues. Si elles sont coquettes je n'en dirai rien, car je fais profession d'être un auteur fort véritable et point médisant : ainsi je ne toucherai pas ce chapitre, étant aussi persuadé qu'il n'y a rien à en dire. Elles sont en matière d'amitié comme elles font profession d'être sur l'amour, car elles n'en ont pour personne ; elles ont la bonté de souffrir celle des autres, et d'agréer leurs services quand elles en ont besoin ; mais craignant de trop fatiguer les personnes de qui elles les souffrent, elles veulent honorer plusieurs de la gloire de les servir, chacun à son temps, et leur grand jugement fait son effet ordinaire, car leur mémoire n'en est point chargée. Il y en a peu qui dansent, parce qu'elles dansent mal. Elles jouent pour être en quelque chose à la mode. Elles sont fort railleuses et moqueuses, et même des gens qui ne leur en donnent pas de sujet. Je pense qu'en voilà assez pour les faire fort bien reconnoître. Quand j'ai commencé, je craignois ne pouvoir pas faire un bon tableau, car les peintres font mal d'ordinaire les choses à quoi ils ne prennent pas de

plaisir, et assurément leurs personnes et leurs visages ne sont pas plaisants à regarder, et même je craignois que les traits de mon portrait ne fussent aussi effacés que ceux de leurs visages, mais je pense que leur caractère est si bien écrit ici, qu'il réparera en une manière ce qui sera effacé en l'autre.

[Il faut, comme on sait, distinguer deux périodes dans la vie des précieuses : la période où la préciosité était en honneur et celle au contraire où, comme l'auteur du Portrait, tout le monde se moquait d'elles. Notre auteur anonyme pensait, ce me semble, comme l'abbé de Pure, qui traça de la précieuse cette bouffonne définition : « C'est un animal d'une espèce autant bizarre qu'inconnue. Les naturalistes n'en disent rien et nos plus anciens historiens n'en ont point fait mention.... Elle n'est point fille de son père ni de sa mère; elle n'est pas l'ouvrage de la nature sensible et matérielle : elle est un précis de l'esprit, un résidu de la raison. Comme la perle vient d'Orient, la précieuse se forme dans la ruelle. » C'est en 1656 que l'on commença à se moquer des précieuses, et cependant il faut remarquer que, même dans sa préface des *Précieuses ridicules*, Molière reconnaît qu'il y a des précieuses véritables qu'il ne faut pas confondre avec « de mauvais singes qui méritent d'être bernés.» Voyez la *Société française au dix-septième siècle* et *Madame de Sablé*, par M. Cousin; l'introduction au *Dictionnaire des Précieuses*, par M. Livet; *Précieux et Précieuses*, du même; la *Société polie*, par M. Rœderer, etc.]

CXLIX

PORTRAIT DE M. HUET

ÉCRIT PAR MADAME D. C[1].

Si je n'eusse point gagé de vous donner votre portrait pour une discrétion, je n'eusse jamais cru qu'une personne de ma qualité et de mon humeur eût pu avoir de la répu-

1. Madame de Choisy.

gnance à payer ses dettes; mais je connois en cette rencontre qu'on en peut faire quelques-unes dont on ne s'acquitte pas bien volontiers, vous avouant franchement que j'ai eu de la peine à satisfaire à celle-ci : j'aime néanmoins beaucoup mieux vous devoir cette discrétion qu'à un autre, parce que j'ai beaucoup plus de bien que de mal à dire de vous, et que je puis vous parler franchement de ce que j'en pense sans vous flatter et sans vous déplaire : voici donc ce que je trouve de vous.

Vous êtes plus grand et de belle taille, que vous n'avez bon air. Vous êtes mieux fait que vous n'êtes agréable. Vous avez le teint trop blanc et même trop délicat pour un homme; les yeux bleus, plus grands que petits; les cheveux d'un blond châtain, le nez bien fait, la bouche grande mais aussi propre qu'on la peut avoir, car vous avez les lèvres incarnates et les dents d'un blanc fort éclatant et qui saute aux yeux. Vous avez le front fort grand. La grandeur de vos traits et de votre visage fait que vous avez quelque chose de ces médailles qui représentent les hommes illustres (vous vous doutez bien que j'entends plutôt parler de ces grands philosophes que des conquérants). Je ne sais si ce n'est point la grande réputation de science où vous êtes qui me donne cette idée, ou si c'est qu'en effet ces hommes illustres étoient faits comme vous; mais si vous n'êtes fait comme ceux qui ont été devant vous, peut-être que ceux qui viendront après ne seront pas fâchés de vous ressembler et d'être faits comme vous aurez été. Vous avez les mains fort blanches et la peau fort fine. Il vous paroît plus de netteté naturelle que de propreté artificielle. Pour de l'esprit, vous en avez assurément autant qu'on en peut avoir, et votre esprit ressemble à votre visage, il a plus de beauté que d'agrément. Vous l'avez solide et capable de toutes les sciences; j'ai entendu dire à tous ceux qui peuvent en bien juger, que vous savez tout ce qu'un homme de votre âge peut savoir.

que ce n'est pas en une science seulement, mais que vous êtes universel dans toutes, quoique vous excelliez aux mathématiques. Vous avez la mémoire si heureuse que je crois que vous n'avez rien oublié de tout ce que vous avez su qui mérite d'être retenu. Je crains que la capacité que vous avez pour les grandes choses ne vous donne de l'inapplication et de l'incapacité pour les petites qui sont de l'exacte bienséance du monde : ce qui est un défaut nuisible en ce que la plupart du monde ne jugeant que sur l'apparence et sur l'extérieur, quand il n'est pas tout à fait poli, cela empêche qu'on n'examine le véritable mérite et qu'il ne paroisse. Vous n'êtes pas pourtant incivil, mais votre civilité manque un peu de politesse. Ce qu'on peut dire sur cela à votre avantage, c'est que vous pouvez acquérir tout ce qui vous manque et que vous n'avez rien à retrancher de ce que vous avez, et qu'au lieu que la plupart du monde a besoin de travailler à paroître ce qu'il n'est pas, vous n'avez qu'à bien paroître ce que vous êtes, pour être reconnu pour un fort honnête homme. Vous avez l'âme bonne à l'égard de Dieu, et vous êtes pieux sans être fort dévot. Vous êtes fort ferme en la foi, et vous avez si bien su vous servir de la science (qui gâte les autres et qui les fait douter de tout) à vous affermir dans la religion, que j'estime qu'on ne peut croire ce qu'elle nous propose plus fermement que vous faites. Cela m'a paru en tous vos entretiens, et il y a autant à profiter avec vous de ce côté-là que sur toutes les autres choses. La bonté de votre âme est pour les autres aussi bien que pour Dieu : car vous êtes commode, point critique, et si peu porté à juger mal, que je crois que votre bonheur pourroit même quelquefois duper votre esprit. Vous estimez plus légèrement que vous ne méprisez. Vous êtes franc et sincère, et vous avez la franchise d'un vrai homme d'honneur qui ne sent rien en son âme qu'il ait intérêt de cacher, ni qu'il puisse avoir honte de dire. Ainsi vous parlez de vos

sentiments fort franchement, mais autant que vous êtes franc sur ce qui ne regarde que vous, autant êtes vous réservé sur le secret des autres : vous y êtes même un peu trop scrupuleux. Vous êtes incapable de vous venger, en rendant malice pour malice, et vous êtes si peu médisant, que même le ressentiment ne vous arracheroit pas une médisance de la bouche contre vos ennemis : je trouve que vous ne les ménagez que trop selon le monde. Je n'entends pas dire pourtant que vous manquiez de sensibilité pour la gloire et pour l'honneur : au contraire, vous y êtes délicat jusqu'à l'excès. Vous êtes sage, fidèle et sûr autant qu'on le peut être. Vous avez beaucoup de modestie, et jusqu'à avoir honte et être déconcerté quand on vous loue. Il me souvient qu'un jour que vous m'aviez fâchée, pour m'en venger, je vous fis rougir devant M. de Longueville, en vous reprochant votre doctrine. Mais votre modestie est plus dans les sentiments que vous avez de vous-même que dans votre air, car vous êtes modeste sans être doux, et vous êtes docile, quoique vous ayez l'air rude. Vous êtes si prompt et vous soutenez vos opinions avez une impétuosité si grande qu'il semble qu'elles vous deviennent une passion. Vous faites une vie fort honnête et fort irrépréhensible à un aussi jeune homme que vous êtes : et quand vous aurez pris une profession, je crois que vous pratiquerez ce que vous professerez. Vous êtes fort égal ; votre humeur n'est ni trop enjouée, ni trop mélancolique : vous ne haïssez pas pourtant à vous divertir, et vous divertissez aussi fort agréablement les autres. Vous trouvez fort bien le ridicule des choses, et en cela seulement vous avez assez l'esprit de votre pays. Je ne crois pas que vous manquiez de tendresse de cœur, mais je crains que votre tendresse ne manque un peu de délicatesse. Vous êtes constant et fort véritable en vos paroles, quoique Normand. Vous avez une si grande curiosité qu'il n'y a point de prières ni d'importunités que vous n'employiez pour la

satisfaire. Vous manqueriez plutôt de défiance que d'en trop avoir, et cela vient de ce que vous jugez des autres par vous-même, et qu'ayant beaucoup de probité et de bonté vous croyez facilement que les autres en ont. Enfin vous êtes à mon gré un fort bon garçon qui avez assurément assez de mérite pour être distingué d'avec mille autres gens, y en ayant fort peu dans le monde qui ayent de meilleures choses que vous dans l'essentiel, et moins de mauvaises ; et vous valez bien sans doute qu'on désire de vous acquérir pour ami quand vous ne l'êtes pas et de vous conserver quand vous l'êtes.

[Pierre Daniel Huet, né à Caen en 1630, membre de l'Académie française, adjoint en 1670 à Bossuet, pour l'éducation du dauphin, évêque d'Avranches en 1686, mort en 1721. C'est à son retour de Suède, en 1662, que Huet fonda l'Académie de Caen.]

CL

PORTRAIT DU CHEVALIER DE CHARNY

M'étant trouvé fort inutile en mon quartier d'hiver, et me voyant dans un village où il n'y avoit ni gentilshommes, ni demoiselles, et pas même des hobereaux ; après avoir passé mes journées à chasser et à lire, je trouvois encore beaucoup de temps à m'employer [1] : de sorte que plutôt que d'être contraint de chercher la conversation des paysans, je me suis amusé à faire mon portrait. Voici donc ce que c'est de moi, afin que ce qui y sera de mauvais soit corrigé par mes amis; et que ce que l'on y trouvera de bon soit cultivé, pour tâcher, par le moyen de leurs bons avis, de devenir un jour honnête homme.

1. En 1658 le chevalier de Charny passa l'hiver à Arras après avoir fait la campagne dans le régiment des Gardes: au printemps Mademoiselle lui acheta une compagnie au régiment de la Couronne.

Je n'ai que faire de prendre le nom de Tirsis, ni d'Abradate, ou pareils noms de roman pour ne pas mettre le mien, puisque celui que je porte est un nom emprunté aussi bien que ceux-là. Pour moi j'aimerois fort à y mettre mon véritable, mais certaines raisons m'en empêchent, dont j'ai beaucoup de déplaisir. J'ai assez fait entendre mon âge ; parce que je viens de dire on connoîtra aussi sans doute ma naissance. Je suis grand et assez bien fait dans ma taille. J'aurai la tête passable, car maintenant mes cheveux n'ont pas pris leur croissance, ils sont bruns et d'une assez belle couleur. Je ne suis point laid, je n'ai rien qui choque; au contraire j'ose dire que mon abord ne déplaît point, car on m'a dit toujours que quand on me voit je fais ressouvenir de personnes qui sont honorées et aimées de tout le monde, sans toutefois avoir l'honneur de leur ressembler assez que pour faire connoître qui je suis. Je ne sais si j'ai de l'esprit ; et même je doute que le monde en puisse juger, car je me hasarde peu à parler, craignant les railleries que l'on fait d'ordinaire de jeunes gens qui s'émancipent trop. Pour du cœur, j'en suis suffisamment pourvu ; j'ai même de l'ambition, mais je la retiens jusqu'à tant qu'il plaise à la fortune de me donner lieu de la faire paroître. A propos, j'aime la lecture et la conversation des dames ; j'ai l'humeur fort galante, mais je me défie de mon mérite, et c'est ce qui m'empêche que l'on ne s'en aperçoive. Il me semble que devant que de me hasarder à la galanterie, je dois m'être fort hasardé à la guerre et qu'il faut avoir fait plusieurs campagnes à l'armée, premier de faire un quartier d'hiver à la cour. Quand je me trouverai assez honnête homme pour y pouvoir réussir, vous verrez que je ferai rage et qu'il n'y aura blondin qui tienne devant moi [1] : je serai alors plus propre

1. En 1656 Mademoiselle lui offrit d'entrer dans les ordres; il refusa et partit pour l'Académie en disant qu'il allait essayer de se rendre honnête homme. (*Mém. de Mademoiselle.*)

et plus magnifique que je ne suis. Ce n'est pas que la fortune ne m'ait déjà été favorable en quelque chose, puisqu'elle m'a procuré la protection d'une divinité visible, plus libérale que la fortune même ; car elle ne fait que du bien, et le fait de si bonne grâce, qu'en cette rencontre il faut renverser le proverbe et dire qu'il est plus glorieux de recevoir que de donner. Elle est aussi plus judicieuse qu'elle, car elle sait faire choix et regarde autant au mérite qu'à la personne : il faut donc que j'en acquière à quelque prix que ce soit, quand ce ne seroit que pour justifier ses bontés envers moi ; j'ai seulement à craindre que quelque mousquetade ne m'attrape en chemin : mais si je ne suis pas assez heureux pour parvenir où je désire, elle ne me fera point trop tôt finir ma destinée, car je suis persuadé qu'il faut être César ou rien.

[Fils de Gaston, duc d'Orléans. et de Louison Roger, qui après son abandon se fit religieuse à la Visitation de Tours; il fut recueilli par Mademoiselle qui, nous dit Tallemant, le prit en amitié : elle nous apprend elle même que c'est en 1653 qu'elle le fit venir auprès d'elle et que jusque-là il vivait avec 20,000 livres de rente que lui avait laissées sa mère et était élevé aux jésuites. On l'appelait le *Mignon*. Mademoiselle lui donna le nom de sa terre de Charny, voisine de Saint-Fargeau : Monsieur sut ce qu'elle faisait et ne lui en parla jamais. Depuis, le chevalier de Charny suivit en Espagne le maréchal de Gramont dans son ambassade : il servit avec éclat, commanda les troupes de la côte de Grenade, fut nommé gouverneur d'Oran et mourut en 1692 ne laissant qu'un fils naturel nommé Louis, comme lui.]

CLI

PORTRAIT DE MADAME L'ABBESSE DE CAEN

Par M. HUET.

Il ne vous déplaira pas, madame, qu'avant que de travailler à votre portrait, je vous raconte une historiette qui sera toute propre à lui servir de préambule. Celle qui mérita la première les bonnes grâces d'Alexandre le Grand s'appeloit Campaspe : c'étoit une fille d'une beauté admirable. Alexandre commanda à Apelles de la peindre; cela ne se pouvoit faire sans la voir, et il étoit difficile de la voir sans l'aimer; et en effet, tandis que ce grand peintre tira les traits de son visage sur le tableau, Amour, meilleur peintre que lui, les marqua si vivement dans son cœur, que jamais depuis ils n'en purent être effacés. Je vous laisse maintenant à faire l'application de cela, et cependant je vais prendre mon pinceau.

Comme c'est une beauté à laquelle je suis fort sensible que celle du nez, et qui est peu considérée dans les portraits d'aujourd'hui, quoiqu'elle soit la plus apparente, trouvez bon, madame, que je commence par le vôtre. Il est grand, mais de grandeur médiocre; il est blanc, un peu aquilin et rend votre ris fort spirituel. Votre bouche, quand il vous plaît, est incomparable, c'est-à-dire quand vous ne la laissez pas tomber négligemment; elle n'est ni trop grande ni trop petite, les lèvres en sont vermeilles et façonnées; et quand vous êtes dans votre humeur enjouée, et qu'il vous prend fantaisie de contrefaire les gens, vous en savez faire mille petites grimaces les plus jolies du monde et les plus touchantes. Pour vos yeux, leur réputation est si bien établie, que je n'ai pas besoin d'en parler pour faire savoir que ce sont les plus beaux yeux du

monde. Vous avez le teint blanc, mêlé d'incarnat et extrêmement vif. Tout cela compose un visage assez plein et fort ouvert, rempli de beaucoup de douceur et d'une physionomie haute ; et ce visage étant soutenu d'une taille grande et fort pleine vous donne une majesté très-convenable à votre dignité. On ne peut imaginer de plus beaux cheveux que les vôtres ; ils sont d'un blond cendré et frisés d'une manière fort agréable, et ils accompagneroient admirablement bien votre visage, à ce que j'ai pu juger quand ils se sont dérobés par hasard au soin que vous prenez de les cacher. N'ayant jamais vu votre gorge, je n'en puis parler ; mais si votre sévérité et votre modestie me vouloient permettre de dire le jugement que j'en fais sur les apparences je jugerois qu'il n'y a rien de plus accompli. Vous avez de quoi faire de très-belles mains, la peau en est blanche et fine, et elles sont tout à fait bien taillées ; mais l'indifférence que votre vertu vous oblige d'avoir pour votre corps, comme pour la plupart des choses de la terre, vous empêche d'en prendre le soin. Vous avez l'air fort relevé, et faisant assez connoître que vous êtes une personne de haute qualité et d'une naissance très-illustre : cet air est fier dans l'abord, mais il se radoucit à mesure que la familiarité vient. La joie et la gaieté vous sont si naturelles, que dès que vous vous mêlez d'être triste, la tristesse vous abat incontinent : cependant vous vous y laissez emporter aisément, et le peu de résistance que vous avez contre elle vous fait perdre la grande égalité qui est d'ailleurs dans votre humeur. Vous avez tant de santé et d'embonpoint que vous êtes souvent malade à force de vous bien porter. J'aurois appris quelles sont ces maladies, si vous ne m'eussiez pas commandé dernièrement de m'éloigner, tandis que vous en entreteniez votre médecin.

Tout ce que j'ai dit est peu de chose en comparaison de ce que je vais dire sur le chapitre de votre âme, dont les

beautés vous rendent mille fois encore plus aimable que celles du corps. Votre âme est pleine de piété ; mais non pas d'une pétié scrupuleuse, inquiète, basse, rude, chagrine et qui s'arrête à l'écorce du bien et de la vertu ; mais d'une piété solide, constante, gaie, facile, et qui prend la vertu pour son principe. Ç'a été par cette piété que vous avez quitté les grandes fortunes qui vous attendoient dans le monde pour choisir une vie solitaire et laborieuse ; et c'est maintenant par elle que vous en supportez les peines et les austérités avec une force et une patience non pareilles, et même avec joie et avec plaisir. Après cette qualité je ne vois rien en vous de plus recommandable que votre bonté ; je ne sais pas quel jugement en font les autres, mais pour moi, madame, j'en suis si touché, que si vous me voulez bien permettre de vous parler un peu moins respectueusement que je ne dois, je vous assurerai que ce fut principalement par cette bonté que d'abord vous gagnâtes mon cœur, et que vous le possédez encore présentement, et comme c'est une bonté à durer longtemps puisqu'elle vous est naturelle, je ne prévois pas que je puisse jamais reprendre ce que vous m'avez ôté. Sérieusement vous êtes digne par là de l'admiration et de l'amour de tout le monde, car vous avez une indulgence pour tous les défauts, et une condescendance pour toutes les foiblesses qu'on ne peut assez louer. Vous vous servez de cette bonté fort à propos, car vous l'employez envers ceux qui s'en rendent dignes par leur soumission ou par leur repentir ; mais contre ceux qui s'opiniâtrent dans le mal, au lieu de le reconnoître et s'en corriger, ou qui manquent à ce que vous croyez vous être dû, vous vous servez de votre fierté avec hauteur.

Comme vous êtes bonne, vous avez aussi les défauts des bonnes gens. Vous êtes prompte et colère, mais c'est un feu qui est éteint aussitôt qu'allumé et qui ne laisse aucune fumée, ni aucune noirceur dans votre âme. Vous croyez

aisément le bien, et vous n'êtes pas assez soupçonneuse : mais Dieu garde de mal qui l'est encore moins que vous! Vous aimez les gens de bien et de mérite; mais vous n'avez pas la force de rebuter ceux qui se couvrent de l'apparence de la probité, quoique vous ayiez reconnu leurs vices; car vous ne vous contentez pas d'aimer la vertu, vous ne sauriez même haïr ce qui la contrefait et qui l'imite : ou si vous le pouvez haïr, vous ne pouvez le maltraiter. Je ne comprends pas comment, étant telle que je dis, vous pouvez être dissimulée et secrète au point que vous l'êtes ; mais on ne peut pas mieux cacher sa pensée et déguiser ses sentiments que vous faites quand la prudence vous y oblige : car quoique vous soyez naturellement fort franche et ingénue, néanmoins vos réflexions et votre expérience vous ont appris que tout le monde n'est pas si bon que vous et que le secret n'est pas seulement utile, mais même qu'il est souvent nécessaire. Vous êtes extrêmement et même trop sensible à votre réputation; car bien que nous soyons obligés d'en être fort soigneux, néanmoins, quand nous avons satisfait à notre devoir, nous devons nous reposer sur la netteté de notre conscience, sans nous soucier beaucoup de la calomnie et des discours du sot et malicieux vulgaire.

Mais passons à votre esprit : vous vous sentez sans doute si forte là-dessus, que vous êtes déjà assurée du bien que j'en dirai : vous avez raison, car vous avez l'esprit d'une activité incroyable, d'une compréhension si vive à concevoir les choses, et d'une si grande promptitude à les produire, qu'à peine vous peut-on suivre. Vous êtes fort éloquente, particulièrement quand vous êtes émue de quelque passion, mais, selon mon jugement, vous écrivez mieux encore que vous ne parlez : vos termes sont choisis, votre énonciation est nette et riche, et vos pensées sont justes; en sorte qu'on prendroit plutôt vos écrits pour des ouvrages d'un académicien que d'une personne de votre sexe ;

aussi êtes vous assurément bien au-dessus et par vos lumières naturelles, et par celles que vous avez acquises. Votre esprit s'étend jusques au bout de vos doigts, dont vous savez faire toutes sortes d'ouvrages avec une adresse inimitable ; et même vous contrefaites si bien les écritures, que si vous étiez née notaire vous eussiez couru grande fortune d'être reprise de justice.

Il ne me reste plus qu'à parler de votre cœur pour achever mon entreprise. Vous l'avez plein de courage et de résolution. Vous êtes ferme dans l'adversité, et modeste dans la prospérité. Vous avez de la gloire, mais c'est de la belle, et qui vous porte à désirer les grandes choses ; et pour dire le vrai, étant ce que vous êtes, vous ne sauriez sans bassesse n'avoir pas beaucoup d'ambition. Vous êtes splendide et libérale, et vous avez encore retenu de votre naissance l'amour pour l'éclat et pour la pompe. Vous avez bonne opinion de vous-même, autant que l'humilité dont vous faites profession vous le peut permettre, et cette opinion me semble fort légitime et bien fondée. Vous êtes capable d'aimer et d'aimer longtemps, je ne sais si ce pourroit être pour toujours; mais de qui peut-on faire ce jugement? Vous avez divers degrés d'amitié : dans la distribution que vous en faites, vous donnez peu à la reconnoissance, davantage au mérite, mais presque tout à l'inclination : ainsi quand on peut parvenir à l'honneur de vos bonnes grâces, il en faut savoir gré principalement aux étoiles. J'estime que vous seriez capable de faire beaucoup pour ceux qui seroient du nombre de ces élus, et que pour les obliger vous iriez même au-devant, non-seulement de leurs demandes, mais aussi de leurs souhaits. Quel rang dois-je donc croire, madame, que je tiens parmi eux, puisque par mille prières, et après mille promesses, je ne puis obtenir de vous une grâce fort légère, si je ne l'achète encore au prix de ce travail? Mais j'espère enfin que puisque je m'en suis acquitté, sinon avec succès, au moins

avec diligence, vous ne me laisserez pas languir plus longtemps dans l'attente d'une faveur que vous ne devriez pas refuser au moindre de vos amis.

[Voyez le portrait de l'abbesse de Caen par elle-même, p. 75.]

CLII

PORTRAIT DE MADEMOISELLE

PAR M. DE SOURDIS [1]

Descends de la montagne à la double colline
Et quitte les concerts de la troupe divine;
Apollon, ton savoir des ans victorieux
Ne se limite point aux airs mélodieux :
Tu sais mille secrets aux mortels secourables,
Il n'est point, quand tu veux, de douleurs incurables;
Seul tu connois des cieux les mouvements certains,
Dans les astres tu lis le destin des humains;
Mais je laisse chercher ces sciences fameuses
Aux avares esprits, aux âmes curieuses;
Toujours j'abandonnai mon tranquille loisir
Aux appas innocents d'un honnête plaisir.
Maintenant, transporté de l'ardeur qui me pique,
Tu me fais concevoir un dessein magnifique;
Et l'objet qui m'anime à ce pompeux dessein
Mérite le secours de ta divine main.
Donc, si par toi fleurit la noble architecture,
Le travail immortel de la lente sculpture,
Le divin art d'Apelle et les crayons savants
Encor si renommés par leurs traits décevants;
　Pour l'honneur de ces lieux, la Pallas de notre âge,
Viens toi-même, grand dieu, disposer mon ouvrage;

1. V. sur M. de Sourdis, p. 136. — L'édition de Maëstricht (1776) nomme M. de Segrais comme auteur de ce portrait. Segrais était, comme on sait, secrétaire de Mademoiselle.

Architecte aujourd'hui, peintre et docte sculpteur,
De mon hardi projet viens te montrer l'auteur.

L'Orne délicieuse arrose un saint bocage,
Que Malherbe autrefois sur ce plaisant rivage
Planta de ses lauriers sur le Pinde cueillis,
Et dont est ombragé tout l'empire des lis.
Et moi, si je reviens de la longue carrière,
Où l'ardeur de quitter la terrestre poussière
Emporte malgré moi mon vol audacieux,
Sur les illustres pas qui conduisent aux cieux
Si j'aborde jamais la plage réclamée,
Courbé sous le doux faix des rameaux d'Idumée,
Je les destine encor à ce charmant séjour,
Ma célèbre patrie et mon premier amour.
Là, si des saints lauriers j'ose approcher ces palmes,
Je pourrai les voir croître, et sous leurs ombres calmes,
Le reste de mes jours en paix les cultivant,
Dans la voix des mortels laisser mon nom vivant.

Mais tel qu'ayant fini sa course vagabonde,
Le nocher réchappé de la fureur de l'onde
Pour acquitter les vœux promis aux immortels,
Soudain fait sur le bord fumer leurs saints autels,
Ou de sa nef au temple append la triste image,
Pâle encore et tremblant des terreurs du naufrage;
Tel voulant célébrer la grande déité,
Qui me guide au sentier de l'immortalité;
Par qui j'ose espérer de garantir ma vie
Du souffle envenimé de la mordante envie,
Et dont les doux regards illuminent mon cœur
Du beau feu dont tu fais sentir la vive ardeur;
Par ton divin secours dans ce sacré bocage
D'un temple merveilleux je médite l'ouvrage.

Tu m'entends, c'en est fait; bientôt l'ouvrage est prêt,
L'étoffe est assemblée et le dessin te plaît.
De ton brillant palais, du char de la lumière,
Tu prends pour le former l'éclatante matière.

Sur vingt degrés de jaspe aux portes on parvient,
Les portes sont d'argent que l'or joint et soutient.
Dieux! que ce temple est vaste! Aussi la renommée
N'en sera pas sitôt par la terre semée,
Que les rois enchaînés viendront de toutes parts
S'immoler à la nymphe, au feu de ses regards;
Et les peuples unis à ce grand sacrifice
Tâcher par mille vœux de la rendre propice.
Mais la masse s'élève et semble dans les cieux
Cacher avec orgueil son faîte audacieux.
Les riches lames d'or de diverse figure
Du dôme font briller la superbe structure.
Abandonne la règle et songe aux ornements
Dont le travail s'égale au prix des diamants.
En cent marbres divers, sur la voûte élevée,
Des héros ses aïeux soit l'histoire gravée,
Ou que l'art enchanteur d'un habile pinceau,
Imitant le travail de l'artiste ciseau,
Semble faire sortir des épaisses murailles
De ces grands conquérants les célèbres batailles.
Qu'ici le fier Martel sur un cheval fougueux
Foule les bataillons du Maure belliqueux,
Au trône des Césars élève Charlemagne,
Qui donne l'Italie et délivre l'Espagne;
Que l'Auguste Philippe et Charles le Vainqueur
Chassent, comme troupeaux, l'Anglois usurpateur;
Qu'il gagne ses vaisseaux, qu'il en coupe les câbles
Et laisse sur nos bords ses ancres dans les sables.
Que si tu veux mêler dans ces affreux combats
La fameuse Pucelle ensanglantant son bras,
Pour marquer son courage et sa vaillante adresse,
Emprunte la fierté de ma grande princesse.
Là que dans un long ordre on voie aux champs de Mars
Les Bourbons déployer leurs nobles étendards;
Car quiconque a porté ce nom rempli de gloire
En a par mille exploits consacré la mémoire.
Que sur cent grandes nefs, paroisse au premier rang
Le roi vaillant et saint, source de ce beau sang,

Voler aux bords du Nil, et, transporté de zèle,
Affranchir le Jourdain du joug de l'infidèle.
Qu'ici le grand Henri par ses illustres faits
Ayant fait refleurir l'abondance et la paix,
Sous éclatant lambris de la voûte azurée
Savoure les douceurs d'éternelle durée,
Boive le doux nectar avec les immortels,
Et comme eux des humains reçoive des autels.
Que sur ses pas hardis, par mille funérailles,
Gaston sape les tours et s'ouvre les murailles;
Peins Courtrai, Graveline et ses flancs meurtriers,
Qui jettent l'épouvante aux plus hardis guerriers,
Et figure si bien comme il les mit en poudre,
Qu'on pense ouïr gronder sa belliqueuse foudre.

Je m'égare et me perds en ce vaste sujet;
Suis-moi, père des arts, et règle mon projet.
Loin d'offrir tout le temple à cette illustre race,
Il faut, tout grand qu'il est, en ménager la place :
L'objet qu'à mille rois j'y veux faire adorer,
Sans que j'emprunte rien, a de quoi le parer;
Et si tu veux tracer ses belles aventures,
Il n'en faut point chercher aux sombres sépultures.

Telle qu'on voit Diane à l'ombrage d'un bois
Le dos encor chargé de son riche carquois
A son bal inviter la troupe des dryades,
Et surpasser l'éclat des blondes oréades :
Telle au premier tableau placé dans un beau jour
Paroîtra la Princesse au milieu de sa cour,
Autant par son air haut que par son origine,
Des nymphes surpassant la majesté divine.
Soit qu'aux tons ravissants d'un concert plein d'appas
Élevant sa démarche et mesurant ses pas,
Plus brillante que l'or dont sa robe étincelle,
Elle attire à la fois tous les regards sur elle,
Soit qu'avecque sa troupe en un bocage épais
De la grande Junon quittant le grand palais,

Sous l'habit innocent d'une simple bergère
Elle danse aux chansons sur la verte fougère.

Dans un plus vaste champ peint dans l'autre tableau,
Qu'elle poursuive un cerf qui gagne un clair ruisseau;
Marque loin au-devant de sa leste cohorte
Son cheval glorieux du fardeau qu'il emporte,
Qu'il paroisse hennir, que l'herbe sous ses pas
Demeure ferme et droite et ne se courbe pas;
Et qu'à ses prompts élans on voie en grosses ondes
De la nymphe flotter les belles tresses blondes;
Qu'elle ait un dard en main qu'elle semble lancer,
Que son rapide cours paroisse devancer.
Non loin, pour figurer son belliqueux courage,
Peins deux camps animés d'une pareille rage,
S'appeler au combat par des cris furieux,
Et les chefs avancés se menacer des yeux;
La Princesse les voir, et d'un front intrépide
Réprimer la fureur de tant de sang avide
D'un visage assuré passer les rangs épais
Et ramener les chefs au désir de la paix.
Marque en ses yeux brillants le beau feu qui l'anime
Pour les cœurs embrasés d'un désir magnanime,
Et fais briller encor sur le front des soldats
L'amour qu'ils ont conçu pour ses divins appas.

Mais le son éclatant des guerrières trompettes
Ne lui fait point haïr nos champêtres musettes:
Elle n'ignore point que sous tes verts lauriers
Flétrissent dans l'oubli ceux des plus grands guerriers.
Laisse donc dans les champs les armes sanguinaires,
Et passe pour la suivre aux antres solitaires;
Soit pour la peindre assise entre les doctes sœurs,
Goûtant de leurs concerts les charmantes douceurs,
Admirant les beautés d'un ouvrage héroïque,
Sans dédaigner les jeux de la scène comique;
Soit que ton feu céleste en sa grande âme épris,
Tu te peignes toi-même admirant ses écrits,

Et faisant remarquer leur beauté naturelle
Aux grâces qui jamais ne s'éloignèrent d'elle.
Pour mieux représenter par quels charmants accords
Un si puissant génie anime un si beau corps,
Exprime comme un mot de sa bouche éloquente
Peut calmer la fureur d'une foule insolente;
Fais que l'on pense voir un grand peuple irrité
S'adoucir à l'aspect de tant de majesté,
Et voir tomber des mains de ce monstre sauvage
Les grès et les tisons dont il armoit sa rage.

Surtout, dieu du savoir, il faut dans un tableau
D'un art ingénieux et d'un dessin nouveau,
D'Amour partout vainqueur faire voir la défaite,
Et le coup qu'en secret sa vengeance projette.

Qu'en ce bocage épais de myrthes amoureux,
Dans le triste maintien d'un chasseur malheureux,
Honteux et fugitif, l'œil ardent de colère,
Il vienne se sauver dans les bras de sa mère;
Lui montre son carquois vainement épuisé,
Son flambeau sans lumière, avec son arc brisé;
Semblant, pour l'engager en sa grande querelle,
Lui dire que la nymphe est plus charmante qu'elle.

Qui pourra le nier, quand, sur le saint autel,
Du ciseau qui rendit Phidias immortel,
Ta main voudra tailler son adorable image,
Et par ce grand chef-d'œuvre accomplir ton ouvrage?
Mais quel marbre assez rare en sa vive blancheur
Peut montrer de son teint l'éclat et la fraîcheur,
Qui conservant des lis la candide innocence
Prouve si dignement son auguste naissance?

Quels feux, si ce n'est point un de ces clairs rayons
Dont tu sais animer tout ce que nous voyons,
Marqueront par des traits aux ans ineffaçables
Ses yeux, moins à des yeux qu'à toi-même semblables,

Quand par tes doux regards, en un jour clair et pur,
Tu fais du vaste Olympe étinceler l'azur?

Est-ce assez des rubis ou de l'éclat des roses
Dans l'aimable saison nouvellement écloses,
Pour marquer cette bouche où ces charmantes fleurs
Toujours, comme au printemps, font briller leurs couleurs,
Cette bouche adorable et féconde en miracles,
Et par qui désormais tu rendras tes oracles?

Mais que je crains pour toi qu'enfin ayant formé
Ce beau corps, tel qu'il est, d'un albâtre animé,
Un feu qui n'éteint point ne coule dans ton âme
De ces deux monts de neige où tout désir s'enflamme.
Garde-toi d'y jeter un regard curieux;
Attache à ses habits tes soins industrieux;
Marques-y cet air libre et cette négligence
Qui les met au-dessus de leur magnificence.
Plus belle que Vénus elle en hait les appas,
Et ne veut ressembler qu'à la chaste Pallas;
Donne-lui donc un casque à l'ondoyant panache,
Laisse pendre à son bras la terrible rondache;
Que sa divine main plus propre à prendre un cœur
Semble agiter ce dard d'Ilion la terreur,
Ce dard qu'en mille lieux a suivi la victoire,
Cette divine main plus blanche que l'ivoire.
Poursuis, docte artisan, d'un art ingénieux,
Ouvre sur les genoux ses habits précieux
Pour laisser de sa jambe admirer la figure,
Et d'un pied si bien fait l'agréable structure;
C'est alors qu'adorant ton ouvrage achevé
Tu reprendras la lyre, et d'un ton élevé
Tu chanteras sa gloire, ou par mille cantiques
Vanteras son courage et ses faits héroïques;
Tu diras que ce cœur si fier, si généreux,
Ne se laisse émouvoir qu'aux pleurs des malheureux;
Qu'il sert aux opprimés de refuge et d'asile,
Dans l'un et l'autre sort pour lui-même tranquille;

Que libre, et des périls ne pouvant s'étonner,
Par sa seule parole il se laisse enchaîner;
Est sûr en sa promesse, est sensible et fidèle
Au secret, aux ennuis qu'on partage avec elle.
Tu diras que sincère en ses affections
Elle ne connoit point d'indignes passions;
Que d'une juste main dispersant ses richesses,
Sa façon de donner redouble ses largesses;
Qu'elle fait au mérite un gracieux accueil,
Civile sans bassesse et fière sans orgueil;
Sans que cette douceur savante en l'art de plaire
Inspire aux plus hardis un penser téméraire.
Tantôt tu chanteras dans un air concerté
De ce fécond esprit la vive activité,
Les rapides élans qui l'élèvent de terre,
Percent la région où se fait le tonnerre,
Lui font voir d'un clin d'œil les siècles les plus vieux
Et la font pénétrer dans les secrets des dieux.
Ajoute qu'elle est juste, intrépide, immuable;
Vante encore de ses doigts l'adresse inimitable;
Mais quand tu finiras par tant de piété,
Sera-ce point des dieux blâmer la cruauté
Et nous faire nier leur juste providence,
De ne lui donner pas un sceptre en récompense?
Grand dieu! pour m'élever à tes airs ravissants,
Épure mes esprits, illumine mes sens.

Ainsi jamais ton île incertaine et flottante
Ne se voie exposée à la vague inconstante.
Et puisse s'effacer l'amour infortuné
Dont ton cœur soupira pour l'ingrate Daphné.
Ni tonnerre grondant, ni pluvieux nuage
Ne dérobe aux mortels ton radieux visage.
Jamais il ne soit rien de si charmant que toi,
Hors la nymphe et l'objet qui me tient sous sa loi.

APPENDICE

PORTRAITS INÉDITS

TIRÉS DES MANUSCRITS DE CONRART

PORTRAIT DE DORIS[1]

ENVOYÉ A ÉLISE, QUI L'AVAIT DEMANDÉ,

FAIT PAR Mlle D'ARDENAY

FILLE DE MADAME LA MARQUISE DE CHAMBRET[2].

Puisque vous me commandez, chère Élise, de vous faire la description de l'aimable Doris, il faut que je vous obéisse, encore que je sache bien que je n'ai pas des couleurs assez vives et des traits assez délicats pour représenter au naturel cette belle personne. Vous saurez donc qu'elle est grande et que sa taille est admirablement belle et libre; ses cheveux sont fins et lustrés, et d'un blond cendré le plus beau du monde; son visage est ovale; ses yeux bleus, doux et brillants, pleins d'esprit et de charmes; son nez est bien fait, et ses lèvres sont d'un incarnat à qui rien ne peut être comparé que la blancheur de ses dents; elle a sur le teint une fraîcheur tout à fait aimable, et l'on peut dire avec vérité que

> Ni la blancheur des lis, ni la pourpre des roses,
> Au lever du soleil, nouvellement écloses,
> Ni le reste des fleurs dont la terre se peint
> N'ont rien de comparable à l'éclat de son teint.
>
> (MÉNAGE.)

1. Madame Lecoq. (*Note de Conrart.*) V. P. IX de notre Avant-Propos.

2. Marie de Castelnau, fille du baron de Jonville et de Charlotte de Rouxel de Médavy, épousa, le 22 mai 1642, Jean de Pierre-Buffière, marquis de Chambret : elle se remaria en 1654 avec Philibert de Thurin de Céton.

Sa gorge est fort bien taillée et d'une blancheur qui surpasse celle de la neige; ses bras sont beaux, et pour tout dire en un mot, elle a l'air si charmant, la mine si haute et la physionomie si bonne, si spirituelle et si heureuse, qu'il est impossible de la regarder sans avoir de l'amour, du respect et de l'estime pour elle. Son esprit est doux, agréable et complaisant, et il se fait un si juste mélange d'enjouement et de sérieux dans son humeur, qu'elle plaît également à tout le monde. De plus, elle a le naturel si bon, qu'encore qu'elle ait une mère qui vit admirablement avec elle, et qui la traite comme si elle n'étoit que sa sœur aînée, elle n'abuse point du tout de l'amitié qu'elle lui porte et la respecte autant que si elle lui étoit fort sévère. Ce que je trouve encore plus surprenant, c'est que cette personne, qui a été nourrie dans les divertissements et les magnificences de Paris, ne dédaigne pas les bergères de la campagne, et se divertit aussi bien dans une cabane, pourvu qu'elle soit avec de ses amies, qu'elle feroit dans les plus beaux palais de la terre. Elle aime la vertu et la gloire et n'attache point son esprit à cent bagatelles où la plupart des filles mettent leur souverain bien; elle ne parle quasi jamais ni de modes, ni d'habits; cela n'empêche pourtant pas qu'elle ne soit toujours fort bien coiffée et fort magnifique. Elle danse à merveille et possède toutes les qualités qui sont nécessaires à rendre une personne accomplie, tant de corps que d'esprit. Mais ce que j'en estime davantage, c'est sa bonté et sa douceur, qui s'assujettissent entièrement ceux dont sa beauté et son esprit ont commencé la conquête. Après cela, chère Élise, avouez que je suis heureuse d'avoir quelque part en l'amitié d'une parente si aimable.

[Ce portrait, transcrit de la main de Conrart, est dans ses papiers, t. I in-folio, page 76.]

PORTRAIT D'UNE DAME

ADRESSÉ A ELLE-MÊME PAR UNE FILLE [1],

SUIVANT L'ORDRE QU'ELLE EN AVAIT REÇU D'UNE AUTRE DAME QUE TOUTES DEUX APPELLENT LEUR MAÎTRESSE [2].

De tous les commandements dont notre belle maîtresse a voulu éprouver notre fidélité depuis que nous nous sommes déclarés ses amants, je suis assurée qu'elle m'a fait le plus difficile et le plus dangereux en me commandant de faire votre portrait. Outre que c'est m'obliger moi-même à servir mon rival et à travailler à vous gagner le cœur de ma maîtresse en lui représentant vos perfections, je me mets dans un danger visible de lui faire voir mon peu d'adresse. Quoique j'aie sujet de haïr en vous la qualité de rival, je suis contrainte d'avouer qu'il n'y a point de main assez hardie, ni de couleurs assez vives pour dépeindre tant de divines qualités qui vous rendent une des plus aimables personnes du monde. Je ne crois pas même qu'elles puissent être représentées par celle qui mêle si agréablement dans ses ouvrages

Tout ce que nous présente Flore
Et cet admirable vermeil
Qu'on voit sur le teint de l'Aurore
Devant le lever du soleil,
Ces richesses que la nature
Nous étale sous la peinture
Qu'ont les perles et les rubis,
Ce que pour parer nos déesses
On met d'émail en leurs habits
Et d'ébène et d'or en leurs tresses.

Mais bien que ces considérations me dussent détourner d'entreprendre un ouvrage où je ne puis employer que des couleurs

1. Mademoiselle de La Lande est peut-être la fille de Robert de La Lande, sous-gouverneur du roi, qui épousa en 1628 Renée Frotier, fille de Gaspard Frotier, maréchal de camp, et d'Elisabeth de La Rochefoucauld-Bayes.

2. Évidemment ce mot désigne Mademoiselle.

si communes qu'elles représenteront vos traits si grossièrement qu'on aura de la peine à les reconnoître, je n'ai pas cru qu'il y eut aucune considération qui dût empêcher un galant d'obéir à sa maîtresse. L'amour nous apprend que nos maîtresses doivent être souveraines et avoir un empire absolu sur notre raison aussi bien que sur notre cœur. De sorte que me laissant conduire aveuglément au commandement de celle qui a une puissance si entière sur mes volontés, je m'en vais vous dépeindre telle que je vous connois, et sans aucun dessein de vous flatter. Je ne suis pas d'humeur à le faire lorsque je vous considère comme mon rival, et quand je ne vous regarderois que comme mon amie, je suis persuadée que

Jamais par le déguisement
On n'a fait les choses plus belles,
Elles perdent leur agrément
En cessant d'être naturelles.

Ainsi, puisque c'est la coutume de représenter les traits du visage avant que de venir aux qualités et aux perfections de l'âme, je vous dirai d'abord que vous avez les cheveux fort noirs et d'un éclat pareil à celui de l'ébène, le teint vif et le front tel qu'on le demande pour être la marque d'une personne judicieuse; mais ce n'est pas le seul de vos traits où l'on peut découvrir les dispositions de votre âme et les inclinations de votre cœur,

On voit votre esprit dans vos yeux,
Leur clarté n'est qu'une étincelle
De cette lumière immortelle
Que votre âme reçoit des cieux.
Et quoique leurs traits ordinaires
Soient à vos amants bien sévères,
Il y a des moments heureux
Où ils ont un air amoureux,
Dont les cœurs se laissent surprendre;
Mais cet appas est dangereux,
Car c'est trop peu d'un regard tendre
Pour rendre un amant bien heureux.

En effet, vous avez les yeux bruns, assez grands, et d'un éclat si brillant et si vif, qu'avant de vous entendre parler, on voit

bien que vous avez l'esprit infiniment éclairé. Votre visage est assez plein et votre nez est d'une médiocre grandeur, et n'est ni bien ni mal fait. Vous n'avez pas la bouche petite, mais en récompense, la nature y a été prodigue d'un rang de perles infiniment agréables, qu'elle y a versé comme à pleines mains. Vous avez l'air sérieux et plus propre à inspirer le respect à ceux qui vous regardent qu'à leur donner de l'enjouement; votre gorge a de l'embonpoint, c'est tout ce que j'en puis dire, ne l'ayant pas assez vue pour en bien remarquer la forme. Vous avez le bras tout à fait beau et les mains bien taillées,

Je ne sais pas si votre corps
A d'autres précieux trésors
Qui se cachent à notre vue;
Je ne saurois vous en parler,
Ce canton est chose inconnue
Où je ne voudrois pas aller.

Mais comme vous aimez beaucoup mieux qu'on vous considère par les qualités de l'âme que par les avantages extérieurs, je vous avoue que vous l'avez extraordinairement belle et qu'on peut dire sans exagération :

Que des héros les plus fameux
Dont il est parlé dans l'histoire,
Vous pourriez égaler la gloire
Si le sort qui les dit heureux
Prenoit soin de vous comme d'eux.

Car bien qu'il y ait beaucoup de personnes qui ne croient pas possible de trouver en une seule personne un jugement, un esprit, une mémoire heureuse, comme si la nature pouvoit assembler tant de biens en une personne, et principalement dans notre sexe, vous êtes néanmoins admirable dans toutes ces fonctions et ces facultés de votre âme; vous faites toutes vos actions avec conduite, vous avez de la fermeté en ce que vous entreprenez; vous parlez bien et judicieusement, vous écrivez en prose d'un style aisé et pompeux, vous faites des vers fort galants, vous comprenez aisément les sciences, vous les aimez assez pour avoir pris la peine d'apprendre la philosophie, la sphère, et d'au-

tres que je n'entreprends pas de nommer, ne m'en trouvant pas capable.

Je m'étonne de l'abondance
En matière d'acquêt d'esprit,
Et n'ai pas assez de science
Pour en tant mettre en cet écrit.

Mais pour donner des preuves de votre mémoire, je n'ai qu'à dire que vous savez l'histoire admirablement. Vous parlez fort bien deux langues, outre la vôtre naturelle. Vous avez appris une infinité de choses avec une merveilleuse facilité, et vous n'avez presque jamais rien oublié de ce que vous avez appris; mais ce qui me paroît plus admirable, c'est que, contre la vanité dont on a accoutumé d'accuser notre sexe, vous travaillez autant à cacher vos véritables lumières que les autres tâchent de s'en attribuer de fausses. Vous avez plutôt su une langue et les sciences en perfection qu'on n'a su même parmi vos meilleurs amis que vous les appreniez. Vous n'avez encore maintenant aucun empressement de produire au dehors et de faire éclater tant de belles choses. Vous avez tant de bonté que, pourvu que vous en remarquiez dans les personnes les moins éclairées, vous êtes capable de les souffrir sans chagrin et même de faire société et amitié avec elles. On peut dire que vous n'appliquez votre esprit qu'à connoître les qualités avantageuses de ceux qui vous voyent, car vous avez tant d'indulgence pour tous les défauts qui ne viennent pas de malice, qu'il ne semble pas que vous les remarquiez. Vous avez toutes les bonnes qualités d'une bonne amie. Vous êtes généreuse, discrète, tendre, et de la manière qu'est votre cœur, si votre raison étoit moins forte, ceux qui ont plus que de l'amitié pour vous seroient plus heureux qu'ils ne sont. Avouez que vous ne verriez pas sans pitié un homme malheureux parce qu'il vous aimeroit, et que, quand vous auriez de la répugnance pour sa personne, vous seriez capable de reconnoissance pour les marques de son respect et de son affection. Et pour ceux à qui le mérite donneroit l'avantage de vous plaire, vous auriez bien de la peine à leur refuser la vôtre. Je sais bien que quelque tendresse que vous eussiez, vous ne feriez rien que la raison n'approuvât et qui ne fût conforme à cette solide vertu dont vous faites profession; mais il me semble

que si j'étois d'un sexe à être votre amant, j'aurois assez de joie de connoître que vous pourriez avoir quelquefois de la peine à soutenir votre raison contre les révoltes de votre cœur, et que toute glorieuse des victoires qu'elle remporteroit sur lui, vous soupireriez pour mes souffrances et que vous n'en seriez pas tout à fait exempte.

C'est là le plaisir le plus doux
Qu'on pourroit goûter avec vous,
Mais je pourrois m'en satisfaire;
Pour ceux qui sont d'une autre humeur,
Je ne sais ce qu'on leur peut faire,
Si ce n'est plaindre leur malheur.

Quoi qu'il en soit, comme je ne me sens pas assez pitoyable à cette heure pour m'arrêter à les plaindre, j'aime mieux, pour donner les derniers traits à votre portrait, vous dire que vous n'avez l'humeur ni enjouée, ni mélancolique; vous semblez approcher plus de ce dernier tempérament que de celui qui porte aux plaisirs; vous prenez pourtant tous les divertissements que les autres prennent, vous les recherchez même en la compagnie de vos amis, sans qu'il paroisse que vous y preniez trop de goût. La conversation, l'amitié, la lecture sont vos seuls plaisirs; vous êtes douce et pourtant capable de quelque promptitude, si vous ne vous reteniez; vous avez aussi du penchant vers l'opiniâtreté, sans que cela paroisse, parce que votre raison remédie à tout; vous aimez la gloire et vous faites pour l'amour d'elle bien des choses où vous avez de la répugnance, ou du moins peu d'inclination.

Mais comme toutes ces admirables qualités vous rendent une des plus parfaites personnes du monde, sans qu'il soit besoin que j'ajoute d'autres traits à ce tableau, je me persuade que ma maîtresse, en y considérant vos perfections, y verra les effets de l'obéissance que je rends à ses ordres. Vous devez croire aussi que vous m'êtes bien chère, puisque vos perfections sont si fortement gravées dans ma mémoire en un temps où la douleur en a presque effacé tous les objets. Mais je me trouve moi-même bien généreuse d'avoir mieux aimé représenter mon rival

avec tant de qualités aimables, que de faire une injustice en affoiblissant la vérité.

[Conrart, même volume, p. 799.]

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE VAUX

PAR UNE RELIGIEUSE DE SES AMIES.

Madame, il y a de certaines choses auxquelles nous nous engageons fort témérairement et sans y faire aucune réflexion. Ce que je vous promis, il y a quelques jours, est de ce nombre, et je ne comprends pas en vérité où fut mon esprit pour lors. J'ai depuis considéré la grandeur de l'entreprise et la difficulté qu'il y avoit d'y bien réussir, et à vous dire ingénument la chose, j'ai été toute prête à vous manquer de parole; mais enfin ce que je dois à votre amitié et à ma propre gloire ne me permet pas de violer ma promesse. C'est donc simplement pour m'en acquitter que je me résous à vous faire le portrait de la créature du monde la plus connue par son mérite et par la grandeur de son esprit. Je vous demande par grâce d'être dispensée de vous parler de son extérieur : si nos plumes se mêloient de faire la description des corps, les peintres auroient sujet de se plaindre de nous. Je ne veux point qu'ils me puissent reprocher d'avoir envié leur pratique; ils feront donc une chose et moi l'autre. Je pourrois d'abord commencer par sa voix, mais vous l'avez entendue, et vous savez comme moi qu'elle chante divinement; sa conduite a toujours été admirée, mais personne ne l'a encore pu imiter, et ce que je trouve de très-particulier en elle, c'est que vous ne la priez jamais deux fois de chanter; elle le fait de si bonne grâce dès la première, qu'il semble qu'elle ait plus d'envie de vous satisfaire que vous n'en avez de l'entendre : vous voyez par là qu'elle est fort éloignée de la bagatelle, et qu'elle tient au-dessous d'elle toutes les façons et les petites grimaces que tant d'autres font pour se faire entendre. Elle est sérieuse, mais d'un sérieux si civil et si obligeant, que vous ne pouvez d'abord vous empêcher de lui donner votre estime; sa conversation est douce, facile, agréable et si pleine d'esprit, que vous y passeriez

insensiblement tout le temps de votre vie sans vous pouvoir persuader à vous-même que vous y auriez été seulement une heure. Elle a je ne sais quel air à dire les choses, que ce qui ne paroîtroit que fort commun dans la bouche d'un autre sera digne d'être remarqué dans la sienne. Son égalité d'humeur est sans exemple; la bonne comme la mauvaise fortune ne la peut changer : vous la trouvez toujours elle-même et toujours prête à vous obliger en quelque temps que ce puisse être. Elle est tendre sans foiblesse, et la douleur fera toujours plus d'impression sur son cœur que la joie. Elle est si complaisante, que tout son soin paroît être à découvrir les inclinations des autres pour les suivre en même temps. Elle écrit tout à fait bien, d'un style fort et persuadant, et cela sans affectation et sans vanité, et tout naturellement. Elle aime tout le monde, mais d'une manière fort différente. Ce qu'elle ne peut aimer par mérite, elle l'aime par raison, et ce qu'elle ne peut aimer par raison, elle l'aime par compassion. Elle fait assurément justice à ses amis et ses ennemis, et ni les uns ni les autres ne la peuvent ni prévenir ni surprendre. Elle est de ces femmes qui n'ont point de détour, mais qui s'aperçoivent tout à fait bien de celui des autres; comme elle ne trompe personne, personne ne peut la tromper. Son esprit est aussi adroit comme il est éclairé; elle est forte dans ses raisonnements, sage dans ses conseils, prudente dans ses actions et ferme dans ses résolutions, parce qu'elle n'entreprend rien à la légère, mais après avoir longtemps considéré toutes choses. Vous voyez par là qu'elle a plus de solide que de feu; elle es prude sans avoir du mépris pour celles qui ne le sont pas autant qu'elle; judicieuse sans suffisance; elle aime assez à vouloir savoir le secret de ses amis, mais elle en use si bien, que cette curiosité ne peut être blâmée; car elle leur garde une fidélité inviolable et entre si fort dans leurs intérêts, qu'il est presque impossible de discerner ce qui la regarde de ce qui les touche. Elle aime ses amis tendrement, fortement et toujours, et si elle pèche contre eux, ce n'est que par excès d'amitié. Il faut valoir infiniment pour être aimé d'elle. Comme tous les beaux esprits ne lui plaisent pas, tous les cœurs ne lui sont pas propres. Elle aime par choix et par élection, et quelque mérite que l'on puisse avoir si l'on ne l'aime, l'on ne la gagne pas. Elle ne donne

sujet de plainte à personne, mais si l'on manque à ce qu'on lui doit, elle sait bien s'en ressentir. Jamais elle ne commence de querelle, et quand on lui donne lieu de se défendre, elle le fait d'une manière qui laisse le repentir à ceux qui l'ont attaquée. Elle ne supporte le mépris de qui que ce soit, et il n'y a rien qu'elle ne fasse pour s'en venger. Les gens qui ne lui plaisent pas sont fort misérables, car, quoi qu'ils puissent faire, elle n'en aura jamais bonne opinion. Elle aime le grand monde, et quatre murailles lui feront toujours peur. Elle est arrêtée à ses pensées et à ses lumières, et personne ne la persuadera du contraire. Elle est difficile à gagner, encore plus à conserver; il faut bien du mérite pour l'un et beaucoup de prudence pour l'autre. Elle est assurément généreuse et tout à fait libérale; elle n'a pas de plus grande joie que de pouvoir donner, et elle fait ses présents de si bonne grâce, qu'il est aisé de reconnoître que le moyen de lui plaire est d'accepter ce qu'elle donne. Elle est si au-dessus de la galanterie, que les moindres choses lui sont suspectes.

Voilà, madame, le portrait que vous avez désiré d'avoir, et lequel j'ai eu tant de peine à vous accorder. Vous me direz s'il ne vous paroît pas donner envie de connoître le modèle.

[Jean de La Forge nous fait connaître mademoiselle de Vaux comme une précieuse des plus insignes: elle cultivait avec succès la musique, car il la cite sous le nom d'Aminte avec mesdemoiselles Mareschal, Pascal, Colletet et madame Scarron, en disant qu'elles

Aimeront les accords d'une douce musique,
Et dans leurs madrigaux et leurs tendres chansons
De l'enjonée Euterpe apprendront les leçons...

Il ajoute encore dans son cercle des femmes savantes que « mesdemoiselles Mareschal, Pascal et de Vaux composent tous les jours de si jolis madrigaux et de si aimables chansons, que j'aurois tort de les oublier. »] — Conrart, même volume, p. 791.

PORTRAIT DE M[lle] DESCARTES DE BRETAGNE

FAIT PAR ELLE-MÊME

POUR M. SON PÈRE QUI LE LUI AVAIT DEMANDÉ.

J'obéis avec bien de la joie au commandement que vous me faites de me peindre; car à présent que tout le monde se mêle de faire des portraits, je crains que l'envie d'en faire d'une personne aussi parfaite que je suis ne fasse entreprendre à quelque téméraire l'ouvrage que je suis seule digne de faire. Encore y a-t-il trois choses qui m'embarrassent : la première est que je ne sais de quelle couleur sont mes cheveux; mes ennemis les disent rouges, mais ils se trompent, ou du moins je le souhaite. Mes amis les jurent blonds; je les voudrois bien peindre de même; mais, hélas! je n'ose ainsi, et je m'en vais vous dire franchement ce que j'en pense. Je les crois d'un fort beau feuille-morte; la couleur est belle et rare, et comme elle est à la mode présentement, je ne doute pas qu'elle ne plaise. Je suis encore fort embarrassée de vous dire la figure de mon visage, car je ne sais s'il est long, rond ou ovale; mais je sais bien qu'il est bien et grand. Vous saurez tantôt la troisième chose qui me donne de la peine.

Achevons cependant ma tête, car elle est si prompte que je crains qu'elle ne se fâche si on la tient longtemps. J'avois autrefois le teint beau, mais le soleil a tant pris de plaisir à le regarder qu'il l'a gâté. J'ai le front grand, les sourcils aussi épais qu'il s'en voie et assez éloignés. Pour les yeux, Dieu merci, j'en connois de plus misérables, car enfin ils sont à fleur de tête, bleus et bien fendus: ils ne manquent pas de brillant quand j'ai de la santé, et ce qui m'en plait davantage, c'est qu'ils sont beaux sans artifice, car ils n'ont jamais pris de leçon au miroir Mon nez est gros, ma bouche des plus grandes et la lèvre de dessus trop courte. J'aurois les dents plus blanches que j'ai, si je n'étois pas friponne, car j'ai tant mangé de confitures que je les ai gâtées. Je crois mon menton joli; je ne sais pas si je me trompe. Pour ma gorge, c'est un secret, et ainsi vous

trouverez bon que je n'en parle point. Mes mains sont courtes et grosses; mais il me semble que mes bras sont faits au tour tant ils sont ronds. Ils ne manquent pas de blancheur l'été, mais l'hiver on jureroit que je les écorche tous les jours, tant ils sont ternis. Ma taille est des petites et assez droite, quoiqu'un peu trop épaisse. Voici la troisième chose qui me donne de la peine, car je mourrois plutôt que de dire si j'ai l'air noble ou bas, ou doux ou fier; tout ce que j'en sais, c'est qu'une de mes amies, qui se connoît admirablement dans la beauté de l'air, m'a assuré qu'il m'étoit arrivé d'entrer de fort bonne grâce dans un lieu où nous fûmes ensemble. Je ne sais pas si cela m'arrive souvent : je danse assez bien, je ne chante point trop mal. Enfin si je me voulois donner la peine de hausser la tête, je ne serois point trop impertinente. Mais je n'aime pas à me gêner, et ainsi elle reste dans la situation qui lui plaît; car comme c'est une des plus arrêtées que je connoisse, je n'ose la contredire. Cependant, après vous avoir parlé des beautés que vous voyez tous les jours, il est juste de vous entretenir de celles de mon esprit; car il faut bien croire que j'en ai, et du plus beau et du meilleur, puisque tout le monde en est persuadé. Cependant vous savez que j'ai acquis cette réputation à bon marché. Je crois que je la dois à l'honneur que j'ai d'être votre fille et nièce de ce grand philosophe qui semble n'en pas vouloir souffrir d'autres que lui; car bien que je ne le connoisse que du nom que j'ai commun avec lui, je vous défie de le faire croire à qui que ce soit. On me croit philosophe, mon cher papa, pouvez-vous l'apprendre sans rire? Cependant je vous avertis qu'on a grande raison de me croire savante, si on en juge par l'envie que j'ai de l'être, car vous savez que c'est ma passion dominante. Passons donc pour philosophe, puisqu'il plaît à madame la Renommée, et cependant, entre vous et moi, je m'en vais vous dire ce que j'en pense. Il est constamment vrai que j'ai l'esprit grand, solide et éclairé; car il comprend bien mieux les choses que ma bouche ne les dit, et il auroit eu grande disposition à devenir ce qu'on le croit.

Vous en pouvez juger par la facilité que j'ai eu à concevoir tous les livres que vous m'avez fait lire et de la bonté de ma mémoire à les bien retenir. Mais ne vous figurez pas que ma mé-

moire empêche que je n'aie le jugement des meilleurs : bien qu'on fasse ces deux choses opposées, elles sont unies en moi, et ce n'est pas encore ce qu'il y a de plus rare dans ma petite personne; car c'est mon humeur qui est un marchand mêlé de bonté et de petites malices, de mélancolie et d'enjouement, de civilité et de bizarrerie; et enfin, il y a de quoi satisfaire toutes sortes d'humeurs. Je crois que c'est ce qui me fait aimer de toutes les personnes raisonnables; pour les autres, elles me craignent un peu; mais je le leur pardonne, car elles servent quelquefois à mon divertissement. J'aime la raillerie de tout mon cœur, et quand on me donne lieu de dire quelque bon mot et que je n'en fais rien, je me fais bien de la violence. Si j'aime la raillerie, je ne hais rien tant que la médisance, et c'est, à mon gré, la chose du monde la plus basse; mais pour de petites et galantes malices qui ne vont qu'à donner un quart d'heure de chagrin, j'en fais sans scrupule et m'y divertis si agréablement, que quelque chagrin qui m'accable, on n'a qu'à me proposer d'en faire quelqu'une pour me remettre. Au reste, je ne suis pas de ces personnes qui se piquent d'une si grande égalité qu'elles en font mal au cœur. Elles entretiendront vingt-quatre heures de ces gens qui ne sont faits que pour les péchés des personnes raisonnables, avec autant de gaieté dans les yeux que si c'étoit leurs meilleurs amis. Ce défaut est grand, mais, Dieu merci, j'en suis exempte, et j'ai un froid si désobligeant pour ces sortes de personnes, que si elles m'ennuient, je ne les divertis guère, car j'aime ma liberté sur toutes choses, et d'abord qu'on me gêne, adieu mon esprit. Je vous avoue qu'une conversation de personnes choisies me charme tout à fait. J'aime assez le monde, mais je le quitte sans chagrin et la solitude me plaît infiniment. Malheur à ceux qui me viennent voir quand j'ai un livre en la main, car mon meilleur ami me fait dépit et m'importune comme un autre. Il me semble que je ne vous ai point parlé de l'esprit galant. J'en ai pourtant, et du plus fin; les billets doux et galants, des lettres acrostiches et de petits vers, et enfin mille autres belles choses ne me coûtent rien, et j'espère, si jamais quelque muse manque, être en sa place. Cependant, toutes ces belles qualités ne me donnent guère de fierté; ce n'est pas que j'en manque, mais enfin j'ai bien de la civilité pour toutes les personnes qui

me plaisent. Je suis aussi un peu ferme dans mes sentiments; et si, en conversation, on ne me voit pas disputer, je ne suis pas de l'avis des autres pour cela. Je me contente de croire qu'ils n'ont pas raison, sans me mettre en soin de le leur montrer. Je suis sincère et bonne amie, et quand un secret m'est confié, la mort n'est pas capable de me le faire dire. Je sers mes amis avec un plaisir extrême, et quand je le puis faire sans qu'ils en sachent rien, c'est toute ma joie. Je n'ai ni ambition ni envie, mais j'ai une assez plaisante manie que je veux vous dire pour finir ce portrait : c'est qu'en quelque lieu que j'aille, une des premières choses que je fais est de regarder s'il n'y a point quelqu'une plus laide que moi dans la compagnie, et je vous avoue que quand je n'en trouve pas, j'en ai quelque chagrin.

Voilà tout ce que vous m'avez commandé de faire; je crois n'y avoir oublié que ma dévotion; mais si elle est bonne, elle doit être accompagnée de l'humilité, qui me défend de vous dire mes autres vertus. Sachez seulement que je les aime toutes, à l'exception de la simplicité, que je n'ai jamais pu mettre dans le nombre. Je crois être faite comme je viens de vous dire; si vous me trouvez flattée, vous me devez excuser, puisque c'est l'envie que j'ai de paroître à vos yeux qui m'a aveuglée, et si j'ai oublié quelque chose, ce défaut de mémoire mérite d'être pardonné, car dans un si grand nombre de rares qualités, il est bien difficile de les peindre toutes. Ne vous persuadez pas de voir une bordure de mes amants à ce portrait : je n'en ai qu'un en main, et il est si petit que je n'ose le produire tout seul.

Et faute d'amour ma peinture
Pourra paroître sans bordure.

[Mademoiselle Descartes a composé quelques pièces de vers assez estimees et insérées dans le recueil du P. Bouhours; sa meilleure est l'*Ombre de Descartes* ou *Relation de la mort de ce grand philosophe*; fort liée avec mademoiselle de Scudéry, elle fit ces vers au sujet de la célèbre fauvette qui revenait chaque printemps à la fenêtre de son amie :

Voici mon compliment
Pour la plus belle des fauvettes
Quand elle revient où vous êtes!
Ah! m'écriai-je avec étonnement,
N'en déplaise à mon oncle, elle a du sentiment.]

PORTRAIT DE L'ILLUSTRE ERRANTE

FAIT PAR ELLE-MÊME

ENVOYÉ A MADAME LA MARQUISE DE S. A.

Vous désirez mon portrait, madame, le voici en petit, mais qui me ressemble, et vous m'y reconnoîtrez sans doute. J'ai le visage ovale; les traits en sont presque tous réguliers; le front est élevé, poli, bien fait pour la figure du visage; on voit au-dessous deux sourcils noirs que je puis dire noblement placés; ils sont épais sans avoir rien de farouche. Les yeux sont grands, noirs, à fleur de tête, brillans et pleins de feu; la rêverie les rend quelquefois trop fixes; l'indifférence ou la colère en font naître aussi quelquefois des regards rudes ou dédaigneux. Le nez n'est ni grand ni petit; il seroit d'une forme achevée s'il étoit un peu plus relevé entre les yeux; si la bouche étoit moins grande, elle auroit tous les agrémens qu'on y peut désirer; mais ce défaut est adouci par des dents blanches et bien rangées. Le menton n'est point assez arrondi, non plus que les joues qui, d'ailleurs, sont d'une forme assez belle et d'un teint naturellement uni et vermeil. Tout le visage enfin a je ne sais quoi de doux et de sévère, à cause de l'inégalité de ses traits et de celle de mon humeur. Les cheveux sont d'un noir qui n'est ni âpre, ni enfoncé, mais propre pour accompagner un coloris qui n'est ni trop brun, ni trop blanc; ils sont fins, doux, longs et fort épais. Le cou est d'une proportion juste et bien arrondie; la gorge paroîtroit bien formée s'il n'y manquoit de l'embonpoint; le sein n'est ni relevé ni abattu; les épaules sont larges, plates et assez bien remplies. La taille est un peu au-dessus de la médiocre; elle est pourtant longue, déliée, bien tournée, avec un dégagement qui la rend aisée et noble. Le port est libre, hardi et un peu mondain; les bras sont bien taillés, quoiqu'ils ne soient pas ronds; les mains pourroient passer pour belles si elles étoient plus couvertes de chair; le corps est animé d'un esprit de grande étendue, vif, mais net et délicat, subtil, ardent et brillant, quoique bien des fois il s'embarrasse, s'éloigne,

s'écarte tout court, ou se laisse aller dans une distraction dans laquelle il s'amuse et semble se cacher : il est pourtant soutenu d'un jugement ferme, clair et juste, quand il s'applique. Je serois heureuse s'il étoit un peu plus le maître de certaines passions trop opiniâtres, aveugles et violentes pour une âme intrépide, noble, sincère, sensible, et naturellement bienfaisante comme est la mienne[1].

[Ce portrait est dans le tome XIII in-folio (page 89), du manuscrit de Conrart. La marquise de Saint-Ange, que désignent probablement les initiales S. A. était fille d'Ennemond Servien, frère du surintendant. Elle épousa François Charron, marquis de Saint-Ange, capitaine de la varenne du Louvre et bois de Boulogne. Tallemant lui consacre une historiette : elle était très-dévouée à Bois-Robert, et Ménage parle d'elle en bons termes dans son épître à Pellisson. « Pour le bel esprit, dit Tallemant, c'est une grande pitié : jamais femme ne fit tant l'entendue. »]

1. Le manuscrit de Conrart renferme la réponse de la marquise : « Il est vrai, madame, que le mémoire qui m'a été envoyé de votre part ressemble à votre portrait. J'y trouve quelque chose de votre air, mais il est estropié en plus d'un endroit, et vous savez que c'est le plus grand défaut de la peinture. Vous avez raison de dire qu'il est en petit. Je n'ai jamais rien vu de plus abrégé. Il vous cache mille beaux traits qui mériteroient de paroître au jour, et quoiqu'il soit fait par une savante main, il y a une infinité de défauts. Ainsi, madame, laissez ce soin à quelque esprit désintéressé qui ne néglige pas son ouvrage, comme vous avez fait, et qui nous découvre les beautés que vous nous avez voulu taire par modestie. Cependant je vous demande le portrait sur la toile que vous nous avez promis, et vous supplie de croire que si l'on peut mériter cette grâce par le respect et l'attachement, personne n'en est plus digne que la marquise de S. A. »

FIN.

TABLE DES NOMS

CITÉS DANS LA

GALERIE DES PORTRAITS DE MADEMOISELLE

Les noms en capitales indiquent les portraits.

M

FIN

